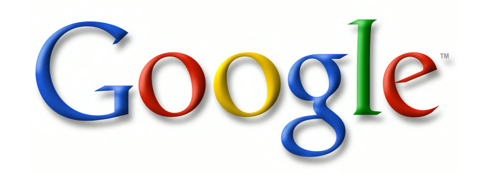
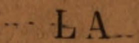

Google

1. Russia — History, 18th century.
Catherine II, etc.
Paul I, etc.
Peter III, etc.

E. M. B.



LA

RUSSIE

AU XVIII[e] SIÈCLE

MÉMOIRES INÉDITS

SUR LES RÈGNES

DE PIERRE-LE-GRAND, CATHERINE I[re]
ET PIERRE III

PUBLIÉS ET PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION

PAR

Le prince **AUGUSTIN GALITZIN**

—

...XIÈME ÉDITION



ÉMIQUE
RES-ÉDITEURS
USTINS.

PARIS

RAIRIE ACAD
Ce, LIBRAI
35, QUAI DES AUG

GLF

LA RUSSIE AU XVIIIe SIÈCLE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

LA RUSSIE AU XVIIIe SIÈCLE

MÉMOIRES INÉDITS

SUR LES RÈGNES

DE PIERRE LE GRAND, CATHERINE Ire ET PIERRE II

PUBLIÉS ET PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION PAR

LE PRINCE AUGUSTIN GALITZIN

Petrovich Golitzyn

DEUXIÈME ÉDITION



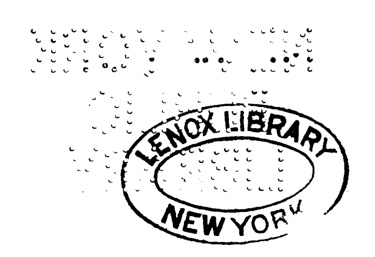
PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1863


LENOX LIBRARY
NEW YORK

INTRODUCTION

En retard par sa situation géographique, par les traces que les Tatars y avaient laissées, surtout par la débilité du souffle évangélique qu'elle demandait à Byzance, la Russie ne date cependant pas, comme quelques-uns seraient enclins à le supposer, de Pierre Ier. Cet esprit emporté n'a fait que rompre, par son activité réformatrice, le fil de continuité dans l'histoire de la Russie, en établissant l'existence nationale qui a suivi son règne sur des bases absolument différentes de celles qui caractérisent l'époque antérieure; mais, avant lui, de grandes figures l'avaient personnifiée, et d'importantes alliances, bien avant le dix-huitième siècle, l'avaient mise en relation avec la chrétienté. Le premier roi de France du nom de Henry avait envoyé, en 1044, l'évê-

que de Meaux au grand-prince Iaroslaf, avec un magnifique et pompeux appareil d'ambassade, affirment les chroniques [1], pour lui demander la main d'une de ses filles, qui fut « la moult souève royne Anne, » mère de Philippe Ier [2]. Monomaque, génie tutélaire de la Russie, eut pour épouse Gidda, fille de Harold, roi d'Angleterre; son fils, Mtislaf, eut pour première femme une princesse de Suède, et, sans remonter aussi haut, il n'y a qu'à consulter le règne du père de Pierre Ier pour se convaincre que la civilisation tendait à s'épanouir spontané-

[1] Voyez le *Recueil de pièces historiques sur la reine Anne* qu'a publié, en 1825, chez Didot, le prince Labanof, membre de la Société des bibliophiles françois.

[2] Iaroslaf avait déjà précédemment donné une de ses filles au roi de Norvége et une autre au roi de Hongrie; lui-même était marié à Ingegerde, fille d'Olaf, roi de Suède, et sa sœur était reine de Pologne. Plus tard, nous voyons une fille de Vsevolod devenir impératrice d'Allemagne en 1089, celles de Sviatopolk monter l'une sur le trône de Pologne, l'autre sur celui de Hongrie, et le vieux roi Carloman épouser une fille de Monomaque. Parmi les petites-filles de ce dernier une fut mariée d'abord à Sigourd, roi de Norvége, puis en secondes noces à Éric, roi de Danemark; une autre à saint Canut, roi des Obotrites et martyr, dont le fils, qui devint en 1147 roi de Danemark, reçut à sa naissance le nom de Waldemar (Vladimir), en mémoire du prince russe son bisaïeul; une troisième, nommée Euphémie, s'unit à Geisa II, roi de Hongrie.

Il est certain, a judicieusement observé le P. Gagarin, que tous ces mariages des princes et des princesses de la maison de saint Vladimir ont été contractés avec des catholiques : rien n'indique et ne permet de soupçonner que ce fussent des mariages mixtes; il n'y a nulle mention non plus de changement de religion. Il faut bien en conclure que tous ces princes de toutes ces princesses, et la Russie avec eux, étaient catholiques, catholiques du rit grec, cela va sans dire, mais en communion avec Rome.

ment en Russie, lorsque celui-ci y inaugura par la violence un ordre de choses qui n'a pas été sans grandeur, mais auquel il a manqué la fécondité du mouvement libre des esprits.

Le tzar Alexis attirait dans ses États des artistes en tout genre; il ne leur crevait plus les yeux, comme le faisait Ivan le Menaçant, sous prétexte de les empêcher de renouveler ailleurs leurs chefs-d'œuvre; et, dans l'ordre politique, il prenait une place glorieuse en protestant *seul*, a remarqué M. Guizot[1], entre les souverains de l'Europe, devant l'échafaud de Charles Ier, tandis qu'à Versailles on avait la faiblesse, depuis chèrement expiée, de prendre le deuil de son bourreau.

La régence de la tzarévna Sophie est le point culminant d'où l'on distingue le progrès refoulant, l'ancien régime dans tout ce qu'il avait conservé de barbares vestiges[2]. Cette princesse infortunée, à qui la Russie doit sept années de prospérité, à qui Pierre lui-même a dû le trône et la vie, tout en jouant *le Malade imaginaire* au Kremlin, envoyait à Louis XIV la première ambassade russe qui parut brillamment dans les cours de l'Europe, et, ne se contentant plus d'accueillir les étran-

[1] *Histoire de la république d'Angleterre et de Cromwell*, t. II.

[2] Voyez *La Régence de la Tzarévna Sophie*, par Stchébalsky. Traduit du russe par le prince Serge Galitzin.

gers, elle plaça l'exercice de leurs cultes sous sa protection. Son ministre, le prince Basile Galitzin, était un homme supérieur, d'après le rapport impartial de la Neuville [1], n'ayant que de grands desseins, instruit, d'un génie au-dessus de son siècle, capable de changer son pays, s'il en avait eu le temps et le pouvoir, comme il en avait eu la volonté. Pierre le relégua en Sibérie, jeta sa sœur dans un couvent, s'empara du trône avec le concours de mercenaires et ne s'y maintint que par une perpétuelle terreur. Les circonstances orageuses qui présidèrent à son existence en influencèrent amèrement le cours. Ayant réussi à saisir le pouvoir dans sa plénitude et son exagération en pendant deux mille Strélitz, ou en en décapitant cinq cents autres, — plusieurs de sa propre main jusqu'à en avoir le poignet fatigué, — en faisant enterrer, pour terminer sa journée, des femmes vivantes, son âme ne fut plus guère accessible à la douceur de ce privilége qui rapproche le plus les souverains de la Divinité, celui de pouvoir pardonner. Il fut implacable, même pour son épouse, même pour son unique fils! « Loin de nous, s'est écrié Bossuet dans l'oraison funèbre du prince de Condé, loin de nous les

[1] *Relation curieuse et nouvelle de la Moscovie;* Paris, 1698, in-8. Voyez aussi le *Voyage en divers États d'Europe et d'Asie,* du P. Avril; Paris in-4, 1692.

héros sans humanité! Ils pourront bien forcer les respects et ravir l'admiration; mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme le propre caractère de la nature divine. » Pierre étouffa en lui ce premier don du ciel, et cette lacune m'empêche de lui donner le titre de *grand*, qu'il s'est fait si ridiculement décerner entre deux orgies, quoiqu'on ne puisse lui contester le mérite d'avoir définitivement introduit la Russie dans le concert européen.

Dès qu'il prit les rênes du gouvernement, il s'appliqua à détruire toute ancienne coutume, à mettre l'armée sur un pied nouveau et à créer une marine. Dans son agitation fébrile, il mit des soins puérils et tyranniques à raser les barbes, à rogner les vêtements trop longs: il n'apporta aucun souci à l'avancement intellectuel de ses peuples, et ne leur fit goûter la civilisation que par l'imitation extérieure et superficielle de ses résultats. Le pays lui doit sans doute beaucoup de gratitude pour les routes qu'il a ouvertes, pour les canaux qu'il a creusés, pour les débouchés qu'il a fournis au commerce; ces avantages auraient pu, toutefois, être facilement acquis sans qu'il y eût des flots de sang répandus et, même dans ces utiles travaux, son impétuosité dépassa souvent le but, comme c'est un peu

notre manière de le manquer. Ainsi c'était bien d'assainir un marais infect, d'y construire un port et d'y percer une fenêtre sur l'Europe; c'était mal d'y fixer le siége de l'empire sur ses confins, si loin de ses réels intérêts qu'ils ne parviennent pas à s'y faire jour. Il eut principalement tort de *prendre sur lui*, comme il s'est exprimé lui-même, d'innover dans l'ordre spirituel tout comme il avait transformé l'ordre militaire et le civil. Avant lui, l'Église russe avait gardé au milieu de ses variations un certain prestige, — utile au peuple dans ses heures si fréquentes de désolation, — une certaine indépendance qui aurait pu servir à lui faire reprendre plus aisément les sentiers qu'elle avait abandonnés. Le clergé faisait contre-poids au despotisme et était encore singulièrement honoré. Le dimanche des Rameaux, le patriarche allait, monté sur un âne que le tzar guidait par la bride, du Kremlin jusqu'au monastère de Jérusalem, situé à plusieurs verstes de la capitale. Là, le monarque recevait de la main du pontife quelques pièces d'argent pour la peine qu'il avait prise et l'en remerciait humblement. Quoique arrière-petit-fils d'un patriarche, Pierre ne se soumit pas à cette formalité liturgique; il jeta le vieillard à bas de son âne et de son siége, et, depuis le 21 février 1721, l'église de Saint-Vladimir, fondue dans l'administration civile,

étouffée dans ses bras, plongée dans les ténèbres, présente un de ces effrayants phénomènes qui ne disparaissent ordinairement qu'après de longues convulsions. En lui enlevant l'ombre d'indépendance qui lui restait, il a entrepris, comme l'a cette fois judicieusement observé un voyageur français[1], une œuvre au-dessus des forces humaines, et depuis ce moment on n'aperçoit pas, au point de vue purement politique, de solutions aux crises religieuses du Nord, tandis qu'avec la foi catholique, les Russes acquerraient bientôt des idées générales basées sur une instruction raisonnable et sur une liberté proportionnée à leurs lumières, et, d'accord en cela avec notre sévère critique, je suis persuadé que de cette hauteur, s'ils y voulaient atteindre, ils domineraient le monde.

Pierre Ier eut la chance d'avoir à lutter contre un antagoniste à proportions colossales. Calme dans les revers que Charles XII commença par lui faire subir, il grandit dans les glorieuses revanches qu'il prit sur lui : Poltava restera pour la Russie, malgré d'injustes réclamations, une de ces grandes journées comme la France en compte tant. Si Pierre n'avait visé qu'à la réputation d'un vaillant capitaine, d'un hardi conquérant, l'histoire l'aurait

[1] Voyez *La Russie en* 1839, lettre dix-septième.

incontestablement placé sur le piédestal qu'elle leur consacre; mais, comme il prétendit résumer dans sa personne toutes les qualités avec tous les pouvoirs, l'historien, au point de vue moral qui est le plus élevé, est en demeure de lui déverser plus de blâme que d'éloge. Qu'est-ce qui constitue, en effet, le grand homme? C'est de vivre après être mort; c'est, par conséquent, de n'avoir pas accompli une action sans *prévoir*. L'instinct de la divination est absolument nécessaire pour faire le grand homme; le discernement est le premier attribut des vrais politiques. Il a tellement fait défaut à Pierre Ier que ses principaux actes, — l'établissement du tchin, l'asservissement de l'Église, l'annihilation de la noblesse, — empêchent à l'heure qu'il est la Russie de s'élancer dans la carrière que la Providence lui a ménagée. Son esprit d'inclémence, qui subsiste encore, ses débauches, rien n'attire vers lui les esprits d'élite; sa fermeté même est trop minutieuse pour être admirée.

Comme époux et comme père, il ne saurait être assez rigoureusement jugé.

Attachée à sa religion et à la noblesse à laquelle elle appartenait, sa seule femme légitime, Eudoxie Lapoukhine, ne put voir de sang-froid son époux miner ces fondemens de la monarchie chrétienne ou civilisée, et

l'abandonner pour Anna Moens, dont le frère devait plus tard venger Eudoxie et remplir d'amertume les derniers moments de l'empereur, peu scrupuleux. Pierre la répudia et l'enferma dans un couvent, où elle vécut jusqu'à un âge avancé. Son fils partageait les sentiments de sa mère, qui étaient ceux de la majorité de la nation. Il voyait avec peine Moscou, la ville sainte, délaissée pour une nouvelle Babylone, surmontée de clochers hollandais; il se méfiait, non sans motifs, des aventuriers qui entouraient le trône; il laissait espérer des représailles aux castes lésées dans leur droit, et il avait eu l'imprudence de ne pas cacher ses répugnances et ses desseins. On l'accusa de conjuration. Réellement il ne conspirait qu'en laissant trop pressentir qu'il adopterait une ligne de conduite différente de celle de son père, tactique habituelle à tous les héritiers, ce qui ne les empêche guère de reprendre les errements de leurs prédécesseurs. Le sort infligé à sa mère l'engagea naturellement à fuir un terrain si peu sûr. Son père lui écrivit à Naples de revenir. « Si vous m'obéissez, lui mandait-il, je vous assure, je vous promets, *au nom de Dieu et par le jugement dernier*, que je ne vous punirai pas; si vous revenez, je vous chérirai plus que jamais. »

Sur la foi de ce solennel serment d'un père et d'un souverain, le tzarévitch rentre à Moscou et se précipite

aux pieds de l'empereur. Celui-ci le relève avec émotion, le presse sur son cœur et en même temps fait signe de l'enchaîner. On lui fait un procès dans lequel on s'efforce de le couvrir de crimes. Son repentir, sa renonciation à la couronne, ne réussissent pas à le sauver d'une condamnation à mort, unanimement prononcée par cent quarante-quatre juges : de semblables unanimités ne manquent jamais, on le sait, à l'absolutisme toujours ombrageux.

Cependant quelques évêques représentent respectueusement à l'empereur que, si Sa Majesté veut punir celui qui est tombé, elle a bien devant elle des exemples de l'Ancien Testament; mais que, si elle veut faire miséricorde, elle a l'exemple de Jésus-Christ lui-même, qui reçut le fils égaré revenant à résipiscence; de Jésus-Christ, qui laissa libre la femme surprise en adultère, quoiqu'elle eût légalement mérité la lapidation; de Jésus-Christ, qui a toujours préféré la pitié au sacrifice. Ils lui rappelèrent encore David, qui, voulant épargner Absalon, son fils et son persécuteur, arrêta ses capitaines disposés à le combattre. Tout en n'osant pas se refuser à reconnaître la prétendue culpabilité d'Alexis, — car, s'ils craignaient Dieu, ils craignaient aussi bien autre chose, — ils déclinèrent la responsabilité de son supplice, et dirent à Pierre : « Le cœur du tzar est entre

les mains de Dieu; qu'il choisisse le parti auquel la main de Dieu le tournera. »

Sans hésiter, Pierre choisit le parti de la rigueur poussée jusqu'à la démence. Que le tzarévitch soit mort de frayeur en entendant son jugement ou qu'il périt suffoqué entre deux matelas par des mains vénales, comme des documents récemment publiés semblent l'établir, c'est incontestablement son père qui le tua, et ce crime est si grand, si inexcusable, qu'il livre le réformateur russe à l'exécration de la postérité. Quand il le commit, il croyait tenir un héritier dans le nouvel enfant que sa maîtresse polonaise venait de lui donner; mais le ciel ne lui laissa pas longtemps cet espoir, et les conséquences de ce crime jaillissent jusqu'à nos jours, si singulièrement troublés.

Telles sont, si je ne me trompe, les pensées qui devront frapper tout lecteur attentif de la vie de Pierre Ier; je me suis cru d'autant plus autorisé à les exprimer, que les Mémoires que je publie partagent trop à son égard l'engouement voltairien. Achetés, il y a quelque vingt ans, sous l'arcade Colbert, où les amateurs d'autographes ont fait plus d'une trouvaille, il m'a paru qu'ils pouvaient intéresser les amateurs plus nombreux de l'histoire et servir de jalon à l'annaliste futur de mon pays, auquel l'illustre Karamzin n'a élevé qu'un

monument inachevé[1], la mort l'ayant surpris à cette période confuse de l'extinction de la race des Ruriks, depuis laquelle les événements, en se rapprochant de nos intérêts, n'ont été guère traités qu'avec adulation ou aigreur.

J'ignore l'auteur ou les auteurs de cette compilation, particulièrement curieuse à l'égard du règne aristocratique et trop court de Pierre II et de quelques victimes de l'arbitraire : sa première partie pourrait bien sortir du portefeuille de J. B. Schérer, qui a séjourné treize ans en Russie sous Catherine II, et a laissé, entre autres, des *Anecdotes intéressantes et secrètes de la cour de Russie*[2], dont quelques-unes se retrouvent ici presque identiquement rapportées. Véridiques en substance, ces pièces pèchent dans certains détails; mais, s'il m'avait fallu en relever tous les manquements ou en combler les lacunes, j'en aurais doublé le volume, et j'aurais encore plus aisément abusé de l'indulgence que je sollicite. Je ne rétablirai donc qu'un incident qui me semble défiguré et trop brièvement narré : je veux par-

[1] *Histoire de l'empire de Russie*, traduite par MM. Saint-Thomas et Jauffret, Paris, 1819, 11 vol. in-8.

Londres, 1792, 6 vol. in-12. — Outre une traduction allemande de la *Chronique de Nestor* (Leipzig, 1774, in-4), on a de Schérer une *Histoire raisonnée du commerce de la Russie* (Paris, 1788, 2 vol. in-8), et des *Annales de la petite Russie* (Paris, *ib.*, *ib.*).

ler de l'étrange avénement au trône de toutes les Russies de la servante du pasteur Gluck. Il faut se rappeler les événements fantasmagoriques qui ont eu lieu durant le siècle dernier à Saint-Pétersbourg pour saisir le sens de ceux qui s'y déroulent et s'y préparent.

C'est en 1725 que son fondateur s'y éteignit. Vers le milieu de janvier, l'état de l'empereur se manifesta sans espoir. Malgré sa constitution robuste et son stoïcisme habituel, il ne pouvait s'empêcher de pousser des cris perçants et d'adresser d'effrayants reproches aux maîtres de l'art impuissants. Le 26 janvier, il reçut les derniers sacrements. On ne put récolter de sa couche funèbre que les gémissements que lui arrachaient de vives douleurs. Un moment, il demanda une plume et écrivit : *Remettez tout à.....* Mais sa main tremblante ne put en tracer davantage ; il fit appeler sa fille favorite, Anne ; mais, lorsqu'elle vint, il ne devait plus se réveiller que devant ce redoutable tribunal auquel nul ne peut échapper, et où les chicanes et les fuites ne sont plus d'usage.

Pierre avait aboli la loi héréditaire du pays ; il s'était arrogé le droit de choisir son successeur. Si cette présomption se comprend, ce qui s'explique moins, c'est qu'il ne se soit pas donné la peine de profiter de ce droit. Son légitime successeur était le grand-duc Pierre, fils

du malheureux Alexis. L'élite de la noblesse avait les yeux sur cet enfant; mais Menchikof ambitionnait de gouverner sous le nom de son ancienne obligée, et Catherine elle-même avait deux filles : Anne, fiancée au duc de Holstein, que la rumeur publique désignait comme ayant fixé le choix de son père, et Élisabeth, fiancée à l'évêque protestant de Lubeck. Le parti le plus fort était celui de Menchikof. Par sa position militaire, il tenait en main toute l'armée, généralement et funestement composée d'officiers étrangers, préparés à agir dans un moment donné d'après ses vues.

Les partisans du grand-duc n'étaient pas d'accord entre eux. Les uns voulaient bénéficier sur la minorité du souverain pour établir une monarchie tempérée; d'autres voulaient jeter Catherine avec ses filles dans un couvent, et rêvaient inconsidérément le rétablissement des antiques priviléges de la noblesse que Pierre avait achevé de leur enlever.

Tandis que les Galitzin, les Troubetzkoi, les Dolgorouki discutaient sur les bases du gouvernement parlementaire à créer, le général Iagouchinski les quitta furtivement pour aller réveiller le ministre de Holstein, le comte Bassevitz, et l'avertir de songer promptement à sa sécurité, s'il ne voulait pas être pendu le lendemain sur la même potence que Menchikof. A demi vêtu,

Bassevitz se précipite au palais, entraîne de force l'impératrice de la chambre du moribond en lui disant : « La présence de Votre Majesté est désormais inutile ici, et nous ne pouvons rien faire là-bas sans vous; votre époux a mis une couronne sur votre tête pour que vous régniez et non pour que vous versiez des larmes. » Catherine confia la garde de son époux à Théophane, évêque de Pskof, et, rassemblant tous les dignitaires qui se trouvaient en ce moment au palais, elle leur rappela en peu de mots ses soi-disant droits au trône, basés sur ce qu'elle avait été couronnée par son époux; elle peignit les malheurs qui pouvaient résulter pour l'empire de la minorité d'un adolescent; elle jura non-seulement de ne pas lui enlever la couronne, mais encore de la lui conserver comme un simple dépôt qu'elle lui remettrait fidèlement quand il plairait à Dieu, écoutant ses vœux les plus ardents de la réunir à son bien-aimé époux. Elle promit à tous mille grâces, mille récompenses. Ces promesses, jointes aux larmes, cette grande ressource des femmes, émurent l'assemblée. Boutourlin, colonel de Préobrajenski, de garde au palais, ne se rendait pas aisément : on parvint à le séduire à force de menaces et de ruses. Menchikof ne perdit pas alors un instant pour donner le mot d'ordre à ses nombreux affidés, et pour transporter le trésor de la cou-

ronne à la forteresse, dont le commandant, sans doute allemand, lui était dévoué, puis il profita de l'agonie de l'empereur, qui se prolongeait, pour apprêter la liste des nouvelles faveurs et des proscriptions sur lesquelles le nouveau règne devait s'élever.

Le lendemain 28 janvier, l'empereur expira. Aussitôt les sénateurs accoururent au palais; Bassevitz en était déjà maître et faisait battre le tambour aux champs. Précédée par Menchikof et soutenue par le duc de Holstein, l'impératrice se présenta au sénat avec ces paroles : « Faisant trêve à ma douleur, je viens vous tranquilliser et dissiper l'inquiétude dans laquelle vous devez vous trouver. Je vous déclare que, conformément aux intentions de mon époux, je suis prête à consacrer ma vie à l'administration pénible du gouvernement, jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur de me réunir à lui dans la vie éternelle. Si le grand-duc veut profiter de mes instructions, je pourrai avoir la consolation, dans mon douloureux veuvage, de vous préparer un souverain digne du nom et du génie de celui que vous venez de perdre. »

Le prince Menchikof prit la parole pour tous et lui répondit : « que les circonstances étaient si graves qu'elles exigeaient une mûre délibération ; qu'il demandait la permission de les peser librement, afin de ne pas encourir le blâme du peuple et de la postérité. » — A

quoi l'impératrice répondit humblement que : « plaçant le bien de l'État avant son avantage, elle ne redoutait pas le jugement équitable du conseil de l'Empire ; que non-seulement elle l'autorisait à s'assembler, mais encore lui ordonnait de juger cette affaire avec maturité, lui promettant d'avance de n'agir que d'après sa décision. »

Réunis en un simulacre de conseil en une salle d'où l'on pouvait déjà entendre les cris salariés de la foule qui acclamait Catherine, Menchikof ouvrit la séance en demandant au secrétaire d'État Makarof si l'empereur avait laissé par écrit ses dernières volontés. Makarof ayant répondu négativement, quelques membres tentèrent de présenter leurs opinions, mais Menchikof, aidé par l'intrigant prélat Théophane, soutint qu'il était bien évident que l'intention de l'empereur, en faisant couronner son épouse, était de l'appeler à lui succéder et mit un terme à la chaleur de la discussion qui commençait en s'écriant : « Vive notre auguste impératrice Catherine ! » Et aussitôt il alla effrontément lui dire : « Au nom de tous, nous te reconnaissons pour notre gracieuse souveraine ; nous te consacrons nos biens et nos existences ! » Puis, la menant à un balcon du palais, il la présenta à l'armée en jetant dans les rangs des soldats des poignées de menue monnaie pour stimuler leur enthousiasme.

Pendant ce temps, dans une autre salle du palais, le parti opposé discutait sur ce qu'il aurait dû faire la veille. Menchikof avec Boutourlin enfoncèrent les portes de cette salle et déclarèrent au conciliabule intimidé que Catherine était élue impératrice de toutes les Russies. Pris au dépourvu, comme le sont habituellement les honnêtes gens pour lesquels tous les moyens ne sont pas bons, presque tous fléchirent [1].

Et c'est ainsi que se font les commotions politiques! Il ne faut qu'un seul qui soit bien hardi, quelques autres qui se soient laissé corrompre, le reste demeure facilement stupéfait ou ébloui, et la justice divine, qui n'a pas comme nous un jour à vivre, laisse souvent durer la prévarication pour la châtier à son heure et la réparer d'une manière plus manifeste et efficace.

Mais, on le voit aussi, les aspirations libérales ne datent pas en Russie d'hier. Là comme ailleurs, on peut dire que ce qui est récent et insolite, c'est le défaut d'indépendance, tandis que ce qui y a de profondes racines et s'harmonise le mieux avec le caractère national, c'est la liberté. En dotant la Russie de cette forme de gouvernement qui est l'expression la plus générale des besoins

[1] Voyez Weydemer, *Coup d'œil sur les principaux événements advenus depuis la mort de Pierre le Grand jusqu'au règne d'Élisabeth Pétrovna;* Saint-Pétersbourg, 1835, 2 vol. in-8.

et des vœux de la civilisation, Alexandre II réparera le mal que lui a fait Pierre Ier et aura conquis une renommée plus pure et plus durable.

« Il n'y a point de plus mauvaise école de gouvernement que le pouvoir absolu : les princes qui l'exercent deviennent étrangers à la prévoyance, à la juste appréciation des faits, des obstacles, des forces ; parce qu'ils peuvent, sans rencontrer aucune résistance, dire chez eux je *veux*, ils se figurent qu'ils peuvent aussi le dire aux étrangers et aux événements ; ils agissent selon leur impression et leur fantaisie du moment, à la fois légers et obstinés, hautains et étourdis. S'ils sont puissants, ils poussent leurs volontés jusqu'à la démence ; s'ils sont faibles, ils avancent et reculent, font et défont comme des enfants. Leurs qualités mêmes tournent contre eux ; la fierté ne les sauve ni de l'inconséquence ni de la faiblesse, et la dignité de leur caractère ne fait qu'aggraver leurs fautes et leurs périls[1]. »

Si cet enseignement avait besoin d'une confirmation, on la trouverait dans les pages qu'on va lire.

[1] Guizot, *Mémoires*, t. V, p. 100.

LA RUSSIE

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

MÉMOIRES INÉDITS

PIERRE IER

Le zar Alexis Michailowitsch estimoit beaucoup un bojare nommé Artemi Matwejeff, chancelier de sa cour, chargé des affaires étrangères, et, contre la coutume des zars ses prédécesseurs, l'honoroit souvent de sa présence, principalement après avoir perdu sa première épouse. Venant un jour chez lui, et trouvant la table couverte, il lui dit : « Cette table est si bien mise et si nette, que je suis tenté de rester chez vous, à condition cependant que je ne gêne personne. »

La volonté du zar fut exécutée ; la dame de la maison, avec son fils unique, se présenta, suivie d'une demoiselle.

La table servie, le zar regarda ceux qui étoient à table et dit à Matwejeff : « J'ai toujours cru que vous n'aviez qu'un seul fils, aujourd'hui je vois aussi une fille. — A la vérité, dit le maître de la maison, je n'ai qu'un fils ; la fille que Sa Majesté voit appartient à Cyrille Nariskin, un de mes amis

qui vit à sa campagne, et que ma femme a prise pour lui donner une bonne éducation et pour lui faire un sort. — Vous faites là une bonne œuvre qui plaira à Dieu, » répliqua le zar.

Après le souper, tout le monde s'étant retiré, le zar, se trouvant seul avec le maître de la maison, fit rouler de nouveau le discours sur la fille de Cyrille Nariskin, et lui dit : « Cette fille a bonne mine, elle paroît avoir un bon cœur, et, comme elle est nubile, il faut lui procurer un bon mari. — Sa Majesté, répondit Matwejeff, la juge très-bien, aussi l'aimons-nous tous à cause de ses bonnes et belles qualités, et la regardons-nous comme notre propre fille ; mais, nonobstant tout cela, j'aurai de la peine à lui trouver un bon mari ; elle n'a pas de fortune, et, quoique je me sois engagé à la doter, sa dot ne sera pas trop considérable. — Il faut donc, répliqua le zar, lui trouver un tel mari qui ait autant de richesses, qu'en se mariant il ne cherche que des bonnes qualités. — C'est une chose très-difficile, répondit Matwejeff. — Pas tant, repartit le zar, que vous vous imaginez ; pensez-y, j'y penserai aussi, » dit le zar, et il se retira.

Quelques jours après, le zar, l'honorant de nouveau de sa présence, après lui avoir parlé de quantité d'affaires d'État, il lui dit : « Avez-vous songé à votre fille? — Souvent, répondit Matwejeff, sans avoir encore trouvé ce que je cherche pour elle. — Bon, dit le zar, je crois donc avoir trouvé son affaire. Je connois un mari, honnête et brave homme, qui, avec du mérite, a tant de biens à ne point se soucier d'avoir des biens avec sa femme ; il l'aime, il veut se marier avec elle et faire son bonheur ; elle le connoît aussi, sans qu'il ait fait semblant jusqu'ici d'avoir d'inclination pour elle, et je crois qu'elle ne lui refusera pas sa main. — En ce cas, je prie Sa Majesté de me dire son nom, peut-être le connoîtrai-je aussi, et je pourrois mieux alors arranger cette affaire. — Mais, répliqua le zar, je vous ai dit que je le connois pour honnête homme, capable de faire son bonheur, que voulez-vous de plus? Il ne s'agit donc que de savoir si la fille consent au choix que j'ai fait. » Matwejeff

repartit : « Dès que cela est ainsi, il n'y a pas de doute qu'elle se refuse au choix que Sa Majesté a fait, mais pour l'en assurer mieux, il est nécessaire toujours que je sache le nom de la personne. — Eh bien, dit le zar, puisque vous voulez savoir son nom, soit! Je le suis moi-même! » Matwejeff, à ces paroles, se jetant aux pieds du zar, lui dit : « Pour l'amour de Dieu, réfléchissez à ce que vous allez faire! Vous n'ignorez point la foule d'ennemis que j'ai parmi vos grands, qui, mécontents des bontés dont vous m'avez toujours comblé, croiront que c'est moi qui vous ai proposé ce mariage pour m'assurer de plus en plus de vos bontés; épargnez-moi au moins de lui en faire l'ouverture et suivez les anciennes coutumes du pays; faites venir plusieurs demoiselles à votre cour, mettez de leur nombre Natalie Cyrillowna, et, en déclarant enfin votre choix, suivez alors les sentimens de votre cœur pour que je sois au moins par là à l'abri des reproches des grands de la cour. — Rien de plus juste, répondit le zar; je suivrai votre conseil. »

Soixante demoiselles, entre lesquelles étoit Natalie, sont mandées à la cour de Moscou pour le 14 septembre de l'année 1670, et le choix du zar se déclara pour Natalie.

De cet heureux mariage naquit, le 30 mai 1672, un prince auquel on donna le nom de Pierre.

L'horoscope fut dressé à ce prince par deux moines qui vivoient en Russie dans l'odeur de sainteté, et qui, outre beaucoup d'esprit et de connoissance, s'occupoient beaucoup d'astrologie judiciaire et du cours des astres. L'un s'appeloit Siméon Polotski, auteur de deux livres intitulés la *Promesse spirituelle* et la *Soirée spirituelle*, et qui remplissoit en outre la fonction d'instituteur de la religion du prince Fedor Alexiewitsch; l'autre étoit Dmitri Rostovski, auteur d'un ouvrage intitulé la *Vie des Saints Pères*.

Toutes les nuits, ces deux hommes s'occupoient à observer le cours des étoiles, et parvinrent, par là, à constater et à prédire quantité d'événements arrivés non-seulement en

Russie, mais aussi dans le reste de l'Europe; ils ont fait l'horoscope du prince Pierre, dont il s'agit ici. Je transcrirai leurs prédictions à son sujet, consignées dans des anciens manuscrits du pays qui n'ont point encore paru. On en trouve plusieurs copies entre les mains de plusieurs particuliers de Russie, qui ne paroissent pas à la vérité faites avant le temps de la naissance de Pierre Ier; mais toutes ces copies se rapportent à l'original trouvé parmi les papiers de Dmitri Rostovski, archevêque de Rostov, mort du temps de l'impératrice Élisabeth Ire et canonisé par ses ordres. Je les donne ici telles qu'elles existent, sans m'arrêter à décider si de pareilles prédictions peuvent avoir lieu ou non; mon aveu et l'expérience que j'ai eue dans ma vie sur différentes choses de cette espèce ne lui feroient pas plus de foi.

L'an de Jésus-Christ 1671, le 28 août, le zar et grand prince Alexis Michailowitsch se maria avec la zarinne Natalie Cyrillowna. De ce mariage naquit le prince Pierre.

Dans la nuit de sa conception apparut, pas loin de Mars, une étoile extrêmement luisante que les susdits observateurs observèrent soigneusement. Ils regardoient cette apparition comme un bon présage et désignèrent l'influence de cette étoile avec les autres très-exactement, et donnèrent à ce prince, conçu de sa mère, le nom de Pierre.

Le lendemain, le 29 août, le ci-dessus nommé Polotski se rendit auprès du zar Alexis Michailowitsch et lui fit compliment sur un fils que son épouse, la zarinne Natalie Cyrillowna, avoit conçu la nuit passée, et qui verroit, selon son calcul, le monde le 30 mai 1672.

« Ce prince, ajouta-t-il, montera sur votre trône, et aucun de ses prédécesseurs viendra plus en considération avec lui à cause de ses grandes actions et la grande réputation qu'il s'acquerra. Sa renommée s'augmentera de jour en jour, il deviendra un grand conquérant, tout le monde s'étonnera de lui, beaucoup de monde tombera sous son glaive; il domptera ses voisins jaloux et commettra tant d'actions

mémorables et glorieuses qu'aucun de ses prédécesseurs aura fait avant lui. Il sera un seigneur très-fertile, il visitera quantité de terres tant voisines qu'éloignées. Ses propres sujets lui mettront beaucoup d'empêchements dans ses entreprises, mais il viendra à bout de quantité de désordres et de révoltes, et fera les actions les plus mémorables par terre et par mer. Il extirpera les méchans, aimera les diligens, sera le soutien de la religion et entreprendra les choses les plus étonnantes. J'ai vu tout ce que je viens de dire dans cette étoile comme dans un miroir, et je remets cet horoscope à Sa Majesté, signé de ma main pour avoir plus de foi. »

Le zar Alexis Michailowitsch le reçut, le parcourut, le fit lire tout haut, fit ensuite appeler la zarinne, et, à son arrivée, le zar se leva avec un air serein et éveillé, l'embrassa et lui présenta ce même Polotski qui lui offrit ses hommages, lui adressa les mêmes paroles qu'il avoit faites au zar, en y ajoutant : « Vos couches seront précédées de trois jours de douleurs piquantes et d'angoisses, mais Votre Majesté et le nouveau prince né vivront et resteront sains et saufs sous la protection de Dieu. »

Polotski retourna ensuite à la maison et observa quatre bas officiers derrière lui; il leur demanda ce qu'ils vouloient; ils lui répondirent : « Nous sommes chargés de vous servir de garde d'honneur et de vous servir. » Ces bas officiers restèrent chez lui jusqu'au 1er novembre. Ce jour-là le zar le fit appeler, parla beaucoup avec lui sur l'astrologie judiciaire et l'influence des astres, et, satisfait de ses réponses, Sa Majesté l'admit à sa table, et donna part de tout l'entretien à la zarinne.

L'an 1672, le 28 mai, il se présenta au palais du zar. A son arrivée, la zarinne sentoit les premières douleurs de l'enfantement. Il alla voir le zar et le trouva très-triste. Après avoir éloigné ceux qui étoient autour de lui, il lui dit de se reposer sur Dieu et de continuer à demander le secours du ciel. « Votre épouse, continua-t-il, se trouvera encore deux fois

vingt-quatre heures dans les mêmes douleurs. » Il resta auprès du zar, et, lorsque la zarinne se trouva aux extrémités, on la communia. Polotski, au contraire, rassura le zar et tous les assistants, que la zarinne ne mourra pas, qu'elle accouchera dans l'espace de cinq heures d'un fils. A la fin de la quatrième, Polotski se mit genoux et pria Dieu pour que la zarinne n'accouche que dans une heure.

Le zar, fâché de cela, lui dit : « Que priez-vous donc tandis que vous savez que ma femme est sans mouvement et demi-morte? » Polotski répliqua : « Votre Majesté, dans le cas que la zarinne accouchera dans la première demi-heure, le prince ne vivra que cinquante ans environ, mais si elle accouchera dans l'autre demi-heure, il vivra soixante-dix ans. »

Pendant cette réplique, le zar fut appelé chez elle, étant accouchée d'un prince. De retour, en ayant donné avis à Polotski, celui-ci lui en fit compliment ; le nouveau-né reçut le nom de Pierre, nom que Polotski lui avoit donné longtemps auparavant, et le 29 juillet, jour de la fête de l'apôtre Pierre, fut fixé pour lui servir de jour de nom.

Quelque temps après, on donna au prince Pierre pour premier gouverneur le prince Boris Gallicin, issu de la maison de Coributh, frère du grand prince de Lithuanie Olgerd, seigneur de beaucoup d'esprit, et pour ses instituteurs : Sotof, chargé de lui apprendre les langues et l'écriture, et François Timmermann chargé de lui enseigner l'architecture civile et militaire, la fortification, la physique, etc.

En 1682, le zar Feodor Alexiewitsch meurt. Il nomme Pierre pour son successeur. Sophie Alexiewna, sœur de Jean Alexiewitsch et de Pierre par son père, jalouse de régner avec son frère Jean, excite une émeute parmi les Strelzi, qui proclament Jean zar de la Russie conjointement avec Pierre ; le premier étoit âgé de treize ans, l'autre de dix.

Miloslawski, frère de la mère de Sophie, et le prince Chowanski, président de la chancellerie des Strelzi, favorisent en tout les vues ambitieuses de Sophie. L'émeute dure trois

jours et trois nuits, pendant lesquels les Strelzi commettent tous les excès que la rage leur inspire, jusqu'à recevoir sur la pointe de leurs piques les corps de ceux que leurs camarades jettent d'un balcon du Kremel en bas. Plusieurs personnes y perdent la vie, entre autres Théodore Soltikoff, Anastasius Nariskin, le prince George Dolgoruki et son fils, le grand chancelier Jasikoff, le secrétaire d'État Larionoff, Matwejeff, Goodmerk et Daniel, médecins de la cour, accusés par Sophie d'avoir empoisonné le zar défunt. Cyrille Nariskin et son épouse sont obligés de se faire moines.

Les deux zars Jean et Pierre sont couronnés. Sophie, leur sœur, devient régente. Elle fait battre en conséquence des monnaies sur la tête desquelles on voyoit celles des deux zars, et la sienne sur le revers.

Le prince Chowanski ayant eu beaucoup de part à la révolte, et jouissant d'une grande autorité parmi les Strelzi, croit qu'il peut demander la main de la princesse Catherine, sœur cadette de Sophie, pour son fils. Il lui en fait l'ouverture; mais celle-ci, outrée de ce qu'on lui préfère sa cadette, décide avec le prince Gallicin de se défaire d'un homme aussi ambitieux qu'inconséquent. Le père et le fils sont priés à un souper destiné à célébrer le jour de la naissance de la princesse Catherine, de la part de la princesse Sophie, et mis en pièces à leur arrivée par deux cents hommes placés en embuscade sur leur passage. On répand le bruit qu'ils ont été assassinés par des voleurs de grand chemin. Tekelawitoff succède à Chowanski comme président de la chancellerie des Strelzi, et se charge en même temps des intrigues de la princesse Sophie.

En 1683, les deux zars envoient un ambassadeur en Suède pour confirmer la paix, dont Sophie signe les pleins pouvoirs avec ses frères; un second à Constantinople pour prolonger la trève de quelques années; un troisième en Pologne qui revient sans avoir rien fait, parce que les Polonois demandent Kief et Smolensk, qui leur étoient dus par le traité d'Andruzov.

Boris Gallicin et le sous-gouverneur Sotoff passoient souvent une partie de la journée à se divertir dans la Nemezkaja Sloboda, ou l'habitation des Allemands. C'est là que Pierre fait la connaissance de plusieurs officiers, du fameux M. Le Fort, Génevois, en particulier, qu'il prend tant en affection, qu'il l'eut toujours dans la suite auprés de lui, s'entretenant avec lui sur les pays qu'il avoit vus dans ses voyages, les productions, le gouvernement, le commerce qui se fait par la navigation dans toutes les parties du monde. Ce qu'il lui dit du militaire enflamme ce jeune cœur. Il veut déjà, à son âge, avoir un petit corps de troupes à dresser. Il enrôle donc une compagnie de jeunes Russes, où il ne prend que le grade de tambour. Il lui donna le nom de Poteschni, parce qu'ils s'assembloient ordinairement à la porte de Moscou, nommée Poteschni Dwer. Cette compagnie s'accroît en peu de temps jusqu'à former un bataillon complet et enfin deux régiments de garde nommés Preobraschenskoi et Séménovskoi. Le Fort en est le créateur avec le zar. C'est à ce grand homme que la Russie dut, dans la suite, toute sa puissance. C'est ce même Le Fort qui guérit le zar de la frayeur qu'il avoit depuis l'âge de cinq ans de l'eau, lorsqu'en passant avec sa mère sur une digue, dormant dans son sein, les flots l'éveillèrent et lui causèrent une telle émotion qu'il en prit la fièvre. Depuis ce temps-là il ne pouvoit voir ni un lac ni une rivière sans frémir. Boris Gallicin et Le Fort l'enhardirent peu à peu en lui faisant fréquemment, en compagnie et à la chasse, passer des ruisseaux comme par occasion et en le menant souvent au jardin d'Ismailof, où il y avoit beaucoup d'étangs; ils engageoient des jeunes gens à se jeter dedans pour se baigner. D'abord Pierre ne vouloit pas seulement regarder, mais, voyant enfin qu'ils en sortoient bien portants, il finit par s'y jeter lui-même.

L'ambassade en Pologne ayant été infructueuse, les deux zars font marcher, en 1684, une armée sur ses frontières, qui décide les Polonois à confirmer le traité fait à Andruzov.

Le prince Jacques Dolgoruki est nommé ambassadeur en France et en Espagne pour y annoncer l'avénement des zars au trône, ce qui fait tant de plaisir à Louis XIV qu'il contracte un traité d'amitié et de commerce avec eux.

Les deux zars engagent le capitaine d'un vaisseau françois à Archangel d'apporter du papier fin, des vins, des fruits, etc., contre la valeur en espèces et une gratification de cinquante roubles.

En 1685, il arrive une grande ambassade de Pologne à Moscou; les deux zars lui donnent audience, assis sur un trône d'argent à deux places, avec une troisième derrière pour la princesse Sophie, qui leur souffla les réponses qu'ils donnèrent aux ambassadeurs. Ceux-ci cèdent Kief et Smolensk à la Russie pour un équivalent d'un million et demi de florins polonois et aux conditions suivantes : que chaque partie laisseroit les Kosaks dans l'état où ils se trouvoient, que les zars se prépareroient à faire la guerre aux Turcs, conjointement avec la Pologne et la République de Venise, enfin qu'aucun des trois alliés ne feroit sa paix séparément des autres.

En 1686, le prince Basile Gallicin, avant de partir pour l'armée, propose à la princesse Sophie de marier le zar Jean pour pouvoir exclure de la succession au trône, par ses héritiers mâles, le zar Pierre et ses descendants. Sophie suit ce conseil et lui fait épouser Proskovia Feodorowna, fille du bojare Feodor Petrowitsch Soltikoff.

Le prince Basile Gallicin, chancelier de l'empire, marche en 1687 avec une armée de deux cent mille hommes contre les Turcs. Mais les Tatares, s'étant joints aux Turcs, l'affoiblissent en le harcelant toujours, tellement qu'il est obligé de prendre ses quartiers d'hiver après avoir essuyé une perte considérable. Afin qu'on ne lui impute rien à son arrivée à Bielgorod, il invite à dîner le hettmann des Kosaks, Jean Samoilowitsch, avec son fils, les gronde beaucoup d'avoir été cause du désastre essuyé de la part de l'ennemi, exile l'hettmann en Sibérie, fait trancher la tête à son fils en

présence de l'armée, et nomme Mazeppa, secrétaire de l'hetfmann exilé, à sa place.

A son arrivée à Moscou, il fait courir le bruit qu'il a remporté plusieurs victoires sur les ennemis, et est en conséquence bien reçu des zars et de la régente.

Cette princesse, qui avoit beaucoup d'esprit, mais une ambition démesurée, cherche à se défaire de ses deux frères pour partager le trône avec son favori, le prince Gallicin, après l'avoir épousé.

En 1688, Gallicin marche de nouveau à la tête des troupes russes contre les Turcs et les Tatares, mais il y perd autant de monde que la première fois. Il bâtit une ville au confluent de la rivière Samara avec le Dniepre. C'est Bogorodiza.

Natalie Cyrillowna, mère du zar Pierre Alexiewitsch, instruite des véritables causes qui avoient déterminé la princesse Sophie et le prince Gallicin à marier le zar Jean, qui à cause de ses faiblesses ne se soucie point de régner, ne s'occupant d'ailleurs que d'habits, de chevaux, de voitures, disposa, en 1689, son fils à épouser aussi, malgré son peu d'inclination pour le mariage, Eudoxia Feodorowna, fille du bojare Feodor Abramowitsch Lapouchin, d'une des plus anciennes familles et des plus riches de l'empire. Ce mariage donne beaucoup de déplaisir à la princesse Sophie et occasionne plusieurs pourparlers entre elle et le prince Basile Gallicin, depuis peu de retour de l'armée sans avoir rien fait.

Le zar Pierre est instruit par M. Le Fort et par son gouverneur Boris Alexiewitsch Gallicin des intrigues du parent de ce dernier et de la princesse Sophie. Ils lui conseillent en même temps d'être sur ses gardes et de s'emparer des rênes du gouvernement. En conséquence il refuse au prince Basile l'entrée chez lui.

En ce temps eut lieu le traité de paix entre les Russes et les Chinois, relativement aux dissensions qui s'étoient élevées entre ces deux nations au sujet de la ville d'Albasin, située dans les environs de Nertschinsk.

Cependant le prince Basile Gallicin, n'ayant pas eu de succès dans ses trois campagnes, essuie de sanglants reproches de la part du zar Pierre, qui lui avoit interdit son palais. La princesse Sophie en est irritée. Elle se résout à tout entreprendre pour se maintenir dans sa place, et fait entendre au prince Gallicin qu'il faut absolument se défaire du zar Pierre, et qu'il n'y a pas même un moment à perdre. Ils choisissent Tekelawitoff, président de la chancellerie des Strelzi, pour le mettre à la tête d'une conjuration. Celui-ci s'associe Bogdanof avec six cents Strelzi pour aller surprendre le zar à Preobraschenski et le massacrer. Au moment qu'ils donnent les ordres du départ, deux Strelzi, ayant horreur de tremper leurs mains dans le sang de leur zar, courent l'en informer. Il n'en veut rien croire jusqu'à ce que le prince Boris Gallicin et son oncle Feodor Nariskin arrivent en hâte et le lui confirment. Le zar se lève, fait avertir ses oncles. Ils n'ont que le temps de monter en carrosse, ainsi que le zar et sa femme enceinte, et de se sauver du côté du couvent de Troiza ou de la Trinité, à soixante werstes de Moscou. Tekelawitoff apprend leur fuite avec le plus grand chagrin et va en porter la nouvelle à la princesse Sophie.

Le zar est à peine en sûreté, que tous les grands, les officiers étrangers, Le Fort, Gordon, etc., les Strelzi mêmes, viennent lui rendre leurs hommages. Il embrasse Le Fort, le nomme Serdeschnii Drug, ami de cœur, etc., lui donne le titre de baron et l'invite beaucoup à rester son ami. Il se trouve bientôt plus de soixante mille hommes pour l'accompagner dans son voyage à Moscou.

Sophie, soupçonnée comme de raison, fait demander pardon au zar, d'abord par sa sœur Marie et ensuite par le patriarche, enfin elle part elle-même pour aller le fléchir; mais un exprès lui ordonne de retourner sur ses pas.

Tekelawitoff, Bogdanof avec ses complices, sont pris par le colonel Sarques, à la tête de trois cents hommes. Ils sont mis à la torture et confessent qu'ils étoient chargés de tuer le zar Pierre avec toute sa famille; ils sont tous roués.

Sur cela, le zar, suivi de plus de soixante mille hommes, part du couvent de la Trinité pour faire son entrée à Moscou.

A son arrivée, le prince Basile Gallicin va se jeter à ses genoux[1] pour tâcher de le fléchir, le conjurant de lui faire grâce; mais il ordonne que son procès soit instruit. A la prière de ses parents, le zar se contente de l'exiler avec son fils à Colmogorod, ville située près d'Archangel, dans la Russie Blanche[2].

Pierre, après avoir puni la plupart des autres criminels, ne veut point déshonorer une princesse de sa maison. Il se contente donc d'ordonner à la princesse Sophie de sortir du Kremel et de se retirer dans le monastère nommé Devitché Monastir, c'est-à-dire le monastère des Filles, qu'elle avoit fait bâtir; elle s'y refuse, et, ayant cherché à passer en Pologne, le zar la fait enfermer, avec ordre de garder les avenues, afin que personne ne puisse avoir aucune communication avec elle.

Le zar Pierre descend ensuite avec toute sa famille au Kremel. Son frère Jean, qui n'avoit pas eu de part à ce complot, vient le recevoir au haut de l'escalier, et ils se jurent une amitié réciproque.

Depuis ce moment, le zar Pierre s'occupa seul du soin de gouverner. On continue seulement à joindre à son nom celui du zar Jean à la tête des ordonnances. Le Fort se charge de toutes les affaires de conséquence et les fait expédier. Le zar pense à la réforme de son empire. Son premier soin est de se mettre à l'abri des persécutions des Strelzi; pour cela, il porte le bataillon de jeunes gens qui lui servoit au commencement d'amusement jusqu'à quatre mille hommes; il en compose sa garde en deux régimens; il y ajoute les deux anciens régimens de Lamoska et de Butirski, de même de

[1] Ce détail, et ce n'est pas le seul, est inexact : le prince Basile, surnommé le *Grand Galitzin*, n'étant pas criminel, n'avait pas de miséricorde à solliciter.

[2] Là même où le malheureux Antoine Ulric, père de l'empereur Ivan, finit ses jours avec son épouse, la régente Anne.

quatre mille hommes, et leur assigne des logemens dans la ville de Moscou.

Le zar prend beaucoup de goût pour la navigation, et voici à quelle occasion.

Il trouve dans un ancien magasin de la maison de campagne nommée Ismailof, où il se plaisoit à aller souvent, un bateau presque ruiné, auquel il donna par la suite le nom de *petit Grand-Père*, dont les Anglois avoient fait présent au zar Iwan Wasiliewitsch. Il demande à son gouverneur François Simmermann l'histoire et une analyse de ce bateau; celui-ci lui en ayant donné le détail, Pierre fait venir tout de suite Carstens Brand, constructeur de vaisseaux, qui se trouva encore à Moscou. Il lui ordonne de le rétablir et de s'embarquer avec sur la rivière qui passe à Moscou, nommée la Iause. Ce premier essai lui donne tant de satisfaction qu'il fait bâtir sur le lac Perejaslavskoi, assez près de Moscou, des vaisseaux complets, ayant leurs mâts, voiles et canons, avec lesquels il se procure le divertissement de petits combats, où il commande en qualité de capitaine de vaisseau, sous les ordres de son ami le baron Le Fort.

L'empereur d'Allemagne envoye inutilement une ambassade au zar, afin de l'engager à continuer la guerre contre les Turcs, qui lui avoient fait des propositions de paix avantageuses.

Un ambassadeur de la part du schach de la Perse fait, en 1692, son entrée à Moscou. On avoit formé deux haies de vingt mille hommes pour lui faire honneur.

Isbrand Ides, Danois, est envoyé en cette même qualité, de la part du zar Pierre, au nouvel empereur de la Chine, Kam-hi.

Alexandre Danilowitsch Menzikoff, garçon pâtissier, ensuite domestique de Le Fort, le quitte pour entrer comme denschik ou page au service du zar.

L'année suivante, Pierre se rend à Archangel, fait rétablir le port et construire un nouveau port. Il s'amuse avec la navigation.

Encouragé par le baron Le Fort, il voyage, en 1694, dans son empire, en parcourt les principales villes dans une étendue de trois cents lieues. Il s'arrête principalement à Woronesch. La beauté de la situation le fait penser à y avoir une flotte et à se rendre maître d'Azoff.

Isbrand Ides revient, le 5 janvier 1695, de la Chine à Moscou, après y avoir terminé toutes les contestations et fait un traité de paix perpétuelle.

Le zar Pierre, pour suivre son projet de s'emparer d'Azoff, ordonne la construction de plusieurs espèces de vaisseaux et marche contre les Turcs à la tête d'une armée de quatre-vingt-dix mille hommes. Il espère d'autant plus de réussir que l'empereur d'Allemagne lui avoit envoyé beaucoup d'ingénieurs allemands. Mais c'est justement ce qui le fait échouer par la trahison de l'un d'eux, nommé Jacques, qui, ayant passé chez les ennemis, leur donna avis de la position du camp des Russes.

L'empereur d'Allemagne envoie encore, en 1696, à Pierre un colonel d'artillerie, Casimir von Crage, deux ingénieurs, le baron de Burgsdorf et M. de la Wall, six mineurs et quatre canonniers; l'électeur de Brandebourg, deux ingénieurs, nommés Rose et Holsmann, et la Hollande, un major d'artillerie nommé Vanderstamm. Avec ces aides, il va de nouveau attaquer Azoff, accompagné de Le Fort et du vice-amiral Lima, Vénitien, et s'en rend maître, après avoir fait plusieurs prises sur les Turcs qui étoient venus au secours. La place est fortifiée et munie d'un grand fort auquel on donne le nom de Petropolis; le zar y laisse une garnison de six mille hommes d'infanterie, quatre escadrons de cavalerie et revient à Moscou où il entre en triomphe le 9 octobre.

Iwan, son frère, meurt vers la fin du mois de janvier, laissant trois filles : Catherine, qui épousa longtemps après le duc de Meklembourg; Anne, mariée au duc de Courlande et ensuite impératrice, et Proskovia, qui ne vécut pas. Ce zar aimoit tendrement son frère et faisoit prier tous les jours pour sa conservation pendant qu'il fut devant Azoff. La prise

de cette ville fait connoître à Pierre l'avantage qu'il pouvoit tirer d'une flotte. Il prend la résolution d'en avoir une de ce côté-là, afin de pouvoir étendre ses États par la mer Noire. Il donne ordre qu'on fasse venir des ouvriers de Hollande, d'Italie et de Venise pour la construction des vaisseaux et des galères, et prend les mesures nécessaires pour avoir, en trois ans de temps, quarante vaisseaux de guerre, dix galiotes à bombes, vingt grandes galères et trente demi-galères ou autres bâtimens de cette espèce. Les monastères, tous les seigneurs riches en terre et en esclaves sont obligés de faire construire, chacun à leurs frais, un vaisseau de guerre, avec la permission de lui donner leur nom; les villes, les gentilshommes et les négociants de tout l'empire contribuent à cet armement à proportion de leurs biens.

Le zar étant, en 1697, avec ses officiers, ses amis et plusieurs dames, en partie de plaisir dans le palais du baron Le Fort, Menzikoff vient lui donner avis d'une conspiration de plusieurs bojares, à la tête desquels étoit l'ocolnitschei ou le conseiller d'État Tscheglowitoff. Ils étoient convenus de mettre le feu dans un endroit de la ville, pour assassiner le zar quand il y arriveroit. Pierre prie la compagnie de l'attendre, va faire mettre les conjurés en prison, et revient.

Bientôt après, Menzikoff en découvre une seconde du chambellan Puschkin, du conseiller d'État Sukavnin et du colonel Sikel, etc., pour empoisonner le zar chez le premier des trois, où il viendroit dîner, dans un verre d'eau-de-vie qu'on présente en Russie avant le repas.

Sur les avis du baron Le Fort, Pierre Ier forme le projet d'envoyer une grande ambassade dans les pays étrangers, composée de plusieurs jeunes seigneurs et gentilshommes, afin qu'en se dispersant dans toute l'Europe, ils s'instruisent de ce qu'il y a de mieux à apprendre chez les autres nations. Les prêtres, s'appuyant de plusieurs passages de l'Écriture qui défendent aux enfants d'Israël d'avoir aucune communication avec les nations voisines pour ne pas participer à leur idolâtrie, murmurent beaucoup de cette nouveauté; mais le

zar n'y fait aucune attention. Il se met lui-même de l'ambassade incognito, pour éviter toute cérémonie et pouvoir faire ses observations en liberté. Elle étoit composée de trois cents personnes, ayant à leur tête le général et amiral baron Le Fort, le commissaire général de guerre Gollowin et le comte Wosnizin. Dans le nombre de ces trois cents étoient quarante jeunes gentilshommes conduits par le prince Zerkaskoi; il y avoit aussi soixante-dix soldats en uniforme russe.

La première ville remarquable où on arriva fut Riga. Les officiers qui y commandoient refusèrent de laisser voir les fortifications au zar, sous prétexte qu'ils ne le connoissoient pas et ne savoient d'où il venoit. Il en est piqué, et ce fut un des motifs de sa déclaration de guerre aux Suédois.

De là on va à Kœnisberg, ensuite dans différentes villes, et on arrive à Amsterdam. Le zar y travaille une partie du jour avec la grande hache de charpentier parmi les ouvriers.

Pierre passe, en 1698, en Angleterre, où il a une entrevue particulière avec le roi Guillaume. Il visite souvent le chantier royal, s'entretient avec les ouvriers, se fait montrer les plans et instruire des proportions qu'on donne aux vaisseaux, et se décide à n'en avoir plus que suivant la construction angloise. Le fils du chevalier Antoine Dean fut celui qu'il consulta particulièrement sur ce sujet. L'amiral Mitchel lui donne le spectacle d'un combat naval, par ordre du roi, qui lui accorde pour son service tous ceux de ses sujets qu'il croira lui être utiles. Il choisit des mathématiciens, des architectes de vaisseaux, divers officiers et bombardiers. Ils s'embarquent pour Archangel sur un yacht bâti en frégate, dont le roi lui fait présent à son départ.

Pierre se rend ensuite à Vienne : il est très-bien reçu de l'empereur. Mais il apprend que les Strelzi ont conjuré de massacrer tous les étrangers, de déclarer le trône vaquant par l'absence du monarque et d'y faire monter sa sœur. Il part sur-le-champ pour Moscou. Le jour même de son arrivée, il fait distribuer une récompense aux soldats qui, sous la con-

duite du général Gordon, Écossois, avoient défait les Strelzi. Le zar passe ensuite à Woronesch et Azoff pour mettre ordre aux travaux des ouvriers et artistes étrangers qui y étoient arrivés. A son retour, plus de deux mille Strelzi sont exécutés en face du couvent où se trouvoit la princesse Sophie. Deux des principales dames, qui avoient eu le plus de part à cette conjuration, sont enterrées vivantes. On ne fait pas plus de grâce aux seigneurs. Le zar les oblige à couper eux-mêmes la tête à leurs confrères. Tous ceux qui ont passé l'âge de dix-huit ans sont mis à mort, plusieurs pendus à de grands gibets devant les fenêtres de la princesse Sophie avec des suppliques en main. Le nom des Strelzi est aboli[1].

Le gouverneur d'Azoff, Soltikoff, remporte à cette époque plusieurs victoires sur les Tatares, et le prince Dolgoruki, gouverneur de Bielgorod, sur les Turcs, qu'il force à se retirer sous le canon de la ville d'Oczakoff.

En 1699, les Turcs, fatigués de la guerre, demandent la paix. Le zar leur accorde une trêve. Il garde Azoff et toutes les places sur la mer Noire qu'il avoit prises.

Le général et amiral baron Le Fort meurt, âgé de quarante-six ans. Pierre, attendri à cette nouvelle, revient de Woronesch pour assister à son magnifique convoi funèbre qu'il règle lui-même, et fait passer pour loi qu'aussi longtems qu'il y aura des descendans de cette respectable famille, l'aîné doit toujours jouir d'un sort en Russie convenable aux mérites de ce prétendu grand homme.

Le général Patricius Gordon meurt peu de tems après. Le zar l'aimoit beaucoup; il lui rendit cinq visites pendant le cours de sa maladie, lui ferma les yeux et le fit enterrer avec beaucoup de pompe. Gordon étoit catholique.

Pierre envoye Ukrainsoff en qualité d'ambassadeur à la Porte. Il veut s'y rendre incognito avec lui, mais il est reconnu par un renégat russe à Kertsch, et revient à Azoff.

[1] Voyez *Récit de la sanglante révolte des Strélitz*, par Korb. Paris, chez Franck, in-12.

Après y avoir réglé tout ce qui regardoit la flotte, il retourne à Moscou. Il augmente le nombre des membres de son conseil et s'applique avec ardeur aux affaires de l'État et de l'Église.

Il réprime les malversations et les abus qui se commettoient dans les provinces, dont les gouverneurs, qui étoient des premières familles de Moscou, vexoient et tyrannisoient les peuples.

Le zar, persuadé qu'on ne lui rend point un fidèle compte de ses revenus et qu'on opprime ses sujets par une cotisation inégale, établit un bureau général pour percevoir tous les droits de son empire, sur le modèle de la chambre des comptes de Hollande. Il le compose de personnes d'une probité reconnue, choisies d'entre les négocians, et leur donne le titre de bourgmaîtres. Pour augmenter ses revenus et soulager en même temps ses sujets, il donne ordre au bureau de mettre des impôts sur tous les couvens, et défend d'y recevoir personne à l'avenir au-dessous de cinquante ans, afin de modérer l'ardeur des jeunes gens à y entrer. Il met une taxe annuelle de cent roubles sur tous les riches qui voudroient conserver leur barbe comme on l'avoit portée jusqu'alors, c'est-à-dire d'une longueur extraordinaire, et d'un kopeck sur les gens du commun, les prêtres et les paysans seuls exceptés. Il établit aux portes de toutes les villes un commis pour recevoir ce droit. On regarda cette ordonnance comme entièrement contraire à la religion. Il ne fallut pas moins que l'autorité absolue du zar pour guérir le peuple de cette superstition. Il n'y a que les femmes qui, trouvant leurs maris et leurs galans imberbes plus à leur gré, s'accommodèrent de cette nouvelle mode.

L'habit russe ordinaire étoit une longue robe descendant jusqu'aux talons et plissée sur les hanches comme une jupe. Pierre Ier enjoint, sous peine d'encourir sa disgrâce, à tous ses bojares de se vêtir à la françoise ou à l'angloise, et de faire garnir leurs habits de galons d'or ou d'argent, chacun suivant ses moyens. Il fait ensuite poser à toutes les portes



de la ville de Moscou un modèle d'habit avec ordre de s'y conformer, et que tous ceux qui ne l'auront pas fait devront se mettre à genoux aux portes de la ville et laisser retrancher de leur habit tout ce qui toucheroit à terre. Cela s'exécuta en plaisantant, le peuple en rit, et la mode des longues robes passa.

Les femmes, et particulièrement les dames de la cour, reçoivent aussi ordre de s'habiller à l'angloise ou à la françoise. Elles obéissent d'autant plus volontiers que cela leur donne la liberté, qu'elles n'avoient pas avant, d'être dans les compagnies d'hommes, d'assister aux noces et à toutes les cérémonies où elles sont invitées, comme dans les pays étrangers. Le zar honore de sa présence les fêtes qui se donnent entre les personnes de quelque distinction.

Il paroît un autre règlement, fort approuvé des jeunes personnes nubiles, portant qu'il faudra pour le mariage le consentement des deux parties, et qu'il leur sera permis de se voir pour le moins six semaines avant la bénédiction, ce qui jusqu'alors ne leur étoit accordé qu'une fois et seulement la veille des noces.

Le zar établit la manière de compter des autres nations, en commençant à la naissance de Jésus-Christ et le premier jour de l'année par le 1er janvier.

Le 5 août, une grande ambassade de Suède arrive à Moscou. Elle est obligée de camper quelques jours sous des tentes, un grand incendie ayant réduit en cendres leurs logements, ainsi que nombre d'autres maisons.

Le zar, pressé par les envoyés des cours de Danemark et de Pologne, assemble son conseil pour savoir s'il fera la guerre aux Suédois ou non. Les avis sont partagés. La nouvelle de la confirmation de la trêve avec les Turcs en décide.

Le zar fait publier que tous les domestiques inutiles, dont il y avoit deux ou trois cents dans plusieurs maisons, seront affranchis s'ils viennent s'enrôler. Cet expédient lui procure quelques milliers d'hommes.

L'an 1700 on proclame la trêve avec la Porte, et on déclare la guerre aux Suédois. Les commencements n'en sont pas heureux. Dès la première campagne, le zar perd la moitié de son armée et toute son artillerie à la fameuse bataille de Narva, quoiqu'il y eût dix Russes contre un Suédois. Pierre, sans se décourager, fait de nouvelles levées et une promotion d'officiers.

Il établit vers ce temps un lieutenant de police à Moscou.

Un des bouffons du zar étant l'année suivante sur le point de se marier avec une fort jolie fille, il ordonne que tous les seigneurs et gentilshommes qui sont en faveur auprès de lui soient invités aux noces, que tous les conviés, hommes et femmes, soient habillés comme on l'étoit en Moscovie cent ans auparavant, et que dans toute la cérémonie on suive exactement les usages de ce tems-là. En conséquence, les bojares mettent des bonnets pour le moins d'un pied plus haut que ceux qu'on portoit dans ces dernières années. Il seroit difficile de donner une description de leurs habits, tant ils étoient ridicules. Les chevaux sont harnachés d'une manière tout extraordinaire. Le zar se met au nombre des bojares, habillé comme eux. Un ancien d'entre eux représente le zar pendant tout ce jour-là sous un accoutrement burlesque. Les femmes avoient les manches de leurs chemises plissées en une fraise depuis les épaules jusqu'au poignet et pour le moins de douze aunes de long. On les fait monter dans des espèces de machines, où elles n'ont pas même la commodité de s'asseoir, et on les conduit vers la maison du défunt général Le Fort. Ces convives trouvent dans une très-grande salle diverses tables où ils se placent selon leurs rangs; une entre autres étoit élevée sur un trône haut d'environ trois pieds, où sont assis les représentants du zar et du patriarche, vers lesquels s'avancent à pas comptés chacun des conviés, à mesure qu'on l'appelle par son nom. Ils baissent de temps en temps la tête jusqu'à terre en approchant, baisant les mains du faux zar, ensuite celles du patriarche, qui leur donne à boire un petit coup

d'eau-de-vie. Après quoi ils se retirent environ à vingt pieds de distance, en faisant toujours des révérences. Les viandes et la manière de les servir étoient tout à fait désagréables; la liqueur qu'on leur présentoit ne l'étoit pas moins, et quelques prières que l'on puisse faire, il n'y eut pas moyen d'obtenir une goutte de vin, parce que, dit-on, leurs ancêtres n'en ayant pas bu, ils ne doivent pas non plus en boire. La danse et la musique sont sur le même ton. Enfin on dresse un lit sur quarante gerbes de bled, pour les mariés, dans le cabinet du jardin, où il n'y avoit ni feu ni poêle, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver, conformément aux anciennes coutumes. C'est par de telles scènes plaisantes que le zar employoit qu'il cherchoit à changer les mœurs anciennes de ses peuples.

Les ministres de Hollande et de plusieurs autres puissances tâchent de disposer le zar à la paix, il s'y refuse, à moins que la Suède ne rende l'Ingrie, ancienne dépendance de la Russie. Il va jusqu'à menacer les ministres qu'au cas que leurs souverains se liguent contre lui, il confisquera tous les biens des négocians étrangers, et anéantira leur commerce.

Il a une entrevue avec le roi de Pologne à Birzen, et lui promet douze mille hommes avec la Livonie, en cas que les affaires réussissent.

Le maréchal Scheremetoff remporte une victoire sur les Suédois à Rappin; mais il essuie une perte considérable à Rauch; le roi de Suède passe la Duna et bat les Saxons.

Patkul, envoyé du roi de Pologne, et le vice-amiral Cruys vont en Allemagne, en 1702, pour procurer des officiers au zar.

Le zar se rend à Archangel et y fait vendre les productions du pays aux négocians qui fournissent l'armée de tout ce dont elle a besoin.

Les Russes emportent la forteresse de Notebourg, le zar lui donne le nom de Schlusselbourg.

Le maréchal Scheremetoff remporta une première victoire sur le général major Schlippenbach auprès d'Estfer, et une

seconde auprès de Humelshoff. Elles sont suivies de la conquête des villes de Wolmar et Marienbourg. Scheremetoff envoie tous leurs habitans en Russie. Menzikoff, qui arrive sur ces entrefaites, trouve parmi les prisonniers de Marienbourg la jolie Catherine, qu'il prend sous sa protection, et la donne comme demoiselle de compagnie à sa sœur, Anna Danilowna, et, à sa prière, il fait conduire à Moscou le premier pasteur de Marienbourg, où elle avoit été en pension. Le zar la voit chez Menzikoff et prend du goût pour elle.

En 1703, le zar établit à Moscou une école allemande et latine, et une imprimerie. Il fait frapper des altines, des grivenes, des roubles, des ducats.

Ses troupes s'emparent de Nienschanz, de l'île Retusari, des villes de Jambourg, de Caporie et de toute l'Ingrie. On commence à jeter les fondemens de Saint-Pétersbourg et de Cronslot.

Menzikoff prend possession des mines de fer d'Olonez et de Schetwyn, affermées depuis le temps du zar Alexis Michailowitsch à un Danois nommé Rosenbusch.

Le roi de Pologne, Auguste, fait demander à Charles XII, par l'entremise du roi de Prusse, une paix particulière. Il répond qu'il ne peut se fier ni à lui ni au zar, puisqu'ils avoient souvent violé les traités.

Le général major Cronsort déloge les Russes du village de Loke avec une perte assez considérable; mais il est battu par le maréchal Scheremetoff auprès de Susterbek.

Le zar fait une entrée triomphante à Moscou.

Le zar envoie douze mille hommes bien exercés au roi de Pologne, sous les ordres du prince Gallicin.

Les colonels Renne et Pflug remportent une victoire sur le général major Schlippenbach dans les environs de Rakobor ou de Wesenberg.

Narva et quelques autres places de Livonie tombent sous la domination du zar. La première est prise d'assaut; le zar, qui s'y trouvoit en personne, permet le pillage pendant trois heures.

Le général major Patkul arrive, en 1705, avec des instructions secrètes du roi de Pologne. Le zar lui donne audience à Alexeiska, maison de campagne de Menzikoff, près de Moscou, et lui promet d'employer toutes ses forces pour empêcher le couronnement du roi Stanislas.

La Pologne, toujours exposée aux divisions par le peu d'union de la noblesse, devient la proie du zar et du roi de Suède. Pendant que celui-ci met Stanislas sur le trône, les Russes entrent en Lithuanie. Le zar entre au couvent des Uniates à Polozk, se fait expliquer plusieurs articles concernant les saints de leur église. Quelques-uns des moines manquant au respect qui lui étoit dû, il en fait pendre deux dans le couvent et brûler leurs corps, et envoye les autres en Sibérie.

Bataille en Courlande, le 25 juillet, entre le feld-maréchal Scheremetoff et le comte de Lœwenhaupt. Les deux partis s'adjugent la victoire; Scheremetoff perdit beaucoup de monde.

Menzikoff s'empare, au mois d'août, de Pauzk, Libau et Windau, et remporte une victoire sur un corps de troupes suédoises auprès du pont de la Wistule. Le 17 septembre il occupe le château de Mitau, et passe à Grodno, où le zar a une entrevue avec le roi de Pologne.

Le comte de Schulenbourg, venant au secours de Grodno, est battu, le 13 février 1706, par le général Reinschild aux environs de Fraustadt.

Menzikoff fait construire des fortifications autour du couvent de Petscherski. Il épouse la fille d'un ancien gentilhomme russe, nommée Daria Michailowna Arsenief.

Le zar donne des ordres, en 1707, pour hâter la construction de Saint-Petersbourg.

Charles XII, réuni au général Reinschild, passe en Saxe, laissant le général Marderfeldt en Pologne avec un corps de six mille hommes. A cette nouvelle, le zar envoie Menzikoff avec dix mille Russes et quelques Kosaks au roi Auguste, qui se trouvoit avec Sinavski, maréchal de la couronne, à

Peterkau. Ils attaquent et défont totalement le général Marderfeld.

Le baron Imhoff et Finkenstein font la paix avec Charles XII à Alt-Ranstatt, sur un plein pouvoir reçu du roi Auguste, en vertu duquel celui-ci reconnoît Stanislas roi de Pologne, renonce à cette couronne et au traité fait avec le zar, promet à Charles XII de lui livrer tous les Russes et en particulier Patkul, de le protéger et de le comprendre dans la paix qu'il fera avec le zar. Le ministre du zar à Vienne envoie copie du traité fait à Alt-Ranstatt au prince Menzikoff, et celui-ci au zar à Woronesch.

Le zar nomme Menzikoff prince du Saint-Empire romain et de l'empire russe.

Le grand amiral Apraxin fait inutilement le siége de Wibourg, il le lève.

Le zar obtient de la république de Pologne qu'elle tiendra ferme, promettant de lui livrer Biela-Zerkof et deux millions de roubles.

Le colonel Schulz reçoit ordre du zar de ravager les terres du roi Stanislas.

Le général Renne veut obliger la ville de Danzik, qui avoit embrassé le parti du roi Stanislas, d'ôter les canons de ses remparts, de chasser ceux qui étoient du parti de ce roi, de payer au zar les revenus annuels qu'elle devoit au roi de Pologne, de lui envoyer une certaine quantité de vivres, de donner des logemens aux troupes russes dans le Werder, l'habillement pour quinze cents dragons et du pain pour l'armée, d'abandonner à jamais le parti du roi Stanislas, et d'envoyer un présent pour le général; mais comme Renne n'avoit pas d'artillerie et que la ville faisoit tous les préparatifs pour se mettre en défense, il se retira.

Le zar envoie le prince Kurakin au Pape pour l'engager à ne jamais reconnoître Stanislas pour roi de Pologne, et il l'obtient.

Il sollicite de même la reine d'Angleterre et les États-Généraux de ne pas se porter pour garans du traité fait entre

Auguste et Charles XII à Alt-Ranstatt. Mais comme ces puissances temporisent, il veut envoyer des troupes dans la Poméranie suédoise. Le roi de Prusse s'y oppose. Il se détermine donc à rester avec son armée en Pologne. Charles XII y arrive aussi de la Saxe par la Silésie. Le conseil de guerre du zar décide qu'on cédera partout le terrain aux Suédois pour les fatiguer dans un pays étranger, les faire manquer du nécessaire et tomber au pouvoir des Russes.

Le zar va à Moscou pour faire punir les principaux chefs d'une révolte qui avoit eu lieu à Astracan, d'où le général Apraxin les avoit envoyés dans la capitale.

Il établit à Moscou la grande apothicairerie impériale, composée de huit apothicaires, autant d'apprentis, et plus de quarante compagnons chargés de fournir des drogues à l'armée et à tout l'empire.

Les habitans des villes de Dorpat et de Narva sont envoyés à Kasan, Wologda, Ustiug, etc.

Le zar, instruit en 1708 que le roi de Suède avoit traversé la Wistule lorsqu'elle étoit gelée, et qu'il a pris le chemin de la Lithuanie, va en toute diligence à Grodno pour lui disputer le passage de la Memel, mais il est repoussé à la première attaque et se retire dans la nuit à Wilna. Apprenant que le roi n'avoit que six cents hommes, il envoie une seconde fois des troupes qui reviennent sans avoir rien fait. Il ordonne qu'on mette aux arrêts le brigadier Mansfield, qui les commandoit, parce qu'il avoit eu quatre hommes contre un Suédois.

Le zar envoie ordre aux généraux Repnin et Bauer de passer à Minsk pour pouvoir se joindre à lui en cas de besoin, et aux troupes qu'il avoit en Courlande et dans la Livonie, et le roi de Suède ayant dit qu'il poursuivroit le zar jusque dans l'intérieur de son empire, ou qu'il le forceroit à une bataille décisive, il défend à tous ses généraux de livrer bataille, à moins d'un succès certain.

Le zar passe le Dnieper, où il reçoit vingt mille recrues. Il veut aller à Saint-Pétersbourg voir sa flotte, mais il tombe

malade de dyssenterie à Smolensk. Le capitaine Sinœwin contribue à sa guérison en s'emparant de Borgo en Finnlande.

Le zar part pour Moscou à la nouvelle de la révolte du hettmann des Kosaks du Don, Bolawin, qui vouloit diviser ses forces; mais le prince Dolgoruki venant avec douze mille hommes, Bolawin, voyant son plan découvert, se tue d'un coup de pistolet, et la tranquillité est rétablie.

Bataille d'Holstein entre les Russes et le roi de Suède, qui, à la tête de trois mille hommes, passe, contre l'attente des Russes, les eaux et les marais à la nage, et force les premiers à se retirer. Les généraux prince Repnin et Ischammer, qui commandoient, furent démis de leurs grades pour cette affaire par arrêt du conseil de guerre.

Deux jours après ce combat, le zar arrive à l'armée. Charles XII, après avoir laissé reposer ses troupes quelques jours aux environs de Mohilof, se décide à aller joindre le reste de son armée, qui étoit en Courlande, sous les ordres du général comte de Lœwenhaupt, manquant de vivres, les Russes les ayant brûlés et détruits partout. S'il avoit attendu l'arrivée de ses renforts et vivres, le zar auroit eu chaud, mais son impatience à passer le Dniepre sauva son adversaire. Continuant sa marche, il rencontre un corps de Russes commandés par le prince Gallicin, auprès de la rivière d'Ischornapatta, qui le force à rétrogader après un combat fort vif.

Charles XII est inquiété dans sa marche par les Kosaks et les Kalmaks, et un corps de troupes russes sous les ordres du général Renne. Il prend subitement le parti d'entrer en Ukraine, ce qui l'éloigne de plus en plus de Lœwenhaupt, qui passe Slow et le Dniepre.

Le zar, qui en est instruit, cherche à attaquer Lœwenhaupt, qui, pour éviter une bataille, passe la rivière de Prona à Lesno, mais le zar l'oblige à faire halte. La bataille se donne. Lœwenhaupt repousse les Russes, qui étoient au nombre de vingt mille, et continue sa marche.

Le zar est renforcé par le général lieutenant Bauer. Seconde bataille très-meurtrière. Lœwenhaupt continue sa marche, essuye une grande perte en hommes, perd vingt mille chariots de munitions, et se retire; la nuit empêche le zar de poursuivre l'ennemi. Le général lieutenant Pflug attaque et défait encore le lendemain quatre mille hommes près du petit village nommé Propouysk. Lœvenhaupt continue sa marche et joint le roi. Il envoye le général major Lagercron pour se rendre maître de Starodub. Menzikoff le prévient. Au lieu d'aller se réunir à Mazeppa, il s'amuse à prendre plusieurs petits endroits, et donne le temps à Menzikoff de s'emparer de Baturin, qu'il trouve pourvue de tout par Mazeppa pour le service du roi de Suède.

Le zar envoye treize mille hommes sous les ordres du feld-maréchal lieutenant Goltz aux Polonois; intercepte toute la correspondance des Suédois; rend, à la prière du Pape, la liberté à l'archevêque de Lemberg, Iszelinsky, qui avoit couronné Stanislas; mais, quand cette nouvelle arriva à Moscou, il étoit mort de chagrin.

Les Russes disputent le passage de la Duna à Charles XII. Ils se retirent et sont repoussés avec perte. Le roi joint Mazeppa, hettmann des Kosaks, qui, au lieu de trente mille Kosaks, n'en avoit tout au plus que cinq mille.

M. Matwejeff, ambassadeur du zar à Londres, a le désagrément de se voir arrêté en pleine rue par un agioteur, après avoir déjà eu son audience de congé de la reine d'Angleterre, pour quelques dettes. Pierre menace d'en faire autant à son ambassadeur à Moscou et aux négocians anglois établis à Archangel. La reine lui écrit une lettre d'excuses de sa main propre, dans laquelle elle lui donne le titre d'empereur, et fait mettre l'agioteur en prison. Pierre Ier est satisfait.

Malgré le terrible hiver de 1709, le zar envoie le général Goltz, le lieutenant-général prince Gallicin et le général major Gordon contre le roi Stanislas, qui s'étoit réuni avec les troupes suédoises sous les ordres du général Crassau. Stanislas les attaque avant qu'ils ayent joint le maréchal de la

couronne et les troupes polonoises, aux environs de Podkamenie dans la Russie Noire; mais il est obligé de se retirer avec une perte considérable.

Le zar part pour Woronesch.

Proscription des Kosaks et récompenses pour tous ceux qui les assommeront ou les livreront vivans; ce qui cause des désordres affreux.

On employe le temps de cet hiver à composer des contre-mémoires à ceux du roi de Suède et de Mazeppa.

Mikulin ouvre ses portes à quatre mille Suédois qui délogent le colonel Campel, venu pour s'en emparer.

Le général Lubecker, Suédois, dans une descente qu'il tente à l'isle de Retusari, est repoussé avec une perte de cinq cents hommes.

Malgré le froid excessif qui continue, le roi de Suède s'avance vers Romni et Konotop. Il y avoit une telle disette dans son armée que le boisseau de farine d'orge coutoit vingt-cinq florins d'Hollande. Les généraux russes, principalement Renne, tombent sur son arrière-garde, tuent beaucoup de monde et font nombre de prisonniers. Charles, contre l'avis de ses généraux et en particulier de Reinschild, qui vouloit qu'il passât dans la Russie Noire pour y recruter ses troupes et se procurer des vivres, vient à Pultawa, croyant toujours pouvoir se faire jour à travers l'armée russe et parvenir à Moscou.

Charles XII et Mazeppa écrivent au roi Stanislas de venir les joindre en Ukraine, de leur amener des vivres, et que sa présence disposeroit les Kosaks à embrasser leur parti, qu'ils forceroient alors Pierre Ier à faire la paix. La lettre tombe entre les mains du zar.

Faute d'artillerie, Charles XII ne peut faire le siége de Pultawa; le brigadier comte Alexis Gollowin y entre à la faveur d'un grand feu de l'artillerie russe, sous les yeux de l'armée suédoise.

Le 24 juin, au moment où l'armée russe passe la rivière Worskla, comme c'étoit le jour de sa naissance, Charles XII

veut l'attaquer, mais il est blessé à la jambe gauche et cela l'arrête.

Le zar, de retour de Woronech, où il s'étoit occupé de la marine, consent d'attaquer les Suédois, qui, ayant été continuellement harcelés par les Russes, n'étoient plus qu'au nombre de vingt-cinq mille hommes. La bataille se donne le 27 juin. Le roi commanda en personne douze régimens à pied et sa garde. Il avoit sous lui le maréchal Reinschild, les généraux Lœwenhaupt, Rose, Lagecron, Sparre, Stakelberg. A son aile droite étoient douze régimens de cavalerie et de dragons, commandés par les généraux Creutz et Schlippenbach. A l'aile gauche, dix, commandés par les généraux Hamilton et Sparre.

Le zar étoit aussi à la tête de la sienne avec les généraux Repnin et Bruce. A l'aile droite commandoit le feld-maréchal Scheremetoff; à la gauche, Menzikoff, Hallard et Renzel. L'issue de cette grande affaire fut que le roi de Suède fut obligé de se retirer à Bender avec quatre cents hommes; le reste de l'armée fut tué, pris ou égaré.

Menzikoff ayant poursuivi, le jour suivant, le comte de Lœwenhaupt jusqu'à Perewoloschna sur le Dniepre, le force de se rendre, sans coup férir, avec quinze mille hommes reste qu'il commandoit.

Le général Mayerfeld arrive peu de temps après sans passeport au camp des Russes, avec des propositions de paix de la part de Charles XII. Menzikoff veut qu'on le traite comme prisonnier de guerre; mais le zar l'admet, entend ses propositions, et lui dit que les circonstances ayant changé, il ne fera la paix qu'à condition de garder toutes les conquêtes avec les villes de Reval et de Wibourg.

Peu après, le roi Auguste, qui avoit été forcé par le roi de Suède d'abandonner la Pologne, ayant appris sa disgrâce, y rentra, et le roi Stanislas est contraint de lui céder la place; l'un et l'autre éprouvent tour à tour la bonne et la mauvaise fortune. Il envoye le feld-maréchal général Flemming au zar, malade à Kief, pour renouveller la première alliance.

Menzikoff va recommander les treize mille hommes en Pologne, sous les ordres du feld-maréchal lieutenant Goltz.

Le zar dépêche un envoyé au Grand Seigneur pour le prier de lui livrer le roi de Suède et Mazeppa, hettmann des Kosaks; il s'y refusa, alléguant la loi du Coran qui oblige de donner protection et sûreté à ceux qui viennent la demander en cas de malheur.

Le zar part pour la Pologne, et distribue les prisonniers suédois de distinction aux grands de sa cour. Le maréchal Scheremetoff reçoit le maréchal Reinschild; le chancelier Goloffkin, le comte Piper; le prince Menzikoff, le duc de Wurtemberg; le général Renne, le général Stakelberg, etc.

Le duc de Wurtemberg meurt peu de temps après. Le zar lui fait faire des obsèques magnifiques, et envoye son corps par le colonel Brukendahl à Stuttgard, où on lui dresse un mausolée superbe avec une inscription où on lit en particulier ce qui suit :

MAGNUS ENIM MOSCOVIÆ CÆSAR,
PETRUS ALEXIUS,
VIRTUTIS IN HOSTA QUOQUE
ÆSTIMATOR,
PRINCIPI SIMUL AC VISO,
LIBERTATEM MOX REDDIDIT,
OMNEMQUE, DUM VIXIT, HABUIT
HONOREM.
ET POSTQUAM VIVERE DESIIT,
ARDENTE FEBRE IPSO IN ITINERE
CORREPTUS,
FATUM TANTI PRINCIPIS DOLUIT,
SPLENDIDASQUE EI EXEQUIAS
FIERI JUSSIT
DUBNOVIÆ IN VOLHYNIA, ETC.

Dès que la nouvelle de cette victoire arriva à Moscou, le zarewitsch Alexis et le commandant de la ville, le prince Ga-

garin, la font célébrer par des fêtes superbes, donnent au peuple des boissons de toute espèce, permettent aux dames de sonner les cloches pour montrer leur joie [1], ce qui ne se fait qu'aux jours des grandes fêtes, et, la semaine avant Pâques, au-dessus du palais du zar, on place son portrait avec cette devise, qui est illuminée :

INVICTISSIMO ET FELICISSIMO
IMPERATORI
PETRO MAGNO
PRINCIPI OPTIMO
PIO, FELICI,
QUI PROPRIO MARTE
SUECOS OMNES
AD PULTAVAM ET BORISTHENEM
FUDIT
D. 27 JUNII 1709.

Le zar Pierre tient un conseil de guerre qui décide de recruter l'armée sur-le-champ, de la partager en trois corps, dont un, sous les ordres du maréchal Scheremetoff, iroit par la Lithuanie en Livonie, que le prince Gallicin serviroit avec l'autre sous le zar en Pologne, et Hallard et le prince Repnin resteroient avec le troisième en Volhinie, pour observer les mouvements des Turcs et des Tatares et pour contenir les Kosaks.

Le général Crassau, qui commandoit les troupes suédoises en Pologne, entre dans la Poméranie suédoise, le général Goltz ayant toujours été à ses trousses, et remporté une victoire complète sur les troupes du roi Stanislas.

Le zar, ayant passé le Dniepre, va à Unganoff, petit bourg

[1] Par une coutume singulière en Russie, ceux qui veulent témoigner leur joie sonnent les cloches aussi longtems qu'ils le veulent aux jours des grandes fêtes. Cette coutume produit un bruit tel qu'on en perd presque les oreilles, en ce que cette sonnerie continue pendant toute la journée sans interruption.

de la Russie Noire où se trouvoit le général Goltz; de là à Thorn, où il a une entrevue avec le roi de Pologne; vient s'aboucher avec le roi de Prusse à Marienwerder, et se rend à l'armée qui étoit sous les ordres du maréchal Scheremetoff devant Riga; voyant que le siége de cette ville ne finissait pas sitôt, il passa à Saint-Pétersbourg et de là à Moscou.

Le premier jour de mars 1710 destiné par le zar pour faire l'entrée triomphante, la solennité commence au son des cloches de la ville et au bruit de l'artillerie. Voici l'ordre de la marche :

1. Les trompettes et timbaliers à cheval, tous richement vêtus.

2. Le prince Michel Gallicin l'aîné, lieutenant général et colonel des gardes à cheval [1], à la tête du régiment des gardes à pied de Semenoffski; ce régiment habillé et armé avec la dernière magnificence, précédé des chevaux de parade du prince, couverts de housses très-riches.

3. Le régiment des gardes à cheval de Semenoffski, aussi somptueusement équipé que le premier.

4. L'artillerie prise sur le général Lœvenhaulpt.

5. Les drapeaux et étendarts de même.

6. Les officiers faits prisonniers.

7. Une compagnie du régiment des gardes à cheval de Prœbraschenski, dont la manificence en monture surpassoit encore celle de Semenoffski.

8. Les prisonniers faits à la bataille de Pultawa et par capitulation à Perewoloschna; les bas officiers marchant les premiers, suivis des enseignes, sous-lieutenants, lieutenants, capitaines de cavalerie et d'infanterie.

9. Les officiers de l'artillerie ennemie et ceux qui la suivoient.

10. L'artillerie prise.

11. Les étendarts, drapeaux, timballes et autres trophées de même.

[1] Mort feld-maréchal.

12. Les majors, lieutenants-colonels et aides de camp généraux du roi de Suède.

13. Les officiers de sa cour et de l'écurie, et la chaise dont Sa Majesté Suédoise se servoit pendant la bataille.

14. Sa chancellerie.

15. Le général et colonel aux gardes Vosse, les généraux majors Hámilton, Stakelberg, Rose, Krus, Creuz, Schlippenbach, le comte de Lœwenhaupt, général d'infanterie et gouverneur de Riga, le comte de Reinschild, feld-maréchal et conseiller privé du roi de Suède, le comte Piper, premier ministre, conseiller privé et grand maréchal de la cour de Sa Majesté Suédoise; tous à pied.

16. Le zar à cheval. A sa droite, un peu en arrière, le prince Menzikoff, et à sa gauche le prince Basile Dolgoruki, général major et lieutenant-colonel des gardes à pied; tous deux à cheval.

17. Le régiment des gardes de Preobraschenski.

18. Les chariots de munitions de l'armée ennemie.

Sous chaque arc-de-triomphe, et il y en avoit sept en différents endroits de la ville, les grands de la cour, les seigneurs du sénat et les ecclésiastiques venoient au-devant du zar et lui faisoient des complimens de félicitation, entremêlés de concerts de voix et d'instrumens.

Cela fini, plusieurs jeunes seigneurs vêtus à la romaine, et tenant d'une main des lauriers et de l'autre des palmes, saluèrent tour à tour le zar et mirent à ses pieds ces marques de victoire.

On chanta des vers sur la révolution, et on récita des panégyriques à l'honneur du zar. Il est impossible d'exprimer les acclamations du peuple. Il n'y eut point de maison de la ville qui ne fût illuminée, tapissée ou du moins embellie en dehors.

Le zar montoit le cheval dont il s'étoit servi à la bataille. Il étoit entouré des généraux qui avoient le plus contribué à la gagner.

Malgré le roi de Suède, le sultan, après ce triomphe, renouvelle la trêve avec le zar pour trente ans.

Le général Goltz envoye le général major Gordon sur les frontières de la Hongrie, pour observer les mouvemens du roi de Suède et pour dissiper les troupes polonoises sous les ordres du prince Lubomirski.

Le général lieutenant Noslitz s'empare d'Elbingen.

Le zar se fait donner une satisfaction publique, à Moscou, par M. Witeworth, ambassadeur de la reine d'Angleterre Anne, pour l'insulte faite à M. Matwejeff.

Le général Goltz ayant eu des démêlés avec le prince Menzikoff sur la distribution des troupes dans les quartiers d'hiver, ce dernier engage le zar à envoyer un aide de camp au général Gordon pour faire arrêter M. Goltz et le faire passer à Moscou. A son arrivée, Menzikoff veut encore persuader le zar de l'exiler sans façon en Sibérie ; mais le général, n'ayant rien à se reprocher, demande absolument d'être examiné par un conseil de guerre. Le zar le lui accorde, et nomme pour président le grand amiral Apraxin, ennemi juré de Menzikoff, lequel déclare avec les autres le général innocent. Le zar est tourmenté par Menzikoff pour nommer un autre conseil, mais il laisse seulement le général Goltz aux arrêts jusqu'à ce que la Porte déclara la guerre à la Russie. Alors le zar lui donne sa liberté et lui propose de rejoindre l'armée. Goltz demande sa démission et part pour Danzik.

Le général polonois Heyne n'avoit pas été si heureux deux ans auparavant, lorsqu'il gagna au même Menzikoff quatre mille ducats au jeu. Le prince, outré de cette perte, lui tint des propos durs, mais le général lui dit sèchement qu'il étoit gentilhomme et qu'il demandoit satisfaction. Menzikoff, pour se débarrasser de lui, eut la lâcheté d'aller en faire rapport au zar, qui, sans l'entendre, exila le général en Sibérie, quoiqu'il ne fût pas à son service.

Dans le grand conseil tenu à Varsovie, la république de Pologne demande au ministre du zar, le prince Dolgoruki, que son maître paye les deux millions et demi qu'il avoit

promis, et qu'il n'y ait en Pologne d'autres troupes russes que les douze mille hommes convenus. Dolgoruki, par contre, demande qu'on tienne le prince Wiesnowetzi et plusieurs autres pour traîtres à la patrie, parce qu'ils conservoient toujours une correspondance avec Stanislas; il demande, en outre, d'évacuer et de rendre les villes et châteaux de Volhynie, dont les Russes s'étoient emparés, et l'artillerie qu'on y avoit prise, appartenant à la république; mais comme on ne peut s'accommoder, la chose en reste là.

La reine d'Angleterre et la Hollande obtiennent du zar et des puissances du Nord, ses alliées, qu'ils ne troubleront point la paix et le repos en Allemagne, à condition que les troupes de Suède en Poméranie observent la même neutralité.

Le zar, arrivé de Moscou à Saint-Pétersbourg, donne ordre au grand amiral Apraxin de faire le siége de Wibourg, capitale de la Carélie. Le commandant demande à capituler. Apraxin laisse sortir la garnison; mais elle n'est pas plus tôt hors de la ville, qu'il l'arrête. Il déclare qu'elle ne profitera point de la capitulation avant que la Suède n'ait fait satisfaction sur les trois points suivants : 1° sur ce qu'on déclare de bonne prise un bâtiment arboré du pavillon blanc, portant des lettres aux prisonniers russes en Suède, et devant en rapporter aux prisonniers suédois en Russie, qui avoit brisé son pavillon russe et maltraité le capitaine; 2° de ce qu'on a mis aux arrêts le prince Chilkoff, ministre du zar en Suède, à qui on a enlevé, contre le droit des gens, tous ses papiers, et de ce que le zar avoit laissé venir le ministre du roi, M. Knipercrone, à sa cour, à condition qu'on renverroit le sien, ce qu'on n'avoit pas fait; 3° de ce qu'on a mis en prison tous les marchands russes à Narva, à Stockholm et dans toute la Suède, et qu'on leur a confisqué leurs marchandises et qu'on les a excédé de travail, de ce dont plusieurs sont morts.

Le 10 juillet, la garnison de Riga capitula de même, la peste y étant, ainsi que dans tout le pays, et le principal magasin à poudre ayant sauté en l'air; le maréchal Schereme-

toff accorda tous les points de la capitulation, et de sept mille hommes de la garnison il en sortit à peu près quatre mille.

Après avoir reçu foi et hommage de tous les Livoniens, le maréchal va mettre le siége devant Dunamunde, qui se rendit au bout de quinze jours.

Le zar ordonne à ses généraux de s'emparer des villes de Pernau, de Kexholm et de Reval. La peste force la première à se rendre le 21 août, la deuxième le 17 septembre, et la troisième le 10 octobre.

Le roi Auguste donne des fêtes superbes à Marienbourg, et passe ensuite à Danzik.

La peste ravage la Pologne, la Courlande, la Livonie et l'Esthonie; plus de cent mille hommes en périrent dans la première, et elle laissa à peine assez de monde pour les récoltes dans les autres. La Russie en fut préservée, tant par les bons ordres que par le froid excessif de l'hiver.

Le roi de Suède persuade, en 1711, à la Porte de faire la guerre au zar. Son ambassadeur, le comte Tolstoi, est enfermé aux Sept-Tours, et une armée s'approche des frontières de l'Ukraine. De son côté, le zar s'avance à la tête de la sienne et passe le Dniestre. Il prend le chemin des bords du nord de la Pruth, qu'il laisse passer aux Turcs. Ses généraux n'étoient point d'avis qu'il s'avançât trop sur le terrain de l'ennemi. Mais sa confiance dans les Moldaves et les Valaques, et l'espérance d'en tirer des vivres, l'y engagèrent, et ils lui manquèrent dès que l'armée turque arriva; en sorte qu'il se trouva dans le même état que le roi de Suède, deux ans auparavant, à Pultawa.

Les Turcs attaquent deux fois l'armée russe et fondent d'abord l'épée à la main pour forcer les chevaux de frise; ils sont vivement repoussés. Mais les vivres commençant à manquer, le zar voit qu'il n'y a d'autre moyen que de hasarder une bataille, en se retirant avec ses dragons et ses gardes du mieux qu'il pourroit, s'il venoit à la perdre. Pendant que le zar prend un moment de repos, les Turcs enveloppent l'ar-

mée russe. Ses généraux et le vice-chancelier Schafiroff tiennent alors un conseil, auquel la zarinne Catherine préside; on y conclut qu'il faut gagner le grand vizir par une somme d'argent et des bijoux que la zarinne rassemble pour la valeur de plus de deux cent mille roubles. Le conseil fini, la zarinne entre dans la tente de son mari et le lui propose; le zar y consent avec peine, désespérant du succès. Schafiroff part sur-le-champ. La réception n'est pas trop agréable, le grand vizir lui disant que le zar doit se rendre prisonnier avec toute son armée. Schafiroff lui fait comprendre que le zar risquera plutôt une bataille décisive, et qu'ayant été déjà deux fois vainqueur, il étoit probable qu'il le seroit encore. Le vizir, réfléchissant à cela et ébloui par les présens et l'argent, fait publier sur-le-champ une suspension d'armes pour quelques heures, pendant lesquelles on signe, de part et d'autre, un traité dont les points principaux étoient :

1° Que le zar évacueroit la Pologne et n'y auroit plus de troupes, sous quel prétexte que ce soit;

2° Qu'il rendroit Azoff et tous les autres châteaux entre cette ville et la Crimée, dans le même état où il les avoit trouvés;

3° Qu'il ne feroit construire aucun vaisseau dans les environs d'Azoff.

A peine ce traité est-il signé, que le roi de Suède arrive en poste de Bender dans la tente de Poniatowski, qui lui raconte tout ce qui vient d'être fait. Il va chez le vizir, l'accable de reproches les plus sanglans, avec d'autant plus d'aigreur, qu'il avoit oublié de le comprendre dans le traité et de réclamer ce que le zar lui avoit pris.

L'armée russe se retira, et les Turcs mêmes l'approvisionnèrent.

Le zar va, accompagné du prince Cantemir, hospodar de Valachie, jusqu'aux frontières de la Pologne sans s'arrêter; il passe à Varsovie et Elbing, et fait prendre à ses troupes les quartiers d'hiver. Il se rend à Torgau, où la reine de Pologne avoit fait les préparatifs des noces du zarewitsch Alexis

avec la princesse Charlotte Christine, fille du duc Louis-Rodolphe de Brunswic-Wolfembüttel, sœur de l'impératrice d'Allemagne.

Le zar, après les fêtes, fait la revue des troupes commandées par le général Bauer. Il a une entrevue avec le prince Ragozi à Elbing, et revient par Kœnisberg, Memel, Riga et Reval à Saint-Pétersbourg, où il reste quelque tems, ayant conféré le commandement de ses troupes pendant son absence au prince Menzikoff.

Les Danois attaquent les Suédois en Scanie, mais avec peu de succès.

Un incendie réduit en cendres, en 1712, plus de deux mille maisons à Moscou, et deux magasins à poudre, qui causent la mort de deux mille personnes; et sans les ordres du zar, qui s'y trouvoit, ce malheur auroit été bien plus grand.

Charles XII vient à bout de persuader au grand seigneur que son vizir a trahi la patrie. Le sultan l'appelle à Constantinople. Avant que d'y arriver, il apprend qu'il a été dépouillé de tous ses emplois, que ses biens sont confisqués et qu'il est exilé à Lemnos. La réponse qu'il donne, lorsqu'on lui demande pourquoi il a laissé échapper le zar, est assez plaisante : « Qui auroit donc, dit-il, gouverné son empire en son absence? »

Le roi de Suède reprend de nouvelles espérances. Le khan des Tatares, dans plusieurs entrevues qu'il a avec le sultan, excite son mécontentement sur le dernier traité avec la Russie, ce qui l'engage à lui déclarer qu'il rompra la paix, à moins qu'on ne lui accorde plusieurs autres points, qui sont arrangés par le baron Schafiroff et le comte Tolstoi, le 15 avril 1712, aidés de l'entremise des ministres de la Grande-Bretagne, de la Hollande et de ceux du sultan même.

Il est donc stipulé de plus :

1° Que le zar évacuera les provinces du sud de la Pologne dans l'espace de trente jours, et dans celui de trois mois les plus éloignées. Qu'il ne se mêlera en aucune façon des affaires de ce royaume, et n'y passera qu'au cas que le roi de Suède

y passe aussi pour aller l'attaquer, et se retirera en même tems que lui.

2° Le roi de Suède aura pleine liberté de retourner dans ses États, par tel chemin qu'il voudra, fût-ce même par la Russie, le zar n'y mettant aucun empêchement.

3° Les Kosaks resteront dans leurs anciennes limites et ne feront point de dégâts dans le pays des Tatares sous peine d'être punis.

4° Il n'y aura plus de forteresse depuis la ville d'Azoff, qui appartient aux Turcs, jusqu'à celle de Tscheruask, qui appartient aux Russes ; toutes celles qui se trouvent entre les deux devront être rasées. Le sultan aura le droit de réparer la forteresse de Pétropolis au delà du Don, quand il le jugera à propos.

5° Le zar rendra ou donnera un équivalent pour les soixante canons de fonte pris à Azoff.

6° Caminiek et le château qui est à l'embouchure de la rivière Samara demeureront rasés.

7° Cette paix avec toutes ses clauses sera pour vingt-cinq ans.

En conséquence, le zar évacue la Volhinie, et des troupes du général Renne, une partie passe en Livonie, l'autre en Poméranie.

Cette paix de vingt-cinq ans ne dure que deux mois; le roi de Suède met tout en œuvre pour obtenir du sultan une forte armée, à la tête de laquelle il puisse rentrer en Pologne.

Menzikoff va attendre en Poméranie avec un corps de quinze mille Russes, les troupes de Danemarc et de Saxe. Le zar y arrive. Il veut bloquer Stetin, tandis que Menzikoff attaquera Rugen, lorsque le général Steinbok arrive avec dix mille Suédois. Alors le zar remet le commandement des troupes au roi Auguste, et va s'aboucher avec celui de Prusse resté neutre jusqu'alors. Steinbok laisse quelques troupes à Rügen et Stralsund, entre dans le Meklenbourg et prend Rostok. Auguste le suit, s'empare de Güstrau et se hâte d'aller joindre les troupes danoises qui marchoient du Hol-

stein dans le Meklenbourg; mais Steinbok empêche la jonction, attaque les Danois à Gadebusch et les bat. Auguste s'unit aux Russes pour barrer à Steinbok le chemin de la Poméranie en Pologne, et le force de mettre ses troupes en quartier dans le Holstein.

Le roi de Suède engage alors le sultan à faire passer en Pologne un corps de troupes aux ordres du Staroste Grudzinski. Il surprend le régiment du général Bauer, qui accourt de la Poméranie et disperse les ennemis.

Sur cela et sur les instigations du khan des Tatares et du roi de Suède, le Grand Seigneur déclare de nouveau la guerre aux Russes. Il va lui-même à Adrianople pour commander ses troupes; mais, avant que de se mettre en marche, il fait dire au roi de Suède qu'il doit retourner dans ses États pour faire de là une diversion. Charles répond qu'il veut avoir auparavant une entrevue avec le sultan pour l'assurer de ses bonnes intentions et voir les meilleures mesures à prendre. Cette réponse est mal rendue, et les amis des Russes s'en servent pour insinuer au sultan que le roi veut lui faire la loi dans ses propres États. Le sultan envoye un second message pour lui faire dire qu'on l'obligera à partir. Charles, en conséquence, se retranche dans sa maison de Bender et s'y défend; mais les Turcs y mettent le feu et l'y forcent.

Le ministère ottoman vouloit la paix, et sur la nouvelle que le zar avoit évacué Elbing et vu l'opiniâtreté que Charles XII venoit de montrer, le sultan entre en de nouvelles négociations avec les ministres du zar et confirme l'ancien traité.

Steinbok ayant réduit en cendres la ville d'Altona, en 1713, le zar ordonne au général Bauer de se mettre à ses trousses. Steinbok se voyant trop avancé dans le pays, veut passer l'Eyder pour rentrer en Poméranie; mais, instruit que les Russes lui disputeront le passage, il se retranche entre Frederichsstad et Tönningue; le zar l'attaque, et, après avoir été repoussé deux fois avec une perte considérable, il le força la troisième fois à se retirer sous le canon de Tönningue pour

attendre du secours de la Suède; mais il étoit tellement enveloppé qu'il ne put pas même envoyer un courrier à Stokholm. Il est fait prisonnier et meurt de chagrin.

Le zar passe à Hanovre, Wolfembüttel et Schœnhausen, où il s'abouche avec le roi de Prusse, et revient à Saint-Pétersbourg par Riga. Il trouve la zarinne Catherine accouchée d'une fille, qu'on nomme Élisabeth-Marie.

En ce temps a lieu une descente à Helsingforst en Finlande, sous les yeux du général Lubeker qui se retire à Abo pour la défendre. Le zar fait construire un petit fort à Borgo, y place un magasin et envoye encore huit mille hommes au prince Gallicin qui s'avance sur Abo. Le zar va chercher la flotte suédoise; mais la trouvant dans une position trop avantageuse, il vient se joindre à Gallicin.

Les Suédois évacuent Abo où le zar entre. Il fait transporter la belle bibliothèque qu'il y trouve à Saint-Pétersbourg. Gallicin après y avoir laissé une bonne garnison, s'avance à Tavasthus et chasse les Suédois de Pelkene, où ils essuyent une perte considérable. Le zar fait fortifier la première de ces villes.

Les troupes danoises et saxonnes s'emparent de l'île de Rügen, et Menzikoff de Stetin, qu'il remit au roi de Prusse pour une somme d'argent. Il menace de piller et brûler Hambourg, si elle ne lui livre pas cinq cent mille écus; on traite avec lui pour la moitié dont il se contente. Lubek et Danzik éprouvent le même sort; la première paye cent mille écus, et la seconde cent cinquante mille.

L'empereur invite les puissances du Nord à tenir un congrès à Brunswick pour procurer la paix; mais, plusieurs puissances n'y ayant pas envoyé leurs ministres, il n'a pas lieu.

Le prince Gallicin force le général Arenfeld retranché à Wasa. La prise de cette ville rend le zar maître de toute la Finlande.

Le commandant de Wibourg s'empare de l'île Malin et de Nyschlot.

La flotte suédoise envoyée pour garantir la Suède des in-

vasions des Russes, remporte quelques avantages sur les bâtimens russes.

L'amiral Apraxin attaque le vice-amiral Ehrenschild sous l'île d'Aland, et le force aux yeux de la flotte suédoise, de se rendre à discrétion. Le zar se trouvoit à cette affaire. Il se rend maître d'Aland.

Catherine accouche d'une princesse nommée Marguerite.

Pierre Ier fait une entrée triomphante à Saint-Pétersbourg.

Un ambassadeur du schach de la Perse amène, en 1714, à sa suite le plus grand éléphant qu'on ait jamais vu et en fait présent au zar.

Le khan des Tatares Usbeckiens se met sous la protection du zar, promettant d'avoir toujours une armée de cinquante mille hommes à ses ordres, et de laisser passer librement les caravanes pour la Chine.

L'épouse du zarewitsch accouche d'une princesse, qui est nommée Natalie.

Viménie, roi de théâtre des Samojèdes, meurt à Saint-Pétersbourg. Il étoit gentilhomme françois; après avoir été longtemps à la Bastille pour sa mauvaise conduite, il recouvra sa liberté, passa en Pologne et en Russie, et le zar le fit roi des Samojèdes avec douze roubles d'appointements par mois, et table ouverte. Le zar se divertissoit souvent des heures entières avec lui.

Il fonde un ordre sous le nom de la zarinne, avec cette devise : *Pour l'amour et la fidélité*, en reconnoissance de ce qu'elle avoit fait étant avec lui sur les bords de la Pruth.

Le zar crée une chambre de justice pour examiner les malversations de ceux qui étoient à la tête des finances. Le prince Basile Dolgoruki en est nommé président. Il changea cette chambre de justice en un sénat dirigeant, dont le prince Jacques Dolgoruki fut nommé le chef.

Il établit cette année, à l'instar des autres princes, des postes réglées de Moscou, pour les principales villes de Livonie, d'où elles devoient communiquer avec celles de Polo-

gne et des autres parties de l'Europe. Elles ne partoient qu'une fois par semaine.

Charles XII pressé de sortir des États du Turc, part dans le plus grand incognito, et se rend à Stralsund, où il arrive fort avant dans la nuit. Plusieurs princes du voisinage, charmés de son retour, viennent le complimenter, et tâchent de le disposer à faire la paix; mais, il cherche au contraire, à lever une puissante armée pour regagner ce qu'il avoit perdu.

Le zar, les rois de Pologne et de Danemarc, tâchent de le forcer bientôt à un combat décisif. Le roi de Prusse et l'électeur de Hanovre, nouvellement roi d'Angleterre, suivent leur exemple. Ce dernier avoit fait depuis peu l'acquisition des villes de Bremen et Verden, par un traité avec le roi de Danemarc. Le zar propose donc à ces alliés d'attaquer Charles XII à Stralsund, pendant que lui-même feroit une descente en Suède.

Le baron Schafiroff envoye un courrier au zar, pour le prévenir qu'il prendra son audience de congé du sultan, dès que la démarcation des limites d'Azoff sera finie, et qu'elle se fera en présence de deux commissaires de part et d'autre.

Le zar demande au roi de Pologne un homme capable de découvrir les mines. Il y envoye M. Blüher, que Pierre Ier fait passer en Sibérie; il y trouve un grand nombre de mines de cuivre et d'argent. Il en fait le rapport au zar à son retour, lui offre de les exploiter et promet d'en tirer un bénéfice très-considérable, moyennant qu'on lui donne beaucoup d'ouvriers et une grande somme d'argent. Mais les sénateurs, qui croyent que ce bénéfice sera très-prompt, refusent de donner l'argent pour les faire exploiter eux-mêmes. Le zar en étant instruit, dit à M. Blüher d'attendre le retour de la paix, et qu'alors il le muniroit de tout ce dont il auroit besoin.

Les trois vaisseaux que le zar avoit achetés en Angleterre arrivent à Riga.

Le zar fait son entrée triomphante à Saint-Pétersbourg pour les victoires remportées en Finlande. Romodanoffski

assis sur un trône entouré des sénateurs, représentant le zar, après avoir lu la relation que le zar lui-même lui a présenté, le nomme vice-amiral.

Le zar ordonne à son agent en France de promettre aux ouvriers et manufacturiers qui voudroient venir s'établir en Russie de bons traitemens et de gros appointemens.

La peste ayant détruit tous les habitans de l'Ingrie, Pierre Ier y fait venir des familles de l'intérieur de la Russie, et leur donne des terres à Duderhoff.

Mille six cent dix habitans de Dorpal et de Narva, envoyés autrefois en captivité à Casan, Astracan, Wologda, etc., reçoivent la permission de revenir dans leur patrie; mais l'argent leur manque à Moscou pour achever la route. Le zar les fait transporter sur deux cents voitures à Saint-Pétersbourg.

Le baron Schafiroff arrive, avec le conseiller privé Tolstoi, de Constantinople à Saint-Pétersbourg.

Le baron de Habichtsthal, conseiller privé du duc de Meklenbourg, arrive également cette année, 1715, à Saint-Pétersbourg pour négocier le mariage du duc de Meklenbourg avec une princesse nièce de Pierre Ier. Ce baron, qui étoit un homme fort instruit, entra à la fin de ses négociations au service de Russie et fut fait maître de cérémonie. C'est lui qui fut chargé de faire les statuts et de fixer l'habillement pour les chevaliers de l'ordre de Saint-André.

Le comte Piper est conduit de Moscou à Saint-Pétersbourg, et de là dans la forteresse de Schlusselbourg. En voici la raison : l'an 1712, les Russes avoient brûlé cinq vaisseaux hollandois, les prenant pour des suédois; ils en demandèrent la restitution. Le zar, pour se tirer d'affaire, fit déclarer au comte Piper qu'il lui donnoit le choix de payer cinquante mille roubles pour cela, ou d'être envoyé en exil dans l'endroit le plus éloigné de la Sibérie. Piper tire une lettre de change de pareille somme sur sa femme; mais le sénat lui ayant défendu de la payer, on mit Piper à la forteresse de Schlusselbourg.

Le gouverneur de Kief donne avis au zar que les Tatares de la Crimée recommencent à faire des invasions. Le zar, en conséquence, ordonne de rétablir les fortifications des villes d'Ukraine.

Grande masquerade les 27 et 28 janvier; nous l'avons décrite ailleurs.

Le zar envoye le maréchal Scheremetoff en Poméranie avec un corps de douze mille hommes. Il se rend sur sa flotte et envoye une grande armée dans l'île de Gothland, pour intercepter la communication de la Suède avec les États qu'elle possède en Allemagne.

Le prince Gallicin se porte en Finlande, sur le golfe de Bothnie, comme pour envahir le nord de la Suède. Le zar passe de l'île de Gothland sur les bords de la Sudermannie, où il débarque dix mille hommes et pille les environs.

Le prince Gallicin occupe la ville et le château d'Ulleräker, ce qui rend le zar maître des côtes du golfe de Bothnie, à l'exception de Cajanebourg, situé sur un rocher inaccessible, qu'on tient bloqué de tous les côtés, afin de le réduire par la famine.

Le zar fait partir Artemi Wolynski comme ambassadeur pour la Perse, avec plusieurs hommes instruits[1] qui puissent dresser un état des forces de cet empire.

L'empereur de la Chine ayant demandé un médecin au zar, il lui envoye un Anglois avec l'ingénieur Lorenz Lange, qui devoit se procurer des fours avec lesquels on travaille la porcelaine.

La zarinne Catherine accouche d'un prince qu'on nomme Pierre Petrowitsch. Cet événement coïncide avec la prise de l'île de Rügen.

Les Tatares de Cuban envahissent Casan. Le colonel Schwartz se met à leur poursuite et fait pendre tous ceux qu'on attrape. Le fils du khan est de ce nombre.

[1] Un de ces *hommes instruits* fut Jean Bell d'Antermony, dont les curieux voyages ont été traduits de l'anglais, et forment trois volumes in-12, imprimés à Paris en 1766.

Nouvelle confédération en Pologne, sous les ordres de Grudzinski, à l'occasion des troupes saxonnes et de leurs exactions. Le roi Auguste demande du secours au zar, qui ne trouve pas bon de lui en envoyer; mais il donne ordre au prince Dolgoruki, son ambassadeur, de terminer ces différens à l'amiable. Les Polonois exigent que les Saxons évacuent leurs États.

Prise de Stralsund. Le roi de Suède arrive dans ses États avec bien des peines et des dangers.

En 1716 mourut la veuve du zar Feodor Alexiewitsch, sœur du grand amiral Apraxin.

Le zar et son épouse vont à Danzik pour le mariage de sa nièce, la princesse Catherine, l'aînée des princesses de feu son frère le zar Jean, avec le duc de Meklembourg.

Il envoye huit mille Russes au maréchal Scheremetoff, en Poméranie.

De Danzik il passe à Kœnisberg, pour voir quarante galères russes qui y étaient arrivées. Il y donne son audience de congé à l'ambassadeur persan, en l'assurant qu'il secourroit son maître contre les rebelles.

Cajanebourg se rend au prince Gallicin.

Danzik est obligé de payer, avec l'agrément du roi Auguste, cent mille écus à la Russie, de renoncer au parti des Suédois, et d'entretenir quatre frégates que le roi Auguste équipera.

Le zar a une entrevue à Stetin avec le roi de Prusse, et reçoit à Marienbourg la nouvelle de la prise de Wismar. Les troupes de Hanovre en ayant pris possession avant l'arrivée du second renfort des troupes russes, cela occasionna quelques différends entre le zar, la régence de Hanovre et le roi d'Angleterre.

Le roi de Danemark vient joindre le zar pour faire une descente en Scanie et obliger le roi de Suède d'abandonner la Norvége.

Le zar débarque huit mille hommes à l'île de Rügen et va à Copenhague. La descente est renvoyée au printems. Le zar

se rend à Havelberg, où il a une entrevue avec le roi de Prusse, repasse à Hambourg, donne le commandement de ses troupes dans le Meklenbourg au maréchal Scheremetoff, et part pour la Hollande, en donnant ordre aux généraux Renne et Bauer d'entrer en Pologne avec quinze mille hommes, pour soumettre les mécontens. Les Saxons évacuent la Pologne.

Le zar prescrit au clergé russe la formule du serment que doivent prêter à l'avenir tous ceux qui seront choisis pour être prêtres. Nous en donnerons la teneur dans le procès du primat Théodose.

On transporte à Saint-Pétersbourg la bibliothèque du feu duc de Courlande, composée de quatre mille volumes.

La princesse Natalie compose des comédies qu'elle fait représenter, avec l'agrément du zar. Le sujet en étoit ordinairement l'horreur et les infamies des émeutes et des rébellions.

Vingt bergers arrivent de la Silésie pour aller à Casan apprendre aux Russes la manière de tondre et de gouverner les brebis. Le zar établit une fabrique de lin, sous les auspices d'un négociant hollandois, et une papeterie à deux lieues de Duderhoff. On apprend aux Russes à faire du beurre, par ordonnance du zar; ils ne s'étoient jamais servi que de la crème. On établit des moulins et des scieries vis-à-vis de Schlusselbourg, et près de Saint-Pétersbourg et de Moscou des moulins à poudre, des hangars pour du salpêtre, du soufre, et des briqueries.

Plusieurs centaines de familles arrivent du fond de la Russie pour s'établir à Saint-Pétersbourg; mais elles se plaignent bientôt au zar, qui les avoit fait venir, de ce que ce séjour leur coûtoit, tandis qu'elles vivoient à très-bon marché du produit de leurs terres dans l'intérieur du pays. Elles sont cependant obligées de rester. Ces paysans s'ennuyoient tellement de la vie, qu'ils ne vouloient point prendre de médecine quand ils tomboient malades, et quand on les exhortoit à faire venir le prêtre, ils répondoient que le ciel n'étoit que pour leur zar et ses principaux bojares.

La convention secrette du baron de Gorz et du comte Gyllenborg, ambassadeur extraordinaire du roi de Suède à la Haye, pour exciter une émeute à Londres en faveur du chevalier de Saint-George, est découverte en 1717. Ils sont arrêtés et leurs papiers saisis. Le zar, pour lors en Hollande, est soupçonné d'en avoir eu connoissance. Il se justifie par son ambassadeur à Londres, et met toute l'affaire sur le compte de son vice-chancelier Schafiroff.

Le zar arrive à Paris le 7 mai. M. de Louvois va au-devant de lui pour le complimenter au nom du roi et du régent. M. le maréchal de Tessé l'attendoit à Beaumont avec six carrosses à six chevaux. Il le complimenta encore au nom du roi et le pria d'accepter le dîner qu'on lui avoit préparé.

Il entre à Paris vers les dix heures du soir, descend au vieux Louvre dans l'appartement de la feue reine mère, le parcourut pendant une demi-heure, admirant la magnificence des meubles et le nombre prodigieux des bougies. Il jette un regard sur deux tables de soixante couverts servies en gras et en maigre dans la grande salle, demande un morceau de pain et des raves, goûte les six espèces de vins, boit deux gobelets de bière, qu'il aimoit beaucoup, et prie le maréchal de Tessé de le faire conduire à l'hôtel de Lesdiguières, qu'on avoit meublé pour lui. Le maréchal le presse en vain de se mettre à table, et l'assure que le roi seroit charmé qu'il restât quelques jours au Louvre; il le refuse et demande à être libre. Il veut absolument aller à son hôtel et arrive dans un carrosse de remise avec le maréchal. Il ne s'y trouve qu'un seul domestique, avec un flambeau à la main. Le zar le prend et regarde le lit qui lui étoit destiné. Il le trouve trop beau, et entre dans une garde-robe où étoit celui de son valet de chambre. Il dit au maréchal : « En voilà assez pour me coucher, je préfère les petites chambres aux grandes. » On y transporte le souper et soixante-huit paires de draps pour sa suite.

Le lendemain, il se lève entre quatre et cinq heures du matin, et reçoit la visite des grands, se faisant toujours in-

struire par le maréchal de leurs rangs et dignités. Il a une attention particulière pour les généraux de réputation, dont il n'ignoroit ni le nom ni les belles actions.

Il dit au maréchal de Villars : « Monsieur, le bruit de vos exploits s'étend si loin, pour les services signalés que vous avez rendus à votre patrie, que quand le feu roi vous auroit accordé encore plus de grâces, on l'en loueroit davantage. »

Comme le zar ne parloit qu'allemand, le prince Kurakin lui servoit d'interpréte.

Le régent vient lui faire sa visite : quatre seigneurs de la suite du zar vont à la portière, et lui-même l'attend à l'entrée de son antichambre. Ils s'asseyent chacun dans un fauteuil, Pierre Ier à la droite et le régent à sa gauche; mais comme il y avoit beaucoup de monde, il propose au régent d'entrer dans son cabinet. Là il l'embrasse plusieurs fois et lui dit que dès qu'il sut qu'il étoit régent, il prit la résolution de venir en France. La conférence dure une demi-heure; le zar paroît très-content en sortant et donne la droite au régent.

Le lendemain, le roi y vient, sur les cinq heures du soir, avec plusieurs seigneurs. Le zar va le recevoir à la portière de son carrosse, lui donne la main pour descendre, et après s'être incliné assez longtemps, il l'embrasse tendrement. Les gentilshommes veulent aider le roi à monter l'escalier; mais le zar leur fait signe en disant : « Messieurs, laissez-moi faire, j'aurai soin du roi, je ne l'abandonnerai point. » Ils se disent des choses si tendres, que les assistants ont peine à retenir leurs larmes, le zar tenant toujours les yeux fixés sur le roi et sans regarder personne. Au bout d'un quart d'heure, le zar prend le roi par la main, en lui donnant toujours la droite, le reconduit à son carrosse, l'embrasse une seconde fois, l'aide à y monter, et approche de la portière pour prendre encore congé du jeune monarque.

Le zar visite Paris dans un carrosse à six chevaux que le roi lui avoit envoyé; mais il n'en veut que deux. Le duc d'Antin lui avoit apporté un état de ce qu'il y avoit de plus curieux à

Paris; le zar, en l'ouvrant, est fort étonné de le trouver en langue esclavonne, et s'écrie : « Il n'y a qu'un François capable de cette politesse! »

Il va chez le roi, après lui avoir fait demander son heure. Le roi s'avance jusqu'à la portière du carrosse; le zar en descend promptement pour le saluer. Il l'embrasse, et le roi lui donne la droite. Le zar prend la main du roi dans les siennes, le conduit avec beaucoup d'attention, en faisant signe qu'on s'écarte, dans la crainte qu'on ne le presse. Ils montent ensemble l'escalier et entrent dans le grand cabinet du conseil de régence. Le zar, placé à droite, lui dit : « Zar, mon frère! il y a longtemps que je souhaitois de voir un roi de France dans la gloire de Votre Majesté; j'ai aujourd'hui cette satisfaction dans votre personne, qui promet tout ce que ses ancêtres ont fait de grand. Je voudrois avoir oublié toutes les langues que je sçais et ne savoir que la françoise, pour pouvoir entretenir Votre Majesté. » Après quoi il se lève; le roi lui donne la droite et le reconduit à son carrosse.

Le lendemain, le zar fait une visite à Madame, au duc de Chartres, à mademoiselle de Montpensier et à madame la duchesse de Berry. Il passe à l'Académie royale de peinture, aux Invalides, à l'Observatoire, etc.

Ensuite il voit le roi incognito, et lui montre sur une carte de Moscovie, dressée par M. de l'Isle, l'endroit où il se propose de joindre le Wolga au Tanaïs, pour faire communiquer la mer Caspienne avec la mer Noire; ensuite la marche de quatre cents lieues qu'il avoit fait faire à son armée pour aller à Pultawa, beaucoup plus facilement qu'on ne l'auroit fait en France, par le grand nombre de rivières dont son empire est arrosé.

On lui montre les pierreries de la couronne; il va à Versailles, Marly et à la Sorbonne, où on lui présente un plan de réunion de son Église avec l'Église catholique[1], qu'il ne

[1] Ce plan se retrouve dans le troisième volume de l'*Histoire et analyse du livre de l'action de Dieu*, par le janséniste Boursier.

goûte pas. Il fait présent à tous les seigneurs françois qui l'avoient accompagné de son portrait enrichi de brillans.

Il repart fort content de la France et retourne par Rheims, Namur et Liége, à Amsterdam, où Catherine l'attendoit[2]. Ils reprennent ensemble le chemin de Saint-Pétersbourg.

[1] Tous ces détails sont confirmés par les *Mémoires* intéressants et trop peu connus *du maréchal de Tessé*, imprimés à Paris en 1806, deux volumes in-8°.

Lorsque Pierre Ier vint à Paris, il y fut moins attiré, au fond, par la curiosité que par le désir de contracter une alliance qui auroit garanti à la France les stipulations du traité d'Utrecht et à la Russie les conquêtes qu'elle venoit de réaliser glorieusement en Suède Le maréchal de Tessé, fort accoutumé aux étrangers par ses voyages de guerre et de négociations, fut chargé d'écouter les propositions du zar et de lui répondre que le cabinet françois agréoit un traité d'alliance et d'amitié, mais qu'il ne pouvoit déroger à ses anciens traités (scrupule qui peut paroître de nos jours puéril!); qu'ayant un traité avec la Suède, tout ce qu'il pourroit faire seroit de donner sa parole de n'en point signer de nouveau ; qu'au surplus, il étoit impossible de garantir des conquêtes, tout ce qui est sujet à la variation des armes ne pouvant être garanti.

Pierre lui répliqua : « Eh bien, je me passerai de votre garantie, mais faites attention à ceci : pourquoi la France s'est-elle unie à la Suède? C'est que le roi de Suède avoit alors des États en Allemagne et que cette alliance balançoit la puissance de l'Empereur. Cette situation a changé; la Suède ne peut plus vous être d'aucun secours, la puissance de l'Empereur s'est infiniment augmentée; je viens m'offrir à la France pour lui tenir lieu de la Suède; je lui offre non-seulement mon alliance, mais encore celle de la Prusse; la Pologne ne demandera pas mieux que d'y entrer, et quand la France, la Prusse, la Pologne et moi seront unis, non-seulement la balance que l'alliance de Suède vous devoit faire sera rétablie, mais le grain que j'y mets l'emporte, et, si dans l'avenir l'Angleterre, variable dans ses projets, venoit à vous manquer je vous tiendrai lieu de tout ce que vous pouviez également espérer de cette puissance »

Rien, observe Saint-Simon, ne convenoit mieux à notre commerce, à notre considération dans le nord, en Allemagne et par toute l'Europe. Ce prince tenoit l'Angleterre en brassière par le commerce, la Hollande en grand respect et l'Empereur en grande mesure. On ne peut nier qu'il ne fit une grande figure en Europe et en Asie, et que la France n'eût infiniment profité d'une union étroite avec lui. Il n'aimoit point l'Empereur, il désiroit de nous déprendre peu à peu de notre abandon de l'Angleterre, et ce fut l'Angleterre qui nous rendit sourds à ses invitations jusqu'à la messéance. On a eu lieu depuis, ajoute le spirituel chroniqueur, d'un long repentir des funestes charmes de l'Angleterre et du fol mépris que nous avons fait de la Russie. (Tom. XIV, chap. XVIII.)

Son fils, le zarewitsch Alexis, se réfugie chez l'Empereur.

A la sollicitation du roi de Prusse, il envoye ordre au maréchal Scheremetoff d'évacuer la Pologne.

Il employe le reste de l'année à mettre ses finances, sa marine, son commerce et ses manufactures sur le pied françois.

Instruit que les Tatares de Cuban avoient fait une invasion à Casan, et certain que le sultan n'en étoit pas la cause, il envoye dix mille hommes se joindre aux Kosaks contre eux.

L'amiral Apraxin, le baron Schafiroff et le conseiller privé Tolstoi établissent à leurs frais une fabrique de soierie. Le zar leur donne des maisons et des logemens pour des ouvriers.

Le zar va à Moscou pour la première fois depuis huit ans.

Wolynski fait son entrée à Ispahan comme ambassadeur.

La caravane russe, après avoir attendu longtemps auprès de la grande muraille, obtient la permission d'entrer à Péking.

Alexandre Bekewitz est envoyé par le zar, en 1718, pour ramasser du sable d'or qui se trouvoit dans la Grande-Tatarie, auprès de la rivière Oxus, et élever deux forteresses près de la mer Caspienne, pour faciliter le commerce et couvrir les galères. Comme il avance dans le pays, le khan de Schirwan en prend ombrage et refuse d'accepter les présens du zar. Cependant, sous prétexte de ne pas laisser périr son armée faute de vivres, le khan lui en offrit, à condition qu'il la partageroit en plusieurs pelotons séparés; le général Bekewitz donne dans le piége, est surpris, conduit à la tente du khan, où on lui ordonne de se mettre à genoux sur un tapis rouge étendu pour le massacrer. Comme il s'y refuse, on lui tranche la tête et à tous ses soldats, les canonniers seuls exceptés. Le khan les réserve pour garnir de canons une forteresse sur les frontières.

Le zar s'occupe sérieusement du procès de son fils Alexis.

L'entrevue du zar avec le baron de Gortz, ministre du roi

de Suède, le décide à un accommodement; mais il ne sçait comment faire avec ses alliés, le roi de Suède voulant une paix particulière, afin de reprendre aux autres ce qu'ils lui avoient enlevé. On nomma des plénipotentiaires pour un congrès à Abo : le général Bruce et M. Ostermann s'y rendent; mais ceux de la Suède ne paroissant pas, quoique le zar eût fait entendre qu'il se contenteroit de la Finlande, il ordonne une descente en Suède avec quarante mille hommes. Pendant qu'on les prépare, Gortz et le comte Gyllenborg arrivent de Reval dans l'île d'Aland, où les conférences s'ouvrent. Le zar vient avec sa flotte à Abo, pour être plus à portée de signer. Gortz promet au zar de disposer son maître à lui céder la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie, une partie de la Carélie et de la Finlande, s'il veut lui donner des troupes de terre et de mer pour mettre Stanislas sur le trône de la Pologne et reprendre les pays que les Danois et les Hanovriens lui avoient enlevés. Le roi de Prusse devoit être compris dans le même traité, en lui donnant en échange d'autres possessions pour Stettin. Le zar y consent.

Le traité de paix est prêt à être signé. La nouvelle de la mort de Charles XII, tué d'un coup de fusil devant Frederichshall, en Norvége, dont il faisoit le siége, arrive et change entièrement la face des affaires. Gortz est mis aux arrêts et a ensuite la tête tranchée, victime de la haine et de l'injustice des grands, qui avoient été obligés de contribuer aux frais de la guerre. Voici son épitaphe, faite par lui-même : *Mors regis, fides in regem mors mea!* On fait subir le même sort à ceux qui étoient liés avec lui.

Pierre Ier, connoissant l'état déplorable de la Suède, ne doute point que la reine Ulrique ne renoue les conférences interrompues par tous ces événements.

Grandes mésintelligences dans le Meklembourg entre le duc et la noblesse. L'Empereur y envoya des commissaires; mais le duc demande le secours du zar, qui lui envoya des troupes.

M. Lange, à son retour de la Chine, remet au zar une lettre

des jésuites qui lui demandoient sa protection et son intercession auprès de l'Empereur, qui les persécutoit.

Le khan des Tatares de la Boucharie envoye des ambassadeurs au zar pour lui demander une certaine quantité de filles suédoises, afin d'avoir une race dont il a ouï raconter tant d'actions de valeur. Le zar les refuse; ils trouvent moyen cependant d'en emmener deux.

Le zar, qui ne vouloit que bien gouverner ses peuples plutôt que représenter, avoit établi pour cela une autre personne, savoir : Romodanoffski, qui, étant venu à mourir, est remplacé par son fils; le zar ordonne que ses deux filles épousent des Russes de condition, qui prendroient le nom de Romodanoffski.

Le vice-zar, c'est-à-dire le fils Romodanoffski, arrive à Saint-Pétersbourg; le zar va à sa rencontre, le reçoit avec toute la soumission possible, et fait avec la zarine les honneurs de sa cour debout. Il avoit pour femme la sœur de la zarine Proskovia, mère de la duchesse de Meklembourg.

Il arrive un aga de la Porte avec des dépêches. Le vice-chancelier Schafiroff, qui y avoit essuyé tant de désagrémens, le reçoit fort mal et le laisse debout.

Le zar fait trancher la tête à son fils[1].

Un prêtre de Saint-Pétersbourg attribue des miracles à une image de la sainte Vierge, et quoiqu'il ne les opère que de nuit, le zar en est instruit, le fait venir avec cette image, et lui dit d'en faire un sur-le-champ. Le prêtre se jette aux pieds du zar, reconnaissant sa faute. Le zar ordonne qu'il soit destitué, knouté et mené à la forteresse.

Le zar ayant besoin d'argent, ordonne à tous les négocians établis depuis trois ans à Saint-Pétersbourg, de payer les frais de douane pour toutes les marchandises qu'ils avoient tirées, et cela en écus de Hollande, à raison de cinquante kopekes, quoique leur valeur intrinsèque fût de cent ko-

[1] V. Mémoires en forme de manifeste sur le procès criminel jugé et publié à Saint-Pétersbourg, en Moscovie, le 25 juin 1718; Nancy, 1718, in-12, et le Procès du tzarivitch Alexis Pétrowitch; Leipzig, 1860, in-8°.

pekes. En vain, les marchands réclament les promesses que le zar leur avoit faites pour les engager à mettre le commerce de Saint-Pétersbourg sur un pied avantageux : il fallut payer sous peine d'être exécutés, et plusieurs furent mis aux arrêts. Le zar fit frapper des roubles de ces écus, et gagna quatre-vingts kopekes sur chacun.

Il établit à Saint-Pétersbourg : 1° un collége ou directoire des mines, qu'il munit de tout ce qu'il falloit pour les découvrir et les exploiter; 2° un autre pour les finances.

Il donne à chaque province trois à quatre gouverneurs, et les choisit ennemis l'un de l'autre.

Afin d'agrandir Saint-Pétersbourg, il ordonne que tout gentilhomme ait à y envoyer un certain nombre d'esclaves, malgré les représentations que toute la noblesse lui fit sur la dépopulation que cela causeroit dans les provinces.

Les comtes Gollowin et le prince Trubeskoi arrivent de Suède, où ils étoient prisonniers. Le premier est fait chevalier de l'ordre de Saint-André, l'autre nommé gouverneur de Smolensk. Le frère du général Gollowin étoit général major et le favori du zar, ce qu'il devoit à son zèle et à sa droiture. Le zar l'avoit envoyé à Venise pour y apprendre l'italien et la construction des vaisseaux. Sa répugnance pour l'un et l'autre étoit si grande qu'il resta quatre ans sans sortir de sa chambre. Le zar, pour le punir, le nomme inspecteur général des vaisseaux, avec le titre de knœs baas, et fit graver son portrait, entouré de tout ce qui concerne la construction des bâtimens.

Une heure après l'exécution des complices du zarewitsch, Pierre arrive au sénat, et déclare qu'après avoir puni une trahison, il punira aussi ceux qui sont coupables d'exactions et de malversations. Le prince Menzikoff, l'amiral Apraxin, son frère le sénateur et le président Dolgoruki étoient de ce nombre.

Tolstoi, conseiller privé du zar, et le capitaine des gardes Rumanzoff, qui avoient ramené le zarewitsch de l'Italie, et assisté à toutes les exécutions, sont récompensés. Le pre-

mier est fait chevalier de l'ordre de Saint-André, l'autre major des gardes, le zar lui donne de plus quelques milliers de paysans. Le major Uschakoff, qui avoit commandé pendant toutes ces exécutions, est aussi élevé au grade de brigadier et gratifié d'un certain nombre de paysans.

Ostermann se rend, en 1719, au congrès de l'isle d'Aland. La reine de Suède y envoye le baron Lillienstad. Le zar ordonne à son ministre de déclarer en son nom à ceux de Suède que, si ses propositions n'étoient pas acceptées dans deux mois, il ira mettre tout le pays à feu et à sang, et les forcera à des conditions plus dures.

Les puissances de l'Europe qui redoutèrent d'abord Charles XII, se liguent, après sa mort, pour arrêter les Russes et les empêcher de détruire entièrement le royaume de Suède. C'est ce qu'on nomme quadruple alliance. Bremen et Verden sont cédés à l'électeur de Hanovre, pour la somme d'un million de crones, et de trois cent mille de subsides annuels pour tout le temps de la guerre. Le roi de Prusse fait sa paix avec la Suède, qui lui cède Stettein.

Le zar, abandonné de ses alliés, se prépare à une nouvelle descente en Suède, et publie d'avance sa justification dans un long manifeste.

La reine de Suède détruit dans sa réponse toutes les raisons du zar. Elle lui reproche, en général, de n'avoir pas tenu sa parole de rendre les pays pris sur les Suédois. Elle ajoute que l'honneur et le salut de ces pays exigeoit de les faire rentrer sous sa domination, plutôt que de les laisser sous une autre qui leur deviendroit plus insupportable que la mort.

Pierre fait sa descente en Suède. Apraxin y débarque l'armée. Le zar prend le chemin des isles Dallers, il y place beaucoup de troupes, fait des prisonniers, brûle, pille partout, passe à Sœdertelge, détruit les mines de cuivre, les fourneaux et les maisons, met le feu aux forêts ; le vice-amiral Sinœwin prend le bétail, Apraxin les vaisseaux hollandois chargés de blé pour la Suède venant de Kœnigsberg, les

Kosaks, huit hommes et un caporal des gardes du corps de la reine.

Le prince héréditaire de Hesse-Cassel se met en marche avec ses troupes; mais n'ayant que quatorze mille hommes qu'il falloit encore partager, il renonce à attaquer les Russes, et revient à Stockholm.

L'amiral Norris arrive au Sund, les Russes ne s'en effrayent pas, et continuent d'enlever tous les vaisseaux qui passent en Suède avec des vivres, brûlent les villes, les bourgs, les villages, l'un après l'autre, pillent les églises, quoique le maréchal Düker ait donné ordre de jeter dans le feu tous les Russes qu'on prendroit. Si l'on veut avoir une idée des maux qu'ils firent, en voici le tableau : six grandes villes, onze palais magnifiques, cent neuf seigneuries, huit cent vingt-six métairies, trois moulins, dix magazins, deux mines de cuivre, cinq de fer, détruites par Apraxin; deux villes, vingt et une seigneuries, cinq cent trente-cinq métairies, quarante moulins, seize magazins, neuf mines de fer (dont une seule valoit trois cent mille écus, ce que les habitans offrirent pour chacune, mais en vain), par le général Lascy. Après, ils jetèrent à la mer tout ce qu'ils ne purent emmener.

L'amiral Norris joint la flotte suédoise, sous prétexte de protéger le commerce, et écrit au zar pour lui exposer les intentions de son souverain. Le général Bruce, au lieu de remettre la lettre, lui répond que le contenu en est si singulier, qu'il ne peut l'envoyer; mais lui dit simplement qu'on agira envers les Anglois à Saint-Pétersbourg, comme on trouvera convenable.

Jeffreys et Weber, banquiers anglois à Saint-Pétersbourg, ont ordre de se retirer à Danzik. Le zar fait arrêter tous les autres, et menace de confisquer leurs biens, qui montoient à quelques millions. Cependant, pour ne pas en venir aux mains avec l'amiral Norris, il se retire dans ses ports, et charge M. Wesselofsfky, son résident à Londres, de remettre un grand mémoire au roi, où il rappelle en particulier l'alliance de 1715, par laquelle le roi George s'engage à ne

point faire de paix avec les Suédois, sans y comprendre le zar, qui lui promit pour cela Bremen et Verden, et qu'il lui y a en effet cédé.

Dans la réponse de la cour de Londres, il est dit qu'on laissera juger le public impartial qui a le premier rompu le traité de 1715. On le laissera juger encore sur le projet de Wismar, sur celui de faire une descente en Scanie, sur les exactions des troupes russes dans le Meklenbourg, sur la peur qu'on a voulu donner aux Suédois, pour les obliger à faire une paix séparée, sur les entrevues avec le baron Gortz, au sujet du congrès tenu à Aland. Enfin, pour ce qui regarde la flotte, elle est arrivée, pour la sûreté du commerce du Nord et d'un royaume délabré, à la veille d'être subjugué sans le secours du Hanovre.

Ordonnance du zar de se servir des eaux minérales d'Olonez qu'il fait accommoder, pour prévenir la sortie de l'argent que ses sujets emportoient en allant aux eaux étrangères.

Il fait bâtir un observatoire dans l'isle de Saint-Basile à Saint-Pétersbourg, où l'on transporte les bibliothèques prises pendant la guerre.

Le zar assiste aux funérailles du contre-amiral Paddon.

Le fils et l'épouse de Cantaguzène, hospodar de Valachie, qui y avait été étranglé, s'évadent de la Turquie. Le premier entre au service du zar.

Le zar envoye le major Ismailoff en qualité d'ambassadeur en Chine, avec beaucoup de présens, dont la plus grande partie étoit des pièces faites au tour par le zar lui-même.

L'argent étoit si rare alors en Russie, que les négocians pouvoient à peine s'en procurer, avec la meilleure caution, à 15 pour 100.

Mort du zarewitsch Pierre Petrowitsch.

On demande aux étrangers engagés dans les différens colléges de Saint-Pétersbourg s'ils veulent finir leurs jours en Russie ; le plus grand nombre en part.

Le zar envoye le général major Henning dans les divers États de l'Europe, pour voir toutes les machines curieuses et

utiles et en prendre le modèle; mais c'étoit, au fond, pour engager au service du zar autant de gens entendus dans l'exploitation des mines qu'il pourroit. Le zar charge un ingénieur italien de creuser un port à Rogerwik. Il fait étudier et voyager plusieurs membres du clergé, pour les mettre en état de remplir dignement la fonction de prédicateur.

Il fait travailler journellement douze mille hommes au canal du lac Ladoga.

Ordonnance du zar portant qu'il y aura trois fois par semaine assemblée chez les grands. Il les fait avertir un jour avant par le lieutenant de police. Elle contenoit les articles suivants: 1° Celui chez qui l'assemblée se tiendra en avertira par un écriteau placé sur sa maison; 2° elle commencera à quatre heures ou à cinq et finira à dix; 3° celui qui la tient ne sera pas tenu à faire chercher ou ramener personne; il fournira les lumières et rafraîchissemens et ce qu'il faut pour le jeu; 4° on entrera et sortira à l'heure qu'on voudra; il suffit de se présenter; 5° chacun y sera libre de jouer ou de ne pas jouer, sans être obligé de vuider le grand aigle (grand bocal dont se servoit le zar); 6° les nobles, les officiers, les négocians, les constructeurs de vaisseaux, les gens de la chancellerie assisteront à ces assemblées avec leurs femmes et enfants; 7° on donnera une chambre à part aux laquais, à l'exception de ceux de la maison. Il y aura une salle de bal, une autre pour le jeu, une troisième pour fumer et causer, une quatrième où les femmes joueront au colin-maillard et autres jeux plaisans.

Le zar établit une grande papeterie à Duderhoff, proche de Saint-Pétersbourg, et le prince Menzikoff une verrerie à Jambourg, petite ville d'Ingrie, et une manufacture de glaces à Saint-Pétersbourg, sur la petite rivière de Fontanka. Le zar créa une fabrique de haute et basse lice sur le modèle de celle des Gobelins. Il fit venir pour cet effet, de Paris, M. Camus avec quelques ouvriers. Il en sortit, peu de tems après, des pièces qui furent admirées de tous les connoisseurs.

A Moscou, Pierre fonda une fabrique de bas, sous la di-

rection d'un François nommé Manvrion; une d'aiguilles, par Tornitin, et une raffinerie de sucre ainsi qu'une fabrique de fil d'or par un marchand, Miloutin, à Saint-Pétersbourg.

Cependant le zar, abandonné de ses alliés, continue, en 1720, la guerre seul. Il envoye une armée de vingt-quatre mille hommes, par la Finlande, dans les provinces septentrionales de la Suède, et une flotte pour se rendre maître du golfe Bothnique.

La Diète de Pologne envoye le wojewode de Mazovie, comme ambassadeur au zar, demander le dédommagement des pertes causées et des contributions exigées par les troupes russes, qui enlevoient de force les chevaux et le bétail des seigneurs. Le zar, qui ne vouloit pas rebuter la république, pour qu'elle ne fît pas sa paix à part, donne ordre à son ministre, le prince Dolgoruki, de terminer les différends à l'amiable. Mais il reprend ensuite son ancien ton. Alors la Pologne demande ouvertement d'être détachée de l'alliance, pour faire sa paix séparément.

Les Suédois la font avec le roi de Prusse.

La reine de Suède renonce, en présence des états, à la couronne en faveur de son époux, le prince de Hesse-Cassel, qui est proclamé roi. Tout ceci laisse peu d'espérance au zar que la Suède fera une paix sur les mêmes conditions proposées; mais la lenteur des secours portés par les alliés de la Suède fait qu'elle ne trouve point, malgré les sommes d'argent que la France et l'Angleterre lui donnoient, les moyens de soutenir la guerre avec succès contre le zar. Celui-ci a terminé toutes ses expéditions, quand la flotte angloise arrive. En même tems qu'il fait marcher ses troupes, il envoye le fameux mémoire à son ministre à Londres, M. de Bestucheff, qui, au lieu d'une réponse, reçoit ordre d'en partir; ce mémoire, choquant dans ses expressions, contenoit des choses absolument contraires aux intérêts de la Grande-Bretagne.

L'amiral Norris arrive à Copenhague pour se joindre à la flotte suédoise, et annonce que le roi son maître lui a donné

ordre d'être, conjointement avec son ministre à Stockholm, médiateur de la paix; mais le zar déclare qu'il n'acceptera d'autre médiateur que l'Empereur.

Le roi de Suède envoye un aide de camp au zar pour lui annoncer son avénement au trône.

L'amiral suédois attaque, sous l'Omeland, la flotte russe, commandée par le prince Gallicin, le 7 août; il est repoussé, mais avec une perte considérable cependant du côté des Russes. Le zar donne en récompense au prince Gallicin une épée garnie de brillans[1].

Un corps de troupes fait une descente en Suède et y cause beaucoup de dégâts.

Pendant que ces excès se commettent, le zar envoye son aide de camp M. Rumanzoff complimenter le roi de Suède sur son avénement au trône. Il devoit tâcher d'engager ce monarque à un cartel des prisonniers de guerre et une suspension d'armes pendant l'hyver; mais M. de Horn, président du sénat, fit sentir que cela seroit inutile et n'aboutiroit à rien sans préliminaires de paix.

Le duc de Holstein, étant fils de la fille de Charles XI, roi de Suède, croit que la couronne de Suède lui appartient de droit; mais le sénat de Stockholm avoit rendu le trône électif. Le duc a donc recours à la protection et aux bons offices du zar, qui plaint son sort sans pouvoir rien faire. Il l'invite à venir à Saint-Pétersbourg et lui envoye cent mille écus.

Il se forme une société de négocians qui établissent à leurs dépens une manufacture de draperies et autres étoffes de laine. Le zar leur avance pour trois ans, sans intérêts, une somme de trente mille roubles, et leur abandonne à un prix fort modique tous les matériaux et les outils, ainsi que les

[1] Pour perpétuer le souvenir de cette victoire, qui fit d'autant plus de plaisir à Pierre qu'elle fut remportée, disoit-il, sous les yeux de *messieurs les Anglois*, il fit frapper une médaille représentant d'un côté son effigie, de l'autre un combat naval avec ces paroles: *La sagesse et la valeur triomphent de la force. Près de Groenham, le 27 juillet* 1720.

maisons où l'on avoit placé, peu de temps auparavant, la même manufacture. On leur recommande de donner leur attention à bien instruire les jeunes gens de la nation, et à faire des expériences sur les plantes du pays propres à la teinture et d'en naturaliser d'étrangères.

Un Hollandois en établit une à Moscou de toutes sortes de toiles, qu'il porta en peu de tems à cent métiers.

Le zar fait bâtir dans un village nommé Kalinka, près de Saint-Pétersbourg, une maison de correction, à l'imitation de celle d'Amsterdam. Plusieurs femmes et filles de mauvaise vie qu'on y avoit enfermées furent employées à filer et à faire la plus fine toile, sous la direction d'une Hollandoise.

Une autre ordonnance encourage les étrangers à prendre part aux fabriques, et surtout à l'exploitation des mines. Elle permet à chacun d'en fouiller de nouvelles, de former des sociétés ou de prendre intérêt dans celles qui le sont déjà, et leur accorde les mêmes priviléges et avantages qu'aux nationaux. Cette grâce s'étend à tous les prisonniers suédois qui étoient en Russie.

La caravane russe venant de la Chine est taillée en pièces par les Tatares Usbekiens, qui avoient fait une alliance avec Miriweis, un des rebelles persans le plus redoutable, et ses marchandises furent enlevées.

Rumanzoff, de retour à Saint-Pétersbourg, en 1721, assure le zar que les Suédois consentiront à un cartel; le zar envoye à cet effet le prince Mescherski à Stockholm pour entrer en négociation. Les Suédois, affoiblis, font de nécessité vertu, pour ne pas ruiner entièrement le royaume, et ils envoyèrent, après les négociations du prince Mescherski, l'aide de camp du roi M. Dalhman à Saint-Pétersbourg, pour traiter avec le zar sur l'échange des prisonniers, en l'assurant que le roi se prêteroit à une suspension d'armes avec le plus grand plaisir; mais le zar, craignant qu'elle ne donne le temps aux Suédois de faire de nouvelles alliances, s'y refuse et consent seulement à prendre la France pour médiatrice. La Suède, en conséquence, prie M. de Campredon, ministre de France à

Stockholm, de passer à Saint-Pétersbourg, pour y entendre les propositions du zar, qui sont les mêmes que celles faites au congrès d'Aland et à Stockholm par M. d'Ostermann. Au retour de M. de Campredon, on choisit Nystadt, petite ville de la Finlande, pour le lieu du congrès.

Le zar reçoit l'agréable nouvelle de la prolongation de la trêve avec la Porte.

Le duc de Holstein arrive à Saint-Pétersbourg, et le zar l'assure de sa protection.

Le zar avoit encore refusé la trêve à M. de Campredon; M. le comte de Lilienroth et le général Aromberg, députés de la part de la Suède, et le général Bruce avec M. d'Ostermann de la part du zar, se rendent à Nystadt.

Pendant les négociations, les Russes, sous les ordres du général major Lascy, font une descente dans l'île d'Aland, et passent jusqu'à la ville de Tuna, ravageant tout le pays, désolant plus de cent paroisses, ruinant toutes les forges, mines, moulins, s'emparant d'un magasin rempli de munitions et d'armes, et ils n'auroient pas cessé qu'ils n'eussent mis tout à l'interdit, si le zar, sur les nouvelles de la signature des préliminaires, ne leur avoit envoyé l'ordre de revenir.

Le zar, craignant que les Anglois n'empêchent la Suède de faire la paix, leur donne la liberté du commerce en Russie.

Le traité de paix est conclu à Nystadt. La Suède cède au zar la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie, avec une partie de la Carélie, Wibourg, les îles d'Oesel, Dagoë, Moën, etc. Le zar rend la Finlande avec toutes les autres conquêtes, paye deux millions d'écus à la Suède, et permet aux Suédois d'acheter des bleds dans les ports de Riga, Reval et Wibourg, pour la valeur de cinquante mille roubles, sans payer aucuns droits de douane.

Pendant les divertissemens donnés à l'occasion de la paix, à Saint-Pétersbourg, qui durent quinze jours, le grand chancelier comte Golofkin sollicite le zar, au nom du sénat et de tout le peuple, de prendre à l'avenir le titre de Pierre le Grand, père de la patrie et empereur des Russes.

Cependant, ce que le paysan finnois avoit prédit au zar, en jetant les fondements de la ville de Saint-Pétersbourg, arrive le 16 novembre : toute la ville est inondée par les eaux de la Neva, avec perte de plusieurs millions de roubles.

Le vice-chancelier Schafiroff notifie aux ministres des cours étrangères, que le zar son maître a pris, à la réquisition de la nation, le titre d'empereur, et prouve en même temps qu'il en avoit le droit, puisque l'empereur Maximilien, la république de Venise et les rois d'Espagne et d'Angleterre l'avoient de tout tems donné à ses prédécesseurs. Le sultan, le roi de Prusse et la Hollande sont les premiers à le lui accorder; les autres attendent ce que leurs voisins feront. Le roi de Danemark craint que ce titre n'en fasse un autre pour demander le passage pour ses vaisseaux marchands par le Sund, ne pouvant d'ailleurs lui pardonner d'avoir fait manquer la descente projetée en Scanie.

Pierre Ier veut s'étendre du côté de la mer Caspienne; pour cet effet, il rassemble beaucoup de munitions et de vivres, sans qu'on en sçût encore la véritable destination, ce qui n'inquiète pas peu les voisins.

Il profite de la paix pour embellir Saint-Pétersbourg par des canaux, des maisons de plaisance, plusieurs palais et autres maisons, sur la partie de la ville appelée l'île de Saint-Basile; mais ce qui est encore mieux, c'est la police qu'il y établit, ainsi que dans le reste de l'empire, prenant connoissance de tout ce qui y a rapport. Un exemple suffira pour le prouver : celui des boulangers, qu'il faisoit arrêter avec leur pain dans les rues, les mettant en prison et à l'amende s'il y manquoit le plus petit poids.

Le métropolitain envoyé, par ordre de l'empereur, pour convertir les Ostiakes, rapporte qu'il en a disposé un grand nombre à détruire leurs temples, brûler leurs idoles et construire une vingtaine d'églises; mais ce n'étoit qu'une conversion momentanée. Il les contraint d'aller par troupes dans la rivière voisine pour être baptisés, de placer un Dieu russe dans leurs chambres et de pendre une croix à leur col. Dès

qu'il est parti, ils jettent tout cela et retournent à leur ancienne religion et façon de vivre.

Pierre fait faire une édition de la Bible. Il fit laisser en blanc le revers de chaque page, afin que tout le monde pût mettre ses remarques; les frais montèrent à quinze mille ducats. Chaque père de famille fut obligé d'en acheter un exemplaire, et les riches de le payer beaucoup plus cher que les pauvres.

Antonio Corradini, de Venise, fait par son ordre une statue en marbre, représentant la Religion avec un voile. Elle est regardée de tous les connoisseurs comme un chef-d'œuvre.

Le bénéfice sur les mines des montagnes, entre Casan et Astracan, étoit déjà de 25 pour 100.

Établissement d'une fabrique de fer-blanc à Olonez. Il n'y en avoit alors qu'en Angleterre et en Saxe.

Ordonnance sur la meilleure manière de gouverner les brebis, et défense d'importation du sucre de l'étranger.

L'empereur fait construire, à quatre lieues de Saint-Pétersbourg, un fourneau pour y préparer l'alun qu'on trouve aux environs de Casan.

Les mines de soufre natif, près de Samara, sont mises en bon état.

L'empereur fait venir des gens de plusieurs métiers nouveaux pour la Russie, comme brasseurs, vanniers, beurrières ou femmes hollandoises pour baratter, d'autres pour hacher la paille, pour chasser les rats, et un vaisseau chargé de chats de Hollande, qui, avec une belle orangerie, tomba entre les mains des corsaires suédois.

Pierre Ier envoye des consuls à Toulon et à Lisbonne, et ordonne à ses sujets de commercer directement avec les étrangers, de fréquenter les ports de mer, d'y conduire leurs marchandises par eau et de revenir par terre. Il permet aux étrangers de venir aussi commercer en Russie, à condition de payer tout en argent comptant.

Les ingénieurs envoyés sur les côtes de la mer Baltique

reviennent et présentent au zar de très-bonnes cartes marines, où la profondeur de la mer étoit marquée.

Il ordonne la construction du lac de Ladoga, pour établir une communication entre les mers Caspienne, Blanche et Baltique, et il dit, sur les difficultés qu'on lui fit voir : « Ce qui a été possible et exécuté par les Romains, les Chinois, par Louis XIV en Languedoc, par l'électeur Frédéric-Guillaume le Grand pour joindre la Sprée à l'Oder, ne sera jamais insurmontable aux Russes. »

Pierre Ier vient faire une entrée triomphale et superbe à Moscou. Il met lui-même la couronne impériale sur sa tête, et décore le duc de Holstein du cordon de Saint-André.

La Perse, déchirée par des émeutes et des soulèvemens, tendoit à sa ruine. Celui qui se révolta le premier pilla la ville de Schamachie et demanda du secours à la Russie. Un second, nommé iman ou prince de Macao, se rendit maître de plusieurs provinces. Un troisième, le plus redoutable, étoit le prince de Canhadar, que plusieurs nommoient Miriweis; il ne se proposoit pas moins que de s'emparer du trône et de chasser le schach de sa capitale; et tout cela sous le prétexte spécieux de la religion. On sçait que les Persans et les Turcs forment deux sectes, dont l'une reconnoît Mahomet, l'autre Ali. Les rebelles étant de la première tâchèrent de ramener les Persans, dont le plus grand nombre sont de la seconde, à la leur, chacun tâchant d'avoir la Russie dans son parti, Pierre Ier voulut profiter de cette circonstance pour tirer vengeance des Tatares limitrophes qui faisoient si souvent tant de dégâts sur ses frontières; mais, pour établir un commerce florissant sur la mer Caspienne, il conclut un traité avec Selim IV, qui lui accorda des avantages considérables pour qu'il vînt à son secours. En conséquence, les ambassadeurs des Tatares limitrophes de Casan et d'Astracan arrivent à Moscou pour assurer l'empereur de leur soumission, en cas qu'il vienne dans leur pays.

Une société de négocians russes et étrangers forme le plan d'une compagnie de commerce en Orient et en Chine à leurs

frais. Pierre Ier leur promet d'envoyer une ambassade en Chine pour demander en sa faveur un privilége à l'empereur.

Pierre Ier règle, en 1722, la succession au trône par l'ordonnance suivante :

« Nous, Pierre Ier, empereur et autocrate de toutes les Russies, etc. Personne n'ignore de quelle méchanceté notre fils Alexis étoit possédé, comme un autre Absalon, et que l'exécution de ses desseins infâmes a été détournée de dessus nous et notre chère patrie par la grâce de Dieu, et non par le repentir qu'il auroit dû en avoir, comme prouve le manifeste que nous avons publié dans cette occasion. Ces desseins prenoient leur source dans l'usage qui a toujours donné la succession au trône à l'aîné des fils du monarque régnant, et n'ayant jamais voulu entendre là-dessus rien de ce que nous avons pu lui dire, je ne peux pas concevoir comme on a laissé subsister cette coutume aussi longtemps, tandis pourtant qu'elle n'a pas été suivie par les pères de famille qui étoient sages et prudents, et qu'on trouve dans l'Écriture sainte Rebecca qui donne le droit d'aînesse à son fils cadet. Nos ancêtres mêmes nous en fournissent des exemples, tel le zar Wasiliewitsch [1], grand de réputation et d'effet. C'est lui qui a réuni tout notre pays, qui se trouvoit partagé entre les fils de Wladimir. Il changea deux fois de successeur, dans l'espérance d'en trouver un capable pour conserver le pays dans son intégrité. Par le premier, qui étoit son petit-fils Dmitri, il exclut du trône ses deux propres fils ; il le priva ensuite de la succession, quoiqu'il l'eût déjà fait couronner, et la donna à son fils. Il seroit facile de citer plusieurs autres exemples.

« C'est aussi pour prévenir la perte des familles par des successeurs indignes, que nous avons publié, en 1714, une ordonnance en vertu de laquelle, en promettant que les biens immeubles tombassent en partage à l'aîné, nous réservâmes

[1] C'est à Ivan le grand qu'il est ici fait allusion. Ce tzar mourût en 1505, après un règne de quarante-trois ans.

aux parens la liberté de faire héritier tel de leurs fils dont ils seroient les plus contents et qu'ils jugeroient capable d'une meilleure administration de leurs biens que tout autre.

« Nous sommes donc obligé, à plus forte raison pour le bien de notre empire, qui a aujourd'hui une étendue beaucoup plus grande qu'autrefois, d'abolir une loi pareille pour la succession au trône, en donnant la liberté au souverain de nommer à la succession qui bon lui semblera, ainsi que de l'ôter à celui auquel on l'avoit déjà accordée, quand il s'en trouvera incapable et indigne, afin que ce soit un motif pour les enfans des princes, aussi bien que ceux du peuple, d'être vertueux et de ne pas faire des écarts pareils à ceux de notre fils, dont l'exemple doit être encore devant vos yeux.

« En conséquence, tous nos fidèles sujets, ecclésiastiques et laïcs, confirmeront et jureront de garder notre ordonnance sur le saint Évangile, en sorte que tous ceux qui y contreviendront ou lui donneront une autre explication que celle que la lettre exprime, soient regardés comme des traîtres et punis de mort avec confiscation de leurs biens.

« Petr. »

En conséquence, il demande qu'ils jurent et signent qu'ils reconnoîtront pour successeur celui qu'il nommera, ce qui est exécuté.

Il publie un règlement ecclésiastique qui restreint beaucoup l'autorité du clergé et confirme le libre exercice de toutes les religions dans son empire [1].

Le zar apprend de l'ambassadeur qu'il avoit envoyé en Perse, pour assurer Selim de son secours, qu'à son arrivée

[1] D'après ce règlement encore en vigueur, les membres du synode qui gouverne l'Église russe depuis l'abolition du patriarcat, affirment par serment qu'ils ne reconnoissent que la suprême autorité et la suprême juridiction du tzar. (V. l'*Église russe est-elle libre?* à Paris, chez Franck.)

Il est incontestable qu'une religion n'est réellement tolérée, que lorsqu'elle l'est suivant son esprit, ses dogmes et ses maximes. Dans ce sens, le libre exercice de toutes les religions, n'existe malheureusement pas en Russie, où la seule rationnelle, est toujours en butte aux vexations les plus indignes et aux préjugés les plus grossiers.

il s'étoit trouvé obligé de se présenter devant le rebelle Miriweis, qui, après le détail des pertes causées aux négocians russes et des cruautés inouïes commises contre eux, et la satisfaction qu'il en demanda, ainsi que la liberté du passage pour les caravanes, répondit qu'il vouloit bien vivre en bonne intelligence avec le zar, dont il avoit entendu dire tant de bien, et qu'il lui conseilloit de faire une alliance avec les Tatares pour que ses caravanes fussent en sûreté, ou, s'il ne vouloit pas, de les pourvoir d'une bonne escorte, n'étant point en droit de rien ordonner à ses peuples.

Pierre, sur cette réponse, rassemble une forte armée pour châtier l'usurpateur, et établit une poste régulière entre Moscou et Astracan.

Il ordonne que celui qui arrêteroit les vaisseaux marchands sans raison soit condamné à payer la valeur de leur cargaison, car, dit-il, toutes les affaires, même celles d'État, doivent passer après l'expédition des vaisseaux marchands.

Il part ensuite et se rend à Astracan par le Wolga, suivi du grand-amiral Apraxin[1], du général-lieutenant Butturlin, du prince Trubezkoi, du prince Cantemir, du conseiller privé Tolstoi, qui le précède pour le recevoir.

[1] Apraxin, dont il est ici souvent fait mention, étoit un des plus dignes favoris de Pierre, — le trait suivant le prouvera :

Ne rêvant que marine, le tzar avoit ordonné que tous les enfants de nobles allassent à Moscou apprendre les sciences nécessaires aux officiers de marine. Quelques parents continuèrent à envoyer leurs enfants au monastère de Zaikonopask. Irrité de cette désobéissance, le tzar obligea ces enfants d'enfoncer des pilotis sur les canaux qu'il créoit à Pétersbourg. Apraxin seul, réussit à faire revenir le souverain sur cette cruelle résolution. Un jour qu'il apprit que le despote devoit passer devant ces canaux, il alla joindre les pauvres travailleurs, et au moment où le tzar approchoit, il ôta son habit, ses décorations, et se mit à enfoncer des pieux. Pierre, surpris, s'arrête et lui dit : « Comte, est-ce vous? Vous êtes amiral, chevalier de Saint-André, et vous vous mêlez d'enfoncer des pilotis! Sire, répartit Apraxin, mes neveux et petits-neveux travaillent ici, pourquoi ne le ferai-je pas? La parenté n'admet pas de privilége; je ne déshonore, d'ailleurs, en rien mon habit et mon cordon; je les ai ôtés. » Pierre accorda sur-le-champ la grâce des jeunes nobles, et leur permit pour cette fois de choisir leur carrière.

Le grand vizir, inquiet des mouvements de l'armée et de la flotte du zar, lui envoye un aga. Le zar l'assure que ce n'est que pour soutenir le schach de la Perse contre les usurpateurs, et, pour le prouver, il fait publier le manifeste suivant dans toute la Perse, principalement dans les provinces le long de la mer Caspienne :

« Sa Majesté Russe a trouvé bon de faire savoir à tous les sujets du schach et à tous ceux qui y sont intéressés, que son intention n'est point de s'emparer, avec l'armée de terre et de mer qu'il a fait marcher sur les frontières de cet empire, de quelqu'une de ses provinces, mais uniquement de maintenir le véritable possesseur de la Perse sur son trône et de le défendre, conjointement avec ses fidèles sujets, contre la tyrannie des usurpateurs, et de se rendre justice des Tatares, pour les pillages et les assassinats qu'ils ont commis sur ses sujets, ainsi que de toutes leurs autres insultes; et, pour mieux prouver ses bonnes intentions, l'empereur exhorte les Persans qui se trouvent actuellement sous les ordres de Miriweis, qu'ils reviennent pour embrasser le parti de leur véritable maître, qu'ils se soumettent à lui et qu'ils lui rendent fidélité et obéissance.

« En même temps, Sa Majesté fait savoir à tous ceux, de quelle condition, rang et état qu'ils soient, qui persisteront dans leur désobéissance et dans leur sédition, qu'ils n'ont aucune grâce ni pardon à espérer. Au surplus, Sa Majesté a fait les défenses les plus sévères à ses troupes de commettre aucun désordre dans l'empire de Perse, à peine aux contrevenans d'être punis sévèrement. »

Le porteur de ce manifeste en langue arabe fut le lieutenant Lapouchin, qui les remit au commandant de Terki. Il envoya en même tems un grand nombre de copies du même manifeste par trente Tatares de Terki, et autant de Cirkassiens aux habitans des villes de Derbent, Schamachée, Baku, etc.

Les habitans d'Andrejeff attaquent, peu de tems après, les troupes russes; mais le brigadier Veteran les défait, aban-

donne la ville au pillage et aux flammes. Ce fut la seule ville de tout le Daghestan qui s'opposa aux Russes; leur chan ou prince, Muhamed, prit la fuite.

L'empereur continue sa marche; l'armée souffre beaucoup faute d'eau; elle entre dans la province du sultan Mahmud Uderich. Le zar lui envoye trois Kosaks pour lui dire de venir prendre des arrangemens avec lui; mais, quelques heures après, il paroît à la tête d'une armée assez forte; celle du zar l'oblige de se retirer, avec perte de plus de cinq cents hommes et de trente-neuf prisonniers. Elle pilla la résidence et six villages et y mit le feu. On trouve dans un de ces villages les trois Kosaks massacrés. Le zar fait mener les prisonniers sur la flotte et en fait exécuter vingt par droit de représailles. Il en renvoye un autre avec le nez et les oreilles coupés, avec des lettres au sultan, où il lui reproche le massacre de ses Kosaks.

Les habitans de Baka écrivent à l'empereur pour lui témoigner leur satisfaction de son arrivée dans la province de Shirwan, et demander sa protection contre le rebelle, avec lequel ils étoient en guerre depuis deux ans.

L'empereur reçoit à Derbent les clefs d'argent de la ville, et la traverse avec son armée sous une triple salve des canons de la forteresse. Il y trouve cent soixante-dix canons de fer et soixante de fonte, avec une grande quantité de munitions. Elle portoit autrefois, à ce que prétendent mal à propos ses habitans, le nom d'Alexandrie, de son fondateur, Alexandre le Grand. Les Turcs la nomment Temir Capi, la Porte de Fer, et les Latins *Portæ Caucasiæ*. Le zar y laisse une bonne garnison et se remet en marche pour Astracan. Il perd treize vaisseaux chargés de vivres par un ouragan, et cent autres aussi chargés de vivres que le capitaine Villebois[1] amenoit pour l'armée.

L'empereur envoye mille Kosaks et quatre mille Kalmyks,

[1] C'est d'après les manuscrits de ce sieur de Villebois, qu'il a été publié en 1853, de curieux *Mémoires secrets de la Cour de Russie*, à Paris, chez Dentu.

avec les boinars restés fidèles à leur schach, sur les terres de la domination du sultan Mahmud Uderich et du chan persan Usmée pour les ravager, ce dont ils s'acquittent au mieux, et il se trouva que les Russes firent plus de mal à la Perse que les rebelles mêmes. Les Kosaks amènent quatre cents prisonniers et une grande quantité de butin, avec onze mille pièces de bétail, que le zar fait embarquer avec l'infanterie et lui-même pour Astracan; la cavalerie prend son chemin par terre.

Miriweis, pendant ce tems-là, avoit excité les Tatares pour donner de l'occupation aux Russes dans leur marche, en quoi ils réussissent assez bien pour en tuer trois mille, et lui-même avoit pénétré avec une armée considérable jusque dans le Ghilan; mais, sur les nouvelles de la défaite du sultan Mahmud Uderich, il s'arrêta. Toutefois, dès que le zar fut parti, il marcha contre l'armée russe restée en Perse. Celle-ci se fortifia par tous les Kosaks, Kalmyks et Tatares qu'elle put rassembler, et battit le rebelle. Cependant, comme plusieurs chans se détachèrent du parti russe et embrassèrent celui de Miriweis, il se rendit maître d'Ispahan et commença à y régner; le fils du schach massacré réussit pourtant à se faire proclamer schach des habitans de la province dont il avoit été gouverneur.

Des cent vingt-cinq mille Russes, Kosaks et Tatares dont l'armée du zar étoit composée, il en fait rester quatorze mille à Derbent et dans le fort nouvellement construit; dix-huit mille vont prendre possession des frontières de la Georgie; le reste est distribué entre Astracan, Zarizin, Nischne-Novgorod et Casan, sous les ordres des quatre généraux Mamnonof, Romanzoff, Jesupoff et Matuschkin. Il donne ordre de construire les vaisseaux nécessaires pour la campagne prochaine.

L'ordre donné par Pierre Ier de ne point réparer ni bâtir de nouvelles maisons à Moscou, qui étoit en vigueur depuis vingt ans, parce qu'il avoit été dégoûté de cette ville et qu'il vouloit que Saint-Pétersbourg s'agrandît, est suspendu.

La campagne de la Perse avoit coûté à l'empereur, sans compter tout l'argent qu'il avoit pris en partant, deux cent mille ducats, que le sénat lui envoya sous l'escorte de trois mille recrues.

La duchesse régnante de Meklembourg vient à Ismailof, dans le voisinage de Moscou, à raison des troubles dans ce duché.

Le zar fait, le 29 décembre, son entrée à Moscou. Sous le principal arc de triomphe on voyoit la ville de Derbent, avec l'inscription :

OMNES PORTÆ SOLI APERIUNTUR PETRO.

Et sur l'autre :

STRVXERAT HANC FORTIS, TENET HANC SED FORTIOR VRBEM.

Le zar va avec toute sa suite chez le knas-césar, ou le faux zar, pour l'instruire de l'expédition persane, et lui présente les clefs de Derbent.

Il donne ensuite un grand dîner, dont il fait les honneurs. Il force les convives à s'y enyvrer. Un seul prince russe, nouvellement arrivé d'une ambassade, refuse de boire et dit au faux zar qu'il n'est que le bouffon de la cour. Le vice-zar lui fait passer la nuit aux arrêts. Le prince va le lendemain chez le zar demander satisfaction; mais celui-ci s'excuse en disant qu'il ne sçauroit comment obliger un homme aussi grand dans son royaume à lui faire réparation. Et l'affaire en reste là.

Miriweis, ne voyant pas, en 1723, d'autre moyen de se soutenir que par la protection du sultan, lui dépêche un ambassadeur pour tâcher de le persuader qu'il étoit de l'intérêt de sa religion et de son honneur de résister aux progrès des armes russes; que, sans cela, le zar s'empareroit certainement, l'année suivante, de la Georgie, qu'il y seroit reçu des princes chrétiens à bras ouverts. Il devoit ajouter qu'il avoit des nouvelles sûres que le schach avoit abandonné formellement

à l'empereur toutes les provinces dont il s'empareroit, et que son maître n'avoit pris les armes que pour soutenir la cause de la religion de Mohamed et les prérogatives de l'empire. Ces relations causent beaucoup de mouvemens en Turquie. Tout le monde veut la guerre. Le grand vizir, qui seul soutenoit les Russes, est pour la paix. Il dispose les esprits à attendre le retour du kapigi pascha de Russie, qui fait son entrée à Moscou le 6 février. Le grand vizir appuye son sentiment d'une lettre du pascha d'Erzeron, qui confirme la retraite du zar à Astracan.

L'ambassadeur du roi de France à la Porte, M. de Bonac, produit aussi des lettres de M. Campredon, ministre du roi à Saint-Pétersbourg, par lesquelles il est instruit que l'intention de Pierre Ier est seulement de tirer vengeance des rebelles, qui avoient causé des dommages à ses sujets, et que dorénavant il n'entreprendroit rien du côté de la mer Caspienne sans l'agrément de la Porte.

Le manifeste que le sultan fait publier, et qu'il charge le kapigi pascha de remettre à l'empereur, donne à connoître les dispositions de la Porte au sujet de Miriweis. En voici la teneur :

« Il est connu que le zar fit sçavoir à la Haute Porte, l'année dernière 1722, qu'il étoit dans l'intention de passer à Astracan pour faire la guerre à son ennemi Miriweis. Cependant Sa Hautesse fut instruite peu après que le zar s'étoit emparé, avec une formidable armée, de Derbent et de plusieurs autres villes et bourgs qui tous avoient été autrefois sous la domination de la Porte, et ne lui ont été enlevés que dans la dernière guerre par les Persans et quelques autres petits princes. Le zar a donc actuellement pris au prince de Dagestan et Derbent, Hadgi David, fidèle musulman, tous ses États, ce qui l'a mis dans la nécessité de recourir à l'assistance de la Porte contre les Russes, qui n'ont jamais eu de droit sur ces pays, en offrant de remettre sa principauté comme un domaine à Sa Hautesse, et de le recevoir d'elle à titre de fief. Le sultan ayant ordonné, en vertu des loix de son

empire, de prendre ce prince sous sa protection, de l'investir, comme le chan des Tatares de la Crimée, par drapeaux et queues à cheval, et de lui conférer le titre de chan de Derbent; de son côté, Sa Hautesse est résolue de le remettre en possession de son pays, avec toutes les dignités et honneurs y affectés, et de l'y maintenir, en conservant néanmoins la paix avec le zar, à condition cependant qu'il renonce préliminairement à tous les pays conquis, la Haute Porte ne pouvant jamais consentir qu'un fidèle musulman soit en aucune façon troublé dans son repos par un chrétien, ou que quelqu'un lui cause manifestement du dommage, ce pays ayant appartenu autrefois à la Turquie, comme le prouve une grande mosquée construite par un ancien vizir nommé Ali Pascha, qui subsiste encore dans la principauté de Derbent. Sa Hautesse fait donc savoir par ces présentes, qu'en cas que le zar désire d'entretenir la paix avec la Haute Porte, qu'il fera bien de remettre le ci-dessus nommé chan dans la paisible possession de son territoire. »

Kapigi Pascha fut donc chargé de remettre ce manifeste au zar, et de lui demander s'il vouloit embrasser le parti du sophi ou de Miriweis, ou rester neutre.

L'empereur fait recevoir le kapigi pascha avec tous les honneurs, et défend à tout autre qu'à ses ministres d'avoir rien à faire avec lui, ni avec sa suite.

Il a son audience le 13 février, au Kremel, remet à l'empereur la lettre du sultan, en annonçant qu'il a été envoyé pour confirmer la bonne intelligence entre les deux cours. Ensuite il donne les lettres du grand vizir au grand chancelier, qui lui répond, au nom de l'empereur, qu'on réfléchira à tout cela et qu'on lui rendra réponse.

Le lendemain, l'empereur a une conférence avec lui sur les affaires de Perse.

Le zar envoye ordre à Nischne-Novgorod d'y construire deux cents bâtiments plats, et à Casan cent galères, pour les faire passer à Astracan.

La famine est telle, que le bas peuple vendoit publique-

ment ses enfans. L'empereur fait venir tous les grains possibles des provinces voisines de la capitale.

18 mars, mascarade de plusieurs jours.

L'empereur donne l'audience de congé au kapigi-pascha. Dans les lettres que celui-ci écrivit à sa cour, il dit : « Que le zar n'ayant rien entrepris du côté de la mer Caspienne sans en instruire la Porte, son honneur et ses intérêts seroient compromis s'il abandonnoit tout d'un coup les pays dont il s'est emparé, et feroit une injustice à sa nation s'il laissoit son commerce entre les mains de ces brigands et voleurs. Que la Porte, de son côté, avoit déclaré, au commencement des entreprises du zar, qu'elle resteroit neutre et que, par conséquent, elle agiroit contre l'amitié si elle vouloit prendre à présent les armes. Que l'empereur ne pouvoit donc point se dispenser de continuer à pousser ses conquêtes. »

A ces lettres étoient jointes celles du chan, qui apprenoient que le zar s'occupoit à fortifier les places prises, que la garnison de Derbent étoit trop forte pour être attaquée, et que la Porte feroit bien de prendre le plus tôt possible ses mesures contre la Russie. Il y joignit à la fin copie du manifeste que le zar avoit fait publier en Perse en langue turque par le prince Cantemir. Il étoit de la teneur suivante :

« Par la grâce de Dieu, Pierre Ier, empereur de toute la Russie, autocrateur des royaumes et pays de l'Orient et du Nord, seigneur de l'Occident et du Sud et de plusieurs autres royaumes et seigneuries, et, en vertu de notre dignité impériale, seigneur et maître, etc., etc.

« A tous ceux qui sont sous la domination ou au service de Sa Majesté le sérénissime, puissant, heureux et terrible, notre ancien grand ami schach de la Perse ; à tous les très-honorés et très-chers sipahsalares, chans, korschi-pascha, beglerbegs de l'armée, sultans, vizirs et autres commandans, colonels, capitaines et officiers des troupes qui sont à son service, ainsi qu'aux très-savants docteurs, les très-honorés muames et muazines, comme aux autres officiers de l'Église, aux inspecteurs des villages, ceux qui tiennent boutique, aux

négocians et marchands, à ceux qui fabriquent des étoffes de soye, à leurs compagnons et à leurs apprentifs, ainsi qu'à tous les sujets de quelle nation et religion qu'ils soient, notre gracieux salut avant toute chose.

« Vos seigneuries sauront, par cette présente ordonnance zarienne, que, comme l'année après la Nativité de Jésus-Christ 1721 et de l'hégire 1134, le chan de la province lesgienne, David Beg, et le gouverneur de la province kasikumitsckienne, Surka, tous deux sous le joug de Sa Majesté le sérénissime, puissant et formidable, notre grand ami et proche voisin, le schach de la Perse, souverain seigneur de plusieurs royaumes et pays, se sont avisés de rassembler quantité de mécontens et de mutins de toutes sortes de nations, pour se soulever contre Sa Majesté Schachnienne notre ami, s'emparant par assaut de la ville de Schamachie, dans la province de Schirwan, massacrant non-seulement grand nombre de sujets de Sadite Majesté, mais aussi des nôtres, de la manière la plus infâme, qui, en vertu d'anciennes capitulations et suivant l'ancien usage, s'y étoient transportés pour leur commerce; pillant toutes les marchandises, estimées plusieurs millions; contrevenant par là aux traités de paix, troublant le repos public et causant une perte irréparable à notre empire. Et quoique notre gouverneur d'Astracan auroit envoyé demander satisfaction aux chefs des rebelles, ainsi que nous-même au schach notre ami, dont cependant nous n'avons pu obtenir d'autre réponse, sinon que Sa Majesté ne demanderoit pas mieux que de pouvoir les châtier comme nous le désirerions; mais la chose en resta là, à cause de l'impuissance dans laquelle se trouvoit Sa Majesté Schachienne.

« Notre peuple russe a été dépouillé par ces brigands, sans en avoir jamais pu obtenir de restitution, ce qui nous a mis dans la nécessité de marcher nous-même contre eux, et nous avons cette confiance dans le vrai Dieu, que nous adorons, qu'il nous donnera sa bénédiction et la victoire, de manière que nous pourrons les punir comme ils l'ont mérité.

« C'est pourquoi nous donnons à tous ceux qui sont sous les ordres de Sa Majesté le sérénissime, très-puissant schach, notre meilleur ami, soit aux commandans qui sont sous sa protection, soit à ses sujets de quelque croyance qu'ils soient, soit Persans, Aschèmes, Arméniens, Géorgiens, étrangers, actuellement dans ces quartiers, notre parole impériale très-gracieuse, et les assurons, que c'est notre sincère, sûre et dernière volonté, que dans lesdites provinces on ne fera aucun dommage ni atteinte à la liberté des sujets ni des étrangers, et que personne ne mettra les mains sur eux, ni sur leurs biens, bourgs ou villages; ce dont nous avons donné les ordres les plus précis à nos généraux, officiers et commandans, ainsi qu'à toute notre armée, et que quiconque y contreviendroit fût puni sévèrement et sur-le-champ.

« Nous vous promettons tout cela, à condition que vous restiez, comme il convient à des amis, dans vos demeures et provinces, que vous n'ayez aucune crainte d'être pillés, et que vous ne preniez pas la fuite, et que vous n'emportiez rien de ce qui vous appartient.

« En cas que nous vissions le contraire, et que vous fassiez cause commune avec ces vils et maudits brigands, en leur donnant, soit secrettement, soit publiquement de l'argent ou des vivres ; que vous méprisiez notre ordonnance impériale, ou que vous vous enfuyiez, nous vous mettrons au nombre de nos ennemis et vous ferons la guerre comme tels, sans miséricorde, par le fer et le feu ; nous vous ferons périr, nous pillerons vos biens. Vous serez vous-mêmes la cause de votre perte et du sang répandu, et vous en serez responsables à Dieu dans son dernier jugement.

« Nous assurons aux sujets de la puissante Porte Ottomane qui se trouvent dans cet empire pour leur commerce ou d'autres affaires, que si nos troupes y entrent, ils n'en auront rien à craindre, mais pourront vaquer librement à leurs affaires, pourvu qu'ils se tiennent tranquilles.

« Quant à la sûreté des personnes et des biens, nous avons donné les ordres les plus positifs à nos généraux et comman-

dans, qu'il ne leur soit fait aucun tort, ni imposé aucune charge à ceux qui sont ici de la part de la Sublime Porte Ottomane, ni à leur commerce et biens, vu qu'il subsiste entre les deux hautes puissances une paix perpétuelle, qu'avec la volonté de Dieu nous sommes toujours résolu d'entretenir. Nous en appellons à notre cœur impérial comme témoin; nous ne doutons pas même que la Sublime Porte ne pense ainsi et ne veuille remplir saintement ce qu'elle a promis.

« A ces causes, nous avons fait imprimer la présente ordonnance impériale, signée de notre main, et avons ordonné de vous la faire parvenir et distribuer le plus tôt possible, pour que vous ne puissiez prétexter cause d'ignorance.

« Vous pouvez donc vous reposer entièrement sur cette ordonnance et sur notre parole. En attendant, portez-vous bien. Donné à Astracan, le 15 juillet 1722. »

Toutes ces lettres et ordonnances sont portées au machaverit, ou grand conseil d'État, auquel présidoient le grand vizir, le muphti, le grand amiral, les présidens de l'Asie et de l'Europe, les chefs des émirs, qui sont les descendans de la famille de Mahomet, et les autres membres.

Lecture faite, le grand vizir est d'avis d'attendre la réponse finale du zar; mais le muphti répond qu'après tout ce que le zar vient de faire, il faut le regarder comme ennemi et lui déclarer la guerre, car le Coran et l'honneur le demandent. Le grand vizir, qui ne s'étoit point attendu à une réponse aussi catégorique, pour calmer les esprits imagine l'expédient d'envoyer un aga au zar pour lui dire que s'il ne rend pas sur-le-champ Derbent et tout ce qu'il a pris en Perse, on l'attaquera comme ennemi. On ordonne en même tems aux paschas de l'Asie et de l'Europe de tenir les troupes prêtes.

Le zar se sert de M. Campredon, ministre de France en Russie, pour terminer cette affaire par M. de Bonac, aussi ambassadeur de France à Constantinople. Cette puissance s'y prête volontiers, afin de laisser plus de liberté aux Turcs pour agir contre l'empereur, et M. de Bonac reçoit ordre d'en parler au grand vizir. Il lui promet, au nom de Pierre Ier,

qu'il remplira de bonne foi les articles du traité de paix conclu près de la Pruth, pourvu qu'on le laisse en possession de ce qu'il a en Perse, pour mettre ses frontières à couvert contre les insultes des rebelles. Le grand vizir est content de cela ; mais à peine M. de Bonac l'avoit-il quitté, qu'un exprès du pascha d'Erzeron apporte la nouvelle que quatre mille Russes se sont emparés de Tiflis et que d'autres sont en marche pour les joindre; ce qui dérange tout.

Les deux princes de Hesse-Hombourg, arrière-petits-fils du duc Jacques de Courlande, arrivent à Saint-Pétersbourg. L'empereur les fait capitaines de ses gardes, avec six mille roubles de pension annuelle.

M. Campredon reçoit les dépêches de M. de Bonac. L'empereur regarde les ordres donnés à l'aga, arrivé avec le courrier, comme des menaces de la Porte, et envoye ordre au prince Gallicin d'aller former en Ukraine une armée de quatre-vingt mille hommes.

Le général Alençon mande qu'il a été bien reçu des habitans de la province de Ghilan, et que les Turcs demandoient un dédommagement de six cent mille ducats pour une caravane turque venant d'Alep qui avoit été pillée par les Kalmyks russes.

Le zar envoye un vice-amiral avec deux mille ouvriers, sous l'escorte de quatorze mille hommes, à Woronesch, pour y construire des vaisseaux neufs et réparer les vieux.

Le général Münnich rend compte au zar des travaux du canal de Ladoga. Il y avoit déjà trente et une werstes, et il en restoit trente-deux à faire. L'empereur lui en donne l'inspection.

Les mines de sel près de Novgorod sont réparées.

L'empereur se transporte à Cronstadt pour hâter l'équipement de sa flotte. Il y apprend que les médecins ont inutilement fait la ponction à la femme d'un marchand hollandois, et va la lui faire. Il en tire quarante mesures d'eau. C'étoit trop tard, et la femme meurt six jours après.

Le 11 juin, l'empereur célèbre son anniversaire de cin-

quante-deux ans. Il donne lui-même à boire de l'eau-de-vie aux soldats de sa garde Preobraschenski.

On fait payer le clergé, qui étoit encore en arrière de ses contributions pour deux millions cinq cent mille roubles.

L'empereur envoye un vaisseau de soixante-six canons et un autre de quarante-six, avec un conseiller de commerce, en Espagne, pour y faire un essai, et un nouvel ambassadeur en Chine pour le même objet.

Il donne le monopole du tabac, que le prince Menzikoff avoit eu jusqu'alors pour deux cent mille roubles, à plusieurs particuliers qui en avoient offert davantage.

Il se trouve, par le relevé que l'empereur fait faire, que les troupes de terre lui coûtent annuellement un million huit cent mille roubles, et celles de mer, un million cent cinquante mille roubles, sans compter les vivres pour l'une et pour l'autre.

Le zar va de Cronstadt à Reval sur sa flotte, composée de vingt-six vaisseaux de ligne.

Six mille hommes s'embarquent sur le Wolga pour l'Orient. Il y en avoit encore quatorze mille en Perse et trois mille à Astracan. Le général Matuschkin étoit entré avec dix mille dans la province de Ghilan, où il défit un parti de Miriweis. Le brigadier Schipoff commandoit dans la ville de Rœscht avec neuf cents hommes.

M. de Bonac, dont Pierre Ier avoit accepté la médiation, fait voir au grand vizir qu'il a raison de se plaindre de l'usurpateur de la Perse, qui avoit foulé aux pieds tous les traités de paix, et qu'il seroit avantageux pour la Porte d'abandonner Miriweis, afin de donner par là aux sujets un exemple de la manière dont on traite les usurpateurs. La réponse du grand vizir est qu'il faut attendre celle du sultan.

Le jeune schach, Scial Oglu Tachmasib, envoye un ambassadeur au sultan, pour demander sa médiation entre lui et Miriweis.

L'empereur envoye un plein-pouvoir à son ministre pour

faire un accommodement avec la Porte. Le vizir exigea qu'il se contenteroit de ses conquêtes et ne s'opposeroit point aux entreprises de la Porte contre la Perse.

Les Géorgiens repoussent les Turcs qui, à la tête du pascha d'Erzeron, s'étoient avancés jusqu'à Tiflis. Les janissaires pour venger la mort de leurs confrères tuent le pascha.

Cette nouvelle, qui arrive en même temps que celle de la reddition aux Russes du Ghilan, la plus riche province de Perse, déconcerte le grand vizir, qui, pour contenter la nation, lui avoit fait espérer la conquête de la Géorgie. Il envoye Ibrahim-Pascha avec ordre d'engager le prince de Géorgie à se soumettre volontairement. Celui-ci y consent aux conditions suivantes : 1° il se mettra sous la protection de la Turquie; 2° ses villes ne seront que pour les nationaux; 3° il aura pleine liberté de professer la religion chrétienne, ayant été forcé par la cour de Perse à professer la mahométane ; 4° la Géorgie sera toujours un royaume héréditaire; 5° il recevra de la Porte les trois queues de cheval; mais il portera toujours le bouquet de plumes de héron, comme une marque de la dignité royale.

L'empereur s'occupe à manœuvrer avec sa flotte dans la Baltique, après avoir rossé et renvoyé le prince et vice-amiral Menzikoff, faute d'avoir pourvu la flotte suivant ses ordres. Il rosse de même le primat qui avoit retenu par force deux dames suédoises chez lui, et leur avoit fait donner les batogges pour s'être plaintes à leur ministre.

A la fin du mois d'août, on donne audience à l'ambassadeur du jeune schach, Ismael Beel, en plein sénat; l'empereur étant assis sous un baldaquin sur un trône garni de brillants. C'étoit un présent d'un schach de Perse au zar Alexis Michailowitsch. Les ministres russes font avec lui le traité suivant, le 12 septembre.

« Au nom de Dieu très-puissant,

« Faisons savoir à tout le monde que, comme depuis quelques années il y a eu le plus grand désordre en Perse, jus-

que-là que quelques sujets de ce royaume, non-seulement se sont soulevés contre leur légitime souverain et commis les plus grands excès, mais ont de plus attaqué les négocians russes, qui, par l'amitié et les traités qui subsistent depuis les plus anciens tems entre les deux cours, avoient le droit d'y faire leur commerce, ont pris leurs marchandises qui étoient fort considérables, les ont maltraités et massacrés; et comme le schach, qui régnoit alors, ne pouvoit point donner satisfaction à la Russie, à cause de la révolte de ses sujets, Sa Majesté se vit forcée, tant par amitié pour le schach, que parce que ce désordre pouvoit à la fin ruiner toute la Perse et s'étendre jusqu'aux frontières de la Russie, de prendre les armes contre ces rebelles, pour leur enlever quelques villes et provinces dont ils s'étoient emparés près de la mer Caspienne et d'y mettre une garnison russe, ce qui a animé la fureur des rebelles, au point qu'ils se sont rendus maîtres de la ville capitale de cet empire, Ispahan, ont détrôné et fait prisonnier le schach avec toute sa famille, à l'exception d'un seul prince nommé Schmasib qui, comme héritier légitime, n'a pas manqué de chercher à renouveler et fortifier le lien d'amitié qui subsistoit depuis si longtemps entre eux. Pour cet effet, il a envoyé son amé et fidèle Ismael Beel, avec le caractère d'un ichtimat debeld, chargé de lettres pour Sa Majesté, afin de l'informer non-seulement de sa succession légitime au trône de son père; mais aussi de demander son secours contre les rebelles, en munissant le dit Ismael Beel d'un plein pouvoir scellé de son sceau, pour conclure un traité complet sur les secours qu'il lui accorderoit contre les rebelles.

« En conséquence, par ordre immédiat de Sa Majesté Impériale, les ministres ci-dessus signés sont convenus avec le ministre persan des conditions suivantes :

« 1° L'empereur promet au schach Tachmasile son amitié sincère et son secours contre les rebelles, et, pour lui aider à les détruire entièrement et l'affermir sur son trône, il s'engage, à cet effet, d'envoyer le plutôt possible, un corps suf-

fisant d'infanterie et de cavalerie en Perse, pour agir contre eux.

« 2° En retour, le schach de la Perse cède à perpétuité à Sa Majesté et à ses successeurs, les villes de Derbent et de Baku, avec tout le pays et les dépendances qui sont du côté de la mer Caspienne ainsi que les provinces de Ghilan, Masandéran et Astrabat, pour l'entretien de ses armées, sans être obligé d'incommoder le schach de Perse pour cela.

« 3° Comme il est impossible d'envoyer par mer les chevaux pour la cavalerie, l'artillerie, le bagage, les munitions, les vivres, et que l'ambassadeur persan a dit qu'on en trouveroit suffisamment dans les villes et pays cédés à la Russie; Sa Majesté russe ordonne à ses généraux qui commandent contre les rebelles de s'en procurer, et pourvoir autant que faire se pourra; Sa Majesté schachienne s'engage de fournir ce qui manqueroit encore, chaque cheval à raison de douze roubles, les chameaux pour le transport des bagages gratis; enfin, d'entretenir l'armée principalement de pain, de viande et de sel en abondance, quand elle se trouvera en marche, au prix convenu ici, savoir : le batman persan de froment ou soixante livres russes à dix kopèkes; le batman de bœuf, à seize kopèkes; celui de sel, à deux kopèkes; un mouton du poids de quatre batmans, à un rouble. En cas que le prix des vivres haussât pendant la marche des troupes, le schach persan payera le surplus de son trésor, et fera tout l'arrangement nécessaire au retour de son ambassadeur pour approvisionner l'armée.

« 4° Au surplus, les deux Majestés russienne et persanne, établissent entre elles par le présent traité, une amitié constante et stable, en vertu de laquelle les sujets des deux puissances voyageront librement dans les deux empires, s'y établiront à leur gré et s'en retourneront de même, sans éprouver aucun dommage ni empêchement. Les deux souverains tiendront ferme sur cet article, et puniront sévèrement tout contrevenant :

« 5° Sa Majesté Impériale russe promet, en outre, de tenir

et traiter en ennemis tous ceux qui le seront du schach, et de regarder les amis du schach comme les siens. Sa Majesté schachienne promet d'observer la même chose saintement et inviolablement.

« En foi de quoi et pour donner une parfaite solidité à ce convenant, moi, Ismael Beel, ambassadeur du sérénissime schach de la Perse, l'ai signé de ma propre main au nom de mon maître, en vertu du plein pouvoir à moi donné sous son sceau, confirmé par serment sur ma croyance et scellé de de mon sceau, et changé contre un double signé du grand sceau de Sa Majesté et de ses ministres, autorisés expressément à cela.

« Fait à Saint-Pétersbourg, ce 12 septembre (vieux style) 1723.

« De la part de Sa Majesté Impériale :

« Comte Gabriel de Golofkin, grand chancelier de l'empire russe.

« Baron André d'Ostermann, conseiller privé de Sa Majesté russe.

« Basile de Stenpanoff, conseiller privé de la chancellerie. »

« De la part du schach de la Perse :

« Ismael Beel, ambassadeur. »

L'empereur veut faire de Cronstad une forteresse de vingt bastions, suivant le plan du général Kohorn.

Le 14 septembre, un courrier arrive avec la nouvelle que le général Matuschckin s'est emparé, le 28 juillet, de Baku, après un bombardement de trois jours. Elle n'est pas considérable, mais c'est le meilleur port de toute la mer Caspienne, où l'on trouve en abondance le plus excellent pétrole ou naphte. Il sort d'un rocher avec le bruit de l'eau qui bout. Les Persans s'en servent avec beaucoup de succès pour leurs lampes et leurs feux d'artifices.

Le temps du départ de l'ambassadeur persan étant arrivé, il dit aux ministres qu'il regrettoit de n'avoir pu donner une fête à l'empereur. Ils lui répondirent qu'il étoit bien le maître de l'amuser à sa manière. Il envoye donc un Jesaul ou enseigne inviter la cour et les ministres à dîner. Il alla recevoir le zar aux bords de la Neva. La table étoit couverte de confitures et de viandes froides. L'ambassadeur se mit derrière la chaise du zar et le servit. Les cavaliers persans apportèrent les mets chauds sur leurs têtes. Ceux qu'on distingua le plus et qui passent pour les plus fins chez eux, furent du riz et du mouton en tranches qu'ils appellent polay, ensuite une espèce de confitures remplie de grandes tranches de réglisse qu'il appellent tuschap. L'empereur but le premier à la santé du schach, ensuite, l'ambassadeur à celle de l'empereur, en disant : « Ak patz schar baschen, à la santé de la tête blanche de l'empereur. » Celui-ci qui s'amusa beaucoup, resta depuis trois heures de l'après-midi, jusqu'à minuit, nomma pendant le repas l'enseigne de la garde Maschafsky pour son résident auprès du jeune schach, avec lequel l'ambassadeur partit le 25 septembre comblé de présens du zar.

L'empereur fait transporter les os du prince Alexandre, surnommé Nevski ou Nevien, fameux dans les annales russes par ses grandes actions, et principalement par la bataille qu'il gagna près de la Newa[1], dans un couvent nouvellement construit, et fait accompagner son cercueil de trois à quatre cents ecclésiastiques.

L'empereur voulant couronner publiquement son épouse Catherine, publie sur cela un manifeste, le 15 novembre, de la teneur suivante :

« Nous, Pierre Ier, etc., faisons savoir par ces présentes à

[1] Cette bataille eut lieu en 1240. Alexandre y défit les Suédois et les Danois coalisés contre lui, avec les chevaliers de l'ordre teutonique. Ce prince vainquit aussi les Tatares et affranchit son pays du tribut que lui avoient imposé les successeurs de Genghis-khan.



toute notre nation, ecclésiastiques, militaires, civils et autres nos fidèles sujets.

« Personne n'ignore que les potentats chrétiens ont eu la coutume immuable de faire couronner leurs épouses, depuis les empereurs grecs orthodoxes, tels que l'empereur Basile, Justinien, Héraclius, etc.

« Et personne n'ignore les longues fatigues et dangers de toute espèce, où nous avons été exposés sans avoir égard à notre vie, pendant vingt et un ans de guerre, que nous avons terminés par une paix aussi utile que glorieuse, et comme notre très-chère épouse l'impératrice Catherine nous a été d'un grand secours, nous accompagnant partout, assistant à toutes nos opérations guerrières, de son bon gré et propre volonté, sans montrer les foiblesses ordinaires à son sexe, nous ayant été principalement utile à la bataille de la Pruth dans un temps de détresse où les choses étoient, elle ne laissa point voir qu'elle étoit femme, montrant, au contraire, le courage du plus vaillant homme, ce que toute notre armée confirmera et qu'elle a déjà appris à tout notre empire par son récit. Nous nous sommes donc résolu, en vertu du pouvoir souverain que nous en avons, de couronner notre épouse en reconnoissance de tout cela, ce qui se fera infailliblement avec la volonté de Dieu cet hiver à Moscou. En conséquence, nous en avertissons, par ces présentes, tous nos fidèles sujets auxquels nous resterons toujours affectionnés par notre grâce impériale.

Saint-Pétersbourg, 15 novembre 1723.

« Petr. »

On fait les préparatifs les plus somptueux pour ce couronnement. L'empereur forme une nouvelle garde à cheval pour l'impératrice, et nomme soixante dames pour la servir dans la cérémonie en robes de cour. Les habits furent commandés en France pour le prix de quatre mille roubles. Le manteau de l'impératrice étoit parsemé de doubles aigles

d'or. La couronne coûta un million et demi de roubles et étoit ornée du grand rubis du prince Gagarin. Pour rendre le couronnement de l'impératrice plus éclatant, Sa Majesté Impériale invita lui-même les ministres étrangers à le suivre à Moscou, où cette auguste cérémonie devoit se faire le 18 de mai.

L'amirauté donne à l'empereur l'état de sa marine, consistant en quarante et un vaisseaux de ligne, quatorze mille neuf cent soixante matelots et deux mille cent six canons.

L'empereur qui avoit ordonné aux Tatares et Kalmyks de sa domination, de continuer la guerre en Perse, pour épargner ses bonnes troupes, apprend que les derniers ont été forcés par le chan Ajuka de se réfugier à Astracan.

Le hettmann des Kosaks de l'Ukraine veut réclamer leurs anciens priviléges et franchises, ce qui indique du mécontentement parmi eux. Il provenoit des services que l'empereur en exigeoit contre leurs priviléges, tantôt pour creuser des canaux, tantôt pour construire des forteresses, tantôt pour les envoyer en Perse. Pierre Ier, sachant en outre que le soldat turc demandoit la guerre, se trouve obligé à prendre toutes ses précautions. Il y avoit en Ukraine, dans ce moment, soixante-dix mille hommes, et vingt-quatre mille à Woronesch pour réparer la flotte et prêts à passer, en cas de rupture avec les Turcs, vers Azoff et à couvrir, par une diversion, les provinces conquises en Perse.

Les Turcs, fiers de la conquête de la Géorgie, avoient assuré à l'ambassadeur de France que le zar n'auroit pas un pouce de terrain du côté de la mer Caspienne. Miriweis paroissoit d'ailleurs en faveur depuis qu'il avoit reconnu le sultan pour chef des musulmans, et qu'il souhaitoit faire cause commune avec lui pour extirper les ennemis de leur religion.

Hassan Pascha, séraskier de Babylone, s'empare d'Hamadan et s'ouvre le chemin d'Ispahan. Depuis ce moment, les conférences avec l'ambassadeur de France et le ministre de la Russie sont rompues. On donne cent jours au dernier

pour faire savoir au zar que la Porte ne le souffrira point sur les bords de la mer Caspienne, et savoir sa réponse.

L'ambassadeur du nouveau schach à la Porte y est très-mal reçu.

Le ministre du zar reçoit ordre de dire au grand vizir, qu'il ne demandoit pas mieux que de vivre en bonne harmonie avec le sultan, que les affaires de la Perse ne devoient pas rompre; que lui, zar, avoit prouvé la fidélité de sa parole; qu'il n'a jamais voulu étendre sa domination en Perse, n'ayant cherché qu'à protéger le commerce de ses sujets et soutenir le schach dans ses droits, et qu'il ne pouvoit se désister du dernier sans compromettre son honneur; que le zar ne conserveroit de ses conquêtes que ce que la Porte jugera elle-même nécessaire pour couvrir son commerce; mais si elle en exige la restitution, alors elle doit s'expliquer sur l'équivalent qu'elle offre.

Voici maintenant la relation du couronnement de l'impératrice Catherine, telle que la cour la fit publier alors, c'est-à-dire en 1724 :

On avoit pratiqué deux allées dans le Kremel qui traversoient la grande place qui est devant l'appartement impérial; elles avoient quinze pieds de largeur et étoient tapissées de drap rouge. L'une commençoit au Krasnoje Krilzo, c'est ainsi qu'on nomme le grand escalier qui mène aux appartements de l'empereur, et étoit continuée jusqu'à la première église cathédrale; l'autre, depuis le même endroit, aboutissoit à la seconde cathédrale de Saint-Michel Archange.

La première cathédrale, où se devoit faire la cérémonie du couronnement, étoit richement décorée, autant que le supporte l'usage de l'église grecque, qui ne permet pas de couvrir de tapisseries ni d'autres pareils ornements les images des saints. Entre quantité de chandeliers faits en forme de couronnes, qui étoient suspendus dans la première cathédrale, il y en avoit un grand au milieu de tous les autres; il est d'argent fin et, tant par son extraordinaire grandeur que par la façon, qui en est admirable, il peut passer pour une

curiosité de l'Europe; il étoit garni de bougies dorées. Les trois marches de devant l'autel et le pavé de l'église étoient couverts de riches tapis brodés d'or, depuis l'autel jusqu'au trône et jusqu'à la loge ordinaire de l'impératrice. Au milieu de l'église, depuis l'autel jusqu'au trône, il y avoit des deux côtés des bancs tapissés de drap cramoisi pour les archevêques et les prélats.

Vis-à-vis de l'autel, au milieu de l'église, il y avoit un baldaquin de velours cramoisi, au dedans duquel se voyoient les armes de Russie, savoir : une aigle de sable, chargée sur l'estomac d'un saint George et tout à l'entour le cordon de l'ordre de Saint-André; aux deux côtés étoient dans six cartouches les armes de Kief, de Wolodimer, de Novgorod, de Casan, d'Astracan et de Sibérie, blasonnées avec leurs métaux et leurs émaux en broderie. Le baldaquin étoit d'une broderie d'or relevée en bosse et accompagnée de franges, de bossettes, de touffes et de cordons très-riches; de haut en bas pendoient des chaînes parées de galons d'or, et aux quatre coins étoient des colonnes travaillées et couvertes d'or et de soye rouge, en forme de pyramides.

Sous ce baldaquin étoit un trône magnifique doré et artistement fait, haut d'environ treize aunes et large de chaque côté d'environ six aunes et demie, sans compter les douze marches et les deux places qu'on avoit laissées entre elles à dessein. Des deux côtés des marches, depuis le haut jusqu'au pavé, étoit une balustrade haute de treize pieds, en sculpture, avec des figures hiéroglyphiques. Cette balustrade s'élargissoit des deux côtés vers l'autel en forme de cercle, afin d'avoir le passage plus libre pour la cérémonie. Le pavé et les marches du trône étoient couverts d'un velours cramoisi. Au haut, sur l'estrade, au-dessous du baldaquin, étoient, à une certaine distance l'un de l'autre, deux fauteuils à l'antique, mais brillans de pierreries, pour Leurs Majestés Impériales; celui de l'empereur à la droite, et celui de l'impératrice à la gauche. Assez près et à la droite du premier étoit une longue table

couverte d'un drap d'or magnifique qui pendoit jusqu'à terre et sur laquelle étoient des ornemens.

Les loges ordinaires de Leurs Majestés Impériales dans cette église étoient tapissées de drap d'or, tant en dehors qu'en dedans, avec de superbes coussins, et par-dessous d'un velours ponceau galonné d'or.

Entre les deux grosses colonnes du milieu, à la droite, tout du long auprès des marches, on avoit ménagé une place parée de tapis et de drap d'or, avec l'aigle d'or en broderie; et c'est de là que les princesses impériales et les duchesses de Meklembourg et de Courlande virent toute la cérémonie. Derrière cette place, il y en avoit une autre richement préparée pour Son Altesse Royale le duc de Holstein.

A main gauche de la place ordinaire de l'impératrice étoit une espèce d'amphithéâtre destiné pour cinq dames qui, après la cérémonie, devoient accompagner l'impératrice jusqu'au monastère de l'Ascension et porter la queue du manteau impérial à la descente du carrosse. Ces dames étoient mesdames de Jaguschinski et de Matuschkin, femmes de lieutenants généraux; madame de Günther, femme du major général; madame de Balck et la princesse Trubezkoi.

A la droite de la grande porte de l'église par où l'impératrice devoit entrer, il y avoit une place élevée d'un pied, longue de douze et large de huit, où étoient les majors généraux Tschekin, Wolkoff, Lewaschef, le prince Jesupoff, Soltikof et le contre-amiral Sinizinski, qui portoient un autre dais fort riche sur six bâtons d'argent massif. Sur chacun il y avoit huit aigles d'argent doré, avec des couronnes et quatre fleurons, et des houppes d'or massif suspendues à des cordons d'or. C'est sous ce dais que l'impératrice devoit se rendre, après la cérémonie, d'une cathédrale à l'autre.

Au côté occidental de la cathédrale, vis-à-vis de l'autel, il y avoit derrière le trône deux galeries en forme d'amphithéâtre, drapées en rouge et partagées en deux. Dans la première, à la droite de l'autel, étoient les généraux et autres personnes de distinction qui devoient assister à la cé-

rémonie, et dans l'autre, plus près du trône, aussi à la droite de l'autel, étoient les dames et demoiselles du premier ordre.

Dans la galerie qui étoit à la gauche et décorée de la même manière étoient, dans l'enclos le plus proche, les ministres étrangers, et dans la seconde, les gentilshommes étrangers qui souhaitoient de voir la cérémonie. On avoit bâti de pareilles galeries le long de l'église pour les dames, qui pouvoient entrer par billet.

Plus bas, entre le trône et les galeries, étoit un amphithéâtre élevé pour les gentilshommes de la nation russienne qui n'avoient point d'emploi dans la cérémonie.

Les dames et demoiselles qui étoient nommées pour s'y trouver étoient en habit de cour de drap d'or et d'argent, avec des robes brodées superbement et chargées de pierreries. Tous les seigneurs et cavaliers étoient aussi magnifiquement habillés.

La veille du jour destiné au couronnement, l'empereur et l'impératrice, avec la famille impériale, partirent d'une maison de plaisance et allèrent coucher au château du Kremel, que le comte Tolstoi, grand maréchal, avoit fait réparer; car, depuis plus de vingt ans que Sa Majesté n'y résidoit plus, on l'avoit fort négligé.

Le soir, fort tard, on sonna toutes les cloches des églises et des monastères, et l'on fit quelques prières que l'on fait d'ordinaire avant le couronnement.

Le 18 mai, les gardes du corps de Leurs Majestés Impériales se rendirent au Kremel, sous le commandement de M. Romanzoff, brigadier et major des gardes, et se postèrent dans la grande place nommée Iwan. Les grenadiers des gardes, avec des casques ornés de plumes, se mirent devant les appartemens impériaux, sur le grand escalier nommé Krasnoje Krilzo, et aux allées qui conduisoient aux cathédrales. Pendant ce tems-là, les principales personnes de la cour se préparoient pour la cérémonie dans la salle nommée la salle de la Table, que l'on avoit destinée à cet effet, de même

que différentes personnes de l'un et de l'autre sexe qui avoient quelques fonctions dans le couronnement. Son Altesse Royale le duc de Holstein s'y trouva aussi avec toute sa cour, en habits magnifiques.

A neuf heures du matin, le haut et le bas clergé s'assembla dans l'église, au son de la grosse cloche, et fit les prières ordinaires pour la prospérité de Leurs Majestés Impériales.

Après les psaumes marqués par la liturgie, le clergé, en habits pontificaux, attendit Leurs Majestés.

L'empereur se rendit ensuite de son appartement à la salle de l'assemblée; et, comme l'impératrice étoit tout habillée dans son appartement, que les préparatifs du couronnement étoient entièrement achevés, et qu'enfin toutes les personnes nommées pour y assister étoient présentes, la marche commença, à dix heures du matin, dans l'ordre suivant:

I. La moitié des cavaliers gardes de l'empereur, avec leurs officiers à la tête.

II. Les pages de l'impératrice avec leur gouverneur.

III. Le brigadier Schuwalof, grand maître des cérémonies, avec sa masse de cérémonie à la main. Ses collègues, le colonel André Weljaminoff et le conseiller de la chambre Naoumoff, étoient dans l'église pour faire ranger les spectateurs et ceux qui entroient avec la procession.

IV. Les brigadiers, les députés des provinces et autres personnes de ce rang, les majors généraux et autres de pareil rang, les lieutenans généraux et les généraux.

V. Après eux, les deux grands hérauts d'armes de l'empire, Pleschtschejeff et le comte Santy, en habits de cramoisi brodés d'or, sur quoi était brodée l'aigle impériale, et ayant en main le bâton de leur charge.

VI. Les ornemens qu'on avoit tirés le matin du trésor et placés sur une table et sur des coussins brodés d'or dans une chambre vis-à-vis de l'appartemeut impérial.

VII. Le manteau impérial étoit porté sur deux coussins par le prince Gallicin et le comte Ostermann, conseillers privés; il étoit de drap d'or doublé d'hermine; les agrafes,

faites en chaînes, étoient enrichies de quantité de gros brillans, et sur le manteau étoit l'aigle impériale en broderie d'or relevée.

Le globe étoit porté par le prince Dolgoruki, conseiller privé, sur un coussin d'or; il étoit de fin or, surmonté d'une croix enrichie de diamans, de rubis, de saphirs et d'émeraudes.

Le sceptre impérial étoit aussi porté sur un coussin par M. Musin Puschkin, conseiller privé; il étoit émaillé et orné de diamans et rubis et terminé par l'aigle impériale; c'est le même sceptre qui a servi ci-devant au couronnement et au sacre des anciens zars de Russie.

La couronne étoit portée par le général comte de Bruce; elle étoit toute revêtue de brillans, entre lesquels il y en avoit d'une singulière grosseur; les perles en étoient toutes des plus belles d'Orient, d'une grosseur extraordinaire et d'une eau égale. Sur toute la couronne on voyoit quelques pierreries de couleur, entre autres un vrai rubis oriental d'un rare éclat et gros comme un œuf de pigeon. C'est sans contredit le plus riche que l'on connoisse jusqu'à présent. Il étoit au haut de la couronne, à la place du globe, et la croix étoit toute de brillans.

VIII. Le comte Tolstoi, grand maréchal, ayant en main le bâton de maréchal, au haut duquel étoit l'aigle impériale d'or massif, et par-dessus une émeraude de la grosseur d'un œuf de poule.

IX. L'empereur accompagné des deux princes de Menzikoff et de Repnin, feld-maréchaux, en qualité d'assistans, qui marchoient à ses côtés, mais un peu derrière.

X. L'impératrice conduite par le duc de Holstein et accompagnée de l'amiral général comte Apraxin, et du chancelier comte de Golofkin comme assistans, qui marchoient aux deux côtés un peu derrière. La queue du manteau de l'impératrice étoit portée par la princesse de Menzikoff, la comtesse de Golofkin, la comtesse de Bruce, la générale Butturlin et la princesse de Trubezkoi. Les chambellans de l'im-

pératrice et les autres cavaliers de sa cour marchoient ensuite aux deux côtés avec les dames qui portoient la queue du manteau de l'impératrice.

XI. Les dames du premier rang avec les autres dames de la cour, et le reste des femmes de qualité.

XII. Les colonels, les officiers et ceux de la noblesse nationale, qui avoient été nommés pour être présens à la solennité.

XIII. Le reste des cavaliers gardes fermoient la marche. Aussitôt que l'on sortit des appartemens, les cloches de la cathédrale et celles des autres églises commencèrent à sonner, et pendant la marche, les régimens, qui étoient rangés, présentèrent les armes au bruit de la musique et des tambours.

Lorsque les ornemens approchèrent de la porte de la cathédrale, tous les archevêques et le clergé en habits pontificaux, sortirent de l'église sur les degrés, et les deux premiers archevêques, savoir : celui de Novgorod et celui de Pleskov, encensèrent les ornemens et les aspergèrent d'eau bénite.

Quand Leurs Majestés furent près de la porte, l'archevêque de Novgorod leur présenta le crucifix à baiser, et celui de Pleskov leur donna de l'eau bénite. Alors le clergé marcha devant dans l'église, le chœur chantant les psaumes qui commencent : « Seigneur, je chanterai votre miséricorde et votre justice. » Les archevêques et les prélats se placèrent selon leur rang, des deux côtés, sur des bancs placés au rez-de-chaussée. Avant que Leurs Majestés montassent sur le trône, le lieutenant général Iaguschinski, en qualité de capitaine des cavaliers gardes, et le major général Mamonof comme leur lieutenant, se mirent sur la plus haute marche du trône, et le brigadier Léontieff et le colonel Mescherski, étoient sur la marche du milieu ayant en main leurs bâtons de commandement.

Les deux grands hérauts d'armes conduisirent les ornemens sur le trône, où ils furent posés sur la table par ceux qui les portoient. Les grands hérauts d'armes descendirent et s'arrêtèrent sur la première marche d'en bas. Ceux qui

avoient porté les ornemens en firent de même, et se mirent, le comte de Bruce sur la première marche en descendant du trône, le comte Mussin Puschkin sur la seconde, le prince Dolgoruki sur la troisième, le baron d'Ostermann sur la quatrième, le prince Gallicin sur la cinquième, et ils se tinrent debout. Le duc de Holstein mena l'impératrice jusqu'au trône, et se retira à la place qui lui étoit destinée pendant que l'empereur, donnant la main à l'impératrice, monta avec elle sur l'estrade.

Les princes Menzikoff et Repnin, et les comtes Apraxin et Golofkin suivirent Leurs Majestés sur le trône, et se rangèrent contre la balustrade aux côtés de l'empereur et de l'impératrice, pour y faire leurs fonctions d'assistans.

Les cinq dames, qui portoient la queue du manteau impérial, se mirent tout joignant la balustrade derrière le fauteuil de Leurs Majestés, comme les quatre seigneurs assistans pour faire leur office, lorsque l'impératrice descendroit.

Le grand maréchal tenant sa masse élevée, marcha toujours devant Leurs Majestés et les accompagna jusqu'au bout du trône, ensuite de quoi il descendit et se tint debout tout seul sur la première marche. Les généraux et autres personnes de distinction, les dames et demoiselles montèrent aux galeries où chacun se tint debout tant que dura la cérémonie.

Les colonels et ceux de la noblesse russe qui avoient été invités, étoient à gauche entre les deux gros piliers et les chambellans de l'impératrice, et les autres cavaliers et officiers étoient à la gauche du trône.

Aussitôt que Leurs Majestés furent montées sur le trône et assises dans les deux fauteuils, les archevêques et les autres prélats s'assirent sur leurs bancs, tout le reste demeura debout. Alors on sonna les cloches et l'on cessa de chanter. L'empereur se leva et prenant le sceptre de dessus la table, il commanda au grand maréchal de faire approcher les archevêques et les prélats; ils s'avancèrent devant Sa Majesté qui leur parla ainsi :

« Comme par notre déclaration publique nous avons fait connaître notre résolution sur le couronnement de notre trés-chère épouse, notre bon plaisir est que vous y procédiez à ce moment selon le rituel. »

Les archevêques ayant reçu ce commandement s'approchèrent de l'impératrice, et celui de Novgorod lui adressa ces paroles :

« Orthodoxe et grande impératrice, très-gracieuse dame! qu'il plaise à Votre Majesté de réciter tout haut le symbole de la foi orthodoxe en présence de ses fidèles sujets. »

L'impératrice l'ayant fait, l'archevêque dit : « La grâce du Saint-Esprit soit avec toi, » ce que tout le clergé répéta tout bas. On commença aussitôt le couronnement de la manière suivante : L'impératrice se mit à genoux sur un coussin, et le premier archevêque la bénit avec le signe de la croix, lui imposa les mains, ôta sa mitre et récita cette prière. : « Seigneur notre Dieu, Roi des rois, de qui toutes les puissances relèvent ; vous, qui par le ministère de votre prophète Samuel, choisîtes David pour votre serviteur et l'oignîtes pour être le roi de votre peuple, exaucez la prière que nous vous adressons, nonobstant notre indignité, regardez du haut de votre sainte demeure, et rendez digne de l'onction sacrée votre fidèle servante, notre orthodoxe et grande impératrice Catherine Alexiewna, que vous avez élue pour être dame et maîtresse sur votre peuple, que vous avez rachetée par le précieux sang de votre Fils unique, révêtez-la de votre force, mettez sur sa tête une précieuse couronne, accordez-lui une longue vie, mettez dans sa main le sceptre du salut, placez-la sur le trône de la justice, armez-la de l'armure de l'Esprit-Saint, fortifiez ses bras, soumettez-lui tous les peuples infidèles, que votre crainte ne sorte point de son cœur, qu'elle n'ait point d'autre volonté que celle de vous obéir, maintenez-la dans la véritable foi, et faites qu'elle se montre toujours la vraie protectrice de la doctrine de la sainte Église catholique, qu'elle juge votre peuple selon la justice, qu'elle fasse justice aux affligés, qu'elle soulage les enfans des pau-

vres, et qu'enfin elle obtienne votre royaume céleste. »

Lorsque cette prière fut achevée, l'impératrice se releva, les deux archevêques prirent le manteau impérial du couronnement le donnèrent à l'empereur, qui, sans quitter le sceptre en revêtit l'impératrice. Leurs Majestés se mirent ensuite à genoux sur les coussins et l'archevêque lut tout haut cette prière :

« Unique roi du genre humain, ceux que vous avez choisis pour le gouvernement temporel, sont prosternés avec nous en votre présence, nous vous supplions tous, Seigneur, de leur conserver votre protection, fortifiez leur empire, accordez-leur la grâce de faire toujours ce qui vous est agréable, faites fleurir de leurs jours la justice, multipliez leurs prospérités, afin que sous leur doux gouvernement, nous menions une vie sage et tranquille dans la pratique des vertus et de la piété. »

L'impératrice s'étant relevée, l'empereur reçut des mains des archevêques la couronne, qu'il mit sur la tête de l'impératrice sans quitter le sceptre qu'il tenoit toujours à la main. Les archevêques la bénirent en prononçant ces paroles : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » L'empereur demeura debout ayant le sceptre à la main, et l'archevêque mit dans celle de l'impératrice le globe impérial.

Après cela, Leurs Majestés s'assirent sur le trône et reçurent les complimens de félicitation, tant du clergé que des laïques, pendant que le chœur chantoit le cantique accoutumé pour la prospérité de Leurs Majestés. Alors, se fit la première décharge générale de toute l'artillerie et une salve de mousqueterie par les soldats postés sur la place d'Iwan, et l'on sonna toutes les cloches des églises, comme il est marqué dans la liturgie[1].

Leurs Majestés remirent ensuite le sceptre et le globe à ceux qui les devoient porter, et qui les mirent sur la table.

[1] Il est curieux de comparer ce couronnement avec celui de l'empereur Alexandre II, qu'a décrit avec charme et intelligence, le comte Joachim Murat, Paris 1851, un volume in-8°.

L'empereur et l'impératrice, ayant la couronne et le manteau impérial, descendirent ensemble du trône, avec la même cérémonie qu'ils y étoient montés, et s'avancèrent jusqu'au pied de l'autel d'où ils se rendirent à leurs places ordinaires et y entendirent l'office.

Les princes Menzikoff et Repnin suivoient l'empereur, et les comtes Apraxin et Golofkin, l'impératrice ; les deux premiers s'arrêtèrent devant la place de l'empereur, et les deux autres demeurèrent à la gauche de l'impératrice. Les cinq dames qui portoient la queue du manteau impérial, prirent leur place sur le petit amphithéâtre à la gauche de Leurs Majestés.

Le grand maréchal, comte de Tolstoi, ayant accompagné Leurs Majestés jusqu'à leurs places, demeura devant l'impératrice sur la première marche de l'autel. Les autres seigneurs, tant ceux qui avoient porté les ornemens, que les officiers commandans des cavaliers gardes, et les deux grands hérauts reprirent leurs places.

Durant la liturgie, l'impératrice ôta quelquefois sa couronne, qui étoit gardée pendant ce temps-là par M. Macarof, secrétaire du cabinet.

Quand on commença de chanter les prières de la communion, on étendit un double tapis de velours rouge, depuis la loge de l'impératrice le long du chemin, par où elle devoit passer pour aller recevoir le sacre et la communion, et tout auprès de la porte du sanctuaire un tapis brodé d'or.

Lorsque les prières pour la communion furent chantées et qu'on eut ouvert le sanctuaire, Leurs Majestés descendirent de leurs places et l'empereur prit l'impératrice qui avoit la couronne sur la tête et le manteau impérial, et l'amena par la main sur le chemin couvert de velours, jusqu'au tapis qui étoit à l'entrée du sanctuaire, où elle s'agenouilla sur un coussin brodé d'or. Les deux évêques, en qualité de prélats de la seconde classe, apportèrent les saintes huiles dans les vases particuliers, et un archevêque, en qualité de prélat du premier ordre en oignit l'impératrice au front, sur la

poitrine et aux mains, en répétant à chaque fonction ces paroles : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » D'autres archevêques de la première classe l'essuyèrent avec du coton, qu'ils mirent dans un réchaud sur l'autel. L'impératrice se releva ensuite et se rangea un peu du côté gauche, et l'archidiacre qui avoit en main le saint sacrement dans un ciboire, ayant dit tout haut ces paroles accoutumées : « Approchez avec piété et avec foi, » elle se remit à l'entrée du sanctuaire, où elle reçut la communion des mains de l'évêque officiant ; sans sortir de cette place, elle reçut ensuite des mains de l'archevêque le pain bénit, et en troisième lieu un peu de vin chaud.

Deux archiprêtres de la cathédrale apportèrent un bassin d'or.

L'archimandrite ou l'abbé du monastère de la Trinité, présenta une aiguière d'or avec de l'eau, et deux autres archimandrites, savoir ceux des monastères de Tschudovski et de Symonovski, présentèrent la serviette à Sa Majesté.

Cela étant fait, Leurs Majestés retournèrent à leur place ordinaire, et ce fut alors que se fit la seconde salve.

Chaque fois que l'empereur ne donnoit pas la main à l'impératrice, elle étoit menée par les comtes d'Apraxin et de Golofkin, et la queue du manteau impérial étoit portée par les cinq dames.

A la fin de l'office, Théophane, archevêque de Plescow, qui est un des premiers du synode[1], fit un discours où il toucha en peu de mots les rares vertus dont le ciel a orné l'impératrice, et fit voir que c'étoit avec beaucoup de justice qu'elle avoit reçu la couronne de Russie des mains de Dieu et de son époux, et finit par une félicitation au nom des États de la patrie.

[1] Il étoit aussi un des premiers mécréants du règne, plus fatal que bienfaisant, de Pierre Ier. C'est à lui que l'Église russe doit principalement l'institution calviniste du synode et l'avilissement dans lequel gît encore son clergé. (V. la *Nouvelle biographie* de MM. Didot, à l'article *Prokopovitch*.)

Quand le service fut achevé, le grand maréchal donna ordre aux maîtres de cérémonie, afin que l'on se remît en marche pour se rendre de cette cathédrale à l'autre, ce qui se fit dans le même ordre que quand on étoit venu du palais, excepté que l'empereur sortit par un autre appartement.

Dès la fin de l'office, le duc de Holstein quitta sa place et se rendit auprès de l'impératrice pour l'accompagner comme auparavant. Elle marchoit avec la couronne et le manteau impérial, et sortit de l'église sous le baldaquin porté par les six majors généraux qui ont été nommés ci-dessus. On portoit devant elle le sceptre et le globe. Le grand maréchal, comte Tolstoi, marchoit immédiatement devant elle, et aux deux côtés, un peu derrière, suivoient les deux assistans, les comtes Apraxin et Golofkin. Les cinq dames portoient la queue du manteau impérial.

Lorsqu'elle sortit de l'église, au bruit des trompettes et des timbales, on fit la troisième salve et on sonna les cloches de toutes les églises, ce qui fut accompagné des cris de joie et des acclamations d'une foule inexprimable de peuple.

Derrière l'impératrice marchoit le feld maréchal prince Menzikoff; le président de la chambre des finances Pleschtschejeff et le conseiller de la trésorerie Prinzenstern portoient, aux deux côtés, une bourse de velours rouge brodée d'or, dans laquelle il y avoit des médailles d'or et d'argent, que le prince Menzikoff jetoit au peuple dans le temps que l'impératrice alloit à pied d'une cathédrale à l'autre.

La compagnie des cavaliers gardes de l'empereur étoit rangée en haie aux deux côtés, et aussitôt que la procession fut entrée dans l'église, elle monta à cheval et attendit que l'impératrice montât en carrosse.

Devant la porte de l'église vint un archevêque ayant le crucifix, et lorsque l'impératrice fut entrée, on chanta les litanies, après quoi elle alla faire ses prières au tombeau du zarewitsch Démétrius[1] et à ceux des glorieux ancêtres de l'empereur.

[1] Ce *Démétrius* étoit le dernier rejeton de la famille souveraine des

L'impératrice monta ensuite dans un carrosse attelé de huit chevaux, et se rendit au monastère Wosnesenski, où est la sépulture des dames du sang des zars.

Pendant ce tems-là, les maîtres de cérémonie demeurèrent dans la seconde cathédrale et y attendirent le retour de Sa Majesté avec la procession, à la réserve des personnes nommées pour la suivre dans cette marche.

Pendant que l'impératrice fut visiter les deux églises, l'empereur retourna au palais; le duc de Holstein accompagna l'impératrice dans toutes les stations de cette cérémonie, qui fut terminée par un superbe festin à cinq tables. La première de l'empereur et de l'impératrice seuls, la deuxième du duc de Holstein seul, la troisième celle du clergé, la quatrième celle des ministres et des officiers de la couronne, et la cinquième celle des dames.

Le lendemain, l'impératrice reçut les complimens de toute la cour, étant placée sous le dais de la grande salle, et admit à lui baiser la main tous ceux qui voulurent avoir cet honneur. Enfin l'empereur fit, à l'occasion de cette fête, une promotion considérable de chevaliers, de généraux et d'autres officiers.

Cette année n'est point accompagnée des divertissemens accoutumés. La santé de l'empereur paroît s'affoiblir de jour en jour; il n'aime plus la compagnie, il ne s'occupe qu'à lire et à tourner. Un chagrin secret semble s'être emparé de son âme, il est inquiet et rêveur, il va rarement à l'amirauté et au sénat; aussi il n'a plus de confiance dans les médecins comme autrefois.

La compagnie du Mississipi fait proposer au zar, par M. de Campredon, de lui abandonner la pêche des baleines et du

Ruriks, qui a présidé durant sept siècles aux destinées de la Russie; mais le corps de cet enfant, canonisé on ne sait trop pourquoi, qui repose au Kremlin, est-il bien celui du *vrai* Démétrius? C'est ce que, pour notre part, nous ne supposons pas. (V. *Discours merveilleux et véritable de la conquête faite par le jeune Démétrius du sceptre de son père*. Paris, chez Techener.)

cabillot à Kola, dans la Laponie russe. Comme ce commerce auroit fait entrer une somme considérable d'argent en Russie, le ministre crut qu'il réussiroit; mais l'empereur, préférant de donner ce commerce à ses propres sujets, demande du tems pour répondre.

On recrute les troupes et on les augmente de vingt bataillons.

Le gouverneur de Sibérie ayant informé l'empereur que les Mogols molestoient continuellement les sujets russes et les caravanes venant de la Chine, Pierre Ier donne ordre au colonel de Tobolsk de marcher contre eux avec deux mille hommes de troupes régulières et quatre mille Kalmyks.

Il annonce que si la Providence lui rend la santé il fera deux voyages, l'un à la Chine, pour assurer à sa nation un commerce avec cet empire, et l'autre en Italie, parce que, étant avec le feld maréchal Scheremetoff, en 1694, sur mer, où il courut risque de la vie, il promit à Dieu et à saint Pierre, son patron, de visiter son tombeau à Rome, et dit à ce général qu'il l'y accompagneroit, puisqu'il y avoit déjà été[1].

Plusieurs personnes sont enfermées dans la forteresse pour avoir glosé sur le couronnement de l'impératrice.

La Newa s'étant de nouveau débordée, Pierre Ier fait entourer la petite maison de bois, où il avoit logé treize ans auparavant, d'une muraille de pierre, pour la conserver jusqu'aux tems les plus reculés.

Il examine le nouveau canal de Ladoga, dont les trente et une premières werstes, qu'on avoit mis cinq ans à faire et dont chacune coûtoit dix mille roubles, étoient gâtées par la pluie, tandis que les cinq que le général Münnich venoit d'achever dans un seul été ne coûtoient que sept mille cinq cents roubles chacune. Ce général est comblé de louanges et de présens.

[1] Scheremetof a laissé le journal de son voyage. Ce journal a été traduit du russe en français et publié en 1859 par la librairie Franck.

L'empereur crée, à l'occasion du couronnement de l'impératrice, le nouvel ordre d'Alexandre Newski.

L'amour-propre du prince Menzikoff, se trouvant blessé de ce que les ambassadeurs et ministres des cours étrangères ne lui faisoient point assez d'honneur, cherche à s'en venger, en leur ôtant le privilége, dont ils jouissoient depuis un tems immémorial, d'avoir une garde d'honneur pour la sûreté de leurs personnes et de leurs effets. Il représente donc à l'empereur qu'il est aussi injuste qu'inutile, puisque ses ministres ne l'ont à aucune cour, à l'exception de celle de Meklembourg, et il vient à bout de le leur faire ôter. On n'en laissa qu'au premier envoyé de Holstein et à M. de Daillon, parent de M. de Bonac, ambassadeur de France à Constantinople, ce qui fit beaucoup crier tous les autres.

L'empereur ordonne qu'aucun homme n'entrera dorénavant dans un couvent qu'après l'âge de cinquante ans, et aucune femme qu'après celui de quarante, pour prévenir la facilité qu'a un mari de faire enfermer sa femme, les frères, leurs sœurs, etc.

L'empereur, qui sentoit ses forces diminuer, avoit grande envie de laisser l'impératrice à Moscou, pour lui confier les affaires et voir le sentiment du peuple; mais, sa santé s'affoiblissant de jour en jour, il préfère de la garder avec soi pour qu'elle ait plus de soin de lui. Son départ pour Saint-Pétersbourg est fixé au 27 juin.

M. de Daillon, parent de l'ambassadeur de France à Constantinople, fut chargé de différentes commissions pour l'empereur, relatives aux affaires de la Perse.

Un grand conseil s'étant tenu, le grand vizir trouve moyen de gagner le muphti, et il est décidé que le zar n'ayant pas d'inimitié dans le cœur contre la Porte, ni intention d'empêcher les Turcs d'avancer en Perse, la loi mahométane ne permettoit point d'attaquer les Russes. C'est M. de Daillon qui porta ces nouvelles au zar, à qui elles furent si agréables, qu'il le combla de toutes les honnêtetés possibles. Il donne de nouvelles assurances de l'amitié la plus inviolable, plu-

sieurs plans et projets, avec une escorte de quinze dragons, à M. de Daillon, et des présens magnifiques. Il lui donne aussi une pelisse, pour le grand sultan, de renards noirs, estimée par les connoisseurs plus de dix mille écus de Hollande; le grand vizir n'en reçut pas moins. Dès ce moment, l'empereur fit cesser les préparatifs de guerre.

Nous avons dit que les Kosaks demandoient qu'on les rétablît dans leurs priviléges; l'empereur n'en avoit pas trop envie; il ne vouloit cependant pas les effaroucher tant qu'il n'étoit pas sûr des dispositions de la Turquie. Il envoye actuellement leurs colonels et députés, qui étoient encore enfermés à la forteresse de Saint-Pétersbourg et aux galères à Reval, sans autre forme de procès.

L'ambassadeur de France à Constantinople stipule les préliminaires suivans entre le zar et le sultan :

1° Pour que le sultan se tire avec honneur des expéditions qu'il a commencées contre la Perse, les deux puissances tâcheront de persuader au sophi de demander à la Porte, par une ambassade, qu'elle n'étende pas ses conquêtes plus loin et consente au traité fait entre l'empereur et le sophi, pourvu cependant qu'il ne renferme rien qui soit contre l'honneur et les intérêts de la Porte;

2° Le zar conservera le pays situé entre les monts Caucase et les bords de la mer Caspienne, avec Derbent, Baku, Ghilan, Masanderan et Astrabat, jusqu'à la rivière d'Osso ou Oxus, dans le royaume des Usbekiens;

3° Le zar se contentera de la côte méridionale de Ghilan jusqu'à la rivière d'Osso;

4° On joindra à la ville de Derbent une bonne partie de pays entre les deux mers;

5° Les frontières de l'empire russe et de la Turquie seront fixées entre les villes de Schamachie et de Baku;

6° La Porte, outre les provinces dont elle s'est déjà rendue maîtresse en Perse, aura encore celles d'Érivan, de Tauris et de Casbin, jusqu'aux anciennes frontières ottomanes, près de Wan et d'Argaru;

7° Pour ce qui regarde les autres pays que la Porte demande, cela s'arrangera dans le traité général à la satisfaction du sultan, principalement si le zar est content sur l'article des conditions du commerce. Signé à Constantinople, le 2 juillet 1724.

Six jours après, le traité définitif de paix est conclu. En voici la teneur :

L'émir Mahmud, fils de Miriweis, ayant attaqué le schach Hussein, s'étant emparé de la ville capitale et l'ayant fait prisonnier avec ses enfans, la Porte, pour prévenir la ruine totale de cette monarchie, a trouvé nécessaire d'y envoyer une armée, afin de s'assurer des provinces les plus proches et en particulier de la Géorgie. Le zar, de son côté, voulant profiter de cette confusion, s'est rendu maître de Derbent, Baku et autres villes près la mer Caspienne. Il a fait ensuite un traité avec le fils du schach de Perse, en vertu duquel celui-ci cède à l'empereur de Russie, non-seulement les villes et provinces dont il s'est mis en possession, mais aussi celles de Ghilan, de Masanderan et d'Astrabat ; le zar s'obligeant, en retour, d'envoyer des secours contre l'usurpateur Miriweis. Le zar, après avoir signé ce traité, a tâché de disposer la Porte à donner un secours pareil au schach contre Miriweis, en offrant sa médiation au grand sultan pour obtenir, en conséquence, quelques provinces de Perse ; les deux cours acceptèrent la médiation du roi de France, convinrent et arrêtèrent unanimement, après plusieurs négociations, ce qui suit :

1° Les peuples de la province de Schirwan étant tous de la religion mahométane et ayant prêté volontairement serment de fidélité à la Porte, le sultan les prend sous sa protection, en leur donnant un chan nommé Aggi David, qui résidera, en vertu de son diplôme césarien, à Schamachie. On a fixé les frontières comme il suit : Le pays entre Schamachie et la mer Caspienne a été partagé en trois parties : le côté de Schamachie sera au chan, celui d'auprès la mer Caspienne au zar, et la troisième, sur les frontières de Schirwan, entre

Schamachie et la mer Caspienne, à la Porte. On tirera une ligne droite depuis les frontières entre Schamachie et la mer Caspienne jusqu'à la jonction des rivières d'Araxes et de Kur. Là commenceront les frontières; ce qui sera du côté droit appartiendra à la Porte, ce qui sera du côté gauche au zar; chacun pourra construire des forteresses sur son terrain, à condition de s'en prévenir et qu'elles soient éloignées de trois lieues des frontières. Pour faire une démarcation juste et pour éviter toute dispute, on nommera des commissaires intègres et experts, et le roi de France sera prié, comme médiateur, d'interposer ses bons offices pour que la démarcation se fasse au contentement des deux parties. Tout ce que les commissaires statueront sera observé saintement et inviolablement.

2° Le chan de Schamachie ne pourra fortifier la ville, ni recevoir garnison turque. Il sera cependant permis à la Porte d'y envoyer ses troupes, en cas d'une révolte ou d'une émeute, qui toutefois, avant que de passer la rivière de Kur, avertiront les commandans russes qui seront dans le voisinage de leur marche. La Porte pourra avoir des troupes et des commandans en Géorgie, comme étant son domaine actuel.

3° A une lieue d'Erbedil, vis-à-vis de Tauris, on posera une marque d'où l'on tirera une ligne droite jusqu'à la jonction de deux rivières. Tout le pays situé du côté d'Erbedil et de Tauris appartiendra à la Porte, comme Tauris et son lac, Erbedil, Métender, Méraga, Russine, Stoy, Zuret, Simas, Cherire, Bezag, Carabac, Naivand, la forteresse Rewan, avec trois églises et toutes les villes de cette province, Ardelan, Chiorodistan, situées comme d'autres villes et provinces sur la ligne, et déjà sous la domination de la Porte.

4° En cas que le schach fût contraire à cet arrangement, le zar et la Porte se prêteront secours pour le maintenir.

5° Dès que la Porte se trouvera en possession de tous ces pays, elle se joindra au zar pour remettre le schach sur son trône, et les deux puissances lui donneront toute l'assistance possible pour chasser Miriweis ou le prendre.

6° En cas que le sophi rejette ce secours et ces offices, ou qu'il y oppose la force, les deux puissances tourneront leurs armes contre lui, et choisiront à sa place quelqu'un digne de la couronne, auquel elles donneront la souveraineté du royaume, sans que le zar ni la Porte se mêle en aucune façon de ses affaires.

Le traité ayant été signé de part et d'autre, le grand vizir fait présent à chacun des ministres de France et de Russie, ainsi qu'au fils du premier, d'une belle pelisse de zibeline et d'un cheval avec un superbe harnois, et écrit deux lettres de félicitation, l'une au zar, l'autre au grand chancelier Golofkin. Les deux ministres envoyent chacun leur secrétaire avec ce traité en Russie, et le grand vizir uu aga au schach, pour lui faire part de tout, et se mettre en possession de toutes les provinces et villes spécifiées dans le traité.

L'arrivée des secrétaires et le traité sont très-agréables à l'empereur. Un Arménien de condition vient de Perse se mettre sous la protection de l'empereur, qui le questionne sur les circonstances de la prise d'Ispahan par Miriweis, où il s'étoit trouvé. Voici ce qu'il lui raconte. Miriweis n'avoit avec lui que dix-sept mille hommes, et le sophi plus de trente mille, il avoit fait faire une sortie par une partie, mais aucun de ces soldats efféminés n'étoit revenu; il offrit ensuite de capituler et de donner sa fille en mariage au rebelle, qui lui répondit, que comme il seroit bientôt maître de la ville, il la donneroit à un de ses soldats. Il permit le pillage et chargea dix-sept mille chameaux de richesses qu'il y trouva, chaque chameau portant à peu près la valeur de sept mille écus de Hollande; dans le faubourg seul des Arméniens, il y avoit quatre mille livres d'or, poids d'Allemagne, et douze mille d'argent.

Le secrétaire de l'ambassadeur françois à Constantinople repart le 22 août, comblé de bienfaits et de présents de l'empereur, chargé de la ratification du dernier traité. L'empereur nomme M. Rumanzoff son ambassadeur à la Porte et

son plénipotentiaire pour régler les limites entre les deux cours en Perse.

L'enseigne de la garde le prince Mescherski qui étoit allé avec l'ambassadear du schach à Tauris, arriva à Saint-Pétersbourg. Il n'avoit pas été bien reçu du jeune schach qui n'étoit rien moins que content du traité fait par son ambassadeur avec la Russie, et ne vouloit point entendre parler des troupes auxiliaires de la Russie.

L'empereur encourage les sciences, l'agriculture et les fabriques. Il établit une Académie à laquelle il assigne pour cela un capital de deux cent mille roubles, et fait écrire à l'étranger pour engager les savans à venir s'établir à Saint-Pétersbourg et en remplir les places.

Le corps de saint Alexandre Nevski étant arrivé à une lieue du couvent de ce nom, Leurs Majestés et toute la cour vont au-devant à une demi-lieue, et on l'apporte en grande cérémonie, sur une galère, dans l'église du couvent. On place le corps dans un cercueil d'argent enfermé dans un autre de cuivré doré, tout le monde l'embrassa auparavant. Le lendemain l'archevêque de Novgorod donne, à l'honneur du saint, un magnifique dîner à toute la cour.

L'empereur demande au général major Colon, un état détaillé de ce que les fortifications de la Russie coûtent annuellement d'entretien et de réparation. Il lui dit de dresser une ordonnance qui renferme le devoir de tous les militaires, depuis le feld-maréchal jusqu'au soldat.

Le chan des Kalmyks envoye une ambassade à l'empereur. A sa suite se trouvent quelques Tatares de Miriweis à l'insu de l'ambassadeur, on les découvre, ils confessent à la torture leur projet d'ôter la vie à l'empereur, et ils sont roués.

On invente plusieurs genres de divertissemens pour que l'empereur ne s'occupe pas trop des affaires de l'empire, ses forces diminuant à vue d'œil.

Un de ces plaisirs étoit un traînage formé de trente à quarante petits traîneaux dont les enfants se servent. On en lioit vingt à trente ensemble, de façon qu'il n'y avoit qu'une

aune de distance entre chacun. On mettoit sur ces traîneaux des gens du commun, obligés de s'y asseoir à la manière des Orientaux; leurs genoux, à cause du peu d'espace, étoient presque couchés contre les autres. Ils se tenoient avec les mains des deux côtés du traîneau, et dans cette situation ils attendoient leur sort. On atteloit au premier traîneau cinq à six chevaux, les uns contre les autres, et ils couroient au galop avec tous ces traîneaux; tant qu'on passoit dans des rues droites, tout alloit bien; mais, s'il falloit tourner dans des rues étroites, on s'imagine aisément qu'une grande partie des traîneaux, surtout les derniers, se heurtoient et culbutoient contre les maisons, et comme on ne s'arrêtoit jamais, il arrivoit que plusieurs criblés de coups et de contusions, ne pouvoient regagner leurs traîneaux, ce qui étoit réputé pour fautes, et ces fautes étoient expiées par des punitions diverses.

Un autre divertissement fut de glisser. On choisissoit pour cela une montagne très-haute et escarpée où l'on construisoit une élévation avec des planches, le long desquelles on versoit beaucoup d'eau. Ensuite, on mettoit une couche de paille. On versoit une seconde fois de l'eau et ainsi de suite, jusqu'à devenir une montagne de glace. Au sommet, on plaça une table et de l'eau-de-vie. On donna aux glisseurs un paillasson dont ils se servoient au lieu de traîneaux. Trois s'y mettoient l'un après l'autre, et dès qu'ils se laissoient aller, les timbales et trompettes annonçoient leur arrivée. La vitesse dont ils descendoient étoit si grande, que des gens qui l'ont éprouvée, ont assuré qu'étant en bas, ils ne voyoient ni n'entendoient plus.

Les capucins, ayant encouru la disgrâce de l'empereur, reçoivent l'ordre du bureau des affaires étrangères de quitter la résidence dans l'espace de huit jours et l'empire dans quatre semaines.

L'empereur s'apercevoit bien qu'il avoit épuisé ses trésors par ses guerres continuelles; mais il ne s'en inquiète pas beaucoup, sachant que son empire avoit assez de productions

pour réparer ces pertes par le commerce. En conséquence, il fait faire un nouveau tarif des marchandises d'importation et d'exportation; et comme il veut, malgré les remontrances sages et bien vues de ses négocians, faire lui-même l'essai de vendre ses marchandises plus cher, pour cet effet, il envoye trois vaisseaux chargés de productions russes en Espagne et autant en France.

On lui propose d'accorder la liberté entière du commerce, à sa nation. Il voit le bon côté, mais aussi le mauvais, et répond : « Vous avez raison en partie, elle ne pourra jamais être bien menée que par la plus grande rigueur, et à force d'être châtiée pour chaque faute : j'en ai fait l'épreuve, mes gouverneurs de provinces ont aussi assez bien fait leurs fonctions, tant que le vice-zar Romodanoffski les a punis; mais lorsque j'ai cru changer ces âmes viles et rampantes, en leur prêchant la vertu, j'en ai été la dupe. Il m'a fallu en venir à arquebuser l'un, à faire pendre l'autre, et à rosser jusqu'au sang le troisième. Ainsi, je connois très-bien le foible de ma nation et ceux qui l'entretiennent. La première fois que je donnai le monopole du tabac à un de mes sujets, le patriarche qui vivoit alors, outré qu'un Russe prît à ferme une herbe aussi maudite, dont il me donnoit annuellement douze mille roubles, l'excommunia lui, sa femme, ses enfans et petits-enfants, et le maudit publiquement avec toute sa postérité. La nation russe n'est donc pas susceptible de liberté [1], parce qu'elle a trop longtemps gémi sous le despotisme, et qu'elle n'a ni sentimens, ni honneur, ni vertu. Si dans l'église et au milieu de la prière, un de mes sujets trouvoit le moment de voler son prochain, il le feroit en face de l'autel. »

Les ambassades des cours étrangères à la cour de Russie,

[1] A cette ineptie encore niaisement répétée en Russie comme ailleurs, on doit observer que le meilleur moyen de rendre un pays majeur et apte à la liberté, c'est la pratique même des institutions libres; vouloir la refuser jusqu'à ce qu'il sache parfaitement s'en servir, c'est adopter ce précepte absurde qu'il ne faudrait pas entrer dans l'eau avant de savoir nager.



et de la Russie dans ces cours, étoient autrefois très-onéreuses. Car, par exemple, celle que le zar Feodor Iwanowitsch envoya en 1595 à l'empereur Rodolfe Ier portoit en présens mille trois paquets de quarante peaux de zibelines, cinq cent dix-neuf de peaux de martres, cent-vingt de renards noirs, trente-trois mille sept cents de renards ordinaires, trois mille de castors, soixante-quatorze peaux d'élans. Outre cela, les ambassadeurs amenoient souvent à leur suite cinq cents à huit cents personnes, qui étoient défrayées par la cour où ils alloient. Cela engagea la Russie à stipuler, dans le traité d'Andrusow fait avec la Pologne, le nombre de ceux qui accompagneroient les ambassadeurs. Pierre Ier abolit cet usage d'abord avec les Suédois, à la paix de Nystadt, et ensuite avec tous les autres souverains de l'Europe, les Orientaux et Tatares seuls exceptés.

La santé de l'empereur diminua de jour en jour au commencement de l'année 1725, sans qu'il se relâchât en rien de son travail. Il étoit abattu et mélancolique, craignant toujours qu'il ne lui arrivât, comme à Cyrus, Alexandre et César, d'être enseveli sous les ruines de son édifice. Il n'avoit pas dans ce moment la grandeur d'âme que montra son ami, M. le baron Le Fort, qui, étant à l'article de la mort, pria un de ses amis de lui lire plusieurs fois la cent onzième ode du second livre d'Horace, fit entrer les timbales, trompettes et musique complète, et rendit le dernier soupir au son des instrumens. Les médecins et confidens du zar se réunirent pour lui représenter que s'il restoit dans cet abattement et mélancolie, et quittoit absolument toute compagnie et les plaisirs, il ne pouvoit se flatter de guérir. Ces remontrances produisirent leur effet : il chercha à s'amuser.

Il ordonna donc l'élection d'un nouveau pape. On choisit pour cela la maison du dernier mort, Sotof. On attacha donc au haut de l'escalier deux grandes cloches de plomb, deux de bois aussi grandes et soixante-quatre de pierre, chacune de différent calibre. Dans la chambre d'élection on voyoit un [illegible]x marches, couvert d'une étoffe rouge, sur lequel

étoit placé un tonneau moitié bleu, moitié rouge, percé de deux trous, et près de chacun un homme habillé en Bacchus, toujours ivre depuis huit jours. Au-dessus et à droite du tonneau, il y avoit une chaise pour le knes césar ou représentant de l'empereur, comme président de l'élection, et à gauche une autre pour le pape futur. La salle étoit tendue de nattes; autour du trône étoient rangées treize chaises percées, sur lesquelles étoient assis des Bacchus, dont chacun étoit peint différemment. Dans l'autre chambre, où devoit se tenir le conclave, on avoit construit quatorze loges séparées par des nattes; au-devant de chaque loge pendoit un soulier d'écorce d'arbre qui tenoit lieu de lustre. On voyoit aussi une grande ourse et un singe d'argile, ayant derrière eux un petit Bacchus avec un mouchoir rouge qui lui servoit de verre à boire. A terre étoient posés sur une table, au milieu de la chambre, un tonneau d'eau-de-vie et un autre plein de viande, pour les cardinaux, dont la suite fut distribuée dans différentes chambres.

L'empereur convoqua tout le conclave pour le 3 janvier, à deux heures après midi. Il s'assembla dans la maison de Butturlin, et se mit en marche vers celle de Sotof dans l'ordre suivant :

1° Un maréchal en habit bourgeois, avec une grande baguette enveloppée d'un drap rouge;

2° Douze fifres habillés en enfans de chœur du pape, habits et parements rouges, tenant chacun une cuillère entourée de petites sonnettes;

3° Un second maréchal;

4° Soixante enfants de chœur;

5° Cent officiers de l'état civil et militaire, avec les lieutenants généraux, trois à trois, en habits ordinaires;

6° Un troisième maréchal, habillé en cardinal avec un manteau rouge garni de petit gris blanc, suivi :

1. Du prince Repnin avec un autre seigneur, en habit ordinaire;

2. Des généraux Butturlin et Gollowin, le premier dans son uniforme, l'autre en cardinal;

3. De Pierre Ier, en surtout rouge avec un petit collet, ayant à sa droite le prince César habillé en cardinal;

4. D'un nain en habit noir, tenant un rouleau de papier à la main, mis comme le secrétaire ecclésiastique;

5. De quatre rangs de cardinaux en habits pontificaux;

6. De six bègues, comme orateurs du pape, chacun bégayant d'une manière différente. Ils étoient admirables dans leur genre.

7. De Bacchus, plein de vin et d'esprit de vin, assis sur un tonneau, tenant un gobelet d'argent; derrière étoit un petit Bacchus qui lui tournoit le dos, tenant élevé avec les deux mains, au-dessus de sa tête, un Bacchus d'argent doré. Ils étoient portés sur une bière par seize paysans tout à fait ivres, tirés par force des cabarets pour assister à la cérémonie.

Devant la bière marchoit un vieillard tenant des tiges de bois de sapin sèches, qu'un autre homme allumoit de tems en temps avec un flambeau pour représenter l'encens;

8. Un très-grand tonneau posé sur une machine portée par douze hommes chauves, ayant chacun une vessie de cochon enflée à la main;

9. L'orateur Zérégof, en habit noir, manteau long et bonnet quarré de velours noir avec des pointes d'argent, tenant une crosse en forme de pelle sur laquelle étoit un Bacchus peint;

10. Sept cardinaux en habits pontificaux, avec un Bacchus peint sur la poitrine; en main un livre de chansons à l'honneur de Bacchus.

L'impératrice suivoit de loin en carrosse pour voir cette procession. On avoit allumé dans toutes les rues des tonneaux de poix.

A l'arrivée de la procession dans la cour de la maison, un grand nombre de Russes frappa à toutes forces sur des tonneaux vuides, ce qui fit un tintamarre terrible. Les cardinaux furent introduits et enfermés dans la chambre d'élection, avec une bonne sentinelle à la porte.

L'empereur resta jusqu'à minuit, et, en se retirant, mit

son sceau sur la porte, en sorte que personne ne put sortir. Le conclave resta fermé de même, et chacun des cardinaux obligé de boire tous les quarts d'heure une grande cuillère de bois d'eau-de-vie, sans compter d'autres boissons.

Le lendemain matin, à six heures, Pierre Ier revint faire ouvrir les portes aux prisonniers. Les cardinaux passèrent ensuite dans la grande salle destinée pour l'élection, publièrent les trois candidats, en détaillant les qualités qui les rendoient recommandables. Ils ne purent se réunir sur un seul sujet, on passa aux voix; mais chaque fois elles furent égales pour les trois candidats. Alors on convint de les balloter, et le choix tomba sur le commissaire des vivres, nommé Strohost, qui fut tout de suite porté sur le trône. Plusieurs cardinaux pleurèrent amèrement d'avoir manqué cette dignité, puisque le nouveau pape jouissoit de deux mille roubles d'appointemens, outre une maison à Moscou et à Saint-Pétersbourg et autant de bière et d'eau-de-vie de la cave de l'empereur qu'il lui en falloit pour sa consommation et celle de sa famille. Chacun fut obligé de lui baiser la main et la mule, sous peine d'une amende pécuniaire.

De son côté, il distribua de l'eau-de-vie à tout le monde; Bacchus la tiroit du tonneau qui étoit sous le trône. Après quoi on descendit le pape du trône, on le mit dans le grand tonneau dont nous avons fait mention rempli de bière, dont il versa à boire, à droite et à gauche, à tous les assistans.

On servit ensuite une grande table au conclave; l'abbesse et ses trois assistantes portèrent les plats. Il y en avoit de viande de loups, de renards, d'ours, de chats, de souris, etc.

L'empereur s'étant trouvé, *peu de temps après la cérémonie de l'élection d'un nouveau pape*, à la bénédiction des eaux de la Newa et étant resté trop longtems dans l'eau, que le vent avoit fait monter au-dessus de la glace, éprouva à son retour les douleurs les plus cuisantes de la pierre, qui lui causèrent une rétention d'urine; cependant les médecins n'en auguroient pas encore si mal et le remirent assez pour qu'il pût vaquer à ses affaires.

Il donna une ordonnance pour abréger les procès qui duroient trop longtemps, et une autre le 16 janvier, qui fut la dernière, pour qu'on ôtât ce nombre infini de chapelles, d'images et de saints qui se trouvoient dans les rues.

Il réitéra les défenses qu'il avoit déjà faites aux prêtres de ne pas entretenir la superstition du peuple, en ne lui permettant d'adorer que saint Nicolas, seul patron, sous les peines les plus rigoureuses. L'abus qu'il faisoit des saints étoit tel, que si quelqu'un avoit été heureux dans une entreprise ou que les champs de son voisin eussent rapporté plus que le sien, il lui empruntoit son saint et l'attachoit à sa charrue pour se procurer la même bénédiction.

Peu de tems après, sa maladie recommence; il se fait une suppression d'urine; on employe le catheter avec quelque soulagement, mais il prend des convulsions. On assemble le sénat et les colléges. L'après-midi il se porte un peu mieux et donne plusieurs ordres, recommande fortement les étrangers qui se trouvoient à son service, ainsi que ses princesses, fait donner la liberté à tous les prisonniers et communie.

La nuit est assez bonne jusqu'à trois heures, qu'il tombe en délire; revient ensuite à lui, demande des plumes et de l'encre, écrit quelques mots, mais indéchiffrables; enfin il expire dans la nuit du 27 au 28 janvier, sans avoir fait de testament[1].

Les sénateurs en place à sa mort étoient : 1° le feld maréchal prince Menzikoff, 2° le grand amiral comte Apraxin, 3° le grand chancelier comte Golofkin, 4° le grand maître général de l'artillerie comte de Bruce, 5° le président de la chambre comte Puschkin, 6° le conseiller privé comte Tolstoi, 7° le comte Matwejeff, 8° le général prince Gallicin, 9° le prince Dolgoruki, ci-devant ambassadeur à la cour de Danemark, 10° le général Butturlin, 11° le général major Uschakoff, 12° le général Jesupoff.

Quoique l'empereur eût défendu dans ses derniers momens

[1] Celui qu'on lui attribue et qu'on a tant commenté durant la guerre de Crimée est complétement apocryphe.

d'ouvrir son corps pour l'embaumer, on ne le fit pas moins, il fut ensuite placé sur une estrade élevée de cinq marches, couverte de velours cramoisi et entourée de galons riches, sous un baldaquin.

Son cercueil fut doré, garni de galons d'argent en dehors, et, en dedans, d'une moire de même.

Le corps resta exposé pendant six jours; l'impératrice vint tous les jours une fois pour l'arroser de ses larmes; il étoit habillé d'écarlate brodé en argent, la veste de drap d'argent; décoré du cordon de Saint-André, avec des bottes et des éperons; son visage n'avoit pas changé, à l'exception des yeux, qui étoient enfoncés. Les généraux et les amiraux faisoient la garde chez lui dans une chambre fort bien décorée.

Natalia, sa troisième fille, le suivit de près et fut enterrée avec lui.

On mit son cercueil dans un second de cuivre, et, un an après, dans un troisième d'argent; alors fut commencé son mausolée. Voici son épitaphe :

HIC JACENT
RELIQUIÆ VIX MORTALES
PETRI ALEXIEWITSCH,
RUSSIARUM IMPERATORIS. HAUDIOPUS EST DICERE
HONOREM ENIM ISTI DIADEMATI ADDIDIT NON RECEPIT.
TACEAT ANTIQUITAS,
CEDAT ALEXANDER,
CEDAT CÆSAR;
SE FACILEM PRÆBET VICTORIA
HEROUM DUCTORIBUS;
MILITES VINCI, NESCIOS IMPERANTIBUS
SED ILLE,
QUI IN MORTE SOLA REQUIESCIT,
NON FAMÆ AVIDOS,
NON BELLO PERITISSIMOS,
NON HOMINES MORTEM TEMNENTES,
SED BRUTA, VIXQUE HUMANI NOMINIS

DIGNOS SUBDITA INVENIT;
ETIAM HOS, COMPATRIIS URSIS SIMILLIMOS
ET AVERSANTES EXPOLIVIT,
BARBARITATIS HÆREDITARIÆ TENEBRAS
ILLE PHŒBUS FUGAVIT,
ET PROPRIA VIRTUTE GERMANORUM
VICTORES VICIT.
ALII FELICISSIME EXERCITUS DUXERUNT,
HIC CREAVIT.
ERUBESCE ARS,
HIC VIR MAXIMUS TIBI NIHIL DEBUIT;
EXULTA, NATURA,
HOC STUPENDUM TUUM EST[1]!

Le 21 mars fut le jour du convoi funèbre de ce grand homme, dans l'ordre suivant :

1° Un fourrier de la cour à cheval, en habit noir, manteau de crêpe; la selle, avec tout le harnois du cheval, couverts de drap noir;

2° Le premier maître de cérémonie, l'aide de camp général Centrovius, en habit noir, manteau et crêpe; le bâton de maréchal étoit entouré d'un drap noir et crêpe noir et blanc; en haut on voyoit les armes de la Russie peintes sur du fer-blanc;

[1] Cy gissent les restes à peine mortels de Pierre Alexiewitsch; il ne seroit pas nécessaire de dire qu'il fut empereur des Russes, car il donna un nouveau lustre à cette couronne et n'en reçut pas.

Que l'antiquité se taise d'Alexandre, que Cæsar se retire.

La victoire étoit aisée à des conducteurs de héros, à des commandants de troupes invincibles; mais, celui qui ne se reposa qu'à sa mort, trouva dans ses sujets, non des hommes avides de gloire, ou habiles dans l'art de la guerre, ou des hommes qui ne craignirent point la mort, mais des bêtes féroces, à peine dignes de nom d'hommes, et il les polit quoique semblables aux ours, leurs compatriotes, et qu'ils s'y refusassent; ce Phœbus dissipa les ténèbres d'une barbarie héréditaire, et triompha par son seul courage, des vainqueurs des Germains. Les autres conduisent avec bonheur des armées, lui les créa.

Art rougis, ce grand homme ne te dut rien.

Nature, félicite-toi, ce prodige étonnant fut ton ouvrage.

3° Un timbalier en habit noir, sans manteau, les timbales et les baguettes entourées de drap noir, portant les armes de Russie peintes;

4° Après lui venoient douze timbaliers sur quatre rangs, en manteaux et crêpes;

5° La seconde paire de timbales avec trompettes;

6° La troisième paire;

7° La quatrième paire, composée de quatre timballes et quarante-huit trompettes;

8° Neuf rangs de pages, trois dans chaque rang; derrière eux le gouverneur des pages, en habit noir, manteau long et crêpe;

9° Trente-six domestiques de la cour;

10° Le prévôt des négociants;

11° Trente-six négociants étrangers;

12° Le prévôt des députés des villes;

13° Vingt et un députés des villes conquises, trois dans chaque rang;

14° Le maréchal de la noblesse;

15° Vingt et un membres de la noblesse des provinces conquises, trois à trois par rang;

16° Le second fourrier de la cour;

17° Le quatrième maréchal;

18° Le drapeau de la guerre porté par le colonel Wolkoff;

19° Le cheval ordinaire de Sa Majesté avec une selle fond jaune, garnie de perles et de brillants, décoré de plumes blanches et rouges, conduit par deux lieutenants colonels, qu'un palefrenier suivoit en manteau long, un fouet à la main;

20° Trente-six drapeaux de taffetas noir avec les armes des provinces, portées par des capitaines en habit noir, manteaux longs, crêpes sur les habits; à la suite venoit un cheval enharnaché de deuil, conduit par deux lieutenants. Les armes étoient celles des provinces suivantes :

De Twer, de Pleskof, d'Ingrie, de Carelie, de Livonie, d'Esthonie, de Smolensk, de Sibérie, d'Astracan, de Casan, de Novogorod, de Wolodimer, de Kief, de Moscou, de Vol-

hinie, de Podolie, de Tugorie, de Mstislav, de Cirkassie, de Cabarda, des Gorski, des Castalinski, d'Iwerie, d'Obdorie, de Jaroslav, de Rostof, de Résan, de Condinie, d'Udorie, de Bielosersk, de Zernigof, de Nischegorof, de Bolgarie, de Wiasme, de Permie, d'Olgossin;

21° L'étendard de l'amirauté, porté par un colonel en manteau long et crêpe;

22° Le drapeau de l'Empire avec les armes de l'Empire, porté par un colonel;

23° Le cheval de l'Empire couvert de noir avec les armes de l'Empire des deux côtés et sur le fond, conduit par deux colonels et suivi d'un palefrenier;

24° Le drapeau blanc sur lequel étoit peinte la devise de l'Empereur, porté par le comte Gollowin;

25° Le cheval de parade, sans selle, avec une housse, qui pendoit jusqu'à terre, de velours brodé en or et argent avec la devise; sur les deux côtés, sa tête étoit ornée de plumes rouges et blanches ainsi que sa croupe, conduit par deux colonels, habillés comme ci-dessus, suivi d'un palefrenier de même;

26° Un cavalier tenant en main un sabre nu, ayant des plumes rouges et blanches à son casque, et le cheval décoré des mêmes plumes sur la tête et sur la croupe, la selle richement brodée, le harnois doré; derrière lui, deux hallebardiers en manteaux longs, crêpes et casques ornés des mêmes plumes;

27° Un cuirassier à pied en harnois noir, avec des plumes noires sur le casque, la pointe de son épée tournée vers la terre, le fourreau recouvert de drap noir;

28° Le drapeau de deuil porté par un colonel;

29° Le cheval de deuil conduit par deux lieutenants colonels, suivis d'un palefrenier;

30° Le grand maître des cérémonies et le grand maître des bâtiments, Ilia Sinœwin, brigadier;

31° Les sept grands drapeaux de l'Empire, entourés de crêpes noirs et blancs, sur des planches, portés par sept

colonels et autres du même rang en habits de deuil; les armes étoient :

1er de Sibérie, 2e de Casan, 3e de Novgorod, 4e de Wolodimer, 5e de Kief, 6e de Moscou.

32° Le grand drapeau ou le septième de l'Empire paroît beaucoup plus grand que les premiers, entouré également d'un crêpe noir et blanc porté par quatre généraux, majors ou autres officiers du même rang, suivis de quatre gentilshommes en deuil, qui le soutenoient par derrière.

33° Une grande croix de cristal enchâssée d'or, portée par un ecclésiastique;

34° Soixante-dix chantres;

35° Cinquante moines;

36° Vingt prêtres;

37° Quatre-vingts prieurs;

38° Quatre-vingts archimandrites;

39° Huit évêques et archevêques, chacun suivant son rang;

40° Deux maréchaux, Damian et de Brigny, brigadiers;

41° La couronne archiducale, sur un coussin d'or, portée par le général major Gollowin, avec deux majors pour assistants;

42° Le corps de la princesse Natalia, porté par seize majors : le baldaquin, d'une étoffe très-riche, en or, et garni de franges d'or, décoré de plumes rouges et blanches, fut porté par six lieutenants-colonels; six lieutenants portoient les houppes d'or; quatre brigadiers, les quatre coins de la couverture d'or qui couvroit le cercueil, sur laquelle étoit cousue une croix d'étoffe en argent;

43° Les hérauts, en habits ordinaires, ceints de crêpes;

44° Quatre glaives de l'Empire, portés par quatre colonels, la garde des glaives entourée de crêpes;

45° Le cordon de l'Aigle blanc de Pologne, sur un coussin d'or, porté par le général major, prince Trubezkoi;

46° Le cordon de Dannemark, porté par le sénateur prince Dolgoruki;

47° L'ordre de la Russie, porté par le lieutenant général Jacques Jaguschinski, avec deux majors pour assistants;

48° La couronne de Sibérie, portée par le lieutenant général de Munnich;

49° La couronne d'Astracan, par le vice-amiral Wilster;

50° La couronne de Casan, par le vice-amiral Ismailowitsch;

51° La pomme de l'Empire, par le vice-amiral Gordon;

52° Le sceptre, par le vice-amiral Siwers;

53° La nouvelle couronne impériale russe, par le général et sénateur Butturlin, chacun ayant deux majors comme assistants, tout cela sur des coussins d'or;

54° Trois maréchaux, le lieutenant général Bon, le général major Zernicheff et le général major Le Fort;

55° Deux majors avec des épées nues, les pointes en bas.

56° Le corps de l'Empereur, traîné par huit chevaux, couverts de velours noir, ayant chacun un lieutenant-colonel à côté avec un cocher en habit de deuil. Douze colonels portoient le corps lorsqu'on ne le traînoit pas, et huit généraux majors tenoient les houppes d'or du baldaquin, c'étoient le général major Colon, le grand maître des menus plaisirs Otto, le vice-amiral Sander, le général major Henning, le vice-amiral Sinœwin, le général major Urbanowitsch, le général major Soltikoff, le comte Sawa Jaguschinski.

Le baldaquin de drap d'or et de velours vert, richement brodé et enrichi de pointes d'or, porté par huit brigadiers, savoir : le brigadier Sotoff, le brigadier Licharef, le capitaine commandeur Bredahl, le capitaine commandeur Leen, le premier maître des requêtes Pautoff, le premier procureur Boltin, le prince Wladimir Dolgoruki, ci-devant général en chef, rappelé de son exil; le constructeur de vaisseaux, ayant le rang de brigadier, Ney, Anglois; quatre conseillers privés suivoient, tenant les coins de la couverture du drap d'or, sur laquelle étoit cousue une croix de drap d'argent, c'étoient le baron d'Ostermann, le prince Demetrie Gallicin, le prince Romodanofski, Pierre Matwejewitsch, comte Apraxin, président du collége de justice; cent halebardiers entouroient le cercueil.

57° Trois maréchaux, savoir : le général lieutenant Lascy, le général major Telusof, le général major Uschakof;

58° L'Impératrice, conduite par le feld-maréchal et général prince Menzicoff et le général amiral comte Apraxin; trois chambellans portant la queue, six cavaliers, suivant trois à trois;

59° La princesse Anna Petrowna, conduite par le feld-maréchal prince Repnin et le grand chancelier Golotkin; un page portant la queue, quatre cavaliers venant après;

60° La princesse Élisabeth Petrowna, conduite par le général baron de Hallart et par le conseiller privé comte Tolstoi; un page de la cour portant la queue, quatre cavaliers venant après;

61° La duchesse de Meklenbourg, Catherine Iwanowna, conduite par le grand échanson comte Apraxin et le colonel Jursenius; un cavalier portant la queue et deux cavaliers venant après;

62° La princesse Proscovia Iwanowna, sœur de la duchesse de Meklenbourg, conduite par le grand échanson Soltikoff et par le colonel prince Khowanski; un cavalier portant la queue, deux cavaliers suivant;

63° La grande-duchesse, conduite par deux colonels, un cavalier portant la queue et deux cavaliers suivoient;

64° La princesse Lwowna Nariskin, conduite par deux lieutenants, un de ses domestiques portant la queue; tous en longs crêpes et fraises;

65° Le duc de Holstein, conduit par le conseiller de conférence M. d'Ahlefeld et le grand chambellan de Bonde, le page de la chambre Pflug portant la queue, le maréchal de la cour de Platen avec les trois chambellans Brummer, comte de Wachtmeister et Bergholz à la suite.

66° Le grand-duc, conduit par deux colonels qui ont le rang de brigadier; un cavalier portant la queue, deux cavaliers à la suite;

67° Les deux princes Nariskin[1];

[1] Les Narichkin n'ont jamais eu le titre de prince : leur illustration ne

68° Les employés de la cour;
69° Un maréchal;
70° Les dames de la cour de l'Impératrice;
71° Les dames de la première princesse;
72° Les dames de la seconde princesse;
73° Les autres dames de la cour;
74° Autres dames;
75° Un maréchal;
76° Tous les membres de même rang, trois sur chaque rang.
77° Un maréchal;
78° Les bojares et nobles, trois par rang;
79° Un maréchal;
80° Les bourgeois, trois par rang;
81° Un fourrier de la cour.

La marche commença à une heure et demie au palais impérial; elle suivit la Newa et vint à la forteresse. On mit des planches en guise de pont sur la glace, les garde-fous étoient des planches de sapin, plantées perpendiculairement, entre lesquelles étoient postés des soldats avec des torches blanches; cela dura deux heures; tous les assistants étoient chapeau bas.

Quand la procession commença, on tira chaque minute un coup de canon; sur les remparts de la forteresse, les gardes étoient placés et firent une triple salve de mousqueterie, après quoi suivirent trois salves par cent quarante-quatre canons et toute la mousqueterie. L'archevêque de Pleskof prononça l'oraison funèbre. On fit, pendant six semaines, la garde auprès du corps; ceux qui la commencèrent furent le feld-maréchal Repnin, le lieutenant général Lascy, le général major Le Fort avec quatre colonels.

Enfin Théophanes, archevêque de Pleskof et de Narva, vice-président du saint synode, reçut ordre de faire une seconde fois son panégyrique à l'église de la Trinité le 29 juin, jour de la fête du défunt monarque.

date que du jour où, comme plusieurs autres familles, ils ont eu l'honneur de donner à la Russie une tzarine qui fut la mère de Pierre Ier.

ANECDOTES SINGULIÈRES

SUR

LE ZAR ET EMPEREUR PIERRE IER

Le zar Pierre Ier, né pour les grandes choses, semble n'avoir point eu d'enfance, ayant toujours montré une grandeur d'âme et une élévation dans l'esprit extraordinaires.

Il souhaitoit avec tant de passion de tirer son peuple de l'ignorance crasse dans laquelle il croupissoit, qu'après avoir lu une description de l'état florissant des autres nations de l'Europe, que lui procura le fameux Le Fort, il versa un torrent de larmes sur la barbarie de la sienne. Il se résolut donc à tout pour la civiliser. Il commença par se faire constructeur de vaisseaux, dans l'idée qu'en passant par tous les états il se mettroit mieux à même de parvenir à son but. Il supporta avec patience tous les désagréments de ce premier essai, jusque-là qu'un jour il reçut des soufflets d'un ouvrier pour s'être servi de ses outils, et prit encore sa défense lorsqu'on le réprimanda, le consolant par de l'argent, et soutint que c'étoit lui qui étoit dans le tort.

Voilà à quoi cet homme, né souverain d'un empire immense, revêtu d'une puissance sans bornes sur des millions d'hommes, voulut bien s'exposer pour faire leur bonheur et introduire les sciences et les arts dans ses États. Rien ne lui parut impossible, rien ne put l'arrêter dans le chemin qu'il crut devoir suivre, afin d'arriver à ce but. Personne et

surtout peu de monarques montrent autant de patience, de courage, de constance et de force d'esprit, aussi réussit-il au delà de tout ce qu'on auroit pu imaginer, à l'admiration de l'Europe entière et de la postérité à jamais.

Ses grandes actions nous le représentent comme un homme rare; elles sont de nature à ne pouvoir être ternies par les fautes qu'il a commises. Je parlerai de celles-ci comme historien, et nullement pour flétrir le moins du monde les lauriers dont sa couronne fut ceinte.

Né chez un peuple encore sauvage, pour ainsi dire, ayant sans cesse à lutter contre les intrigues, les émeutes, les cabales, les conspirations d'une partie de sa nation, qui préféroit les ténèbres à la lumière, est-il étonnant qu'il ait eu de l'entêtement, de la roideur et même de la cruauté? Un prince pouvoit d'ailleurs moins que personne approfondir toutes les circonstances dont la connoissance auroit quelquefois pu le préserver de ses fautes. Disons donc que ce fut plutôt l'ingratitude d'une nation barbare qui le força à la gouverner avec une verge de fer.

Je fournirai quelques anecdotes pour donner un échantillon des préjugés de la nation russe au temps de Pierre I[er], qu'il eut à détruire.

Le Russe, quand il avoit le hoquet, faisoit le signe de la croix et disoit que son âme étoit invitée à aller dîner en paradis.

Les Russes en général, et principalement les Roskolniki [1], croient que l'usage du tabac est un péché, parce qu'il vient d'une racine amère que saint Jacques représente sous l'emblème de la colère et de la haine, et que l'Écriture sainte dit « que ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais ce qui en sort. »

Ils regardoient encore comme un péché irrémissible d'aller dans un autre pays, aussi le patriarche l'avoit défendu sous peine de mort.

[1] Sectaires de l'Église russe dont le chiffre s'est accru, dit-on, en ces derniers temps, jusqu'à quinze millions.

Le patriarche avoit prononcé l'anathème sur les zars et les princes qui épouseroient une princesse étrangère.

Il étoit défendu à ceux qui se marioient en Russie de voir leur future avant la première nuit.

Les Russes, plutôt que de se soumettre à l'ordonnance du zar de réformer leurs habits, aimèrent mieux se les voir couper par des gens que le zar avoit placés exprès aux portes de Moscou et qui les forçoient de se mettre à genoux, et, dans cette position, ils raccourcissoient l'habit jusqu'à ce qu'il ne touchât plus à terre.

Ils attribuoient une si grande sainteté aux longues barbes, qu'ils préféroient payer annuellement une taxe que se laisser raser. Ils recevoient, en payant, une monnoie ayant sur la tête une longue barbe et sur le revers, les mots : *Dengi vsati*, l'imposition est payée.

L'amour est la plus grande foiblesse qu'on puisse reprocher à ce prince; mais au moins ne coûta-t-il rien à l'État, car il fut peu généreux envers ses maîtresses, telles que la dame Crosse en Angleterre, Anna Iwanowna Mons, la comtesse suédoise Hamilton, mademoiselle Cramer [1], etc. Il n'étoit pas fort délicat sur le choix. Il est représenté sur un tableau, à Peterhoff, assis sur un tonneau, tenant une servante dans ses bras, dans un cabaret en Hollande. Un jardinier, du même pays, le poursuivit un jour avec son râteau pour l'éloigner d'une ouvrière qu'il empêchoit de travailler. En revanche, ses amours n'étoient que passagères, et ne firent jamais tort à ses affaires; il y étoit d'ailleurs souvent entraîné par ses favoris. Dans le temps de la grande ambassade en Hollande, où il voulut se trouver comme simple particulier, il fut puni de ses prouesses en ce genre. Le fameux Boerhaave, entre les mains de qui il se mit, ne fut pas trop heureux dans sa cure; la maladie qu'il attrapa en Hollande devint le principe de sa mort, par la rétention d'urine et la pierre qu'elle lui causa.

[1] Voyez, sur ce sujet, qu'il ne nous convient pas de développer, les *Mémoires secrets de Louville*. Paris, 1818, t. II, p. 241.

Ce prince, aussi attentif à l'économie intérieure de son empire qu'au système général de la politique, descendoit, à cet égard, dans les moindres détails. Quelques princes de sa cour faisoient une dépense à laquelle leurs revenus ne pouvoient suffire. Il en fit venir un dans son cabinet, et lui demanda, d'un ton de confiance, combien lui coûtoit sa maison annuellement. Le Russe, à qui il n'étoit peut-être jamais venu dans l'esprit d'y penser, s'excusa sur son ignorance, priant l'Empereur de permettre qu'il fît appeler son maître d'hôtel, qui pourroit l'en instruire. « Tu ne sais donc pas, lui dit le zar, combien il te faut d'argent; je t'aurois cru plus de bon sens; mais n'importe, voyons si nous ne pourrions entre nous en faire le calcul; quelques centaines de roubles de plus ou de moins ne seront pas une affaire. » Le prince étant assis devant une table, à côté de l'Empereur, il lui demanda, article par article, ce que coûtoient ses chevaux, ses domestiques, ses habits, etc. L'Empereur en ayant fait la somme, le prince en parut effrayé, sans pouvoir rien objecter. « A présent, dit le zar, voyons tes revenus, » dont le total ne monta pas à la moitié du premier. Pierre jeta alors sur lui un regard menaçant, et, sans lui laisser le temps de s'excuser, lui dit : « Comment, scélérat, tu me trompes donc ou tu pilles mes sujets! » et, le saisissant par les cheveux, il lui donna, comme à son ordinaire, une si rude bastonnade que le pauvre seigneur pouvoit à peine se tenir debout. « Va-t'en à présent, ajouta Pierre, et fais rendre compte à ton maître d'hôtel de la même manière. Apprenez tous deux que la dépense ne doit jamais excéder la recette, et que quiconque vit aux dépens d'autrui, soit de son maître ou de tout autre, est un fripon aussi punissable que le voleur qui prend mon argent dans ma cassette, ou que le banqueroutier frauduleux, condamné par nos lois aux galères. » La chronique scandaleuse dit que cet événement opéra une grande réforme dans les maisons de tous ceux qui n'eurent pas envie de faire un pareil calcul avec l'Empereur.

Pierre Ier s'élevoit aux plus grands objets avec la même

facilité qu'il descendoit aux plus petits. Son génie actif embrassoit tout ce qui pouvoit l'occuper. Lorsqu'il voyoit une chose pour la première fois, il montroit une curiosité infinie de la bien connoître, et s'il s'agissoit d'une opération, il vouloit l'exécuter lui-même. Ayant trouvé, dans un de ses voyages, un charlatan qui faisoit ses tours sur une place publique, il l'observa longtemps, et admira surtout son adresse à arracher les dents, tantôt avec une cuiller, tantôt avec la pointe de son épée, si bien qu'il lui prit fantaisie d'apprendre à en faire autant, et, après quelques leçons, il s'en crut capable, et y trouva tant de plaisir, que les dents des gens à sa suite étoient continuellement en danger. C'est pour cela qu'il portoit toujours, avec un étui rempli d'instruments de mathématique, un autre rempli d'instruments de chirurgie. Car, depuis qu'il avoit appris l'art d'arracher les dents, il se mêla de faire une saignée, et, en général, toutes les opérations chirurgicales et anatomicales. A Cronstadt, il tira l'eau de madame Borst, femme d'un négociant hollandois qui avoit été hydropique; elle en mourut quelques jours après, et le zar l'accompagna avec les autres jusqu'à son tombeau.

De retour à Saint-Pétersbourg, il se mit dans une extrême colère contre un cavalier russe pour une faute qu'il avoit commise. Il le fit donc appeler, dans le premier mouvement, pour le traiter à sa façon. Un de ses amis cependant trouva le moment de l'avertir du danger qui le menaçoit, et lui dit d'imaginer, s'il le pouvoit, quelque expédient propre, sinon à détourner entièrement, au moins à modérer le premier choc. Le cavalier jugea qu'il n'avoit rien de mieux à faire que de se présenter tout de suite chez l'Empereur; car ce prince, malgré ses emportements, avoit un fonds d'équité et de bonté naturelles qui le portoit à pardonner dès qu'il avoit puni. Le cavalier vola, pour ainsi dire, au châtiment, afin d'obtenir plus aisément sa grâce; chemin faisant, il imagine cependant une petite ruse pour tâcher de prévenir l'orage. Il entre dans la chambre de l'Empereur sans paroî-

tre le moins du monde intimidé, mais tenant son mouchoir sur sa joue, comme s'il eût eu un grand mal de dents. A peine l'Empereur le vit-il, qu'il courut à lui le bâton haut, dont il alloit le frapper, lorsqu'il aperçut le mouchoir. « Qu'est-ce qui te manque? lui dit-il d'un ton furieux. — Ah! sire, j'ai depuis hier la plus forte rage de dents. » A ce mot, le bras et le bâton s'abaissèrent lentement, et, en moins d'une minute, les yeux du zar s'adoucirent, et, d'un ton plus calme, il lui demanda s'il avoit une dent creuse. « Elle ne l'est pas tout à fait, dit le faux malade, mais gâtée, et me cause souvent de la douleur. — Qu'on m'apporte mes instruments, dit l'empereur. Assieds-toi, je t'arracherai la dent. » Le cavalier à demi rassuré s'assied, et l'Empereur lui tira la dent assez rudement, à la vérité, mais heureusement. Le cavalier l'ayant très-humblement remercié de cette grâce, le zar lui reprocha sa faute. Le coupable ne crut pas qu'il fût de la prudence de recourir à des justifications, il se jeta aux pieds de son maître et demanda pardon. Pierre se contenta d'une censure affectueuse, et le renvoya sans autre punition.

Nous ajouterons, à cette occasion, que Pierre Ier étoit incapable de prendre de longues informations sur un délit et de différer la sentence jusqu'à leur résultat. Ce caractère est, à la vérité, fort dangereux chez un tyran; mais Pierre ne châtioit jamais par animosité ou par vengeance; il administroit la peine qu'il croyoit proportionnée au forfait, et le plus heureux étoit celui qui la subissoit le plus tôt. Il n'écoutoit jamais ce que les passions des autres, leur jalousie ou leur haine pouvoient leur faire dire, et ne prêtoit l'oreille à aucune des intrigues ordinaires dans les cours. On en étoit quitte pour quelques taches bleues sur le dos, et comme c'étoit la main du souverain qui les avoit imprimées, elles ne déshonoroient point, surtout suivant les mœurs des Russes alors.

Un officier, nommé Matwei Alsufief, échappa de même que le cavalier. Dénoncé au zar pour avoir refusé d'exécuter ses ordres, il est mandé de venir le trouver : il s'excuse en disant

qu'un mal de dent le force de rester chez lui. Le zar lui fait dire qu'il n'a qu'à venir, qu'il le guérira. Alsufief arrive, le zar se fait montrer la dent, et lui dit de se mettre par terre; mais, au lieu d'arracher celle qui étoit creuse, le zar attaque une saine de telle force qu'il soulève trois fois le patient. Il la casse à la fin et le renvoie, se contentant de lui adresser une réprimande en lui disant qu'il étoit assez puni par les douleurs qu'il lui avoit causées.

Pierre Ier attribuoit tant d'efficacité au son des cloches, que, lorsque Catherine accoucha de Pierre Pétrowitsch, nommé zarewitsch à la place du malheureux prince Alexis, il courut, au milieu de la nuit, à la cathédrale de la forteresse de Saint-Pétersbourg pour sonner. Mais il en fut empêché par la sentinelle, parce qu'il avoit donné les ordres les plus positifs de ne laisser entrer qui que ce soit pendant la nuit, pas même lui, Empereur. Ce fut donc inutilement qu'il lui assura être le zar, il n'entra point. Alors il demande à la sentinelle qui lui avoit donné l'ordre. Elle répond que c'est son bas officier. « Faites-le venir, » dit le zar. Il arrive; Pierre lui demande de pouvoir entrer. « Non, dit le bas officier, vous n'entrerez pas. » Même question : « Qui vous a donné cet ordre? — Mon officier. — faites-le venir, dit Pierre. » L'officier examine bien si c'est en effet l'Empereur, et, l'ayant reconnu, il le laisse entrer. Pierre, après avoir sonné les cloches, de retour dans son palais, mande le soldat, le bas officier et l'officier, et les avance tous les trois d'un grade, en leur disant : « Si vous continuez toujours à exécuter mes ordres avec la même exactitude, vous êtes sûrs de votre fortune. »

La mort imprévue et fatale du zarewitsch Pierre Pétrowitsch, tué et fracassé par la foudre, faisoit une telle impression sur son père, qu'il tomba dans une mélancolie qui menaçoit de suites fatales pour lui et son empire naissant.

Rêveur sur les raisons d'une mort aussi étrange, il s'enfermoit dans son cabinet, s'abandonnoit entièrement à la

tristesse et aux pleurs, refusoit pendant trois jours et trois nuits sa porte à tout le monde, même à Catherine, restoit sur son canapé, ne mangeoit ni buvoit, et ne s'occupoit d'aucune chose qui regardoit le gouvernement ou le bien de son État, de sorte que toutes les affaires, même de la plus grande importance, restèrent indécises; à la cour on observoit un silence morne, accompagné de peur et de crainte; et Catherine ne savoit à la fin que faire pour faire ouvrir les portes d'un époux chéri. A la fin, elle envoya quérir le sénateur Dolgoruky, dont on connoissoit la sagesse, le courage et le patriotisme, et qui autrefois pouvoit beaucoup sur l'esprit du zar. Catherine lui fit envisager le danger dans lequel l'empire et elle-même se trouvoient, lui demanda son conseil, et le pria de penser à des moyens efficaces pour faire sortir le zar de cette retraite lugubre. Dolgoruky, après avoir réfléchi quelque temps sur tout cela, rassura Catherine, et lui promit de faire sortir le zar le lendemain. « Du moins, dit-il, je crois avoir trouvé un moyen pour le faire infailliblement. » Aussitôt il se retira chez lui, il écrivit une circulaire à tous les sénateurs, et annonça, au nom de Catherine, une assemblée extraordinaire du sénat pour le lendemain. Tous les sénateurs assemblés, Dolgoruky les harangue et leur fait voir les suites funestes qui résultent et résulteront par la suite de la tristesse du zar et de son enfermement. Pour les prévenir, il se mit à leur tête et alla avec eux à la porte de la chambre où se trouvoit le zar, frappa, mais le zar restoit immobile Il frappoit plus fort et menaçoit d'enfoncer la porte. A la fin, le zar demande : « Qui est-ce? — Dolgoruky, dit-il, à la tête de tout le sénat, pour vous présenter des choses de la dernière importance. » Le zar approchant de la porte sans l'ouvrir, Dolgoruky lui crie : « Ouvrez, parce que l'affaire ne souffre aucun délai, ou on enfoncera la porte pour s'assurer du zar et pour lui conserver le trône et l'empire. » Sur cela, le zar ouvroit la porte et paroissoit tout à fait stupéfait, voyant tout le sénat devant la porte, mais il se rassura peu après, et dit :

« Eh bien, qu'est-ce qui vous manque donc pour me déranger dans mon repos? » Sur cela, Dolgoruky le harangua d'une éloquence mâle, et lui dit : « C'est une honte pour vous de nous abandonner tous, et de donner place à une tristesse mal placée, qui ne mène à rien, et qui est capable de renverser tous les fruits de vos grandes actions; nos ennemis, battus tant de fois, peuvent se rallier et nous ruiner, si vous persistez à vous enfermer. Dans ce cas, nous sommes forcés de nous donner un autre souverain. » Après tout cela et plusieurs autres remontrances, le zar promit de venir le lendemain au sénat; effectivement, il les accompagna et alla voir avec eux Catherine, à laquelle, après l'avoir embrassée, il dit : « Cela suffit donc; gardons-nous de murmurer plus longtemps sur ce que Dieu a fait. » Il retint tous les sénateurs à dîner, et commença dès ce moment de vaquer à ses affaires, et de se présenter au sénat, à l'amirauté et dans les autres cours de justice de son empire.

Au commencement de la guerre entre les Russes et les Suédois, le capitaine Sinœwin dépêcha un courrier à Pierre Ier pour l'informer qu'il s'étoit emparé de deux frégates; c'étoient les deux premières prises. Pierre, transporté de joie, baise le nom du capitaine, et court chez sa femme. « J'ai beaucoup de compliments à vous faire de votre mari, lui dit-il, de ce grand homme qui vient de prendre deux frégates à l'ennemi. » Sinœwin arriva peu de temps après, amenant ces frégates; il fut nommé tout de suite contre-amiral et reçut dix mille roubles de gratification; le zar lui dit qu'il le faisoit son confident, et qu'il se serviroit dorénavant de lui pour punir ceux qui manqueroient à leur devoir. A quelque temps de là, un seigneur ayant commis des exactions, Pierre Ier va chez Sinœwin, et lui dit : « Nous dînerons demain chez un tel, vous lui chercherez querelle pendant le repas, sous tel prétexte, ensuite vous le saisirez et lui donnerez cinquante coups de bâton bien comptés. » Sinœwin s'acquitta très-bien de sa commission, après laquelle le maître de la maison vint se jeter aux pieds du monarque pour

lui demander satisfaction de toute cette scène, à laquelle il avoit paru ne point prendre garde. Le zar lui dit : « Pourquoi avez-vous exigé telles sommes de telle et telle ville, contre mes ordres? Vous n'avez que ce que vous méritez; il a bien fait; ayez soin de ne pas retomber dans la même faute; allez au lieu de satisfaction boire à sa santé, et lui à la vôtre; embrassez-vous, et soyez à l'avenir plus sage. »

Pierre Ier, voyant qu'une musique militaire et très-bruyante sert beaucoup à réveiller dans les troupes cette ardeur martiale, qui leur est si nécessaire, en reconnut si bien la nécessité, qu'il introduisit parmi ses troupes une musique européenne; mais comme les maîtres et les musiciens lui manquoient, faute d'autre instrument, il donna à ses gardes des petites orgues qu'il fit enlever de différentes églises en Livonie; voilà le premier instrument à vent qu'il introduisit dans l'armée russe.

M. Weber se trouvoit résident à Saint-Pétersbourg, de la part de la cour de Hanovre, lorsque des différends de toute espèce s'élevèrent entre les deux cours, tant au sujet de la guerre que de l'insulte faite au comte Artemonowitsch Matwejeff, ambassadeur du zar à Londres. Weber vit bien que, dans de pareilles circonstances, il essuieroit des désagréments, ayant d'ailleurs prévenu sa cour sur différentes choses qui, lorsqu'elles viendroient à éclater, lui en causeroient infailliblement : il partit, laissant son secrétaire pour faire la vente de ses meubles. Pendant qu'elle s'effectuoit, on l'arrêta et on l'envoya à Tomsk en Sibérie, où il fut enfermé dans un souterrain obscur; là on lui donnoit son dîner et son souper par un trou sur une grande planche, sans qu'il pût distinguer personne. La cour d'Angleterre le redemandant sans cesse, eut toujours pour réponse qu'il n'existoit plus. Enfin, lorsque l'impératrice Élisabeth s'empara du trône, elle fit rendre la liberté à tous les prisonniers d'État, à l'exception de ceux qui avoient été enfermés pour meurtre. Ils eurent ordre de se présenter au sénat. Ce pauvre secrétaire comparut donc comme les autres, et, après l'avoir

questionné sur son nom, les raisons de sa détention, et exigé sa déclaration par écrit, au lieu de le laisser aller, on le renvoya de nouveau à Selenginsk, sur les frontières de la Chine, en lui assignant trois cents roubles par an, à condition qu'il ne se serviroit jamais de plume ni d'encre.

M. Creutz, auditeur général d'Autriche, essuya ce même sort d'être renvoyé sur ses pas; on l'annonçoit pour mort toutes les fois qu'on le réclamoit [1].

[1] Le gouvernement russe n'auroit pas malheureusement renoncé à cette singulière manière d'agir à en croire la lettre suivante que plusieurs journaux viennent de reproduire :

« Saint-Pétersbourg, 4/16 août 1862.

« J'ai à vous communiquer aujourd'hui une grande et triste nouvelle au point de vue religieux : l'évêque bulgare, Joseph Sokolsky, n'a pas apostasié et il est parfaitement en vie. En effet, s'il était mort, nos orthodoxes se seraient donné la satisfaction de lui faire de pompeuses funérailles, et, s'il n'était pas demeuré fidèle à la foi catholique, on l'aurait exhibé à tous les yeux, tandis que nul ne l'a aperçu, excepté une personne digne de foi, qui vient par un hasard providentiel de me fournir les renseignements suivants dont je crois pouvoir vous garantir l'authenticité.

« Sokolsky était un très-brave homme, mais qui ne joignait peut-être pas à la simplicité de la colombe la prudence du serpent; il a été attiré, on ignore sous quel prétexte, à l'ambassade russe de Constantinople. Devant cette ambassade stationne habituellement le pyroscaphe faisant le service d'Odessa; on l'y a fait monter, par subterfuge ou autrement, et, dès que le prélat y eut mis le pied, le bateau prit le large à toute vapeur. Quand on apprit cet enlèvement, le gouvernement turc exprima l'intention d'en demander l'éclaircissement par voie diplomatique. Cela effraya les émissaires du très-saint synode; ils firent alors habilement répandre la rumeur que l'évêque bulgare, fatigué de son précédent voyage à Rome, était décédé à Odessa en y débarquant; on pourrait, ajoutaient-ils, produire son acte mortuaire. On ne le produisit pas cependant et probablement parce qu'il fallait pour cela le visa du comte Alexandre Strogonof, chef de l'administration, esprit loyal sinon judicieux.

« La Sublime Porte, qui n'a déjà que trop de démêlés avec la Russie et dont les agents sont naturellement paresseux, profita de ce bruit pour ne rien entreprendre; mais je sais du consul d'une puissance protestante, qui a résidé longtemps à Odessa, que l'infortuné évêque y a été jeté dans un monastère grec, d'où il n'a pas tardé d'être nuitamment transféré dans un autre monastère, près de Kief. Il y était il y a encore trois semaines. Je voudrais vous donner plus de détails sur ce singulier rapt, mais je ne saurais le faire sans compromettre gravement la personne qui me l'a découvert. Il

Pierre Ier estimoit singulièrement le général et amiral baron Le Fort, comme celui qui avoit jeté les fondements de toutes ses grandes opérations. Il suivoit ses conseils en tout, et le respectoit à tel point, qu'il lui donna plein pouvoir sur lui. M. Le Fort en sut aussi faire un très-bon usage. Il le retenoit dans ses emportements, et l'arrêtoit lorsqu'il étoit prêt à commettre quelque injustice. Il se permit donc, dans ces cas extrêmes où la raison ne pouvoit se faire entendre du monarque, d'employer d'autres voies, comme de l'enfermer pour quelques moments, jusqu'à ce qu'il fût revenu à lui-même. Il lui adressoit en même temps des remontrances, et faisoit des réflexions sur sa conduite. Pierre Ier reconnoissoit ses torts, remercioit son mentor et l'embrassoit tendrement. De pareilles scènes font autant d'honneur à l'un qu'à l'autre, et on ne sait lequel admirer le plus, du courage et de la fermeté du ministre ou de la docilité et de la reconnoissance du souverain. Après la mort de Le Fort, ce fut Menzikoff qui s'en chargea jusqu'à ce que Catherine, qui avoit le même pouvoir sur lui, entra dans ses bonnes grâces.

Pierre, touché de tant de marques de son attachement, voulut qu'aussi longtemps qu'il y auroit des descendants de M. Le Fort, l'aîné eût toujours un entretien honorable à sa cour, et sa volonté sur cet article fut toujours respectée jusqu'au dernier, à qui on donna quinze mille roubles pour se retirer.

n'y a qu'un moyen de délivrer le pauvre Sokolsky, c'est de publier son odieuse détention à l'étranger. Notre gouvernement ne redoute rien tant que la lumière occidentale; c'est le cas de se servir de son amour-propre pour obtenir justice. Quand il s'agit de convertis catholiques il se croit malheureusement tout permis, et sur ce point il n'a pas fait un pas en avant depuis la mort de l'empereur Nicolas. A propos du jubilé de Toulouse, le *Journal de Saint-Pétersbourg* déclarait, le 11 avril dernier, que l'esprit de tolérance est l'honneur de notre temps, et que le fanatisme n'est plus regardé que comme un misérable outrage à la morale. Rien de mieux; mais je voudrais bien savoir comment il accorde maintenant, avec cette belle doctrine, le rapt et l'emprisonnement d'un vieil évêque qui n'a d'autre tort, vis-à-vis de la Russie, que d'avoir été sacré par les mains de Pie IX? »

Peu de temps après la prise de Riga, le zar, sur le rapport de son gouverneur, fit au magistrat la demande d'un lac d'eau dormante qui avoit appartenu à la couronne de Suède, seulement par la raison que le gouverneur vouloit en avoir la jouissance, parce qu'il est fort poissonneux. La plus grande partie des sénateurs furent d'avis de l'abandonner au zar par déférence; M. Brevern seul s'y opposa. « Le zar est trop juste, dit-il, pour demander une chose qui ne le seroit pas, » ce qu'il prouva dans un Mémoire qu'il présenta au zar. Pierre Ier, touché de la justice de la cause et de la droiture du magistrat, se désista de sa demande, l'ennoblit, et le fit président du collége de justice pour les provinces conquises.

Pierre Ier, accoutumé d'aller extrêmement vite en carrosse et à cheval, fit un jour un accord avec un iswoschik, ou loueur de chevaux, pour le mener du plus grand train possible à Péterhoff. Convenu du prix, il part; mais le conducteur n'allant pas encore à son gré, il conduit les chevaux lui-même et en crève un. Le maître demande au zar de le lui payer: le zar refuse; l'autre dit qu'il ira porter ses plaintes contre lui. « Bon, dit le zar, voilà un billet, allez chez M. de Brevern, il jugera l'affaire. » Notre homme n'y manque point. M. de Brevern envoie une citation en règle au zar, qui comparoît; Brevern fait son examen, confronte les deux parties et condamne le zar. Pierre y souscrit, paye le cheval, les frais et repart content.

Pierre fut toujours simple en tout, dans ses habits, ses meubles et son domestique, n'ayant pas même de la vaisselle d'argent pour son usage, étant sans chambellan, ni pages, ni gentilshommes de la chambre. Douze jeunes gentilshommes seuls le servoient, sous le nom de denschiks ou de valets, et autant de grenadiers de la garde faisoient les honneurs de sa cour. Il préféroit son uniforme à tous les habits de gala, qu'il ne mit que quatre fois dans sa vie, et une fois seulement un autre brodé d'argent des mains de son épouse, l'impératrice Catherine.

Pierre Ier n'aimoit point à se gêner. En quelque lieu qu'il

se trouvât, il savoit se mettre à son aise. Entre une foule de preuves qu'il en a données, les plus singulières sont les suivantes : il étoit un jour au sénat, prêt à donner audience à un ambassadeur polonois. C'étoit en hiver et il faisoit grand froid. A l'arrivée de l'ambassadeur, on ouvre les portes, et le zar, ayant senti que l'air étoit des plus vifs, regarde autour de lui, voit tout prêt son chancelier Golofkin, qui portoit d'ordinaire une énorme perruque hollandoise, l'arrache de dessus sa tête chauve, en affuble la sienne, et donne audience au ministre étranger dans ce bizarre et très-ridicule ajustement.

Une autre fois, se trouvant dans la même saison à l'église luthérienne de Reval, immédiatement derrière le banc du bourgmestre de cette ville, qui, outre l'excellente pelisse qui l'enveloppoit, s'étoit encore couvert d'un très-bon bonnet fourré, au moment que le prédicateur monta en chaire, et s'apercevant au milieu du sermon que le froid commençoit à le saisir, d'autant mieux qu'il avoit ôté son chapeau, il prit le bonnet du magistrat, s'en couvrit et le garda pendant tout le reste du sermon. Quand il fut fini, il le remit sur la tête du bourgmestre et s'en alla.

Pierre Ier prenoit ordinairement la peine de bien rosser de sa propre main ses favoris pour la moindre faute. Un jour qu'il étoit à Reval, où Menzikoff l'avoit suivi en qualité de denschik ou valet de chambre, il fut invité à dîner par le corps de la noblesse, empressé à lui témoigner sa reconnoissance de toutes les marques de bienveillance qu'il lui avoit données, ainsi qu'à tous les habitans de cette ville, en différentes occasions. Tout le monde à l'envi s'empressa de le bien recevoir et régaler; mais la dame Bistram, en particulier, s'intrigua beaucoup pour lui présenter quelques mets de son goût. Informé de ce qu'il préféroit, et ayant sçu que c'étoient des écrevisses accommodées d'une certaine façon, elle eut grand soin d'en apprêter et de lui en servir un bon plat; il y fit honneur de son mieux et en mangeoit avec le plus grand plaisir, lorsque Menzikoff, s'approchant de son

oreille : « Y pensez-vous, sire, lui dit-il tout bas, de manger tant de mets en pays nouvellement conquis, et chez des gens à qui, peut-être, il est dangereux de se fier autant que vous le faites? » Le zar, sans lui répondre, se lève, le prend par le collet, le jette hors de la salle, revient se mettre à table et continue de manger avec le même appétit. Tous les assistans, étonnés de son action, ne savoient que penser; mais il prit soin lui-même de les tirer de peine. Alors la dame Bistram tombe à ses pieds tout effrayée. « Sire, lui dit-elle, je ne crains point assurément que les écrevisses incommodent Votre Majesté, mais la vive émotion où nous venons de la voir au milieu de son dîner seroit capable de produire un effet aussi fâcheux. Je la supplie de me pardonner; mais ce seroit cependant me faire une cruelle injustice que de me soupçonner. — Ne craignez rien, madame, interrompit Pierre en la relevant, je suis si convaincu de l'honnêteté de tous les habitans de cette ville et de cette province, que je ne craindrois nullement de coucher seul chez tous, l'un après l'autre. Ces gens-là, continua-t-il, en désignant Menzikoff, sont fort loin de m'inspirer autant de confiance, avec un seul de vous je me tiendrois plus en sûreté qu'au milieu de cinquante d'entre eux. Allez, allez, madame, tranquillisez-vous, je connois mon monde. »

Par une suite de ce peu de confiance qu'il avoit dans les Russes, il ne couchoit jamais seul. Si Catherine ou quelque autre de ses amies ne partageoit pas son lit, il étoit dans l'habitude de permettre à l'un de ses favoris ou denschiks de se mettre à ses côtés; mais, il falloit que celui qui recevoit cette faveur fût bien coi toute la nuit, car, pour peu qu'il vînt à remuer et qu'il l'éveillât, il ne manquoit pas de le bourrer d'importance. A la campagne et en plein air, ses denschiks lui servoient tantôt d'oreiller, tantôt de dossier. Ce prince n'avoit pas une moins bonne opinion des Livoniens en général et des habitans de Riga pas davantage que de ceux de Reval. Entre les premiers, il faisoit surtout grand cas de Bruning, surintendant de Livonie et premier curé de Riga. C'étoit un

homme qui, au mérite d'être très-éclairé, joignoit celui de la bonne mine et d'un geste majestueux. Un jour, Pierre ayant à faire réparer la couronne de l'empire, ainsi que plusieurs autres pièces de prix, crut ne pouvoir mieux faire que de les confier à un orfévre de Saint-Pétersbourg nommé Rokenthien, en grande réputation de probité à cause de l'air béat avec lequel il alloit tous les jours priant par les rues, ce qui avoit séduit le zar comme les autres. En lui remettant ces joyaux, il voulut lui donner une garde pour l'accompagner jusque chez lui, parce qu'il logeoit à l'isle Saint-Basile, alors encore environnée de bois; mais il remercia le zar et préféra de s'en aller seul. Le brave Rokenthien, qui n'étoit qu'un hypocrite, ne put résister au désir de s'approprier les bijoux qui venoient de lui être remis. Il ne se vit pas plutôt seul, qu'il les enfouit sous le seuil de sa porte, et alla s'attacher à un arbre de la forêt après s'être meurtri de coups. Le lendemain, quelques passans l'ayant délié, il se rendit près du zar, à qui il osa dire effrontément qu'il avoit été dépouillé par des voleurs. Pierre, ne pouvant ajouter foi à son récit, lui ayant proposé l'alternative de tout avouer, avec promesse de pardon, ou d'être appliqué à la torture, il s'y soumit, et la soutint jusqu'au bout en niant toujours. Alors le clergé eut ordre de préparer Rokenthien à confesser son crime; mais, tout ayant été inutile : « Je vois bien, dit Pierre, qu'il faut que je fasse venir mon Bruning [1] pour vous montrer comment il faut s'y prendre avec les hypocrites. » Bruning arrive en effet bientôt. Le zar, après lui avoir, à son ordinaire, donné mille témoignages de bonté, se hâte de le mettre au fait de tout ce qui s'étoit passé avec Rokenthien, et lui dit de voir s'il feroit plus que tout son clergé, ajoutant qu'il pouvoit aussi assurer le criminel de sa grâce s'il avouoit. Bruning va donc trouver Rokenthien, le tourne et retourne de tous les côtés, et n'en tire rien, jusqu'à ce qu'enfin, s'étant avisé de lui parler de l'histoire d'Achan, et de lui dire d'un air in-

[1] Pasteur protestant que le tzar affectionnoit beaucoup.

spiré : « *C'est sous le seuil de ma maison que j'ai caché le tout ;* » — « oui, oui, monsieur, s'écria l'orfévre tout ébahi, vous y êtes, c'est précisément en cet endroit. » Il n'en fallut pas davantage au bon curé : sans autre examen, il prend le coupable avec lui, se rend à sa demeure, et trouve, en effet, toutes les pièces enfouies. Le zar, à qui il se hâta de les faire porter, voyant qu'il avoit si bien réussi, fait aussitôt assembler tous les prêtres, leur montre Bruning, qui en moins de rien vient de terminer heureusement la même affaire qu'ils avoient traitée avec tant de maladresse, le leur propose d'ailleurs pour modèle en tout point et les congédie. Bruning fut renvoyé comblé de présens, et l'orfévre exilé en Sibérie pour le reste de ses jours.

Le zar Pierre fit donner par deux grenadiers, la batogue à sa bonne amie la comtesse Marie-Danilowna Hamilton, parce qu'elle s'étoit avisée de dire à quelques-uns de la cour que l'impératrice Catherine faisoit profession de boire beaucoup et de se soûler (ce qui n'étoit que la vérité).

Pierre fit trancher la tête peu après à cette même comtesse, pour avoir successivement défait trois de ses enfans. Il étoit présent à l'exécution, et comme on le vit parler à l'oreille au bourreau, on crut qu'il lui faisoit grâce; mais rien moins que cela : la tête fut coupée, et dans l'instant le zar, l'ayant ramassée, la baisa, puis, comme il se prétendoit anatomiste, il en montra toutes les veines aux assistans, la baisa une seconde fois, la remit à terre, fit le signe de la croix et s'en alla.

Le zar Pierre Ier, se trouvant à Cronstadt et voulant se reposer, donna ordre à la sentinelle de ne laisser entrer personne. Arrive le prince Menzikoff; accoutumé d'entrer librement chez son maître, il trouve mauvais qu'on l'arrête et veut forcer le passage. La sentinelle le repousse en le menaçant de le bourrer. Menzikoff, indigné, aposte un page avec ordre de l'avertir quand le monarque paraîtra. Ce moment arrivé, il porte à son maître les plaintes les plus amères contre le soldat. Pierre fait venir cet homme et lui dit :

« Connois-tu ce monsieur-là? — Oui, sire, c'est Menzikoff. — Est-il vrai que tu as voulu lui donner des coups de crosse à lui comme à un autre, et pourquoi? — Parce qu'il vouloit entrer en dépit des ordres de Votre Majesté. — Fort bien, répond le zar, qu'on apporte ici trois verres d'eau-de-vie. Tenez, Menzikoff, buvez à la santé de ce brave soldat que je fais bas officier. » Le favori boit, et croit en être quitte. « Encore un verre, Menzikoff! s'écrie Pierre. Buvez à la santé de ce bas officier comme premier lieutenant. » Il obéit avec chagrin, et pense encore une fois que tout est dit. « Un troisième verre, Menzikoff, dit alors le zar, à la santé du lieutenant en qualité de capitaine. Cela fait, allez, tout à l'heure, continua le souverain, habiller et équiper cet homme, conformément à son nouveau grade, afin que dans trois jours au plus tard, il puisse paroître décemment devant moi, et ne vous avisez jamais de chercher à molester un homme qui fait son devoir, autrement ceci (en levant la canne) aura pouvoir de vous apprendre le vôtre. Et vous, dit-il au soldat, vous êtes un brave, allez, exécutez toujours mes volontés aussi ponctuellement, et j'aurai soin de vous. »

Westphalen, ministre du roi de Danemark, ayant écrit à son maître des choses fort piquantes à l'égard de Pierre Ier, et ce monarque ayant trouvé le moyen de se procurer la lettre, le Danois nia; mais le zar l'ayant bientôt convaincu par sa propre écriture, qu'il lui montra : « Je vois bien, sire, dit-il, que les princes ont les bras longs. Cependant, que Votre Majesté daigne un instant considérer quelle est l'étendue de mes devoirs envers ma patrie et mon roi, et croire que je n'en ferois pas moins si j'avois l'avantage de la servir. » Cette réponse plut tant à Pierre, tout grièvement offensé qu'il étoit, que la chose en resta là.

Pierre Ier allant un jour par mer de Saint-Pétersbourg à Reval avec l'impératrice Catherine, prit avec lui le chirurgien Lestocq, qui devint ensuite comte, et le chambellan Johnson, fils d'un architecte livonien. Le lendemain matin, Lestocq et Johnson ayant aperçu le fou du zar Turienoff, qui

dormoit profondément sur le tillac du vaisseau, d'un signe ils conviennent de lui jouer pièce, et comme il avoit une grande barbe, ils la lui collent fortement à la poitrine avec du goudron. Le fou s'éveille et commence à crier miséricorde à haute voix. Le zar que ses cris redoublés éveillent aussi, se lève furieux, saisit un gros câble et accourt. Lestocq et Johnson, entendant le bruit des pantoufles du zar, s'esquivent, et dans l'instant, son Arabe Hannibal ayant eu le malheur de se présenter à lui le premier, il le rosse de la plus belle manière et se remet au lit. A dîner, Lestocq et Johnson, à qui la présence du pauvre Hannibal rappeloit ce qui s'étoit passé, n'ayant pu s'empêcher de rire, et le zar ayant voulu savoir pourquoi, ils le mirent alors au fait. Il rit aussi de bon cœur, et dit au malheureux qu'il avoit si bien étrillé : « Je vous ai rossé ce matin injustement, j'en suis fâché ; mais, souvenez-vous-en pour me le rappeler lorsque vous aurez fait quelque sottise, afin que je vous pardonne. »

Cette fureur qui saisissoit Pierre Ier quand on l'éveilloit venoit de sa jeunesse, pendant laquelle les Strelzi avoient souvent interrompu son sommeil, et comme cela avoit toujours eu des suites désagréables pour lui, il avoit contracté l'habitude d'être toutes les fois comme furieux quand on l'éveilloit, croyant toujours qu'il avoit le même danger à courir comme les autres fois. Cette peur contractée dans sa jeunesse dégénéra plusieurs fois dans des mouvements convulsifs, en sorte qu'il tiroit les lèvres et tout le visage, ce qu'on attribuoit à un poison qu'on lui avoit propiné et qui n'avoit point fait son effet. Ces mouvements convulsifs l'attaquoient souvent en pleine compagnie; toutes les personnes qui étoient alors avec lui n'avoient qu'à baisser les yeux, car il n'aimoit pas qu'on le regardât alors, ou même qu'on s'en aperçût. Si ces mouvements convulsifs devenoient trop forts, on en instruisoit son cuisinier, qui couroit bien vite tuer une pie, et la rôtissoit tout entière avec ses plumes et ses entrailles, ensuite en faisoit une poudre, et lui en donnoit une bonne dose, ce qui le guérissoit.

Un nommé Edlac, qui étoit au service du zar et auquel il avoit donné les patentes de général, lui fit accroire qu'il voûloit faire un plan pour le faire gagner beaucoup par an. Le zar lui dit de le faire; lorsqu'il le lui présenta, il conseilla de faire entrer en Russie mille juifs, faisant un long calcul combien cela rapporteroit par an. Pierre, après avoir lu ce plan, le déchira et lui dit : « Ma nation ne suit que trop les maximes frauduleuses des juifs; si je faisois entrer des juifs dans mes États, ils la gâteroient encore plus, » et le renvoya. Edlac partit ensuite, et, à Riga, on le força de remettre ses patentes de général entre les mains du gouverneur.

Après la bataille de Pultava, ce prince, entendant un de ses officiers parler mal de Charles XII, roi de Suède, le frappa rudement en lui disant avec indignation : « *Ne pouvois-je pas éprouver le même sort ?* »

Ce fut aussi après cette même bataille que, voyant le général Renschild prisonnier et désarmé, il lui donna sa propre épée en témoignage de l'estime particulière que ce brave Suédois lui avoit inspirée.

Pendant les campagnes de Perse, ayant pris Wolinski, son ambassadeur à cette cour, pour un autre qui avoit commis quelque faute, il le rossa comme il avoit coutume de faire en pareil cas; et ensuite, ayant reconnu sa méprise : « J'en suis bien fâché, lui dit-il, mais vous mériterez bien cette petite correction quelque jour; alors faites-moi souvenir que vous avez du crédit auprès de moi. » Le cas arriva, en effet, à cette même campagne, et le zar lui pardonna.

L'empereur Pierre avoit un goût si décidé pour la marine, qu'il servit plus d'une fois lui-même de pilote à des vaisseaux anglois, pour les conduire de Saint-Pétersbourg à Cronstadt, et reçut le salaire ordinaire en fromage et en argent.

Ce goût décidé dégénéroit souvent en audace, et si tout le monde perdoit courage, lui seul, toujours de bonne humeur, disoit : « *Ne boïs* [1], ne crains rien, zar Pierre ne peut pas se

[1] Expression très-usuelle du paysan russe, qui ne doute de rien.

noyer; a-t-on jamais entendu qu'un zar de Russie s'est noyé? »

Un jour il invita les ministres étrangers d'aller avec lui, par eau, de Saint-Pétersbourg à Cronstadt; le zar lui-même étoit au gouvernail. Un orage avec un ouragan se leva; tout le monde conseilla de retourner, Pierre cria toujours : « *Ne boïs*, ne craignez rien. » Là-dessus le comte de Lynar l'instancia de retourner, disant : « Le roi de Pologne, mon maître, ne m'a pas envoyé en Russie pour me noyer; si je le suis, comme cela est évident, Votre Majesté répondra pour moi à ma cour. » Le zar, au milieu du danger, ne put qu'éclater de rire, et dit : « *Ne boïs*, monsieur de Lynar; si nous sommes noyés, nous le serons tous, et votre cour ne pourra point me rendre responsable sur cela. » Cependant, comme l'ouragan augmentoit, Pierre retourna, et les fit chercher le lendemain. En attendant, il les régala et les noya presque dans du vin de Hongrie.

Pierre I[er] étoit accoutumé d'aller, en été, dans de simples cabriolets, et, en hiver, dans de petits traîneaux, qu'on trouve dans les rues à Saint-Pétersbourg. Il lui arrivoit fort souvent de ne pas avoir d'argent sur lui pour payer ses gens, alors il accostoit le premier venu, pour le prier de lui avancer l'argent qu'il lui falloit.

Pour donner un bon exemple à ses sujets, Pierre I[er] s'acquit non-seulement beaucoup de connoissance dans les sciences, mais il s'occupa aussi beaucoup des arts et métiers; outre qu'il fut excellent charpentier et fabricateur de vaisseaux, dont il en laissa un sur le chantier, construit par lui-même, il fut aussi bon mathématicien, géographe, historien, etc. Il s'occupa de la médecine, et se cousit lui-même des bas, se fit des souliers et des pantoufles, dont on en voit encore à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et à Catharinenthal, maison de plaisance, à peu de distance de Reval. Son occupation favorite fut l'art de tourner, dans lequel il avoit fait de grands progrès, ayant fait venir pour cet art les meilleurs instruments de Paris et de Londres,

qu'on voit encore aujourd'hui dans une chambre à part à ladite Académie des sciences.

On y voit également un chef-d'œuvre fait par lui; c'est un lustre à cinquante bras, en forme d'une étoile, qui jette ses rayons partout, tout d'ébène. Son maître dans cet art étoit le fameux mécanicien André Nartoff, auquel il avoit donné un jeune homme de la chancellerie de la cour, qui avoit non-seulement fait de grands progrès, mais qui étoit aussi chargé d'ôter le bonnet de Pierre Ier toutes les fois qu'il arrivoit dans cet atelier, à la cour, pour y travailler. Un jour, ce jeune homme manqua d'être assommé par le zar d'un coup de son couteau de chasse; car en lui tirant également son bonnet, il le lui tiroit si gauchement qu'il emporta un gros paquet de cheveux. Pierre, dans sa première colère, courut le couteau de chasse à la main après lui; mais le jeune homme se sauva. Le lendemain, le zar arriva de nouveau dans son atelier; ne trouvant point le jeune homme, il dit à Nartoff : « Ce diable de jeune homme m'a bien tiré par les cheveux, je suis bien aise qu'il n'est pas resté et qu'il étoit plus vite avec ses pieds que moi avec mon couteau de chasse; tâchez de le retrouver, et dites-lui qu'il prenne garde à l'avenir en me tirant le bonnet. » Mais Nartoff avoit beau prendre des informations, il ne le trouvoit point. Le zar fit publier partout dans la ville qu'il n'avoit qu'à retourner, et que la faute lui étoit pardonnée, mais le jeune homme étoit déjà à Wologda, chez un vitrier qui l'avoit pris par miséricorde, et l'instruisoit dans son métier. A la mort de Pierre Ier, ce jeune homme se découvrit à son maître, qui le ramena à Saint-Pétersbourg chez M. Nartoff, qui, après l'avoir reconnu, le rendit à la chancellerie de la cour, qui se servit de lui comme d'un très-bon vitrier. Pour s'acquérir des connoissances dans le commerce, le zar passoit des soirées entières avec les négociants étrangers qui étoient dans sa capitale et à Archangel, mangeoit et buvoit avec eux.

Il étoit fort souvent dans le cas de se voir prier d'as-

sister comme parrain à la naissance des enfants de ceux qui travailloient pour lui, et au moins pour les régiments des gardes; il n'y avoit ni officier ni simple soldat qui ne l'avoit pas prié pour cela, au moins à la naissance de leur premier fils ou enfant. Pierre ne s'y refusa pas, mais sa générosité, dans ces sortes d'occasions, étoit très-bornée, et, au lieu de grands présents, il falloit se consoler de sa bonne grâce, car le présent ordinaire qu'il faisoit à un simple soldat consistoit dans une rouble, qu'il mettoit, à la manière usitée parmi les Russes, sous le coussin de la femme en couches en l'embrassant, et d'un ducat aux femmes des officiers.

Il ne pouvoit aucunement supporter la trop grande soumission de ses sujets, en vertu de laquelle ils se prosternoient le long du corps, au milieu de la rue, devant lui. Il défendoit donc absolument cet usage, qui marquoit ses sujets du coin du plus grand esclavage, et comme il voyoit que la simple défense ne suffisoit pas, il le défendoit sous peine d'avoir le knout. Pierre Ier n'aimoit point du tout la chasse; étant prié une fois par un de ses gentilshommes d'assister à la chasse des ours, par laquelle il croyoit lui faire grand plaisir, il lui répondit : « Allez vous amuser avec la chasse des bêtes sauvages; je ne suis pas fait pour en participer, aussi longtemps que j'aurai un ennemi redoutable à chasser hors de mon empire, et dans mon empire des sujets féroces, indociles, désobéissants, rebelles et mutins. »

Un étranger, après avoir servi fidèlement le zar Pierre Ier pendant l'espace de trente ans, se voyoit hors d'état de servir dorénavant; il demanda son congé. Ceux du collége, dans lequel il avoit servi comme membre, douteux s'ils devoient lui adjuger une pension ou la moitié de ses appointements pour sa vie, dressèrent un mémoire, et demandèrent le bon plaisir du zar sur cela. Le zar, outré de cela, leur dit : « Que pensez-vous? celui donc qui a sacrifié la force de son génie et de son âge dans mon service doit donc, vers la fin de ses jours, mendier son pain? Qu'on lui donne ses ap-

pointements en entier aussi longtemps qu'il vivra sans faire les moindres services, mais demandez son conseil dans des cas critiques et épineux pour profiter de son expérience. »

Pierre Ier n'étoit pas fort généreux; les besoins que les guerres continuelles supposoient l'en empêchoient. Cependant on ne peut non plus dire qu'il oublioit à récompenser les mérites. Il fit d'ordinaire présent à des gens de mérite de terres incultes et dégarnies de sujets, qu'ils n'avoient qu'à cultiver, et qui leur rapportoient par la suite du temps beaucoup. Pour ceux de son service, il cherchoit un autre moyen pour leur procurer de temps à autre un profit. C'est ainsi, par exemple, pour faire avoir à son maître d'hôtel quelque profit, qu'il se cotisa avec quelques généraux et officiers pour dîner ou souper chez lui, et, après avoir bien bu et mangé et s'être bien divertis, en s'en allant chacun lui remit un ducat.

Après la mort du dernier patriarche de Moscou Adrian, Pierre Ier, qui savoit très-bien l'inconvénient que ces messieurs avoient introduit de tems en tems, n'étoit rien moins qu'intentionné d'en choisir dorénavant un, et lorsque l'archevêque de Novgorod, Théophane Procopowitsch, qui peut être nommé avec raison le bras droit de ce souverain, eut composé le règlement ecclésiastique, et lui donna le plan d'un collége ecclésiastique, sous le nom de Saint-Synode dirigeant, établi l'an 1721, il ne voulut absolument plus entendre parler d'un patriarche. Mais comme l'archevêque de Novgorod insistoit toujours à déterminer le zar d'en nommer un, et qu'il lui présenta sur cela une requête lorsqu'il présida ce collége, Pierre, tout en colère, frappa d'une main sur sa poitrine, et de l'autre, il tira son couteau de chasse, qu'il portoit presque toujours, en frappa sur la table, et leur dit en courroux : « *Wot wach patriarcha*, regardez, voilà votre patriarche ! »

Pierre Ier prit un jour une haine contre un jeune homme qui étoit à sa cour; il le fit mener à la forteresse, en prison, et jura qu'il lui feroit donner le knout dans les grandes

rues de la ville. Catherine et toute la cour, convaincues de l'innocence de ce jeune homme, faisoient l'impossible pour le sauver, mais en vain; au contraire, il défendit de lui en parler plus, sous peine d'encourir son courroux. On inventa donc pour le fléchir la ruse suivante : quelqu'un écrivit, au nom du détenu, une supplique et l'attacha au collier de Lisette, tel étoit le nom d'une chienne que le zar aimoit extrêmement pendant le temps qu'il étoit à l'amirauté. A son retour, Lisette étoit la première à le complimenter, et voyant le bout de cette supplique, il la prit, la lut et dit : « Ah! Lisette, et tu t'avises aussi de présenter des suppliques! Bon, puisque c'est la première fois, je t'accorderai ta prière; » et il envoya lâcher le pauvre prisonnier.

A l'âge de vingt-cinq ans, Pierre Ier étant aux abois d'une fièvre chaude, le secrétaire de la chancellerie privée arriva, suivant la coutume de ces temps, pour demander pardon et la vie pour neuf meurtriers et voleurs de grands chemins. Aussi foible qu'il étoit, il le fit entrer et lui ordonna de lire le crime et la sentence prononcée sur eux. Après l'avoir lue, Pierre lui dit : « Crois-tu donc, en lâchant de pareils fripons pour demander ma santé à Dieu, que cela lui seroit agréable et une bonne œuvre? Non, va-t'en les faire juger dès demain; c'est par là plutôt que je crois être sauvé de Dieu, puisqu'il verra qu'on fait et exécute la justice. »

Werner Muller, négociant à Moscou, étoit le premier qui avoit établi une fabrique de fer à Istia, à quatre-vingt-dix werstes de Moscou. Pierre, non-seulement par curiosité, mais aussi par encouragement, fréquentoit beaucoup cette fabrique; un jour il y arriva et fabriqua dix-huit poudes (le poude de quarante livres pesant) de fer, employant les seigneurs de sa cour à lui apporter les charbons et à faire aller le soufflet, mettant sur chaque barre qu'il avoit fabriquée ses sceaux. Quelque temps après, il va voir ce même Muller à Moscou et lui dit : « Combien payez-vous à vos ouvriers pour la fabrication d'un poude de fer? » Muller répondit : « Trois kopeks ou un altin. — Bon, dit le zar, j'ai donc dix-huit

altines à vous demander. » Muller va chercher tout de suite dix-huit ducats, au lieu de dix-huit altines, pour les lui payer, disant qu'il ne pouvoit pas donner moins à un ouvrier tel que Sa Majesté. Mais Pierre les lui rejeta en lui disant : « Prends tes ducats et donne-moi ce qu'il me faut; je n'ai pas mieux travaillé que tes autres ouvriers. » Ayant reçu la somme ordinaire : « Bon, dit-il, j'irai acheter pour cela des souliers dans les boutiques, c'est autant d'épargné. » Il en acheta, et les fit voir dans toutes les grandes compagnies, disant : « Voilà des souliers que je me suis acquis du travail de mes mains. »

Pierre Ier étant en Hollande, les juifs faisoient l'impossible pour avoir la permission d'entrer dans ses États, pour y établir des comptoirs et pour y faire le commerce. Ils lui offroient pour cette seule permission cent mille florins en qualité de don gratuit. Pour réussir mieux dans leur demande, ils tiroient dans leurs intérêts le fameux bourgmestre Wan Witsen, pour faire réussir leur demande auprès de l'empereur. Ce grand homme de lettres, fort estimé par Pierre Ier, s'intéressoit aussi vivement pour eux auprès de lui. Le zar, après avoir écouté tranquillement toutes les raisons pour les recevoir dans son pays, lui dit à la fin : « Monsieur, vous connoissez la façon de penser de mes sujets ainsi que des juifs, tout comme moi; mais, jusqu'à l'heure qu'il est, il est impossible d'accorder à ces derniers cette permission. Dites-leur de ma part que je suis fort obligé de leur offre; mais dites-leur en même temps que j'ai compassion d'eux, car s'ils s'établissoient en Russie, quand même ils ont la réputation de tromper toute l'Europe dans leur commerce, je crains fort qu'en s'établissant dans mes États, ils ne soient surpassés par mes propres sujets. »

Pierre Ier étant passé de l'Angleterre et de la Hollande à Vienne, étoit reçu de la manière la plus distinguée de la part de l'empereur Léopold; mais, comme il recevoit peu après l'avis de la révolte des Strelzi, il étoit obligé de partir et de différer son voyage pour Venise pour un autre temps. Ce-

pendant, lorsqu'on parloit un jour à sa table de la cour impériale, il répliqua : « Tout ce que j'y ai vu a trouvé mon approbation; mais ce qui m'a outré, c'est que j'ai vu que les jésuites se mêlent des moindres affaires de la cour, et qu'on les y rencontre partout. Cette maxime m'a outré d'autant plus que l'empereur, sachant très-bien qu'ils ne possèdent pas beaucoup moins de terrain que lui dans ses États, et plus de fonds ou d'argent que lui, ne les a pas cependant forcés de donner dans la dernière guerre contre les Turcs, l'an 1683, ni recrues ni argent. »

Dans tous les voyages que Pierre Ier entreprit, il envoya toujours quelqu'un au-devant de lui, pour lui chercher un gîte, où il n'y eut pas quelqu'un de plus considérable que lui; et où on n'entendit pas parler de petits enfants, qu'il n'aimoit pas à avoir pour compagnons dans une même maison.

L'an 1716, Pierre Ier, passant dans le plus grand incognito par Nimwègue, descendit dans une auberge très-médiocre, et ne demanda pour lui et sa suite que des œufs, du pain, du fromage et du beurre. Le lendemain de bon matin, il voulut poursuivre son voyage, Schepelloff, son maréchal de voyage, demanda à l'hôte, qui venoit de faire fermer toutes les portes de sa maison, ce qu'il devoit pour lui et les autres : « Cent ducats, » répliqua l'hôte. Schepeloff, qui lui fit remontrance de ce que c'étoit une somme exorbitante, ne pouvant rien décourter, en donnoit part à la fin au zar, qui, comme il croyoit être inconnu de tout le monde, descendoit et parloit à l'hôte sur les cent ducats : « Parbleu! dit l'hôte, une grande somme que cent ducats! si j'étois zar de Russie, je ne ferois non-seulement pas de différens de payer cents ducats, je payerois bien mille. » Le zar, voyant qu'il étoit connu, fit signe à son maréchal de payer et partit.

Pendant le séjour que Pierre Ier faisoit à Paris et à Versailles, on lui parloit du couvent de Saint-Cyr, établi par madame de Maintenon, qui devoit lui servir de retraite sur la fin de ses jours. « Bon, dit-il, il faut que je voye cette dame, » et il se fit annoncer. Madame de Maintenon lui fit dire que

sa visite lui seroit fort agréable, si elle n'étoit pas très-malade et hors d'état de recevoir quelqu'un. « N'importe, dit le zar, je ne veux point lui être à charge, mais il faut que je voye cette personne et que je lui témoigne mes hommages. Car cette dame a eu trop de mérite pour le roi et son royaume, auxquels elle n'a fait autre mal qu'aux huguenots, ce qu'elle a fait pourtant plutôt par simplicité et par bigotisme [1]. »

Pierre Ier ayant été entouré, l'an 1711, avec toute son armée, au Pruth, et voyant qu'il ne lui restoit aucune autre ressource que de périr, chargea un quelqu'un qui auroit l'audace et l'adresse de se dérober par l'armée turque pour porter une lettre de sa main au sénat assemblé. Ayant trouvé un tel qui connoissoit non-seulement tous les chemins, mais qui auroit aussi la hardiesse de se franchir son chemin par les Turcs, il le chargea d'une lettre, et lui dit : « Allez, partez avec Dieu. » Cette lettre étoit conçue dans les termes suivants : « Je vous donne avis que j'ai eu le malheur d'être enfermé avec toute mon armée, sans notre faute, par les Turcs, et leur armée quatre fois plus grande que la nôtre, par une seule fausse nouvelle que nous avons reçue, étant donc tous coupés de tous les vivres et fourrages, de sorte que je ne puisse prévoir, sans un secours particulier de la Providence, qu'une défaite entière, ou d'être fait prisonnier par les Turcs. Dans ce dernier cas, vous ne devez point me regarder pour le zar votre maître, et rien remplir ce qu'on pourrait demander de moi, et ce que je vous ordonnerois même par des lettres écrites de ma propre main, jusqu'à ce que je me trouve de nouveau en personne chez vous. Dans le cas que je périsse, et que vous auriez des nouvelles

[1] Madame de Maintenon mandoit le lendemain (11 juin 1717) de cette visite à madame de Caylus : « Le czar est arrivé à sept heures du soir ; il s'est assis au chevet de mon lit ; il m'a demandé si j'étais malade ; j'ai répondu que oui ; il m'a fait demander ce que c'était que mon mal ; j'ai répondu : une grande vieillesse. Il ne savoit que me dire, et son trucheman ne paraissoit pas m'entendre. Sa visite a été fort courte ; il a fait ouvrir le pied de mon lit pour me voir : vous croyez bien qu'il en aura été satisfait. »

authentiques et vraies de ma mort, alors vous devez choisir entre vous le plus digne pour être mon successeur. »

Pierre Ier avoit un attachement singulier pour les étrangers, ce qui lui causoit souvent des mauvais propos de la part de ses sujets; mais il ne s'en soucioit point; bien au contraire, il dit franchement et ouvertement : « Mes sujets se partagent en deux classes, en sages et en ignorants. Les sages conviennent avec moi que les étrangers me sont absolument nécessaires pour me servir de leur instruction, pour apprendre leurs sciences, et pour faire fleurir par là mon empire, c'est pourquoi je les caresse. Les ignorants, qui n'entrevoient rien de tout cela, préfèrent de se plonger de nouveau dans leur ancienne ignorance et barbarie, détestent ce qui est bon et nouveau; ces méchants, qui renverseroient bien tout ce que j'ai fait, ne considèrent point l'état de mon empire avant que j'aie été dans les pays étrangers, et que j'aie emmené tant d'étrangers, et que sans leur secours je ne serois jamais venu à bout de vaincre mes vaillants et redoutables ennemis. »

Pierre Ier aimoit à procurer un divertissement honnête à ses sujets, et il étoit enchanté de voir que ses sujets trouvoient du goût à ces établissements, comme palais, jardins, etc. Il établit un fort beau château avec un beau jardin, avec des jets d'eau, étangs, îles, etc., etc., vis-à-vis le port de Reval, dans un endroit fort engageant, qu'il nomma Catharinenthal, du nom de son épouse Catherine; lorsque tout étoit fini, et qu'il arriva avec l'impératrice y demeurer quelque temps, il étoit fort étonné de voir que personne ne se présentoit pour profiter de ces promenades, pour admirer le jardin et le château. En passant, il demandoit au soldat qui y avoit la garde : « D'où vient-il que je ne voie personne de la ville se promener ici? » Il répondit : « Parce que nous ne laissons entrer personne. » Pierre, furieux dit : « Quel est donc ce fou qui vous a ordonné ceci? — Nos officiers, » répondit la garde. « Mon Dieu! dit-il, ces fous sont donc dans la persuasion que j'ai fait construire

tout cela, avec tant de frais, seulement pour moi? Allez, dit-il au tambour qui étoit avec la garde, partez dans toutes les grandes rues et places de la ville, et faites connoître à tout le monde qu'il est permis à tout le monde d'entrer et de se promener à Catharinenthal, et que la garde n'y sera à l'avenir que pour empêcher ceux qui voudroient faire du tort ou du dommage à tout ce qui se trouve dans le jardin. »

Lorsque l'amiral Cruys et Patkul envoyoient quantité d'étrangers en tout genre et de toute nation, pour prendre service en Russie, Menzikoff, chargé d'assigner à chacun sa place et ses appointements, parla sur cela au zar Pierre Ier dans une assemblée publique où il se divertissoit avec ses grands. Pierre, qui aima toujours instruire ses grands sur toute sorte de chose qui se présentât, lui dit : « Pour placer chacun bien et pour le contenter, il faut absolument regarder de quel pays et de quelle nation est chacun : à un François, dit le zar, vous pouvez toujours donner plus de gages qu'à un autre; c'est un bon vivant, qui mange dans le pays ce qu'il reçoit. Un Allemand peut être mis dans la même classe : il aime à faire bonne chère, à donner des repas, et met peu de côté de ce qu'il reçoit. A un Anglois, au contraire, il faut ajouter quelque chose de plus, c'est un gourmand qui ajoute volontiers encore de ses propres revenus. A un Hollandois, il faut donner moins qu'aux autres, car à peine mange-t-il autant pour se rassasier, dans la seule intention d'épargner. A un Italien vous donnerez encore moins; il est si sobre, qu'il met de côté autant qu'il peut, et ne cache point qu'il sert dans l'étranger par la seule raison pour gagner de l'argent, pour qu'il puisse le manger dans son paradis, l'Italie, en se retirant. » Instruction qui fait voir que Pierre Ier avoit assez bien appris à connoître le fort et le foible des autres nations.

Rien n'étoit en état d'effrayer tant le zar Pierre Ier qu'une espèce d'escarbots noirs, nommés tarakanes, qui s'engendrent dans la farine, et qui sont très-fréquents en Russie. Dans les voyages que le zar fit, il envoya toujours,

avant que d'entrer dans une maison, quelqu'un au-devant pour s'assurer s'il n'y avoit pas de pareilles bêtes dans la maison. Un jour, un gentilhomme qu'il aimoit lui donna à dîner dans sa campagne à quelque distance de Moscou; lorsqu'on avoit déjà commencé à dîner, le zar lui demanda s'il avoit aussi des tarakanes dans sa maison. « Pas mal, répondit le gentilhomme, et pour m'en débarrasser, j'en cloue un vivant toujours à la muraille pour faire peur aux autres; en voici un tel, qui est encore vivant. » Pierre ne l'eût pas plutôt aperçu qu'il plia bagage, et, donnant un bon soufflet à l'hôte, il s'en alla.

La justice que Pierre I[er] introduisoit dans ses États faisoit que quand il voyoit que ses mesures, prises en conséquence, ne suffisoient pas, il se fâchoit et faisoit l'impossible pour l'observer. Un jour, malgré les mesures prises contre le vol, il entendoit parler de quantité de voleurs de grand chemin. « Ah! dit-il en colère, par Dieu, je viendrai encore à bout de dompter ce vice : Paul Iwanowitsch Iaguschinski, s'écria-t-il (c'étoit celui qui faisoit les fonctions d'un procureur général), composes sur-le-champ, en mon nom, un ordre général partout l'empire, que celui qui volera autant pour en acheter la corde, doit être pendu sans aucune grâce. » Iaguschinski prit la plume pour écrire; mais, en réfléchissant un peu sur cet ordre, il dit : « Mais, Pierre Alexiewitsch (c'étoit le nom du zar), en me donnant cette ordonnance, avez-vous aussi remarqué les suites qui en résulteront? » Pierre, sans réfléchir davantage, dit : « Écris ce que je t'ai ordonné! » Iaguschinski n'écrivit point encore, et dit en souriant au zar : « Mais, mon maître, voulez-vous donc être et rester zar seul, sans serviteurs et sujets? Nous volons tous, avec cette seule distinction, que l'un vole plus que l'autre. » Le zar, qui ne s'attendoit point à une pareille réplique, se mit à rire et n'insista plus que Iaguschinski composât son ordonnance.

Tout le monde sait que Pierre I[er] a établi une liberté générale de conscience dans tout son empire; il étoit même fort fâché quand il voyoit des traits de bigotisme et de fa-

natisme. C'est pourquoi il faisoit l'impossible pour éclairer son clergé et pour détruire les images ambulantes de la Vierge qu'on voyoit exposées dans tous les coins de la ville; mais, aussi tolérant qu'il étoit en fait de religion, aussi rigoureux et sévère étoit-il contre les esprits forts. Lorsqu'on lui faisoit un jour le rapport qu'on avoit mis aux arrêts un homme qui s'étoit avisé de prononcer des paroles blasphématoires contre Dieu dans une société publique : « Il faut, dit-il, l'enchaîner comme un frénétique, car s'il avoit tant soit peu de bon sens, il ne pousseroit point de paroles pareilles contre celui qui l'a formé, ou, s'il avoit des doutes, il se tairoit et n'en parleroit pas en pleine société. » Quelques jours après, pour raccommoder l'affaire, on étoit allé dire à Pierre Ier que ce même homme avoit poussé ces paroles étant ivre et ne jouissant point de son bon sens[1]. « Tant pis, répondit-il; il faut donc le punir doublement : 1° pour avoir manqué dans le respect dû à Dieu, et 2° de ce qu'il s'est dégradé lui-même en se mettant dans l'état où on perd et manque absolument de raison. » Ce n'étoit qu'avec bien de la peine qu'on empêcha le zar de lui faire couper la langue; mais il l'envoya en Sibérie dans un couvent pour y faire pénitence et pour devenir mieux instruit dans sa religion.

Polbojaroff, valet de chambre du zar, qui avoit une méchante et en même temps galante femme, ayant un jour paru à la cour avec des restes assez visibles de l'humeur qu'elle venoit de lui donner, et ce prince ayant voulu savoir ce qu'il avoit, il lui répondit que sa femme étoit fort incommodée du mal de dents. « Rien de si facile, dit le zar, que de remédier à cela, » et vite il prend ses instruments et court avec lui chez sa femme. Celle-ci eut beau protester qu'elle n'avoit aucun mal, il fallut qu'elle se laissât coucher par terre, et le mari qui la tenoit, ayant montré deux dents,

[1] Le tzar étoit ordinairement sobre; ce n'étoit qu'à de rares intervalles qu'il faisoit des orgies; mais, pour les gens de sa suite, rapporte Louville, on ne sauroit comprendre tout ce qu'ils buvoient; son aumônier, entre autres, buvoit seize pintes de vin par jour et souvent le double.

le zar les lui arrache l'une après l'autre et s'en va. La femme, outrée, éclate en invectives contre son mari, qui se contenta de lui répondre froidement : « Vos dents sont si mauvaises que vous vous en ressentez fort; toutes les fois que vous ferez la méchante, je prierai le zar de vous débarrasser de quelqu'une, jusqu'à ce qu'enfin il ne vous en reste plus. » Cet avis fit son effet, elle fut désormais plus traitable.

Pierre, voulant donner quelque relief à ses fous, au nombre de plus de soixante, leur avoit procuré à tous le cordon de l'Éperon d'or du pape. Chaque cordon lui revenoit à soixante roubles, et ils le portoient à la troisième boutonnière.

Comme il trouvoit que les audiences qu'il lui falloit donner aux divers ambassadeurs lui prenoient trop de temps, il se reposoit de ce soin sur Menzicoff, qui, en conséquence, représentoit avec beaucoup de pompe et d'appareil. Mais toute cette magnificence n'empêchoit pas, lorsqu'il avoit fait quelque sottise, que son maître ne lui donnât de la canne. C'étoit un divertissement pour ce prince de saisir son favori, entouré de pages et de chambellans, de le faire descendre de son beau carrosse à six chevaux, de le bien rosser, après quoi il le remettoit dans sa voiture.

Pierre Ier, étant à Copenhague, alla voir les curiosités de la ville et le cabinet d'histoire naturelle du roi. Tout le monde sait que c'est ce cabinet qui recèle la plus belle et la plus grande momie qui soit en Europe; on en fait grand cas. Ce prince, toujours avide de ce qu'il voyoit de plus rare, ayant prié celui qui la lui montroit de la lui céder. « Sire, lui répondit-il, comme cela ne dépend pas de moi, je m'en vais en parler au roi. » Le monarque danois n'ayant point voulu se prêter à la proposition, le zar, piqué de ce refus, retourna. La veille de son départ, il se transporte derechef au cabinet, et après avoir observé différentes raretés quelque temps : « Eh bien, dit-il, vous ne voulez donc pas me céder votre momie? — Sire, lui répondit-on, la chose n'est

guère possible. » Alors pinçant fortement le bout du nez de la momie, il le lui arracha pour la difformer, et s'en alla.

Un colonel étranger, au service du zar Pierre Ier, briguant le grade de général, sans savoir trop comment s'y prendre pour réussir, consulte là-dessus un Russe de sa connoissance, qui lui dit : « Rien de si aisé, faites-vous Russe et rebaptisez-vous dans notre religion ; demandez au zar la faveur d'être votre parrain[1], et je suis sûr qu'il vous nommera général. » Le colonel suit ce conseil, fait sa demande au zar, qui y consent; mais, ayant été instruit dans l'intervalle de la véritable raison de son changement de religion, il lui dit, lorsque la cérémonie fut faite : « Monsieur, comme vous m'avez bien servi avant que d'avoir changé de religion, je crains fort que vous ne me serviez pas si bien après, puisque vous avez pu être parjure; comme je ne veux que d'honnêtes gens à mon service, je vous donne, dès ce moment, votre congé. »

Lorsqu'on voulut déterminer Guillaume, roi d'Angleterre, à introduire le style neuf, il répondit qu'il demanderoit premièrement à ses astronomes s'ils pouvoient éviter, en l'introduisant, les jours intercalaires. Ceux-ci l'assurant que c'étoit impossible, alors il n'en voulut pas. Lorsqu'un ministre voulut déterminer Pierre Ier à se détacher de la grande alliance du Nord, il lui répondit qu'il ne savoit pas si une année intercalaire ne pourroit pas tomber dans une pareille alliance, et n'en voulut pas. Il se servit aussi de la même réponse, lorsque les docteurs de la Sorbonne de Paris voulurent le déterminer à lui faire voir l'uniformité entre l'Église grecque et latine.

Pierre Ier avoit pris la marine angloise tant en affection, qu'il dit souvent : « Si je n'étois pas zar de Russie, je voudrois être toute ma vie amiral en Angleterre

Pierre Ier faisoit plus de cas des étrangers que de ses sujets. Si malheureusement il avoit donné sa confiance à un

[1] On rebaptise encore à Saint-Pétersbourg les rares catholiques ou protestants qui embrassent la religion grecque, tandis que cette formalité n'est plus exigée au centre de cette communion, c'est-à-dire à Constantinople.

indigne, il se disoit aussi content que Jésus-Christ, son maître, qui, entre douze apôtres, n'avoit eu qu'un seul indigne. Quand il falloit de la promptitude dans l'exécution de quelque dessein, c'étoit à des étrangers qu'il la confioit, ainsi que les places dans les colléges qui demandoient le plus de travail.

Pierre Ier assista régulièrement au sénat, et même deux fois par jour; il y restoit souvent jusqu'à la nuit, visitoit tous les colléges en personne, jugeoit les affaires de la plus grande conséquence dans un instant, écrivant sa décision en peu de mots sur un petit morceau de papier.

Pierre, après avoir signé la paix faite avec le royaume de Suède à Nystadt, dit au comte de Munich, le même qui devint à la suite feld-maréchal en Russie : « Monsieur, je viens de signer la paix; si les Suédois m'avoient donné carte blanche et la liberté de stipuler les conditions, elle auroit été certainement beaucoup plus avantageuse pour eux; mais comme elle dépendoit des négociations, c'est à mes ministres et principalement à M. Ostermann que j'en suis redevable. » Il y ajouta de même : « J'aurois rendu volontiers aux Suédois la Livonie, l'Estonie et la ville de Reval, si George Ier, roi d'Angleterre (qu'il n'aimoit point et qu'il ne pouvoit pas souffrir), n'avoit pas avancé dans une certaine occasion : « Pierre Ier, zar de Russie, ne peut et ne doit jamais avoir la ville de Reval. »

Après la signature de cette paix, l'argent étoit si rare en Suède, que les États de ce royaume firent scier leurs canons, et furent forcés, pour s'en procurer, de les vendre à Pierre Ier qui en fut fort aise.

Pierre Ier en accordant le libre exercice à toutes les religions, l'accorde aussi aux catholiques romains, et leur permit de faire venir des jésuites; mais, comme il trouva peu après qu'ils se mêlèrent dans les affaires d'État, il les renvoya tous sur les frontières, avec ordre positif qu'aucun d'eux n'y rentreroit jamais. « Je connois, dit-il, la capacité des jésuites, mais je sais aussi qu'ils ne se servent de leur re-

ligion que pour s'enrichir, et de leurs écoles que pour leurs intrigues pour le service du pape et pour s'emparer d'une autorité sur les souverains de l'Europe. Je m'étonne que les cours de France et d'Espagne, qui ont la réputation d'être les plus fines, souffrent encore ces pères qui ont fait mourir déjà tant de bons rois[1]. » Les capucins, en vertu de ses ordres, reprirent leurs places et leurs fonctions, par la recommandation de l'empereur Joseph Ier; mais comme ceux-ci tombèrent peu après dans la même faute, il confia tout le soin des églises catholiques dans son royaume à ceux de l'ordre de Saint-François.

Pierre Ier paya, après la paix faite avec les Suédois à Nystædt, deux millions de risthalers à cette couronne, et c'est pour cette somme d'argent qu'il se crut en droit de conserver la Livonie, quand même il l'avoit promise solennellement par un traité à Auguste, roi de Pologne.

Le zar Pierre Ier rendit aux Suédois la plus grande partie de la Finlande, avec les forteresses d'Helsingforst et de Willmanstrand, parce qu'il étoit assuré qu'elles ne lui servoient point pour couvrir Cronstadt et Saint-Pétersbourg. Il est remarquable que lorsqu'une grande partie de la Finlande vint par le traité d'Abo soùs la Russie, l'expérience prouva que cette partie ne servit qu'à remplir les hôpitaux, puisque les soldats qui y sont en garnison gagnent tous le scorbut.

Pierre Ier parle souvent dans ses ordonnances de *Sche-*

[1] Tout ce paraphaphe est inexact.

En 1684, l'ambassadeur de l'empereur d'Allemagne obtint du prince Basile Galitzin, soupçonné d'avoir médité la réunion de l'Église russe avec l'Eglise romaine, l'autorisation de laisser s'établir à Moscou deux jésuites, qui furent le P. Georges David (François) et le P. Tobie Tichanowski. Dès que Pierre Ier arriva au trône par une révolution, c'est-à-dire au mois de septembre 1689, ces jésuites reçurent l'ordre de partir dans les quarante-huit heures, et aucun membre de cette compagnie ne mit le pied en Russie depuis cette époque jusqu'à la fin du règne de Catherine II, qui les accueillit, comme on sait, tandis qu'on les expulsoit de partout.

V. *Un Document inédit sur l'expulsion des jésuites de Moscou en* 1689, publié par le P. Gagarin. Paris, 1856.

mokina Soud, ou de la justice de Schemokin. Voici ce qui en donna l'occasion. Les gouverneurs et les wojewodes étoient accoutumés avant Pierre Ier, et encore de son temps, à s'approprier tant qu'ils pouvoient les richesses de leurs inférieurs, et il y en avoit un entre eux qui fut le plus renommé, il s'appeloit Schemokin. Un pauvre Russe porta des plaintes chez lui contre un riche qui lui devoit une somme considérable; mais, comme le riche graissoit toujours la patte de Schemokin, ce pauvre homme ne pouvoit parvenir seulement à faire enregistrer son procès. Il imagine à la fin une ruse, il prend un sac rempli de pierres et se présente chez Schemokin, lui fait voïr de temps en temps son sac, et le prie d'entamer son procès sur-le-champ. Schemokin qui crut réellement que c'étoit un sac rempli d'argent pour lui, lui promet de juger son procès, l'accompagne à la chancellerie, juge son affaire, et condamne l'autre à lui payer ce qu'il lui devoit. Le pauvre Russe prend son ordonnance et son sac de pierre et s'en va. Schemokin, voyant qu'il sort, croit qu'il l'attendra sur le chemin, va pour le rejoindre, et, voyant qu'il s'en alloit, l'appelle : « Mais pourquoi, lui demanda-t-il, emportez-vous ce sac? — Ce sac, répondit-il, ne vous sert plus de rien : vous voyez que ce ne sont que des pierres; si vous vous étiez avisé de juger mal mon affaire, je vous aurois lapidé avec, c'est pourquoi je les avois ramassées; mais comme vous avez jugé ma cause en homme juste, je les jette actuellement. » Ce trait ne manqua pas que d'être connu en Russie, et c'est de là qu'on nomme jusqu'à ce jour, le jugement qu'un juge prononce contre sa conscience, *Schemokina Soud*, ou le jugement de Schemokin.

Pierre Ier attrapa une seconde fois la gale, — ce cadeau lui vint de madame E. I. Z.; ce fut à cette occasion qu'il lui fit administrer les batogues par MM. Tatischtschoff et Devier. Il mourut de la pierre et de la rétention d'urine; la pierre qu'on lui trouva étoit, dit-on, d'un très-gros volume.

Aussi grand conquérant qu'étoit Pierre, aussi repentant et contrit fut-il dans sa dernière maladie. Il témoigna, avec

beaucoup de larmes, le regret d'avoir répandu beaucoup de sang innocent; il se fit principalement un grand scrupule au sujet de la mort de son malheureux fils Alexis. Cependant, en récapitulant sa vie, il ajouta toujours : « Le bon Dieu me regardera avec clémence et grâce pour le bien que j'ai fait en général à ma patrie. » Il fit payer toutes ses dettes peu avant sa mort, et ordonna qu'on lâchât tous les prisonniers.

CATHERINE Ire

Pierre Ier étant mort, en 1725, sans avoir nommé de successeur, le prince Menzikoff et le général Butturlin s'empressent de faire proclamer Catherine impératrice par les régiments des gardes, dont ils sont colonels. Ils se transportent ensuite au sénat, où s'étoient assemblés les grands, le clergé et tous les États, et leur persuadent de donner la préférence à Catherine, parce que le jeune zarewitsch pourroit donner sa confiance à des gens qui le feroient penser au jugement rendu contre son père par le clergé et les principaux du royaume, et l'indisposeroient contre eux; il valoit donc mieux attendre, pour l'élever sur le trône, à la mort de Catherine, sous le règne doux de laquelle le clergé aussi bien que les autres États de l'empire pourroient espérer de recouvrir leurs privilèges. Sur ces raisons qui furent goûtées, le sénat publia sur-le-chanp le manifeste suivant :

« On fait savoir à tous et un chacun, par ces présentes, qu'il a plu à Dieu tout-puissant, après une maladie de douze jours, de retirer de ce monde le très-sénérissime prince Pierre le Grand, empereur et souverain absolu de toutes les Russies, père de la patrie, notre très-gracieux seigneur, pour l'élever à la gloire éternelle; l'ordre de la succession à l'empire a été réglé par Sa Majesté Impériale, de très-glorieuse mémoire, dans sa déclaration du 5 février 1722, qui a été

publiée à toute la nation et confirmée avec serment par tous les États assemblés, savoir : que celui ou celle qu'il plairoit à Sa Majesté Impériale de choisir pour cela lui succéderoit. Ensuite de quoi elle voulut que l'année dernière, 1724, sa chère épouse, notre très-gracieuse impératrice et dame, dame Catherine Alexiewna, reçut, comme elle a reçu effectivement la couronne et l'onction sacrée à cause des innombrables, grands et importants services qu'elle a rendus à l'avantage de l'empire russien, ce qui a été suffisamment et amplement déduit dans la déclaration du 15 novembre 1724.

« A ces causes, le sénat, le conseil de régence et le sacré synode, conjointement avec la généralité, ont unanimement ordonné, et font notifier, par la présente déclaration imprimée, à ce que personne n'en prétende cause d'ignorance, que tous et un chacun, soit ecclésiastiques, soit séculiers, tant militaires que civils, de quel état et condition qu'ils soient, soient soumis et fidèles à la très-sénérissime et puissante impératrice et dame Catherine Alexiewna, souveraine absolue de toutes les Russies. Donné à Saint-Pétersbourg, au sénat, ce 28 janvier 1725. »

A la suite de cela, on envoya dans tous les colléges et provinces du royaume le serment suivant, que tout le monde prêta :

« Quoique j'aie déjà prêté serment au très-illustre et très-puissant empereur et seigneur Pierre le Grand, empereur et souverain de toutes les Russies, de glorieuse et éternelle mémoire, de même qu'à la très-illustre impératrice Catherine Alexiewna, je le réitère en confirmation de ma très-fidèle et très-profonde soumission envers Sadite Majesté, la très-illustre et très-puissante impératrice de tous les Russies, conformément à l'ordre et à la disposition de Sa Majesté Impériale de glorieuse et éternelle mémoire. Je soussigne donc et promets à Dieu tout-puissant, par son saint Évangile, que je veux être et serai toujours très-fidèle, très-loyal et très-obéissant serviteur et sujet de Sa Majesté impériale, ma lé-

gitime impératrice et dame, et des successeurs qui sont ou seront ci-après nommés par elle à la souveraine puissance impériale comme dignes du trône, — que je maintiendrai de tout mon pouvoir les droits et prérogatives qui appartiennent ou appartiendront ci-après à la souveraine puissance, et qu'en conséquence je n'épargnerai ni mon sang ni ma vie pour contribuer en toute occasion au service de Sa Majesté Impériale et au bien de l'empire. Ainsi, Dieu me soit en aide à l'âme et au corps, et son saint Évangile par Jésus-Christ. Amen! »

Les premiers soins de l'impératrice sont de n'oublier rien pour éterniser la mémoire de son époux. Elle mit d'abord en œuvre les plus habiles sculpteurs de l'Italie et employa le marbre le plus précieux pour élever à ce héros un mausolée qui pût durer autant que la mémoire de ses grandes actions, et qui pût même les conserver à la postérité la plus reculée.

Elle fit frapper à l'occasion de la mort de l'empereur et de son avénement au trône une médaille digne de l'antiquité. Elle représente d'un côté le buste du feu empereur avec ces mots : *Pierre le Grand, empereur et souverain de toute la Russie, né le* 30 *mai* 1672. Sur le revers, l'impératrice, assise, élevant la main droite et baissant la gauche, la couronne sur sa tête, le globe et le sceptre à côté sur un tabouret, et devant elle une sphère, des cartes marines, des plans, des instruments de mathématique, des armoiries et le caducée de Mercure; on voit dans l'éloignement un édifice sur un rivage avec une plantation d'arbres, vis-à-vis un vaisseaux et une galère en mer, enfin l'empereur, au haut du ciel, soutenu de l'éternité, regardant l'impératrice et lui montrant de la main droite les trésors de l'empire avec ces mots : *Voilà ce que je vous ai laissé*, et au bas : *Décédé le* 28 *janvier* 1725.

Après avoir satisfait à tout ce que l'amour et la reconnoissance demandoit, elle porte ses soins sur les affaires de l'intérieur; il étoit dû quelques arrérages aux troupes qu'elle

fait d'abord payer, ce qui achève de lui gagner les cœurs; elle ordonne la levée de vingt mille hommes, que les forteresses sur les frontières soient réparées; elle ne change rien à l'état de la flotte; quinze mille soldats continuent à travailler annuellement à la construction du canal de Ladoga et la capitation est diminuée d'un huitième.

Le sénat étoit composé, à son avénement au trône, des membres suivants : le feld-maréchal prince Menzikoff, le grand amiral comte Apraxin, le grand chancelier comte Golofkin, le grand maître général de l'artillerie comte de Bruce, le président de la Chambre comte Puschkin, le conseiller privé comte Tolstoi, le comte Matwejeff, le général prince Gallicin, le prince Dolgoruki, ci-devant ambassadeur en Dannemark, le général Butturlin, le général-major Uschakof, le général prince Jesupof. Tous ces messieurs s'assemblent avec l'impératrice et décident, avec son approbation, qu'ils s'assembleroient toujours quatre jours de la semaine, et qu'à la fin de chaque session deux sénateurs iroient voir l'impératrice pour lui faire le rapport nécessaire de tout ce qui a été référé et décrété pour avoir l'agrément et le bon de l'impératrice sur cela; les deux autres jours de la semaine seront destinés au conseil d'État.

Sa Majesté récompense M. Glück, ci-devant premier pasteur de Marienbourg, avec toute sa famille, parce que c'étoit lui qui avoit élevé l'impératrice, et elle accorde une place de dame de la cour à sa fille[1]. Tout le monde est content au commencement du règne de Catherine Ire, sauf les ennemis du prince Menzikoff, qui voyoient qu'il se mêloit de toutes les affaires, tandis que Pierre Ier l'avoit assez

[1] Fille d'un paysan polonais, Catherine fut recueillie, en 1702, par ce pasteur établi à Riga. Lorsque le feld-maréchal Chérémétef prit cette place, il la retint comme prisonnière de guerre, la laissa avec ses bagages à Menchikof et celui-ci la céda à son maître. Baptisée dans la religion catholique, Catherine fut élevée dans le protestantisme et mourut paisible autocratrice de l'Église comme de l'empire russe. L'histoire n'offre guère l'exemple d'une plus heureuse aventurière.



appris à connoître sur la fin de ses jours et l'avoit éloigné tant qu'il pouvoit de toutes les affaires. Car Pierre Ier, voyant qu'il avoit assez humilié l'ancienne noblesse et qu'il avoit réussi en tout ce qu'il vouloit d'elle, crut aussi qu'il étoit tems de la rétablir, et dépouilla Menzikoff d'une prérogative après l'autre. Il lui ôta sur la fin de ses jours le gouvernement de l'Ingrie et de l'Esthonie, et le conféra au comte Apraxin, d'une ancienne famille russe, — le mit à l'amende de cent mille ducats,— lui ôta les terres de Mazeppa qu'il lui avoit conférées, et peu s'en fallut qu'il ne lui ôtât ses cordons et le bâton de feld-maréchal; en effet, sans l'intercession de l'impératrice Catherine, il auroit été perdu sans ressource, aussi ne pouvoit-il absolument point se remettre dans les bonnes grâces de son maître. Convaincu de ceci, il s'efforça de regagner l'amitié de l'ancienne noblesse, mais c'étoit trop tard; personne n'osoit se fier à lui. Enfin, lorsque la fin de Pierre Ier approcha, et qu'il donna pardon à quantité de disgraciés, Menzikoff étoit du nombre par la forte et puissante intercession de l'impératrice, et sous le règne de celle-ci, au lieu de ménager tout le monde, il recommença l'ancien train et s'attira de nouveau une quantité prodigieuse d'ennemis.

Les ennemis du général prince Gallicin, qui commandoit en Ukraine, viennent à bout de disposer l'impératrice de le faire retourner à Saint-Pétersbourg, parce qu'on le soupçonnoit de tramer contre l'impératrice.

Les Kosaks, impatients de souffrir depuis tant d'années la peine de l'infidélité de leur hettman Mazeppa et la perte de leurs anciens privilèges, murmuroient tout haut, et menaçoient la cour de Russie d'une révolution prochaine. La cour de Saint-Pétersbourg craignoit donc qu'ils ne profitassent du commencement du gouvernement d'une femme pour exécuter ce dessein; pour prévenir ceci, elle leur envoyoit le général comte de Weisbach, avec des promesses si fortes et si précises de les rétablir dans la jouissance de leurs priviléges, et de leur donner à l'avenir des chefs et des officiers

de leur nation, qu'on vint à bout de les contenir dans leur devoir, et de les engager à souffrir que l'on élevât plusieurs forts dans leur pays, sous prétexte d'arrêter les courses des Tatares, que l'on garnit tous de deux cents pièces de canons.

Le 6 avril, Catherine fit une ordonnance par laquelle elle donna la liberté au ci-devant vice-chancelier baron Schafiroff de retourner à Saint-Pétersbourg malgré les contradictions du prince Menzikoff; elle le reçoit, à son arrivée, avec toute la bonté imaginable, lui rend son épée, boit à sa santé, lui fait présent de son ancien palais, et accorde de nouveau des places de la cour à ceux de sa famille.

Le brigadier Romanzoff, le même que Pierre le Grand avoit envoyé à Constantinople quelque temps avant sa mort, pour confirmer les derniers traités faits avec la Porte et pour assister au règlement des limites du côté de la Perse entre la Porte et la Russie, ayant reçu la nouvelle de la mort de son maître et les ordres de l'impératrice d'annoncer son avénement au trône et déclarer en même temps que son intention étoit de ratifier tous les traités faits entre son époux et la Porte, ainsi que les mesures prises à l'égard du royaume de Perse, le grand vizir assura au nom du sultan, l'envoyé russe des mêmes intentions, pourvu que l'impératrice accomplît les promesses de feu son époux.

Il y eut cependant à Saint-Pétersbourg un grand nombre de grands seigneurs qui étoient de l'avis d'abandonner au moins la plus grande partie des occupations faites en Perse, si ce n'étoit toutes, pour épargner par-là, non-seulement deux millions de roubles et plus, mais aussi plus de trente mille soldats en garnison, que ces occupations exigeoient par an, en outre que la Russie, dépeuplée entièrement par la dernière guerre et la construction des forteresses, canaux et villes, pouvoit employer elle-même les troupes et les recrues qu'on étoit obligé d'envoyer annuellement en Perse; mais le plus grand nombre ne fut pas de cet avis, disant que la paix, la fertilité connue des Russes, et les colonies faites

sur la Suède, dédommageroient bientôt la Russie de toutes ces pertes considérables d'hommes.

Quelques mois avant la mort de Pierre le Grand, la Pologne avoit donné à l'Europe le cruel spectacle d'une sanglante exécution dans la ville de Thorn[1]. Quelques écoliers insolens des jésuites avoient insulté des bourgeois luthériens, parce qu'ils n'avoient pas ôté leur chapeau pendant une procession des catholiques. Cette violence, c'en étoit une dans une ville libre où la religion luthérienne est la dominante, fut repoussée, ce qui donna lieu à un tumulte que les jésuites paroissoient souhaiter depuis longtemps pour parvenir à leur but, qui étoit de rétablir leur religion dans cette ville. On connoît la fureur d'une populace irritée, il ne fut pas possible d'arrêter l'impétuosité de celle-ci, qui se jeta sur le collége des jésuites, d'où étoit sortie la première étincelle de ce malheureux incendie; la maison et l'église furent en pillage, et le zèle de religion se joignant au ressentiment, il étoit assez impossible que quelques images ne fussent insultées; les révérends pères auroient pû prévenir ces inconvéniens, en punissant les insolens qui avoient insulté les citoyens, plutôt que de paroître aux fenêtres de leur maison, armés de pierres et d'armes à feu. Cette action irrita la populace, au point de ne plus connoître de supérieurs et de magistrat, et ne s'apaisa qu'après s'être assouvie.

Les auteurs des désordres furent les premiers à se plaindre, ils surent donner une tournure si favorable à leur mauvaise cause, que le tribunal du grand chancelier de Pologne rendit une sentence conforme au génie et aux vues des jésuites, qui coûta la vie au président bourgmestre Rosner, vénérable par son âge et par ses services, et à neuf autres habitans; la ville perdit la plupart de ses priviléges pour n'avoir point empêché un torrent que rien ne pouvoit arrêter.

[1] V. *Thorn affligée, ou relation de ce qui s'est passé dans cette ville depuis le* 16 *juillet* 1724 *jusqu'à présent*. Amsterdam, 1736, in-12.

Toute l'Europe, jusqu'à Rome même, murmura de cette sentence et de son exécution, qui mettoit le comble à une persécution commencée depuis quelques années, contre ceux qui ne sont pas de la religion catholique romaine dominante. Tous les souverains s'intéressèrent pour la malheureuse ville de Thorn; la cour de Russie ne fut pas des dernières à protéger les non-conformistes grecs qui y sont en grand nombre. Aussi, l'affaire de Thorn fut une de celles que l'empereur Pierre le Grand recommanda sur son lit de mort.

L'impératrice, qui avoit été élevée jusqu'à l'âge de vingt ans dans la religion luthérienne, avoit conservé en elle ces sentimens favorables, qui sont des restes de l'éducation, ce qui la portoit davantage à s'intéresser pour les pauvres citoyens de Thorn. Elle ne se contenta pas d'envoyer des ordres au prince Dolgoruki, son ministre à Varsovie, d'intercéder puissamment pour cette ville; mais, en apprenant que quelques puissances voisines avoient résolu d'assister cette ville de toutes leurs forces, elle leur déclara qu'elle agiroit de concert avec elles en faveur des opprimés. Elle tint longtemps à ce sujet des troupes en Courlande et sur la Dwina; mais cette affaire fut mise en négociation, et depuis l'exécution des principaux articles de la sentence, la cour de Pologne ferma les yeux sur le reste, et l'on laissa les non-conformistes en repos.

L'archevêque de Novgorod, Théodose, s'étant rendu coupable de quantité de crimes qu'il avoua, fut démis de ses dignités et exilé au couvent Xorel, près de la Dwina; mais Sa Majesté changea son exil pour l'obliger de passer le reste de sa vie au couvent de Waldai, entre les villes de Novgorod et de Moscou.

Il y eut à cette époque une ordonnance pour la prière de l'impératrice et ses princesses dans les églises, qui donna beaucoup de réflexions aux politiques, puisqu'on n'y faisoit point mention du jeune grand duc et grand prince. La prière étoit faite en ces termes : « Nous prions Dieu pour

notre orthodoxe très-puissante impératrice et dame Catherine Alexiewna, souveraine absolue de toutes les Russies, pour son règne, pour ses victoires, pour sa conservation, ses jours et son salut. Que le Seigneur Dieu lui donne de la santé et l'assiste en tout, mette ses ennemis à ses pieds, la confirme dans l'unique et sainte foi, la conserve avec ses princesses orthodoxes jusqu'aux années les plus reculées! Dieu, penses à elle! donnes la paix à ton peuple et à ton église. »

Le 1er juin fut destiné aux noces du duc de Holstein avec la princesse impériale. Ce prince est fils de Frédéric IV, héritier de Norwége, duc de Schleswick et de Holstein, de Stormarie et de Ditmarsie, comte d'Oldenbourg et de Delmenhorst, et de Hedwige-Sophie de Suède, fille aînée de Charles XI. Il se nommoit Charles-Frédéric, et est né à Stockholm le 16 avril 1700. Son père, généralissime des armées de Suède, fut tué à la bataille de Klissowa, en Pologne, le 19 juillet 1702, et sa mère mourut à Stockholm le 12 décembre 1708 [1].

[1] La maison de Holstein est une branche de la maison royale de Dannemark; elle tire son origine de Frédéric Ier, roi de Dannemark à la place de son neveu Christiern le Cruel, depuis 1523 jusqu'à sa mort, en 1534. Ce prince, ayant eu deux femmes, Christiern III, né de la première, lui succéda au trône; et Adolphe qu'il eut de la seconde, Sophie, fille de Boguslas, duc de Poméranie, forma la branche ducale de Holstein. Le duc Charles-Frédéric est le sixième depuis le duc Adolphe. Les États de Holstein ont toujours été partagés entre le roi de Dannemark et le duc; ils prennent tous deux l'investiture de l'empereur, d'autant que ce fut l'empereur Frédéric III qui, en 1474, accorda au roi Christiern Ier l'investiture du Holstein, de la Stormarie et de la Wagrie, qu'il avoit érigés en duchés. D'un autre côté, le duc de Holstein Gottorp relevoit sa part du roi de Dannemark; mais le duc Frédéric l'ayant fait affranchir du droit de fief, lorsque les rois de Suède Charles X et XI terminèrent à leur avantage la guerre faite au roi de Dannemark, Frédéric III, il en resta tant d'animosité dans la cour de Dannemark, que depuis ce tems on n'attendoit que l'occasion de s'en venger.

Elle se présenta après la bataille de Gadebusch. Steinbock étoit entré dans le Jutlandt dans l'intention de porter le théâtre de la guerre dans les États du roi de Dannemark, qui avoit déclaré la guerre à la Suède, après la bataille de Pultawa, suivant le système de cette couronne de n'attaquer

Le roi de Suède Charles XII, son oncle, avoit de l'éloignement pour le mariage ; ce jeune prince étoit élevé dans l'espérance de lui succéder, mais toutes ces espérances furent renversées par la mort fatale de ce monarque et par les lois que firent les États du royaume, à l'avénement au trône de la princesse Ulrique, nonobstant toutes les protestations du duc de Holstein, qui prétendoit à la couronne avant cette princesse, non-seulement parce que sa mère étoit l'aînée, mais parce que, selon lui, les femmes ne peuvent succéder qu'à défaut des mâles, même dans les lignes collatérales.

Le prince de Holstein, Charles-Frédéric, étoit âgé de vingt-cinq ans lorsqu'il épousa la princesse Anne Pétrowna, fille aînée de l'empereur Pierre le Grand et de l'impératrice Catherine. Ces noces furent célébrées le 1er juin avec toute la pompe imaginable. Le prince se rendit de son palais au château impérial accompagné par le prince Menzikoff, grand maréchal, le procureur général Iaguschinski, second maré-

la Suède que quand elle avoit plusieurs ennemis à la fois sur les bras, mais il fut obligé de changer de dessein tout d'un coup, et au lieu de tomber sur les provinces de son ennemi, de penser à sa propre conservation.

Le duc de Holstein, alors mineur, étoit élevé à Stockholm; le duc Chrétien Auguste, son oncle, étoit administrateur de ses États, pour lesquels on avoit obtenu une neutralité de la part des alliés du Nord. Cependant l'armée suédoise, poursuivie de tous côtés, ne pouvoit trouver de retraite que dans les provinces de ce prince. La maison de Holstein étoit si étroitement unie à la Suède et nourrissoit à son égard des espérances si importantes, qu'il ne lui étoit guère possible de refuser ce service. Ainsi le duc accorda un ordre à son commandant Wolff d'accorder au comte Steinbock et à son armée, en cas qu'il soit nécessaire, de se mettre à couvert des insultes de ses ennemis sous le canon de Tonningen; cet ordre, signé Carlsberg, le 23 juillet 1712, détermina l'administrateur de conclure le fameux traité signé au château de Gottorp et à Husum, le 12 janvier 1713, avec le général comte de Steinbock, qui fut la base que le roi de Dannemark tira sa vengeance de l'administrateur et du duc. Tonningen fut assiégée et prise par les Danois, et le roi de Dannemark s'empara de tout le Holstein Schleswick, qui avoit été séquestré déjà par ses ennemis. Voici donc les motifs de la manière dont le duc de Holstein perdit ses États; le dessein de les recouvrer a fait la principale occupation du règne de Catherine Ire.

chal, et seize maîtres d'hôtel précédés de trompettes et de timbales. Son Altesse Royale fut reçue au palais impérial par les grands officiers de la couronne et conduite par le prince Menzikoff dans la grande salle, où étoit la famille impériale; les complimens ne durèrent qu'une demi-heure, après lesquels on marcha en procession et au bruit du canon vers l'église de la Sainte-Trinité, où un archevêque, assisté de plusieurs ecclésiastiques, donna la bénédiction aux nouveaux mariés en présence de l'impératrice, qui, après cette cérémonie, conféra l'ordre de Sainte-Catherine à la nouvelle épouse, et celui de Saint-André au général Butturlin et au conseiller privé Bassewitz. Sa Majesté Impériale retourna ensuite à son palais d'été, où les illustres époux se rendirent aussi avec tous ceux qui avoient été invités aux noces. Aux deux extrémités de la grande salle on avoit élevé deux trônes avec deux tables. L'une étoit destinée pour le duc et pour les seigneurs, qui représentoient ses pères et frères, et l'autre pour la princesse, ses mères, ses sœurs et ses paranymphes [1]. Le duc avoit pour père [2] le comte Apraxin, grand amiral, et le comte Golofkin, grand chancelier, et pour frères [3] le général comte de Bruce et le général Butturlin. Les mères de la princesse étoient la duchesse de Meklembourg et la princesse Menzikoff, ses sœurs l'épouse du grand chancelier Golofkin et celle du général Butturlin, et ses paranymphes la princesse Élisabeth et la sœur du grand-duc. On avoit dressé deux longues tables des deux côtés de la salle; les seigneurs se placèrent à celle qui étoit du côté de l'épouse; l'impératrice n'assista point à ce festin, mais, avant qu'on le commençât, elle conféra l'ordre de Saint-Alexandre Nevski au lieutenant général Gollowin et à dix-sept autres, tant officiers que ministres. Cet ordre venoit d'être institué par Pierre Ier, mais distribué par l'impératrice Catherine dans

[1] Dames nommées pour conduire une princesse qui se marie de la cour de son père à celle de son époux.

[2] Parrain.

[3] Témoins.

la vue de récompenser les services des officiers qui n'étoient point d'un rang à être décorés de l'ordre de Saint-André; il est sous la protection de saint Alexandre Nevski, ancien zar et grand prince de la Russie, en l'honneur duquel Pierre le Grand a fait bâtir un monastère dans le voisinage de Saint-Pétersbourg, sur le bord de la Newa, où il a transporté ses reliques avec beaucoup de cérémonie; le cordon est couleur ponceau avec une croix rouge émaillée, entrecoupée d'aigles d'or; dans son milieu on voit le saint Alexandre à cheval, en émail. Le crachat est d'argent avec les deux lettres *S. A.* qui se coupent avec la devise *Principibus Patriæ.*

La dot de la princesse consista en cent cinquante mille ducats, sans compter les brillants et les autres bijoux qui passoient encore cette somme; outre cela, l'impératrice assigna une grande somme à Son Altesse Royale le duc, aussi longtems qu'il resteroit avec son épouse en Russie, et elle lui assigna aussi l'isle d'Oesel avec ses revenus annuels.

Après les noces arrivèrent quelques députés de Ditmarsie pour complimenter le duc et la duchesse, et, pour témoigner leur dévotion; ils lui firent présent d'une somme considérable d'argent.

On arma au mois de juin, par ordre de l'impératrice, douze vaisseaux de guerre et sept frégates, et elle-même passa la revue du régiment de la garde Preobraschenski, dont elle étoit colonel.

Comme dans le même tems que l'on fit sortir la flotte russe, on renouveloit à Copenhague les demandes faites sur la fin du dernier règne, tant par rapport à la franchise du Sundt qu'à la restitution des États du duc de Holstein, gendre de Sa Majesté Impériale, la cour de Dannemark ne douta point qu'on ne lui en voulût et que ces armemens ne menaçassent les côtes de la Jutie (Jutland); ainsi elle arma avec d'autant plus de diligence, sans rien épargner, qu'elle s'imaginoit que la cour de Russie ne négligeroit rien pour appuyer le duc de Holstein; néanmoins il ne se passa rien; chaque flotte resta sur ses côtes; celle de Russie, après s'être

avancée à la hauteur de Cronstadt avec des troupes qu'elle avoit embarquées en Livonie, retourna à Reval et ne laissa qu'une petite escadre qui avança jusque vers l'isle d'Oesel, pour exercer la marine, comme avoit coutume de faire le feu empereur.

Le 16 juin arriva le prince de Géorgie, Wachtang, prince de Tiflis, avec plus de mille familles nobles de la Géorgie; les grandes vexations qu'il avoit essuyées dans sa patrie le forçoient à se réfugier en Russie, comme avoit fait, du tems de Pierre Ier, son père, le prince Melitenskien, qui fut fait grand maître de l'artillerie russe. Ce prince étoit un homme de beaucoup de sentiment; il eut une audience d'une heure avec l'impératrice, qui l'assura de sa protection et de son assistance. Les présens qu'il lui avoit apportés consistoient en tapis précieux de la Perse et en housses de la même beauté. Ce prince, en retournant, trouva une garde à la porte du palais destinée pour lui, et fut régalé par l'échanson de la cour pendant quelques jours, à la fin desquels l'impératrice lui accorda une pension digne de son rang et relative à l'avantage que l'on se flattoit de retirer de sa soumission : on lui donna le titre de prince magnanime. Ce prince apporta les nouvelles de la Perse que le rebelle Miriweis avoit été condamné à avoir la tête tranchée par un nommé Eschref, que les troupes choisirent pour les commander, puisqu'il étoit dans un état si déplorable, qu'ils voyoient qu'il ne pourroit pas vivre; car Miriweis, après avoir commis les cruautés les plus inouïes, et après avoir été défait deux fois, étoit tellement incommodé, qu'il étoit à charge à lui-même et à tous ceux qui étoient avec lui. C'est pourquoi il se résolut de s'enfermer et de commencer les Riadha ou les exercices spirituels, que les musulmans sont accoutumés de faire quelquefois; ces exercices consistent à se tenir enfermé quatorze à quinze jours, à ne manger autre chose, pendant ce temps, qu'un peu de pain et boire de l'eau, qu'on ne prend pas même qu'après le coucher du soleil, et à répéter continuellement d'une voix enrouée et tirée avec effort du fond de la

poitrine ces mots: Hou, hou, hou, jusqu'à ce que l'écume, venant à la bouche et sur les lèvres, et les forces manquant entièrement, on tombe dans des syncopes que les Turcs appellent extases, et c'est dans ces sortes d'extases qu'ils prétendent que le démon est contraint, par une puissance supérieure, de leur découvrir le bon ou le mauvais succès des entreprises qu'ils méditent. C'est par ces exercices spirituels que Miriweis gagna une grande foiblesse d'esprit et une disposition prochaine à la folie qui augmenta de jour en jour. Tout son corps, couvert de lèpres, exhaloit une odeur insupportable, et sa chair, se détachant peu à peu de ses os, tomboit par lambeaux; dans ces accès de sa fureur il se déchiroit les mains et les bras avec ses dents, et la nature, ne faisant presque plus ses fonctions ordinaires, il rendoit les excréments par la bouche. Dans cet état, l'armée nomma à la hâte son cousin germain, nommé Eschref, son successeur, qui lui fit trancher la tête. Ce nouveau successeur monta au trône dans le moment le plus critique, car les Turcs, maîtres de toute la Georgie et des provinces d'Ériwan, de Naksuan, d'Aterbejan, de Ghilan et de Hamadan avec leurs villes, approchoient de la capitale du royaume et n'en étoient éloignés que de cinq à six journées, ce qui obligea Eschref d'envoyer un ambassadeur à la Porte pour demander la paix au Grand Seigneur, à quelque prix que ce soit et aux conditions qu'il plairoit à Sa Hautesse; mais comme il n'étoit point muni de lettres pour le grand vizir, ce premier ministre ne voulut point conférer avec lui et lui donna des commissaires. Ce prétendu ambassadeur parla avec la fierté naturelle aux rebelles que la fortune favorise, ce qui le rendit si méprisable et rendit la cause d'Eschref si mauvaise, que le divan le déclara publiquement rebelle, infidèle et traître, et résolut de le poursuivre à fer et à feu. On en donna en même tems avis au brigadier Romanzof, ministre de l'impératrice à Constantinople, et on lui fit entendre qu'on enverroit non-seulement des commissaires pour régler les limites sur les frontières de Perse, mais on ajoutoit encore que la Porte verroit

avec plaisir que les Russes poursuivent cet usurpateur Eschref et qu'ils concourent pour en délivrer la Perse.

L'empereur défunt avoit laissé en Géorgie ses troupes, sous les ordres du général Matuschuin, auquel ce pays étoit fort connu, aussi y remportoit-il de grands avantages. Dans le mois de juin il battit deux fois les troupes assemblées des princes du voisinage, premièrement dans la plaine de Koschomodan, et ensuite dans celle de Temnin, où il leur enleva leur artillerie et leur bagage; mais le principal avantage qu'il emportoit étoit contre les Tatares du Daghestan, auxquels plusieurs princes des environs s'étoient joints. Les généraux Scheremetoff et Kropotoff conduisirent contre eux quinze mille hommes de troupes réglées qui remportèrent une victoire complète; un des princes des montagnes et quatre de leurs principaux officiers avec plusieurs milliers de soldats étoient tués, et plus encore faits prisonniers; trois pièces de canon étoient emportées, et le reste étoit obligé de se sauver dans les montagnes. Le principal avantage de cette victoire étoit la prise de Terki, ville dans le Daghestan, sur la mer Caspienne, à dix-huit lieues de Derbent, et de vingt villages qui en dépendoient, contenant plus de six mille maisons et plus de quatre cents moulins. Cependant tous ces avantages coûtèrent beaucoup de monde à la Russie. La moitié de l'armée russe en Perse mourut de maladies, et l'impératrice fut obligée d'y envoyer de nouveau un renfort très-considérable.

L'impératrice envoya le comte Sawa en qualité d'ambassadeur en Chine, pour notifier à l'empereur de la Chine son avénement au trône, et pour confirmer l'amitié qui subsiste entre les deux cours par rapport au commerce. Ce comte étoit né à Raguse et avoit été plusieurs années à Constantinople, où il eut occasion de rendre beaucoup de services en cachette à la cour de Russie. L'empereur Pierre Ier le nomma, à son arrivée à Saint-Pétersbourg, son conseiller privé titulaire, et se servit de lui avec beaucoup de succès, surtout dans les affaires orientales.

Le comte Golowin partit également en qualité d'envoyé extraordinaire en Suède. Son père s'appeloit Feodor Alexiewitsch Golowin, comte du Saint-Empire Romain, gouverneur de la Sibérie, conseiller privé, grand chancelier, grand amiral, chevalier de l'ordre de Saint-André, seigneur très-savant et très-honnête qui s'occupoit beaucoup à faire le bien de sa patrie. C'est lui qui détermina son maître à entrer dans la triple alliance contre les Turcs, et il y persista jusqu'à la paix faite à Carlowiz. Il avoit été ambassadeur à la cour de Vienne, et s'y fit aimer tellement dans cette qualité que l'empereur le nomma de son propre chef comte du Saint-Empire Romain; sa famille est une des anciennes de la Russie. Le premier de ses ancêtres s'appeloit le prince Étienne Basilowitsch Choura, qui vint s'établir à la fin du quatorzième siècle, sous le règne du grand prince Basile Demetrowitsch, à Moscou, des villes de Casa et de Maneuta, dans la Chersonèse taurique. A son arrivée en Russie, il fut très-bien reçu et doté de terres, de priviléges et d'emplois. Son fils Étienne eut un fils, Jean, surnommé Golowa, et c'est celui qui donna de ce surnom Golowa le nom de Golowin à sa famille. Ses descendans se sont signalés beaucoup dans les guerres de 1554 et 1584 contre les Tatares, et ont grandement aidé la Russie à s'emparer des royaumes de Casan et d'Astracan.

Le général comte de Munnich, chargé de la construction du canal de Ladoga, arriva à Saint-Pétersbourg porter des plaintes amères qu'on lui enlevât les soldats destinés à la construction de ce canal, ce qui l'arrêta beaucoup dans ses opérations. Sa Majesté ayant ordonné de rechercher qui en est la cause trouva que c'étoit le prince Menzikoff, qui, sous le prétexte spécieux d'épargner les troupes, les avoit enlevés. L'impératrice lui ordonna de nouveau de les y renvoyer en toute diligence.

Les négocians de la ville d'Archangel représentent à Saint-Pétersbourg que leur ville et les environs périssoient, par le commerce accordé privativement aux négocians de la ville de Saint-Pétersbourg. Sa Majesté, après avoir pris connoissance

de tout cela, trouva bon d'accorder derechef aux négocians de cette ville plusieurs branches de commerce avec quelque restriction.

Sa Majesté voulant avoir un état exact de ses troupes de terre trouva qu'elles montoient à cent quatre-vingt mille hommes, à l'exception des Tatares, Kosaks et Kalmaks. On peut se faire à peu près une idée de la nombreuse quantité de ces derniers peuples en jetant un coup d'œil sur les anciens quatre camps qui formoient les bans et arrière-bans en Russie, les voici :

Le principal camp, composé de la noblesse provinciale russe, à cheval.	120,000
A pied.	60,000
Le second camp, des provinces inférieures, à cheval.	30,000
A pied.	20,000
Le troisième camp, de Kosain et Hozain, à cheval.	25,000
Les Tatares d'Astracan, à cheval.	15,000
A pied.	23,000
Le quatrième camp, de Pastiri avec la milice de Nogory, Jedisan, etc., à cheval.	45,000
Les Kalmaks, à cheval.	24,000
Les Kosaks du Don et du Jaïk.	25,000
Les Kosaks Zaporogues, en deçà et au delà du Dniepre.	54,000
Somme totale. . . .	441,000

L'armée russe en Perse, ayant encore perdu beaucoup de monde par les maladies, demanda du renfort et des recrues. L'impératrice lui envoya de nouveau un renfort considérable.

On tranche la tête, à Saint-Pétersbourg, à deux fieffés fourbes qui se disoient impudemment être le zarewitsch Alexis Pétrowitsch. L'un s'appeloit Alexandre Semikof, fils

d'un marguillier du village Pogorelski, en Sibérie. Il avoit servi dix-sept ans comme grenadier, et lorsqu'on l'envoya à Potschep, dans l'Ukraine, dans un autre régiment, parmi lequel il étoit inconnu, il commença à se faire valoir parmi le peuple comme étant le véritable héritier de la couronne; mais on se saisit de lui, on le mit sur-le-champ aux arrêts et on l'envoya à Saint-Pétersbourg. L'autre étoit un simple voiturier nommé Eftefei Artemie, fils d'un paysan de Juschini, en Sibérie. Il se qualifia, dans la ville d'Astracan et aux environs, d'être le véritable zarewitsch Alexis Pétrowitsch, et se forma un complot assez considérable; mais le gouverneur ayant instruit le peuple des véritables circonstances du zarewitsch, le peuple lui-même se saisit de lui et le livra entre les mains du gouverneur.

Le 16 novembre, les eaux de la Newa débordoient de nouveau dans la ville de Saint-Pétersbourg, et causoient le plus grand dégât dans les magazins et dans les caves des négocians; la différence entre ce débordement et celui de l'année 1721 étoit d'un pied et demi. L'impératrice donna sur cela les ordres les plus précis de doubler le travail, pour saper, à l'avenir, les débordemens des eaux de la Newa.

Le 5 décembre, l'impératrice célébra le jour de sa fête, et nomma, à cette occasion, le baron Ostermann vice-chancelier du royaume et conseiller privé actuel. Elle nomma aussi le comte Matwejef, ci-devant ambassadeur à Londres et en Hollande, sénateur et conseiller privé actuel; le prince Kurakin, ambassadeur en Hollande, conseiller privé actuel; le prince Zerkaski, ci-devant gouverneur de la Sibérie, sénateur. Le prince Menzikoff reçut en présent la ville de Batourin avec toutes ses appartenances, pour le dédommager de ce qu'il fut obligé de rendre du tems de Pierre Ier, pour avoir commis des malversations. Des deux frères Nariskin, l'un fut nommé contre-amiral, l'autre capitaine d'un vaisseau. Le père de ces Nariskin avoit été chambellan et aide de camp général de Pierre Ier; il se servoit de lui dans plusieurs ambassades de conséquence avec beaucoup de

succès. Du tems de la fameuse inquisition du zarewitsch Alexis Pétrowitsch, il encourut tellement la disgrâce de son maître, qu'il auroit perdu la vie sans Areskin, médecin de l'empereur. Celui-ci, instruit que Nariskin n'avoit point été convaincu des griefs qu'on lui imputoit, dit en termes graves et sérieux à Pierre Ier que le manque des preuves et la proche parenté parloient pour Nariskin, et excitoient la grâce de son maître; cette représentation eut les suites désirées : Pierre ne fit que l'exiler sur ses terres. Le degré de parenté entre Pierre Ier et Nariskin se développera par le suivant : le zar Alexis Michalowitsch, père de Pierre Ier, avoit deux épouses; la première étoit Marie Ilischna Miloslavski, qui lui donna cinq princes et huit princesses; l'autre épouse étoit Nathalie Kirilowna Nariskin, fille du Bojare Cirille Poluchrowitsch Nariskin; elle fut élevée dans l'absence de son père avec l'armée, et, pendant sa captivité, par son parent Artemon Jurgewitsch Andreoff; c'est celui qui la recommanda au zar comme épouse. Elle donna le jour à Pierre Ier et à sa sœur Nathalie. Cirille Nariskin, délivré de sa captivité, fut nommé général des Strelzi; il avoit un frère, André, père du chambellan ci-dessus nommé; le fils de Cirille Nariskin s'appela Lwow Cirilowitsch,— c'est à lui que Pierre Ier confia les affaires d'État et les affaires étrangères, lorsque le prince Basile Gallicin l'avoit forcé de l'exiler, tramant avec la sœur du zar Sophie contre sa vie. Cet avancement et cette marque de distinction de son maître lui procura l'envie et la jalousie de la famille des princes Gallicin, qu'il supporta cependant avec grandeur d'âme, suivant toujours les conseils du baron Le Fort, favori du zar dans toutes les affaires épineuses et importantes, et il fit tellement honneur à sa charge, que personne ne put lui reprocher la moindre chose. Ses deux fils se sont beaucoup formés dans leurs différens voyages en Europe, et on soupçonnoit Pierre Ier de vouloir, à défaut d'héritiers mâles, nommer à sa mort un de ces Nariskins pour son successeur.

Le grand vizir, qui tergiversoit jusqu'ici toutes les fois que

M. Romanzof, envoyé russe, le pressoit par rapport à la démarcation des limites en Perse, lui dit à la fin, lorsqu'il avoit reçu avis que les Turcs s'étoient rendus maîtres de la ville importante de Tauris, que la cour de Russie seroit obligée nécessairement de casser et de rompre les traités faits avec tous les peuples limitrophes de la Perse, préalablement avant que de penser à la démarcation des limites. Ces missions et les grandes conquêtes que les Turcs faisoient en Perse inquiétoient beaucoup le ministère de la cour de Russie.

En 1726, il y eut un changement dans la capitation par toute la Russie, en sorte que, comme jusqu'ici tous les hommes, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à l'âge de soixante, payoient la capitation, ceux à l'avenir, de l'âge de douze jusqu'à cinquante-cinq, en payeroient.

L'impératrice érigea une garde de chevaliers, composée de soixante maîtres, dont chacun avoit le rang de capitaine.

Le feu empereur Pierre Ier avoit établi, avant sa mort, une académie de sciences sur le modèle de celle de Paris, mais elle ne fut formée que sous l'impératrice Catherine, et c'est au commencement de cette année qu'elle fit l'ouverture de ses assemblées publiques, en présence de la cour, du sénat, du synode, des ministres étrangers et de toutes les personnes de distinction. M. Bülfinger, professeur en physique, en fit l'ouverture, et prononça un discours qui fut fort applaudi, sur la question : si l'on est déjà assez avancé dans la connoissance de l'aimant et des aiguilles aimantées pour la découverte des longitudes. Cette académie étoit alors composée de quinze professeurs célèbres dans toute l'Europe, savoir : M. Hermann, qui fit un discours sur l'utilité des sciences en latin, Bernoulli, Delisle et Goldbach [1], pour les mathémati-

[1] Cet habile homme, chargé ensuite de trouver la clef des chiffres et de déchiffrer les dépêches des ministres des cours étrangères, s'occupoit en général pour le cabinet de Sa Majesté, et mourut en qualité de conseiller privé. Il étoit aussi savant que bizarre, et avoit une singulière idée de l'influence d'un être sur l'autre; c'est pourquoi personne n'osoit l'ap-

ques ; ce dernier finit cette première séance par un panégyrique en latin; M. Leutmann pour la mécanique; MM. Martini et Mayer pour la philosophie; MM. Honinger, Duvernoy, Bruiher et Bernouilli pour la médecine; MM. Grass, Kohl, Brayer et Beckenstein pour l'histoire, les antiquités et les belles-lettres; le dernier fit l'éloge de Pierre Ier en allemand. L'impératrice mit cette académie sur un pied à devenir une des plus célèbres de l'Europe, et de rendre en même tems à la nation les services auxquelles son établissement étoit destiné.

Les états du duché de Courlande publièrent une ordonnance le 22 mai de cette année, sous le nom du duc Ferdinand, pour assembler les états et pour choisir un successeur au duc Ferdinand.

Ce duché faisoit autrefois partie de la Livonie, appartenoit à l'ordre Teutonique et avoit séance dans la Diète de l'empire, où il est encore appelé et où il a sa chaire renversée. Il comprend deux parties, la Courlande et le Sémigalle; il est devenu État souverain, quoique dépendant de la Pologne en 1561, quand le grand maître de l'ordre Teutonique, Gotthard Ketler, renonça à l'ordre, et ayant signé et juré à Wilna, le 28 novembre, le traité nommé les *Pacta subjectionis*, fut proclamé, au nom du roi de Pologne, duc de Courlande et de Sémigalle, mais avec les mêmes droits de souveraineté qu'il possédoit auparavant, comme celui de battre monnoie, et un pouvoir absolu dans le spirituel comme dans le temporel, puisqu'il est en Courlande chef de l'Église; il fait outre cela les lois, et lève les taxes avec le consentement des états du pays; il a le droit de tenir un ambassadeur à

procher de trop près, et il travailloit tout seul chez lui pour éviter cette influence avec ses semblables. Quand il mangeoit ou buvoit et qu'il laissoit des restes, il versoit ou brûloit tout soigneusement. A la fin de chaque année, il parcouroit sa garde-robe et ce qui en dépendoit et tout ce qui ne lui servoit plus étoit brûlé avec la plus grande précaution par ses mains, pour éviter que tout autre ne portât rien de lui après lui et n'eût quelque influence sur lui.

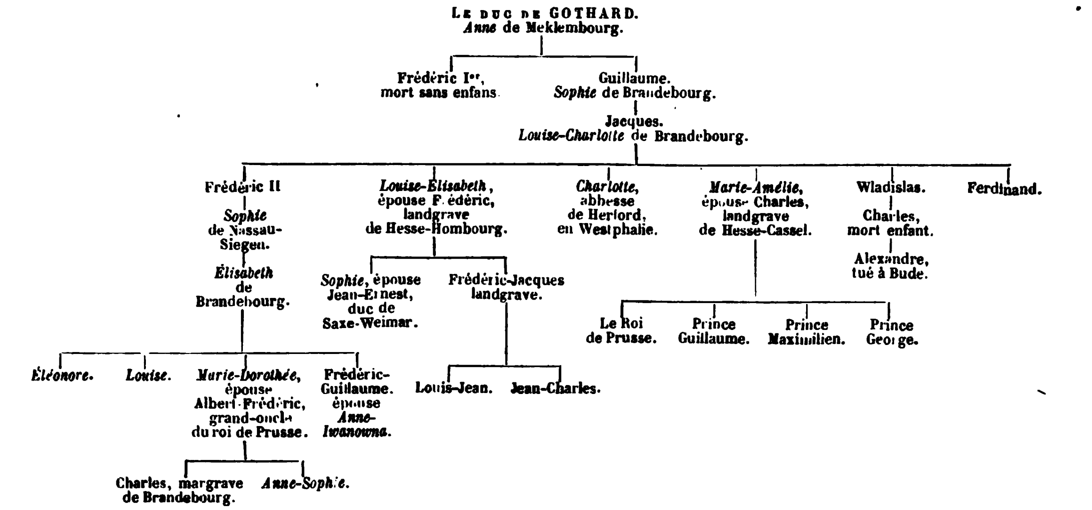
la cour du roi de Pologne, a été le médiateur entre les rois de Pologne et leurs ennemis, comme au traité de 1636, entre le roi de Pologne et la reine Christine ; il fait des alliances avec ses voisins, comme le duc Jacques, qui en fit une avec le zar de Russie Pierre Iᵉʳ ; il se dit dans ses titres par la grâce de Dieu duc de Courlande, etc. ; les rois de France le traitent de cousin, l'empereur lui donne le titre d'illustrissime, et la république de Pologne celui d'illustrissime et de très haut. En un mot, pour donner une idée de l'indépendance du duc, il suffit de remarquer que c'est un fief offert et non donné.

La famille de Gotthard Ketler y régna sous sept ducs qui sont Gotthard, Frédéric Iᵉʳ, Guillaume, Jacques, Frédéric II, Frédéric-Guillaume et Ferdinand. Celui-ci, fils du duc Jacques et de Louise-Charlotte de Brandebourg, sœur du grand Frédéric-Guillaume, a succédé à son neveu, qui n'a pas laissé d'enfans de son mariage avec la princesse russe Anne Iwanowna, nièce de Pierre le Grand et fille du zar Iwan Alexiewitsch [1]. Le duc Ferdinand avoit été régent du duché depuis la mort de son frère Frédéric en 1698 jusqu'en 1610, et il succéda à son neveu en 1711, dans le tems que les Russes étoient maîtres du duché qu'ils avoient conquis sur les Suédois, qui s'en étoient rendus les maîtres avant la bataille de Pultawa [2].

[1] Pour mieux connoître cette duchesse, je joins ici sa généalogie, que nous nous sommes permis de rectifier et de compléter. (Voyez le feuillet plié.)

[2] Pour mieux connoître les héritiers des Ketlers, je renvoie mes lecteurs à la généalogie suivante.

TABLE GÉNÉALOGIQUE DE LA MAISON DES KETLERS.



N. B. Si on avoit voulu avoir égard au sang des Ketlers, les enfans du margrave Albert-Frédéric, époux de Marie-Dorothée de Courlande, second enfant de Frédéric II et aînée du duc Frédéric-Guillaume, étoient les premiers à succéder et, après eux, les princes de Hesse-Hombourg, comme postérité mâle de Louise-Elisabeth de Courlande, sœur de Frédéric II.

Les états de Courlande, nonobstant qu'ils recevoient une protestation de la part du duc Ferdinand, par laquelle il traitoit la convocation des états comme un attentat à sa dignité et à son nom, s'assemblèrent pourtant le 26 juin, forcés à ce faire par les raisons suivantes.

Depuis la mort du duc Frédéric-Guillaume, époux de la duchesse Anne-Iwanowna, cette duchesse douairière resta dans le duché, par rapport à des prétentions considérables qu'elle avoit à former sur son douaire, et parce que le duc Ferdinand successeur légitime s'étoit absenté du duché, avoit des contestations continuelles avec la noblesse du pays, professoit la religion catholique et n'avoit point d'enfans.

La Pologne et la Russie, qui ne manquoient point de prévoir que ce duché viendroit tôt ou tard à vaquer, se le disputèrent les uns aux autres. La Pologne ne demanda pas mieux que d'en faire un palatinat, au lieu que la Russie proposoit le duc de Holstein, le prince Menzikoff, ou l'un des deux princes de Hesse-Hombourg, qui étoient au service de Russie, pour candidats, tandis que la duchesse douairière Anne, s'il dépendoit d'elle, auroit donné sa voix, préférablement à tout autre au prince Maurice de Saxe. Tel étoit l'état des choses en Courlande. Outre tout cela, la politique s'y mêla de même; le duc de Holstein cédoit volontiers son droit au prince Menzikoff, pour se débarrasser d'une bonne manière de lui, et pour avoir les mains plus libres dans les affaires de la Russie. Auguste, roi de Pologne, contribua volontiers, autant que les foibles forces d'un roi de Pologne le permettoient, d'y avancer son fils naturel, et se prêta à tout, pourvu que la chose se fasse d'une bonne manière. Maurice, à la fleur de son âge, doué de grandes qualités, qui lui gagnoient l'estime et l'approbation de tout le monde, sans s'inquiéter sur son sort à venir, qui ne pouvoit que réunir pour lui les suffrages de tout le monde, se mit à la fin, sans y penser, sur les rangs des candidats de ce duché, et eut le bonheur, sans que quelqu'un y pensoit, et que ni M. Centrowitsch, auditeur

général au service de Russie, avec ses profusions d'argent, qu'il fit au nom du prince Menzikoff, ni le conseiller privé Bestuchef, avec ses propositions aux états, ni M. de Lieven, aide de camp du prince Menzikoff, avec son influence sur ses compatriotes, pouvoient effectuer la moindre chose, d'être élu unanimement duc de Courlande. Son élection n'étoit pas plutôt connue, qu'à l'instigation du prince Menzikoff, le prince Dolgoruki arriva à Mittau pour l'anéantir, et lorsqu'il voyoit toute sa peine perdue, Menzikoff arriva lui-même en personne à Mittau, et traita les états de Courlande avec une hauteur peu ordinaire, foulant aux pieds les constitutions du pays, assemblant la régence et le maréchal de la Diète à chaque instant, leur insinuant des ordres de la part de l'impératrice de Russie qui n'existoient pas, les menaçant d'un corps de troupes de vingt mille hommes, préfixant des termes pendant lesquels ils devoient le choisir duc de Courlande. La duchesse douairière de Courlande Anne, spectatrice de tout cela, ne manqua point d'échauffer la noblesse de tenir ferme, et le comte Maurice, pour lequel elle avoit beaucoup de bonté, de faire l'impossible pour soutenir son élection. Le comte Maurice, pour ne pas manquer son but, alla donc lui-même voir le prince Menzikoff, le 11 au matin, pour lui prouver que ce qu'il demandoit des états de Courlande étoit une chose absolument impossible; mais toutes les raisons qu'il alléguoit, aussi justes qu'elles étoient, n'étoient point goûtées par le prince Menzikoff; il lui répondit froidement : « Qu'il ne seroit rien de tout cela, que la Courlande ne pouvoit rechercher d'autre protection que celle de la Russie, et que lui, prince Menzikoff, devoit partant être duc de Courlande et aucun autre. » Demandant en outre au comte Maurice, comment il prétendoit donc se soutenir? Le comte lui répondit : « Qu'il connoissoit sa foiblesse et qu'il n'y songeoit pas, mais que l'affaire se soutiendroit d'elle-même. » Tout ceci faisoit que la noblesse se joignit plus à lui, et la bourgeoisie ne lui marqua pas moins de zèle. Menzikoff partit enfin le 13, ajoutant que si d'ici à quelques jours il n'auroit pas une réponse sa-

tisfaisante, il retourneroit en compagnie de gens qui leur feroient apprendre leur devoir.

Voici le diplôme que la régence et les nonces du duché de Courlande délivrèrent au comte de Saxe :

« Savoir faisons à un chacun, que la Providence ayant dirigé les choses de manière que la Sérénissime maison de Gothard Kettler, souveraine des duchés de Courlande et de Semigalle, étant prête à s'éteindre dans la personne du sérénissime duc Ferdinand, la noblesse et les états des susdits duchés, pour éviter les malheurs attachés aux interrègnes, le bouleversement de l'État, tous les troubles intestins et extérieurs, et assurer le maintien des lois, ont jugé nécessaire et salutaire de songer à une succession éventuelle qu'ils ont, par la grâce de Dieu, effectuée dans la personne du Sérénissime prince Maurice, comte de Saxe, par une délibération unanime de MM. les conseillers suprêmes de la régence et de toute la noblesse, par le moyen de la convocation et du résultat d'une Diète générale, dans laquelle ils ont unanimement et par l'acte qui termine cette Diète, constaté, assuré, qu'eux, la noblese et les états desdits duchés se donnent au susdit prince et seigneur, et le reconnoissent, lui et ses descendans mâles, comme leur souverain, en cas que Son Altesse Sérénissime le duc Ferdinand vienne à mourir sans enfans mâles, promettant qu'ils ne se détacheront de lui d'aucune manière; mais, au contraire, qu'ils réuniront toutes leurs forces et tout leur pouvoir pour que cette élection éventuelle soit approuvée, ratifiée et confirmée par Sa Majesté le roi de Pologne, comme le *Dominus directus*.

« En considération de quoi le Sérénissime prince s'est fortement engagé, et s'oblige en vertu du présent acte, ainsi que la justice le demande, à seconder, aider et protéger le pays dans tous les besoins, nécessités et cas qui peuvent arriver, à professer la pure religion évangélique, suivant la confession d'Augsbourg, et à y maintenir le pays, comme aussi à conserver les priviléges, immunités, prérogatives, libertés,

anciennes coutumes et contrats, ainsi que les ci-devant et dernières décisions commissoriales constatées, à ne les point enfreindre et à souffrir encore moins qu'elles soient enfreintes, à éteindre principalement tous les griefs avant de prendre en main le gouvernement, et de recevoir l'hommage et à se conformer en tout aux chartres que ses Sérénissimes prédécesseurs ont données. En foi de quoi, et pour constater ce qui est contenu ci-devant, a été fait un double du présent acte, dont l'un a été signé et scellé d'une part par S. A. S., et l'autre par la noblesse et les états du pays, conjointement avec MM. les conseillers suprêmes de la régence. Donné à Mitau ce 5 juillet, l'an de Notre-Seigneur Jésus-Christ 1726. »

Le comte Maurice écrivit au primat de Pologne la lettre suivante :

« Monseigneur,

« La noblesse de Courlande assemblée m'a élu pour successeur au duc Ferdinand, le 28 de juin : à ce début, Votre Altesse me regardera peut être comme chef d'un peuple révolté. Je la supplie de suspendre pour un moment sa décision, et d'entendre les raisons qui m'ont engagé à déférer à cette élection.

« J'avoue, Monseigneur, que, persuadé comme je le suis encore de la justice de la cause des Courlandois, j'ai pendant un tems eu des vues pour cet établissement; mais Sa Majesté, à mon départ, m'ayant fait défendre d'y penser, je me rendis à Riga pour y solliciter des prétentions que j'ai sur des terres en Livonie, et voir s'il n'y auroit pas jour de traiter de mon mariage avec la duchesse de Courlande : démarches qui ne pouvoient choquer ni le roi ni la république. En passant à Mittau, j'ai trouvé la noblesse convoquée depuis plus de quinze jours, pour procéder à l'élection d'un successeur au duc Ferdinand. Étant à Riga, j'ai su que le prince Menzikoff avoit envoyé une de ses créatures avec des som-

mes considérables pour faire déclarer la Diète en sa faveur. Le duc de Hollstein s'est aussi mis sur les rangs, se faisant fort de la protection de la cour russienne. Enfin, le duc Ferdinand a fait offrir aux Courlandois de renoncer à toutes ses prétentions, s'ils vouloient élire un prince de Cassel, actuellement au service du roi de Prusse, et qui devoit être soutenu de la Suède et de tout le parti protestant.

« J'ai craint, Monseigneur, et je crois avec raison, que les Courlandois, flattés par les puissances voisines de la conservation de leurs priviléges, et menacés par la Pologne de les perdre, ne prissent un parti également contraire à la tranquillité et aux intérêts de république : c'est ce qui m'a déterminé à me mettre au nombre des prétendans, et la Courlande n'a penché en ma faveur que parce qu'elle s'est imaginée qu'il n'y avoit point de sujet qui dût être plus agréable au roi et à la république, ni causer moins d'ombrage à la Pologne et à ses voisins.

« Voilà ce que l'ai l'honneur de dire à Votre Altesse pour ma justification : elle verra celle des Courlandois dans le mémoire du 6 juin.

« Je vous supplie, Monseigneur, d'y faire attention et de vous mettre pour un moment à la place d'une nation menacée de se voir privée d'une liberté dont elle a joui si longtems et qu'elle n'a point mérité de perdre. Je me flatte que Votre Altesse, convaincue de la justice de sa cause, lui accordera sa protection. Je vous le demande, Monseigneur, et puis vous assurer que, tant que la Courlande aura pour mes avis la déférence qu'elle témoigne, elle demeurera inviolablement attachée à la république ; elle n'a point eu jusqu'à présent d'autres sentimens ; mais je ne voudrois pas garantir qu'elle demeureroit dans ces sentimens au cas qu'on la portât au désespoir.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« MAURICE DE SAXE. »

Il en écrivit une autre à M. le baron Ostermann, conseiller privé de Sa Majesté, que voici :

« Monsieur,

« Le public parle si avantageusement de Votre Excellence, et je suis si persuadé qu'il se trompe rarement, que je m'adresse avec confiance à un ministre dont la prudence égale la capacité. Je supplie Votre Excellence de croire que ceci n'est point un compliment ; la franchise avec laquelle je vais me livrer à elle doit l'en convaincre.

« Les Courlandois, menacés de perdre leurs priviléges, ne s'attendoient pas que, dans les mesures qu'ils prenoient pour les conserver, les embarras leur vinssent du côté de la Russie. Le principe sur lequel ils ont fondé leurs espérances est que l'intention du feu empereur et celle de l'impératrice régnante a été et doit être encore de maintenir le gouvernement de Courlande sur le pied où il est actuellement : les assurances fréquentes que Leurs Majestés Impériales leur ont données à ce sujet ne leur laissoit pas lieu d'en douter. J'ai agi en conséquence ; mes démarches n'ont point été cachées, la cour de Russie ne les a point ignorées et ne m'a témoigné en rien qu'elles lui fussent désagréables.

« Les Courlandois ne pouvoient plus différer. Il étoit question de prévenir les résolutions que l'on devoit prendre à Grodno pour partager leur pays en palatinats. C'est ce qui a obligé leur régence à convoquer si promptement une diète où l'on pût convenir de ce qui seroit le plus efficace pour la conservation de la liberté.

« On n'a pas trouvé d'expédient plus sûr que d'élire un successeur au duc Ferdinand ; il falloit que ce fût un sujet agréable au roi de Pologne et qui ne pût donner de jalousie aux voisins ; on a cru le rencontrer en moi ; on m'a élu. L'élection a été unanime, et la diète consommée par un traité entre la noblesse et moi qui nous lie de façon que nous ne pouvons nous séparer sans renoncer au point d'honneur.

« Les choses en étoient là quand on a publié que le prince de Menzikoff venoit en Livonie, peu satisfait de ce qui avoit été réglé à Mittau.

« Sur le bruit qui s'étoit répandu que Votre Excellence devoit l'accompagner, j'avois envoyé une personne de confiance à Riga pour la saluer de ma part l'informer de tout ce qui s'étoit passé ici, et la conjurer de s'intéresser pour la justice de la cause des Courlandois. Ayant appris que Votre Excellence étoit demeurée à Saint-Pétersbourg, j'ai écrit au prince Menzikoff dans les termes que j'ai cru les plus convenables pour l'adoucir. La duchesse de Courlande, de son côté, l'a fortement sollicité en faveur du pays, mais rien n'a pu le fléchir. A son arrivée à Mittau, il a assemblé la régence et veut la forcer à convoquer une seconde diète qui casse l'élection et l'installe à ma place. On menace les chefs de la régence de les envoyer en Sibérie, et le pays de le mettre à la discrétion de vingt mille hommes si la diète n'est pas assemblée dans dix jours.

« Je ne discuterai point si ces menaces sont de droit, j'en laisse juger Votre Excellence; mais je dis que les Courlandois ne peuvent déférer aux volontés de Sa Majesté Impériale, quelques dispositions qu'ils eussent à le faire. Relevant de la Pologne oseroient-ils reconnoître d'autre protection sans s'exposer à être juridiquement dépouillés de leurs priviléges? Cependant, s'ils résistent aux ordres que l'on vient de leur donner, ils s'exposent à une ruine entière; s'ils y obéissent, ils renoncent à leur traité, à leurs sermens, et encourent la juste indignation de la Pologne.

« Voilà, monsieur, où en sont réduits les Courlandois, et c'est sur une lettre de créance de Sa Majesté Impériale, dont le prince Dolgoruki est porteur, que l'on en agit ainsi avec eux. Que diroit l'empire de Russie, si l'on traitoit de même les peuples qui sont sous sa protection?

« Je ne vous écris point comme à un ministre, mais comme à un homme dont j'aurois fort à cœur de gagner l'estime et l'amitié. Je me flatte que celle qui est entre vous

et le prince Menzikoff ne vous empêchera pas de réfléchir sur le sort que l'on destine aux Courlandois et qu'ils n'ont mérité par aucune démarche. Que Votre Excellence envisage aussi les suites qui en peuvent résulter. S'il n'y avoit que moi d'intéressé à leur conservation, on pourroit les détruire sans faire attention aux conséquences, mais ils ont une protection plus puissante, et la situation présente de l'Europe est telle que la moindre étincelle y peut causer un embrasement général.

« J'ai l'honneur d'être avec toute la considération possible, etc.

« MAURICE DE SAXE. »

La duchesse douairière de Courlande partit là-dessus pour Saint-Pétersbourg, et y fut reçue de l'impératrice avec toute la distinction imaginable. Le but de son voyage étoit de faire réussir l'élection du comte Maurice de Saxe et de dompter l'orgueil démesuré du prince Menzikoff. En conséquence, elle porta des plaintes amères contre le prince de ce qu'il a osé ordonner dans le duché de Courlande comme un despote. Le duc de Holstein, qui ne pouvoit non plus souffrir cet orgueilleux prince, appuya les plaintes de la duchesse, en sorte que l'impératrice fut obligée de nommer une commission pour examiner les plaintes, ce qui piqua beaucoup le prince Menzikoff.

Les généraux de troupes russes en Perse ayant de nouveau demandé des recrues, l'impératrice donna l'ordre d'en envoyer, et ordonna pareillement aux généraux-lieutenants prince Dolgoruki et Staff, ainsi qu'à cinq colonels et cinq lieutenants-colonels, d'accompagner les recrues en Perse pour y relever d'autres.

Le jour des Rois 1726, l'impératrice décora les trois princesses sœurs, savoir : la duchesse de Meklembourg, la duchesse de Courlande et la princesse Proscovie de l'ordre de Sainte-Catherine.

On fit le plan d'ériger en Livonie quelques commanderies

pour les partager entre les chevaliers de l'ordre de Saint-André; les plus anciens chevaliers auroient eu soin des revenus de ces commanderies pour les partager entre les autres chevaliers.

Sa Majesté assista, le 6 février, aux exercices des gardes en qualité de colonel. Lorsque le second, celui de Semenofki, finissoit de faire ses évolutions, il forma un bataillon carré; à la dernière décharge, une balle passa à un doigt de la tête de l'impératrice et tua un marchand russe sur le champ qui étoit derrière elle. L'impératrice ne fit pas semblant d'en être atterrée, cependant on ne manqua pas de faire des anecdotes et des réflexions sur cette aventure.

On ne célébra point le 7 le jour de la naissance de la duchesse de Holstein, ni le jour de la fête du duc, puisque l'empereur Pierre le Grand étoit mort dans la nuit de ces deux jours, il y avoit un an. L'impératrice, au contraire, passa avec toute sa cour visiter le tombeau de Pierre Ier. Au lieu de cela, le duc régala, le 13 février, son épouse d'une belle sérénade au jour de sa fête, et le lendemain l'impératrice lui envoya une toilette avec tout ce qu'il faut d'or massif; le miroir étoit garni de diamans; ce présent coûta dix mille ducats; elle envoya de même au duc de Holstein un bocal d'or du poids de deux mille ducats, qui contenoit onze bouteilles de vin.

L'impératrice publia, le 8 février, qu'elle avoit érigé un nouveau conseil de cabinet auquel elle présidera elle-même. Les membres qui le formoient étoient le duc de Holstein, le prince de Menzikoff, le grand amiral Apraxin, le grand chancelier Golofkin, le conseiller privé Tolstoi, le prince et feld-maréchal général Demetrie Gallicin, le vice-chancelier comte Ostermann. La juridiction de ce conseil devoit s'étendre sur tous les colléges, même sur le sénat, et décider sur les affaires intérieures aussi bien qu'extérieures de l'empire.

Le comte Sapieha, Staroste de Bobruski, arriva, le 2 mars, à Saint-Pétersbourg avec son fils pour consommer les fiançailles faites entre lui et la princesse aînée du prince Men-

zikoff; mais, comme l'orgueil du prince Menzikoff alloit toujours plus loin dans ses désirs et avoit fixé ses vues sur la personne du grand-duc, le prince père trouva bon de rompre tout court, et de laisser repartir le comte Sapieha avec son fils.

L'impératrice nomma le baron Schafiroff président du collége de commerce, avec ordre de passer à Archangel pour y mettre la pêche et le commerce de la baleine dans un meilleur ordre et sur un meilleur pied.

Le prince de Géorgie, Wachtang de Tiflis, retourna avec son fils et sa suite à Astracan, pour être installé par les troupes russes dans sa principauté.

L'impératrice fit une disposition par rapport à la succession, de peur que la Providence ne la retirât de ce monde, sans lui donner le tems de régler cette importante affaire, comme cela est arrivé du tems de la mort de Pierre Ier. Cette sage précaution, cependant, donna lieu à quantité de murmures, à des réflexions malignes et à des pasquinades, en ce que plusieurs des grands, instruits de ce que le grand prince Pierre Alexiewitsch seroit nommé successeur et invité à se marier avec la princesse aînée du prince Menzikoff, étoient outré de cette condition, connoissant l'orgueil démesuré de ce prince, qui devoit s'augmenter à un tel point, qu'il n'y auroit plus moyen de subsister et de vivre sous ses ordres. D'un autre côté, cela fit bien du tort au grand-duc, car, malgré que tout le monde lui vouloit du bien, on auroit pourtant préféré de voir une autre personne sur le trône, pour ne pas être exposé aux humiliations du prince Menzikoff. Ces sarcasmes furent cause que Sa Majesté Impériale publia, du consentement du clergé et du sénat, un mémoire imprimé portant pour titre : *Le droit du souverain à la nomination de son successeur;* mais des esprits malintentionnés s'étant permis de répandre pendant la nuit des écrits dans les rues, qui critiquoient non-seulement ce mémoire, mais aussi la disposition de Sa Majesté, elle fut obligée de publier peu après le manifeste suivant :

« Nous, Catherine Ire par la grâce de Dieu, impératrice et autocratrice de toutes les Russies, etc., etc., etc. Tout le monde sait la raison qui détermina Sa Majesté Impériale notre très-cher époux et seigneur de glorieuse mémoire, de concevoir, l'an 1722, un règlement éternel et invariable concernant la succession du trône de Russie, en vertu duquel la succession dépendroit uniquement de la bonne volonté du souverain ; dans ce même règlement se trouvent détaillés, avec le droit de cette loi monarchique, le devoir des parens et des enfans, tant des particuliers que des grandes familles, amplement et au long. Tout ce qui a été disposé dès lors dans ce règlement a été confirmé par un serment général prêté par tous nos fidèles sujets dans la même année 1722. Ce même règlement fut imprimé avec l'agrément du clergé et du sénat avec un livre à part, qui a pour titre : *Droit de la bonne volonté du souverain en choisissant un héritier de la couronne*, et ce droit a été confirmé, et chacun prêta serment en même tems, de regarder ceux qui expliqueroient mal ce règlement comme traîtres à la patrie, et de les croire dignes de mériter le ban de l'Église et la mort. Cependant, de pareils méchans et traîtres se sont manifestés dans nos jours, comme on peut voir par la première lettre non cachetée qu'on a trouvée dans les rues, dans laquelle l'auteur anonyme a osé expliquer mal la juste succession fixée et déterminée par Sa Majesté Impériale. Quand même nous ordonnâmes en date du 24 mars, par une ordonnance publique, sous peine de mort, de ne point composer à l'avenir de lettres pareilles, cependant ces maudits traîtres ont osé afficher une pareille lettre tout près de la maison du grand chancelier Golofkin le 31 mars, ce qui prouve que ces maudits méchans doivent absolument avoir des aides qui portent et affichent ces lettres.

« S'il y a donc quelqu'un qui ait connoissance de l'auteur ou qu'il soit un des complices, celui-là peut se dénoncer hardiment à notre cour, et on lui payera sans délai les deux mille roubles prêts pour cela, et s'il est trouvé en état de

convaincre le chef ou les complices, il sera mis sans exception et sur-le-champ dans la possession de tous les biens meubles et immeubles, terres et villages du malfaiteur.

« Et pour que l'exemple de ces mutins n'en produise pas de nouveau d'autres, nous avons ordonné d'imprimer de nouveau le règlement sur la succession et l'explication du droit du monarque en nommant un successeur au trône, et de le publier et afficher partout. Aussi les prêtres et curés, dans tout notre empire, doivent faire lecture publiquement de tous les deux, chaque dimanche ou jour de fête sans exception.

« Et si quelqu'un entendoit raisonner dans les sociétés contre ces ordonnances et qu'il indique les coupables, celui-ci doit avoir le même présent dont nous avons parlé plus haut, car nous sommes fermement intentionnés et résolus de remplir et de maintenir ces règlemens avec toute la force possible, et Dieu nous accordera pour cela sa grâce.

« Enfin, nous ordonnons de déclarer ces mutins avec leurs aides, qui ont osé entreprendre et commettre de pareils crimes, comme des traîtres à la patrie, et de les abandonner à l'anathème de l'Église.

« Nous ordonnons, ce qui plus est, que, si les auteurs de ces lettres et leurs instigateurs se présentent volontairement, leur crime leur sera pardonné : nous fixons pour cela le terme de six semaines.

« Donné à Saint-Pétersbourg, le 21 avril 1726.

« CATHERINE. »

Sa Majesté, habillée en amazone, installe le duc de Holstein en qualité et dans la fonction de colonel-lieutenant des gardes. Le duc donna ensuite un dîner superbe à tout le régiment et huit kopèques à chaque soldat ; la foule du peuple qui accourut pour en être spectateur avoit la permission de boire autant qu'il voulut ; dix profitèrent tellement de cette permission qu'ils en tombèrent morts.

Le roi de Pologne envoie le cordon de l'Aigle blanc à Sa

Majesté Impériale, et prie le prince Menzikoff de le lui mettre et de l'en décorer.

La commission chargée de rechercher et d'examiner les plaintes que la duchesse douairière de Courlande porta contre le prince Menzikoff finit ses recherches au plus grand contentement et satisfaction de la duchesse, et au plus grand mécontement et humiliation du prince Menzikoff; les membres qui formèrent cette commission étoient les mêmes qui composoient le conseil du cabinet de Sa Majesté. Menzikoff, qui voyoit qu'il ne pouvoit point lutter contre le sang, qui est toujours préférable à un favori, caressa le grand-duc plus que jamais pour s'assurer de lui, quand les circonstances le demanderoient. La duchesse douairière de Courlande, ayant fini tout à son grand contentement à la cour de Saint-Pétersbourg, repartit pour la Courlande, regrettée de tout le monde à cause de ses charmes, de son honnêteté et bonté.

Anne, à son retour en Courlande, crut que les affaires relatives à l'élection du comte Maurice de Saxe, qu'elle estimoit et pour lequel elle étoit pleine de bonté et d'amitié, prendroient une autre tournure; le regardant comme le prince le plus agréable, le plus poli et doué des plus grands mérites, elle apprenoit avec peine que la Pologne l'avoit mis au ban pour n'avoir pas comparu à la diète de Grodno pour y remettre l'acte de son élection; nonobstant tout cela, il est plus que probable que si Maurice de Saxe n'avoit pas cru qu'il falloit céder aux circonstances et au tems, et attendre de meilleures circonstances, et si sa vivacité l'auroit pu déterminer à se fixer, la duchesse douairière auroit fait l'impossible pour fixer son sort, ce qui lui auroit valu infailliblement sa main et probablement une couronne à laquelle Maurice de Saxe, ce grand héros, n'auroit pas manqué d'ajouter un lustre et le plus grand relief. Il quitta le pays, regretté de tout le monde, principalement de la duchesse douairière, et sauva, par un de sa suite, le diplôme de son élection, comme duc de Courlande, dont il pouvoit faire usage partout, parce qu'étant incontestable que les états de

Courlande sont en droit de nommer librement un duc de Courlande sans avoir besoin d'en demander ni l'agrément ni le consentement de la cour de Pologne, et ayant été nommé tel unanimement et librement, le comte Maurice pouvoit aussi, malgré les coups d'autorité inouïs faits de la part de la Pologne, se qualifier comme tel et en faire usage.

Le prince de Holstein, Chrétien-Auguste, évêque de Lubek et ci-devant administrateur des États du duc de Holstein, son neveu, ayant laissé à sa mort la succession de cet évêché au prince Charles-Auguste, son fils et son coadjuteur, le duc de Holstein, son cousin, le proposa à l'impératrice Catherine Ire pour la princesse Élisabeth, sa seconde fille. Sa Majesté n'approuva ni désapprouva ce dessein, mais dit au duc de le faire venir à Saint-Pétersbourg. Ce jeune prince faisoit alors son tour de l'Italie. Il y reçut la nouvelle de la mort de son père et des lettres du duc, son cousin, qui lui donnoient avis sur ce qu'il négocioit en sa faveur, l'invitant à se rendre en diligence auprès de lui, de crainte qu'un trop long délai ne fît avorter un dessein si avantageux à sa maison. Le nouvel évêque de Lubek ne perdit pas de tems et arriva à Saint-Pétersbourg, où on le reçut avec beaucoup de distinction; mais il ne trouva point, à son grand étonnement, les choses aussi avancées qu'il s'imaginoit, en ce qu'il y avoit encore d'autres qui cherchoient à lui disputer cette princesse impériale, outre les Russes, qui murmuroient hautement de ce qu'on livroit pour ainsi dire la nation aux Allemands, en recevant à la cour de Saint-Pétersbourg tant de princes de cette nation, qu'on destinoit successivement à devenir les époux des princesses impériales. Il fallut donc conduire la négociation de ce mariage avec beaucoup de prudence et de sagesse et tout secrètement, et l'impératrice elle-même, à qui ce jeune prince plaisoit beaucoup, déguisoit cependant toujours avec le plus grand soin les sentimens favorables qu'elle avoit pour lui, au point même qu'elle dit souvent qu'elle le fera repartir pour son évêché,

quoiqu'elle avoit résolu sérieusement de lui donner la main de la princesse.

Il y eut une nouvelle inondation à Saint-Pétersbourg, qui fit le plus grand dégât et causa une perte considérable dans cette ville. Les eaux étoient cette fois-ci deux aunes plus hautes qu'elles ne l'étoient du tems de l'inondation il y a cinq ans. Le premier étage du palais d'été, dans lequel se trouvoit l'impératrice, étoit rempli d'eau; et l'impératrice fut forcée de marcher dans l'eau pour monter l'escalier et se sauver chez la princesse Élisabeth. M. de Mardefeld, ministre du roi de Prusse, qui avoit la goutte, fut obligé de se faire porter au grenier pour sauver sa vie. La perte de la ville de Saint-Pétersbourg seule, sans compter celle de Cronstadt et de Peterhoff, étoit évaluée à cinq millions de roubles. L'impératrice ordonna de méditer et de découvrir les meilleurs et les plus sûrs moyens pour prévenir à l'avenir ce terrible fléau.

L'impératrice avoit encore une affaire de conséquence à exécuter que l'empereur défunt lui avoit laissée; c'étoit l'exécution d'une ordonnance rendue par l'empereur défunt pour savoir les revenus des biens ecclésiastiques et pour mettre des bornes à l'avidité du clergé. Il n'y a peut-être point de nation aussi soumise au clergé que la russienne, ce qui n'est pas étonnant, le peuple étant très-simple, très-ignorant et accoutumé à la soumission, regarde tout ce qui lui est prescrit par les popes comme des choses saintes, quand même ces mêmes popes ont souvent à peine le talent de savoir lire et écrire, et comme la ruse et l'adresse font le génie de la nation, les popes s'en servent pour parvenir à rendre leur état le plus heureux qu'il leur est possible. C'est en profitant de l'aveugle soumission, de la superstition et de l'ignorance du peuple que le clergé russe s'est fait des revenus prodigieux, en sorte que, quelque pénétrant qu'ait été le feu empereur, il ne pouvoit jamais parvenir à une connoissance exacte de ses revenus. Le clergé, habile sur ces sortes de choses, profita de nouveau d'un moyen pour parer

ce coup fatal sous son épouse, en offrant à l'impératrice un don gratuit assez considérable pour les mettre à couvert de ce qu'ils craignoient si fort. L'impératrice en étoit très-charmée, parce que depuis les tems de troubles que l'archevêque de Novgorod, Théodose, avoit traînés, et le châtiment qu'elle étoit forcée de lui dicter, elle avoit fort à cœur de calmer un peu le clergé en préférant la bonté à la force.

Une double raison de découvrir une route par le nord de la Tatarie au Japon à la Chine, et par conséquent dans toutes les Indes, étoit fort à cœur à Pierre Ier. L'une étoit l'Académie des sciences de Paris dont il étoit membre [1], qui l'avoit fort encouragé d'entreprendre et de faire ces recherches; la seconde étoit la suivante : un officier polonois, nommé Teodor Kosirevski, fait prisonnier dans la guerre entre les Russes et les Polonois, s'étoit attiré une haine personnelle de la part du zar Alexis Michailowitsch, en sorte qu'il l'envoya dans l'exil à Jakuzk. Cet officier s'y établit, s'y maria et eut un fils nommé Pierre, qui engendra un autre nommé Jean. Vers l'an 1700, le président de la chancellerie de Sibérie, établie à Moscou, nommé André Winius, recevoit quantité de renseignemens, à l'égard du pays nommé Kamtschatka, par ceux qui arrivoient avec la caravane de la Chine. Ces renseignemens engageoient ce président d'en donner part au zar Pierre Ier pour le déterminer de donner ordre au gouverneur de Jakuzk, nommé Trauernicht, d'y envoyer Pierre et Jean Kosirevski, puisqu'ils avoient acquis avec leur père beaucoup de connoissances sur ce pays, pour le subjuguer, s'il y avoit moyen, avec les pays adjacents à la Russie. Pierre et Jean, ravis de cette commission, choisirent une centaine des meilleurs Kosaks et subjuguèrent Anadirsk et les pays des Korcekes. L'an 1702, ils s'établirent à la rivière Kamtschatka, y construisirent au delà et en deçà de la rivière deux ostrogues [2], et y déposèrent le

[1] V. le *Bulletin du Bibliophile*, septembre 1859.
[2] Forteresses entourées de hautes palissades.

tribut des nations et les otages faits sur eux, nommèrent l'une Werchnoi Kamtschatkoi ostrog, et l'autre Nischnoi Kamtschatkoi ostrog. Au milieu de ces occupations, Pierre, le père, fut assassiné par les habitans. Dans les années 1711 et 1714, Jean, le fils, reçut plusieurs ordres du zar pour s'informer des frontières du pays et principalement de celles qui sont vers le nord-ouest, ainsi que des isles adjacentes, sous quelle domination qu'elles étoient, et de forcer celles qui n'ont pas de souverain de payer tribut à la Russie. En outre, de s'informer bien du Japon, de quelle manière on peut y parvenir, de quelles armes se servent les habitans, de quelle manière ils font la guerre, s'ils sont adroits, et s'il est à espérer qu'ils feront, à l'exemple des Chinois, amitié et commerce avec les Russes; de quelles marchandises enfin ils ont besoin de la Russie. Il s'informa les années suivantes sur tout cela, tant en personne que par des émissaires, et rendit compte de la ville de Matmay, située sur la dernière des isles du Japon.

Les habitans du Kamtschatka, vers le sud, lui donnèrent bien du travail et de peine avant que de les accoutumer à payer du tribut à la Russie en martres zibelines, en renards noirs et en castors. Il construisoit auprès de la grande rivière qui se jette dans la mer Penschine un troisième ostrog et un port qu'il nomma Bolschoï Retzkoï ostrog, l'an 1715, et, à la prière de plusieurs de ses Kosaks émérites, une église à la rivière de Kamtschatka, dédiée à l'Ascension, l'an 1718. Il se fit enfin lui-même moine, changea son nom contre celui d'Ignatius et arriva dans cet état, en 1729, à Moscou. Les Mémoires que ce même Ignatius et son père envoyèrent de tems en tems en Russie, et les tentatives que plusieurs autres faisoient pour passer de Kamtschatka en Amérique, disposèrent Pierre Ier de consulter là-dessus son grand maître d'artillerie, comte de Bruce, qui lui détailloit ce qu'on avoit à espérer de recherches ultérieures, savoir : un chemin au Japon, en Chine et aux Indes, mais qu'il falloit se servir pour cela de capitaines expérimentés et d'une

petite flotte. Pierre s'y occupa beaucoup; mais lorsqu'il avoit pour ainsi dire mis la dernière main au projet d'une pareille expédition, la mort le prévint, et ce projet, comme plusieurs autres, étoit réservé à son épouse, Catherine Ire; c'est elle qui mit la main à l'œuvre et envoya le capitaine Bering, avec un bon nombre de matelots, de bateliers et de pilotes, et les ordres nécessaires pour s'embarquer à Kamtschatka et voir si la chaîne des hautes montagnes qui sembloit former un long promontoire en s'avançant dans la mer de Tatarie ne forme point un isthme qui joint le continent avec les terres polaires, ou si ce n'est effectivement qu'un promontoire qu'on pouvoit franchir[1].

[1] Ces mêmes expéditions, continuées sous les successeurs de Catherine, en y comprenant celle entreprise par le capitaine Cook, ne manquèrent pas de répandre beaucoup de lumières sur ces parages. Il s'agit de savoir quel profit on pourra enfin tirer de ces expéditions. La réponse est, ou un chemin plus court aux Indes, ou des nouveaux établissemens de commerce. Je conseillerois toujours, à ceux qui ne voudroient remplir que le premier objet, d'entreprendre leur voyage de Warthus vers le nord-est, parce qu'on y rencontreroit peu ou point de glace, par la raison que la mer y est fort haute, de continuer cette route jusqu'à la longitude du Kamtschatka, de tourner ensuite vers le sud, d'entrer dans l'archipel du Kamtschatka et de continuer ainsi la route. Ceux, au contraire, portés pour le second objet, trouveroient sans contredit plusieurs établissemens à faire. La chaîne des isles du Japon en offriroit, plusieurs de ces isles sont abandonnées ou dépourvues d'habitans, d'autres seroient encore déterrées entre le Japon et l'Amérique. Un établissement général dans ces parages pourroit devenir un des plus lucratifs, et plus lucratifs que les mines du Pérou. On y trouveroit principalement deux branches considérables de commerce La plus précieuse pelleterie, des renards en prodigieuse quantité, des loutres, des castors, des martres zibelines, et toutes sortes de métaux, principalement sur les isles du Japon. Il ne faudroit point suivre l'exemple des Russes, qui, au moment qu'ils déterrent des isles, ne font qu'assommer tout ce qu'ils y trouvent, ce qui cause ou que le reste de ces bêtes s'enfuit, ou que l'espèce manque sur plusieurs de ces isles; un nombre certain proportionné à la quantité devroit être seulement tué, et rendroit un profit sûr, considérable et annuel. Ces fourrures, transportées en Chine, rendroient au moins un profit de quinze cents jusqu'à deux mille pour cent, par la raison qu'on tireroit annuellement une quantité prodigieuse à part des insulaires et des Américains de la terre ferme, en leur donnant en échange des drogues, des haches, des chaudrons, des ciseaux, des miroirs, etc. Et les vivres nécessaires pour ceux d'un établis-

Les alliés du traité conclu à Hanovre, le 3 septembre 1725, invitent d'abord à accéder à leur alliance les états généraux des Provinces-Unies, comme partie très-intéressée dans la conservation des droits du commerce, lésés par la concession de l'octroi d'Ostende et par plusieurs articles du traité de commerce de Vienne, surtout les articles 2, 3, 36 et 47; ensuite, les rois de Suède, de Dannemark et de Sardaigne, comme alliés particuliers des rois de France et de la Grande-Bretagne, en sorte qu'il ne resta aux alliés de Vienne que la Pologne, la Russie et quelques princes de l'empire et d'Italie à engager dans leur alliance. Ceux-ci, c'est-à-dire les alliés de Vienne, eurent recours à deux moyens : ils invitèrent les uns et firent tous leurs efforts pour dissuader les autres à se prêter aux instances qu'on faisoit auprès d'eux de la part des rois de France et de la Grande-Bretagne, au lieu qu'on remarqua que les alliés de Hanovre ne traversèrent point leurs négociations.

La Suède, qui avoit fait sa paix avec la Russie à Nystadt, avoit confirmé ce traité par une autre alliance avec le même empire conclu à Stockholm, le 4 de mars 1724. Il avoit été stipulé dans ce traité que l'on inviteroit à y accéder les puissances dont l'on conviendroit, et on y avoit réellement invité de part et d'autre l'empereur des Romains Charles VI.

Comme il y avoit dans ce traité de Stockholm des stipulations en faveur du duc de Holstein, qui prétendoit la restitution de son duché de Schleswik, garantie au roi de Dannemark par le roi de la Grande-Bretagne, lorsque celui-ci avoit fait l'acquisition de Bremen et de Vehrden, et que le congrès de Cambrai existant encore, l'empereur avoit un intérêt réel à ménager le roi de la Grande-Bretagne qui y

sement pareil ne pourroient point coûter cher. Si le bled a réussi aux environs de la Lena, il réussira à plus forte raison sur les isles du Japon et sur la terre ferme de l'Amérique; les poissons ne manqueroient jamais, et les autres bêtes domestiques réussiroient très-bien. Un établissement pareil seroit celui qui ne laisseroit en peu de temps plus rien à désirer sur l'entière connoissance de cette partie du globe.

étoit médiateur; la cour impériale ne trouva pas à propos alors de répondre aux invitations de la Russie et de la Suède. Après la conclusion du traité d'Hanovre, les ministres impériaux firent revivre cette invitation, et s'en servirent d'un moyen pour attirer indirectement ces deux couronnes dans l'alliance de Vienne. Ainsi, on entama cette négociation avec M. Lanscinski, ministre de l'impératrice Catherine à Vienne, et avec le comte Tessin, ministre de Suède, qui avoit quelque penchant pour les intérêts du duc de Holstein. Les puissances de l'Europe qui avoient oublié l'invitation de 1721, à laquelle la cour impériale n'avoit point fait attention alors, furent fort intriguées d une négociation poussée avec vigueur et à laquelle ils ne connoissoient rien; mais elle ne resta pas longtems secrète, l'offre que les Impériaux firent à celle de Suède d'accéder à ce traité de 1724, dans le tems que les ministres de France, d'Angleterre et de Prusse invitoient cette couronne à accéder à celui de Hanovre, éventa cette mine. Naturellement, cette couronne ne pouvoit rejeter cette accession après l'avoir demandée, quoique les circonstances fussent changées; ainsi, le comte de Tessin négocia en conséquence des anciennes instructions données sur ce sujet à ses prédécesseurs, et l'accession fut conclue sans beaucoup de difficulté du côté de ce ministre suédois; le chambellan Lanscinski n'en apporta pas beaucoup aussi, en sorte que l'on signa la convention suivante :

« Au nom de la sainte Trinité! Soit notoire à tous et à chacun à qui il appartient, qu'un traité d'alliance défensive entre les cours de Suède et de Russie, ayant été signé à Stockholm le 22 février de l'an 1724, les ministres de ces cours résidans alors à la cour impériale, ont invité Sa Sacrée Majesté Impériale et Catholique à entrer dans ce traité d'alliance et dans l'article secret, tendant à affermir et confirmer la tranquillité publique et la paix, et d'assister lesdits alliés de ses secours et conseils; Sa Majesté Impériale et Catholique, ayant toujours eu à cœur la tranquillité publique de l'Europe en général, et celle du Nord en particulier, avoit

résolu depuis longtems d'entrer dans cette alliance défensive; ainsi Sa Majesté Impériale et Catholique, portée par son attachement et son attention sincère aux intérêts de l'univers, et en particulier du Nord, a reçu favorablement cette aimable invitation, en sorte que depuis longtems elle a résolu d'accéder audit traité, comme si elle avoit été, dès le commencement, une des hautes parties contractantes. C'est pourquoi Sa Majesté Impériale et Catholique a commis et muni de pleins pouvoirs nécessaires les soussignés, ses conseillers privés, pour traiter, conformément à cette résolution, de cette accession avec les ministres des susdites cours, munis aussi des instructions et pleins pouvoirs nécessaires, et en conséquence, pour dresser un instrument ou acte dans les formes, dont les plénipotentiaires respectifs sont convenus ainsi qu'il s'ensuit, après avoir conféré ensemble et échangé leurs pleins pouvoirs. Les ministres plénipotentiaires de Sa Majesté Impériale et Catholique déclarent, certifient et promettent en son nom, que Sa Majesté Impériale et Catholique, pour elle et pour ses héritiers légitimes, ses successeurs, prend part et entre dans le susdit traité d'alliance de Stockholm et dans l'article secret que Sa Majesté Impériale et Catholique, comme *pars compasciscens*, se joint et s'allie par le présent acte d'accession avec Leurs Majestés confédérées de Suède et de Russie, et qu'elle s'oblige et s'engage à elles et à leurs légitimes héritiers et successurs, tant en commun qu'en particulier, d'observer et exécuter les conditions, clauses et conventions de cette alliance, toutes en général et chacune en particulier, telles qu'elles sont contenues et exprimées dans ledit traité et dans l'article secret, et ce pour tous les royaumes, pays et seigneuries qu'elle possède, et si le *casus fœderis*, ou quelque cas demandant l'exécution de sa promesse et de la garantie stipulée dans ce traité, arrivoit, de fournir douze mille hommes d'infanterie et quatre mille de cavalerie, et, quant aux vaisseaux, on conviendra ensemble d'une compensation, tout ce que Sa Majesté Impériale et Catholique promet d'exécuter de la même manière et avec la

même fidélité, exactitude et sincérité que si elle avoit été dès le commencement une des parties contractantes, et comme si elle avoit conclu, arrêté et signé lesdites conditions, promesses et articles avec lesdites deux puissances alliées ou avec chacune d'elles séparément. De même, d'autre part, les plénipotentiaires de Leurs Majestés de Suède et de Russie ont en leur nom admis, reçu et compris Sa Majesté Impériale et Catholique dans la pleine et entière alliance du traité de Stockholm et de l'article secret, comme, en vertu du présent traité, ils y admettent, reçoivent et comprennent Sa Majesté Impériale et Catholique, ses héritiers légitimes et successeurs, promettant que lesdites deux Majestés, et chacune d'elles en particulier, feront jouir ensemble ou en particulier Sa Majesté Impériale et Catholique, ses royaumes, terres et seigneuries, de toutes les conditions, clauses et promesses en général, et en particulier, contenues dans lesdits traités d'alliance. Les commissaires impériaux et les ministres plénipotentiaires suédois et zariens promettent que le présent instrument et acte d'accession d'entrée, d'admission et d'acceptation dressé dans la forme dont on est convenu, sera ratifié par Sa Majesté Impériale et Catholique et par Leurs Majestés de Suède et de Russie, et que les actes publics et ratifications seront échangés ici, à Vienne, dans trois mois et plus tôt si faire se peut, à compter de ce jour-ci, en foi de quoi, etc. Fait à Vienne. »

L'article secret, qui concernoit le duc de Holstein ou les intérêts de ce prince, donnoit le branle à toute cette affaire et détermina l'impératrice Catherine à entrer dans les vues de la cour de Vienne, qui entroit de cette manière dans l'obligation d'appuyer les démarches que l'on feroit pour obtenir la restitution de Schleswik.

La cour de Suède, qui n'avoit pas les mêmes vues que celle de Russie ou qui en avoit de contraires, ne ratifia pas aussi facilement que celle-ci l'acte d'accession de l'empereur, et elle ne le fit qu'avec de grandes modifications et restrictions; mais si l'impératrice, persuadée par le duc de

Holstein et son premier ministre, le comte Bassewitz, fit cette démarche si facilement, le prince Menzikoff arrêtoit ce grand zèle par la suite en opposant les intérêts de la Russie à ceux du duc de Holstein.

L'empereur Pierre Ier avoit fort à cœur de faire dresser un nouveau code de lois pour la Russie, ainsi qu'il en avertit lui-même dans plusieurs de ses lois. Il s'étoit proposé de mettre les lois de Suède pour base, mais il plut au ciel de terminer sa vie et de laisser ses travaux à ses successeurs. Catherine, qui songea beaucoup à finir ce que son époux avoit laissé, y pensoit sérieusement depuis que l'Académie avoit pris une consistance, mais les affaires d'État et son court règne l'en empêchèrent.

L'empereur d'Allemagne, après avoir fait ce premier pas pour disposer l'impératrice d'accéder au traité de Vienne, fit faire les démarches nécessaires. Ce traité, étant d'une tout autre nature, les négociations se traînèrent au long. L'empereur envoya le comte Rabutin, qui, secondé puissamment des ministres de Holstein, réussit que l'impératrice consentit non-seulement à une simple accession au traité de Vienne, mais à une alliance dans les formes entre l'empereur et la Russie. Voici le traité :

« Au nom de Dieu, amen.

« Le repos public et le bien de toute l'Europe demandent que l'ancienne amitié, qui a constamment régné entre les prédécesseurs de Sa Sacrée Majesté Impériale et Royale Catholique et de Sa Sacrée Majesté Impériale de toute la Russie, soit renouvelée et resserrée plus étroitement par une nouvelle alliance. Sa Majesté Impériale et Catholique comme souverain des royaumes et des provinces héréditaires, et Sa Majesté Impériale de toute la Russie, pour avancer un ouvrage si salutaire, ont choisi leurs ministres plénipotentiaires soussignés, savoir : Sa Majesté Impériale et Catholique, Son Altesse le prince Eugène de Savoye et de Piémont, conseiller actuel et intime de Sa Majesté Impériale et

Catholique, président de son conseil de guerre, son feld-maréchal, lieutenant général du Saint-Empire romain et vicaire général de ses royaumes et États en Italie, chevalier de la Toison d'or; l'illustrissime et excellentissime Philippe-Louis, trésorier héréditaire du Saint-Empire romain, comte de Sintzendorf, baron d'Irnstbrun, seigneur de Gfoëll, Selowitz, Porlitz, Cariowald, Stecken, Shrifentz, etc.; Burgrave de Reineck, grand écuyer héréditaire et échanson de la haute et basse Autriche, prince héréditaire de l'Autriche sur l'Anase, chevalier de la Toison d'or, chambellan de Sa Majesté Impériale et Catholique, son conseiller actuel et intime, et grand chancelier de la cour; l'illustrissime et excellentissime Gundacre Thomas de Stahremberg, comte du Saint-Empire romain, de Schauenbourg, Waxemberg, etc., chevalier de la Toison d'or, chambellan de Sa Majesté Impériale et Catholique, son conseiller actuel et intime, maréchal héréditaire de l'archiduché de la haute et basse Autriche; l'illustrissime et excellentissime Ernest de Windisgratz, comte du Saint-Empire romain, baron de Wallenstein et de Walle, grand écuyer héréditaire de Stirie, chevalier de la Toison d'or, chambellan de Sa Majesté Impériale et Catholique, son conseiller actuel et intime, et président du conseil aulique de l'empire, et l'illustrissime et excellentissime Frédéric-Charles, comte de Schonborn, Buchein et Wolffthal, baron du Saint-Empire romain, de Reichelberg et comte de Wiesensheid, grand échanson héréditaire de la haute et basse Autriche au delà et en deçà de l'Anase, conseiller actuel et intime de Sa Majesté Impériale et Catholique, et vice-chancelier du Saint-Empire romain; et de la part de Sa Majesté de toute la Russie le très-illustre Louis Lanscinski, son chambellan et son ministre à la cour impériale, leur ayant ordonné d'agir entre eux, de traiter et de signer l'alliance proposée, lesquels, après avoir tenu des conférences, délibéré des affaires de part et d'autre, et communiqué leurs pleins pouvoirs, sont convenus des articles et conditions suivantes:

« I. Il y aura et demeurera entre Sa Sacrée Majesté Impériale et Catholique, ses successeurs et héritiers, et Sa Sacrée Majesté de toute la Russie, ses successeurs et héritiers, une amitié véritablement perpétuelle et constante, et elle sera si sincèrement cultivée entre eux, que l'un s'appliquera à procurer le bien de l'autre et à éloigner son dommage, qu'ils travailleront de concert à ce qui pourra tendre à leur bien commun, et tourneront toutes leurs vues pour faire en sorte que la paix, heureusement établie en Europe, y soit conservée et maintenue.

« II. D'autant que Sa Sacrée Majesté Impériale et Catholique a accédé au traité de paix conclu à Nystadt, le 30 août 1722, entre les couronnes de Russie et de Suède, de même qu'à l'alliance entre les mêmes couronnes, conclue à Stockholm le 22 février 1724, et les parties contractantes se proposant de resserrer plus étroitement le nœud de leur amitié par la présente alliance; pour cet effet, Sa Majesté de toute la Russie accède au traité de paix conclu à Vienne, le 30 avril 1725, entre Sa Majesté Impériale et Catholique et le sérénissime roi des Espagnes, Philippe V, et s'engage et promet de maintenir et garantir ce traité de paix dans tous ces articles et conditions de la même manière et avec la même obligation que si elle eût été, dès le commencement dudit traité, une des parties contractantes, et cela à l'égard de tous les royaumes et de toutes provinces possédés actuellement par Sa Majesté Impériale et Catholique, pour soi et pour ses successeurs, et dont la possession lui est confirmée suivant la teneur de l'article 12 de cette même paix; en sorte que, s'il arrivoit qu'à l'occasion de cette paix conclue avec le roi d'Espagne, ou pour quelque autre raison que ce soit, Sa Majesté Impériale et Catholique fût attaquée par qui que ce soit, ou que l'on entreprît quoi que ce soit à son préjudice, en ce cas Sa Majesté de toute la Russie promet et s'engage d'envoyer le plus exactement à Sa Majesté Impériale et Catholique non-seulement les secours stipulés ci-dessous dans l'article 6 de cette alliance, mais aussi, les affaires et la né-

cessité le requérant, de déclarer la guerre à l'agresseur, d'agir de concert contre ledit agresseur par la voie des armes, et de ne point faire la paix avec lui sans avoir auparavant obtenu réparation des injustices et dommages, et sans un entier consentement de Sa Majesté Impériale et Catholique.

« III. D'un autre côté, Sa Majesté Impériale et Catholique promet réciproquement et prend sur soi la garantie de tous les royaumes, provinces et États, possédés en Europe par Sa Majesté de toute la Russie, et si Sa Majesté de toute la Russie, pour quelque cause que ce soit, est attaquée hostilement par qui que ce soit, alors Sa Majesté Impériale et Catholique promet réciproquement, non-seulement de lui envoyer exactement les secours ci-dessous stipulés dans l'article 6 de ce traité, mais aussi, les affaires et la nécessité le requérant, de déclarer la guerre à l'agresseur, d'agir d'un commun consentement, et de ne point faire la paix sans avoir tiré raison des dommages et sans une entière approbation de Sa Majesté de toute la Russie.

« IV. En vertu de cette confédération et amitié, les puissances contractantes promettent de recommander sérieusement à leurs ministres, résidant dans les cours des princes étrangers, de conférer amiablement ensemble sur les affaires qui se présenteront, de s'entr'aider conjointement à soutenir les intérêts de l'un et de l'autre, et de travailler d'un effort commun à tout ce qui paroîtra être de l'avantage de leurs principaux.

« V. Nulle des deux parties contractantes n'accordera refuge, ni secours, ni protection à leurs sujets et vassaux rebelles, et si l'un vient à découvrir quelques desseins ou machinations qui se trameront contre l'autre à son désavantage, elle en donnera d'abord communication à l'autre, de la manière due et convenable, et l'on travaillera, par les secours et les efforts de l'alliance, à les prévenir et les renverser.

« VI. Pour ce qui regarde les secours mutuels qu'on doit

se donner, on est convenu que l'empereur, en cas que qui que ce soit, sous quelque prétexte que ce soit, fasse la guerre à Sa Majesté de toute la Russie dans ces royaumes, provinces et États, qu'elle possède en Europe, lui enverra un secours de trente mille hommes, savoir vingt mille hommes d'infanterie et dix mille dragons; et Sa Majesté de toute la Russie promet d'envoyer le même secours, tant d'infanterie que de cavalerie, à Sa Majesté Impériale et Catholique en cas de guerre. A l'égard de la subsistance des susdites troupes auxiliaires, les parties contractantes en conviendront incessamment entre elles.

« VII. Or, comme à l'occasion d'une guerre il pourroit arriver qu'il conviendroit aux deux parties de repousser l'ennemi commun de leurs propres provinces, en ce cas on délibérera en commun de quelle manière on pourra le mieux effectuer.

« VIII. Si par hasard Sa Majesté de toute la Russie prenoit la résolution d'équiper une flotte de vaisseaux de guerre contre les ennemis, et de l'employer du consentement de Sa Majesté Impériale et Catholique, on promet une retraite assurée à cette flotte, non-seulement dans tous les ports de l'empereur, mais aussi dans tous ceux de Sa Majesté Catholique, tant dans l'Océan que dans la Méditerranée, au nom du Sérénissime roi d'Espagne, qui accédera pleinement à ce traité d'aujourd'hui, et qui a donné, pour cet effet, ses instructions à son ministre résidant à Vienne.

« IX. Comme la paix, la tranquillité et la sûreté du royaume et de la république de Pologne sont fort chers à Sa Majesté Impériale et Catholique, il a été convenu d'inviter le roi et le royaume de Pologne à accéder à cette alliance.

« X. Si le royaume de Pologne n'y accédoit pas, le roi de Pologne, comme électeur de Saxe, sera, du consentement des Sérénissimes contractans, amiablement invité d'y accéder.

« XI. Et comme la paix entre le roi et le royaume de Suède et entre le roi et le royaume de Pologne n'est pas

encore bien affermie (ce qui, cependant, se peut faire par la médiation de Sa Majesté Impériale de toute la Russie), Sa Majesté Impériale et Catholique travaillera et emploiera volontiers ses bons offices pour que cet ouvrage si salutaire soit entièrement accompli par la médiation de Sa Majesté Impériale de toute la Russie, suivant la teneur de la paix de Nystadt.

« XII. A l'égard du Sérénissime Prince le duc de Schleswik-Holstein, Sa Majesté Impériale et Catholique déclare et promet de faire ce que Son Altesse Royale souhaite, et à quoi elle est engagée comme garant, en vertu du traité de Travendahl, tant par rapport au Sérénissime roi de Dannemark et de Norvége qu'aux autres rois et princes étrangers, qui se sont chargés de la même garantie du susdit traité; et comme il s'est fait sur ce sujet une convention particulière entre les parties contractantes, elle sera tenue comme insérée dans le présent traité.

« XIII. On donne une année de tems à tous ceux qui voudront accéder à ce traité d'alliance.

« XIV. Le présent traité sera ratifié par les princes contractans, dans l'espace de trois mois, et les ratifications seront échangées ici, à Vienne, en la manière accoutumée.

« En foi de quoi les susdits ministres plénipotentiaires ont signé de leurs propres mains le présent acte, expédié sur deux exemplaires de la même teneur, et y ont apposé le cachet de leurs armes. Fait à Vienne, le 6 août 1726. »

En vertu de ce traité, les ministres de la Russie dans les cours étrangères firent l'impossible afin de traverser les démarches des puissances pour accéder à l'alliance de Hanovre. Le roi de Dannemark ayant laissé les conquêtes des duchés de Bremen et de Verden à l'électeur d'Hanovre pour la somme de sept cent mille risthalers et ayant conservé le duché de Schleswik enlevé au duc de Holstein, il s'ensuivit une garantie mutuelle d'un côté des États de Bremen et de Verden en faveur de la cour d'Hanovre, et de l'autre du duché de

Schleswik en faveur du roi de Dannemark. Ce nouvel agrandissement de la maison d'Hanovre déplut à l'empereur, qui cependant eut des raisons de ménager cette maison, d'autant plus que la cour de Suède avait renoncé à ces duchés dans le traité de paix qu'elle fit avec l'électeur d'Hanovre, dont elle reçut pour cette cession un million de risthalers.

L'impératrice Catherine, pour soutenir les droits du duc de Holstein, fit armer à force à Reval, Cronstadt et à Saint-Pétersbourg; la flotte devoit consister en trente à quarante vaisseaux de ligne et en une prodigieuse quantité de galères.

Les bruits de cet armement alarmèrent la cour de Dannemark, qui fit faire des représentations à la cour de Suède, en déclarant que les préparatifs et les armemens qu'elle fit faire ne tendoient qu'à détourner l'effet des menaces du duc de Holstein. Ceci fit qu'on arma de toutes parts pour conserver la tranquillité du Nord. Aussitôt qu'on en eut avis à Saint-Pétersbourg, on prit d'autres mesures, et pour faire croire que les ministres de Holstein avoient fait courir de faux bruits, on publia sous main que l'armement prodigieux que l'on préparoit étoit destiné à appuyer le parti que l'on avoit dans les États de Suède. On publia en même tems de tous côtés que le roi de Dannemark avoit fait faire au duc de Holstein des propositions d'accommodement : c'est le nom que l'on donnoit à quelques discours que M. Westphalen, ministre de Dannemark, avoit tenus de lui-même pour pressentir les dispositions de la cour de Russie et des ministres du duc de Holstein.

En répandant ces bruits on avoit deux vues : l'une de faire croire aux alliés et aux garans de Dannemark que cette cour traitoit à leur insu, et par conséquent donner lieu à des soupçons et à des défiances; l'autre étoit d'irriter la cour de Dannemark et la porter par là à quelques plaintes trop vives. On y réussit, car, aussitôt que le bruit en vint à Copenhague, le roi fit écrire des lettres fulminantes à ses ministres dans

les cours étrangères, qui furent répliquées dans le même ton par les ministres du duc de Holstein. Pendant que l'on disposoit les esprits à une rupture par ces écrits d'un style inusité entre des princes, tout se disposoit en Russie pour l'exécution; on assembloit et on armoit les vaisseaux, et l'on faisoit avancer vers la Livonie les troupes destinées à cette expédition; cependant ce n'étoit pas sans craindre d'échouer, car on recevoit des avis d'Angleterre que le roi George faisoit un armement considérable destiné pour la mer Baltique. Le Dannemark n'étoit pas le seul à craindre les suites de l'armement des Russiens; la Suède en étoit effrayée de même, et comme les partisans du duc de Holstein se donnoient bien du mouvement pour avoir en Suède à l'assemblée prochaine des états des députés de leur parti, on ne douta point que, si la flotte russienne paroissoit être destinée contre le Dannemark, elle pourroit bien ne mettre à la voile que pour appuyer les vues des partisans du duc de Holstein, ce qui fit que le comte Sparre, ministre suédois à la cour britannique, pressa celle-ci de prendre les mesures pour conserver la tranquillité au Nord; la cour de Dannemark ne pressa pas moins, et l'on s'y détermina d'autant plus aisément, qu'on avoit peur que la cour de Berlin ne se détache point de l'alliance de Hanovre, comme il arriva, pour s'assurer de ses prétentions sur la succession de Berg et de Juliers. Cette accession du roi de Prusse au traité de Vienne fut suivie d'une alliance défensive avec la Russie par rapport à la Courlande, à l'égard de la cour de Russie et à l'égard du roi de Prusse, à cause de son vasselage; tout ceci fit que le roi d'Angleterre envoya effectivement son escadre dans la Baltique, et écrivit la lettre suivante à l'impératrice de Russie :

« George, par la grâce de Dieu roi de la Grande-Bretagne, à la très-haute, très-puissante princesse, notre très-chère sœur et grande-duchesse de toute la Russie, seule souveraine de Moscovie, etc., etc.. etc., salut, bonheur et prospérité.

« Très-haute, très-puissante et très-illustre princesse,

Votre Majesté ne pouvant ignorer que les grands préparatifs de guerre qu'elle fait en tems de paix, tant par mer que par terre, nous donnent de grands et justes sujets d'ombrage, aussi bien qu'à nos alliés dans le Nord, elle ne doit pas être surprise que nous ayons envoyé une forte escadre de vaisseaux de guerre dans la mer Baltique, sous les ordres de notre amiral le chevalier Charles Wager, pour prévenir les dangers qui pourroient naître d'un armement si extraordinaire.

« Votre Majesté n'ignore pas non plus combien nous avons souhaité non-seulement de conserver la tranquillité dans l'Europe, mais aussi de vivre en bonne intelligence et de cimenter une amitié ferme et durable entre notre couronne royale de la Grande-Bretagne et celle de Russie.

« Nous n'avons manqué aucune occasion de donner des marques convaincantes de ces intentions pacifiques et amiables, et Votre Majesté doit fort bien se ressouvenir de la preuve qui en a paru lorsque nous déclarâmes être prêts d'entrer, conjointement avec notre bon frère le roi de France, en alliance avec feu Sa Majesté votre seigneur et époux, en termes et à des conditions qui fussent compatibles avec la paix du Nord, aussi bien qu'avec les intérêts, la dignité et l'honneur des puissances contractantes. Nous ne doutions pas que cette voie ne fût un sûr moyen de ménager une réconciliation sincère entre nous et feu votre époux, de rétablir une bonne harmonie entre nos domaines et les vôtres pour l'avantage mutuel, des peuples et d'affermir la paix et la tranquillité sur des fondemens solides et durables. Ce fut pour parvenir à ces grandes et heureuses fins, conformément aux intentions de feu Sa Majesté, dont le ministre du roi très-chrétien avoit souvent fait rapport, que de concert avec la cour de France on dressa le plan d'un traité qui fut envoyé à feu Sa Majesté, pour en avoir son approbation et son consentement final; mais la consommation d'une œuvre si désirable fut prévenue par la mort subite et inopinée de Sa Majesté.

« Cependant, comme nous conservions toujours les mêmes

intentions pour le maintien de la paix du Nord et pour le renouvellement de notre ancienne amitié avec la couronne de Russie, dès que Votre Majesté fut parvenue au trône, nous lui fîmes déclarer, conjointement avec le roi très-chrétien, que nous étions disposés à conclure ledit traité, ne doutant point que Votre Majesté n'acceptât volontiers une proposition si favorable à ses domaines et sujets en particulier, et si avantageuse pour la conservation de la paix générale. Aussi devons-nous avouer que nous fûmes sensiblement touchés de voir notre attente frustrée par la manière dont on répondit à nos offres et les instances que firent les ministres de Votre Majesté après de longs et vains délais, pour que l'on fît dans le traité des changemens qui ne concernoient pas les intérêts de l'empire de Russie, et qui non-seulement étoient contraires aux engagemens solennels que nous et le roi très-chrétien avions contractés envers d'autres puissances, mais qui auroient jeté dans de nouveaux troubles toutes les couronnes du Nord.

« Nous ne saurions non plus dissimuler à Votre Majesté l'extrême surprise où nous fûmes d'apprendre que, pendant que nous continuions les négociations amiables, et qu'il n'avoit été fait de notre part aucune provocation, on prenoit des mesures dans votre cour en faveur du prétendant à notre couronne, et qu'on y donnoit de grands encouragemens à ses adhérens.

« Après tout ce que nous venons de représenter à Votre Majesté, elle ne doit pas être surprise que, dans l'obligation indispensable où nous nous trouvons de pourvoir à la sûreté de nos domaines, de satisfaire à nos engagemens envers nos alliés, et de maintenir la tranquillité du Nord, qui nous paroît en danger par les préparatifs de guerre de Votre Majesté, nous avons cru nécessaire d'envoyer une forte escadre dans la mer Baltique, avec ordre à notre amiral de tâcher de prévenir de nouveaux troubles en ces quartiers-là en empêchant la sortie de votre flotte, en cas que vous persistiez dans la résolution de la mettre en mer pour exécuter

les desseins que vous pourriez avoir en vue. Cependant, comme notre intention sincère seroit de vivre en paix avec Votre Majesté, nous souhaitons de tout notre cœur que, réfléchissant sérieusement sur le véritable intérêt de ses peuples, elle veuille les laisser jouir des fruits de cette paix, qu'ils ont achetée au prix de tant de sang et de trésors, sous la conduite de feu votre époux, et que, plutôt que d'entrer dans des mesures qui plongeroient la Russie dans une guerre inévitable et tout le Nord dans une nouvelle confusion, Votre Majesté veuille donner à son peuple et à toute l'Europe des preuves convaincantes de son inclination pour la paix, et de ses dispositions à vivre en repos avec ses voisins. Sur quoi, etc.

« Donné en notre palais royal de Saint-James 1726, la douzième année de notre règne. Signé : votre affectionné

« George, roi. »

Le conseil, privé de Sa Majesté jugea à propos de faire la réponse suivante :

« Catherine, par la grâce de Dieu impératrice de toutes les Russies, etc.

« Très-haut, très-puissant et très-illustre roi !

« Nous avons bien reçu la lettre amiable et fraternelle de Votre Majesté Royale, par laquelle il lui plaît de nous déclarer que les préparatifs de guerre que nous avons faits avoient engagé Votre Majesté Royale à envoyer une puissante flotte dans la mer Baltique, afin d'obvier à toutes les entreprises que nous pourrions faire pour troubler la tranquillité au Nord, et qu'à cet effet Votre Majesté Royale avoit ordonné à son amiral Wager d'empêcher notre flotte d'entrer en mer.

« Nous ne désavouerons pas que nous avons été bien surprise de ne recevoir votre lettre qu'au même instant que votre flotte parut sur nos côtes, et après qu'elle avoit jeté l'ancre

devant Reval, puisqu'il auroit été plus conforme à l'usage établi parmi les souverains, et plus conciliable avec l'amitié qui a subsisté si longtems entre nos royaumes et la couronne de la Grande-Bretagne, si Votre Majesté Royale avoit trouvé bon de s'expliquer avec nous sur l'ombrage que lui pouvoit donner notre armement, et d'attendre là-dessus notre réponse avant que de passer à un pas si offensant.

« Votre Majesté Royale auroit pu ensuite aussi, sans faire tant d'éclat et de dépense, être assurée de nous que nous cherchons aussi peu à troubler le repos du Nord que nous apportons tous nos soins et toutes nos attentions à ne pas seulement affermir pour le présent, mais aussi pour l'avenir, cette tranquillité du Nord qui nous intéresse plus que Votre Majesté Royale, et à éloigner tout ce qui pourroit donner occasion à l'altérer.

« Et comme Votre Majesté Royale est pleinement informée de ce qui a été traité dans les négociations qu'il y eut entre Sa Majesté Impériale notre seigneur et époux de glorieuse mémoire, ensuite entre nous-mêmes et entre Sa Majesté et le roi de France, elle ne peut qu'être persuadée de cette notre sincère attention, et nous remettons à votre propre jugement comment nous et tout le monde avec nous doit envisager cette démarche si extraordinaire de Votre Majesté Royale, et si on en peut présumer autre chose, sinon qu'elle a formé contre nous des desseins fort préjudiciables, et que par conséquent elle incline de son côté à de nouveaux troubles dans le Nord, en prenant, au défaut d'autre sujet légitime, ledit armement pour prétexte, quoiqu'il n'y bute aucunement. L'appréhension où nous sommes à cet égard paroît d'autant mieux fondée, que Votre Majesté Royale nous charge encore dans sa lettre de choses dont nous aurions lieu de nous plaindre avec beaucoup de justice; mais nous renvoyons Votre Majesté au mémoire présenté, au nom de feu notre époux, par M. Weselofski au mois de décembre 1719.

« Il est inutile d'alléguer ici l'amitié sincère que Sa Majesté Impériale, notre seigneur et époux de glorieuse mé-

moire, vous a portée, et toute la terre sait combien cette amitié vous a été utile et avantageuse; Votre Majesté Royale n'ignore pas non plus de quelle manière elle en a agi en échange avec mondit seigneur et époux, et que par une grandeur d'âme Sa Majesté Impérale a mieux aimé dissimuler sur tout cela que d'entreprendre la moindre chose qui auroit pu donner atteinte à l'amitié constante qui a toujours subsisté entre la Russie et la Grande-Bretagne. Sadite Majesté Impériale n'auroit jamais pu donner des preuves plus convaincantes de ses attentions sincères à conserver cette bonne amitié, qu'en acceptant généreusement les bons offices offerts par Sa Majesté.

« Le roi de France, pour le rétablissement d'une parfaite intelligence avec Votre Majesté Royale, et en se déclarant disposé à vouloir non-seulement ensevelir dans un oubli éternel toutes les injures reçues de Votre Majesté quoique sans les avoir méritées, mais aussi d'entrer à des conditions raisonnables, avec elle et avec la couronne de France, dans un engagement plus étroit et dans une alliance défensive.

« Les conditions proposées par Sadite Majesté Impériale à la réquisition du roi de France n'ont pas seulement été trouvées justes dès le commencement, mais Sa Majesté Très-Chrétienne a fait espérer plus d'une fois que ces conditions pouvant fort bien être conciliées avec les engagemens pris avec la France, avec Votre Majesté et d'autres puissances, elles pourroient de même, à l'égard de cette alliance, être ajustées et réglées selon l'équité et la justice, par l'affermissement entier de la tranquillité du Nord, et par conséquent ce ne sont pas des conditions nouvelles, mais les mêmes que Votre Majesté Royale fait tant éclater présentement; et puisque, dans la dernière réponse qui nous a été communiquée du côté de la France, Votre Majesté déclare elle-même la chose équitable, il est bien sensible que, ce nonobstant, Votre Majesté ne rejette pas seulement tous les moyens amiables et équitables pour l'ajuster, mais qu'elle

veuille nous obliger à accepter des conditions directement opposées à notre intérêt, et, qui plus est, à notre bonheur et réputation, et même à la justice; nous ne pouvons croire par ces circonstances que les ministres de Votre Majesté ayant eu une intention sérieuse de conclure cette alliance, mais que l'envoi de l'escadre des vaisseaux de guerre accompagné des ordres, qui ne peuvent que faire entrevoir une interruption d'amitié et la naissance des nouveaux troubles dans le Nord, n'est qu'une suite de l'animosité que quelques-uns de vos ministres ont témoignée partout et publiquement contre nous, pendant tant d'années. La chose paroît évidemment par le fait que Votre Majesté allègue et nous met encore à charge au sujet du prétendant. Vos ministres ont fort bien compris que toutes les raisons par eux alléguées, qui, sans cela, ne regardent pas proprement les intérêts de la Grande-Bretagne, mais qui sont plutôt entièrement opposées au traité solennel qui subsiste entre la Grande-Bretagne et d'autres puissances, ne sont point admissibles, et qu'elles ne sont point suffisantes à justifier auprès des personnes désintéressées leurs violentes entreprises : et comme ils ne peuvent trouver d'autres raisons, il faut que cette accusation frivole et surannée vienne au jour, et que, sur le même pied que du passé, elle serve de prétexte principal pour toutes les démarches si peu amiables faites contre nous.

« Quoique la nullité de cette accusation ait été prouvée tant de fois, et que le temps, aussi bien que l'expérience, fasse voir que ces prétendus engagemens n'ont existé en aucun endroit que dans l'imagination des ministres de Votre Majesté Royale, et que la facilité que nous avons apportée de notre côté aux dernières négociations ne doivent pas moins convaincre Votre Majesté de leur malice et fausseté que les dispositions que nous avons témoignées à accorder la garantie qu'elle nous a demandée, nous voulons cependant bien encore par-dessus tout assurer Votre Majesté Royale que nous lui portons trop d'amitié pour vouloir causer à Votre Majesté et à la nation britannique aucune inquiétude par des enga-

gemens que nous pourrions prendre avec le prétendant. Au reste, il dépend bien du bon plaisir de Votre Majesté de donner à son amiral des ordres qu'elle trouve à propos; mais Votre Majesté Royale conviendra aussi avec nous que votre défense ne nous empêcheroit pas de faire sortir notre flotte, si nous le trouvions à propos, et qu'en qualité de souveraine et impératrice qui ne dépend que de Dieu seul, nous prétendions aussi peu de recevoir des lois de personne, que de nous oublier au point d'en vouloir donner aux autres. Nous sommes, sans cela, prête et disposée à entretenir avec Votre Majesté Royale une bonne harmonie, et nous n'entreprendrons rien qui puisse interrompre l'amitié si bien établie entre les deux royaumes depuis tant d'années. Et comme de notre côté nous déclarons franchement que cette amitié ne peut être que fort utile à nous, à nos royaumes et à nos sujets, nous espérons aussi que vous avouerez que jusqu'à présent elle n'a pas été moins avantageuse pour Votre Majesté, pour vos royaumes et pour vos sujets, et qu'à l'avenir elle ne pourroit pas être infructueuse. Enfin, il est bien assuré que Sa Majesté Impériale de glorieuse mémoire, après avoir été abandonnée par tous ses alliés, a eu des peines et des frais incroyables à se procurer à soi-même et à ses royaumes la paix toute désirée, nous apportons aussi tous nos soins à en maintenir la jouissance à nos royaumes et à nos sujets. Nous sommes même persuadée de ne pouvoir mieux réussir dans ces vues salutaires qu'en nous tenant toujours, à l'exemple de notre seigneur et époux de glorieuse mémoire, dans une posture à pouvoir en tout tems secourir, en cas de besoin, nos alliés, satisfaire aux engagemens pris avec eux, protéger nos fidèles sujets contre toutes les insultes, et nous opposer à ceux qui voudront ôter à nous et à eux le trésor de la paix. C'est aussi dans cette vue, et point dans d'autres desseins, que nous avons fait les armemens qui ont donné tant d'ombrage à Votre Majesté Royale, quoique sans aucun sujet et fondement. Nous souhaitons que le Tout-Puissant vous donne une parfaite santé et un rè-

gne toujours heureux. A Saint-Pétersbourg 1726, et en la seconde année de notre règne.

« De Votre Majesté Royale la très-affectionnée sœur,

« CATHERINE.

« *Et plus bas :* Comte GOLOFKIN. »

Cependant l'escadre angloise s'étoit avancée jusque sous Nargen, île à la vue de Reval. On tint plusieurs conseils sur la manière dont on se conduiroit envers les Anglois; les plus sages firent voir que, puisque l'on avoit publié dans toutes les cours, qui s'y étoient intéressées, que Sa Majesté Impériale n'avoit aucune entreprise en vue avec sa flotte, qu'elle n'équipoit que pour maintenir la tranquillité dans le Nord et pour exercer sa marine comme les années précédentes, il falloit prouver à toute l'Europe que l'on agissoit sincèrement. C'étoit là ce qu'on appelle faire de nécessité vertu, et, par une conduite forcée, laisser dans l'inaction des forces destinées à toute autre chose. Ainsi l'impératrice donna ordre au gouverneur de Reval et à ceux des autres places de faire toute sorte de bon accueil à l'amiral Wager, et de lui fournir en payement les vivres et les rafraîchissemens dont il auroit besoin; mais, comme il étoit à craindre que le voisinage de cette flotte et les bruits que l'on avoit répandus des desseins de Sa Majesté Impériale ne dérangeât le commerce, Sa Majesté Impériale publia la déclaration suivante en faveur de la nation angloise :

« Catherine, etc., savoir faisons à tous et un chacun qu'il appartiendra qu'ayant considéré que la vue d'une puissante escadre que Sa Majesté de la Grande-Bretagne a envoyée dans la mer Baltique, et qui a jeté l'ancre à une petite distance de notre port de Reval, n'ayant peut-être autre dessein que d'entreprendre contre nous des hostilités et de troubler ensuite la tranquillité du Nord, sans que nous ayons donné envers Sa Majesté de la Grande-Bretagne aucune occasion à un procédé de cette nature, — les négocians de la

nation britannique qui font leur commerce dans nos États pourroient appréhender fort facilement, puisque Sadite Majesté témoigne de nous être si contraire, que, par cette raison et en cas que ladite escadre vînt à quelque voie de fait contre nous, leurs personnes, vaisseaux et effets pourroient être en danger et exposés à de grosses pertes. — Nous sommes, au contraire, malgré la conduite si opposée de Sa Majesté Britannique, tendant à exciter de nouveaux troubles dans le Nord, sincèrement intentionnée de maintenir avec soin l'amitié et la bonne correspondance qui ont subsisté pendant si longues années entre les nations de l'empire de Russie et de la Grande-Bretagne au plus grand avantage des deux nations, et de continuer à permettre non-seulement aux négocians de la Grande-Bretagne leur commerce dans nos États sans aucun empêchement, mais aussi de leur faire sentir toutes sortes de faveurs et avantages dont ils auront besoin pour l'augmentation de ce commerce, afin de faire voir d'autant plus à tout le monde, surtout à la nation britannique, notre sincère intention pour l'affermissement de l'amitié établie depuis si longtemps entre les deux empires.

« Nous avons à ces causes trouvé à propos de déclarer incessamment par celle-ci notre intention et d'assurer tous les marchands, négocians de la nation britannique, ainsi que tous en général, que, nonobstant que par Sa Majesté de la Grande-Bretagne et par l'escadre envoyée dans la mer Baltique il fût commis quelques actes d'hostilité, lesdits marchands, négocians n'en souffriront aucunement ni en leurs personnes ni en leurs effets ou vaisseaux entrant ou sortant de nos ports, de sorte qu'ils pourront à présent, aussi bien qu'à l'avenir, à l'exemple de toute autre nation avec lesquelles nous vivons en amitié, faire et continuer librement et sans aucun scrupule leur négoce dans nos États, suivant qu'ils le trouveront convenir à leur profit et avantage, et être assurés à tout événement de notre gracieuse protection et assistance, à moins que, par leur propre

faute ou conduite, ils ne se rendent suspects. En foi de quoi nous avons signé nous-même notre gracieuse déclaration et l'avons fait publier de la manière accoutumée. Donné à Saint-Pétersbourg, 1726.

« CATHERINE. »

Pendant que la flotte angloise étoit sous Nargen, une partie de celle du roi de Dannemark étoit venue s'y joindre, et M. Westphalen, ministre du roi de Dannemark, présenta à la cour de Saint-Pétersbourg un mémoire dans lequel il demanda les éclaircissemens et les sûretés convenables sur les préparatifs de guerre qui ont été faits en Russie, qui surpassent non-seulement ceux des années précédentes, mais encore ceux qui se faisoient lorsque la Russie étoit en guerre avec la Suède, et en même temps une déclaration formelle des intentions de Sa Majesté Impériale qui puissent mettre le roi son maître dans un plein repos. Cette demande parut nouvelle, puisqu'il semble qu'un souverain n'est responsable à personne de ce qu'il fait chez lui, surtout quand il n'a fait ni démarche ni déclaration qui puisse faire soupçonner justement à ses voisins qu'il veut troubler leur repos. La réponse de Sa Majesté Impériale rouloit donc sur les mêmes pensées. Elle fit dire au ministre de Dannemark que, comme elle ne se mêle point des affaires des autres puissances, ni qu'elle demande raison au roi de Dannemark des préparatifs que Sa Majesté Danoise fait tous les ans, ainsi elle ne se croyoit pas obligée de rendre compte de ses actions ni à Sa Majesté Danoise ni à d'autres.

L'impératrice envoya des instructions amples au prince Dolgoruki pour empêcher l'accession de la Suède au traité d'Hanovre et lui ordonna d'offrir jusqu'à cinq ou six cent mille roubles de subside. Il agit de concert avec le comte Freytag, ministre de l'empereur, qui avoit déjà insinué l'article de gros subsides aux dépens de la cour de Russie, ainsi que M. Reichel, ministre de Holstein, qui remit des lettres fort touchantes pour le roi et pour les États; cepen-

dant le ministre britannique Pointz présenta un mémoire fort pressant pour son maître et ses alliés, et quoique le ministre de Russie ainsi que le comte de Freytag firent l'impossible pour contre-balancer les motifs allégués dans ce mémoire, et que les États étoient partagés en deux factions, l'une que l'on nomma des patriotes et l'autre des holsteinois, et que ceux-ci firent naître sans cesse des incidens pour donner à cette assemblée de l'occupation et la détourner de travailler aux affaires qui étoient sur le tapis, tel fut celui d'un projet de conspiration et d'une liste de conspirateurs; cependant le roi se déclara pour l'accession du traité d'Hanovre et le comité secret de même, en sorte que toutes les instances de l'impératrice et des alliés furent inutiles, et Sa Majesté Suédoise fit la réponse suivante à toutes les remontrances, offres et représentations du prince Dolgoruki, ambassadeur extraordinaire de l'impératrice :

« Sa Majesté, ayant ouï le rapport de ce qui s'est passé dans les conférences avec M. l'ambassadeur de Russie et s'étant fait lire son mémoire, a pris le tout en considération, et, suivant l'intention droite et sincère qu'elle a de persister dans une amitié perpétuelle et inébranlable avec Sa Majesté l'impératrice de la grande Russie, elle a ordonné qu'il soit déclaré à son ambassadeur extraordinaire, en réponse de l'instance que ledit sieur ambassadeur lui a faite à plusieurs reprises au nom et de la part de Sa Majesté l'impératrice, sa maîtresse :

« Le témoignage public que Sa Majesté l'impératrice vient de donner à Sa Majesté et à la couronne de Suède de son amitié et considération en lui envoyant une ambassade solennelle, et en choisissant pour cette fonction une personne de distinction et un ministre de longue expérience, n'a pu qu'être très-agréable à Sa Majesté Suédoise et à toute la nation, Sa Majesté l'ayant regardé avec raison comme une preuve authentique de la sincère intention de Sa Majesté l'impératrice de cultiver avec soin et d'affermir de plus en plus la

bonne intelligence qui subsiste entre Leurs Majestés et leurs États, également salutaire aux peuples de part et d'autre, et qui ne sauroit manquer de les rendre heureux en les faisant jouir paisiblement des fruits d'une longue paix après une guerre fatale et ruineuse.

« C'est dans la même vue, et pour s'assurer la jouissance d'un bien si précieux, que Sa Majesté le roi et la couronne de Suède se sont empressés de prévenir Sa Majesté l'impératrice, par une mission solennelle, d'abord après son élévation sur le trône de Russie, et de relever par cette démarche l'éclat du commencement de son règne.

« En cultivant d'un côté avec tant de soin l'amitié de la Russie, Sa Majesté le roi et la couronne de Suède ont jugé que de l'autre il étoit également nécessaire et conforme à leurs intérêts, aussi bien qu'à la justice, de ménager les autres puissances, des amis dont l'intention et les mesures tendent au même but, à savoir, au maintien de la tranquillité publique dans l'Europe et particulièrement dans le Nord.

« C'est ce qui a fait que Sa Majesté le roi et la couronne de Suède n'ont pu se dispenser d'écouter favorablement l'invitation amiable que les puissances alliées du traité de Hanovre lui ont fait faire, d'y vouloir accéder et d'entrer sur cela avec elle en pourparler, jugeant avec raison, et après une discussion exacte et mûre, qu'en cela elles ne faisoient rien qui blessât le moins du monde les traités et engagemens avec la Russie.

« Cependant Sa dite Majesté le roi et la couronne de Suède ont appris, contre toute attente, que M. l'ambassadeur de Russie, bien loin de goûter ces sentimens et ces vues si équitables et pacifiques, n'a pas seulement continué à faire toutes sortes de remontrances pour détourner Sa Majesté et la couronne de Suède de cette accession, mais la représente même comme une contravention manifeste aux traités et d'un dessein formé de rompre la bonne intelligence et l'amitié avec la Russie.

« Mais qu'il plaise à M. l'ambassadeur de considérer que

les traités de 1721 et 1724 qu'il allègue sont des traités de paix et d'amitié dont le but étant, sans contredit, la conservation de la tranquillité publique, toute convention tendant au même but n'y sauroit être contraire. Sa Majesté ayant fait examiner longtemps et avec soin celui de Hanovre, bien loin d'y trouver le caractère de réprobation dont M. l'ambassadeur l'a bien voulu charger, n'y a remarqué qu'un dessein formé et bien suivi d'assurer la paix à l'Europe contre des attentats qui pouvoient un jour le troubler, elle ne trouve point la même raison de soupçonner les puissances alliées d'un dessein contraire.

« La mésintelligence qui dure encore entre les cours de Russie et de la Grande-Bretagne est une autre raison de laquelle M. l'ambassadeur tâche d'inférer que tous nouveaux engagemens seront contraires à ceux dans lesquels la Suède se trouve avec la première. Sa Majesté et la couronne de Suède sont bien fâchés de voir continuer ces brouilleries et souhaiteroient de pouvoir contribuer à leurs compositions amiables; mais M. l'ambassadeur concevra lui-même que la couronne de Suède ne sauroit participer à des différends qui ont pris naissance dans ces tems malheureux de guerre, dont M. l'ambassadeur a bien voulu lui-même faire mention; au contraire elle voudroit plutôt en pouvoir effacer pour jamais la triste mémoire, en satisfaisant à l'obligation qu'elle s'est imposée elle-même par l'amnistie générale. Si Sa Majesté Britannique a envoyé l'été passé une escadre dans la mer Baltique, elle s'est expliquée elle-même sur le sujet de cet envoi envers Sa Majesté l'impératrice. On a donné sur cela, d'abord au ministre de Sa Majesté l'impératrice, M. le comte de Gollowin, une déclaration réelle et positive, et on est persuadé que cette circonstance doit convaincre M. l'ambassadeur de la conduite innocente de la Suède; se reposant avec une entière confiance sur la foi du traité, elles croient n'avoir rien à craindre des armemens considérables qui se faisoient de part et d'autre, bien loin d'armer à son tour.

« Il a plu à M. l'ambassadeur d'alléguer un plan qu'on lui a communiqué, mais cette pièce sans date ne peut point servir de preuves aux conséquences qu'il lui plaît d'en tirer, elle paroît être plutôt une invention de quelque esprit malin, attentif à répandre des semences de défiance et de désordre. Bien loin d'entrer dans de telles vues, supposé qu'il y en eût de pareilles, Sa Majesté le roi et la couronne de Suède seroient les premiers à s'y opposer de toutes leurs forces.

« Avec quel fondement peut-on donc les soupçonner du dessein de vouloir contrevenir manifestement aux traités de paix et d'alliance avec la Russie?

« Qu'on parcoure d'un bout à l'autre les annales du tems passé, on y verra toujours la Suède occupée à se défendre avec courage, à secourir généreusement ses amis et alliés. Les uns, déchirés par des soulèvemens intestins et attaqués par des voisins avides; les autres, opprimés par rapport à ce qu'il y a de plus précieux au monde, à savoir : la religion et la liberté.

« Enfin on attaque comme un argument démonstratif des desseins violens des alliés d'Hanovre, les stipulations qu'ils font pour avoir certains corps de troupes à leur solde en payant des subsides. Jamais on n'a mis en doute encore qu'il ne soit permis de s'armer pour sa propre défense. La précaution et la prudence le demandent. Tous les souverains de l'Europe exercent ce droit, sans qu'on les soupçonne pour cela de mauvais desseins. Et si de pareils soupçons devoient avoir lieu, quel jugement la Suède n'auroit-elle point sujet de faire? Par ce qu'on vient de dire, on ne doute aucunement que M. l'ambassadeur ne soit suffisamment convaincu de la compatibilité de l'accession de la Suède au traité d'Hanovre avec les engagemens où elle se trouve avec la Russie, lesquels elle aura toujours soin de garder religieusement.

« Sa Majesté ayant fait examiner et peser avec la dernière exactitude, pendant plusieurs mois, tous les articles et les clauses de ce traité, n'y a rien trouvé que d'innocent et con-

forme aux règles d'une juste défense. Ce n'est qu'après un examen si long et si mûr qu'elle s'est déterminée à y accéder, ayant trouvé aussi désobligeant qu'injuste de refuser une invitation si amiable faite par deux puissantes couronnes de l'Europe, et qui ont été ses alliées de tout tems.

« L'accession s'est faite à des conditions qui laissent les alliances et conventions antérieures dans leur entière vigueur et la marquent au coin de l'impartialité, qui est le vrai caractère des alliances défensives imaginées pour le bonheur et la tranquillité du genre humain.

« On n'a point négligé, pendant cette longue négociation, les intérêts de Son Altesse Royale M. le duc de Holstein et de disposer les couronnes de France et de la Grande-Bretagne à les prendre à cœur.

« On a même poussé les instances aussi loin qu'il a été possible; Sa Majesté a lieu d'espérer d'en voir les effets, lorsque par ce nouveau nœud d'amitié on aura gagné la confiance de ces puissances et que Son Altesse Royale voudra bien s'approcher d'elles pour une fin si désirable et salutaire. Ainsi, bien loin que cet événement doive donner le moindre sujet d'ombrage à Sa Majesté l'impératrice, et moins encore, comme il a plu à M. l'ambassadeur d'avancer, la déterminer à se croire dégagée à son tour de l'obligation de ces traités et contrainte de pourvoir à sa sûreté et à sa défense, on espère qu'elle comprendra aisément l'importance de cette accession, et qu'elle voudra bien persister dans les bons sentimens d'amitié et d'affection que Sa Majesté a témoignés jusqu'ici pour la Suède.

« On l'espère de son équité aussi bien que de sa prudence, et que la surprise et le soupçon, incapables de troubler le repos des grandes âmes, ne seront point admis à inquiéter la sienne.

« Sa Majesté le roi et la couronne de Suède, bien loin de songer de troubler le repos de ses voisins, tâcheront uniquement de le conserver partout et avec tout le soin possible, et, gardant une conduite ferme et irréprochable, elles

ne donneront jamais de juste sujet à leurs amis de se plaindre de l'infraction des traités et conventions de leur part. Au reste, Sa Majesté a une reconnoissance parfaite et sincère par rapport à la bonne intention que Sa Majesté l'impératrice à bien voulu faire paroître à cette occasion pour l'avancement du bien et des intérêts de la Suède.

« L'offre qu'elle lui a fait faire par M. l'ambassadeur de vouloir bien concourir avec Sa Majesté Impériale et Romaine à un traité de subsides est une preuve convaincante de son amitié; et comme Sa Majesté ne manquera pas de faire tous ses efforts à pouvoir en toute occasion convaincre de plus en plus Sa Majesté l'impératrice du soin et du dessein qu'elle a d'entretenir inviolablement et d'affermir de plus en plus la bonne intelligence qui subsiste entre elle et Sa Majesté l'impératrice et pouvoir satisfaire en tout à ses engagemens, Sa Majesté est de même entièrement persuadée qu'il plaira à Sa Majesté l'impératrice de persister dans ses sentimens qu'elle a bien voulu lui faire déclarer, surtout puisque Sa Majesté n'est point entrée ni n'entrera jamais dans aucuns engagemens qui pourroient en quelque manière être contraires à ceux dans lesquels elle se trouve déjà avec Sa Majesté l'Impératrice.

« M. l'ambassadeur, comme ministre zélé pour les intérêts communs, est prié de vouloir bien faire un fidèle rapport à Sa Majesté l'impératrice, sa maîtresse, de ces sentimens vrais et justes de Sa Majesté le Roi et la couronne de Suède, et de l'assurer de l'intention sincère et constante qu'elles ont de cultiver avec soin l'amitié de la Russie, sans permettre que les nouveaux engagemens y donnent la moindre atteinte, ni qu'ils deviennent la source d'une infinité de troubles et de désolation, au contraire, la suite naturelle, selon toutes les apparences, en sera une longue paix dans ces quartiers, avec un commerce non interrompu et florissant. »

Pendant que tout cela se pratiquoit, les nouvelles arri-

voient que l'armée russe en Perse diminuoit de jour en jour, par des maladies de toute espèce, provenant de ce qu'elle ne pouvoit supporter, ni le climat ni la nourriture. L'impératrice y envoyoit de nouveau un renfort considérable pour ne pas laisser languir les opérations. Le succès que les armes russes avoient eu en Perse se réduisoient à ce que le général major Kropotof et Scheremetoff remportèrent une victoire sur le prince ou Chan Aldi-Gierei, s'emparant du village Terpelai, dans lequel il s'étoit retranché. Les troupes russes ruinoient et dévastoient tous les autres villages et s'emparoient de deux mille pièces de bétail.

Eschref Sultan, au reste, proposa un accommodement à la Porte, en cas qu'elle veuille le laisser dans la paisible possession des pays conquis. Le Grand Sultan, outré de cela, le déclare ennemi de la Porte, et propose à la Russie de l'exterminer à forces réunies, pour hâter par là la démarcation des provinces. Une très-grande partie d'Arméniens et de Persans s'enfuyoit avec leurs effets au Caucase, fermant les avenues pour qu'on ne pût les inquiéter. Le seraskier de Tauris, nonobstant tout cela, envoya David Pascha pour les attaquer; mais, l'armée envoyée contre eux, composée de huit mille hommes, étoit taillée en pièces, et le seraskier envoyé pour cela à l'exil dans l'Archipel.

L'armée des Turcs qui marcha à Ispahan n'étoit guère plus heureuse, ce qui arrêta M. Romanzof à Tauris et l'obligea de suspendre la démarcation, d'autant plus que le grand vizir s'occupa d'acquérir toute la Perse pour la Porte, et ne paraissoit qu'en dehors ami de la Russie; il se servoit du prince de Dagestan, David Chan, pour faire tous les empêchemens imaginables à la démarcation. L'usurpateur déclare à la Porte qu'il remettroit volontiers sa couronne entre les mains du sultan, à condition qu'on la lui remette et qu'on le reconnoisse pour souverain de la Perse; mais le sultan, croyant et étant dans la persuasion que ce n'étoit qu'une échappade, ne s'y fie point.

Le prince Dolgoruki, commandant en chef de Derbent,

reçoit foi et hommage de Hussein Ali Beg Achmet, fils du chan Kubiskien, prince de la première famille de Perse, qui possédoit les plus grands priviléges des anciens schachs au sujet de la province de Schirwan. Ce prince envoya à ce sujet quatorze de ses anciens et des plus notables parmi eux, pour prêter foi et hommage à la Russie, en baisant le Coran et signalant l'acte de la soumission de leurs noms et de leurs cachets. Cet acte, conçu dans un style à part, est le suivant :

« L'an 1726, le 22 octobre, nous ci-dessous signés, les plus notables et les plus anciens de Kubinsk et de différens autres endroits comme Astasiab, inspecteur de Hussein Ali Beg et ancien de Taramans, Kalgasuara, commandeur, Sarchal Beg, le Muhamet Kuralinskien, le Rustam Kaliakuralinskien, Asehur Alimias Kansialiski, Budak Arstirskoi, Murschit Megrakiskoi, Babachan Kruschkoi, Ismael Tachialiskoi, Piri Tachialiskoi, Chadim Chastraliskoi, Agam Awoja Gliskoi, jurons, sur le Coran et suivant notre religion, que nous servirons l'impératrice de Russie de corps et d'âme, d'une conscience fidèle et nette, comme cela convient à des valets fidèles, nous ne montrerons jamais une aversion pour la Russie, mais nous serons toujours portés pour elle. Nous accomplirons les ordonnances de l'impératrice et de ses généraux avec obéissance ; nous donnerons tout le secours et toute assistance à ceux qu'elle enverra chez nous ; nous ne prêterons jamais nos oreilles aux ennemis de la Russie, ni ferons quelque traité avec eux, et nous avertirons les généraux russes de tous ceux qui sont mécontens et enclins d'exciter une émeute ; nous joindrons notre armée à celle des Russes pour attaquer les rebelles, et nous n'épargnerons jamais notre vie. En cas que nous n'accomplissions pas tout cela fidèlement, nous nous reconnoîtrons dignes de la mort. »

L'impératrice décora au jour du nouvel an 1727 le prince Gallicin et le vice-chancelier, comte d'Ostermann du cordon

de Saint-André, et nomma le général major et maître de police, comte de Vierre, général lieutenant.

Elle célébra avec la plus grande pompe la bénédiction des eaux de la Newa [1].

L'impératrice, attentive à la bonne éducation du grand-duc, ordonne à l'archevêque Théophane de dresser un mémoire sur la manière de l'instruire dans la religion, et au comte Ostermann un autre pour les sciences.

Le baron Schafiroff, envoyé à Archangel pour s'occuper de la pêche de la baleine, y réussit très-bien, et trouva que la baleine qu'on prend au bord de la Grande-Tatarie avoit non-seulement la longueur de cent jusqu'à cent vingt pieds, mais aussi que sa graisse étoit toute jaune, ce qui est la meilleure, et enfin qu'on les trouve dans ces parages en beaucoup plus grand nombre qu'aux parages de la Norvége; il en donna part à l'impératrice, et contribua en tout ce qu'il pouvoit pour faire fleurir cette branche de commerce.

Le général major Brigny arriva de son voyage entrepris à la mer Caspienne, et présenta à Sa Majesté les plans de tous les endroits, villes, bourgs et villages de la mer Caspienne, jusqu'à Ghilan et Rascht.

L'impératrice s'aperçut d'un mécontentement parmi ses grands et d'une fermentation dans leurs esprits. Elle chercha de contenter au mieux les troupes du voisinage, pour

[1] Cette cérémonie est, parmi les Russes, une des plus saintes et des plus solennelles de l'année; on la célèbre avec beaucoup de pompe, surtout dans l'endroit où est la cour. Elle commence le matin par la célébration de l'office divin, au jour des Rois; pendant ce temps, les régimens des gardes s'assemblent sur la rivière, forment un bataillon carré, au centre duquel est un trou fait dans la glace; on élève sur cette ouverture un pavillon magnifique, et après le service le clergé se rend en cet endroit en procession et au son des cloches. Quatre prêtres, un flambeau à la main, précèdent le porte-croix, après vient la foule du clergé. Le haut clergé entre sous le pavillon, y célèbre la messe, et l'archevêque bénit l'eau. Cette fonction est suivie d'une décharge de l'artillerie et de la mousqueterie, pendant cela on baptise les enfants que l'on apporte, d'autres les y plongent aussi froide qu'elle est. Le clergé retiré, le peuple puise en foule de cette eau, à laquelle il attribue les plus grandes vertus.

s'assurer de leur fidélité, et confia le gouvernement de Riga au général Scheremetoff, qui lui étoit entièrement dévoué.

Elle renvoya le Naip ou gouverneur persan de Derbent, en lui donnant la charge d'un général major.

Le roi de la Grande-Bretagne envoie de nouveau une flotte nombreuse dans la Baltique, sous les ordres de l'amiral Norris. La cour de Dannemark, pressée par celles de France et de la Grande-Bretagne, avoit sinon accédé au traité de Hanovre, au moins conclu un traité d'alliance avec ces deux couronnes, par lequel elle s'engageoit à mettre sur pied un grand nombre de troupes moyennant des subsides considérables; et les États de Suède prioient le roi de faire équiper une escadre considérable et de donner ses soins au rétablissement de la marine. A la vue de ces circonstances, l'impératrice prit le parti que dictoit la prudence; contente d'avoir jeté ces puissances dans des dépenses considérables, elle ne fit faire aucun préparatif et ordonna seulement que quelques vaisseaux et frégates mettent en mer, pour manœuvrer entre Reval et Cronstadt, persuadée qu'elles ne viendroient commettre aucune hostilité dans le golfe de Finlande, d'autant plus qu'il paraissoit que la Grande-Bretagne avoit assez d'occupation, car les affaires sembloient tendre à une rupture ouverte entre les alliés de Hanovre et de Vienne. L'empereur des Romains s'étoit brouillé avec la cour britannique, en donnant une espèce de démenti aux chefs de la harangue que le roi George avoit faite à l'ouverture de son Parlement, et en refusant d'admettre à la dictature de la Diète de l'empire une déclaration de son ministre. Toutes ces dispositions sembloient annoncer la guerre. C'est pourquoi l'impératrice, à la réquisition de l'empereur, donna des ordres pour assembler un corps de trente mille hommes, qu'elle devoit faire marcher à la première réquisition de ce prince. Cependant ces préparatifs n'eurent point de suite, par la signature des préliminaires de la paix, dans lesquels il a été stipulé que les puissances du Nord seroient invitées au congrès que l'on devoit assembler.

Comme depuis la moitié de l'année passée l'impératrice avoit toujours été incommodée depuis le moment qu'elle se trouva à un grand repas, où on croit qu'on la servit à la fin d'un verre d'eau-de-vie qui était fatal à sa santé et contribua à abréger ses jours, elle consulta sur cela un médecin célèbre du roi de Prusse vers la fin de l'année, à cause de ses maux de poitrine et de l'éjection de beaucoup de matière jaune; celui-ci déclara que le mal venoit d'une main ennemie et qu'il étoit sans remède. Au commencement de cette année les symptômes devinrent plus disgracieux, et au chagrin que Sa Majesté en conçut se joignit celui de la découverte d'une conspiration entre les comtes de Vierre, Tolstoi, le général Butturlin, le général Pissarof, le général Uschakoff; ces messieurs voyant que, d'après les dispositions prises par l'impératrice par rapport à sa succession, ils seroient tôt ou tard perdus par le prince Menzikoff, firent des arrangemens pour prévenir ce coup fatal.

La langueur dont l'impératrice étoit attaquée devint une maladie formelle qui l'obligea de garder le lit, et vers le 20 avril on crut qu'elle avoit un abcès dans les poumons; on lui administra les remèdes convenables, et de tems en tems on eut quelque espérance. Vers le 10 et 12 de mai, on la crut tellement hors d'affaire, qu'on fit des préparatifs pour célébrer le dix-huitième anniversaire de son couronnement; mais il fallut bientôt les changer en deuil, car le 16, Sa Majesté sentit des maux si violens tout d'un coup, qu'elle expira le 17 à neuf heures du soir, au milieu de sa famille qu'elle recommanda tendrement au prince Menzikoff et au grand-duc. Elle étoit âgée de quarante-trois ans, trois mois et vingt jours, et avoit régné deux ans, trois mois, sept jours; nous donnerons sa généalogie pour voir leurs descendans. Sa dernière volonté étoit ainsi conçue :

« I. Le grand-duc et grand prince Pierre Alexiewitsch, petit-fils du feu empereur mon époux, me succédera et gouvernera avec la même souveraineté et le même pouvoir ab-

solu que j'ai gouverné la Russie, et à lui succéderont ses enfans légitimes. S'il meurt sans laisser d'enfans, ma fille Anne Pétrowna sera l'héritière de la couronne de Russie, et après elle ses enfans. Au cas qu'elle meure sans enfans, ce sera ma fille Élisabeth Pétrowna et ses héritiers après elle; mais si elle mouroit sans laisser de descendans, le trône appartiendroit à la princesse Natalie Alexiewna, petite-fille du feu empereur mon époux et à ses descendans. Bien entendu que les personnes nommées dans le testament ou leurs descendans ne pourront porter la couronne de Russie si elles portoient une couronne ailleurs, et il faut, en outre, qu'elles professent la religion grecque.

« II. Le grand prince, aura jusqu'à l'âge de régner par lui-même, un conseil qui gouvernera et aura soin de son éducation; dans ce conseil, la pluralité des voix l'emportera toujours irrévocablement. Les personnes de ce conseil seront ma fille aînée Anne Pétrowna, sa sœur Élisabeth Pétrowna, le duc de Holstein, le prince Menzikoff, le grand amiral comte Apraxin, le grand chancelier comte Golofkin, le prince Demetrie Gallicin, le prince Dolgoruki qui est en Suède, le vice-chancelier comte Ostermann. Ce conseil ne changera rien à l'égard de l'ordre de succession établi par mon testament, mais il en fera une loi fondamentale et irrévocable.

« III. Le grand-duc assistera au conseil, et le pouvoir décisif du conseil durera jusqu'à son âge de seize ans; alors l'empereur mon successeur gouvernera lui-même, le conseil cessera, et il ne demandera aucun compte de son administration audit conseil.

« IV. Les princesses mes filles, comme elles cèdent leurs droits à la succession de leur père et mère au grand-duc et grand prince et à ses descendans, auront une fois pour toute un million de roubles, outre la dot qui sera de trois cents mille roubles pour chacune. Ces sommes leurs seront payées pendant la minorité de l'empereur; outre cela, les princesses mes filles auront chacune par an cent mille roubles de pension, autant que durera la minorité de l'empereur, et

elles se partageront seules mes joyaux, bagues, argenterie, meubles et équipages.

« V. On prendra à cœur la restitution du duc de Holstein, dans son duché de Schleswik ; l'empereur devenu majeur préparera cette affaire de toute force, en cas qu'on ne puisse pas réussir pendant sa minorité. L'empereur entretiendra une bonne amitié avec la maison de Holstein, et son chef de même avec la Russie, en cas qu'il devienne roi de Suède.

« VI. Je consens que la princesse Élisabeth épouse le duc de Schleswik Holstein, évêque de Lubek, et je leur donne pour cela ma bénédiction maternelle.

« VII. Je veux et j'ordonne qu'on engage le grand-duc à épouser une des filles de Menzikoff.

« VIII. J'ordonne qu'on donne à l'ambassadeur du duc de Holstein auprès de cette cour un hôtel convenable dans cette ville, et qu'il soit exempt de tous les droits.

« IX. Si le duc de Holstein juge à propos de se retirer aujourd'hui, on lui fournira gratis et aux dépens de l'empereur les voitures et les vaisseaux nécessaires pour son transport.

« X. Mes biens immeubles qui n'appartiennent pas à la couronne, mais à moi en propre, soit par don de l'empereur mon époux, soit par achat ou autrement, seront partagés entre mes plus proches parens.

« XI. L'empereur des Romains sera prié de garantir l'exécution de mon présent testament, et maudits soient ceux qui en empêcheront l'exécution, directement ou indirectement, en tout ou en partie. »

ANECDOTES RELATIVES

A

L'IMPÉRATRICE CATHERINE I^RE

Les habitants de la Livonie et de l'Esthonie vivent dans l'esclavage et la servitude, en sorte que, dès qu'un enfant a cinq ou six ans, le seigneur du lieu en dispose à sa fantaisie et l'emploie à son service. La mère de l'impératrice Catherine étoit de ce pays, du village de Ringen, dans le district de Dorpal, et sous la dépendance d'un gentilhomme nommé Rosen, qui a servi la Suède pendant plus de vingt années. La mère de Catherine étant accouchée d'elle, et ce gentilhomme fournissant à sa subsistance et à celle de l'enfant, on crut aisément qu'il en étoit le père, d'autant plus que l'on ne connoissoit pas le mari de sa mère, puisque alors on se mettoit peu en peine de cette paysanne et de sa généalogie [1].

Ce qui est certain et incontestable, c'est que le curé qui l'a baptisée l'a marquée sur le registre baptistaire parmi les enfans naturels, en date du 16 avril de l'année 1683; et lorsque M. de Rosen s'en dégoûta, il la maria à un de ses esclaves, auquel il donna la concession de vendre de la bière et de l'eau-de-vie sur sa terre.

[1] Hübner et quelques autres auteurs lui donnent un autre père, savoir un gentilhomme livonien nommé Albendil, mais sans autre fondement que ses terres avoisinoient celles de M. de Rosen.

Elle n'avoit que trois ans lorsqu'elle perdit sa mère, et comme le lieutenant-colonel de Rosen étoit mort quelque tems auparavant, cet enfant se trouva comme abandonné au chétif soin du vicaire qui lui avoit servi de parrain à son baptême, et qui eut soin de la nourrir et de l'élever.

Un jour que le sieur Glück, surintendant et premier pasteur du Marienbourg, ville au midi de Dorpat, à vingt-cinq lieues environ, passa chez ce vicaire de Ringen en allant à Dorpat, ce prêtre lui faisant des détails de la pauvre situation où il étoit, se plaignit entre autres d'être obligé de nourrir un enfant, dont on ne connoissoit ni père ni mère, en lui montrant la jeune Catherine, qui commençoit à être une fille un peu faite, qui étoit assez jolie et d'une physionomie très-heureuse. Le surintendant Glück, touché de la misère de ce vicaire, voulut bien le décharger de ce fardeau, et, en retournant à Marienbourg, il y emmena avec lui la jeune Catherine, qu'il chargea du soin d'habiller ses enfans, d'en avoir soin, et de les conduire à l'église, etc.

Dès ce moment Catherine étoit traitée dans cette maison mieux qu'un domestique ordinaire : elle resta dans cette condition jusqu'à sa dix-huitième année, grandissant et devenant tous les jours plus belle.

Comme la garnison suédoise assistoit à l'église où le surintendant prêchoit, un dragon âgé d'environ vingt-deux ans y ayant vu souvent Catherine, en devint amoureux et forma le dessein de l'épouser. Il s'adressa pour cet effet à un parent du surintendant, qui se chargea d'en faire la proposition à M. Glück, qui répondit que, si ce jeune homme étoit d'une bonne conduite, et que le commandant fût content du mariage, il ne s'y opposeroit point. L'affaire fut proposée au major du régiment, qui non-seulement y consentit, mais même promit qu'en considération de la bonne conduite de ce dragon, et pour favoriser son mariage, il le feroit au premier jour caporal.

Sur le rapport qui en fut fait au surintendant, on fit entrer Catherine dans sa chambre, et on lui demanda si ce jeune

homme, qui effectivement étoit bien fait et avoit une belle chevelure, lui plaisoit; elle répondit sans hésiter que oui, en sorte qu'on fit les fiançailles le soir même.

Lorsque cela se passoit, les Russes, maîtres de la campagne en Livonie, n'étoient qu'à quelques lieues de Marienbourg, qui étoit menacé d'un siége; ainsi le fiancé, craignant que, si cela arrivoit, cela ne fît un obstacle à son bonheur, pressa le surintendant Glück de permettre que le mariage soit consommé le plus tôt possible. Malheureusement, pendant cet intervalle, le dragon fiancé étoit d'un détachement envoyé du côté de Riga peu de jours avant que le feld-maréchal Scheremetoff investît Marienbourg; on ignore absolument son sort et ce qui lui est arrivé, en un mot, il ne retourna point et ne revit plus sa fiancée.

Au moment que le feld-maréchal Scheremetoff somma la ville, le surintendant Glück, qui entendoit passablement l'esclavon, prit une Bible sous le bras, et, suivi de sa famille et de ses paroissiens, sortit de la ville et se rendit au camp des Russes avec ses enfans, leur gouverneur, nommé Godefroi Wurm, et Catherine. Il fut conduit chez le feld-maréchal, demanda grâce à ce général, qui la lui accorda et l'envoya avec sa suite et les autres prisonniers à Pleskof; ils y arrivèrent au moment que le prince Menzikoff y arriva; il s'y rendoit pour y faire la revue de la garnison et des prisonniers. Catherine, qui étoit du nombre et qui souffroit beaucoup de l'insolence de ses compagnons, apercevant le prince, s'adressa d'une manière noble et touchante à lui, pour le prier de rendre au moins sa captivité supportable, en ordonnant qu'elle ne fût pas enfermée avec la canaille qui l'accompagnoit. Menzikoff fut si frappé de la bonne mine et de l'action de cette jeune personne qu'il la plaça sur-le-champ comme demoiselle de compagnie auprès de sa sœur Anne Danilowna. Il eut aussi le plus grand égard, à la recommandation de cette jeune personne, en faveur de la famille de M. Glück; car, à sa prière, il accorda à M. Glück une maison commode et un entretien honnête; et, ayant appris que

c'étoit un homme de lettres qui savoit assez bien la langue esclavonne, il l'envoya par la suite à Moscou pour y avoir la direction de l'école allemande nouvellement établie en faveur de la jeunesse russe. Cette école devint peu après, par ses soins, un bon gymnase.

Peu de tems après, le zar Pierre Ier, ayant vu Catherine chez son favori le prince Menzikoff, fut dès le premier instant si touché des agrémens, de la figure, de l'esprit de cette personne, qu'il la prit chez lui. C'étoit là le moment où la fortune avoit résolu de la conduire par tous ces incidens et aventures comme par la main. Le zar Pierre Ier l'ayant fait conduire à son palais, lui donna le nom de Votre Grâce, et lui forma sa maison, en lui donnant habits, meubles, argent et domestiques à sa fantaisie, et défendit au prince Menzikoff, au feld-maréchal Scheremetoff et aux autres généraux de ne plus s'aviser de la voir dorénavant.

Catherine étoit agréable dans la conversation; elle avoit joui dans la maison de M. Glück d'une bonne éducation avec ses enfans, à l'exception qu'elle ne sut ni lire ni écrire dans aucune langue, en sorte qu'elle se servit ensuite, comme impératrice, de la main du comte Ostermann, qui signa au bas de toutes les ordonnances le nom de Catherine.

Jusqu'ici elle professa la religion luthérienne. En 1703 elle fut baptisée dans l'église russe-grecque, et apprit le russe en telle perfection qu'elle oublia presque entièrement la langue allemande.

Elle s'appliqua à connoître l'humeur du zar, afin de lui complaire en tout, et elle y réussit si bien, qu'après lui avoir donné des enfans, leur mariage, qui étoit resté secret, fut déclaré en 1711 [1].

Les garans des véritables circonstances de l'origine de Catherine, que nous venons de tracer, sont le feu conseiller d'État du collége de justice pour les affaires de la Livonie et de l'Esthonie, M. Glück, fils du même Glück qui avoit été

[1] Ce point n'est pas encore parfaitement élucidé.

surintendant de Marienbourg. Ce M. Glück, qui étoit du reste d'un caractère singulier et original, ne put pourtant s'empêcher, quand il étoit de bonne humeur, de donner ces détails qu'il connoissoit au mieux, puisqu'il étoit, du tems que tout ceci se passa, d'un âge déjà formé.

Le second témoin qui connut le dragon fiancé à Catherine, et qui avoit ce même dragon dans son corps, étoit le général Schlippenbach. Il eut une fois une entrevue avec l'impératrice Catherine, qui, étant de bonne humeur, lui demanda: « N'est-il pas vrai que mon fiancé Jean étoit un brave soldat? » Le général répondit: « Mais, Votre Majesté, n'ai-je pas été de même bon soldat? » L'impératrice l'affirmant, répéta sa question, à quoi le général répondit: « Il est vrai, Votre Majesté, et je me fais une fête d'avoir eu l'honneur de l'avoir eu dans mes troupes. »

Pierre Ier fit l'impossible pour déterrer ce dragon qui avoit été fiancé à Catherine, pour lui faire du bien et pour lui donner un dédommagement par des avancemens et des récompenses pour lui avoir enlevé sa fiancé; mais, malgré toute la peine qu'il se donna, il ne put jamais avoir le moindre renseignement sur son compte, et il est à présumer qu'il fut tué du côté de Riga, où il passa avec le détachement. Malgré toute l'attention du zar Pierre Ier pour avoir au moins un certificat de sa mort, il ne put jamais avoir les listes des morts dans ces rencontres [1].

Pierre Ier ne pouvant faire du bien au fiancé de Catherine, combla sa famille et la famille de M. Glück de bienfaits et de bontés [2].

Catherine avoit un frère et trois sœurs. Son frère, qui

[1] Ce détail ne s'accorde point avec la relation de quelques autres, qui prétendent que Catherine a été débauchée par un capitaine de la cavalerie suédoise, nommé de Tiesenhausen, et qu'elle a été chassée pour cela de la maison de M. Glück.

[2] C'est donc à tort que quelques-uns rapportent qu'elle arriva avec son mari à Saint-Pétersbourg, et que lorsque Pierre l'eut prise, ayant trouvé un jour son mari avec elle, les rossa tous deux et renvoya le mari en Sibérie sans qu'on ait pu jamais savoir ce qu'il étoit devenu.

s'appeloit Charles Skawronski, reçut non-seulement la noblesse, mais aussi le titre de comte; mais comme il avoit été fort négligé dans sa jeunesse et qu'il n'avoit pas eu le bonheur de profiter d'une bonne éducation, on ne put jamais l'employer dans des charges plus honorifiques. De ses deux sœurs, l'une, Anne, fille de Samuel, comme on nomma légèrement son père, étoit mariée à Iefimovski; l'autre, Christine, à Simon Hendrikof. Toutes deux étoient avec leurs maris des serfs de starostes polonois : la Iefimovska appartenoit avec son mari à une staroste douairière nommée Rostowska, établie à Kaminetz. Pierre Ier, après avoir déterré à peu près la demeure de la première, envoya un officier de confiance au gouverneur général de Riga, le prince Repnin, pour s'instruire chez lui de la manière dont il pourroit se saisir de ces deux personnes. Cet officier passa donc de Riga à Birse, et repartit de là avec les renseignemens nécessaires sur ces deux personnages à Riga, mais à son arrivée il eut ordre de partir une seconde fois. Il partit et passa à Dubna, dans la Livonie polonoise, et de là à Kaminetz. Un curé nommé Silitzky lui fit connoître la staroste où elles étoient. L'officier se transporta chez elle, fit connoissance avec elle, et parla effectivement à Iefimovski et à sa femme; mais comme il se disoit officier saxon, et que la staroste se doutoit du contraire, elle sut de son domestique, à force de lui donner à boire, qu'il étoit officier russe. La staroste, qui en prit ombrage, le fit surprendre par quatre de ses gens à son retour, mais il eut le bonheur de se sauver avec cinq coups dans le bras gauche, en sorte que depuis il ne put jamais s'en servir. L'officier arriva dans cet état à Riga, et eut de nouveau ordre de repartir le 3 août 1725, mais il ne réussit pas mieux la seconde fois que la première, n'ayant pas eu assez d'argent. Il retourna donc à Riga, et, après avoir pris des sommes considérables, il repartit le 17 septembre de Riga, et eut enfin le bonheur d'emmener avec lui la famille de Iefimovski saine et sauve à Riga, le 12 octobre, et le 23 novembre

à Saint-Pétersbourg, après la mort de l'empereur Pierre Ier. Dans le même tems, arriva aussi la famille de Hendrikof de la Grande-Lithuanie, qui avoit été serfe tout comme la famille de Iefimovski.

Cette famille tiroit son origine du mariage que sa mère contracta avec l'esclave de M. de Rosen. Outre ce frère et ces deux sœurs, elle avoit encore un frère et une sœur, dont on ne connut point le père. Le frère étant venu à Saint-Pétersbourg, se disant effrontément être le frère de Catherine, et demandant d'être regardé comme tel, commettant sottise sur sottise, fut expédié par ordre de l'empereur.

La troisième sœur de Catherine avoit épousé un cordonnier à Reval; elle n'a jamais paru à Saint-Péterbourg, cependant elle fit l'impossible pour participer aux bontés de sa sœur. Plus d'une fois elle engagea M. Lestocq, le même qui devint ensuite comte, pour y engager l'empereur; mais il ne put jamais obtenir plus que des présens en argent pour elle, et une pension de trois cents roubles par an, dont elle jouit assez longtems, jusqu'à ce qu'elle donna dans la débauche et se conduisit très-mal; sa physionomie ressembloit d'ailleurs entièrement à celle de l'impératrice Catherine, à l'exception qu'elle avoit perdu un œil en jouant un jour dans sa jeunesse avec sa sœur Catherine, ce qui produisit bien des sarcasmes désagréables à Catherine. Elle détermina enfin l'empereur Pierre Ier à la faire enfermer dans une maison de correction. La ressemblance de cette sœur avec l'impératrice Catherine étoit frappante; elle étoit toute, comme elle, ramassée, d'une mine séduisante, d'un teint frais, des cheveux blonds, ce que l'impératrice corrigea en venant en Russie, en les teignant en noir, comme le fit après elle l'impératrice Élisabeth.

La famille des Hendrikof et des Iefimovski professa en arrivant à Saint-Pétersbourg la religion catholique; mais ensuite elles embrassèrent la religion russe grecque.

Les bontés de l'empereur Pierre Ier en faveur de son épouse s'étendoient aussi sur M. Glück et sa famille, père

nourricier pour ainsi dire de l'impératrice. Le père reçut une place à Moscou et de bons appointemens, ses deux fils furent faits, l'un conseiller de justice et conseiller d'État du collége de justice pour les affaires de la Livonie, d'Esthonie et de Finlande, et le dernier eut un autre emploi avec de bons émolumens. Ses filles furent aussi bien pourvues : l'une épousa le vice-amiral Willebois; mais, comme elle ne vouloit point consentir à ce mariage, à moins que Pierre Ier permît que ses enfans ne soient point élevés dans la religion luthérienne, Pierre Ier y consentit; le mariage se consomma, et elle en eut un fils, qui est le grand maître d'artillerie M. de Willebois, chevalier de l'ordre de Saint-André, qui se retira sur ses terres en Livonie, après la révolution de l'impératrice actuelle, n'ayant jamais pu s'accorder avec le prince Orlof [1]. L'autre de ses filles étoit dame de la cour de l'impératrice Catherine, et la troisième, dame auprès de ses princesses.

Ce fut sous le règne de l'impératrice Catherine que le comte de Münnich, frère du feld-maréchal, sut, par une circonstance fortuite, jeter le fondement de sa fortune. Il y eut une fois, au plus fort de l'hiver, un grand incendie à Saint-Pétersbourg dans le voisinage du palais impérial; toute la cour consternée y alla; comme il faisoit très-froid, tout le monde accourut pour couvrir de sa pelisse l'impératrice et les princesses, à l'exception d'Élisabeth à qui personne ne voulut faire cet honneur. Münnich s'en étant aperçu, accourut et lui présenta sa pelisse; elle la reçut avec beaucoup de satisfaction, et, lorsqu'elle monta, l'an 1741, sur le trône de Russie, elle le nomma grand maréchal de sa cour et lui donna la permission de loger au palais. Il s'en falloit du reste beaucoup qu'il eût autant d'esprit que son frère le feld-maréchal; il étoit plutôt amoureux de lui-même, présomptueux et orgueilleux; il

[1] Cette phrase, comme plusieurs autres, nous démontre que ces Mémoires ont été tracés sous le règne de Catherine II.

ne pouvoit jamais passer devant les glaces à la cour sans s'y regarder et sans se parer au mieux. Le fameux Boerhave, médecin alors de la cour, ne put jamais le souffrir par rapport à sa fatuité, et poussa cette espèce de haine si loin, qu'il composa un jour une satire contre lui. Münnich outré de cela, porta des plaintes très-amères à l'impératrice, qui lui fit présent d'une forte somme d'argent pour se taire et pour le dédommager. Münnich, cependant, malgré tout cela, eut une forte maladie et tomba dans une mélancolie qui menaça ses jours. L'impératrice, pour le sauver, fit venir Boerhave et lui ordonna de le guérir, ce qu'il fit. Lorsque le feld-maréchal Münnich son frère fut disgracié et envoyé en exil, son frère le grand maréchal, se mit en possession de ses terres en Livonie, et lorsqu'à son retour le feld-maréchal les réclama, il ne put les obtenir qu'en l'y forçant par ordre de Sa Majesté. Il se retira à la fin dans ses terres en Livonie, et y mourut à l'âge de soixante-sept ans.

Entre quantité de preuves qui font voir à quel point l'impératrice Catherine avoit connu l'humeur et les idées de Pierre Ier, je n'en alléguerai qu'une seule, qui prouvera qu'elle étoit plus redevable de son élévation sur le trône à son esprit qu'à un heureux hasard. Elle connoissoit à fond le caractère de Pierre Ier; elle en saisissoit les moindres traits, et y conformoit exactement toute sa conduite. L'empereur, accompagné d'un de ses denschiks ou chambellans, se promenant à Saint-Pétersbourg dans une voiture découverte, aperçut dans une boutique une pièce de toile peinte qui lui plut extraordinairement : « Il faut, dit-il, que je fasse ce présent à ma Catherine, » et, ayant fait arrêter sa voiture, il acheta la toile et l'emporta. A peine rentré dans son palais, il courut chez l'impératrice pour lui remettre ce cadeau avec les plus grandes démonstrations de joie. Elle le reçut avec toutes les marques possibles de satisfaction et de reconnoissance, assurant l'empereur qu'elle n'avoit de sa vie rien vu de si beau. Dès que Pierre Ier fut sorti, elle ordonna qu'on lui

fit incessamment une robe de cette toile pour la fête de la naissance de l'empereur, qui étoit prochaine : « Votre Majesté, lui dit une de ses dames, ne s'avisera pourtant pas de porter un habit de toile peinte un jour de fête. — Et pourquoi non? répondit la souveraine. Mon époux m'a donné cette toile, et, venant de sa main, elle est préférable à la plus riche étoffe de Perse. » En effet, le jour de la fête elle parut avec cette robe, et l'empereur fut si sensible à cette marque d'attention qu'il l'embrassa de la manière la plus tendre en présence de toute la cour, et l'assura d'une affection et d'une considération à toute épreuve.

Catherine captiva grands et petits, depuis le zar jusqu'à ses sujets, par son humanité et par sa bonté, ce qui détermina principalement le zar de la déclarer son épouse, avec l'approbation de tous ses grands et même du zarewitsch Alexis Pétrowitsch; car, comme le zar étoit souvent d'une humeur bizarre, tout le monde s'adressoit à Catherine, qui savoit contenter tout le monde et tranquilliser son mari. Ceci fit que tous ceux qui demandèrent des grâces ou des emplois passèrent par ses mains, et, comme elle pensoit à l'avenir, elle ne rougissoit point d'accepter des présens en argenterie, pierres précieuses, etc., de ceux qui avoient été envoyés en exil et dont on avoit confisqué les biens pour s'assurer au delà de ce que le zar lui donnoit, une somme assez considérable d'argent, quand à tout événement un accident fâcheux lui arriveroit. Elle plaça ces sommes sous le nom d'un tiers, principalement du prince Menzikoff, dans les banques d'Amsterdam et de Hambourg.

Catherine, qui ne pensoit point dès lors de succéder un jour à son mari, ne chercha que de se soumettre. Par cette raison, elle fit tout son possible pour déterminer Pierre I[er] à lui abandonner les provinces nouvellement conquises sur les Suédois, savoir : la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie et la Finlande; mais l'empereur ne put jamais se déterminer à ôter ces provinces à la Russie, qui lui avoient coûté tant de monde, tant d'argent, et pour lesquelles il avoit une prédilection

singulière. Cependant il songea soigneusement à lui faire un sort après sa mort, et comme Menzikoff avoit tellement dénigré le zarewitsch dans ses yeux qu'il le regardoit incapable à la succession, il la nomma, lorsqu'il étoit dangereusement malade à la Haye, régente de l'empire pendant la minorité du fils du zarewitsch, dans son testament écrit de la main du baron Schafiroff. Mais ce qui fit qu'elle commença à penser à la succession fut la mort du zarewitsch, et l'exécution ou le bannissement de ce grand nombre de complices, qui étoient du parti du zarewitsch, et que le conseiller privé Tolstoi sut, par les questions captieuses qu'il leur proposa, tellement envelopper dans le crime du zarewitsch, qu'ils furent exécutés coupables ou innocens, car la majeure partie étoit réellement innocente.

Ce qui accomplit enfin l'espérance de Catherine de succéder à son mari, fut la naissance de son fils, qui fut nommé zarewitsch, et auquel toute la Russie prêta dans cette qualité foi et hommage. Mais la Providence en disposa autrement après tant de meurtres, et elle ne voulut point laisser vivre celui qu'on avoit ainsi reçu à bras ouverts. Car, à peine avoit-il vu une année après la mort du vrai zarewitsch, que la foudre tomba en présence de son gouverneur le grand maître d'artillerie, comte de Bruce, dans la chambre où étoit le zarewitsch, lui fracassa et brisa tellement tous les membres entre les bras de sa nourrice, qu'il en mourut trois jours après, sans que cependant le moindre mal arrivât, ni à la nourrice ni aux autres assistans.

Catherine, privée par là de nouveau de ses espérances pour succéder à son mari, espéra pourtant encore y parvenir par les bons offices du conseiller privé Tolstoi, qui lui étoit dévoué de cœur et d'âme. C'est lui qui fit, au commencement, tout son possible pour disposer le zar à nommer au moins une des filles de Catherine pour son successeur. Pierre cependant ne voulut pas trop le faire, puisque la succession des dames au trône de Russie avoit été jusqu'ici une chose inouïe, c'est pourquoi il temporisa et fit prêter de nouveau,

l'an 1722, à tous ses sujets le serment de fidélité à telle personne qu'il trouveroit convenable de lui succéder, sans en nommer aucune. Cette nomination se différa d'autant plus qu'il étoit lui-même indécis sur le parti qu'il devoit prendre. Tantôt il voulut marier sa princesse chérie Anne à un prince étranger, pour l'élever à sa fantaisie, et pour lui faire embrasser la religion russe-grecque. Il envoya pour cela le général Iaguschinski en Allemagne pour lui en chercher un; celui-ci emmena effectivement les deux princes de Hesse-Hombourg, mais qui malheureusement n'étoient point du goût du zar. Tantôt il fut fâché d'ôter la succession du trône à la famille de Romanof, pour enfreindre les droits du jeune zarewitsch, qui gagna son approbation de jour en jour par son application et ses belles qualités. Tantôt il fut dégoûté de Catherine son épouse, après avoir fait la connoissance de la princesse Cantemir, qu'il aima beaucoup. Voilà les trois choses qui l'embarrassèrent, et dont il s'occupa jusqu'à sa mort.

Jusqu'ici Catherine avoit su se maintenir assez bien dans ses bonnes grâces, quand même elle avoit le déplaisir de voir qu'il s'amusoit beaucoup avec d'autres maîtresses. Elle réussit d'autant mieux de conserver ses bonnes grâces, qu'il estimoit et aimoit ses enfans, et qu'il fut dans la persuasion que c'étoit avec Catherine qu'il avoit reçu toute la bénédiction du ciel en dot, parce qu'auparavant de l'épouser tous ses projets alloient contre son gré, mais que, depuis ce tems, tout ce qu'il avoit entrepris réussissoit.

Catherine, instruite des pensées favorables de son mari envers elle, n'oublia point de le confirmer dans ses bonnes intentions, au point qu'elle engagea M. Brüning, premier pasteur de la ville de Riga, de présenter à l'empereur une prophétie trouvée dans les archives de cette ville, écrite sur un vieux parchemin, portant qu'aucun zar de la Russie ne fera la conquête de la Livonie jusqu'à celui qui épousera une fille livonienne. Quoique l'empereur n'étoit rien moins que crédule, ceci fit pourtant tant d'impression sur lui, qu'il

se persuada très-fort de commettre la plus grande injustice en faisant du tort à Catherine.

Avec tout cela, il ne put jamais se vaincre de ne point fréquenter des maîtresses. Celles qui méritent d'être connues étoient madame de Zernikeff, femme du général major, qui auroit pu pousser sa carrière fort loin, si elle n'avoit pas été trop accoutumée à la débauche et à une vie irrégulière.

L'an 1716 le zar fut épris, à Hambourg, de la fille d'un pasteur luthérien; le père ne voulant absolument la lui abandonner que sous la condition qu'il épouseroit sa fille, le zar le promit, et Schafiroff dressa le contrat de mariage; mais lorsque le zar eut eu cette fille, il la renvoya avec un présent de mille ducats, et le père fut obligé de lui remettre le contrat de mariage.

Cependant aucune de toutes ses maîtresses ne fut plus à craindre pour Catherine que la jeune princesse Cantemir. Le conseiller privé Tolstoi en étoit l'entremetteur, et promit de donner son nom à tout ce qui pourroit en résulter, faisant semblant d'avoir envie de l'épouser. Il fit accroire, au contraire, à Catherine que c'étoit de cette manière qu'il vouloit dégoûter le zar de la princesse. Le zar l'aimoit tant, qu'il fut fort embarrassé de ce qu'il devoit faire. Il ne vouloit point répudier Catherine pour ne pas détruire le sort des filles qu'il avoit eues d'elle. Il se résolut donc de se faire donner la bénédiction nuptiale avec elle, comme avec une épouse de la main gauche ou du second rang, à condition toutefois que, si elle accouchoit d'un fils, car elle étoit enceinte, il le déclareroit son successeur. Malheureusement l'expédition de l'empereur en Perse survint : la princesse fit une fausse couche à Astrakan, fut éloignée par là de l'empereur, et Catherine l'accompagna dans toute cette campagne, se remit entièrement dans ses bonnes grâces, et fut à son retour récompensée par la couronne, convenant qu'elle régneroit conjointement avec lui, pour assurer par là un sort stable à ses filles.

Comme cependant quiconque qui jouit d'une espèce de

bien-être a des envieux et des jaloux, l'impératrice Catherine en avoit à plus forte raison, et entre autres un qui réussit presque à la culbuter, pour lui dérober une couronne préparée déjà pour elle. Le général Iaguschinski avoit la confiance entière du zar, ce qui fit naître fort souvent des collisions entre lui et Catherine. Elle ne pouvoit le souffrir, et lui, entraîné par l'envie, fit naître le soupçon dans le cœur de l'empereur comme si M. de Mons, chambellan de l'impératrice, vivoit dans une trop étroite liaison avec elle.

Ce M. de Mons étoit Allemand, devint chambellan de l'impératrice et jouissoit de son entière confiance. Iaguschinski, outré de ce qu'il ne pouvoit point disposer aussi bien de l'impératrice que de l'empereur, alla dans ses soupçons si loin, qu'il dit une fois en une compagnie dans laquelle se trouvoit M. de Mons avec plusieurs autres seigneurs, lorsqu'il étoit soûl : « Vous entretenez une trop grande liaison avec l'impératrice, prenez garde que l'empereur ne vous fasse point empaler. » Ceci fit un bruit parmi tous les grands de la cour. L'impératrice, qui en avoit entendu murmurer, avoit pris plusieurs fois occasion d'éloigner cet homme dangereux de l'empereur; mais Iaguschinski, instruit de cette trame, tâcha de la prévenir. Il trouva bientôt une occasion favorable qui étoit la suivante.

L'an 1723, l'empereur passa avec la flotte à Reval. Pendant son absence, l'impératrice donna ordre que des deux chambellans qui seroient de jour chez elle, l'un devoit toujours coucher dans son antichambre. Iaguschinski, qui en fut instruit, sut qu'elle étoit restée plusieurs fois jusqu'à minuit avec M. de Mons et les autres seigneurs de sa cour, au clair de la lune dans le jardin. Cette conduite, innocente en elle-même, fut rendue si criminelle et si exaltée à l'empereur à son retour, qu'il auroit bien révoqué l'ordonnance rendue au sujet du couronnement de l'impératrice; mais c'étoit trop tard, et Pierre souffrit que le couronnement se fît, pour l'amour de ses filles.

Iaguschinski reçut à cette occasion, pour son rapport

rendu à Pierre Ier, le cordon de Saint-André. Cependant ce rapport infidèle eut des suites fâcheuses; Catherine se vit de nouveau obligée de renoncer à régner avec son époux, et son pauvre chambellan, M. de Mons, perdit la tête.

Près de six mois étoient écoulés pendant lesquels l'empereur avoit soigneusement pris garde à la conduite de Catherine et de son chambellan M. de Mons, sans pourtant déterrer le moindre grief. Il se résolut donc de la surprendre. Il feignit d'aller à une de ses campagnes nommée Dupka, prit congé de son épouse; mais au lieu d'y aller, il se cacha pendant trois jours dans son palais d'hiver à Saint-Petersbourg, envoyant tous les jours son page, nommé Drewenick, Danzicois de nation, à sa coutume chez Catherine, pour avoir de ses nouvelles, mais réellement pour lui servir d'espion et pour savoir ce qui se passoit chez elle. Un jour ce page, retournant chez l'empereur, lui dit: que c'étoit aujourd'hui le jour que M. de Mons devoit coucher dans l'antichambre de l'impératrice. Pierre Ier, sur cette nouvelle, se transporta, fort avant dans la nuit, dans son palais, et, ne trouvant point l'impératrice, alla au jardin, trouva Catherine avec M. de Mons, tous deux assis dans un berceau, et la générale Balck, sa sœur, se promenant avec une femme de chambre de l'impératrice à peu de distance du berceau. Pierre Ier se mit en courroux, donna des coups à la femme de chambre ainsi qu'à son épouse, mais laissa passer les autres sans y toucher ni sans leur parler.

Quelques jours après, lorsque M. de Mons étoit de jour auprès de l'impératrice, et qu'il soupa avec elle, Pierre Ier entra dans l'appartement et demanda à son épouse l'heure qu'il étoit? L'impératrice lui présenta sa montre à répétition et lui fit voir qu'il étoit neuf heures; l'empereur prit la clef, la régla sur minuit et dit: « Non, il est minuit; il est tems que tout le monde aille se coucher. » M. de Mons se retira, mais vers les minuit Pierre entra, avec le général-major Uschakoff, dans l'appartement de M. de Mons, qui étoit à fumer une pipe, se saisit de lui et de toutes ses choses pré-

cieuses, et l'enferma lui-même dans un appartement dans son palais d'hiver, où il lui donnoit lui-même à boire et à manger, afin que personne ne lui parlât. Les interrogatoires que l'empereur et le général-major Uschakoff lui firent subir durèrent huit jours, pendant lesquels M. de Mons, pour éviter le knout, dit tout ce qu'il savoit qui feroit plaisir à l'empereur; Pierre convoqua les juges, qui, au gré de l'empereur, le condamnèrent à avoir la tête tranchée et que son corps fût exposé sur une roue.

Sa sœur, la générale Balck, assurant le contraire de ce que son frère avoit dit, et voulant prouver son innocence, eut le knout des propres mains de l'empereur, et, pour éviter la continuation de ce châtiment furieux, dit ce qu'on voulut, et fut condamnée d'avoir treize coups de knout sur la place publique et d'être envoyée en exil en Sibérie.

Pierre Ier fit imprimer le jugement de ces deux personnes. Les griefs portés contre M. de Mons étoient qu'il avoit pris des présens pour recommander des gens au service de l'empereur et de l'impératrice. Ceux de sa sœur étoient qu'elle avoit reçu plusieurs éventails françois et quelques tabatières d'argent comme présens, pour recommander des gens à son frère; chaque ordonnance avoit à la fin la clause: « Et pour d'autres raisons qu'on n'ose pas dire. »

L'impératrice, qui n'osoit point faire paroître que ce jugement l'affectât, fit venir sa princesse cadette chez elle, le même jour que l'exécution se fit, la fit danser avec son maître de danse auprès d'elle, et parut fort gaie.

Le jour après l'exécution de M. de Mons, l'empereur envoya une ordonnance à tous ses colléges, de ne plus respecter les ordres ni les recommandations faites par son épouse. En même tems il fit mettre le scellé à tous les effets et chancelleries qui étoient chargées des revenus de ses terres, sous le prétexte d'en examiner l'administration, ce qui appauvrit l'impératrice sur-le-champ, en sorte que, comme elle vouloit faire un présent de mille ducats à Basile Petrowitsch, favori de l'empereur, pour lui rapporter sa

légitimation, et pour la faire rentrer dans les bonnes grâces de son maître, elle fut obligée de les emprunter à ses dames d'honneur, mesdames Alsufieff, Campenhausen et Willebois.

Après tous ces troubles, la princesse Cantemir revint, après la mort de son père, de nouveau à Saint-Pétersbourg, et l'ancien amour que Pierre Ier avoit eu pour elle se réveilla en lui. Il alla la voir journellement, prit la défense de ses frères contre leur belle-mère la princesse Trubezkoi, et ordonna au sénat d'adjuger tout l'héritage du hospodar aux enfans du premier lit, quand même, en vertu des lois russes, la princesse douairière auroit dû avoir la quatrième partie de toute la succession; et l'empereur traita Catherine plus mal que jamais, à plus forte raison, parce que Iaguschinski lui fit accroire que c'étoit Policola, médecin de l'impératrice, qui avoit causé la fausse couche de la princesse Cantemir à Astrakan, en lui donnant des drogues propres à la faire avorter; ce qui est certain, c'est que l'empereur ordonna à ce médecin, qui avoit pris son congé et qui étoit sur le point de partir pour l'Allemagne, de rester dans le pays et de ne point s'éloigner.

Tout le monde s'imagina donc que Catherine éprouveroit encore un mauvais sort, d'autant plus que tous ceux qui lui faisoient la cour encouroient la disgrâce de l'empereur. Peut-être étoit-ce aussi la façon de penser de Pierre Ier; cependant, avant que de répudier une dame qu'il avoit couronnée lui-même, il se proposa de fixer premièrement le sort de ses enfans qu'il avoit avec elle. Pour cet effet, il envoya le général Iaguschinski au duc de Holstein, pour lui dire qu'il avoit fixé les fiançailles de sa fille aînée avec lui pour le jour de Sainte-Catherine, fête de l'impératrice. Ensuite il envoya un courrier en France pour reprendre les négociations au sujet d'un mariage entre le duc de Bourbon et sa seconde princesse, dont il avoit accepté autrefois les propositions très-froidement; en vertu de ces propositions, on voulut, avant que de penser au duc de Bourbon, la marier

au fils du duc régent de France, et lui assurer la couronne de la Pologne; mais comme l'empereur ne se fioit pas à l'incertain, on lui substitua le duc de Bourbon, avec cette clause cependant que le duc de Bourbon presseroit le mariage de sa troisième princesse Natalie avec le prince des Asturies Don Ferdinando, de cette façon il auroit fait la fortune de ses trois princesses à la fois; mais la Providence en avoit disposé autrement. L'empereur mourut au milieu de ses arrangemens, et ne nomma point son successeur.

Cette mort inattendue dérangea tous les grands de la cour de Russie, partagés en trois partis : l'un étoit pour l'impératrice et comprenoit le prince Menzikoff, le conseiller privé Tolstoi, le grand maître de l'artillerie M. de Bruce, les gardes de Preobraschenski et de Semenoffski, toute la flotte, les généraux étrangers Hallard, Weisbach, Bonn, Lascy, Münnich, Grünther, Dupré, Colon, Balck, les membres de tous les colléges, les provinces conquises, le duc de Holstein et le saint Synode.

L'autre parti, qui n'étoit point considérable, étoit pour le grand prince Pierre, et le troisième mit pour base et fondement le système du royaume de Suède, pour l'introduire à l'avenir en Russie.

L'impératrice Catherine, qui étoit en même tems en possession de tous les trésors de l'empereur et de la couronne, étoit fort embarrassée de savoir si elle devoit nommer Pierre Alexiewitsch empereur de la Russie, et se contenter de la régence, ou le nommer empereur avec elle. Mais le duc de Holstein rejeta tous ses projets, parce qu'ils étoient nuisibles à ses intérêts personnels, et y réussit si bien qu'elle se décida à monter seule sur le trône.

D'abord Catherine, pour s'assurer des gardes, fit venir premièrement les majors, ensuite les autres officiers, et, après les avoir assurés de sa grâce et leur avoir promis de l'avancement, elle fit venir le général Butturlin, qui fut forcé de cette manière à se déclarer aussi pour elle.

Ceux qui désiroient que le grand-prince Pierre montât sur

le trône, et en même tems la forme du gouvernement qui subsiste en Suède, étoient les princes Gallicin, Trubezkoi, Dolgoruki, Repnin, Kurakin, Chowansky, les Apraxin, Lapouchin, Golofkin, Puschuin, Matwejeff, Gollowin, Miloslavski, Nariskin, Soltikof, avec le reste de la noblesse russe; mais comme ce dernier parti n'étoit point d'accord entre lui, et mécontent en outre de la grande autorité dont jouiroit la famille des Gallicin, si le grand prince Pierre devenoit empereur et autocrateur, destitué en même temps d'un chef, parce que le grand prince Pierre étoit trop jeune, Catherine ne l'avoit pas trop à craindre. Ce parti se rendit cependant auprès du sénateur le prince Demetrie Gallicin pour délibérer; dans cette assemblée, le grand chancelier Golofkin fut de l'avis de demander et de rassembler les voix du peuple, ce qui étoit entièrement impraticable : le grand amiral Apraxin étoit pour Pierre Alexiewitsch, et lorsqu'on se disputa chaudement sur tout cela, l'archevêque de Novgorod, en qualité de président du Synode, et le prince Menzikoff entrèrent et étalèrent dans une longue harangue ce qu'on avoit à craindre en choisissant Pierre Alexiewitsch, et ce qu'on avoit à espérer au contraire en choisissant Catherine. Cette harangue produisit un tel effet, qu'ils consentirent de choisir Catherine au moins pour régente, et lorsqu'ils se disputoient encore sur cela, le général Butturlin en qualité de colonel de la garde entra, les menaça en cas qu'ils ne se déclareroient point pour l'impératrice Catherine, et réussit enfin de les ranger tous du côté de l'impératrice Catherine.

Celui qui auroit pu traverser ces arrangemens étoit le prince Gallicin et le prince Repnin, dont l'un étoit avec une grande armée dans l'Ukraine, et l'autre avec une armée considérable aux environs de Riga : le premier, en faisant cause commune avec les Kosaks mécontens depuis longtems, auroit pu marcher tout droit à Moscou, sans qu'on l'en eût pu empêcher, mais il se tint tranquille. L'impératrice cependant, qui le craignoit beaucoup, vou-

lut au commencement lui ôter le commandement de ses troupes ; mais comme on réfléchit que cela le rebuteroit trop, on se contenta d'y envoyer le général Weisbach, pour observer de près le général Gallicin, et pour assurer les Kosaks, au nom de l'impératrice, de la restitution plénière de tous leurs priviléges. Pendant que le général Weisbach réussissoit dans ses démarches, Catherine tâcha de gagner le général prince Gallicin. Le connoissant pour un seigneur ambitieux, mais pauvre, qui avoit sept princesses nubiles, elle le fit assurer de sa protection, lui promit le bâton de feld-maréchal et un présent pour chacune de ses filles de cinquante mille roubles quand elles se marieroient. Ces avances firent que le général Gallicin se rangea pareillement du côté de l'impératrice, et tous ceux qui ne se déclarèrent point autrefois entièrement pour elle, s'efforcèrent à gagner et à s'assurer de ses bonnes grâces.

Catherine, au moment qu'elle se vit impératrice de Russie, suivit les règles et les principes de la politique la plus saine. Elle laissa d'abord tout sur le même pied que son mari l'avoit arrangé ; elle attira quantité d'étrangers à son service pour sa sûreté, donna toujours les premières places aux Russes, et confirma les priviléges des Livoniens et des Kosaks. Elle fut gracieuse vis-à-vis ceux qui avoient été contre elle. Elle entretint et elle augmenta la mésintelligence parmi ses grands, laissa les mains libres dans plusieurs choses de peu d'importance à son sénat, mais se réserva l'autorité seule dans les affaires d'État et de la guerre, fermement résolue, au reste, de châtier le premier qui s'oublieroit, ce qu'elle fit voir vis-à-vis l'archevêque de Novgorod.

Le général Iaguschinski auroit certainement subi le même sort, si Catherine n'avoit pas eu trop d'égard pour son beau-père le grand chancelier Golofkin et les intercessions du duc de Holstein.

Ce général, qui, après la mort de son maître, ne put point attendre, ni les bontés de l'impératrice qu'il avoit outré, ni l'amitié des grands qui le détestoient, en étoit devenu comme

furieux, au point qu'il se jeta aux genoux de l'impératrice pour demander sa grâce, ne pouvant supporter de ne point avoir la même autorité dont il jouissoit sous feu son maître. Sa seule consolation étoit le vin; enivré un jour, en compagnie du duc de Holstein et du prince Menzikoff, la fantaisie le prit de se réconcilier avec Menzikoff; mais le prince lui dit d'attendre au lendemain. Lorsqu'il se présenta chez lui, il demanda à savoir les conditions de leur réconciliation; Menzikoff lui dit : « Qu'il le respecteroit à l'avenir plus qu'autrefois, au défaut de cela, il le feroit mettre aux arrêts en qualité de feld-maréchal la première fois qu'il s'oublieroit. » Cette condition l'irrita tellement, qu'il se mit à pleurer et à se plaindre hautement qu'on vouloit empoisonner le favori du feu zar, tira l'épée, et se seroit vengé certainement du prince, si les assistans ne l'en avoient point empêché. On le remit par force dans son carrosse; il s'en alla furieux, ayant perdu la croix de son ordre de Saint-André, trouver l'impératrice, et demanda satisfaction contre le prince Menzikoff; mais, comme elle le reçut fort mal et lui dit de s'en aller, il se déshabilla en sa présence, ôta son col et lui présenta son épée, la priant de le décapiter elle-même, puisqu'elle le traitoit d'une manière si humiliante, sachant bien qu'il n'avoit pas un autre sort à espérer. Là-dessus, l'impératrice le fit sortir de son appartement.

Iaguschinski, peu content de tous ces affronts, alla avec impétuosité à l'église, se jeta sur le tombeau de l'empereur défunt, arracha le drap mortuaire tendu sur le cercueil, en voulut ouvrir le couvercle avec ses ongles et ses dents, en criant à haute voix : « Sortez donc, ô mon maître, de votre tombeau pour me venger, et regardez comme on règne après vous en Russie; ceux auxquels vous vouliez faire trancher la tête ont les rênes en main, et ceux que vous avez aimé comme vous-même sont persécutés. » Cet esclandre fit un si grand désordre dans l'église, que ses domestiques l'emmenèrent à la fin par force chez lui. Le duc de Holstein raccommoda l'affaire; mais Catherine pour se débarrasser de cet homme

violent, le destina pour être envoyé en qualité de ministre dans quelque cour étrangère[1].

Catherine ne s'occupa que de gagner la bonne grâce de ses sujets; elle préféra de les ramener plutôt par la bonté que par la rigueur. Pour cet effet, elle fit ôter partout les potences et les roues qui se trouvoient érigées par toute la Russie, et principalement dans la capitale; elle fit enterrer ceux qui y étoient encore suspendus, et rappela tous ceux qui avoient été envoyés à l'exil.

La seule chose qui rebuta les grands et sa noblesse, c'étoit le pouvoir démesuré qu'elle accordoit au prince Menzikoff, qui s'étendoit si loin, que l'impératrice elle-même étoit souvent obligée de suivre aveuglément le caprice de ceux de la garde Preobraschenski, et en général celui de ceux qui l'avoient élevée sur le trône. Cependant, pour contre-balancer en quelque façon cette trop grande autorité que s'arrogeoit cette garde, elle fit lever un corps de vingt mille hommes dont les officiers étoient pour la plus grande partie dés étrangers, qui, avec les soldats qu'elle caressoit infiniment, lui devoient leur fortune.

L'impératrice, comme souveraine juste, tâcha de procurer la succession au trône de Russie à ses princesses, et le duc de Holstein se donna beaucoup de mouvement pour gagner et s'assurer de la bonne grâce de la nation; tous les emplois, toutes les grâces étoient accordés par sa recommandation; mais, ni le prince Menzikoff ni les Russes par ses instiga-

[1] Cet aventurier étoit fils d'un bedeau de l'église luthérienne de Moscou. Ce qui doit principalement le rendre odieux est le rôle qu'il joua à la mort de Pierre II. Le conseil de l'empire proposa alors la couronne à Anne, duchesse douairière de Courlande, fille de Ivan VI, à la condition expresse de ne déclarer la guerre ni de prélever de nouveaux impôts sans sa sanction, de ne plus punir personne sans jugement, et de ne jamais confisquer les biens d'un gentilhomme. Iagouchinski avoit coopéré à la rédaction de cette vraie charte; il n'engagea pas moins l'impératrice Anne à la déchirer après l'avoir signée, ce qu'elle fit, comme on sait, au grand détriment de la prospérité de la Russie. Il mourut, en 1736, ministre du cabinet de cette souveraine, usé par l'intempérance et l'intrigue.

tions, ni aussi en quelque façon les puissances étrangères, ne favorisoient ses vues. Menzikoff avoit formé et conçu le plan d'élever sa famille au trône, c'est pourquoi il fit envisager aux Russes et aux ministres étrangers le danger que la Russie et les puissances étrangères couroient, si le duc de Holstein avoit le bonheur de devenir empereur de Russie et en même temps roi de Suède, ce qui pourroit anéantir totalement l'équilibre au nord et dans l'Europe.

Catherine, spectatrice de tout cela, fut à cette époque fort affligée par la mort de la princesse Nathalie sa fille, qu'elle avoit toujours regardée comme le meilleur moyen de se soutenir sur le trône, en la mariant avec le grand prince Pierre Alexiewitsch. Cette mort inopinée et imprévue, qui dérangea tout son système et toutes ses vues, la fit penser à un mariage entre ce prince et sa princesse Élisabeth; mais le prince Menzikoff s'appliqua à relever la disproportion de l'âge entre ces deux illustres personnes et le duc de Holstein, pour s'assurer de l'amitié de la cour de France, étoit plutôt porté pour un mariage entre cette princesse et le duc de Bourbon, de sorte que l'impératrice elle-même y renonça. Le duc de Bourbon reçut effectivement avec plaisir les offres du duc de Holstein, à condition cependant qu'il arrangeroit premièrement le traité défensif entre la France et la cour de Russie. Tout ceci se seroit aplani de soi-même, si Menzikoff avoit été plus décidé, et si on ne s'étoit pas hâté tant en France avec les fiançailles du roi Louis XV avec la princesse du roi de Pologne Stanislas, car, aussitôt que l'impératrice Catherine avoit appris qu'on avoit renvoyé de France l'Infante d'Espagne, elle désiroit très-fort que le roi de France devînt son beau-fils; elle fit faire sur cela des ouvertures par le prince Menzikoff à M. Campredon, ministre du roi à Saint-Pétersbourg, qui se servit en cela pour intermédiaire de M. de Mardefeld, ministre du roi de Prusse, qu'il mit au fait de ces mystères, et qu'il pria de les appuyer, en promettant au nom de l'impératrice Catherine de faire, non seulement un traité défensif avec la France et tout ce qu'elle demande-

roit, mais d'assurer aussi éventuellement la couronne de Pologne à M. le duc de Bourbon. Elle envoya en même tems ordre à son ministre en France et lui envoya carte blanche, l'autorisant d'employer et de faire tant de présens en argent aux seigneurs qui lui serviroient d'agréer ses propositions qu'il voudra ; cependant, tous ces arrangemens arrivèrent trop tard, le roi étant déjà fiancé avec la princesse du roi Stanislas, et M. le duc de Bourbon plaisanta sur les assurances tant vantées de la bienveillance de l'impératrice, répondant qu'il espéroit plus de soutien de l'impératrice de Russie étant son gendre, que dans le cas que le roi son maître le deviendroit.

Catherine, au reste, rétablit pendant son règne, quoique fort court, assez bien les finances de l'empire qui étoient dans un fort mauvais état à la mort de son époux, en ce que la noblesse et les paysans étoient presque ruinés par les impositions exorbitantes et presque insoutenables pendant le règne de l'empereur Pierre Ier. Catherine qui, comme nous avons vu, avoit ramassé force d'argent pendant le règne de son époux, dont elle devint maîtresse de nouveau à l'heure de sa mort, et héritière en même tems du trésor considérable de feu son époux, n'avoit point besoin d'incommoder ses sujets par de nouvelles impositions; elle diminua et abolit au contraire les anciennes.

Elle fit monter l'état des troupes de terre au nombre de cent quatre-vingt mille hommes de troupes régulières, sans y comprendre les régiments de garnison, les Kosaks et les Kalmaks. Ces troupes étoient, sans contredit, des meilleures à cause de leur obéissance aveugle, de leur fermeté et de leur patience à supporter les plus grandes fatigues, faim et soif.

La marine consistoit en quarante vaisseaux de ligne; mais les matelots, n'ayant appris le métier que chez eux, manquant d'ailleurs de bons officiers nationaux, cette marine ne pouvoit être mise en parallèle avec celle d'aucune autre puissance. Les galères n'avoient jamais de nombre

fixe; il y en avoit deux à trois cents, mais elle pouvoit en faire mettre en mer, au premier ordre, tant qu'elle vouloit ou que les circonstances demandoient. C'étoit avec ses frégates que feu son mari avoit fait merveille dans la guerre contre les Suédois, puisqu'il pouvoit se cacher dedans et derrière les petites îles dans la mer auprès de la Finlande.

L'artillerie de son temps étoit bonne, mais elle n'avoit point d'ingénieurs nationaux à sa tête et n'étoit dirigée que par des étrangers.

A la mort de l'impératrice Catherine Ire, le bruit courut à Saint-Pétersbourg comme si une main perfide l'avoit empoisonnée dans le café. Tout ce qu'on peut assurer de vrai sur cet objet, c'est qu'une dame d'un certain âge, nommée Johanna ou Jannette, qui avoit pris le café avec elle, fut obligée de se retirer pour prendre ses précautions en prenant des médecines et se faisant saigner. On avoit aussi beaucoup de soupçon sur sa femme de chambre, mademoiselle C. de Narva.

Il y avoit, vers la fin de son règne, un grand nombre de mécontens, tant à la cour que parmi le clergé et les autres personnes de qualité; le principal mécontentement tiroit toujours son origine de ce qu'elle avoit donné trop de pouvoir au prince Menzikoff. Ce prince, détesté de tous les grands, avoit augmenté ce mécontentement par là qu'il disposa l'impératrice d'ordonner à son successeur d'épouser sa fille; ce mariage excita un mécontentement général, en sorte que tout le monde chercha à y mettre des empêchemens; mais lui, qui prévoyoit cet orage de loin, n'étoit point fâché que les jours de l'impératrice s'abrégeoient. Il étoit le plus grand courtisan du successeur et le captiva de façon qu'il n'entreprit rien sans en consulter préalablement Menzikoff. Il y avoit donc tout lieu de croire qu'il réussiroit entièrement sous un empereur jeune, qui lui devoit la couronne de Russie, et qu'il régneroit par les charmes de sa fille au dépit du prince de Holstein et de son épouse. Il souhaita donc voir avec plaisir la fin du règne de

Catherine, puisqu'il ne se contenta pas seulement de mettre sa fille sur le trône, mais qu'il chercha aussi de gagner la main de la princesse, sœur du successeur, pour son fils. De l'autre côté il faut convenir que Catherine, souveraine sage, prévoyante et circonspecte, devinant ces marches et voyant le mécontentement général par plusieurs menées sourdes et cachées, n'osant point abandonner un favori qui avoit fait son bonheur, n'étoit pourtant pas en état de contenir son ambition démesurée, étoit donc obligée de penser premièrement à sa propre conservation, principalement depuis le moment qu'elle avoit reçu quelque chose dans un verre d'eau-de-vie, et qu'une balle lui étoit sautée derrière son chapeau quand elle faisoit la revue du régiment des gardes; c'est pourquoi depuis ce moment elle ne se coucha presque point dans la nuit, et, pour faire passer le sommeil, elle se servit de beaucoup de vin de Hongrie, qu'elle suçoit au moyen de petits craquelins, ce qui condensa son sang et détériora sa constitution, en sorte que le moindre accident qui se présenta la renversa.

PIERRE II

Le lendemain de la mort de l'impératrice Catherine, c'est-à-dire le 18 mai 1727, le grand prince Pierre Alexiewitsch II fut proclamé empereur; le sénat, le synode et la généralité lui prêtèrent serment de fidélité, et, le conseil privé ayant été assemblé, on y fit la lecture du testament de feu l'impératrice en faveur du nouvel empereur et du conseil de régence, qui dès ce jour se chargea du gouvernement de l'empire.

Les forces de terre et de mer que l'impératrice défunte avoit soigneusement entretenues montèrent à cent quatre-vingt mille hommes de troupes de terre, en un vaisseau de cent dix canons, deux de quatre-vingt-seize canons, un de quatre-vingt-dix canons, quatre de quatre-vingt-quatre canons, deux de soixante-six canons, huit de soixante-quatre canons, deux de cinquante-quatre canons, six de cinquante canons, et en cent quarante galères qui contenoient vingt à trente mille soldats et en dix vaisseaux de guerre qui étoient hors d'état de service à cause de l'eau douce.

Le nouvel empereur Pierre II, âgé de douze ans, avoit le meilleur caractère du monde et beaucoup de vivacité. Feu sa mère l'avoit laissé en mourant avec la princesse sa sœur entre les mains et l'inspection d'une gouvernante allemande nommée Roo, qui, quoique femme, l'a élevé au mieux et à

l'approbation de tout le monde en l'accoutumant aux meilleures maximes et règles de vie.

Son génie et son intrépidité se développa déjà dans son bas âge, en ce que dans ses heures de récréation il avoit fort peu de goût à courir et à perdre le tems; ses récréations consistoient dans des batteries qu'il construisit lui-même et qu'il fit garnir de pièces de canon qu'il tira lui-même, et s'exerçant soi-même dans les différentes évolutions avec son fusil. Il aimoit à secourir et à soulager les pauvres, et son plus grand plaisir étoit de faire du bien. Quand il s'amusa à jouer aux cartes, ce qui arriva rarement, il remit toujours à ceux qui avoient joué avec lui leur argent, en leur en ajoutant encore du sien, disant : « Comme prince, je peux mieux perdre que vous. » Sa physionomie étoit la plus belle et la plus heureuse, et surpassoit encore celle de la princesse sa sœur, qu'il aimoit tendrement. Le jour après son élévation au trône, le 19 mai, il lui écrivit la lettre suivante :

« Comme il a plu à Dieu de me faire empereur de toute la Russie dans mon bas âge, mon principal soin consistera d'acquérir la renommée d'un bon empereur pour gouverner mon peuple avec piété et avec justice, de soutenir ceux auxquels on veut faire du tort, et de soulager les pauvres, d'écouter et de prêter mes oreilles à l'innocence et à ceux qui demandent mon secours pour les aider, et pour ne laisser jamais sortir quelqu'un de chez moi couvert de larmes, à l'imitation du louable empereur Vespasien. »

Comme empereur, il suivit les leçons et les instructions sages de l'archevêque Théophanes et du vice-chancelier comte Ostermann; ce dernier n'avoit rien plus à cœur que d'élever un souverain à la Russie qui pourroit cimenter le véritable bonheur de ce vaste empire.

Son avénement au trône fut signalé par des grâces. Il augmenta en conséquence considérablement les pensions

des trois princesses du défunt zar Jean. Il fit ouvrir les portes du couvent à sa grand'mère, la fit conduire à sa cour, et la combla de politesses et de largesses, ainsi que tous ceux qui étoient de sa famille, et ses sujets qui l'adoroient depuis sa tendre jeunesse.

Menzikoff, qui avoit toujours pris son parti sous le règne de Catherine et qui s'étoit mis par là dans ses bonnes grâces, et qui par le testament de l'impératrice devoit voir sa fille sur le trône, et qui l'avoit caressé toujours, commença à faire ce qu'il voulut, ainsi que le grand chancelier Goloffkin. Mais, au lieu que l'empereur signaloit ses jours à bien faire, il les signala par la vengeance et des cruautés. Il avoit juré, il y a longtemps, la mort de son beau-frère, et s'apercevant dans les derniers jours de Catherine que c'étoit lui qui, avec le conseiller privé Tolstoi, le général Buttourlin, le général Pisarof et Uschakoff, vouloit mettre des empêchemens à sa grande élévation, il avoit déjà disposé l'impératrice à leur faire un procès; après sa mort ce fut le jeune empereur qui publia, par l'instigation de Menzikoff, le 6 juin 1727, l'ordonnance de leur bannissement.

Menzikoff, qui voulut que rien ne manquât à sa vengeance sur les ci-dessus nommés, réussit que, le même jour que cette ordonnance fut signée, les fiançailles se faisoient de même entre l'empereur Pierre II et la princesse de Menzikoff, Marie, pour qu'ils en eussent encore des nouvelles; ces fiançailles se firent avec la plus grande pompe, en présence de toute la cour.

Après avoir écrasé ses ennemis, fiancé sa fille à l'empereur, Menzikoff crut actuellement qu'il pouvoit faire ce que bon lui sembleroit; son orgueil devint insupportable, et c'étoit lui qui étoit le véritable empereur. Sa fille, fiancée à l'empereur, eut depuis ce tems le titre de Hautesse Impériale, et rien ne se fit en Russie sans avoir passé par ses mains et son approbation.

Les premières ordonnances qu'il publia étoient : 1° que sous le règne de Pierre II il y auroit deux jours de la se-

maine gala à la cour; 2° que l'isle de Saint-Basile, sur laquelle demeuroit Menzikoff, se nommeroit à l'avenir Nouvelle-Preobraschensky; 3° que de toutes les maisons où seroit la petite vérole, personne n'oseroit venir sur ladite isle, puisque l'empereur lui-même, qui ne l'avoit pas encore eue, alloit y demeurer lui-même, et 4° enfin, que tous les juifs qu'on trouveroit dans le pays par hasard seroient à jamais et irrévocablement chassés du pays sans que jamais aucun puisse y rentrer.

Les affaires de la Courlande qui n'étoient point encore en règle, étoient celles qui occupoient sérieusement le prince Menzikoff, étant devenu le factotum de la Russie, non pas tant pour y ménager ses propres intérêts, que pour se venger du prince Maurice de Saxe, qui avoit fait échouer toutes ses espérances par son élection sous le règne précédent. La Pologne ne s'occupoit que d'incorporer la Courlande dans son territoire, et le comte de Saxe, qui fut mis au ban par deux constitutions de la Diète, ne bougeoit pas de place; bien au contraire, pour faire les dernières tentatives, il se retrancha dans l'île d'Usmaiz. Le conseil du jeune empereur sentoit trop bien combien il lui importoit que la Courlande ne fût point réunie à la Pologne, c'est pourquoi il continua à s'y opposer. Il envoya donc le général Lascy et le général Bibikoff avec des troupes en Courlande, pour s'opposer à la réunion de ce duché à la Courlande, et en même tems pour s'opposer à l'élection du comte de Saxe. Ces deux généraux, informés de la retraite du comte de Saxe, firent défiler des troupes vers le lac d'Usmaiz pour conférer avec lui. Bibikoff demanda une entrevue au comte de Saxe, et, lui ayant déclaré les intentions de sa cour, eut pour réponse du comte de Saxe qu'il étoit bien malheureux d'avoir encouru la disgrâce de l'empereur, et que comme il se sentoit trop foible pour résister à ses forces et à ses ordres, il étoit prêt à renoncer aux engagemens qu'il avoit contractés avec les Courlandois, pourvu qu'on lui accordât

une retraite honorable, et qu'on lui donnât dix jours pour retirer ses effets, bagages et munitions. Bibikoff, après avoir conféré sur cela avec le général Lascy, celui-ci devina que ce délai n'étoit que pour perfectionner les retranchemens et les ouvrages que le comte avoit commencés. Lascy, après avoir pénétré son dessein, médita de le surprendre par adresse, fit entourer l'île, et lui envoya un trompette pour lui parler ; le comte refusa d'y aller et lui fit proposer d'y venir lui-même. Lascy le fit après avoir disposé douze cents hommes autour de l'île, en leur donnant un signal à la vue duquel ils devoient fondre sur l'endroit d'où il partiroit. Mais quelle fut sa surprise, quand le comte de Saxe, instruit de tout ce qu'il tramoit, lui dit au premier abord en arrivant : « Monsieur, si je n'étois pas plus généreux que vous, je vous poignarderois moi-même dans le moment, car il est indigne d'un général qui a quatre mille hommes avec lui, d'employer la trahison contre celui qui n'en a que trois cents, » et il le renvoya. Lascy se retira, et fit dire au comte de Saxe qu'il ne lui accordoit que vingt-quatre heures pour se retirer. Le comte Maurice prévoyant d'être accablé par le grand nombre de Russes, prit le parti de se retirer à Windau, laissant tous ses bagages aux Russes qui s'en emparèrent, et firent tout son monde prisonnier. Lascy, de retour à Mitau de son expédition, représenta aux commissaires de Pologne qui étoient arrivés pendant cet intervalle, pour dresser les actes nécessaires pour l'incorporation de la Courlande avec la Pologne, qu'il étoit inutile de continuer, vu que le comte de Saxe venoit d'abandonner la Courlande ; que l'empereur son maître y avoit été entraîné, parce qu'il ne pouvoit pas souffrir que le comte de Saxe fît bâtir, contre le traité d'Oliva, des forteresses en Courlande ; cependant il remit aux commissaires les effets du comte de Saxe, inventoriés dans l'île d'Usmaiz et les prisonniers qui avoient été faits. Le comte de Saxe arrivé pendant ce tems incognito à Danzik, vouloit voir de loin la fin de tout cela. Ce qui surprit le général Lascy

le plus, c'étoit que, s'étant saisi d'une cassette du comte de Saxe, dans laquelle il espéroit trouver l'acte de son élection, il y trouva au lieu de cela ses correspondances avec les puissances qui l'avoient soutenu et protégé; le comte de Saxe s'en étoit rapporté sur ce point à son valet de chambre, et celui-ci n'ayant point eu le tems de les brûler, elles tombèrent entre les mains du général Lascy. Le comte Maurice de Saxe, mis au ban par les Polonois, avoit toute la précaution à prendre pour ne pas perdre sa vie; pour se mettre à l'abri, il avoit mis plus d'une fois son cocher nommé Hünergrob dans sa voiture qui, effectivement avoit reçu trois coups, qui cependant ne lui causèrent que des contusions et des blessures légères. Son valet de chambre nommé Beauvais, François de nation, qui avoit emporté heureusement l'acte de l'élection de son maître, éprouvoit toute sorte d'épreuve pour remettre ledit diplôme dont on le soupçonnoit dépositaire; mais rien ne put l'ébranler, ni menaces ni promesses, soutenant absolument qu'il l'avoit brûlé sur les ordres de son maître avec ses autres papiers. On le déshabilla plus d'une fois sans jamais avoir pu trouver ce diplôme; cependant ce serviteur fidèle l'avoit su plier si bien, et feignant d'avoir une descente, il le mit entre les compresses, sans que personne s'en aperçût et sans qu'on pût jamais se former une pareille pensée. A la fin, après avoir été las avec les questions inutiles, on le lâcha, et il eut le bonheur d'apporter cet acte d'élection à son maître.

Le 21 juin, Pierre II se transporta à la chambre du prince Menzikoff, et lui dit ainsi qu'à toute la compagnie qu'il trouva chez lui : « Je viens ici pour détruire aujourd'hui un feld-maréchal. » Tout le monde se tut, l'empereur lui-même, et personne ne savoit ce que cela devoit signifier, puisque c'étoit Menzikoff qui étoit décoré d'une dignité pareille; enfin, lorsque Sa Majesté s'aperçut de la peur et de l'incertitude des assistans, il tira à la fin un papier de sa poche, par le contenu duquel il lui conféra la

place de généralissime de toute la Russie. Dans la même occasion, l'empereur donna le diplôme de comte au vice-chancelier baron d'Ostermann, pour exciter encore plus cet homme capable à son service. Il nomma pareillement le comte de Münnich, général de l'infanterie, le jeune prince Menzikoff, chambellan général, et le prince Gallicin, chambellan; ce dernier étoit le fils du général Demetrie Gallicin, de retour depuis peu de son ambassade en Espagne, que le jeune empereur avoit pris et honoré d'une affection singulière.

Le destin voulut que le prince de Holstein et évêque d'Eutin, promis avec la princesse Élisabeth, eut la petite vérole et en mourut. Son corps fut transporté sur une frégate à Holstein, et les fiançailles furent converties en chansons de mort.

Un ambassadeur turc arriva à cette époque avec une suite de personnes à Saint-Pétersbourg; mais, comme sa destination étoit pour la Suède, il ne fit que passer et retourna après l'espace de six semaines par Pétersbourg en Perse. Il étoit accoutumé de marquer dans ses tablettes tout ce qui lui paroissoit remarquable, pour ne pas l'oublier et pour en rendre compte à son maître.

Le nouvel empereur ordonna de changer les prières dans l'église que l'impératrice Catherine avoit ordonnées; elles étoient les suivantes : On prioit le bon Dieu pour l'empereur, pour sa grand'mère, l'épouse de l'empereur Pierre Ier, pour la princesse sa sœur, qui, à ce qu'on voit dans le testament de feu l'impératrice, étoit dans l'ordre de succession et dans le rang la dernière, ensuite pour la princesse Menzikoff, qui, comme future épouse de l'empereur, avoit le titre de Hautesse Impériale, et enfin en général pour toute la famille impériale. Ces nouvelles prières, ordonnées par l'instigation de Menzikoff, causèrent beaucoup de mécontentement auprès de ceux de la famille de Pierre, qui fut augmenté de plus en ce qu'il fit abolir peu après la chancellerie du cabinet, établie par l'impératrice Catherine; le chef de cette chancellerie, le conseiller privé Macarof, fut

nommé président de la chambre à la place de Nariskin, qui étoit dans l'exil.

Le 14 juin mourut le vice-amiral Cornélius Cruys, au jour même de sa naissance, en commençant la soixante et onzième année de son âge.

Vers la fin du mois de juin partit le général-major Coulon, avec cinq mille hommes, pour Wibourg, avec ordre de mettre cette forteresse dans le meilleur état de défense. Le général comte de Münnich, occupé sans relâche avec le travail du canal de Ladoga, eut ordre de se transporter de là à Péterhoff, pour y bâtir un petit fort qui serviroit tant pour le plaisir que pour l'instruction de l'empereur, dont il dirigeroit la prise. L'empereur en eut tant de plaisir, qu'il gratifia ce général de cinq mille roubles, de plusieurs terres considérables et de la maison confisquée au comte Tolstoi.

Le 2 juillet l'empereur prit pour la première fois sa place dans le grand conseil, et, pour éterniser ce jour par une action bienfaisante, il ordonna de relâcher à ses sujets les amendes qu'ils devoient à la couronne et dont le capital monta à cinq millions. La raison qui le détermina à ce faire étoit que, comme plusieurs provinces ont essuyé une grande disette les années passées, elles pauvriroient entièrement obligées de payer les amendes, et par conséquent lui-même deviendroit par la pauvreté de son peuple un pauvre empereur; les membres du conseil en furent si enchantés, qu'ils en envoyèrent sur-le-champ les ordres dans les provinces.

Les ministres des cours étrangères furent admis à l'audience de l'empereur pour le complimenter sur son avénement au trône. L'empereur se trouva, chapeau sur le bras, sous un baldaquin à une table, ayant à sa droite le grand amiral Apraxin, et à sa gauche le grand chancelier Golofkin; le vice chancelier Ostermann étoit un peu plus en avant et donna la réponse aux ambassadeurs, l'empereur gardant toujours un profond silence.

Après les ambassadeurs vinrent les députés de Moscou et de Riga. Les priviléges de cette dernière ville furent confirmés à cette occasion, l'empereur en ajouta un nouveau, celui d'avoir la permission de battre de la monnoie sur laquelle étoient d'un côté les armes de la ville et sur l'autre le portrait de l'empereur.

Après ceux-ci arrivèrent les députés de Reval, de la noblesse d'Esthonie et de Livonie, ainsi que des députés de Courlande. Les premiers reçurent la confirmation de leurs priviléges.

Pierre I[er] n'avoit jamais voulu consentir à bâtir un pont sur la Newa, pour accoutumer son peuple aux manœuvres par eau; mais comme cela causa quantité de malheurs, surtout du tems des ouragans, et que d'ailleurs l'empereur lui-même, qui logea sur l'île chez le prince Menzikoff, étoit obligé de passer souvent la rivière, il fit bâtir un pont sur des bateaux depuis l'amirauté jusqu'à l'île.

Le prince Menzikoff ayant notifié l'avénement au trône du nouvel empereur, et les fiançailles entre sa fille et cedit empereur à l'empereur des Romains, celui-ci l'en remercia fort obligeamment et lui fit présent de la baronie de Casel, que l'empereur venoit d'ériger en principauté. Ces marques de bonté firent que Menzikoff en devint plus orgueilleux et plus despote principalement vis-à-vis du duc de Holstein; il le gênoit absolument, et il fit tout son possible pour l'obliger de s'en retourner, par la conduite orgueilleuse qu'il fit voir à chaque instant. Son arrogance montoit jusqu'au point qu'il voulut obliger la princesse Elisabeth de baiser la main à sa fille comme future épouse de l'empereur. Ces grossièretés, que le duc de Holstein ne pouvoit plus souffrir au long, le disposèrent à la fin de penser à son départ, d'autant plus qu'il voyoit qu'il étoit contredit à chaque instant par le prince dans le conseil dont il étoit membre. Le 20 juillet, le duc déclara donc qu'il étoit résolu de retourner dans ses États; l'empereur, par l'instigation du prince Menzikoff, y donna sur-le-champ son

consentement, et ordonna de tenir les vaisseaux et le reste de l'attirail, nécessaire pour ce voyage, prêts. Ainsi quitta le duc, et la duchesse qui étoit enceinte, la Russie, dans laquelle le duc étoit resté depuis le 21 mars de l'année 1721. Comme l'impératrice défunte avoit légué, dans son testament, à madame la duchesse trois cent mille roubles, et encore un million de roubles, Menzikoff, pour la mortifier encore dans le moment de son départ, différa le payement de ces sommes d'un moment à l'autre. Le départ de cette famille se fit le 5 août, et Menzikoff, qui avoit toujours redouté que cette famille ne mit un terme à son autorité usurpée, resta seul le maître.

La grande princesse Natalie, sœur de l'empereur, eut pour grand maître de sa cour le sénateur prince Dolgoruky, seigneur de beaucoup de belles qualités. La chose la plus admirable de la princesse étoit l'amour qu'elle avoit pour son frère l'empereur. Le 22 juillet étoit le jour de naissance de la grande princesse; outre que l'empereur le fit célébrer au mieux à sa cour, la ville de Moscou se signala par les présens qu'elle envoya aussi bien à l'empereur qu'à sa sœur; ceux de l'empereur étoient des tables, miroirs, chandeliers, colonnes, vases, ustensiles pour la cheminée, etc., le tout d'argent massif; ceux de la grande princesse sa sœur consistoient dans un grand vase à fleurs et dans une toilette d'argent massif. Le tout accompagné, selon la coutume russe, du sel et du pain, ce qui, dans un sens mystique, doit signifier abondance en toutes choses.

Chacun des gardes du corps avoit la liberté, au jour de sa naissance, de présenter un pain long et frais à l'empereur, qui, en l'appuyant contre le front du porteur, le fendoit en deux, prenant une moitié et donnant l'autre moitié au soldat en lui donnant un baiser, ce qui lui gagna l'affection du corps entier, qui ne consistoit que de gentilshommes.

Le 11 août se déclara un incendie dans un magasin sur la Newa, dont trente-deux bâtimens marchands furent consu-

més; cinq cents hommes y perdirent la vie, et on compta la perte à trois millions. L'empereur s'y transporta sur-le-champ et fit les arrangements nécessaires et convenables pour que le feu s'arrêtât, dédommageant ceux qui y avoient le plus souffert. Par ces actes de bonté et de générosité s'augmenta de jour en jour l'attachement du peuple pour son maître, et rien ne l'arrêta que le pouvoir et l'autorité démesurée du prince Menzikoff, qui différa de jour en jour le couronnement de l'empereur, par la seule raison de vouloir premièrement voir consommé le mariage avec sa fille. Ce despotisme du prince, détesté de tous les grands et du peuple, fut la cause que les fidèles serviteurs de l'empereur croyoient qu'il étoit temps de dessiller les yeux de l'empereur sur cet objet. Ces fidèles serviteurs voyant que l'empereur savoit le grand art de garder un secret, lui firent voir l'audace avec laquelle le prince Menzikoff se mêloit dans toutes les choses, et lui firent envisager les actions despotiques qu'il s'arrogeoit de son chef sur le peuple, et qui, tôt ou tard, aigriroient les âmes de façon qu'on en mettroit une grande partie sur le compte de l'empereur lui-même, au détriment de l'empire. En le regardant seulement de ce point de vue, ils prioient l'empereür de faire le résultat même qu'il avoit à redouter d'un homme aussi puissant, aussi orgueilleux, qui se conduit en tout comme empereur, qui verra sa fille sur le trône, et qui ne se contente point seulement de cela, mais, pour contenter son ambition démesurée, arrête le couronnement pour acheminer encore le mariage de son fils avec la princesse Natalie, sœur de l'empereur, afin d'en faire peut-être l'héritier présomptif de l'empire. L'empereur, fort aise de ce bon conseil, sans se déboutonner dans la moindre chose vis-à-vis du prince, et sans précipiter ses démarches en conséquence, remarqua et examina de plus près les actions du prince, et voyant avec la plus grande patience la noirceur de quantité de ses entreprises, se comporta, aussi jeune qu'il étoit, comme l'homme le plus sage, et ménagea son animadversion aussi longtems

qu'il pouvoit, jusqu'à ce que Menzikoff lui-même lui en suggéra l'occasion la plus favorable. En voici le fait.

Le 17 septembre, le corps des maçons présenta à l'empereur, par dévotion, un présent de quelques mille ducats. L'empereur qui remarqua de là le zèle de ses fidèles sujets et qui s'en loua, envoya cette somme par un de ses pages à sa sœur la princesse Nathalie comme un présent. Pour le malheur de Menzikoff, il rencontra ce page en chemin, et lui ayant demandé ce qu'il alloit faire, il le lui dit. Sur quoi Menzikoff lui dit : « Vous n'avez qu'à vous dispenser de cette commission, rendez-moi l'argent, l'empereur est trop jeune pour savoir comment en faire un bon usage; portez-le dans ma chambre et j'en parlerai moi-même à l'empereur. » Le page, qui ne voulut point encourir l'animadversion du prince, le lui rendit et s'en alla. Le lendemain, la princesse Nathalie arriva comme de coutume chez l'empereur, pour prendre le café avec lui; en s'en allant, comme elle ne fesoit point mention du présent, l'empereur lui demanda si le présent qu'il lui avoit envoyé hier ne lui avoit point fait plaisir, puisqu'elle n'en faisoit point mention. Sur quoi la princesse, embarrassée, lui dit qu'elle ne savoit rien et qu'elle n'avoit rien vu. L'empereur fit appeler sur cela le page et lui demanda ce qu'il avoit fait des ducats qu'il lui avoit donnés hier. Le page raconta le fait : l'empereur, sur cela, frappa du pied contre la terre, et fit appeler le prince Menzikoff; à son arrivée, il remarqua l'empereur en colère et sa sœur à côté de lui versant des larmes, l'empereur lui dit : « Par quelle raison avez-vous empêché mon page de faire la commission que je lui ai donnée hier? » Menzikoff, qui vouloit se laver, dit : « Sire, je vous ai représenté déjà plusieurs fois qu'il y avoit fort peu d'argent dans le trésor! » Et en prenant les ducats du page, il s'étoit proposé de parler aujourd'hui à l'empereur, pour lui faire voir à quoi on pourroit mieux employer cette somme. « Cependant, ajouta-t-il, Sa Majesté est le maître d'en disposer, en cas qu'elle veuille s'en servir à la même destination, les ducats seroient prêts, et un milion de

roubles de plus de son propre argent. » Là, l'empereur l'interrompit, et lui dit : « Va-t'en au d.....! ne suis-je pas empereur, et ne puis-je pas faire avec mon argent, sans votre permission, ce que je veux faire? » A ces mots, il le quitta. Menzikoff le suivit et l'adoucit cette fois-ci avec bien de la peine; mais cette réconciliation ne dura pas longtems. Menzikoff tomba peu après malade de chagrin, et ses ennemis profitèrent de ce temps pour achever sa perte. La famille des Dolgoruky, en particulier, lui déroba entièrement toute la confiance de l'empereur. Menzikoff n'ignoroit point qu'on fit jouer des mines contre lui; mais il espéroit de regagner bientôt son ancien éclat, et de faire peur à l'empereur, par les paroles aussi graves que dures dont il savoit se servir. Au moment de sa guérison, il commit une seconde faute et partit pour Oranienbaum, à deux lieues de Péterhoff, où la cour étoit allée pendant sa maladie. Menzikoff y avoit fait bâtir une chapelle, et toute la cour étoit invitée à assister à l'installation; personne cependant ne s'y rendit, et l'empereur lui-même contrefit le malade. Menzikoff ne crut point que sa disgrâce fût décidée et commit une seconde imprudence; il se mit sur le trône qu'il avoit fait préparer pour l'empereur; ses ennemis ne manquèrent point de rapporter à l'empereur cette imprudence, qui acheva son malheur.

Menzikoff passa le même soir à Péterhoff, mais ne trouva point l'empereur; il parla au comte Ostermann dans les termes les plus piquans et resta à Péterhoff; mais, comme l'empereur ne retourna point, et que tout le monde le regarda froidement, il partit pour Pétersbourg, y assista à toutes ses fonctions, donna ses ordres, et fit beaucoup de préparatifs pour bien recevoir l'empereur dans son palais; mais, vers le midi, le général Soltikoff arriva avec la nouvelle que tous les effets de l'empereur devoient être transportés au palais d'été; Menzikoff perdit, à cette nouvelle, toute sa présence d'esprit, et ce qui le piqua le plus, c'étoit qu'on lui renvoya tous les effets de son fils qui, comme

grand chambellan, étoit toujours auprès de l'empereur. Au milieu de ces consternations, il commit la plus grande faute, c'est-à-dire de renvoyer le régiment d'Izmailof dans ses quartiers, l'ayant toujours eu pour sa propre sûreté, à l'île de Saint-Basile, autour de son palais. Ce régiment, dont il étoit colonel et qui lui étoit fort dévoué, avoit été le plus à craindre.

Le jour suivant, l'empereur arriva à Saint-Pétersbourg, et le général Soltikoff alla au-devant du prince pour lui annoncer les arrêts. Son épouse et ses enfans, passèrent au jardin d'été pour se mettre aux genoux de l'empereur, mais ils ne furent point admis. On tranquillisa pendant cet intervalle Menzikoff; on lui dit qu'il jouiroit de tous ses biens et qu'on le priveroit seulement de ses charges; aussi, tout le tems qu'il étoit à Saint-Pétersbourg, il en jouissoit, et lorsqu'il en partit, son équipage et sa suite n'avoient point l'air d'un ministre exilé; mais à son arrivée à Twer, il reçut les ordres de l'empereur que tous ses biens ont été confisqués et qu'on ne lui en laisseroit qu'autant qu'il lui falloit pour son entretien absolument nécessaire; on doubla les soldats et on l'observoit de plus près pendant tout son voyage.

A peine arriva-t-il à Oranienbourg, que les plus gros paquets de griefs portés contre lui furent présentés, auxquels suivoient les juges pour l'ouïr et le questionner. Les juges, après avoir fini son procès, le condamnèrent à une prison perpétuelle à Beresowa; son épouse, qui devint aveugle à force de pleurer, mourut en chemin; les autres de sa famille le suivirent. Il supporta son exil avec plus de fermeté qu'on lui supposa. Il eut dix roubles par jour, et comme il ne pouvoit point les manger, il en épargna autant pour s'en construire une église, à la charpente de laquelle il travailla avec ses propres mains.

Peu après, l'empereur publia la même chose dans tous les coins de la ville par le tambour, avec la clause que dorénavant personne n'obéiroit à d'autres ordonnances qu'à celles qui émaneroient et qui seroient signées de lui-même.

Sa fille, qui le suivit, fut obligée de rendre la bague estimée à vingt mille roubles, qu'elle avoit reçue de l'empereur, lorsqu'on la fiançoit avec lui. Telle fut la fin d'un favori de la fortune qu'elle avoit cherché elle-même, pour jouer avec lui comme avec un ballon, qui cependant auroit pu se soutenir, s'il avoit su vaincre son orgueil et ses cupidités.

Par ordre de l'empereur, on envoya un mémoire à tous les ministres des cours étrangères, dans lequel on résumoit les crimes du prince, parmi lesquels on n'oublia point d'y ajouter que c'étoit lui qui avoit été la cause principale de la mort tragique du père de l'empereur.

L'empereur envoya pareillement le même jour du mois de septembre des lettres au duc et à la duchesse de Holstein, conçues dans ces termes :

« Je suis fort sensible à Vos Altesses Royales et Impériales de ce qu'elles ont bien voulu me donner part de leur heureuse arrivée auprès de leurs fidèles sujets. Je souhaite que le plaisir que leurs vassaux respectifs ont fait sentir sur leur heureuse arrivée vous dédommage de la tristesse sentie lorsque nous étions obligés de nous séparer.

« Sachant que Vos Altesses Royales et Impériales, comme corégens, prennent part à l'avancement et à l'intérêt de mon empire, je ne peux pas leur cacher qu'on a déterré, il y a trois jours, des desseins pernicieux contre ma personne et contre toute la maison impériale, qui étonneront avec raison tout l'univers. En ce que le malheureux et audacieux prince Menzikoff, qui devoit toute sa fortune et toutes ses richesses immenses, qui, pour ainsi dire, surpassoient le trésor impérial, à l'empereur Pierre Ier et à l'impératrice Catherine, de glorieuses mémoires, ainsi qu'à moi-même, a oublié, avec une audace sans pareille, le respect qu'il devoit à Son Altesse Impériale ma très-aimée sœur, donnant plus de déférence et d'estime à sa fille qu'aux Altesses Impériales mes chères sœurs; passant sous silence quantité d'autres

crimes, qui ne sont pas moins grands que le crime de lèse-majesté, pour couper donc les racines pernicieuses de cet arbre, mon Conseil a prononcé le jugement contre ce traître, qu'il doit être privé de toutes ses dignités, pour que sa mémoire soit éteinte, et que ses richesses injustement acquises se versent de nouveau dans le trésor impérial, d'où elles sont venues, à l'exception cependant de celles de son épouse et de ses enfans. Je ne doute point que ce jugement, prononcé en vertu des lois, trouvera l'approbation de Vos Altesses Royales et Impériales, puisque leur propre honneur s'y trouve intéressé, qui a été lésé par ce méchant et indigne, qui, sous le masque de la sincérité, auroit été capable de tromper tout le monde.

« Au reste, j'ai l'honneur, » etc.

L'empereur, débarrassé du prince Menzikoff, crut qu'il seroit tems actuellement de penser, avant toute chose, à son couronnement; pour cet effet il fit publier l'ordonnance suivante:

« Nous, Pierre IIe, etc., etc., etc.,

« Faisons savoir que, comme nous avons monté sur le trône impérial de Russie, à nous dû par la grâce et miséricorde inexprimable de Dieu, et que tous nos fidèles sujets nous ont déjà prêté foi et hommage sur cela comme à leur souverain et monarque, cependant, instruit de l'Écriture Sainte, que c'est Dieu seul qui a les royaumes dans ses mains, qu'il donne à celui qui lui plaît, et qu'il dirige les cœurs des rois suivant son saint et très-sage conseil, et que les monarques de ce monde reçoivent de lui toute leur force et magnificence, de lui qui est le roi des rois, en ce que le prophète Samuel nous dit; qui oignit, par ordre exprès de Dieu, premièrement Saül et puis David, roi d'Israël; cette louable coutume du couronnement et de l'onction dans le temple, depuis les années les plus reculées, s'est introduite et s'est conservée chez les puissances chrétiennes; en con-

formité donc des exemples de nos glorieux ancêtres et des souverains chrétiens, nous témoignons publiquement, et aux yeux de tout le monde, que le droit que nous avons sur cette grande et célèbre monarchie soit uniquement un don et un présent du Très-Haut, qui partage les sceptres et qui les confirme, nous implorons donc aussi cette Majesté très-sainte de nous accorder sa bénédiction céleste.

« Nous faisons donc savoir à tous les sujets de notre empire que nous sommes résolu de nous transporter, au mois de janvier prochain, dans notre ville de Moscou, pour y recevoir la sainte couronne, les joyaux de l'empire, l'onction et la bénédiction du clergé; et ordonnons, par ces présentes, à tous nos ordres d'implorer le Dieu tout-puissant qu'il nous conserve en bonne santé, qu'il bénisse notre propos, et qu'il nous accorde un règne tranquille et heureux. Nous assurons par ces présentes, à tous nos fidèles sujets, notre grâce et protection impériales.

« Donné à Saint-Pétersbourg, ce 21 octobre 1727.

« PETER. »

Pendant ce tems l'empereur vaquoit aux études, et ses divertissemens consistoient à aller quelquefois à cheval après le dîner, à faire une partie après le souper avec les princesses Natalie et Élisabeth, et à exercer trois fois par semaine la compagnie des jeunes gentilshommes de dix à quinze ans du noble corps de cadets que le général Münnich avoit érigé en vertu de ses ordres. Aussi avoit-il du plaisir à la chasse.

La commission qui avoit été nommée par rapport au prince Menzikoff, rapporta à l'empereur qu'elle avoit trouvé, à l'exception de quantité de bijoux et d'une grande somme de numéraire, trois services d'argent de vingt-quatre douzaines d'assiettes, et de tout le reste qui est nécessaire, dont l'une a été faite à Londres, l'autre à Augsbourg et le troisième à Hambourg. Les bijoux et les pierres précieuses avec l'argenterie furent apportés à la cour, l'argent fut versé dans le trésor

de l'empereur, et l'empereur en assigna une partie aux personnes exilées par le prince Menzikoff, qu'il gracia et qu'il fit retourner.

Sa Majesté ne manqua point de faire des réflexions sur la disproportion du mariage projeté par le prince Menzikoff et approuvé par l'impératrice Catherine Ire, de glorieuse mémoire; il en parla un peu au comte Ostermann, et demanda d'où il vint qu'on se disposoit à forcer, en Russie, des sujets à se marier contre leur inclination. Ostermann lui répondit que la lumière de la nature, que Dieu a donné à l'homme pour discerner le bien du mal, avoit été presque méconnue des anciens Russes, qui se croyoient assujettis en tout avec leur corps et leur volonté à leurs zars. « Les annales, dit-il, nous fournissent entre plusieurs autres un exemple frappant. Il y avoit un fils d'une maison distinguée en Russie, de trente ans environ, qui avoit trente mille roubles de rente. Ces revenus éblouissoient un favori fort accrédité à la cour, en sorte qu'il demanda au zar l'ordre pour ce jeune homme de se marier avec sa fille. L'ordre du zar fut remis à ce jeune homme justement dans le temps qu'il faisoit sa cour à une demoiselle de condition avec laquelle il étoit fiancé. Le jeune homme, après avoir lu l'ordre du zar, ne dit autre chose que « Wole Gossudaru » (c'est la volonté de mon maître), prit son congé et se présenta devant l'autel, mais s'apercevant de sa future, qui le dégoûta au premier moment, il fit semblant d'une forte maladie qui l'avoit pris; cependant, nonobstant cette feinte, il fut forcé de l'épouser. Comme cette femme se conduisoit fort mal envers lui, il la tira du lit un jour, la rossa, et voulut la poignarder; des domestiques l'en empêchèrent, par les cris qu'elle avoit poussés. Il la fit alors mettre dans une voiture, pour se présenter avec lui devant le zar et pour demander le divorce, mais elle trouva moyen de s'éclipser et de s'enfuir en Pologne, où elle resta jusqu'à la fin de ses jours. Voilà, lui dit Ostermann, la manière comme on forçoit jadis les Russes à se marier, en sorte, qu'au cas qu'ils ne vouloient pas, les

pères, les mères, les parents, après avoir approuvé le mariage, tiroient ceux qui ne vouloient point par les cheveux devant l'autel. Grâce à Dieu, ces coutumes ont changé aujourd'hui, et Pierre Ier, en donnant, sur ce point-là, la liberté à chacun de ses sujets, l'a accordée à plus forte raison à l'empereur et aux souverains des Russes. Sa Majesté a donc, sur cela, à consulter son cœur et à donner sa main à celle qu'il croira la mériter. »

Sous le règne de Pierre Ier, quelques colonels des Kosaks de la Petite-Russie se présentèrent à Saint-Pétersbourg pour demander le rétablissement de leurs priviléges. Pierre Ier les fit enfermer tant à Saint-Pétersbourg qu'à Reval, et établit un collége, composé de membres de la Grande-Russie, pour arranger les affaires du pays, à cause de ce que leur hettmann Skoropatzki ne pouvoit plus se mêler des affaires en raison de son âge avancé, jusqu'à ce qu'il viendroit à mourir et qu'on prendroit alors d'autres arrangemens. La mort arrivée, les Kosaks se présentèrent chez l'empereur Pierre II pour le prier de leur permettre de choisir un nouvel hettmann, en vertu de leurs priviléges. Pierre II, après avoir pris connoissance de la chose, leur accorda leur prière, renvoya tous ceux qu'on trouva encore enfermés depuis le tems de Pierre Ier, comblés de bienfaits et de présens, et leur recommanda pour cette place un de leur nation, nommé Daniel Apostol. Le jeune empereur voulut par là de nouveau s'assurer de la fidélité et de l'amour de ce peuple puissant, mais mécontent, qui avoit été noirci, aux yeux de Pierre Ier, par les cabales, les intrigues et la mauvaise volonté du prince Menzikoff, qui aima toujours préférer, à la voie de la justice et de la douceur, la force et la rigueur.

En vertu de cette marque de bonté de la part du nouvel empereur, le conseiller d'État Naoumoff, président du collége établi à Gluchow, fit annoncer par timbales et trompettes que les principaux de la nation s'assembleroient le 1er octobre 1727 pour choisir un nouveau hettmann. Il fit construire pour cet effet un échafaudage garni d'écar-

late devant l'église, sur la grande marche, où se transporta le secrétaire de M. Naoumoff, dans un carrosse à six chevaux, suivi de vingt-quatre soldats. Il porta en main le diplôme impérial rendu à cet effet. Un officier porta le bâton de commandement du hettmann sur un coussin de velours rouge; derrière celui-ci, un autre officier porta un drapeau que l'empereur envoya pour marque de l'investiture; un troisième enfin porta la queue de cheval et le grand cachet du pays. Le conseiller d'État Naoumoff ordonna au secrétaire, qui étoit sur l'échafaudage, de lire à haute voix le diplôme impérial, monta ensuite lui-même et dit à l'assemblée des Kosaks que Sa Majesté leur ayant laissé le choix libre d'un hettmann, elle espère qu'ils choisiront un tel homme qui aura la capacité et les mérites nécessaires pour cette charge. On ramassa ensuite les voix, qui se réunirent toutes dans la personne de Daniel Apostol, colonel de Mirgorod, recommandé par l'empereur. Naoumoff, après avoir vu le scrutin, demanda trois fois à toute l'assemblée si elle avoit choisi cet homme de bon gré, et si elle vouloit maintenir et se contenter de cette élection; lorsque toute l'assemblée répondit que oui, mais que ce même colonel, âgé de soixante-dix ans, voulut se débarrasser de cette charge à cause de son âge avancé, l'assemblée l'entoura et le conduisit par force pour prendre le bâton de commandement; les autres colonels le prirent sur les épaules et le portèrent ainsi sur l'échafaudage pour le montrer à l'assemblée, qui jeta ensuite les bonnets en l'air et cria: « Vive longtems Daniel Apostol, notre grand général! » On lui remit ensuite, sous une triple salve des canons et de la mousqueterie, les marques honorifiques de son emploi et on le conduisit à l'église où il prêta dans sa dignité foi et hommage à l'archevêque de Kief, qui avoit été constitué pour cela de la part de l'empereur; toute la cérémonie se finit par un sermon qu'un moine du couvent harangua en langue esclavonne[1].

[1] Daniel Apostol tire son origine d'une ancienne et bonne famille des

L'empereur Pierre II, lorsqu'on lui expliqua dans l'histoire politique que les étrangers ne jouissoient point en France du droit d'indigènes, et que ceux entre eux qui ne se feroient pas naturaliser laisseroient à leur mort tout au roi, quand même ils avoient des femmes et des enfans, en vertu du droit d'aubaine; Pierre II, attentif à cela, s'informa après des lois de son pays, et ordonna dès ce moment qu'on accorderoit à tous les étrangers le droit d'indigènes pour que cela ne les empêchât point de venir en Russie et d'y porter des emplois honorifiques tout comme ceux du pays. Le premier des étrangers qui fut revêtu de ce droit étoit le vice-chancelier comte Ostermann, qui en étoit fort charmé, parce qu'il avoit épousé une dame russe de la famille des Bréschnew, dont il avoit plusieurs héritiers.

Un autre objet important de son attention étoit le commerce. Il ordonna en conséquence que les paquebots qui passoient de Pétersbourg à Lubeck pour transporter des marchandises et des étrangers devoient être entretenus tout comme auparavant, que les étrangers qui viendroient

Catarres dans la Moldavie; ses ancêtres ont eu toujours dans cette principauté les premières places. Son père, Paul Apostol, s'est acquis une grande réputation dans la guerre, et a rendu beaucoup de services à la cour de Pologne, pour lesquels elle lui donna les grandes terres de Chomutay, en Ukraine. C'est lui qui signa, comme colonel de Mirgorod, les pactes de subjection à Perejaslavl, par lesquels les habitants de la petite Russie s'assujettirent de nouveau au zar de la Russie. Il mourut l'an 1678, et son fils et héritier unique étoit celui dont nous parlons. Il avoit déjà tant acquis de mérite pour sa patrie, qu'il étoit le concurrent du hettman Mazeppa lorsque celui-ci fut nommé hettman, ce qui fit une haine implacable entre ces deux maisons. Daniel rendit beaucoup de services au zar Pierre Ier. C'est lui qui chassa, sur ses ordres, le prince circassien, le sultan Mahmud, ravagea son pays, et le réconcilia ensuite avec le zar; c'est cette même raison qui le fit respecter auprès de l'empereur Pierre II. Il a eu deux fils, Paul et Pierre. Le premier est colonel et se maria, l'an 1717, avec la belle-sœur du prince de la Moldavie Cantacuzène; l'autre, Pierre, épousa une femme polonoise de la famille de Chraporiki; il vit comme ôtage, de la part des kosaks, à Saint-Pétersbourg, et est fort versé dans les langues, les mathématiques, la fortification et dans plusieurs autres sciences.

en Russie devoient y entrer sans passe-ports, et que ces paquebots payeroient à l'avenir seulement la troisième partie des frais de la douane qu'ils payoient auparavant.

Le tarif de l'année 1724, contre lequel les négocians avoient porté des plaintes réitérées, fut changé, après en avoir trouvé les plaintes fondées, de la manière suivante :

« 1. On ne payera à l'avenir que cinq pour cent pour l'exportation du chanvre, au lieu d'en avoir payé autrefois vingt-sept et demi pour cent.

« 2. L'entrée de l'eau-de-vie de France sera permise à l'avenir en payant deux écus d'ancrage.

« 3. Les modes payeront à l'avenir, au lieu de dix écus, cinq; on en exempte cependant les services de table et les instrumens de mathématique.

« 4. Les capitaines des vaisseaux étrangers auront dorénavant la liberté de faire les déclarations de leurs marchandises dans leur langage.

« 5. Ils auront la liberté de déposer leurs marchandises à Saint-Pétersbourg ou à Cronstadt et

« 6. De faire leurs déclarations à la douane pour qu'on ne les arrête point sans raison.

« 7. Chacun aura la liberté de trafiquer avec du tabac de dehors, d'en planter et d'en établir des fabriques. On ne payera à l'avenir qu'un demi-kopek de frais de la douane pour la livre de tabac et un kopek pour celui qui passera pour Astracan et pour la Sibérie.

« 8. Celui qui découvrira des mines d'or, d'argent et de tout autre métal au delà de Tobolsk en sera le propriétaire sans en demander autre permission; il aura le droit d'y établir des forges et ne payera point, pendant les dix premières années, les dix pour cent à la couronne[1]. Chacun aura pareillement la liberté de chercher des pierreries et de les vendre, sans en payer le moindre droit à l'empereur.

[1] Ce droit a depuis considérablement augmenté, et nuit encore aujourd'hui à l'exploitation d'inépuisables richesses.

« 9. Les caravanes qui passeront la Boucharie payeront les frais ordinaires pour leurs marchandises à la douane, mais ils n'en payeront aucun pour l'or, l'argent et les pierreries qu'ils font entrer dans le royaume, aussi bien que pour les marchandises qu'ils feront sortir de la Russie, fabriquées dans le pays.

« 10. Chacun aura la liberté de faire venir de la Sibérie et du gouvernement d'Archangel autant de talc transparent qu'il lui plaira. A sa vente en grand il payera dix pour cent, et en détail cinq pour cent du rouble.

« 11. Pour agrandir le commerce de la ville de Novgorod et du lac de Ladoga, chacun se servira des bâtimens défendus jusqu'ici pour transporter du foin, des fruits, du vin, du vinaigre, des vases de bois et de pierre à Saint-Pétersbourg, sans qu'on visite les bâtimens.

« 12. S'il arrive que les négocians portent des plaintes dans les chancelleries l'un contre l'autre, on ne prendra, au lieu des redevances qu'on a pris jusqu'ici, que dix kopeks par rouble, et, en cas qu'ils s'accommodent, les vingt-cinq kopeks stipulés et ordonnés antérieurement.

« 13. La taxe mise sur le beurre de l'étranger cessera, en sorte qu'il ne payera à l'avenir que trois pour cent.

« 14. Les contrebandiers seront punis à la rigueur des lois.

« 15. On fera à l'avenir du papier timbré beaucoup plus fin que jusqu'ici, pour que les négocians puissent s'en servir pour leurs lettres de change et pour épargner le port des lettres.

« 16. Les négocians du pays et ceux du dehors qui ont beaucoup souffert dernièrement dans le grand incendie sur la Newa ne doivent payer que la moitié des frais de la douane pour les marchandises qu'ils exportent, jusqu'à leur indemnisation complète.

« 17. Les marchandises de Nuremberg et de toute sorte de liqueurs dans des boîtes ne payeront aucun frais de la douane. »

A la suite du numéro 16, il faut remarquer que le jeune empereur, après avoir demandé si les gens qui ont souffert dans l'incendie dernier sont en état de payer la capitation, sur la réponse « pas trop bien, » il ordonna qu'on ne leur accorde pas seulement ce qui est stipulé au numéro 16, mais de leur relâcher la capitation et de leur rembourser la troisième partie de leur perte, du trésor impérial.

Ce qui occupoit le plus le jeune empereur, c'étoit d'avoir une connoissance complète de tous ses sujets, principalement des Livoniens et des Esthoniens, et l'empereur se donna toute la peine imaginable pour donner l'ancien lustre à ces belles et riches provinces qui avoient tant souffert dans les dernières guerres par ce fléau et par un plus fort encore, la peste ; aussi contribua-t-il beaucoup pour la reconstruction de la ville de Dorpat, entièrement ruinée et désolée dans la dernière guerre.

Les affaires de l'Orient prirent, sous le règne de l'empereur, une toute autre face. A la mort de l'impératrice Catherine, le sultan Eschref avoit eu le bonheur de remporter une victoire signalée sur les troupes des Turcs ; peu après cette bataille il eut le bonheur de faire prisonnier encore vingt-deux mille janissaires et spahis, et les entreprises de la Porte alloient bien mal ; tout ceci mérita l'attention du jeune empereur, d'autant plus que les Turcs le caressoient beaucoup, et sous la forme d'une amitié feinte forcèrent à la fin Eschref, qui se doutoit toujours d'une liaison plus étroite entre les Turcs et les Russes qui pourroit lui devenir fort dangereuse, de faire une paix fort profitable avec la Porte, ce qui força le jeune empereur à être attentif que les frontières de la Russie vers l'Orient soient bien garnies pour conserver ses conquêtes autour de la mer Caspienne des Persans, et la Géorgie des Turcs.

Le 20 janvier 1728, le jeune empereur entreprit son voyage pour Moscou, pour s'y faire couronner. Ce voyage étoit d'autant plus agréable au jeune empereur, qu'il n'avoit pas pu obtenir la permission sous les règnes précédens de

voir la capitale de la Russie, et personne de ses fidèles sujets de ces environs ne l'avoient encore vu quoiqu'ils l'aimassent singulièrement; la joie de ses sujets qu'ils firent voir en le voyant redoubloit la sienne. |La ville qui se signaloit le plus à son passage ètoit la ville de Novgorod. Elle avoit fait dresser un arc triomphal devant la porte de la ville, sous lequel s'assemblèrent cent jeunes gens habillés en habits blancs avec des écharpes rouges, dont trois portoient des drapeaux, dont l'un ressembloit à celui dont l'empereur Constantin le Grand se servit dans la guerre, qui avoit le chiffre de notre Sauveur. A l'arrivée de l'empereur, deux de ces jeunes gens prononcèrent un discours, l'un en latin et l'autre en russe, que voici :

« Très-puissant empereur,

« Cette ancienne et grande ville, autrefois la résidence de vos illustres aïeux, vous envoie ses enfans pour se prosterner à vos pieds, et pour témoigner à Sa Majesté la situation intérieure de notre cœur, qui n'est enflammé que de fidélité, d'amour et d'obéissance. Elle souhaite à Sa Majesté toute sorte de félicité et à elle l'amour et la puissante protection de Votre Majesté. Le Roi des rois laisse régner longtems Sa Majesté; voilà la grâce que le clergé et le peuple de cette ville demandera à Dieu dans des prières ferventes. »

Dans le feu d'artifice, vers le soir, on voyoit les mots : « Dieu l'a fait! » et dans l'illumination de la porte de la ville on observoit le roi Salomon avec les mots : « Salomon ètoit assis sur le trône de son père David. »

Pendant tout ce voyage, l'empereur portoit toujours la belle épée dont Pierre I[er] lui avoit fait présent, qu'il estimoit beaucoup. A son départ de Novgorod, lorsque l'archevêque lui donna la bénédiction, il lui dit qu'il faisoit son voyage avec deux grands soutiens, sous l'appui desquels l'église et son peuple vivroient probablement sains et saufs :

l'un, et le principal appui, demeuroit au ciel, et par la grâce de ceci il portoit l'autre à son côté.

Le 29 janvier il arriva à Moscou, et y entra avec toute la magnificence et l'acclamation de tous ses sujets. A son arrivée, il fit une visite à sa grand'mère, la zarinne Eudoxie Federowna Lapouchin, à laquelle il avoit donné la liberté; il lui promit qu'outre les appointemens qu'il lui avoit déjà accordés, il lui donneroit tout ce qui pourroit la soulager et rendre sa vie agréable; mais elle lui déclara que, comblée et sensible des bontés de Sa Majesté, elle préféroit finir ses jours, hors du grand monde qui lui déplaisoit, dans une retraite tranquille et dans l'exercice de la piété.

Le 7 mars se fit son couronnement à Moscou, de la même manière comme nous l'avons détaillé plus haut. A ce jour-là il donna la liberté à tous ceux qui étoient en prison dans toute la Russie. Le vice-chancelier comte Ostermann, comme grand gouverneur de l'empereur, étoit partout avec lui dans son carrosse, et le premier partout pour l'instruire de ce qu'il avoit à faire. La médaille que l'empereur fit frapper à cette occasion représentoit, d'un côté, les marques impériales sur un autel avec l'inscription : *La joie du peuple;* de l'autre côté la couronne impériale avec les mots : *Pierre II, empereur et autocrateur de toutes les Russies.*

Quelques jours après le couronnement de l'empereur, on trouva à Moscou, à la porte nommée Spaskienne en forme de lettre, un papier cacheté, dont l'adresse annonçoit la révélation d'intéressantes affaires d'État; mais, après l'avoir lu, on trouva que ce n'étoit qu'une défense en faveur du prince Menzikoff, et des accusations graves contre tous les ministres d'État en place. Cette lettre fit que l'empereur publia l'ordonnance suivante :

« Nous Pierre II, faisons savoir qu'on a trouvé, le 4 avril, une lettre à la porte nommé Spaskienne, dont le contenu est futile, faux et malicieux, pour justifier la méchante con-

duite du prince Menzikoff qui, par rapport à ses méchancetés et forfaits commis envers nous, nos sujets et notre empire, avoit mérité la mort, mais que nous avons envoyé seulement en exil par une clémence spéciale. Comme on peut deviner aisément de ladite lettre qu'elle a été composée avec la connoissance ou par l'instigation dudit prince, et qu'il est nécessaire de rompre le cours d'un complot pareil, nous déclarons par ces présentes, que si l'auteur de cette lettre découvrira son nom et celui de ces complices, il pourra s'assurer, non-seulement de sa grâce et d'un présent considérable, ainsi que celui qui nous découvrira l'auteur, comme au contraire celui qui aura connoissance de tout cela et recélera tout après en avoir été convaincu, doit être puni comme un ennemi de notre empire.

« Donné à Moscou, ce 7 avril 1728.

« PIERRE. »

Il y avoit à croire que cette lettre n'avoit pas justement été conçue par un trop grand ami de Menzikoff, mais par quelques-uns qui envioient la grâce que le jeune empereur portoit pour tous les étrangers en place qui étoient dans ses services, et qui étoient absolument nécessaires à la Russie, puisque les Russes eux-mêmes n'avoient pas encore tant de connoissance, aussi bien dans les affaires d'État, que dans la marine et dans le militaire, et que principalement ces derniers auroient été dans un mauvais état sans la quantité de généraux et officiers étrangers, et les marins anglois et hollandois qui contribuoient par leur connoissance à leur perfection. Ce mécontentement s'augmentant de jour en jour, et principalement à cause de la naturalisation accordée aux étrangers, de sorte que l'empereur lui-même, qui en avoit entendu murmurer, se vit obligé de dire une fois à son conseil : « Messieurs, l'esprit de désobéissance et de révolte s'est enraciné tellement dans les âmes de quelques-uns de mes sujets, qu'il paroît presque impossible de les gouverner avec bonté et avec douceur, je serai

donc forcé, à l'exemple de mon grand-père, de mettre des freins dans les bouches de ces têtes échauffées, pour leur apprendre que le grand principe d'un souverain est moins l'art de la guerre ou la valeur que l'autorité. »

Pendant son séjour à Moscou, il visita le tombeau du zar Iwan Basilowitsch, avec ses deux fils qui sont à côté de lui, et admira, comme Pierre I[er], ce héros dans son tombeau qui osa le premier attaquer le clergé et les coutumes des Russes pour tâcher de tirer son peuple de l'ignorance et pour introduire les arts et les sciences chez lui. Ensuite, pour avoir une idée de l'ancienne façon de gouverner la Russie, il se fit donner une connoissance complète des anciennes chancelleries établies pour arranger et terminer les affaires quelconques de la Russie. On y compte vingt-trois de ces chancelleries que Pierre I[er] a rédigées dans une meilleure forme et soumises généralement au sénat. Voici leurs noms et leurs fonctions :

1. Posolskoy Prikas ou la chancellerie des ambassadeurs. On y traitoit autrefois les affaires d'État; aujourd'hui elle est destinée pour celles des négocians étrangers.

2. Rosrœdnoy Prikas, la chancellerie de la noblesse et des provinces, destinée pour les différens entre la noblesse et pour terminer les différens sur les frontières de leurs terres.

3. Pomestnoy Prikas, la chancellerie des fiefs, où se donnoit la confirmation de toutes les terres mises en vente, de laquelle les zars tiroient quelques pour cent.

4. Casanskoy Prikas, la chancellerie pour les affaires du royaume de Casan.

5. Sibirskoy Prikas ou la chancellerie du royaume de Sibérie, dans laquelle, outre les affaires ordinaires de ce royaume, se fait le compte de pelleteries que l'on reçoit et que l'on débite.

6. Dworzowoy Prikas, la chancellerie qui a sous main les affaires de la cour et celles des officiers de la cour.

7. Inosemskoy Prikas, la chancellerie de la guerre pour les affaires des officiers et soldats étrangers.

8. Kaisarskoy Prikas, la chancellerie de la guerre pour tout le militaire du pays.

9. Bolschoy Prikas, la chancellerie en chef pour les affaires de la douane, pour le poids et la mesure.

10. Sudnoi Wolodimerskoy Prikas, la chancellerie ou le conseil aulique en chef, qui juge les affaires personnelles de la première noblesse.

11. Sudnoi Moskovskoy Prikas, chancellerie pour les affaires de la moyenne noblesse.

12. Rosboinoy Prikas ou la chancellerie des meurtres, qui a les affaires criminelles.

13. Puschkarskoy Prikas ou chancellerie de l'artillerie.

14. Ischelobitnoy Prikas, qui rend justice sur tous les employés dans les différentes chancelleries.

15. Semskoy Prikas, chargée des différens du menu peuple.

16. Jämskoy Prikas, chargée des postes et des passeports.

17. Choloppoy Prikas, la chancellerie pour les esclaves; on y expédie les instrumens par rapport à l'esclavage.

18. Blischkasnoy Prikas, la grande trésorerie de la cour; on y garde les bijoux appartenant à la cour et le surplus des revenus de l'empire.

19. Kasennoy Prikas, la chancellerie du commerce; toutes les affaires des négocians s'y traitent.

20. Monastirskoy Prikas, la chancellerie pour les affaires civiles entre les moines, les prêtres et le reste du clergé.

21. Kamenoy Prikas, la chancellerie des bâtiments pour les maçons et les charpentiers.

22. Novgorodskoy Ischetevert, la chancellerie pour la recette des villes de grande et petite Novgorod et pour les différens parmi les habitans de ces villes.

23. Halizkoy Wolodimirskoy Prikas, chancellerie pareille pour les villes de Halitsch et de Wolodimer.

24. Nowaja Ischetural; cette chancellerie reçoit l'argent de tous les cabarets du pays, et a soin d'approvisionner tout le pays avec les boissons ordinaires.

25. Solotaja Almasnoy Prikas, chargée d'examiner les pierres fines et les ouvrages en or et en argent.

26. Ruschiannoy Prikas, le grand arsenal chargé des fusils et des munitions pour l'armée.

27. Apothekarskoy Prikas, la chancellerie chargée des apothicaireries, des médecins et des chirurgiens.

28. Jamoschnoy Prikas, la douane de Moscou.

29. Sborn dezœtti Dengi Prikas, la chancellerie en chef chargée des impositions pour la guerre.

30. Costromskoy Prikas, chargée des revenus de Costroma et de Jaroslav.

31. Ustiuschkoy Prikas, la chancellerie chargée des revenus des provinces Ustiug et de Colmogorod.

32. Sisknoy Prikas, chargée de toutes les affaires sur lesquelles les autres chancelleries n'ont point de compétence.

Outre le nombre de ces Prikas il y en avoit encore trois qui regardent le clergé :

1. Rosrad, dans laquelle se trouve la registrature des églises et les archives.

2. Sudnoy ou le consistoire du clergé.

3. Kasennoy ou la chancellerie destinée pour les revenus quelconques du clergé en Russie.

Le jeune empereur, après avoir pris connoissance de toutes ces chancelleries, alla enfin voir encore le tombeau du fameux baron Le Fort. « La reconnoissance m'y mène, dit-il à sa cour, car c'est à ce grand homme auquel la Russie sera toujours redevable de sa prospérité. » Il admira la longue épitaphe qu'on avoit mise quelques années auparavant sur son tombeau. La voici :

SISTE VIATOR GRADUM
HIC JACET
FRANCISCUS JACOBUS LE FORT
GENEVENSIS
QUI
IN AULA CULMINE LUBRICO

FORTITER STETIT.
ET CUI
NOVITAS FAMILIÆ
PEREGRINITAS PATRIÆ
DIVERSITAS RELIGIONIS.
HAUD OBSTITIT
QUO MINUS
VIRTUTE DUCE
PRUDENTIA COMITE
AD MULTIPLICES ENITERETUR IN
RUSSIA HONORES,
AC EVADERET
SACRÆ ZAREÆ MAJESTATIS
ARCHITHALASSUS;
PRÆFECTUS MILITIÆ GENERALIS
GUBERNATOR NOVOGARDIÆ
OMNIUMQUE CONSILIORUM ARBITER
UT TOGA, SIC SAGO
INCLUTUS
IN PACE ET BELLO MAGNUS;
DOMO ZOPYRUS
FORIS CYNÆAS,
UBIQUE MŒCENATIS GLORIAM
ADEPTUS EST,
DUM
OMNIA FELICITER GESTA
AD DOMINUM
UT MINISTER
RETULIT.
EXTRA INVIDIAM
NEC EXTRA GLORIAM
FUIT.
QUAM
SIMPLICI VIRTUTE MERUIT,
DISSIMULATIONE AUXIT.
PRINCIPI

FUIT
FAMILIARIS ET ASSIDUUS
NON GRAVIS TAMEN
NEQUE ULLO ASSIDUITATIS FASTIDIO.
HUIC ENIM UNI ILLI MAXIME
INDULSIT;
NEQUE EUM SECUS DILEXIT
AC ALEXANDER HEPHŒSTIONEM.
QUICQUID
RUSSOS
RECTE, COMITER, FORTITER,
FACERE
FACIENDO DOCUIT,
NON EST OBSCURUM
NEQUE OBLIVIONI TRADITUM
SED MANET
IN ANIMIS HOMINUM;
IN ÆTERNITATE TEMPORUM;
IN FAMA RERUM.
ITAQUE
HUJUS NOMEN ET LAUDES
SEMPER MANEBUNT.
OBIIT D. II. MARTII ET O. R.
MDCXCIX
IN VERO CAVE
VIATOR.
NE CALCES HOC SAXUM;
LACRYMIS
ENIM
MAXIMI PRINCIPIS
EST
IRRIGATUM
ABI.

Le comte Sawa de Ragusa, qui avoit été envoyé en Chine en qualité d'ambassadeur de la Russie, envoya un détail de

ses négociations dans cette cour, qui arriva au mois d'avril à Moscou; il y joignit les moyens nécessaires pour donner plus de vigueur et de consistance au commerce russe avec la Chine. La première chose qu'il conseilla étoit que, comme la ville de Selenginskoj étoit située dans un endroit fort bas, humide et marécageux, et qu'elle servoit pourtant d'entrepôt aux caravanes russes qui alloient et retournoient de la Chine pour y apporter les marchandises, qui se gâtoient fort souvent par les fréquentes inondations, il conseilla de bâtir une nouvelle ville à une lieue de là sur une hauteur qui seroit à l'abri des inondations, et qui serviroit alors d'un bon entrepôt pour les marchandises; il marqua pareillement qu'il en avoit prévenu les ministres de la Chine, qui paroissoient assez disposés à cela. A la fin, il marqua que, comme l'empereur étoit content de cette frontière proposée, il espéroit mettre bientôt la dernière main au traité de commerce à faire avec l'empire de la Chine. Le jeune empereur, après avoir réfléchi sur tout ceci avec son conseil, trouva bon d'envoyer quelques ingénieurs de Moscou dans ces environs pour y mettre les fondations de cette nouvelle ville, à laquelle on donneroit le nom de nouvelle Selenginskoj; on leur enjoignit en même tems d'y établir des rues fort larges pour que les incendies qui pourroient exister ne la détruisent point. Au reste, on donna avis de tout cela à l'ambassadeur, et les ordres nécessaires pour presser la rédaction du traité de commerce avec la Russie. Pierre I[er] s'étant donné une peine imaginable pour rendre praticable la plus grande partie des chemins de son empire qui étoient jusqu'alors presque impraticables, prenant pour cela le modèle de la Suède, qui, nonobstant les hautes montagnes et les marais dont le pays est rempli, est un royaume qui a les meilleurs chemins, y entretint trois années un exprès qu'il y avoit envoyé pour faire des observations en tous genres pour les imiter alors en Russie, parvint à la fin de les imiter si bien, que les chemins de la Russie sont les plus beaux avec ceux de la Suède dans tout l'univers; mais comme on avoit négligé

depuis quelques années l'entretien de ces mêmes chemins, le nouvel empereur, avec son conseil, en ordonna la réparation et en même tems un nouveau chemin de Pétersbourg à Olonez par Moscou; il y enjoignit de même d'avoir tout le soin imaginable de dégarnir le pays de la quantité prodigieuse de rosboiniks ou de voleurs des grands chemins dont les forêts touffues étoient remplies, et qu'on n'avoit pas encore pu détruire entièrement malgré tous les soins et précautions qu'on y avoit employés.

Le grand-maître d'artillerie, M. de Bruce, venant à mourir, l'empereur le remplaça par le général-major de Günther, Danzicois de nation. Il vaut la peine de donner un petit tableau de M. de Bruce. Il tire son origine d'une très-bonne et très-ancienne famille écossoise, dans laquelle on rencontre plusieurs rois de l'Écosse, principalement le fameux Robert Bruce, ou comme Buchanane le nomme en latin Robertus Brussius. Les ancêtres de notre grand-maître d'artillerie quittèrent leur patrie du tems de Cromwell et s'établirent en Russie. Son père fut colonel en Russie et étoit douze ans avec son régiment à Pleskov; le zar l'avança peu de jours avant sa mort au grade de général-major. Il laissa à sa mort deux fils, l'un monta à la charge de général-lieutenant et fut nommé commandant de Saint-Pétersbourg; il mourut l'an 1720. L'autre, duquel il s'agit ici, étoit un homme fort sage et laborieux; le zar le nomma, à cause de ses grands services, de ses grands mérites et de son expérience dans l'artillerie et la mathématique, gouverneur de Novgorod et président de la chancellerie des bombardiers. L'an 1701, il eut ordre de s'emparer à la hâte de la ville de Narva; mais comme les régimens et l'artillerie nécessaire, postée par-ci par-là, le suivoit très-lentement, son entreprise échoua. Les généraux russes, ses ennemis, qui n'aimoient point les étrangers, employèrent tout leur savoir-faire auprès du zar pour le faire tomber dans sa disgrâce par rapport à ce coup manqué; mais, à son arrivée, il se défendit si bien et se lava tellement,

que le zar ne le confirma pas seulement dans sa charge, mais qu'il le nomma peu après son grand-maître d'artillerie. Il mérita aussi par la suite tellement la confiance du zar, qu'il le préféra à tous les autres pour l'envoyer aux traités d'Aland et à la rédaction de la paix avec les Suédois à Nystadt avec le comte Ostermann. C'étoit lui que le zar consultoit en tout ce qui regarde les sciences, et il le chargea aussi de sa correspondance avec le fameux Leibniz, auquel il avoit accordé une pension de mille roubles par an, pour développer la véritable origine de la nation russe, recherche qui échoua par la mort prématurée de ce fameux homme de lettres.

Le général comte de Münnich, s'occupant sans relâche à la construction du canal de Ladoga, y réussit si bien, qu'il ouvrit le 12 juin la navigation sur ce canal, en présence du comte de Wratislav, ambassadeur de l'empereur romain, qui passa à Moscou.

A Saint-Pétersbourg, on travailla continuellement au bord de la Newa, pour se mettre à couvert pour l'avenir des inondations; ce travail avoit déjà coûté quatre fois quatre cents mille roubles, et il occupa journellement trois mille soldats.

Le comte Wratislav, réussit en qualité d'ambassadeur de la cour de Vienne, que le vif-argent, dont on avoit besoin dans les mines de Sibérie, entrât dorénavant en Russie avec plusieurs autres marchandises venant des pays de l'empereur d'Allemagne, sans en payer aucun frais à la douane.

Le duc de Liria, ministre du roi d'Espagne à la cour de Russie, obtint la permission d'acheter plusieurs vaisseaux russes, et les fréta avec un grand nombre de munitions de guerre pour l'Espagne.

La Porte se refusant de laisser passer à l'avenir les vaisseaux marchands russes, venant du Don dans la mer Noire, sans qu'on payât les frais de la douane que les Russes payèrent autrefois auprès de la ville d'Azoff, l'empereur et son conseil envoyèrent ordre au ministre russe, résidant à

Constantinople de faire là-dessus des remontrances vives et menaçantes au grand vizir.

Plusieurs gentilshommes de la Livonie se refusant à payer certaines redevances de leurs terres à la couronne et étendant trop leur pouvoir sur leurs serfs, l'empereur et son conseil nommèrent des commissaires, chargés de prendre connoissance des redevances de terres de la Livonie et de leur pouvoir sur leurs paysans, et d'en dresser ensuite un règlement. L'empereur et son conseil regardèrent ceci d'autant plus nécessaire, qu'on avoit adopté la maxime à la cour de rendre le sort le plus supportable aux pays nouvellement conquis, pour gagner la confiance des sujets, et pour faire fleurir ces pays, que des exactions rebuteroient et aigriroient. Il suivit en cela les traces de son grand-père, qui avoit ce principe toujours devant les yeux.

Une compagnie de négocians russes présentèrent un Mémoire à l'empereur propre à faire fleurir le commerce de la Russie. Ils demandèrent à l'empereur de leur donner, à l'exclusion de tous les négocians étrangers, un octroi en vertu duquel personne n'aura la liberté de faire venir des marchandises en Russie et de les y débiter à moins qu'ils ne payassent le double des frais de la douane, que leur compagnie seule. La compagnie s'engagea pour cela d'établir, dans différentes villes de la Russie, des manufactures de toute espèce, et de faire creuser à leurs frais un canal depuis la mer Caspienne jusqu'à Archangel. Cette dernière proposition fut beaucoup goûtée, en ce que c'étoit l'ancien projet du baron Schafiroff. L'empereur, qui ne voulut point prononcer dans cette affaire de conséquence, envoya le Mémoire au collége de commerce pour l'examiner mûrement.

Les Kosaks, mécontents de plusieurs innovations qu'on avoit introduites chez eux, faisoient plusieurs tentatives pour s'en défaire; l'empereur et le conseil, qui craignirent les suites qui pourroient en résulter, donnèrent ordre au général Weisbach et à ses troupes, de faire taire les mutins et d'engager le corps des Kosaks à envoyer des députés à

Moscou pour demander pardon. Le hettmann Daniel Apostol, fort considéré en Russie, étoit du nombre et raccommoda les différens; on les assura de nouveau de la grâce et de la protection de l'empereur, à condition qu'ils envoyent, outre les otages qu'ils avoient laissés en Russie, plusieurs de leurs propres fils à Moscou, pour servir de gages de leur fidélité. Par considération pour ce hettmann, l'empereur fit présent à son fils Pierre du régiment kosak de Luben, de six mille hommes.

La Russie fut de nouveau menacée d'un grand malheur, en ce qu'au mois d'août le jeune empereur tomba dangereusement malade et eut la fièvre chaude à Moscou. Ce désastre causa une consternation générale, non-seulement à Moscou, mais dans toute la Russie; chacun laissa ses occupations et son travail, tout comme on fit autrefois à Rome quand il y avoit un orage dans l'air, empressé d'avoir des nouvelles de la santé de l'empereur. Le bon Dieu exauça enfin les prières de ses fidèles sujets et le rendit à sa patrie. Cette maladie, qui provenoit des trop grandes fatigues et mouvements que l'empereur se donna à la chasse, pour laquelle son favori et son premier chambellan, Jean Dolgoruky, lui fit avoir une passion démesurée, fit murmurer le peuple, qui témoignoit hautement son mécontentement de ce que le jeune empereur se livroit trop à ses favoris et à des exercices nuisibles à son corps et à sa santé. Pierre II, s'étant remis de sa maladie, s'occupa avec son conseil des affaires de l'Orient. Schach Tachmasib, qui étoit toujours fuyard, envoya d'un côté de nouveau un ambassadeur à Moscou pour remédier à ses affaires délabrées et pour demander une forte assistance. De l'autre côté, l'empereur romain fit faire les représentations les plus pressantes à la Porte pour la déterminer à abandonner le parti du sultan Eschref et de soutenir celui de Tachmasib dévoué à la Russie. Ces représentations eurent l'effet que le grand-vizir pensa à la fin sérieusement à faire la paix et à entamer le règlement des frontières, invitant l'ambassadeur russe Ru-

manzoff à Tiflis pour le commencer. Mais à peine se réunit-on sur ce point, qu'un nouvel usurpateur reparut en Perse, un frère de Miriweis, qui crut avoir reçu en héritage le royaume de Perse de son frère; il étoit avec ses troupes à Casbin, et ravagea tout le pays à l'exemple du sultan Eschref, qui évita soigneusement de faire du tort à l'armée russe; il fit punir sévèrement le chan Wekil de Casbin par rapport à l'action entreprise avec les Russes, signifiant en outre au général Lewascheff qu'il n'en avoit aucune part, et qu'il céderoit volontiers aux Russes tout le Daghestan, à condition qu'ils abandonnent le parti du schach Tachmasib. Ce témoignage pacifique du sultan Eschref fit que l'empereur, avec son conseil, y donna beaucoup d'attention, et comme la Russie étoit lasse de cette guerre en ce qu'elle avoit coûté et coûtoit toujours une infinité de troupes qui, ni accoutumées au climat ni aux vivres de ce pays, périssoient en grande partie, et puisqu'une grande partie du conseil étoit de l'avis que toute cette guerre n'avanceroit en rien ni le commerce ni le véritable bonheur de la Russie, on y prit la résolution d'envoyer l'instruction nécessaire avec un plein pouvoir au général Lewascheff pour faire une trêve et pour se transporter ensuite dans un bourg nommé Niaschtsche, dans la province de Ghilan, afin d'y entamer les négociations de la paix avec les plénipotentiaires du sultan Eschref. Le général Lewascheff le fit, et fut assez heureux de conserver toutes les conquêtes à la Russie faites sur la Perse, ce qui fit un surcroît considérable de la puissance de l'empereur Pierre II. Nous insérerons le traité de paix, puisqu'il fait une partie intéressante de l'histoire de cet empereur, et puisqu'il sert de base à l'amitié et aux traités entretenus jusqu'à ce moment avec le sultan Eschref et son successeur Kali Chan.

« Au nom du Très-Haut tout-puissant et miséricordieux s'est fait le traité suivant :

« Sa Majesté Pierre II, autocrateur de toute la Russie, etc.,

a eu le plaisir de voir cesser les troubles des environs de la mer Caspienne, sur les frontières du maître heureusement régnant en Perse, d'Ispahan, et plusieurs autres pays, etc., par la volonté de Dieu, par une trêve conclue auparavant et par le présent traité d'amitié entre les deux cours respectives, règnes, pays et sujets, pour le salut commun de tous, qui doit être vrai, sûr, constant et éternel, arrêté par leurs plénipotentiaires, savoir : De la part de Sa Majesté Pierre II, autocrateur de toute la Russie, etc., son général en chef, gouverneur des provinces situées près de la mer Caspienne, à Darimars, Son Excellence M. Basile Lewascheff, lieutenant général, chevalier de l'ordre de Saint-Alexandre Nevsky, et de la part du souverain d'Ispahan et de plusieurs autres pays, etc., le très-respectable gouverneur de l'armée Sapasalar Muhamed Saidal Chan Begliar Begié et par les respectables seigneurs Musteff Fiel Chapa Mirsa Muhamed Ismail, Amar Saltan et Chadschi Ibrahim. Les points convenus de ce traité d'amitié sont les suivants :

« Article 1er. Les deux royaumes devront rester en possession éternelle des pays, villes et dépendances qu'ils ont obtenus tant par l'ancien règlement de commerce que par le nouveau, comme cela se trouvera plus amplement détaillé dans le troisième article.

« Art. 2. Sa Majesté Russienne, portée par son ancienne amitié pour la Perse, laissera dans sa possession les provinces d'Astrabat et de Misanderan avec cette constante réserve cependant que lesdites provinces ne seront données à aucune autre puissance, autrement lesdites provinces avec toutes leurs appartenances retomberont à Sa Majesté Russienne pour toujours, ces présens traités étant dans ces cas regardés comme non avenus.

« Art. 3. On réglera les limites entre les deux empires, provinces et villes avec toutes leurs dépendances, en sorte que tout l'intérieur du pays à l'occident de Derbent jusqu'à la rivière Kuri et l'embouchure de la rivière Araxa devra, moyennant ces règlements faits avec la Porte, rester incor-

poré à perpétuité aux États de Russie, ainsi que les provinces principales aussi bien que les petits districts qui en dépendent et les provinces montagneuses qui aboutissent à la mer, ainsi que les districts de Musulsk de Schafft et de Kutum avec tout le Darimars, suivant les anciens règlemens des provinces; c'est là que doit se faire par un nouveau règlement de province à l'ancienne manière le partage entre les deux parties, dont chacune sera sensée être contente et ne pouvoir en revenir par la suite. La limite passera à l'extrémité de ces provinces, et en tournant par Schafft viendra aboutir sur la grand'route qui mène de Ghilan à Kasbin, à côté de laquelle se trouve Ragdarchana, entre Kutuma et Seitun-Rutbara; ce Ragdarchana restera pareillement sous la domination russienne; mais pour avoir une frontière mieux déterminée, la limite devra tomber justement sur la rencontre des frontières de Samamsk d'Eschkuarsk et de Temischansk et où l'on vient quand on passe de Nuglebar et Ragdarchana à la rivière Sebdura; de là elle traversera les montagnes par le district de Dalimansk, autour de la montagne de Maklasch, par Sardab, et tout droit sur les montagnes aux trois susdites frontières; et dans l'endroit même où ces frontières se rencontrent, on commencera à tirer une ligne droite par le district d'Eschkuarsk que l'on continuera jusqu'à la frontière Tenikabunsk, tout ce qui sera sur cette ligne, dans l'une ou dans l'autre partage de chacun de ces États, doit leur rester à perpétuité. De la même manière le règlement des frontières subsistera à l'occident de Derbent, à l'embouchure de la rivière Araxa, en vertu duquel la cour de Russie restera en possession de toutes les provinces et de ses dépendances qui sont à main gauche jusqu'à la mer, de l'embouchure de la rivière Araxa jusqu'à la province de Kutum et de plusieurs autres ci-dessus nommées suivant l'ancien règlement des frontières, la limite de là tournant le grand chemin ci-dessus nommé qui mène à Ghilan, à Kasbin, entre Kutuma et Seitun-Rudbar jusqu'à Nuglebar et Ragdarchana, enfin jusqu'à Sardab et de là jusqu'à l'endroit

où se rencontrent les trois frontières, et enfin sur la frontière de Tenikabunsk jusqu'à la mer. Tout ce qui est à la main droite de ces provinces, villes et districts que le souverain d'Ispahan possède et autres lieux devront lui rester, et ses sujets ne devront point s'arroger quelque chose des endroits susdits jusqu'à l'entière ratification de cette paix.

« Art. 4. Les ambassadeurs et autres personnes envoyés aux deux cours devront, selon l'ancienne coutume, après toutefois qu'on aura donné les notifications de leur passage, être reçues par les gouverneurs des frontières avec toute l'attention possible, entretenus convenablement de la même manière et reconduits lorsqu'ils auront fini leurs affaires.

« Art. 5. Les lettres d'amitié devront être pourvues par les deux cours respectives des titres dont on se sert actuellement. Si par hasard chacune des deux puissances vouloit mettre dans ses titres leurs provinces qui lui sont échues, cela se fera sans aucune contradiction, mais aucune n'aura le droit d'employer les titres des provinces qui sont échues à l'autre puissance, ni de leur armoirie, ni même s'aviser d'y faire battre monnoie.

« Art. 6. Les disputes qui s'élèveront sur les frontières entre les deux nations, de quelque espèce qu'elles soient, seront jugées par les gouverneurs dans les places frontières avec tout le soin possible pour entretenir la paix et l'amitié, pour que la concorde entre les cours respectives subsiste et que les sujets vivent tranquillement; c'est ce que les habitans des frontières observeront rigoureusement.

« Art. 7. S'il arrivoit que quelqu'un se sauvoit d'un empire dans l'autre, qui que ce puisse être, il sera livré, avec sa famille et biens, à son seigneur, et aucune des deux cours ne le soutiendra ni protégera.

« Art. 8. Pour l'avantage des deux nations, le commerce entre les deux cours et les pays à elles appartenans, sujets et habitans, sera établi par mer et par terre, et il sera permis de faire entrer toutes sortes de marchandises sans gêne, moyennant le payement ordinaire des frais de douane suivant

les droits qui étoient autrefois en usage. Il sera permis aux Russes de trafiquer dans toute la Perse, et, comme ils sont obligés de s'y arrêter, ils auront la liberté de se bâtir partout des carawan-sarais, des maisons pour y garder et emballer leurs marchandises, et des boutiques; d'aller avec leurs caravanes dans l'Inde, et autres royaumes et pays, pour y faire leur commerce. Les Persans auront pareillement le passage et le commerce libre dans toute la Russie.

« Art. 9. Les deux cours respectives seront obligées de prendre bien garde aux carawan-serais, maisons d'emballage, boutiques, marchandises, etc., en cas que les propriétaires viennent à mourir, d'en prendre soin, et de n'en pas celer la moindre chose, et enfin de les remettre entre les mains de leurs héritiers ou de ceux qu'ils enverront munis de pleins pouvoirs du magistrat, et tout cela sans aucun retard ni dommage de la moindre chose.

« Art. 10. Ce traité de paix et d'amitié, qui est agréable à Dieu, devra être observé saintement, dans toute sa vigueur et ordre, pour toujours. Ratifié et confirmé des sceaux respectifs et échangés. En foi de quoi, les ci-dessus nommés plénipotentiaires, en vertu de leurs pleins pouvoirs, ont échangé les deux instrumens de même teneur, et confirmé de leurs sceaux.

« Fait à Ghilan, dans l'endroit nommé Riœschtsche, ce 13 février 1729. »

Le nombre des moines et des religieuses étant monté à un nombre excessif, dont on se fera aisément une idée quand on considère que le zar Ivan Basilowitch le second en a fait construire soixante, et que tous ses successeurs, avec les patriarches, n'en ont pas moins fondé jusqu'au tems de Pierre Ier, en sorte qu'étant à Moscou, on n'a qu'à prendre une pierre et la jeter, et elle tombera certainement ou sur une église ou sur un couvent. Pierre Ier, voyant ce nombre prodigieux, qui observoient tous la règle de saint Basile, et la quantité de monde mort pour l'État, travailla à leur réformation. Pierre II, s'apercevant qu'on ne s'y conformoit point,

publia une ordonnance, au mois de décembre, qui avoit pour but le nombre et la constitution des couvens. Il y fixa le nombre à cinquante, et ordonna qu'il n'y aura dans chacun que cinquante-deux moines, qui n'y entreroient pas avant d'avoir accompli l'âge de quarante ans. On suivit sur cela les coutumes établies dans l'Orient, où, sur la seule montagne Athos, dans la Macédoine, il y a vingt-quatre couvens de la règle de saint Basile. Cette ordonnance causa un grand mécontentement parmi le clergé russe, et bien des déclamations fausses, comme nous verrons peu après. Il voulut, en outre, qu'à l'imitation des pays où la réformation a été introduite, et dans lesquels on avoit employé les couvens à des écoles pour y élever la jeunesse et à d'autres usages pieux, en introduire la même chose en Russie, mais sa mort l'en a empêché.

Le capitaine envoyé par l'impératrice défunte Catherine au Kamtschatka envoya les relations de ce qu'il avoit entrepris depuis ce tems-là à la cour de Russie; savoir: qu'à l'année 1727 il avoit fait construire à Jakuzu, auprès de la rivière de Lena, le premier bâtiment, dans lequel il passa par la mer Penschinskoj à Kamtschatka, où il fit construire, à la rivière du même nom, l'an 1728, un second bâtiment, sur lequel il est allé encore, la même année, vers le nord-ouest, jusqu'au soixante-septième degré, dix-neuf minutes latitude du nord, ayant découvert qu'il y avoit un passage vers le nord-ouest, en sorte qu'on pourroit passer de la Lena, si on n'étoit pas arrêté par les glaces du nord, par mer, non-seulement à Kamtschatka, mais aussi au Japon, en Chine et aux Indes. Les habitans de ces environs l'ont instruit qu'il y a soixante ans qu'un bateau est arrivé de la Lena jusqu'au Kamtschatka. Il confirma pareillement que ce pays est contigu, vers le nord, avec la Sibérie; la carte qu'il ajouta alla de Tobolsk à Ochofzk. Pierre II avoit donc le plaisir de voir que les découvertes de ces environs étoient beaucoup plus étendues sous son règne qu'elles ne l'avoient été auparavant.

Le prince Jean Dolgoruky, grand chambellan de l'empereur et son favori, l'encouragea à toute sorte de distractions, et avoit le plaisir qu'il vînt le voir souvent, ce qui lui donna occasion de voir et de s'entretenir avec la princesse Catherine Dolgoruky, pour laquelle il prit enfin du goût, ce qui fit beaucoup de plaisir à toute cette famille illustre, mais ne donna pas moins occasion que l'envie et la jalousie s'emparèrent des autres familles, qui lui envioient cette fortune. Cependant l'empereur commença à avoir de jour en jour plus d'affection pour elle, parce qu'elle étoit non-seulement belle, mais qu'elle réunissoit avec sa beauté plusieurs belles qualités et prérogatives, ce qui fit que les divertissemens s'augmentoient de toute espèce, et que tout le monde se donna du mouvement pour se mettre dans la bonne grâce de la famille des Dolgoruky; ceux qui percèrent effectivement recevoient des emplois et dignités, d'autres des cordons.

Les divertissemens d'hiver, destinés à la cour de Russie, furent tout d'un coup interrompus par la mort de la sœur de l'empereur, la princesse Natalie, que l'empereur aimoit tendrement. Elle finit sa carrière à l'âge de quatorze ans et quatre mois.

Au commencement de cette année, 1729, arriva l'ambassadeur que l'impératrice Catherine avoit envoyé en Chine, nommé Sawa; la cour étoit fort contente de ses négociations, principalement de ce qu'il avoit fait un traité avec l'empereur de la Chine, qui roula sur les points suivans :

« 1. Une paix constante et une parfaite union subsisteront dorénavant entre les deux empires, il n'y aura plus de distinction entre les deux empereurs, ils seront égaux en tout l'un et l'autre.

« 2. La démarcation des frontières, source féconde de tant de mésintelligence entre les deux cours, doit être faite sans délai, et le commerce libre entre les deux règnes établi.

« 3. Il subsistera un traité défensif entre les deux régnes, contre toutes les nations asiatiques, principalement contre le Dalai-Lawa, chef des Sunguses, peuples frontières de l'Inde. »

A la suite de ces points il y avoit plusieurs articles à l'égard du commerce, des caravanes et des peuples qui payeront tribut.

Ce même ambassadeur fut cause que l'empereur donna plusieurs ordonnances, pour encourager ceux qui avoient envié de découvrir et d'exploiter des mines, en ce que, selon l'avis et le conseil de l'ambassadeur, il croyoit être persuadé que la peine seroit bien récompensée.

Étienne Jaworsky, archevêque de Resan, avoit composé un système théologique d'après l'esprit de l'Église grecque, contre les protestans, mais il ne prit jamais sur soi de le publier du tems de l'empereur Pierre Ier, qui détestoit la théologie polémique comme une chose contraire absolument à l'établissement de la tolérance générale dans son empire. Cependant, après la mort de Pierre Ier, et de cet archevêque, l'évêque de Twer ramassa tout ce qui concernoit ce manuscrit, et le publia comme une œuvre posthume, pour se procurer par là la faveur de la nation, dont une grande partie étoit encore contre les nouveautés introduites par Pierre Ier [1].

Jean Kirilow, secrétaire du sénat, chargé de lever des cartes en Russie, reçut par ses correspondans un morceau de pierre de la Sibérie qui avoit les mêmes qualités de l'asbeste; il en fit présent à l'Académie, qui le fit traiter comme le chanvre, et en fit de la toile qui résista parfaitement au feu.

[1] L'auteur veut parler de la *Pierre de la Foi* (Moscou, 1728, 1749, et Kief, 1730, in-folio), œuvre posthume de Iavorski, publiée par Théophilacte Lopatinski et mise au pilon par un oukase spécial de l'impératrice Anne. Iavorski et Lopatinski étaient de ces trop rares et nobles prélats de l'Église russe qui l'ont honorée par leur esprit libéralement sacerdotal et qui auraient été capables d'y jouer un rôle plus important, s'ils n'avaient été retenus par ce gantelet de fer qui retient encore leurs successeurs, Nicodêmes tremblants sous l'effroi de la synagogue.

Il fit pareillement peu après un présent à l'Académie d'une pierre de différentes couleurs, déterrée en Sibérie, qui, après avoir été examinée et polie, fut trouvée être le plus beau jaspe qu'on pouvoit voir.

On découvrit que les exilés en Sibérie entretenoient une correspondance avec leurs amis et leurs parens à la cour et dans les colléges ; ce qui causa une espèce de fermentation dans les cœurs de plusieurs. L'empereur en ayant été instruit, fit publier une ordonnance par laquelle il notifia en général que ceux qu'on convaincroit dorénavant d'avoir entretenu une correspondance avec les exilés en Sibérie, devoient être traités comme des gens qui ont commis le crime de lèse-majesté et des traîtres, et être punis comme tels le plus sévèrement.

Le clergé russe ayant instantié plusieurs fois de relâcher quelques impositions introduites du tems du ministère du prince Menzikoff, et ne pouvant point réussir dans ses démarches, inventoit toute sorte de faussetés et de déclarations émanées de la cour, qui n'avoient jamais existé. L'empereur Pierre II, pour anéantir toutes ces fausses relations, publia l'ordonnance suivante :

« Nous, Pierre II, etc., etc. Dans le courant du mois de février passé, on a trouvé par-ci par-là des copies d'une ordonnance inventée malicieusement et faussement ; le contenu en étoit comme si nous avions résolu et publié le 19 décembre 1728, en mémoire de la défunte princesse notre sœur, que dorénavant tout le clergé et tous les autres habitans libres et esclaves devoient être exempts à jamais de la capitation qu'on avoit levée jusqu'ici pour l'entretien des troupes, et que les redevances de biens et terres de la cour du synode et des particuliers, devoient être réglées comme ils ont été anciennement avant l'introduction de la capitation.

« Et comme nous avons fait faire une perquisition sérieuse pour en connoître l'auteur et le divulgateur de cette fausse

ordonnance à laquelle nous n'avons jamais pensé, et que nous avons été instruit que ce seroit Ivan Stépanof, fils d'un prêtre qui a déjà avoué son crime, nous ordonnons sérieusement à tous nos habitans de livrer toutes les copies qui pourroient être entre les mains de quelques-uns à nos gouverneurs et woywodes, pour qu'ils les envoient au sénat. Donnée à Moscou, le 16 mars 1729.

« Pierre. »

L'empereur, attentif à tout ce qui pouvoit contribuer à l'avancement de son empire, envoya ordre à Archangel de n'y construire à l'avenir d'autres vaisseaux marchands que de tels semblables aux frégates, percées de trente à quarante canons, pour pouvoir se servir en tous cas aussi en tems de guerre.

Il fit envoyer pareillement à Woronesch, à la rivière du Don, un modèle d'après lequel on construiroit dorénavant une espèce de bâtimens, nouvellement inventée, dont on se serviroit sur la Wolga, propres à s'en servir, tant avec des voiles, qu'avec des rames; pour transporter sur ces bâtimens tout ce dont l'armée russe à la mer Caspienne avoit besoin.

La flotte russe étoit en très-bon état, on comptoit dans la mer Baltique cent quatre-vingts vaisseaux de guerre russes, savoir à Saint-Pétersbourg douze frégates, quarante-six grandes galères et soixante vaisseaux armés à Cronslot, trente-six vaisseaux de guerre du premier rang, et quatre frégates, à Reval, seize vaisseaux de guerre du premier rang, et quatre frégates. Outre ceux-là, on avoit encore vingt-deux vaisseaux sur la mer Caspienne, avec un grand nombre de vaisseaux de transport. A Saint-Pétersbourg et à Cronslot, il y avoit cinq mille matelots, à Reval, dix-huit cents, à Archangel, seize cents, sur la Wolga, et trois mille dans la mer Caspienne.

Également attentif à son commerce et pour faire voir plus encore son amour pour les étrangers, parce qu'il voyoit qu'il avoit indispensablement besoin des étrangers, tant négo-

cians qu'artistes et manufacturiers, il fit publier une ordonnance par laquelle il ordonne à tous les étrangers qui professoient quelques sciences ou métiers, et qui auroient envie de s'établir en Russie, une franchise de toutes les impositions quelconques de dix ans, et une franchise entière des frais de la douane pour quelque tems des marchandises qu'ils fabriqueroient et enverroient au dehors. En outre, plein pouvoir de retourner quand bon il leur sembleroit, et en cas que quelques familles voulussent se cotiser pour défricher des pays incultes, on donneroit ce pays sans argent à cette famille avec une franchise de vingt ans pour toutes les impositions quelconques.

L'empereur fit pendant l'été différens voyages de plaisance, principalement plusieurs en compagnie de la princesse Dolgoruky, à une campagne appartenant à son père, à trois lieues de Moscou, dont il fit embellir le jardin de différentes statues d'albâtre venant de Derbent. C'est dans un de ces voyages que l'empereur lui promit de l'épouser [1].

La princesse Élisabeth fut nommée grande princesse de l'ordre de Sainte-Catherine, et on avança à cette occasion plusieurs dames de la cour pour les décorer de ce cordon.

Le 23 septembre, un furieux ouragan à Saint-Pétersbourg submergea toutes les îles, rompit les digues et brisa quantité de bâtimens, lorsque peu avant un habile ingénieur avoit envoyé un projet à l'empereur à Moscou pour arrêter les submersions de la Newa par des canaux et des écluses; comme ce jour étoit justement le jour de naissance de l'empereur qui entra dans sa quinzième année, plusieurs en tirèrent un mauvais augure; cependant, on n'en avoit rien senti à Moscou, et l'empereur se plaisoit tant dans cette ville, qu'il se résolut d'y faire sa résidence de nouveau, puisque le climat de la ville de Moscou est beau-

[1] Catherine Dolgorouki devint comtesse Bruce; son père mourut en Sibérie et son frère, le favori de Pierre II, fut sauvagement écartelé à Novgorod en 1730, par ordre de l'impératrice Anne.

coup plus doux et meilleur que celui de Saint-Pétersbourg; et ensuite, par la raison qu'il jouissoit de la paix et qu'il n'avoit pas besoin d'être plus à portée des États voisins et qu'il n'avoit jamais pensé d'agrandir les frontières de son empire, se représentant toujours les Romains, qui à force de leur cupidité insatiable de faire des conquêtes, se sont détruits eux-mêmes.

Ce dessein de l'empereur étoit fort du goût de quantité de familles russes, qui n'aimoient point le séjour de Saint-Pétersbourg. Cette préférence que le zar donna à la ville de Moscou fit qu'on fit le plan d'établir à Saint-Pétersbourg, pour les pays nouvellement conquis, une régence particulière, d'y entretenir un corps de quarante mille homme de troupes, et d'y fixer un collége général de l'amirauté, duquel dépendroient trois autres colléges, l'un d'Archangel, l'autre de Woronesch, et le troisième à Derbent; l'amiral Siwers devoit être le président de celui de Saint-Pétersbourg et dans les trois derniers présideroit un contre-amiral.

Le duc de Liria, ambassadeur d'Espagne en Russie, se donna beaucoup de mouvement pour avoir des vaisseaux de guerre pour argent comptant, et pour faire un traité de commerce avec cette cour; quelques-uns le soupçonnoient aussi d'avoir projeté un mariage; mais l'issue prouva que les vaisseaux construits en Ingrie, n'étoient d'aucun profit pour l'Espagne, et encore moins pour s'en servir d'aller en Amérique, puisque les chaleurs du climat paroissoient nuisibles et contraires aux bois de construction de ce pays froid.

Le gouverneur de Tobolsk donna avis à la cour que les mines de ses environs s'amélioroient de jour en jour, que cent livres de minéraux produisent quarante livres de cuivre, et qu'on avoit déjà gagné quinze mille poudes de cuivre et de fer des mines de Catharinenbourg. Ces nouvelles furent joyeusement accueillies par l'empereur, qui concouroit avec ses ministres pour encourager de plus en plus ceux qui étoient à la tête des mines.

Un effendi turc arriva à Moscou, qui fit des remontrances de ce que l'empereur des Russes protégeoit tant le sultan Eschref de la Perse, et qui déclamoit hautement contre le traité fait avec lui; mais l'empereur lui fit donner à la fin pour réponse, qu'on n'avoit fait en Russie que suivre les traces du sultan turc, qui recherchoit tant l'amitié de l'usurpateur persan, pour conserver les conquêtes caspiennes faites de la part de la Russie en Perse; et pour le convaincre d'autant plus qu'il étoit à la fin tems de donner du repos à cet empire, on lui communiqua la relation suivante, datée d'Ispahan, du 8 avril 1729 :

« Les calamités de ce royaume sont inexprimables; la famine s'augmente de jour en jour, avec la peur d'être attaqué tantôt de l'une, tantôt de l'autre partie, pour être exterminé de l'une ou de l'autre, par feu et flammes. Le schach Tachmasib menace cette ville d'un siége, et ses troupes sont déjà postées dans la province de Korasan. Schreff, en attendant, fait l'impossible pour sa défense, et entreprend tout pour recevoir bien son ennemi. L'ambassadeur turc Reched Pascha est arrivé ici vers la fin du mois de mars; lorsqu'il étoit encore à trois journées de cette ville, Eschreff envoya un ministre d'État au-devant de lui, nommé Steder Kan, qui l'accompagnoit et le défrayoit. Lorsqu'il s'approchoit de la ville, Buliau Chan, proche parent du premier ministre Sttemadulet, alloit à sa rencontre avec quatre mille hommes. Le grand maître de cérémonie Korugdi Bachi le reçut à la porte; il logea hors de la ville dans le palais d'un couvent. Le 27 mars, l'ambassadeur rendit visite au premier ministre, qui lui dit : « Mon maître sul-« tan Eschreff ne regrette rien plus que ce qu'il ne peut « pas le recevoir avec tous les honneurs dus, puisque « ses ennemis qui l'attaquent de tous les côtés l'en empê-« chent. » L'ambassadeur répondit : « Le grand sultan mon « maître ne m'a pas envoyé ici pour mettre des empêche-« mens dans les entreprises du sultan Eschreff, mais pour

« faire une amitié éternelle avec lui. » C'est pourquoi il demandoit audience pour pouvoir repartir incessamment. Cette audience lui fut accordée le 29 mars dans le palais à quarante colonnes, nommé Dgil Sultun. Eschreff étoit assis sur le trône, décoré de la couronne et du reste des ornemens du malheureux schach Hussein. Il reçut les lettres de créances turques debout, les embrassa et les mit sur sa tête, et ensuite sur le carnis de la muraille, garni d'une couverture précieuse et riche. Après les demandes et les réponses de part et d'autre, au sujet de la santé du grand sultan, l'ambassadeur fit une génuflexion et s'en alla en mettant ses mains contre le front. Le soir, Eschreff lui envoya six bourses remplies de trois mille risthalers, avec l'excuse qu'il ne pouvoit point donner plus, suivant la coutume, puisque ses finances étoient épuisées. Le 6 avril Eschreff lui donna son audience de congé, et le présent accoutumé de douze bourses. L'ambassadeur du sultan, Eschreff, à Constantinople, a reçu une audience pareille à Constantinople. »

Sans aller plus en avant avec l'effendi de la Porte, on en resta là, et on arrangea tout à Moscou pour y recevoir convenablement l'ambassadeur du sultan, Eschreff, qui étoit en chemin, assurant l'effendi qu'il ne dépendroit que du grand sultan pour s'assurer de la bonne intelligence de la cour de Russie. On l'accueillit au mieux, et lorsque plusieurs l'engagèrent à boire du vin pour se déboutonner et pour lui tirer les vers du nez, il répondit à peu près de la même manière, que Tacite aux anciens Teutons : « Deliberant dum fingere nesciunt inter pocula, constituunt dum errare non possunt. »

Parmi tous ces préparatifs, le général Lewascheff manda à sa cour que l'usurpateur Eschreff avoit été défait, trois mois après la paix faite avec la Russie, par le jeune schach Tachmasib. Voici le rapport qu'il fit : « A peine le schach Tachmasib s'étoit-il rendu maître de la ville de Hérat, et appris qu'Eschreff étoit en chemin contre lui, se

trouvant déjà à Semnar, il alla à sa rencontre avec une armée légère, composée de Kesilbasches; on en vint aux mains et à une bataille meurtrière auprès de Mandaffe, dans laquelle Eschreff, après une sixième attaque furieuse, fut détruit. Il se retira à Ispahan, et quitta cette ville après y avoir enlevé ses trésors et le harem, composé de filles arganiennes, et se retira avec tout cela à Amadan. Au commencement d'octobre, le général de Tachmasib, Tachmas Kuli Chan, fut défait deux fois par Saidal Chan d'Eschreff. Tachmasib fut délogé d'Ispahan, et sa sœur menée en captivité par les troupes d'Eschreff, en sorte que les choses de la Perse sont aussi embrouillées qu'elles l'étoient, en ce que point de bataille décisive ne s'est encore donnée en faveur de l'un ou de l'autre.

Les avis qui venoient de la Chine étoient fort agréables et satisfaisans pour la Russie, mais d'autant plus désagréables pour les missionnaires, indépendamment de la forte protection dont l'ambassadeur de la cour de Portugal leur donnoit. La plupart des Jésuites, à l'exception de ceux des mandarins, étoient exilés de Canton à Pékin, car ces derniers adoroient Confucius comme ils adoroient les plus grands saints de l'Église romaine. Ce malheur qui leur arriva fut augmenté par la mort des principaux Jésuites, comme du père Vanham, Allemand de nation, du père Lauretti, Italien et du père Baborier, François. Ils avoient fait la conversion de deux princes tatares, du prince Jean et du prince François; les ennemis des Jésuites s'en emparèrent et les mirent en prison; la sentence de mort fut prononcée contre eux, mais différée par l'empereur, dans l'espérance qu'ils retourneroient au sein de leur Église; mais ils persévérèrent et moururent de chagrin et de faim dans leurs cachots.

L'affection de l'empereur pour la famille des Dolgoruky augmenta de jour en jour, en sorte qu'il se résolut enfin de faire de Catherine, fille du prince Alexis Gregorowitsch Dolgoruky, son épouse, et de partager avec elle la couronne impériale. Dans cette ferme résolution, l'empereur se rendit,

le 29 novembre 1729, dans la chambre du père, qui étoit justement malade, se mit sur son lit, le prit par la main, et lui dit : « J'ai un propos à vous faire, mais j'espère que vous ne me donnerez pas de refus. Je sens tant d'amour et d'affection pour votre fille, qui est si sincère, que, je ne peux vous le cacher, je suis décidé d'en faire mon épouse. » Le prince, ayant entendu ces mots, sortit de son lit et se jeta à ses pieds pour le remercier de sa grâce et de sa bonté; mais, n'ayant pu prononcer d'autres mots, il dit : « C'est aujourd'hui que le bonheur est venu combler ma maison, » et courut dans l'appartement de sa fille, l'emmena auprès de l'empereur et lui déclara ses intentions. La fille, épouvantée et stupéfaite, se remit enfin, et remercia l'empereur de sa bonté, qui lui dit : « Votre assiduité et votre modestie m'engagent à vous répéter la même chose. »

Le jour après, toute la cour s'assembloit pour baiser la main à la future épouse de l'empereur, qui fit publier l'avis suivant :

« Lorsqu'il a plu à Sa Majesté Impériale de déclarer son intention d'épouser Sa Hautesse la princesse Catherine Alexiewna, fille du prince Alexis Gregorowitsch Dolgoruky, conseiller privé actuel de Sa Majesté et chevalier de l'ordre de Saint-André, par son ministre d'État, le vice-chancelier, chevalier de l'ordre de Saint-André, baron Ostermann, le 19 novembre, à son conseil privé, convoqué exprès pour cela, et que la notification en a été faite le 21 à tous les ministres des cours étrangères par le grand maître de cérémonie, après leur avoir fixé le 24 pour avoir une audience de félicitation, ils ont été introduits non-seulement chez Sa Majesté, mais, après avoir déclaré leur désir d'être pareillement admis à l'audience de Sa Hautesse la princesse, pour lui faire sa cour, non-seulement sur le choix de l'empereur, mais de lui souhaiter une bonne fête, étant justement son jour de naissance, on les conduisit au palais de Golowin, dans lequel demeuroit Sa Hautesse, et ils ont été invités le soir suivant à une assemblée et un bal. »

On fixa le 30 novembre, jour de l'apôtre saint André, pour les fiançailles publiques de Sa Majesté; la veille le maréchal de la cour, M. Schepeloff, invita à cette solennité Sa Majesté la zarine douairière, grand'mère de Sa Majesté l'empereur. La princesse Élisabeth, la duchesse de Mecklembourg, la princesse Proskovia et la princesse de Mecklembourg furent invitées par un gentilhomme de la cour, et l'écuyer enfin de la famille des Dolgoruky invita cette famille et les parens de père et de mère pour accompagner Sa Hautesse la princesse de son palais à la cour. Enfin, on pria d'assister à cette cérémonie toutes les personnes de qualité, tant du pays que les étrangers, des deux sexes, qui parurent tous à deux heures l'après-midi. On conduisit les dames dans la grande salle et les plaça du côté droit. Les cavaliers, au contraire, furent conduits dans l'antichambre de Sa Majesté.

La grande salle destinée à cette cérémonie étoit arrangée de la manière suivante : Au milieu se trouva un grand tapis persan de soie; au bord de ce tapis étoit placée une table couverte de drap d'or, sur laquelle on voyoit un bassin d'or dans lequel étoit le crucifix, et deux assiettes d'or, sur lesquelles les bagues des fiancés furent consacrées. Devant cette table et sur le tapis se trouva un beau baldaquin de drap d'or brodé richement en or, soutenu par six généraux-majors qui tenoient les bâtons d'argent. Sous ce baldaquin se firent les fiançailles; les généraux-majors étoient le prince Baratinsky, M. de Venediger, M. de Bibikoff, M. d'Ismailoff, M. de Keith, et le premier commandant de Moscou, le prince Jerepkin. Un pareil long tapis se trouvoit à droite, sur lequel étoit le fauteuil de Sa Majesté sans aucune autre chaise; à gauche se trouva un autre tapis, sur lequel étoient deux chaises couvertes de coussins brodés d'or, les fauteuils étoient pour la zarine douairière, et pour Sa Hautesse la princesse Dolgoruky; derrière ces chaises s'en trouvèrent encore quatre, pour la princesse Élisabeth, la princesse Proskovia et la princesse de Meklenbourg. Derrière ces

chaises, il y en avoit quelques douzaines pour la mère de la princesse, ses sœurs, et ses parens, comme aussi pour les autres dames de distinction.

Lorsque tout étoit prêt et en règle, le frère de la princesse Dolgoruky, le grand chambellan, nommé commissaire principal de cette cérémonie, se transporta avec les autres chambellans et un train considérable de carrosses impériaux et domestiques au palais de Golowin, dans lequel se trouvèrent toutes les princesses Dolgoruky rassemblées pour conduire la princesse au palais impérial. Le frère, le grand chambellan, à son arrivée, monta, déclara sa mission, conduisit Son Altesse au carrosse, et se mit à la sienne. Le train se fit de la manière suivante: deux carrosses impériaux à six chevaux dans lesquels se trouvoient les chambellans. Un carrosse à six chevaux pour le grand chambellan seul. Quatre coureurs impériaux, deux fourriers de la cour à cheval; Coscheloff, l'écuyer de Sa Majesté, seul à cheval. Les grenadiers, gardes de Sa Hautesse, quatre postillons impériaux, le carrosse à six chevaux dans lequel se trouva Sa Hautesse au fond et vis-à-vis sa mère et sa sœur, quatre pages de l'empereur derrière, et un page de la cour à cheval derrière, ensuite venoient les six hyduks de l'empereur et les laquais en habits de parade. Un carrosse de la cour avec les autres princesses de la famille de Dolgoruky, ensuite un carrosse avec les dames de la suite de Sa Hautesse et plusieurs carrosses vides. Lorsque ce train s'approcha, le maréchal de la cour et le grand maître de cérémonie passèrent avec leurs bâtons de commandement, suivis des cavaliers, dans la salle des dames, prièrent la zarine et les princesses ainsi que les autres dames de les suivre dans la salle où se feront les fiançailles; ceci fait, ils descendirent pour accompagner Sa Hautesse Impériale la princesse; le grand chambellan la descendit du carrosse, la mena par la main à la salle, tandis que les gardiens présentoient les armes sans battre le tambour.

Arrivée à la salle, un concert superbe commença; après qu'elle eut pris sa place, tous ces messieurs passèrent

chez l'empereur, pour l'accompagner à la salle. Sa Majesté s'y transporta, accompagnée du prince Alexis Gregorowitsch Dolgoruky, du grand chambellan, du feld-maréchal prince Dolgoruky, et des plus notables de cette famille, ainsi que de son vice-chancelier et des autres seigneurs de la cour; Sa Majesté entra à la salle, sous le tintamarre des timbales et des trompettes. Aussitôt que Sa Majesté fut devant son fauteuil, la musique cessa et la cérémonie commença. Le grand chambellan conduisit Sa Hautesse sous le baldaquin; Sa Majesté prit place à droite, conduit par son sous-gouverneur, le baron d'Ostermann. L'archevêque de Novgorod lut une prière, mit les deux bagues sur les assiettes, les bénit derrière la table, et les remit ensuite aux deux fiancés, chanta et fit la prière; les deux parties reprirent ensuite eurs places, et furent complimentées de tous les assistans, tandis que timbales et trompettes et une triple décharge de canons se firent entendre. L'empereur reconduisit sa fiancée avec toute la famille impériale et les assistans dans ses appartemens, et le feu d'artifice fut brûlé. Puis, il y eut grand bal dans la grande salle. Après tout cela, Sa Hautesse fut reconduite de la même manière, à l'exception qu'elle avoit un carrosse à huit chevaux et que les gardiens battirent le tambour. Voici donc la seconde fois que l'empereur Pierre II fut fiancé en présence de toute sa cour.

Peu après arriva la nouvelle du 2 novembre, que le prince Menzikoff avoit fini ses jours dans son exil. Voyant qu'il n'y avoit plus de grâce à espérer, il se les raccourcit en ce que, dans sa grande mélancolie, il refusa de manger et de prendre des médecines, ne consentant à accepter autre chose qu'un peu d'eau fraîche, ne parlant plus mot avec qui que ce soit, et ayant eu plusieurs coups de sang sans qu'il y ait eu un médecin qui pût le saigner : il expira à la fin de cette manière de propos délibéré et faute de chirurgien.

Après les fiançailles de l'empereur, le grand chambellan et la famille des Dolgoruky fit tout son possible pour égayer

l'empereur par des parties de chasse, des fêtes de toute espèce.

Le 22 janvier 1730 fut destiné aux noces de l'empereur; mais, comme l'empire russe avoit éprouvé depuis quelque tems toute sorte de revers, ces noces n'eurent jamais lieu. L'empereur, qui s'ètoit trop diverti, tomba tout à coup, le 17 janvier, malade et eut la petite vérole; il en étoit guéri cependant presque entièrement, lorsque, se mettant à la fenêtre pour respirer l'air, il eut une rechute et en mourut, le 29 janvier, dans la fleur de son âge et avec toute sa présence d'esprit jusqu'au dernier soupir, sans avoir nommé de successeur.

Le 22 février, son corps fut mis, avec la plus grande pompe et les pleurs inexprimables de ses sujets, dans le tombeau de ses aïeux.

HISTOIRE

DE QUELQUES GRANDS SEIGNEURS

DE

LA COUR DE RUSSIE

CONDAMNÉS A MORT OU EXILÉS

PAR PIERRE Ier ET SES SUCCESSEURS

COMMENT ON PUNISSOIT LES CRIMINELS

EN RUSSIE

La manière de punir varie chez les différens peuples ; elle n'a pas été la même dans tous les tems en Europe ; elle a changé depuis qu'on y suit les lois criminelles de Charles V.

La plus grande partie des lois pénales des souverains du Nord ont été inventées moins pour punir les coupables que pour affermir leur trône ; elles ont été insuffisantes cependant, toujours trop dures et souvent contraires à la nature. L'objet vaudroit bien la peine que chaque nation en corps s'occupât à en faire de nouvelles.

Les plus anciennes lois de Russie prononcent la peine de mort contre les homicides, et veulent qu'ils la subissent sur le lieu où ils ont commis le crime. Elles attribuent les biens

du meurtrier au plus proche parent du mort ou à sa femme. Quoique ces lois ne déterminent pas à quel prix ces biens de l'homicide leur seroient estimés, nous pouvons le conclure de celles de Lithuanie, qui avoient anciennement un très-grand rapport avec les premières.

Il s'en trouve un exemple remarquable dans la *Chronique livonienne*, composée par François Neustet, et qui est encore manuscrite. L'an 1609, le 27 juin, un Lithuanien nommé Zudoffski tua Christophe Gaunersdorff, secrétaire du magistrat de Riga, dans son jardin, sans le moindre sujet de mécontentement. Le magistrat de Riga en demanda satisfaction au roi de Pologne, au nom de la famille du mort. Le ministère du roi fit saisir Zudoffski et instruire son procès. Les informations faites, les juges, pour complaire au roi de Pologne et au magistrat de Riga, condamnèrent Zudoffski à trois cents dimphes, le double de l'amende que les lois de Lithuanie prescrivent dans ce cas, qui est de cent cinquante dimphes, monnoie de cours en Pologne faisant huit gros, et les trois un écu. Il paya donc les trois cents dimphes, et fut quitte de toute poursuite ultérieure. François Neustet, après avoir raconté le fait, ajoute : « Dieu nous préserve de pareilles lois. » Je reviens à celles de Russie.

L'amende ancienne pour les coups avec glaive ou autre instrument, même avec le poing, est de cinq livres d'argent. Mais si celui qui a frappé n'a rien, ou ayant vendu tout ce qu'il a, même ses caleçons, et se trouve n'avoir plus rien, on doit le laisser aller.

Si un voleur est attrapé sur le fait même par celui qu'il vole, celui-ci a le droit de le tuer. S'il est pris dans la suite, on le force à rendre ce qu'il a volé et trois autant en sus.

Cette loi paroît conforme à la loi naturelle. Un voleur, dans le premier cas, pourroit aussi bien avoir l'intention de tuer. On est donc en droit de défendre sa vie aux dépens de la sienne, mais, s'il prend la fuite, c'est une preuve qu'il ne vouloit pas tuer, et en payant alors le triple, c'est à peu près ce que prescrivent les lois pénales de Moïse.

Ni le soldat ni l'officier russe ne savoient ce que c'étoient que des affaires d'honneur. S'ils étoient offensés, ils alloient se battre à coups de poings, après quoi ils se réconcilioient en buvant une bouteille de bière ou d'eau-de-vie. On réservoit pour l'ennemi le combat avec les armes.

La manie du duel pour un mot ne se soutient que chez nous, où l'on a la folie de croire qu'une blessure faite avec une pointe de fer ou un morceau de plomb peut rendre l'honneur à celui qui le croit flétri par un autre. Combien de braves officiers ne perd pas le souverain par ce préjugé, et malgré les lois les plus sévères les officiers seuls conservent le privilége de tuer leurs camarades impunément, aussi souvent qu'ils le veulent, tandis que le bourgeois est puni de mort pour le même cas. Si l'on chassoit du corps le premier à qui cela arrive et qu'on fît le procès au colonel qui l'auroit souffert, cette destruction finiroit bientôt, ou on n'auroit qu'à suivre l'exemple de Gustave-Adolphe, de ce héros du Nord. Deux de ses généraux se présentoient devant lui pour lui annoncer qu'ils étoient forcés de se battre pour une affaire d'honneur. Le roi y consentit, ajoutant cependant pour condition qu'il y assisteroit. Le jour et l'heure du combat arrivés, le roi, suivi par le bourreau, s'y transporta et déclara avec le plus grand sang-froid au bourreau de pendre, sans en demander autre ordre, celui qui seroit vainqueur. Cet ordre sévère, prononcé tout haut, déconcerta entièrement ces deux héros, et produisit sans peine le but que le roi intentoit; les deux généraux rentrèrent en eux-mêmes, se réconcilièrent et accompagnèrent leur souverain, de sorte que, pendant tout le règne de ce grand roi, son armée se signala par la bravoure et ignoroit ces fausses affaires d'honneur.

Quand les princes russes se faisoient la guerre, soit pour le droit d'aînesse, soit pour d'autres raisons, et que l'un avoit le malheur de tomber entre les mains de l'autre, il étoit mis à mort, ou on l'obligeoit à payer une forte rançon, ou on lui crevoit les yeux, ce dernier cas étoit le plus en usage.

Chardin, t. VI, p. 27 de ses *Voyages*, dit : « Qu'il y avoit une loi d'État dans le droit persan qui défendoit d'élever sur le trône un aveugle. » C'est pour cela que les rois de Perse faisoient ôter la vue aux mâles de la famille royale. Les empereurs grecs suivirent cette méthode, vraisemblablement d'après les Persans et les Russes ensuite pour l'avoir apprise des Grecs.

Une femme qui assassine son mari en Russie est enterrée vivante jusqu'au cou ; on la couvre d'une toile blanche et on la laisse dans cet état jusqu'à ce qu'elle soit morte de faim. Quatre soldats lui servent de garde pour empêcher qu'elle ne soit secourue et que personne ne lui apporte à boire ou à manger. On en a vu vivre jusqu'au septième et huitième jour dans cette triste situation. Les passans ne peuvent leur donner autre chose que de l'argent, avec lequel on achète des bougies qu'on allume dans l'église, à l'honneur du saint qu'elle s'est choisi, et l'on paye son cercueil.

Les débiteurs insolvables étoient anciennement abandonnés avec toute leur famille au créancier, qui pouvoit en disposer comme bon lui sembloit, même les vendre comme des esclaves. Pierre Ier abolit cette loi ; actuellement on les met en prison où on les laisse presque pourrir, ou bien on les envoie à la Gatterka, c'est-à-dire aux galères, selon notre façon de parler.

Un malfaiteur qui refuse d'avouer son crime est condamné à la bracocscha, c'est-à-dire à être frappé, avec des baguettes de l'épaisseur d'un doigt et de la longueur d'une aune, sur les os de la jambe, jusqu'à ce qu'il confesse son crime ou qu'il n'en puisse plus. Dans ce dernier cas, on le laisse reposer et on recommence. Les gens de distinction, soldats, etc., qui ont commis des fautes ou des excès, sont punis par les batoggi. Voici comme cela se fait. Le patient est obligé de se déshabiller jusqu'à la chemise, de s'étendre de tout son long le visage contre terre, ensuite, deux hommes lui tiennent avec leurs jambes, l'un la tête et l'autre les pieds, et le battent avec de fortes baguettes de la longueur

d'une aune, tellement que tout son corps devient bleu. Souvent on ne se contente pas de lui meurtrir le dos, on en fait de même par tout le corps, et quand les baguettes se cassent on en prend d'autres, jusqu'à quarante, cinquante. Il y a plusieurs exemples de patiens expirés sous les coups. C'est le châtiment des diacres, sous-diacres, popes ou prêtres, après leur avoir ôté la calotte; ils n'en sont pas pour cela déshonorés.

Le chat est la punition ordinaire et en usage sur la flotte. On s'en sert de tems en tems pour faire avouer les criminels. C'est une petite baguette au bout de laquelle pendent des laniers de cuir, avec lesquelles on frappe le dos nu du coupable.

On ne se sert du knout que pour les crimes graves; la punition est déshonorante et ne se donne que par le bourreau. Le knout est un grand bâton d'une aune de longueur, au bout duquel pend attaché à un anneau de fer, une courroie de cuir de cheval ou d'élan non tanné, mais cuit dans du lait de vache, ce qui lui communique presque la pesanteur et la dureté d'un fer. Cette courroie est de la longueur d'une demi-aune, par en haut de la largeur d'un doigt, et se rétrécit vers la fin. On s'en sert dans des crimes ordinaires ou dans des crimes graves. Pour les premiers, on ôte au patient sa chemise, un homme vigoureux le prend sur son dos, on lui lie les pieds, et le bourreau lui applique de toutes ses forces, depuis vingt jusqu'à trente coups de knout sur le dos. Souvent les coupables reçoivent trois jusqu'à douze coups aux extrémités de chaque grande rue de la ville. En hiver, le sang gèle sur le dos. Les bourreaux sont si habiles, qu'ils appliquent les coups exactement l'un à côté de l'autre, depuis les épaules jusqu'à la ceinture.

Dans les crimes graves, ou lorsqu'il s'agit de faire déclarer des complices, le patient est mené sur une grande place sous une espèce de gibet; là, après l'avoir déshabillé jusqu'à la culotte, on lui lie les mains sur le dos avec une corde, par laquelle on le suspend à une poutre, on lui pend aux

pieds une grande pièce de bois ou des poids, et alors, en tirant fortement la corde, les bras sont amenés dans cet état au-dessus de la tête. Le bourreau lui donne le nombre de coups prescrit, et chaque fois fait un saut en arrière; on voit la chair se fendre, comme si on la coupoit avec un couteau; et on peut compter toutes les côtes. Cette exécution se fait lentement, le secrétaire s'approche toujours du patient après quelques coups, pour lui demander s'il veut confesser. De tems en tems on laisse tomber de fort haut quelques gouttes d'eau sur sa tête qui est rasée, ce qui produit une sensation des plus cruelles. Après l'exécution, on lui remet les bras, et on le laisse aller. Quelquefois on le reconduit en prison; si le crime est atroce, le bourreau lui brûle le dos avec un fer ardent de la largeur de la main, et la longueur d'une aune, ou bien on lui lie les mains et les pieds, et, faisant passer une grande perche entre les deux, on le balance sur un feu allumé dans l'endroit où se donne le knout.

Dans d'autres cas, on lui arrache toutes les côtes depuis la première jusqu'à la dernière, avec des crochets de fer. Si le patient, après avoir reçu trois fois le knout sans avoir rien avoué, et qu'il n'y ait pas de preuves suffisantes contre lui, il est renvoyé.

C'est le zar Iwan Wasiliewitsch qui, craignant toujours quelque révolte de la part des grands et de sa nation, emprunta aux Tatars tous ces genres de supplices pour les effrayer et les tenir en respect. Il punissoit les moindres fautes rigoureusement. J'ai vu au Kremel, à Moscou, les tours qui environnent l'ancien palais des zars, d'où on faisoit jeter les coupables sur les piques des strelzi, postés au bas pour les recevoir et les massacrer ensuite.

Ceux qui avoient commis des crimes plus graves étoient pendus par des fers plantés dans les côtes ou empalés. Quelques cruels que fussent ces tourmens, les grands seigneurs n'en murmuroient point, mais souhaitoient encore du bonheur au zar. On en a des exemples de malheureux qui, encore vivans le troisième jour, au milieu des douleurs inex-

primables qui les déchiroient, bénissoient leur souverain.

Ce tyran établit d'autres punitions pour le peuple. On brûloit le double aigle sur le front, on coupoit le nez, les oreilles et la langue, on en envoyoit en exil, en un mot, il n'est aucun châtiment que ce prince ne mît en usage pour punir souvent de très-petites fautes.

Quand le zar Iwan Wasiliewitsch prit plusieurs officiers étrangers dans son service, et qu'il leur fit bâtir une église à Moscou, la jalousie et une ambition démesurée s'introduisit parmi ses officiers et leurs familles, qui allèrent jusqu'à se disputer la préséance à l'église. Ce désordre devint peu à peu si général, qu'on se battoit en sortant de l'église, et qu'on s'accabloit d'injures. Iwan Wasiliewitsch, pour s'en assurer, en fut témoin lui-même, et, ne sachant pas une meilleure punition pour les ramener, ordonna qu'on fermât leur église. Cette correction ne produisit pas, à beaucoup près, l'effet qu'il en attendoit; au contraire, ces officiers se permirent de se dire des injures plus que jamais, le service en souffrit, et cette inconduite se continua jusqu'au tems de Pierre Ier, qui inventa un autre moyen de les corriger, en publiant une ordonnance en vertu de laquelle celui ou ceux des différents États de son empire qui s'aviseroient de dire des injures dorénavant à d'autres, seroient condamnés à payer à celui qu'ils blâmoient leurs appointements annuels, pour expier le crime. Cette action, que quelqu'un intentoit contre l'autre, fut nommée l'action sur la bestschestie, ou l'action sur ce qu'on avoit été déshonoré. Le coupable jouissoit-il d'appointements annuels, fut condamné de les payer au déshonoré; étoit-il du peuple, ou n'avoit-il de quoi payer l'amende dictée, il étoit abandonné au déshonoré, qui pouvoit en faire ce qu'il vouloit, jusqu'à le regarder comme son esclave. Cette punition, qui servoit à ramener au commencement l'ordre, existe encore, mais elle a donné par la suite sujet à quantité de désordres. Un employé avare, un homme qui vouloit se venger d'un autre, lui chercha querelle, le mit dans le cas de lui dire des duretés, et lui intentoit alors

l'action sur la bestschestie, par laquelle il obtenoit ce qu'il vouloit, et ne manquoit point de faire le malheur de l'autre.

Sous Pierre I[er], les lois pénales étoient poussées au plus haut degré. On ne voyoit dans toutes les grandes rues de Moscou et de Saint-Pétersbourg que des potences, des roues chargées, pendant tout son règne, des débris des corps humains. A sa mort, il fallut du tems pour ôter ces marques odieuses de la destruction humaine. Un châtiment, unique dans son espèce, est certainement celui que Pierre I[er] a employé, l'an 1701, contre l'imprimeur de sa cour, Grégoire Talitzkoï, dans le tems que ce zar commença à faire des innovations dans son empire.

Talitzkoï, gagné par le clergé, imprima un grand nombre de petites brochures propres à disposer le peuple au soulèvement. Il s'efforça de prouver, non-seulement par l'origine du zar, mais par sa naissance et sa conduite, qu'il étoit le véritable Antechrist. Le peuple y ajouta foi. L'imprimeur, s'apercevant de l'effet de ses libelles, alla se cacher au fond de la Sibérie. Le zar fit publier que celui qui le livreroit auroit une récompense de mille ducats, déposés dans une lanterne sur le grand marché de Moscou. Talitzkoï fut bientôt découvert et mené au zar, qui, après lui avoir fait subir plusieurs fois la question avec ses complices, les fit attacher à un échafaud dressé dans la grande place du Marché. Là ils reçurent une fumée de matières corrosives, qui leur firent tomber la barbe et les cheveux, et fondit leurs corps comme de la cire, après quoi on mit le feu à l'échafaud.

L'homicide, condamné à mort par les lois divines mêmes, n'est puni en Russie, depuis que les impératrices ont fait le vœu de ne plus faire périr de criminels, que par les galères, ou l'exil en Sibérie.

Sous l'impératrice Élisabeth, lorsqu'elle fit la guerre au roi de Prusse, on observoit tout le monde de fort près, et l'on coffra nombre de gens qui se permettoient de porter des jugements sur les parties belligérantes. Ce fut même à

leur occasion qu'on établit la chancellerie privée[1], qui a causé une infinité de désordres et de maux. C'étoit la justice la plus cruelle qu'on pouvoit imaginer. Depuis le premier jusqu'au dernier, tout le monde étoit obligé de comparoître devant ce tribunal. Le plus grand coquin n'avoit qu'à dire : « Stowo i delo, » ce qui signifie : « J'ai un mot à dire, ou une chose à dénoncer, » cela suffisoit pour faire citer et ajourner le plus honnête homme. Si l'accusateur soutenoit le knout en preuve de son accusation, il n'en falloit pas d'autre pour faire mourir l'innocent sous le bâton. Le fils le plus dissolu dans ses mœurs pouvoit ainsi accuser son père, le débiteur son créancier, un criminel son juge. Personne n'étoit à l'abri de cet énorme abus. Pierre III, peu de tems après son avénement au trône, le 7 février 1762, abolit ce tribunal, ce que l'impératrice aujourd'hui régnante confirma par son ordonnance du 19 octobre 1762. On ne connoît actuellement d'autres manières de punir les criminels, en Russie, que les batogges, le chat, le knout, et l'exil en Sibérie ou sur les frontières.

La peine de mort est généralement abolie par la bonté des souveraines, qui l'ont changée en celle des galères, d'une prison perpétuelle ou de l'envoi en Sibérie. Elle n'a lieu que pour les crimes les plus énormes, tels, par exemple, que celui de Mirowitsch[2] et de Pugatscheff.

Les criminels d'État ou de lèse-majesté ont été de tout tems punis très-sévèrement dans cet empire. Autrefois, après les avoir forcés, au moyen du knout, de confesser leur crime, on les écarteloit, et on suspendoit les quatre parties de leurs corps aux quatre coins de la ville, ou bien on les enfermoit dans des caveaux bâtis exprès dans plusieurs couvents et forts. J'ai trouvé que, de plus de quarante qui l'avoient été ainsi du tems de Pierre Iwanowitsch Schuwaloff, il n'en res-

[1] Cette institution secrète et aussi inquisitoriale que peu avantageuse à l'État, un moment abolie, est encore en pleine vigueur.

[2] Lieutenant qui avoit tenté de délivrer le petit empereur Ivan VI, plus communément désigné, sans motif plausible, sous le nom d'Ivan III.

toit qu'un seul dans le couvent de Waldaï, nommé Saint-Jacques, sur le chemin de Pétersbourg à Moscou ; et Jean III, empereur de Russie, jeté dans un pareil souterrain dans la forteresse de Schlüsselbourg, couchoit dans un lit entouré d'une grille de fer qu'on fermoit chaque soir soigneusement[1].

Le couvent Solowezkoï, sur la mer Blanche, en renfermoit de même une quantité ; quelques-uns, dont on se défioit, furent mis, dans le plus fort de l'hiver, pendant trois jours, dans des caveaux, à l'entrée desquels on allumoit ensuite un feu d'enfer, en sorte qu'ils étouffoient ou qu'ils périssoient de soif, témoin M. Schukoff, qui a éprouvé ce châtiment terrible. Cependant on se contenta toujours d'envoyer les gens de la première distinction en exil en Sibérie, en publiant par une ordonnance, dans tout le royaume, les raisons de cet exil.

CORNEILLE CRUYS

AMIRAL DE LA FLOTTE RUSSE ET VICE-PRÉSIDENT DU COLLÉGE DE L'AMIRAUTÉ

Pierre Ier, connoissant l'ignorance des troupes russes, tâcha, suivant le conseil de son favori, le baron Le Fort, d'attirer dans son service des officiers étrangers, pour former ses troupes de terre et de mer aux manœuvres et aux évolutions de celles des autres nations, et pour rendre par là les siennes plus redoutables. Dans ce nombre se trou-

[1] Voyez *Histoire de la vie, du règne et du détrônement d'Ivan III ;* Paris, Franck.

voit Charles-Eugène, duc de Croy, prince du saint-empire romain, marggrave de Monte Cornetto, baron de Müllendonk, etc. Il fut le premier à dresser la milice russe; mais son travail n'étoit pas achevé lorsqu'on le fit prisonnier, le 30 janvier 1702, à la bataille de Narva, et, retenu comme tel dans la ville de Reval, il y mourut de chagrin. Il eut pour successeur Georges-Benoît, baron d'Ogilvy; mais celui-ci ne pouvant supporter la hauteur de Menzikoff, dont il connoissoit la naissance aussi bien que l'incapacité, eut son congé et mourut à Danzik. Pierre I[er] eut encore Charles, baron de Rœnne, d'une ancienne famille noble de Courlande, les généraux Gordon, Anglois, le baron Henri de Golze, les généraux Janus, Allard, Bauer, le comte de Münnich, etc. Quant aux officiers de la marine, aucun ne se montra plus habile et plus expérimenté que Corneille de Cruys, amiral de la flotte russe et vice-président du collége de l'Amirauté; c'est à lui que la marine de cet empire doit tout ce qu'elle est: il mérite donc que nous rendions sa mémoire chère à la postérité, en faisant une courte histoire de sa vie, de ses qualités et de ses malheurs, après avoir donné premièrement une relation succincte de l'existence de la flotte russe.

Les annales russes et les historiens grecs nous disent que le prince Igor arriva avec quinze mille vaisseaux dans la mer Noire, pour faire le siége de Constantinople; ce n'étoient, selon toute apparence, que des vaisseaux plats ou des barques. Ses successeurs entreprirent plusieurs fois la même expédition. Le zar Iwan Wasiliewitsch, ayant dompté les Tatares, prit le royaume d'Astracan et réunit sous son sceptre toutes les petites principautés dans lesquelles la Russie étoit partagée, les villes anséatiques, craignant qu'il ne fît en même tems des établissemens sur mer, arrêtèrent dans une de leurs assemblées à Lubeck, qu'on n'enverroit aucun marin ni constructeur de vaisseaux à ce zar. Le zar Alexis Michaïlowitsch tenta le premier, en faveur du commerce avec la Perse, de faire construire un petit vaisseau, un yacht et une galiote sur le Volga; mais cela n'eut aucune

suite, à cause des Kosaks qui infestoient les bords du Volga.

La création d'une flotte étoit réservée à Pierre Ier. Nous avons vu dans son histoire comment il y parvint successivement en faisant venir de Hollande des constructeurs de vaisseaux, en allant lui-même chez cette nation, pour apprendre l'architecture navale, et en obligeant les grands, les villes, les communautés religieuses, les négocians, à contribuer à la création d'une flotte, qui en trois ans se trouva de quarante vaisseaux; en forçant aussi les gens de la cour d'envoyer leurs enfans dans l'étranger afin d'apprendre tout ce qui concernoit la marine, en choisissant enfin pour grand amiral Teodor Apraxin, qui s'attacha autant qu'il pouvoit à seconder les vues de son maître dans cette partie, et pour amiral celui dont nous allons parler actuellement.

Corneille Cruys naquit le 14 juin 1657, à Stawanger en Norwége. Il alla dès sa jeunesse en Hollande, où il entra dans la marine, et monta de grade en grade jusqu'à celui de maître d'équipage de l'Amirauté d'Amsterdam; il devoit comme tel avoir soin de tout ce qui appartient à l'équipement de la flotte, faire tous les achats pour l'Amirauté, tenir un état de chaque vaisseau, veiller à la conduite des maîtres sur les chantiers et à leurs travaux, vendre les vieux vaisseaux, etc.

Pierre Ier étant en 1697 et 1798 en Hollande, réussit par ses instances de disposer M. Cruys d'entrer à son service; il l'amena avec lui, en 1698, et le nomma en arrivant vice-amiral de sa flotte.

L'an 1699 Cruys fit la carte du cours du Don, depuis Woronesch jusqu'à son embouchure dans la mer d'Azof, en quatorze feuilles in-folio, avec la plus grande exactitude, avec une autre du canal qui devoit être creusé entre la petite rivière Ilawla et Kamyschinka, et une troisième de la mer Noire et d'Azoff. Le tout fut dessiné et gravé en 1703, par Henri Doker, sur seize feuilles, et dédié au zarewitsch Alexis Petrowitsch.

Pierre I[er] l'envoya quelques années après en Hollande, pour y engager d'habiles marins à son service; de ce nombre étoit le comte d'Ostermann, qui devint ensuite vice-chancelier et grand amiral.

L'amiral Cruys mit en peu de tems la flotte russe en état de se mesurer avec la suédoise, quoique beaucoup plus ancienne et beaucoup plus redoutable, et même à son avantage, comme cela arriva en 1705, lorsqu'elle fut attaquée entre l'île de Retusari et de Cronstatt, par l'amiral Ankerstierna, à trois différentes reprises et toujours en vain. Après que l'armée suédoise en Finlande en 1708, sous les ordres du général major Lubeker, eut passé la Newa près de Tosna, pour attaquer Saint-Pétersbourg et l'Ingrie, l'amiral Cruys l'arrêta dans sa marche en lui coupant tous les vivres, et la força enfin à partir au moyen d'une ruse : il commença par fermer la Newa avec une très-grande flotte, composée seulement de vieux vaisseaux et d'anciennes barques, ordonna de mettre le feu à tous les magasins russes qui se trouvoient dans le plat pays, n'y ayant d'ailleurs moyen de les sauver autrement, et d'ôter ainsi tous les vivres à l'ennemi; enfin, il fit écrire au nom du grand amiral Apraxin au brigadier Fraser, qui gardoit Coporie, qu'il se défendît vaillamment, attendu qu'il auroit dans vingt-quatre heures un renfort de quarante mille hommes, et que la flotte suédoise ne pouvoit faire aucune tentative, étant retenue par une flotte russe plus forte. Il envoya cette lettre par un paysan, dans l'espérance qu'elle tomberoit entre les mains des Suédois; elle lui parvint en effet. Fraser, comprenant la ruse, se défendit aussi longtems qu'il put, et forcé de battre en retraite, il laissa sa tente, son bagage, et surtout la lettre aux ennemis, qui produisit l'effet désiré. Le général-major Lübeker y ayant ajouté foi, s'embarqua aussi promptement que possible pour regagner sa flotte, faisant tuer les chevaux et mettant les chariots en pièces, laissant huit cents hommes qu'il n'avoit pas le tems d'embarquer, qui furent tués ou faits prisonniers par les Russes.

L'an 1711, l'amiral de Cruys fut envoyé par Pierre Ier à Azof, pour prendre le commandement de la flotte sur la mer Noire; mais comme la paix, faite au Pruth par Pierre Ier, finissoit les espérances que l'empereur pouvoit avoir de sa flotte de ce côté-là, l'amiral s'en retourna.

Comme c'étoit un homme franc et ouvert, il avoit beaucoup à souffrir de l'amiral Apraxin, qui commettoit beaucoup de fautes sans le vouloir; Cruys lui en parla sérieusement à sa façon, et lui dit sans détour ce qu'il pensoit. Cela choqua l'amiral, qui jura sa perte. L'occasion de trouver moyen de le desservir dans l'esprit de Pierre Ier qui, avec tous ses talens, toutes ses connoissances et son art d'apprécier les gens à son service, ne laissoit pas de prêter trop souvent l'oreille à ceux qui voulurent faire perdre à la Russie ses meilleurs sujets, par des motifs particuliers d'ambition ou d'intérêt. C'est ce qu'éprouva l'amiral Cruys. Ayant eu le malheur de perdre quelques vaisseaux en 1713, dans la Balthique, par un coup de vent furieux, Apraxin ne manqua pas de dire au zar que c'étoit par sa faute. Celui-ci, fatigué déjà de plusieurs autres imputations, ordonna une commission pour le juger, dont Apraxin étoit président : on pouvoit bien s'attendre à la sentence qu'elle rendit, — ce ne fut pas moins que de perdre la vie, mais Pierre Ier voulut bien la commuer en prison perpétuelle et le reléguer à Casan. On assure unanimement que le zar auroit entièrement pardonné à l'amiral Cruys s'il avoit voulu lui parler de manière à le fléchir; mais il fut trop fier de son innocence, et dit « qu'il avoit le sort ordinaire des grands hommes et des gens à talent auxquels on avoit le plus d'obligations. » Il partit avec le plus grand sang-froid et en véritable philosophe, disant « qu'il prendroit Sénèque pour compagnon de son voyage, et qu'il n'avoit pas besoin d'autre consolation. »

Le gouverneur de Casan lui causa mille désagremens, comme cela arrive aux gens en disgrâce. Il le fit déloger deux fois des maisons qu'il avoit louées et arrangées à sa façon; mais, lorsqu'il voulut le répéter pour la troisième

fois, M. Cruys engagea cinquante matelots, qui lui étoient fort attachés, et alla avec eux le lendemain, de grand matin, en procession à l'hôtel du gouverneur, prendre possession des meilleures chambres et y transporter ses meubles, faisant jeter ceux du gouverneur par les fenêtres. Celui-ci, en se levant, fut effrayé de voir ce bouleversement, et, en demandant la raison à M. Cruys, fut bien surpris d'entendre qu'il s'étoit proposé de demeurer dans sa maison, puisqu'il l'avoit chassé trois fois de celles qu'il occupoit. Le gouverneur, pour avoir la paix, promit sur sa parole d'honneur de ne plus l'inquiéter dans le logement qu'il prendroit; sur cela M. Cruys fit emporter ses meubles dans la maison que le gouverneur lui indiqua. Heureusement son exil ne dura que treize mois, car dans ce court intervalle il arriva de si grands désordres dans la flotte et sur les chantiers russes, que Pierre Ier sentit bien qu'il avoit éloigné un homme qui lui étoit indispensable et le seul capable de conserver l'ordre dans sa marine. Il le rappela donc, envoya le prince Menzikoff le complimenter à son retour et lui présenter son épée en son nom. Menzikoff lui annonça en même tems que le zar ne tarderoit pas à venir lui-même. Le zar arriva effectivement un moment après, et lui dit en l'embrassant : « Je ne suis plus fâché, oubliez le passé, ne pensez et ne parlez jamais de votre congé, vous êtes mon amiral pour toute votre vie. » Il l'assura de sa grâce et de sa protection en vidant quelques bouteilles de vin avec lui. Au commencement M. Cruys n'étoit pas trop d'humeur de reprendre sa place; le zar s'en aperçut et lui envoya le lendemain vingt mille roubles pour lui faire réoublier son exil et le déterminer à reprendre ses fonctions. Il les refusa absolument, ne parlant que de s'en retourner en Hollande. Enfin Menzikoff le détermina à accepter et à reprendre son poste d'amiral, mais ce fut avec la plus grande répugnance. Il n'en fit pas moins ses fonctions avec autant d'exactitude qu'auparavant et avec l'approbation du zar.

Cet excellent homme resta chef de la flotte jusqu'à sa

mort, qui arriva le 14 juin 1727, le jour de sa naissance. Il étoit âgé de soixante-dix ans, de grande taille, avec une cicatrice rouge naturelle au visage. Il fut généralement estimé pour sa droiture et la noblesse de ses sentimens, de sa justice et de son hospitalité; toutes ses entreprises étoient dirigées avec prudence et la sagesse de son métier. Ses ennemis mêmes ne purent lui disputer l'honneur d'avoir mis la marine russe sur un pied respectable; il n'eut d'autre défaut ou, pour mieux dire, de malheur, que d'être trop franc et de dire en face ce qui ne se trouvoit pas dans la règle à ceux qui s'en écartoient, fût-ce le zar lui-même, ce qui lui a fait beaucoup d'ennemis et de chagrin.

L'amiral Cruys se distingua entre ses pareils par une chose rare chez les grands, par la religion. Il fonda la communauté luthérienne de l'église dédiée à saint Pierre à Saint-Pétersbourg; il la dota de son premier pasteur Tolle; la première église luthérienne fut bâtie sur son propre terrain, et il en eut soin pendant vingt-trois ans, ayant eu deux pasteurs à part qui avoient soin d'un petit cercle d'hommes qui se rassembloient dans sa propre maison; il resta, outre tout cela, le protecteur de la communauté réformée hollandoise et de la communauté luthérienne à Cronstadt.

Après sa mort, son corps fut transporté à Amsterdam et posé dans le caveau d'une église. Son épouse, Catherine Woogt, réformée hollandoise, qu'il épousa encore au service de la Hollande, mourut l'an 1742, et donna à son mari trois enfans : Jeanne Cruys, mariée à Jean de Lange, connu par le combat naval de 1705 auprès de Cronstadt, où il commandoit le vaisseau *l'Étendard*, de vingt-neuf canons et de cent vingt hommes; Jean Cruys, qui commandoit, dans le même combat, la frégate *le Lièvre*, de quatorze canons et de soixante-dix hommes; c'est le même qui a construit la citadelle de Saint-Jean, auprès de Cronstadt, sur des poutres dans la mer, et qui devint à la fin commandeur de la flotte hollandoise; et Rudolph Cruys, capitaine commandeur au service de Dannemark. Des six enfans de ce dernier restèrent

deux, qui étoient officiers au service de Dannemark; le dernier de ces deux officiers, Jean Cruys, marié à Anne de Ferri, dont le père étoit commandant de Christiansand en Norwége, laissa six enfans : Christine Corneille, veuve du banquier Carstens Voigt; Catherine Jeanne, mariée au banquier Jacques Stelling; Anne, veuve du banquier Henri Chrétien Stegelmann; Corneille Cruys, mort aux Indes; Jeanne Christophore de Meinertshagen, dont le mari étoit envoyé de la Hollande en Russie; Pierre Cruys, colonel au service de l'empereur.

LE PRINCE DMITRI KOLZOFF MASALSKY

COMMANDANT DE BACHMUT ET INSPECTEUR DES SALINES DE CES CONTRÉES

Le prince Masalsky, issu d'une ancienne famille des princes de ce nom, encourut la disgrâce de Pierre I[er], parce qu'il avoit recélé des sommes considérables provenant des salines confiées à son inspection. Avant que de détailler sa vie et ses malversations, il me semble n'être point hors de propos de parler ici des princes et de la noblesse russe, d'autant plus que les étrangers n'ont point eu une idée suffisante jusqu'ici des nobles russes. Ces remarques nous serviront de constater non-seulement mieux sa naissance, mais aussi de connoître mieux l'origine des autres grands seigneurs dont nous aurons occasion de parler.

On ne connut fort anciennement en Russie, à l'exception des familles des grands princes et des zars de la Russie, que des princes, des bojares ou bolares, des wojewodes, des dworiane ou gentilshommes parmi lesquels on comptoit les

syn-boyarsky ou deti-boyarsky, c'est-à-dire les fils des bojares, qui, pour des services rendus, recevoient des fiefs et étoient obligés, pour cela, de venir avec leurs serfs faire la guerre aux ennemis. Comme il y avoit quantité de procès et de discussions, par rapport à la succession de ces fiefs, qui continuèrent jusqu'au tems de l'impératrice Anne, cette princesse les changea tous dans des wotschine, ou allodiaux, pour finir d'un coup de main tous les procès.

Les princes russes tirent leur origine du partage de la Russie fait par le grand prince Wladimir I[er]. Ces princes étoient donc des princes apanagés qui relevoient du grand prince, mais, comme le zar Iwan Basilowitsch, ce grand conquérant qui passe chez nous pour un tyran, réunit autant qu'il put ces principautés détachées de la grande principauté de Russie à l'empire, commençant par Novgorod et Pleskoff, qui avoient été de tout tems des États libres, il lui étoit égal d'avoir des prétentions fondées à faire sur ces principautés ou non. Sa volonté remplit les prétentions et son glaive la soutenoit; il n'écoutoit point ses bojares, auxquels les grands princes de Russie furent assujettis de tout tems; il les jeta du haut des escaliers du Kremel en bas à la moindre remontrance et désobéissance, et les strelzi, placés en bas, les attrapoient avec leurs piques et les faisoient mourir. Le même sort attendoit les princes russes qui relevoient de lui: il les fit venir tour à tour au Kremel à Moscou, les enferma dans des souterrains, les y fit mourir de faim, et obligea leurs épouses de se marier à d'autres. Il fit mourir également, par raison de désobéissance et de rébellion, les princes et bojares de Novgorod, qui réclamoient leurs anciens priviléges et immunités, et obligea leurs épouses de se marier avec leurs kholoppes ou domestiques. De là vient que cette ancienne noblesse de Novgorod, autrefois si renommée, est aujourd'hui un peu rustre, maladroite et peu instruite, mais d'un genre robuste et nerveux; les Russes mêmes conviennent que cela vient de ces tems que le conquérant obligea les mères des anciens princes et bojares de

Novgorod d'épouser leurs kholoppes ou domestiques. Depuis ces tems, Iwan Basilowitsch se décora du titre fastueux de Weliki Kniaz, ou de grand prince de Wlodimer et de Moscou, et de celui de zar de Casan et d'Astracan, lorsqu'il en fit la conquête.

Le mot de *zar* est un mot absolument étranger dans la langue esclavonne et russe, personne n'est capable d'en donner une dérivation; il paroît donc être adopté des Tatares, qui l'ont emprunté de l'hébreu; dans cette langue le mot שר ne signifie qu'un prince quelconque, mais non pas un empereur; les autres Orientaux ont adopté ce même mot dans leur langue; *sar*, en Perse, signifie un prince, et il est fort probable que le mot *sir* des Anglois, et *sire* des François, dérive de la même source. Ce mot de zar, étranger dans la langue esclavonne, étoit le titre des rois de Casan, et a reçu la même signification dans cette langue, aussi bien dans la Bible esclavonne que dans leurs autres livres; à l'exception que, comme on ignore absolument le nom d'empereur dans la langue esclavonne, on traduisit: « Donnez à l'empereur ce qui appartient à lui, et à Dieu ce qui lui appartient, » par défaut d'un autre mot, par *daschde zariu, zariewo, à bogu boschie*. En sorte que c'est faute de connoissance que, dans le tems de Pierre Ier, le sénat déduisoit que le titre d'empereur étoit dû depuis longtems aux grands princes de Russie. Iwan Basilowitsch, s'il avoit cru avoir raison de porter le titre d'empereur, n'auroit certainement point manqué de le porter, à cause de son arrogance, tout comme il introduisit le double aigle, à cause de son épouse grecque de nation, quoiqu'il y avoit partout au Kremel le simple aigle, qui, en l'examinant de près, paroit plutôt avoir été une pie grièche qu'un aigle; cependant il ajouta à son titre de zar et grand prince celui de powelitel, ou de commandant, et de samoderschez, d'autocrateur ou de souverain de toutes les Russies, abolit par là les droits que le peuple russe avoit eus dans les élections des grands princes, et en même tems le titre fastueux de

gospodar, ou de hospodar de la Russie, titre que les grands princes portoient durant tout le tems qu'ils étoient restés sous le joug des Tatares.

La Russie, pour en faire une comparaison suffisante, n'étoit donc, depuis Rurik jusqu'à la subjugation des Tatares, qu'un royaume à peu près semblable à l'Allemagne : il y avoit un grand prince et des princes qui relevoient de lui. Il y avoit des diètes auxquelles le grand prince convoquoit les autres princes; on y discutoit leurs prétentions, on y examinoit leur conduite, on y jugeoit les affaires et on y menaçoit ceux qui ne vouloient pas se soumettre à l'ordre; on les mettoit à l'amende, on changeoit leurs principautés contre des principautés de moins de rapport, et on les y privoit même de leurs principautés quand ils ne se soumettoient point à l'ordre; ces mécontens, à ce que nous enseignent les annales russes, partirent en Hongrie, en Pologne, en Grèce, en Allemagne, pour s'y procurer une protection et de la subsistance, ou pour y entrer au service. Dans les tems que les Tatares subjuguoient la Russie, par la propre faute des princes russes, qui se déchiroient mutuellement et qui, au moment même qu'ils devoient battre l'ennemi commun, ne mettoient pas de confiance l'un dans l'autre, tout alloit suivant le bon plaisir du chan de la Solotaja Orda ou de la Porte d'or. Tel prince qui avoit le plus d'argent, et qui faisoit les présens les plus considérables aux principaux de la Porte, étoit nommé par elle à la grande principauté ou à la prééminence sur tous les autres princes. Tel prince qui avoit des disputes avec les autres princes étoit jugé à la Porte au poids de l'or, en sorte que le titre de grand prince étoit dans ce tems un titre sans pouvoir et sans autorité, jusqu'à ce que Iwan Basilowitsch prit le premier le dessus sur les Tatares, reprit l'ancien nom des grands princes, et réunit le premier toutes ces principautés détachées avec la grande principauté, plutôt par des coups d'autorité que par des prétentions justes et légitimes; de sorte qu'après les tems d'Iwan Basilowitsch, plusieurs princes dépouillés de

tout pouvoient dire avec Jésus-Christ : « Je n'ai pas où mettre ma tête. » Parcourons donc la noblesse russe de plus près.

I. La première classe des princes russes renferme les anciens véritables princes de la Russie, qui tirent leur origine de ceux dont les ancêtres étoient des princes régnant depuis le démembrement de la Russie par le grand prince Wladimir. Dans le grand nombre des princes de cette classe, dont plusieurs sont éteints aujourd'hui, sont les princes Dolgoruki, ce qui veut dire longues mains, issus de Juri Wladimirowitsch Dolgoruki, grand prince de la Russie, vers l'an 1155. Ils étoient autrefois princes de l'Ukraine, et leur résidence étoit à Zernigof. Les princes Sitzkoi de Jaroslav; les princes Odojewsky; les princes Prosorowsky, autrefois princes de Perejaslavl Rœsanskoy; les princes Romodanowsky, autrefois princes de Wiazma; les princes Repnin; les princes Trojekuroff; les princes Tscherbatoff; les princes Wasemskoy; les princes Wsewolodskoy, descendans du grand prince Wsewolod, qui régna en 1078, dont depuis leur première existence l'aîné des fils a toujours porté le nom de Wsevolod; les princes Wolchonsky, autrefois princes de Murom; les princes Uchomtsky, autrefois princes de la ville d'Uchtim; les princes Baratinsky; les princes Chowansky, autrefois princes de Wologda; les Sonzowy; les Schachaffskoy; les Chilkoff, autrefois princes de Nische-Nowgorod; les Pronsky; les princes Daschcoff; les Worotinsky; les Kastereff, autrefois princes de Rostof; les Mesezky; les Poscharsky; les Miloslavsky; les Litvinoff; les Lwoff; les Obolensky; les Dejeff de Kostroma; les Buinossoff de Rostof; les Serebrenny; les Labanoff, autrefois princes de Rostof; les Masalzky, autrefois princes de Masalsky.

Ces princes, dont plusieurs familles sont éteintes, sont des véritables descendans de la maison de Rurik, qui a régné plusieurs siècles en Russie, et plusieurs d'entre eux, principalement les princes Labanoff, les Chilkoff, les Prosorowsky, portent encore jusqu'à ce jour sur leurs cachets les armes des principautés qu'ils possédoient anciennement.

II. La seconde classe des princes russes renferme des princes d'origine lithuanienne, tels sont les princes Galitzin, les princes Trubezkoj, les princes Kurakin, les princes Belsky, les princes Mstislavsky, les princes Worotinsky, etc. Les lettres très-fortes que ces derniers surtout écrivirent, l'an 1567, au roi de Pologne, Sigismund, qui cherchoit à les disposer de rentrer dans leur patrie, en font foi.

Tous ces princes tirent leur origine de la famille du roi de Pologne Jagello, et voici l'origine de celui-ci, à ce que nous assurent des annales russes : Witenez, prince de Lithuanie, après avoir évité le glaive de Bati, vécut quelque tems dans les forêts; après cela, il retourna à Schemot, en Lithuanie; mais, comme tous ces environs étoient dépeuplés et les maisons pillées et brûlées, il trouva à la fin un marchand d'abeilles avec sa famille, qui s'étoit sauvé. Cet homme reçut ce prince, l'entretint et le nourrit aussi bien qu'il pouvoit; après avoir été quelque tems chez cet homme, qui avoit une fort jolie fille, le prince par reconnoissance la demanda en mariage et l'eut. Petit à petit, les paysans qui s'étoient enfuis devant les Tatares s'en retournèrent, — Witenez leur accorda une assise et la liberté, à condition d'une redevance annuelle; il ramassa par là beaucoup de sujets et un grand terrain. Sur cela il se qualifia de nouveau du titre de prince et invita partout les fuyards à s'établir chez lui. Après l'espace de dix ans, il eut le malheur d'être tué d'un coup de tonnerre; il laissa son épouse sans enfans. Celle-ci ne pouvant pas venir à bout de l'inspection et de la direction de tant de terrain que son époux lui avoit laissé, se résolut d'épouser Gedimin ou Hediman. Ce Gedimin ou Hediman laissa à sa mort sept fils de son épouse, savoir : Mondourd, Narimund, Olgerd, Eonudi, Kestuti, Coriad, Lubord. Olgerd avoit deux femmes; sa première lui donna : 1° Korbuth, auteur des ducs de Iborask et de Wisniewezki, 2° Jagailo, 3° Skirigailo, 4° Owidrigailo, 5° Minigailo Wigundus; sa seconde lui donna 1° André, prince de Polozk, auteur des princes Trubezkoj, 2° Wlodimer

Belski, 3° Jean Ostroski, 4° Legwen, ou Lugwen, 5° Basile Constantin, auteur des ducs Zartorisky, 6° Jacque Théodore, auteur des Sangusko, 7° Orchko ou Alexandre. Ces faits sont confirmés par les lettres que le zar Iwan Basilowitsch écrivit au roi de Suède Jean, dans lesquelles il appelle les rois de Pologne descendans de Jagello. La première et la plus remarquable de ces lettres est du mois de janvier de l'année 1552.

III. La troisième classe renferme les princes de différentes nations que la Russie a subjuguées ou qui se sont soumises volontairement. Tels sont les princes Melitinsky, princes de Mingrelie et de Géorgie; ceux-ci avoient été réellement des princes régnans, mais il faut observer qu'il y a plusieurs de ces environs qui portent le titre de princes, qui ne le méritent pas à la rigueur; principalement plusieurs princes tatares, en Géorgie et Mingrélie, car chacun qui possède vingt ou trente maisons porte le titre de knœs ou de prince; cependant, dans le pays même, il n'est regardé que comme simple gentilhomme, ainsi que chaque starschin ou ancien et chaque natschalnik, ou commandeur parmi eux; tous ceux-ci portent le titre de knœs ou de prince. Il y a une raison pareille au sujet des princes d'origine tatare, ceux-ci portent ordinairement chez eux le titre de mursa, qu'on traduit en Russie par knœs ou prince, faute d'autre nom plus propre, ou de meilleure connoissance du mot; cependant un mursa, parmi les Tatares, n'est qu'un bon gentilhomme. Ceux parmi les Tatares qui dérivent leur origine des anciens chans de la Sibérie et de la Tatarie, sont seulement des véritables princes. Parmi le nombre de ceux-ci, nous remarquerons les princes Jesuppoff, les princes Meschersky, originaires des chans tatares de la grande Porte; — le père de ces derniers s'appelloit Machmet; ils adoptèrent le nom de Meschersky, de la rivière Meschersk, où ils s'établirent au commencement. Les Turkestanowi, les Baratour, les Beboutoff, etc. Au nombre de ceux qui n'ont été que des simples murses appartiennent les princes Neswizky, les Ourousof, les Achamaschukoff, les

Nagajeff, les Scheidiakoff, les Baskakoff, les Tcherkasky, originaires de la Cabarda; le premier de cette famille Sunsalei Jacolowitsch Tcherkasky vint en Russie sous le zar Teodor Iwanowitsch et fit sous lui la conquête de la Circassie et de la ville de Terki. Ensuite il y a au moins deux cents familles de princes tatares en Russie qui tirent leur origine de Casan, d'Astracan et de Casimoff, qui, sous le zar Alexis Michailowitsch, se firent baptiser à condition qu'on leur accorderoit le titre de prince.

IV. La quatrième classe renferme les princes en Russie qui ont été créés princes par l'empereur romain, et confirmés comme tels par les empereurs russes. Tels sont les Menzikoff, les Cantemir, ci-devant hospodar de la Moldavie, les Orloff, les Potemkin.

Voici la véritable origine des princes en Russie qui ne jouissent pourtant plus d'aucune prérogative personnelle vis-à-vis le reste de la noblesse russe; pour avoir un rang en Russie, il faut avoir servi, et c'est à mesure de ses services qu'on occupe son rang, fût-on prince, gentilhomme ou paysan. Le règlement des rangs en Russie, donné par Pierre Ier, est partagé en quatorze classes: le feld-maréchal en fait la première, le général en chef la seconde, le général-lieutenant la troisième, le général-major la quatrième, le brigadier la cinquième classe, etc. L'enseigne ferme la quatorzième classe. Voilà ce qui s'appelle en Russie les trois, quatre, ou cinq premières classes qui sont priées à la cour.

Avant le zar Teodor Alexiewitsch, les princes et la noblesse russe jouissoient d'un prérogative personnelle, en sorte que, si le père d'un prince avoit commandé l'armée, le fils succédoit et n'étoit point fait pour servir sous les ordres d'un autre qui ne pouvoit pas prouver que sa famille avoit joui de la même prérogative; ceci faisoit des recherches et des disputes continuelles, et causoit des expéditions qui ne réussissoient jamais. Teodor Alexiewitsch abolit tout cela, brûla tout d'un coup les Rosradnie knigi ou les livres de l'histoire et des généalogies russes et rendit la préférence au seul mé-

rite. Pierre Ier confirma tout ceci et donna lui-même le bon exemple à sa noblesse en devenant lui-même en premier lieu timbalier de sa garde.

La noblesse russe proprement dite vient des anciens bojares, wojewodes et dvoranins ou gentilshommes. Ceux des deux premiers renferment la première classe de la noblesse russe, tels que les Apraxin; l'un de cette famille a été créé comte par Pierre Ier. Les Alsuffief, les Adaduroff, les Beklemischeff, les Butourlin, les Bestuchef Ruimin, les Bibikoff, les Basdejeff, les Beketoff, les Besobrasoff, les Curbatoff, les Chitroff, les Duroff, les Dedenoff, les Golowin, créés comtes par l'empereur romain, les Goloffkin, également comtes, les Glebof, les Ourieff, les Gruschetzky, les Ismailoff, les Jereppkin, les Juschkoff, les Seltschaninoff, les Kaminin, les Koutousoff, les Karauloff, les Léontieff, les Ladischensky, les Lunin, les Lichareff, les Lapuchin, les Matuschkin, créés comtes par l'empereur romain, les Mansuroff, les Masloff, les Murawieff, les Musin-Puschkin, les Morosoff, les Melgunoff, les Marwinoff, les Miloslawsky, les Narischkin, les Neplujeff, les Naschtschokin, les Neledinsky, les Neronoff, les Obreskoff, les Panin, créés comtes par Élisabeth, les Perfilieff, les Protassof, les Philosophoff, les Preschlschejeff, les Passikoff, les Plemennikoff, les Puschkin, les Rumanzoff, créés comtes par Pierre Ier, les Rscheffsky, les Romanoff, les Resanoff, les Schepelloff, les Scheremeloff, comtes, les Saburoff, les Stregaloff, les Schuwaloff, créés comtes par Élisabeth, les Sumarokoff, les Sokovnin, les Sabakin, les Sinowieff, les Stupischin, les Spiridoff, les Soimonoff, les Suworoff, les Strescheneff, les Schein, les Talysin, les Tichamiroff, les Tekulieff, les Tscherbinin, les Tschitscherin, les Woronzoff, comtes, les Wailtschikoff, les Weljaminoff, les Wadkofsky, les Wojekoff, les Uschakoff, etc. La famille russe des Balcken vient de la Livonie. Un de leurs ancêtres étoit grand maître de l'ordre Teutonique. Le premier arriva comme capitaine et prisonnier de guerre en Russie; une branche de cette famille existe en Suède sous le nom de Bielcken,

qui a été faite comte. Les familles de Chitroff, de Romanoff, de Sreschneff, de Neledinsky, de Lapuchin, de Saburoff, de Narischkin, d'Apraxin, de Miloslawsky, de Gruschetzkg étoient parmi les autres les plus considérées, parce que les zars avoient épousé des filles de ces maisons.

La seconde classe renferme ceux qui ont acquis la noblesse russe à cause de leurs mérites ou par d'autres circonstances. Parmi les premiers sont : Biren, comte, puis duc de Courlande, le comte Ostermann, le comte Münnich, le général Bruce, Écossois, le général Bauer, le comte Cantacuzène, de la Grèce, l'amiral Cruys, le général Gordon, Écossois, le comte Jaguschinsky, le baron Le Fort, le général Renne, le baron van Huyssen, le comte de Vierre, M. Emme, M. Klingstœdt, M. Källmann, etc.

Parmi ceux qui ont été anoblis par d'autres circonstances se trouvent : le baron Schaffiroff, juif d'extraction ainsi que M. Jewremoff, anoblis en Russie en vertu de l'ordonnance du zar Alexis Michailowitsch que chaque juif qui se fait baptiser en Russie doit être noble. Budlensky et Rasumowsky, paysans de la petite Russie, anoblis par l'impératrice Élisabeth, Strogonoff, qui étoit simple marchand. Teploff, fils d'un soldat, ainsi que Komutoff, Tarakanoff, fils naturels de l'impératrice Élisabeth, à ce qu'on prétend; Skawronsky, frère de l'impératrice Catherine Ire; Hendrikoff et Jefimowsky, ses beaux-frères; Tschulkoff et Siwers, attachés à la cour sous l'impératrice Élisabeth; Merlin, fils d'un soldat; Skurin, attaché à la cour; Poltarazki, fifre d'un régiment; Ofzin, attaché à la cour de l'impératrice Élisabeth; Tchernicheff, officier de la cour sous Pierre Ier. Soukin fit sous le zar Alexis Michailowitsch sept enfans à la fois; comme les cochons sont accoutumés de faire la même chose, on lui donna le nom de Soukin, ou de cochon, et la noblesse. Nardoff fut anobli pour avoir appris à Pierre Ier à tourner.

Après avoir donné ce détail de la noblesse russe, et vu que le prince Masalsky tire son origine d'une ancienne

bonne famille de princes russes, nous parcourrons actuellement sa vie et sa disgrâce.

Après avoir servi pendant sa jeunesse dans les anciens prikases ou chancelleries à Moscou, et ensuite dans les différentes guerres contre les Turcs, il obtint à la fin, par le prince Boris Galitzin, qui commandoit l'armée contre les Turcs, la place de commandant de Bachmut, et le zar Pierre Ier lui confia, l'année 1716, pareillement l'inspection des salines de Bachmut. Il y avoit dans ces temps quatre salines en Russie qui méritoient l'attention de Pierre Ier. Les premières étoient celles de Aroganof, dans la Grande Permie; comme il avoit rendu beaucoup de services à la Russie dans le tems que Jermak Timofejewitsch fit la conquête de la Sibérie, et qu'il prêta ensuite un million quatre cent soixante-dix mille pièces de ducats au zar Pierre et équipa à ses frais deux vaisseaux de soixante-quatre canons, Pierre Ier donna à Aroganof le privilége de fournir le sel à la Russie; mais comme par la suite l'envie et la jalousie excita plusieurs seigneurs de la Russie contre lui à cause de ses richesses, et que les salines étoient pourtant sises sur son territoire, Pierre Ier changea ce privilége et lui accorda sur chaque pude de sel, ou de quarante livres pesant, un profit d'un kopek et demi.

Les secondes salines étoient celles de Bachmut, à la rivière du Don; ces salines portoient, jusqu'à l'an 1717, un profit de trente mille roubles à la couronne.

Les troisièmes étoient celles de Sibérie, et les quatrièmes celles de Stara-Rouse, près de Novgorod.

Pierre, attentif à agrandir les revenus de son empire parce que les guerres et les autres besoins l'exigeoient, jeta pareillement son attention sur les salines, et comme il trouva par quantité de recherches et principalement par les avis de ceux qui en avoient connoissance et qu'il encouragea de lui découvrir les véritables circonstances en leur promettant le tiers et le quart du profit qui en résulteroit, il vit bientôt que celles de Bachmut pourroient lui rapporter par une bonne économie le triple et le quadruple de ce qu'il en tiroit, il

en confia donc l'inspection audit prince Dmitri Kolzof Masalsky, commandant de Bachmut avec une instruction fort étendue sur la manière dont il devoit s'y prendre; mais Masalsky, qui étoit plus attentif à son intérêt personnel qu'au profit du zar, et qui d'ailleurs professoit les mêmes principes que la plus grande partie des gouverneurs et wojevodes de la Russie professoient, savoir : Bog visok, Gosudar dalok, Dieu est fort haut au-dessus de nous et le zar fort éloigné de nous, — il en prit l'inspection aussi bien que l'instruction, et nonobstant qu'il savoit avoir affaire à un maître clairvoyant, qui avoit ses espions partout, qui l'instruisoient du moindre désordre qui se passoit, il fit faire non-seulement la moitié plus de sel qui avoit été fait les années précédentes, mais encore épargnoit les gages de ceux qui lui étoient subordonnés vis-à-vis desquels il étoit l'homme le plus dur. Vers la fin de l'année il dressa ses comptes, allégua quantité de faux frais, des maisons qu'il avoit fait construire, des réparations et tout plein de choses, ce qui, après avoir été examiné sous main par le zar, fut trouvé entièrement faux, en sorte que, déduction faite des frais pour les salines, il ne resta pas même les trente mille roubles que le zar avoit reçus les années précédentes. Le zar, outré de ces comptes et décomptes, qui arrivèrent au mois de septembre 1717, prit les informations et les témoignages les plus authentiques du contraire, et voyant par là que le prince Masalsky le trompoit d'une manière vile et évidente du double de la somme qu'il lui envoya, instruit, qui plus est, de quantité d'autres malversations et exactions qu'il avoit commises depuis qu'il étoit commandant de Bachmut, il le fit venir à Saint-Pétersbourg, et le questionnant sur tous ces objets et voyant que nonobstant les témoignages évidens qu'on lui mit devant les yeux il s'efforçoit de nier tout, soutenant la construction des maisons qui n'existoient pourtant pas, il l'envoya comme voleur devant les juges pour lui faire faire son procès à cause de ses fraudes, exactions et malversations. Ces juges, après l'avoir ouï et

confronté avec les témoins qui déposèrent le contraire de ce qu'il avançoit, voyant qu'il nioit effrontément la vérité, lui dictèrent sa sentence, d'être pendu à cause de ses crimes, ajoutant cependant que, s'il avouoit son crime, s'il restituoit les sommes usurpées, il pourroit espérer la grâce du zar; mais Masalsky, bien loin d'avouer ses crimes et de demander pardon au zar, persévéra de nier tout, se servit de termes et d'expressions indécentes, non-seulement vis-à-vis le zar, mais aussi vis-à-vis ses juges, se rendant par là indigne de la grâce de son maître, qui vouloit bien la lui accorder pourvu qu'il avouât son crime, mais confirma en tout la sentence de ses juges, pour qu'il serve d'exemple à tous ceux qui suivroient ses traces. Le jugement, confirmé par le zar, fut prononcé au prince, qui s'étoit flatté d'échapper au supplice; comme il vit qu'il n'avoit plus d'espérance et que le jour du supplice étoit fixé, honteux de subir un supplice déshonorant et de flétrir par là sa noblesse et sa famille distinguée, il n'hésita point de prévenir son trépas; il se prépara une dose assez forte de poison, l'avala et en mourut le jour avant que la sentence fût exécutée. Ses parens, qui étoient dans la persuasion que tout seroit fini avec sa mort, l'enterrèrent fort contens d'avoir évité un opprobre. Ceci se passa pendant l'absence du zar pour quelques jours; mais le zar, de retour, ne voyant point Masalsky à la potence, en demanda la raison; ayant été instruit de tout ce qui s'étoit passé et de la mort imprévue du prince, il ordonna nonobstant tout cela, d'exhumer son corps et de faire la justice, pour servir aussi en sa mort d'exemple à tous ceux qui oseroient entreprendre de pareilles fraudes. En conséquence de cet ordre du zar, le prince Masaslky fut exhumé et suspendu à la potence, et, pour faire plus d'impression à ceux qui oseroient suivre ses traces, il ordonna de l'y laisser pendant deux mois de suite. Voici la mort tragique du prince Masalsky, qui, oubliant les lois de la nature en s empoisonnant pour échapper son supplice, y fut assujetti mort pour expier ses crimes encore après sa mort.

MAZEPPA

HETTMANN DES KOSAKS DE L'UKRAINE OU DE LA PETITE RUSSIE

La révolte que Mazeppa, hettmann [1] des Kosaks, a excitée contre Pierre I[er] est un événement assez remarquable dans les annales de Russie, pour donner l'histoire détaillée de cet homme célèbre.

Mazeppa étoit un gentilhomme polonois de Bielazerkoff en Wolhinie, et se nommoit ainsi d'une terre de famille qu'il possédoit. Sa mère étoit Madelaine Mokiofska.

Page dans sa jeunesse du roi de Pologne Casimir, il acquit quelques connoissances dans l'art militaire. Après plusieurs années de service, il partit, avec le maréchal de la couronne de Pologne, pour faire la guerre aux Kosaks révoltés. Il rendit des services si importans à l'armée, et montra tant de capacité et de connoissances que, pour le récompenser, le maréchal de la couronne engagea le roi à l'envoyer en qualité d'ambassadeur au chan des Tatares. A son retour de là en Pologne, il tomba entre les mains des Kosaks saporoviens, qui le firent prisonnier et l'emmenèrent à leur hettmann Jean Samoilowitsch, dont il sut gagner tellement les bonnes grâces, qu'il le fit son secrétaire, et lui donna sa confiance dans les affaires les plus secrètes et de la plus grande importance. Ayant aussi été chargé de la recette des revenus, il eut le double avantage de s'enrichir et de gagner la confiance des Kosaks.

Pendant la minorité des zars Jean et Pierre, le prince Ba-

[1] Hettmann est un nom de dignité que les Orientaux donnèrent anciennement à leurs principaux souverains. Alexandre le Grand porta ce nom. Les chefs des Kosaks s'arrogèrent ce titre, qui désigne égalcment la qualité de prince ou de commandeur. (*Note de l'auteur.*)

sile Galitzin avoit projeté de se défaire des deux zars, pour épouser ensuite la princesse Sophie, et monter sur le trône de toutes les Russies. La fidélité du hettmann Jean Samoilowitsch, vassal puissant, étoit trop connue à Galitzin pour pouvoir se flatter de l'engager dans ses noirs projets ; mais il savoit aussi que Mazeppa, son secrétaire, étoit plus traitable. Il résolut donc la perte de Jean Samoilowitsch. La malheureuse expédition de 1687 contre les Turcs lui offrit une occasion favorable. De deux cents mille hommes que Galitzin commandoit, plus de la moitié ayant été défaits, il fut dans la nécessité de trouver un moyen pour se disculper aux yeux de ses maîtres et du peuple. Il consulta Mazeppa, dont le génie lui suggéra aussitôt un expédient pour se tirer de cet embarras. « Au retour de votre armée à Bielgorod, lui dit ce traître, mandez à Samoilowitsch et à son fils de s'y rendre, imputez-leur la perte de la bataille et accusez-les d'une intelligence secrète avec les Turcs et les Tatares, par laquelle les secrets de vos opérations ont été trahis, et faites-les exécuter aux yeux de toute l'armée. »

Ce conseil, si conforme aux projets de Galitzin, fut aussitôt mis en exécution à son arrivée à Bielgorod. Le hettmann et son fils invités à dîner chez lui, s'y rendent avec confiance. L'infortuné Jean Samoilowitsch est aussitôt enchaîné et envoyé en Sibérie avec une escorte, et son fils, décapité à la tête des troupes sous les armes.

Galitzin, pour récompenser Mazeppa de l'avoir tiré d'un si grand embarras, le fit nommer hettmann en 1687, et lui accorda sa protection.

Ils partirent ensemble, en 1688, pour joindre l'armée à Perekop, mais la fortune leur fut aussi contraire que l'année précédente ; ils perdirent beaucoup de monde sans remporter la plus petite victoire ou le moindre avantage sur les Turcs.

A leur retour, Pierre défendit au prince Galitzin l'entrée de ses appartemens ; et, ayant voulu faire assassiner le zar par ses émissaires, celui-ci, averti à temps, échappa au dan-

ger en se sauvant, et Galitzin fut démis de toutes ses charges, privé de ses biens et envoyé en exil[1].

Mazeppa perdant par là une protection aussi puissante, et ayant tout à craindre pour lui-même, fit des présens considérables aux favoris et aux principaux seigneurs de la cour du zar Pierre Ier, et employa les derniers ressorts de la politique pour entrer dans les bonnes grâces de son maître. Il y réussit si bien, que le zar Pierre Ier le confirma non-seulement dans sa qualité de hettmann, mais l'assura aussi de son amitié et de sa protection.

En 1695, il seconda beaucoup les Russes avec ses Kosaks à s'emparer de Tawan et de plusieurs autres petites villes près du Dniepre. Il fortifia si bien Tawan peu d'années après, que les Turcs, qui vinrent en faire le siége avec une armée considérable, furent forcés par les Russes et les Kosaks de le lever et de prendre la fuite.

Jusqu'ici Mazeppa resta fort attaché à la Russie; mais lorsqu'il eut étudié le caractère et la façon de penser de Pierre Ier, dans les campagnes qu'il fit avec lui, ainsi qu'à la cour, il s'aperçut que le zar ne vouloit être tenu d'observer aucun contrat, ni privilége. Ayant fait enrôler les nobles russes pour servir comme simples soldats ou matelots, il établit des impôts considérables sur leurs terres; il diminua beaucoup les priviléges des Kosaks du Don et des Tatares; força ses sujets à s'habiller d'une autre manière, et fit beaucoup de changemens dans la religion. Mazeppa s'aperçut bien que Pierre Ier n'agissoit plus comme ses prédécesseurs; mais, qu'en fameux conquérant et habile politique, il ne mettroit plus d'autre frein à ses actions que sa volonté, lorsqu'il seroit parvenu à établir solidement son despotisme. Le nouvel hettmann craignit que, par la suite, le zar n'en vînt aussi à enfreindre les priviléges et prérogatives accordés aux Ko-

[1] Ce prince s'est distingué par un attachement singulier pour les étrangers, et particulièrement pour les François. Il estimoit tellement Louis XIV, qu'il donna à son fils le portrait de ce roi enchâssé dans une croix de la grandeur d'une de Malte, pour la porter à la boutonnière de son habit.

saks par Alexis Michaïlovitsch, qui leur coûtèrent tant de peines à acquérir et tant de sang à mériter. Ce ne fut que sur la parole sacrée de ce zar qu'ils se détachèrent de la couronne de Pologne pour se soumettre à la Russie avec leur riche et vaste pays.

Mazeppa, avant que de prendre d'autres arrangemens et d'abandonner les intérêts de la Russie, voulut s'assurer auparavant de tout par lui-même. Pour parvenir à son but, il fit de très-grands présens au prince Menzikoff, comme le seul moyen de gagner les bonnes grâces de ce favori, qui étoit d'une avarice insatiable, et il y réussit si bien, qu'il fut admis chez lui sur le ton le plus familier. Assuré de l'amitié et de la protection de Menzikoff, il fut admis dans les assemblées auxquelles le zar assistoit souvent, et il s'entretint avec lui sur différens sujets. Mazeppa, l'homme le plus rusé qu'on pût voir, contrefit tellement le courtisan zélé auprès du zar, qu'il lui dît souvent qu'il seroit fort aisé de se servir des Kosaks pour soldats ou dragons; il louoit avec excès le nouvel exercice et la beauté de l'uniforme des troupes zariennes, et, sachant que cet habillement plaisoit beaucoup au zar, il s'en fit faire un pareil, dans lequel il se présentoit toujours devant lui, disant qu'il devroit en fournir de pareils à ses confrères les Kosaks. Pierre I[er], qui croyoit Mazeppa entièrement dévoué à ses intérêts, et qui consentoit à tout ce que celui-ci lui proposoit, lui dit: « Je serois charmé de pouvoir faire ce que vous me demandez, mais j'ai trop de mécontens parmi mes sujets pour risquer de rebuter de même les Kosaks. »

Le zar, pour récompenser le zèle apparent de Mazeppa, le décora de la croix de Saint-André, qui est le premier ordre de l'empire. Ayant envoyé M. Van Huysen à Vienne pour demander à l'empereur romain le diplôme de prince d'Empire pour Menzikoff, et un de comte d'Empire pour Gollowin, il fit en même temps en solliciter un de prince d'Empire romain pour Mazeppa, hettmann des Kosaks de l'Ukraine; mais celui-ci, qui s'étoit déjà engagé avec Charles XII, se

flattoit d'obtenir des titres, prérogatives et avantages beaucoup plus considérables du roi de Suède, et différa d'un jour à l'autre à payer les frais de chancellerie pour ce diplôme, ce qui fut la cause que l'expédition en fut arrêtée et qu'il ne l'obtint plus. Mazeppa continua cependant de jouer le rôle d'un des plus fidèles sujets du zar, mais ne manquoit pas de donner avis de ses conversations avec ce prince aux principaux de sa nation, pour leur faire envisager le danger qui les menaçoit de perdre tôt ou tard leurs priviléges, qui avoient tant coûté à obtenir, et il continua de son côté à chercher des moyens pour préserver sa nation de l'esclavage sous lequel gémissoit le reste de la nation russe.

Le hettmann Mazeppa s'étoit marié avec une veuve très-riche de l'Ukraine. Il n'eut d'elle qu'une fille, et comme cette enfant mourut dès son bas âge, il adopta Obediowski, fils de sa sœur, qu'il destina pour être son successeur. Il lui inculqua ses sentimens et ses principes, pour le rendre un jour utile à sa patrie, et l'envoya à l'armée, pour l'instruire dans l'art militaire. Obediowski marcha, en 1707, à la tête des Kosaks, en Livonie, sous les ordres du maréchal Scheremetoff, qui rendit les témoignages les plus flatteurs de sa bravoure.

Sur ces entrefaites, Mazeppa, voyant les grands succès des armes russes sur celles des Suédois, se persuada qu'aussitôt la guerre finie le zar priveroit les Kosaks des priviléges qui leur étoient si précieux. Il crut donc qu'il étoit tems de prendre des précautions pour prévenir ce fatal moment. Les Kosaks ne pouvoient être mieux secourus contre les Russes que par le roi de Suède, Charles XII.

Il choisit Biestenski, son favori, pour négocier cette affaire auprès de ce roi. Cet homme avoit été depuis longtems à son service ; il pouvoit compter sur sa fidélité.

Les propositions faites au roi de Suède, Charles XII promit de le faire déclarer prince souverain de l'Ukraine et des pays limitrophes par le roi de Pologne Stanislas, à condition de rendre l'Ukraine avec Kief et Smolensk à la Pologne,

et qu'il possèderoit les duchés de Courlande, de Semgalle et de Samogithie, comme souverain, sous la protection de la Pologne. Mazeppa de son côté promit d'attendre le roi de Suède dans l'Ukraine, de le mettre en possession de Baturin, qu'il pourvoiroit et rempliroit de munitions de guerre de toute espèce, et qu'il le seconderoit enfin avec tout le corps des Kosaks.

Mazeppa avoit près de quatre-vingts ans lorsqu'il fit ce traité avec le roi Charles XII. Il est à présumer, et il paroît même hors de doute que, si le roi de Suède eût effectué la réunion de ses troupes, sous les ordres du comte Lowenhaupt, avec celles du hettmann, qu'il ne se fût point amusé en chemin à prendre des bourgs et des villes de peu de conséquence, qu'il eût pris aussitôt la route de Baturin, jamais le zar n'auroit eu tant d'avantage sur les Suédois. Mais la Providence en avoit autrement disposé. Par le retard du roi, Mazeppa fut exposé à tout craindre de la part du zar. Les préparatifs faits à Baturin, et plusieurs autres dispositions dans l'Ukraine, furent connus de plusieurs Kosaks, qui devinèrent aussitôt ce qui se passoit entre leur hettmann et le roi de Suède. Effectivement deux colonels de cette nation, Koutschubey et Iskra, se présentèrent au zar pour le prévenir; mais, comme ils ne pouvoient fournir des preuves suffisantes de leurs accusations, le zar eut encore tant de confiance dans la fidélité de Mazeppa, qu'il les lui envoya avec une forte garde, en l'instruisant de ce qu'ils l'avoient accusé. Mazeppa, pour faire croire qu'il étoit innocent, leur fit trancher la tête sur-le-champ, en présence de ceux que le zar avoit envoyés.

Le roi de Suède vint enfin sur les bords de la rivière de Desna, et au moment de son arrivée le hettmann Mazeppa rassembla ses colonels et un corps considérable de Kosaks, les harangua en leur exposant la tyrannie et la cruauté des Russes, le triste sort qui les attendoit infailliblement sous ce joug insoutenable. « Vous savez, dit-il, combien de fois on a attaqué vos droits et vos privilèges,

combien de milliers de vos confrères sont morts de chagrin, de faim, de froid, en construisant la forteresse et la ville de Saint-Pétersbourg, ainsi que le canal de Ladoga, etc. Est-il juste qu'un zar, qui fit si souvent l'éloge de notre pays, en disant que nul autre ne méritoit de si grands priviléges, nous réduise à l'esclavage en nous forçant aux travaux les plus vils et les plus pénibles, nous qui, par notre soumission volontaire à la Russie, l'avons mis en état de faire des actions d'éclat sur le théâtre de l'Europe, et que le zar Alexis Michailowitsch a avoué et confirmé notre liberté? Saisissez donc ce moment favorable pour vous venger en secouant ce joug insupportable; rendez votre patrie indépendante, et elle sera alors l'Etat le plus florissant de l'univers. Si vous êtes intéressés comme moi au salut de votre pays, suivez mon exemple, embrassez tous avec moi le parti du roi de Suède Charles XII. Vous ne courez aucuns risques, car, si vous joignez vos forces communes à celles de ce roi, nous forcerons en peu de tems les perfides Russes à signer les conditions que le roi Charles leur proposera. »

Les colonels des Kosaks demeurèrent stupéfaits après avoir entendu ce discours, et répondirent au hettmann que, n'ayant pu réfléchir sur ce qu'il venoit de leur dire, et que la plus grande partie étoit du nouveau pour eux, ils demandoient du tems pour prendre leur parti; ils s'engagèrent à lui communiquer au plus tôt leur résolution, et s'en retournèrent.

Mazeppa cependant ne tarda point à effectuer ses projets, et se joignit, avec quatre à cinq mille Kosaks, au roi de Suède Charles XII.

Les colonels des Kosaks, au contraire, en donnèrent sur le champ avis au zar, qui envoya à la hâte le prince Menzikoff, avec vingt mille hommes, pour s'emparer de Baturin, résidence du hettmann des Kosaks. Il s'en rendit maître l'épée à la main, prit possession du palais de Mazeppa dans l'espoir de découvrir ses trésors, mais ne les trouva point; il agit en désespéré, fit pendre Mazeppa en effigie, commit les

cruautés les plus excessives, abandonna la place au pillage, ordonna de mettre le feu aux quatre coins de la ville, et fit périr misérablement quantité de familles innocentes, qui imploroient le secours du ciel contre sa férocité.

Charles XII, au contraire, ainsi que ses troupes, voyant que le hettmann Mazeppa arrivoit avec si peu de monde, ne savoit qu'en penser, et voulut le mettre aux arrêts, jusqu'à ce qu'on se fût expliqué de part et d'autre, et que le hettmann eût donné le détail de tout ce qui s'étoit passé.

Depuis ce tems, Mazeppa resta le fidèle conducteur du roi de Suède, jusqu'à la fameuse journée de Pultawa, où l'armée de Charles XII fut entièrement défaite et où il fut lui-même perdu sans ressource. C'est alors que ce même hettmann le conduisit par le Dniepre, le Bog et le Dniestre, à Oczakoff et Bender pour réclamer avec lui la protection du Grand Sultan, qui la leur accorda ainsi qu'à tous les Suédois qui accompagnoient leur roi. Ceux qui ont été témoins de cette retraite conviennent unanimement que, sans Mazeppa, Charles XII seroit infailliblement tombé entre les mains des Russes.

Le zar Pierre Ier, outré de l'infidélité du hettmann, qu'il avoit autrefois tant estimé, voulut absolument en tirer vengeance, et fit l'impossible pour déterminer la Porte de le lui livrer. Il n'épargna pour cet effet ni or ni argent pour s'en rendre maître; chaque dépêche à ses ministres contenoit de tout tenter pour avoir Mazeppa. Cependant la Porte ne voulut jamais se prêter aux désirs du zar, d'autant plus que les hostilités survenues entre la Porte et la Russie avoient brouillé ces deux puissances pour quelque tems; mais la paix ayant été faite par l'entremise du roi de Suède Charles XII, le zar ne manqua pas de solliciter de nouveau et vivement pour avoir Mazeppa; et il n'y a pas à douter qu'il n'eut pas enfin été livré à la Russie, si sa mort ne l'eût prévenu, de sorte que le zar Pierre fut obligé de se contenter de l'avoir fait pendre en effigie à Baturin, ancienne résidence de Mazeppa.

MÉMOIRE ABRÉGÉ

SUR LA VIE DU ZAREWITSCH ALEXIS PETROWITSCH, ENVOYÉ PAR ORDRE DE LA COUR DE SAINT-PÉTERSBOURG A M. DE VOLTAIRE LORSQU'IL COMPOSOIT L'HISTOIRE DE L'EMPIRE DE RUSSIE.

Pierre Ier épousa, en 1689, Eudoxie Feodorovna, de la famille de Lapouchin. Il n'avoit alors que dix-sept ans. Les circonstances du tems et les sollicitations pressantes de sa mère avoient formé cette union, dont le premier fruit fut le malheureux zarewitsch Alexis Petrowitsch. Son cœur étoit trop peu intéressé à ce mariage pour que la bonne intelligence entre les époux fût de longue durée. La zarine, élevée dans les anciennes mœurs et coutumes du pays, voyoit avec peine l'affection que le zar son époux portoit aux étrangers, qu'elle attribuoit au peu d'attachement qu'il témoignoit avoir pour elle. Les reproches qu'elle lui en faisoit étoient souvent si peu ménagés que le zar passa enfin de l'indifférence à la haine. Ne pouvant plus supporter sa mauvaise humeur, il l'envoya, en 1696, dans un couvent, à Susdal. Le jeune zarewitsch resta, en attendant, entre les mains d'une gouvernante et des servantes.

Il faut convenir que son éducation, jusqu'à l'âge de dix ans, avoit été fort négligée. Les mauvaises habitudes qu'il avoit contractées pendant cet intervalle parmi les femmes et les gens superstitieux et ignorans avoient tellement pris racine, qu'il y avoit peu d'espérance de pouvoir les corriger. On pensa alors plus sérieusement à son éducation, en lui donnant des précepteurs étrangers. Le baron Huysen, Allemand de nation, étoit de ce nombre. Il n'épargna aucune peine pour instruire le prince et lui inspirer des sentimens convenables à son rang; aussi lui trouva-t-il assez de dispositions natu-

relles pour profiter de ses instructions, et il en conçut de bonnes espérances. Le zarewitsch apprit assez bien à parler et à écrire l'allemand; il dessinoit passablement bien, mais il n'avoit point de goût pour les mathématiques, et le peu qu'il en savoit, il l'avoit appris à contre-cœur. Son occupation favorite étoit la lecture des livres d'église, pour laquelle on lui avoit inspiré de l'attachement dès sa plus tendre jeunesse. Il les possédoit si bien, que les prêtres même étoient souvent embarrassés avec lui. Lorsqu'il se trouvoit à quelque assemblée publique, au lieu de s'entretenir de matières d'État, ou de guerre, ou d'écouter les autres, il se mettoit ordinairement dans un endroit reculé, avec des gens du clergé, pour disputer sur des passages de l'Écriture.

Le baron Huysen et ses autres maîtres continuèrent toujours à lui donner toutes les instructions possibles; mais son esprit et son cœur ayant déjà pris un certain pli, ils ne réussirent pas également, surtout en ce qui regarda les mœurs.

A la fin, Menzikoff, qui peut-être avoit ses raisons de ne pas permettre que le prince fût trop savant, s'avisa de recommander le baron Huysen à Pierre Ier comme un homme qui pouvoit très-bien être employé dans les affaires d'État. Le zar, entraîné par le conseil de son favori, envoya le baron Huysen à la cour de Vienne pour y négocier quelques affaires. Menzikoff, au lieu de mettre à la place de Huysen un autre gouverneur auprès du prince et de veiller sur sa conduite, dont Pierre Ier l'avoit chargé, étant lui-même presque toujours hors du pays et trop occupé de la guerre et de ses nouveaux établissemens, l'abandonna à ses mauvaises dispositions; de sorte que rien ne fut plus capable de le corriger. Le mariage de Pierre Ier avec Catherine, malgré toute l'affection que cette princesse témoignoit au zarewitsch, acheva de le jeter dans le parti des prêtres et des mécontens. Ceux-ci lui insinuèrent que la nation abhorroit les entreprises de son père et les innovations qu'il faisoit, et que les fréquentes maladies du zar ne lui promettant pas une longue vie, il ne pouvoit se rendre plus agréable à ses futurs sujets et assurer

sa succession qu'en faisant sentir à toute la nation son aversion pour les affaires militaires et pour la marine; qu'il suivroit les traces de ses aïeux, rétabliroit la résidence à Moscou, rendroit la tranquillité à ses États et en laisseroit jouir ses voisins.

Pierre Ier avoit employé jusque-là toutes les voies imaginables pour détourner le prince son fils de ses déréglemens, et pour le remettre dans le chemin de la gloire et de la vertu, tantôt le menant avec lui dans ses campagnes, tantôt le laissant à Moscou, en lui confiant une espèce de régence de l'empire pour le former dans l'art de régner. Il essaya encore, comme un dernier moyen, de le marier avec une princesse étrangère. Quelque peu que le prince y fût porté, il jugea cependant qu'il étoit de son intérêt d'y consentir, craignant d'encourir tout à fait la disgrâce de son père, qui l'avoit déjà menacé plusieurs fois de le faire enfermer dans un monastère; au lieu qu'en se mariant avec une princesse étrangère il seroit plus sûr de la succession, et, eu égard à son épouse, mieux traité que par le passé. Ainsi les dispositions du zar et du prince s'accordèrent bientôt en ce point, et le zarewitsch épousa, en 1711, la princesse Charlotte-Sophie de Wolfenbüttel, sœur de l'impératrice des Romains. Cependant ce mariage ne produisit pas sur l'esprit du zarewitsch le changement que Pierre Ier en attendoit. Malgré la sagesse, l'esprit et la vertu de cette digne princesse, il vécut avec elle dans la plus grande désunion, redoublant ses attachemens pour des gens déréglés, et vivant publiquement avec une fille finoise de la plus vile condition, au mépris de son épouse. Cette princesse mourut au mois d'octobre 1715, après peu de temps de maladie, à la vérité, mais non pas sans que le chagrin causé par les désordres et les déréglemens de son époux n'ait fait avancer ses jours.

Il naquit de ce malheureux mariage une princesse et un prince qui, sous le nom de Pierre II, succéda à l'impératrice Catherine, en 1727.

Après l'enterrement de l'épouse du zarewitsch, Pierre Ier

jugea à propos de s'expliquer plus clairement avec son fils, d'autant plus que la zarine étoit grosse, et qu'on s'attendoit à la naissance d'un prince. Il lui remit en personne, le 11 octobre (vieux style), une déclaration par laquelle, ainsi que par différens messages, il lui donna le choix ou de changer de conduite, ou de se voir privé de la succession.

Pendant que le zarewitsch restoit indécis sur le parti qu'il prendroit, la zarine accoucha, le 18 octobre, du prince Pierre Petrowitsch, ce qui causa une joie infinie au zar. Trois jours après la naissance de ce prince, le zarewitsch écrivit de sa propre main une lettre à son père, en réponse à la déclaration qu'il lui avoit remise. Il se reconnut, dans cette lettre, inhabile à succéder au trône de Russie, et, en cédant ses droits à son frère illégitime le prince nouveau-né, il ne demanda qu'un entretien médiocre durant sa vie. Au fond, il espéroit qu'une telle déclaration le mettroit en sûreté, et qu'après la mort de son père la nation ne laisseroit pas de retourner à lui.

Pierre I[er], peu satisfait de la réponse de son fils, lui écrivit, le 19 janvier 1716, une seconde lettre pour lui demander une déclaration catégorique, savoir s'il vouloit changer de conduite, et travailler à se rendre digne de la succession, ou bien se faire moine. Il déclara alors par écrit qu'il vouloit embrasser l'état monastique, et en demanda le consentement de son père.

Pierre I[er] après cette déclaration de son fils arrangea tout ce qui auroit pu troubler dans son absence la tranquillité intérieure de son empire, et partit le 27 janvier pour l'Allemagne. Avant son départ, il alla lui-même chez le zarewitsch pour lui dire adieu. Ce prince, affectant une maladie, s'étoit mis dans le lit. Sa Majesté l'exhorta encore de rentrer dans le chemin qu'elle lui avoit tracé pour se rendre digne du trône, au lieu d'embrasser l'état monastique, et lui accorda six mois de tems pour y penser.

Pendant que le zar se trouvoit à Copenhague, il eut avis qu'on voyoit le zarewitsch toujours pensif, fréquentant des

gens suspects, et que par cette raison il seroit à propos que Sa Majesté le fît venir auprès d'elle pour l'avoir sous ses yeux. Pierre I[er] lui écrivit d'abord de Copenhague une lettre de sa main, par laquelle il lui marquoit, qu'ayant attendu vainement durant sept mois la résolution qu'il auroit prise, il vouloit absolument qu'il choisît ou d'entrer dans un cloître, ou de se rendre digne de la succession, et qu'en cas qu'il prît le dernier parti il eût à se rendre incessamment auprès de lui à Copenhague.

Le zarewitsch ayant reçu cet ordre de son père, le fit d'abord lire à ses confidens. Ceux-ci, profitant de son caractère foible et timide, lui représentèrent tous les dangers qu'il couroit en se rendant auprès de son père, et lui conseillèrent de prendre plutôt la fuite que d'aller à Copenhague.

Il feignit donc en partant de Pétersbourg de vouloir se rendre près de Sa Majesté; mais, au lieu de prendre cette route, il prit celle de Vienne, après avoir écrit à son passage par la Courlande une lettre frauduleuse à son père, qu'il avoit datée de Kœnigsberg pour empêcher qu'on n'envoyât quelqu'un à sa rencontre.

L'empereur Charles VI, auquel on avoit fait accroire que Pierre I[er], irrité contre son fils, l'avoit voulu faire entrer par force dans un cloître pour mettre la couronne de Russie sur la tête du prince Pierre Petrowitsch, né de sa seconde épouse Catherine, ne balança point d'accorder sa protection à un prince injustement persécuté, jusqu'à lui promettre de soutenir même par les armes ses droits au trône. Mais comme le zarewitsch vouloit rester incognito dans les États de l'empereur jusqu'à la mort de son père, ou jusqu'à ce qu'il arrivât quelque autre révolution, et que M. Welselofski, résident de Russie, ne savoit encore rien de son séjour à Vienne, l'empereur jugea à propos de l'envoyer au château d'Inspruk en Tyrol pour le mettre à couvert des perquisitions de son père. Aussitôt que Pierre I[er] reçut à Amsterdam la nouvelle de l'évasion de son fils, il envoya plusieurs personnes à sa recherche, et entre autres le capitaine aux

gardes Rumanzoff et le conseiller privé Tolstoi, qu'il chargea d'une lettre écrite de sa main et datée du 10 juillet 1717. Ceux-ci, ayant découvert l'endroit de son séjour, se rendirent à Vienne pour témoigner à l'empereur le mécontentement de Pierre Ier au sujet de la protection accordée à un prince fuyant son propre père, et en demandèrent d'abord l'extradition. L'empereur la leur refusa, et pour plus de sûreté il envoya le zarewitsch à Naples, où il fut logé au château de Saint-Elme. Les comtes Tolstoi et Rumanzof ne furent pas longtems à découvrir cette nouvelle retraite. Ils y suivirent le prince, et, sur les fortes instances qu'ils firent, le vice-roi leur permit à la fin de le voir. Ils lui annoncèrent des ordres si précis de s'en retourner en Russie, et lui donnèrent des assurances si fortes d'un pardon parfait de la part de son père, qu'il ne savoit à quoi se déterminer. A la fin les représentations de ces deux envoyés et les persuasions de sa maîtresse finoise, qui l'avoit accompagné, prévalurent, et il déclara vouloir s'en retourner.

Il partit donc de Naples après avoir écrit le 4 octobre 1717 une lettre à son père en réponse de celle que Tolstoi et Rumanzoff lui avoient apportée de sa part, dans laquelle il imploroit la clémence de Sa Majesté, la suppliant de lui pardonner ses crimes et promettant de revenir sur les assurances qu'elle lui avoit données.

Le 23 février il arriva à Moscou, et le lendemain il fut conduit par les susdits sieurs Tolstoi et Rumanzoff, devant Sa Majesté dans la grande salle du château. Il y remit à Sa Majesté, en présence de tous les grands et du peuple, un écrit contenant l'aveu de son prétendu crime, après quoi il signa un acte par lequel il se déclara incapable de gouverner et renonça à tout droit à la couronne, etc., etc.

Voyez la suite de cette affaire et les détails du procès de ce prince jusqu'à la sentence de mort prononcée contre lui dans les Mémoires de Pierre le Grand par Nestesuranoi, ainsi que dans les Mémoires d'État de Lamberti, tome XI, depuis la page 93 jusqu'à 161. Les prétendues anecdotes

sur la mort du zarewitsch dont Lamberti dit qu'elles lui ont été communiquées par une personne fort distinguée de la nation russe ne sont que des calomnies atroces forgées par les ennemis de la Russie pour noircir la mémoire de Pierre le Grand et de l'impératrice Catherine. En voici les véritables circonstances.

Sa Majesté Zarienne, informée de la sentence de mort prononcée contre lui, ne jugea pas à propos de déclarer le parti qu'elle vouloit prendre de la clémence ou de la sévérité. Elle ordonna seulement que la sentence fût annoncée au coupable; mais le zarewitsch, naturellement d'un esprit foible, ne put s'entendre condamner à mort sans se livrer à toutes les idées funestes dont l'horreur d'un pareil sort le devoit accabler nécessairement. Il en eut d'abord une espèce d'apoplexie dont on eut de la peine à le faire revenir, même en lui faisant entendre qu'il pouvoit encore tout espérer de la clémence de son père, à laquelle le tribunal avoit soumis sa sentence.

Enfin ce malheureux prince, ayant repris ses esprits, fit prier Sa Majesté de se rendre auprès de lui, ce qu'elle fit tout d'abord, accompagnée de tous les ministres et sénateurs qui se trouvoient à Pétersbourg. Il témoigna en leur présence les larmes aux yeux du repentir le plus vif de ses crimes et en demanda pardon à Sa Majesté, aussi elle le lui accorda avec des sentimens de père et de chrétien [1]. Cependant l'impression que l'idée d'une mort tragique avoit faite sur lui étoit si forte, que quelque remède qu'on employât, on ne put le mettre dans un état à faire espérer le rétablissement de sa santé. Ainsi, après avoir reçu les sacremens, il mourut le 26 juin v. st. sur les six heures après midi.

Le lendemain son corps fut exposé dans un cercueil ouvert dans l'église cathédrale de la Trinité, où chacun eut la liberté de le voir jusqu'au 30 du même mois, qu'il fut porté en pro-

[1] Inutile d'observer de nouveau combien, dans tout ce drame, Pierre oublia complétement qu'il était père et chrétien !

cession à l'église neuve de la citadelle de Pétersbourg, et inhumé dans le tombeau impérial à côté de la défunte princesse son épouse, avec toutes les cérémonies dont on a coutume d'user dans ces occasions; Leurs Majestés Zariennes ayant assisté au convoi et aux funérailles, avec toute la cour.

HISTOIRE

DU PRINCE WOLCHONSKI, GOUVERNEUR D'ARCHANGEL, DU PRINCE GAGARIN, GOUVERNEUR DE LA SIBÉRIE, DU PRINCE MENZIKOFF, DU GRAND AMIRAL APRAXIN, DU SÉNATEUR APRAXIN, SON FRÈRE, ET DU PRINCE DOLGORUKI, PRÉSIDENT DU SÉNAT.

Une heure après la grande exécution des complices du malheureux Zarewitsch Alexis, Pierre Ier entra au sénat en disant : qu'ayant puni le crime de lèse-majesté, il venoit en faire autant pour les exactions par lesquelles plusieurs de ces grands avoient sucé le sang de ses sujets.

Il faut savoir que dès le commencement Pierre exigea la plus grande exactitude, et un entier désintéressement de ceux qu'il avoit placés à la tête des affaires, voulant qu'ils se missent tous les jours au travail à l'heure fixe. Il employa tous les moyens pour qu'ils remplissent leurs devoirs.

Le sénat étoit obligé de s'assembler tous les jours, à l'exception des jours de fêtes et de dimanches, à huit heures précises du matin. Une fois qu'il revint de l'intérieur de l'empire, et arriva dans la nuit (c'étoit peu de tems après la création de ce corps), les sénateurs étant dans une pleine sécurité sur l'éloignement de leur maître, crurent qu'ils pouvoient s'assembler plus tard le lendemain, et se reposer

un peu de leurs fatigues; mais Pierre parut à l'heure fixée au sénat, et, ne trouvant personne, demanda au chancelier qui étoit de jour quelques actes pour les parcourir, et se mit à travailler. Le chancelier envoie bien vite les soldats de la garde du sénat de droite et de gauche, pour en rassembler les membres, qui arrivent l'un après l'autre tout essoufflés. A mesure qu'ils entroient Pierre, prenoit sa canne et les en frappoit, et cela successivement depuis le premier jusqu'au dernier, en les faisant mettre tout de suite au travail. Enfin arrive un vieillard, ancien officier de la marine, qu'il avoit placé dans le sénat plutôt par compassion, et pour le faire vivre, que pour s'y occuper. Les sentinelles l'ayant instruit de ce qui s'étoit passé, il se jeta en entrant tout étendu aux pieds du zar, en lui disant : « Batuschka ! c'est-à-dire, père, si vous me frappez comme vous avez fait les autres, je suis un homme mort. » Pierre lui ordonna de se relever, et lui dit : « Va seulement, vieillard, ce n'est pas à toi que j'en veux; que tu y sois, ou non, cela est égal, tu n'y es que par commisération pour compléter le nombre; mais c'étoit ces gens jeunes et robustes que je devois châtier, et, comme ils oublioient leur devoir, il falloit leur donner une correction pour les y faire penser une autre fois. »

Il n'étoit pas moins rigoureux et sévère sur les exactions et les malversations commises de la part de ceux qu'il avoit mis à la tête des affaires.

Instruit de celles du prince Wolchonski, gouverneur d'Archangel, de Menzikoff, gouverneur de Saint-Pétersbourg, du grand amiral Apraxin, de son frère le sénateur Apraxin, du prince Dolgoruki, président du sénat, et du prince Gagarin, gouverneur de Sibérie, voici le discours qu'il tint à leur sujet au sénat assemblé. « Je ne peux me persuader qu'il en ait un seul d'entre vous qui ne soit instruit, par les lois de la nature et par l'expérience, que les premiers et principaux devoirs que Dieu demande des souverains des empires et des peuples, sont de protéger leurs sujets contre tous les ennemis de dehors, de leur procurer le repos et la tranquil-

lité dans l'intérieur, de faire sans délai, et sans aucun égard à la personne, droit et justice à tous, et de punir en conséquence les crimes du plus grand seigneur comme du dernier paysan. Vous savez tout ce que j'ai fait à l'égard du premier point depuis le commencement de mon règne. Quant au second, je vous ai donné en dernier lieu un exemple frappant de l'usage du pouvoir que Dieu m'a confié, en mettant de côté toutes les considérations, quand il s'est agi de maintenir la justice, la sûreté de mon peuple, et la prospérité de mon empire, rien n'étant capable de me faire suspendre ni retarder l'effet de ce pouvoir. Vous avez vu avec quelle sévérité j'ai puni les crimes d'un fils, qui étoit plus ingrat, plus hypocrite et plus méchant qu'on ne peut se l'imaginer. J'ai sévi en même temps contre ses complices, et je crois avoir contribué par là au but essentiel de toutes mes actions, qui est de faire de mon peuple russe un peuple vaillant et redoutable, et de répandre le bonheur dans tout mon empire, but qui m'a coûté tant de peines et de soins, et à mes sujets, tant de sang et d'argent pour y parvenir, et qui auroit cependant été anéanti bientôt après ma mort, si je n'avois pris les précautions les plus propres à prévenir ce malheur, en agissant comme vous savez. Étant donc parvenu avec le secours de Dieu au point où j'en suis, il me reste encore à confondre la malice et la hardiesse de ceux qui ont osé abuser du pouvoir que je leur ai confié, tels que les gouverneurs des provinces de mon empire et de mes sujets, dont plusieurs contre leur conscience et leur serment ont cruellement opprimé mon pauvre peuple, en s'engraissant de leur sueur et de leur sang. Considérant aussi combien il a contribué aux frais de la guerre à laquelle j'étois forcé pour soutenir la justice de mes prétentions, pendant dix-huit ans, en argent, en recrues, en chevaux, en fourrages, en tout enfin ce dont j'ai pu avoir besoin, et mérité par là ma protection, et combien il est juste en retour de le secourir contre ceux qui le vexent et le sucent, je me suis déterminé à établir un tribunal dont mon général d'infanterie Adam Adamo-

witsch Weide, qui n'a jamais contrevenu en rien à la justice, mais a toujours rempli fidèlement ses devoirs, sera le président, les généraux lieutenans Butturlin et Sclippenbach, les généraux-majors Galitzin et Jaguchinski, les brigadiers Wokhloff et Uschakoff assesseurs, avec les majors, capitaines et lieutenans de ma garde. Ce tribunal fera les recherches les plus exactes sur la conduite et l'administration de ceux dont je lui donnerai les noms, et prononcera sévèrement contre ceux qu'il trouvera coupables. J'espère qu'un pareil établissement servira pour l'avenir à contenir tout le monde dans le devoir, et obligera ceux qui sont revêtus de quelque pouvoir de s'en servir conformément à la justice. »

Par l'établissement de ce tribunal, Pierre soumit les membres de son sénat, qui étoient de la première noblesse, au jugement d'un simple lieutenant de sa garde, devant lequel ils furent obligés de comparoître, pour être entendus et rendre compte de leurs administrations. Les jugemens qu'il rendit étoient d'autant plus sévères, parce qu'il s'en tenoit sur tous les cas d'après les lois militaires, qui sont les plus dures de toutes les lois de l'univers, puisqu'elles prononcent la peine de mort pour des bagatelles et des minuties, comme pour les choses les plus graves, et que le zar faisoit toujours présent des terres confisquées sur les coupables aux juges qui composoient ce tribunal, ne se réservant que le mobilier, l'or, l'argent et les pierres précieuses.

Les malversations du prince Wolchonski, gouverneur d'Archangel, qui avoient été examinées longtems auparavant, ayant été trouvées vraies, furent évoquées à ce tribunal, qui condamna le prince à être arquebusé.

Le prince Gagarin, accusé d'avoir commis des vexations de toute espèce dans son gouvernement de Sibérie, comparut le second.

Pour mieux entendre ce que nous devons dire à son sujet, il faut entrer dans quelques détails sur l'état, la condition et les obligations que ces gouvernemens imposent.

Pierre partagea au commencement son empire en huit

gouvernemens, en y ajoutant un neuvième après la guerre avec les Suédois, savoir celui de Novgorod. Il les taxa chacun à une somme fixe que le gouverneur étoit obligé de payer, comme il suit :

	Roubles.
1. Le gouvernement de Mosçou à.	1,149,687
2. Celui de Saint-Pétersbourg à.	488,627
3. Celui de Kief à.	114,857
4. Celui d'Archangel à.	374,276
5. Celui de Smolensk à.	83,039
6. Celui de Woronesch à.	154,933
7. Celui de Sibérie à.	222,080
8. Celui de Casan et d'Astracan à.	344,064
9. Celui de Nischni Novogorod à.	259,581
Somme totale.	3,111,144

A la mort du prédécesseur de Gagarin, Pierre vit qu'il avoit donné le gouvernement de la Sibérie à trop bon marché; il l'augmenta donc de deux cents mille roubles. On en fit d'abord l'offre à la famille des Strogonoff, qui remercia, alléguant qu'une affaire de cette importance demandoit un homme libre, et qu'elle étoit assez occupée de ses propres biens et de l'administration des terres que ses ancêtres lui avoient laissées. Cependant elle assura le zar qu'elle auroit toujours, en cas de nécessité, à la disposition de Sa Majesté une centaine de mille roubles et plus. Il ne se trouva donc personne qui voulût de ce gouvernement à ces conditions. Enfin le prince Gagarin, précédemment wojewode d'Irkoutzk, et qui s'étoit enrichi aux dépens des sujets, se présenta, et quoiqu'on n'ignoroit pas qu'il avoit déjà échappé la punition la plus forte, au moyen de sommes immenses qu'il avoit données à ses juges, sur les accusations portées contre lui pour malversations de toute espèce, cependant le besoin fit qu'on n'hésita pas à lui accorder cette charge. Le gouverneur ayant le privilége de nommer à toutes celles qui vaquent, ou qu'il juge nécessaires, il ne manqua pas de le faire,

et distribua les sommes à percevoir sur les paysans, selon son bon plaisir. Tous ceux qui étoient sous ses ordres furent accusés devant Pierre d'avoir commis les plus grandes exactions, et lui-même en particulier des fautes suivantes :

1° De n'avoir jamais fait demander aux paysans ce qu'ils doivent payer annuellement que dans les tems qu'ils étoient les plus accablés de travaux et le moins pourvus d'argent; de sorte qu'ils se voyoient dans la triste nécessité de donner leurs chevaux, bestiaux et grains à un vil prix, ou de graisser la patte de celui qui percevoit les deniers pour obtenir un sursis qui occasionna que ceux d'entre eux qui ne possédoient rien quittèrent leurs foyers, et ne pouvant point aller habiter ailleurs dans le pays même, plus de cent mille se réfugièrent en Pologne, Lithuanie, Turquie et Tatarie, pour y bâtir des villages et y jouir de plus de liberté que dans leur patrie.

2° D'avoir attendu une occasion favorable, telle qu'une rébellion à Saint-Pétersbourg, pour enlever lui-même la Sibérie à son légitime maître, et s'en faire déclarer souverain.

3° D'avoir commis des exactions affreuses sur ceux qui faisoient le commerce en Chine, obligeant tous ceux qui y vouloient passer avec la caravane de payer la place fort cher, fouillant à leur retour les marchandises et prenant les plus précieuses pour lui, ainsi que celles de la caravane de l'empire, comme le fameux rubis qui, par sa grandeur, appartient aujourd'hui à la couronne impériale, et dont il fut longtemps le possesseur, en est un exemple.

4° D'avoir cherché par argent à corrompre les sénateurs, et les attirer dans son parti, afin que tous les emplois vacans dans l'état civil et militaire ne fussent donnés, comme cela arriva, qu'à ses amis intimes et à ses parens, qui le laissèrent faire tout ce qu'il voulut dans son gouvernement.

5° Quand les paysans lui portoient des plaintes sur la dureté et l'excès des impositions, il leur montroit toujours de la compassion, en les assurant qu'il n'y entroit pour rien, que c'étoient les ordres exprès du zar, où il ne pouvoit rien

changer, et sur lesquels il lui avoit déjà fait des remontrances inutiles, au risque d'être disgracié et même de plus grands malheurs encore.

6° Lorsqu'il s'étoit trouvé obligé d'envoyer des recrues de son gouvernement, il en avoit toujours tiré des provinces limitrophes de la Permie, de Wiatka et de Petschora, pour se faire payer bien cher par les habitans de la Sibérie la faveur de les dispenser d'en fournir.

7° D'avoir dit à plusieurs sujets, que le changement de religion que le zar vouloit introduire dans son empire demandoit que les véritables enfans de la patrie prissent leurs mesures pour s'y opposer.

8° D'avoir ôté sa perruque en Sibérie et de s'être habillé moitié en Russe et moitié en étranger, d'avoir fait le dévot, observé les jeûnes les plus rigoureux, accueilli les paysans, en entrant et sortant de l'église, les consolant par la promesse d'un tems plus heureux et prochain.

9° D'avoir entretenu l'amitié la plus intime avec Philotæus, métropolitain de la Sibérie, qui, quoique transféré au monastère de Kief, resta cependant toujours à Tumen, ville de Sibérie, sous le prétexte spécieux de la construction d'une église et de la conversion des Astiaques, mais réellement parce qu'il savoit ou intimider ou adoucir le peuple, qui souffroit des exactions de Gagarin, pour partager le produit avec lui.

10° D'avoir fait les arrangemens les plus propres à empêcher que qui que ce fût sortît de la Sibérie, de crainte que le zar ne parvînt à être instruit de sa conduite, en postant pour cet effet des gardes aux frontières de la Russie et de la Sibérie, et ne permettant pas qu'on prît d'autre chemin pour en sortir que la ville de Werchoturie, où il plaça pour exécuteur de ses ordres Trachanitoff, un de ses amis les plus affidés, qui ne laissoit passer personne sans un passe-port du prince, et sans examiner attentivement toutes les lettres qu'on portoit avec soi à l'adresse des seigneurs de Saint-Pétersbourg.

11° D'avoir envoyé ceux dont il se défioit dans les provinces les plus éloignées de son gouvernement, sans qu'on ait su

ce qu'ils sont devenus, ni qu'on sache même s'ils existent encore.

12° D'avoir établi la milice sur le pied le plus formidable, en nommant grand nombre de jeunes gens Sin-Bojarski, qui sont des espèces de gentilshommes de tout tems obligés à servir, quand l'occasion se présente, à raison d'un petit terrain qu'ils possèdent pour cela en fief libre.

13° D'avoir créé deux régimens de dragons pour la garde du pays, au lieu d'un comme à l'ordinaire, disant qu'il en avoit reçu l'ordre, et les obligeant à vivre du produit des mêmes terres affectées pour l'entretien d'un seul.

14° D'avoir beaucoup augmenté le nombre des troupes en levant des recrues, et lui donnant pour officiers les Suédois, qui étoient là comme prisonniers.

15° Et pour se procurer des canons et des munitions de guerre, d'en avoir, quant aux premiers, fait faire beaucoup avec des boulets dans les forges de la Sibérie, et pour les autres imaginé le stratagème suivant. Afin d'obtenir un ordre du sénat pour s'en procurer, il envoya plusieurs hommes en Boucharie acheter du sable mêlé d'or, qui se trouve dans les rivières. En ayant reçu dix livres, il partit pour Saint-Pétersbourg et communiqua cette découverte au zar, en lui disant qu'il lui en procureroit autant qu'il voudroit, pourvu qu'il lui donnât des munitions de guerre de quoi armer dix mille hommes, afin de repousser les Kalmaks et les Tatares, qui ne manqueroient pas de s'y opposer, qu'il lui falloit de plus un armurier pour les armes à feu, et un artiste pour faire de la poudre. Pierre reçut Gagarin fort gracieusement, applaudit à sa découverte et lui promit de lui envoyer ce qu'il demandoit. Cependant, comme il ne s'y fioit pas trop, il fit part de cette affaire au colonel Buchholz, qu'il dépêcha au prince, avec ordre de le pourvoir de tout le nécessaire pour cette expédition. Quoique cette nouvelle ne plût point à Gagarin, il fallut cependant obéir et donner trois mille hommes au colonel pour aller prendre possession de l'Irtisch. Celui-ci s'informa soigneusement, suivant les

ordres secrets qu'il en avoit reçus du zar, de la conduite de Gagarin, et lui envoya les griefs bien constatés que nous venons d'exposer.

Le zar manda incontinent le prince à Saint-Pétersbourg, commença à son arrivée par lui ôter son gouvernement, qu'il donna au prince Tcherkaski, et le fit ensuite comparoître devant le tribunal pour rendre raison de ses malversations. On le mit sept fois à la torture sans pouvoir obtenir aucun aveu de ses crimes, dont on avoit les preuves en main, et que plusieurs personnes lui reprochèrent en face. On le condamna enfin à être pendu devant le sénat à une potence plus haute qu'à l'ordinaire, parce qu'étant gouverneur il étoit en même tems sénateur. Sa famille et tous les grands allèrent solliciter sa grâce auprès du zar, qui, cédant à leurs instances, la lui accorda, à condition qu'il avoueroit ses crimes et se reconnoîtroit coupable, mais, s'y étant encore refusé, le jour de l'exécution fut marqué. Pierre l'exhorta lui-même encore alors, mais inutilement, et la sentence fut exécutée.

On peut juger des richesses immenses de ce seigneur par le nombre des terres et des paysans et la quantité de vaisselle d'argent qu'on confisqua. Il n'en avoit jamais d'autre : outre le fameux rubis dont nous avons parlé, l'image de son saint étoit enrichi de pierres précieuses, qui avoient coûté cent trente mille roubles[1]. Le cadavre du prince fut laissé à la potence ; mais les sénateurs, vivement affectés de cette vue toujours présente lorsqu'ils s'assembloient, firent là-dessus d'itératives remontrances à Pierre, le suppliant de vouloir bien donner ses ordres pour qu'on l'ôtât, en lui représentant que c'étoit avilir leur respectable corps aux yeux de toute la nation, les rendre méprisables à ceux qu'ils devoient juger, et anéantir l'o-

[1] Les Russes n'ont pas de saints taillés en images, mais seulement peints de différentes couleurs et entourés de brillans ; chacun a le sien particulier, et c'est presque toujours celui dont il porte le nom de baptême.

béissance qui leur étoit due. Pierre, fatigué de ces sollicitations, ordonna enfin qu'on enlevât ce cadavre, et qu'on le plaçât au gibet ordinaire.

Le troisième accusé et obligé de comparoître devant le tribunal dont nous venons de parler, fut le prince Menzikoff. Comme j'ai écrit sa vie en détail sous le règne de l'empereur Pierre II, tems auquel on l'exila en Sibérie pour ses forfaits, je ne parlerai ici que de ceux qu'on lui imputa dans ce moment.

Pierre Ier, ayant renouvelé le sénat, trouva bon de confier à quelqu'uns de ses membres l'inspection de son trésor, de la monnoie, des magasins et autres objets. Le prince Mensikoff eut la première en partage. Dès l'an 1718, la chambre des finances représenta qu'il se trouvoit un vide si considérable dans la caisse, qu'on n'étoit point en état de subvenir aux besoins de l'empire. Pierre Ier, ayant pris des informations sur le fait, apprit bientôt que la mauvaise administration du prince Menzikoff en étoit la cause. Il en fut d'autant plus assuré, qu'il avoit publié deux ordonnances, l'une en 1714, l'autre eu 1715, par lesquelles il enjoignoit à tous les subalternes de déclarer tout ce que les grands, même les principaux ministres, entreprenoient contre les intérêts de leur maître. Le zar reçut à Saint-Pétersbourg et à Moscou des mémoires en conséquence, les uns avec les noms de leurs auteurs, les autres anonymes, dans lesquels tous ses grands seigneurs étoient accusés, Menzikoff en particulier, comme l'homme le plus avide et le plus avare, de ce dont on donna des preuves évidentes. Il fut donc cité devant le tribunal, et obligé de répondre aux accusations portées contre lui, et ayant été trouvé coupable, on le condamna à remettre son épée et à garder les arrêts chez lui, pour y attendre son jugement.

On profita du tems de son arrêt pour faire son apologie. On chercha longtems qui en pouvoit être l'auteur, sans le deviner, mais ce fut certainement le baron Van Huyssen qui lui rendit ce service. Comme cette apologie renferme bien

des choses intéressantes, outre la défense du prince même, nous en allons donner l'extrait.

L'auteur y débute par dire qu'il n'est point étonné que le prince ait tant d'ennemis, puisque c'est une suite assez ordinaire du pouvoir conféré par un souverain. On reconnoît les bonnes herbes, les fleurs, ainsi que les bons fruits à la piqûre des vers. La véritable signification du mot russe *wremennik*, qui veut dire favori, est un homme à tems. Elle prouve qu'on s'étoit accoutumé, en Russie, à ne voir la faveur que pendant quelques années. C'est pourquoi ceux qui portent envie depuis si longtems au pouvoir et à l'autorité donnés au prince Menzikoff sont ces mécontens auxquels il n'a pas toujours pu accorder leurs demandes, sans nuire aux intérêts du zar. Ces gens font valoir ce faux principe de politique : *Calumniare audacter semper aliquid hæret*. Ils ne sont occupés qu'à charger le ministre de tous les moyens violens que le souverain est souvent obligé d'employer pour faire passer ses ordonnances et forcer son peuple à y obéir. C'est par la même raison qu'ils soutiennent que c'est le prince qui a empoché les contributions énormes dont les Polonois et les habitans du Meklembourg disent avoir payées, d'avoir vendu les charges, d'avoir renversé les anciennes familles, en y substituant des parvenues, et d'être enfin la cause du grand vide de la caisse et de ce que l'argent ne circuloit point. Le zar reçut ces mémoires en différens temps, mais il n'y eut pas une entière confiance, il fut seulement plus circonspect dans les ordres qu'il donna à Menzikoff. — Quant à la basse naissance du prince, dit l'auteur de l'apologie, ce n'est point un mystère, lui-même ne s'en cache pas, il fait au contraire gloire d'être monté de simple soldat au rang où il est ; il raconte très-souvent par combien de misères et de détresses il a passé dans sa jeunesse. On n'a que trop d'exemples, en Russie, de l'élévation des sujets de la plus basse naissance au plus haut degré de la fortune, soit par des mariages, soit par les valets de chambre du zar, avec de l'argent, ou à la faveur d'une jolie

figure, sans s'être jamais donné autant de peine que le prince, et que leurs petits-fils aient encore joui de leur fortune. Combien n'y a-t-il pas de gens avancés dans le militaire, qui ont eu des charges et des terres, et qui trouveroient fort injuste que celui qui auroit bien travaillé eût été récompensé et fût au même point qu'eux. Le grand Moïse ne fut qu'un bâtard abandonné de ses parens, exposé sur le fleuve du Nil, cependant la fille de Pharaon en prit soin, et contribua à ce qu'il devînt chef et prince de son peuple. La houlette de l'empereur Justin, qui avoit gardé les pourceaux et les bœufs dans sa jeunesse, ne devint-elle pas un sceptre? L'empereur Marcien avoit commencé par être maréchal-ferrant. Le prince, pour se rendre digne de ses places, a toujours écouté avec plaisir les gens instruits et a suivi leurs conseils. En accompagnant son maître dans ses voyages, assistant aux conversations des grands, aux conseils, aux délibérations, aux ordres, etc., de ces mêmes grands, il a acquis une routine et des connoissances qui lui ont mérité les bonnes grâces de son maître. Lorsqu'en 1699 le zar donna au prince un plein pouvoir illimité de faire tout ce qu'il croiroit bon dans son empire, soit dans le militaire, soit dans le civil, et de donner les charges à qui il vouloit, régnicoles ou étrangers, on sait qu'il demanda instamment et à plusieurs reprises au zar de confier cette autorité aux anciens princes et bojares de l'empire, ou de la partager entre plusieurs sujets capables, et qu'il se feroit un plaisir de servir sous eux, parce que le prince ne prévoyoit que trop les suites qui en résulteroient, s'il en étoit revêtu seul. Il le dit au zar lorsqu'il lui ordonna d'introduire plusieurs nouvelles ordonnances qui déplaisoient au peuple, comme d'abolir le patriarche, les bojares, les okolnizi et d'autres dignités de la cour. Cependant le zar l'ayant exigé et le prince lui ayant obéi, cela lui attira des haines, des jalousies et des persécutions, tant de la part des grands que de celle du peuple. Le zar, néanmoins, l'honora toujours de sa confiance, disant qu'il étoit son meilleur ami,

son plus fidèle serviteur, qu'il avoit été son Towarischtsch ou camarade, frère et fils, ce qu'il lui a témoigné non-seulement de bouche, mais encore par écrit, en ajoutant dans les termes les plus positifs de ne plus se refuser à s'acquitter de ce dont il le chargeoit, ajoutant qu'il vouloit l'aider à porter le fardeau dont il l'avoit chargé, et qu'il le protégeroit contre tous ses ennemis et persécuteurs, quelque puissans qu'ils fussent, et l'exemta de toute défense. De plus, le zar, en considération de ses services, n'avoit pas cru devoir exiger de lui le serment qu'on a coutume de prêter en pareilles circonstances, et l'avoit toujours approuvé dans son ministère et dans toute sa conduite. Le prince a dès ses premières années rempli à la satisfaction de son maître toutes les dignités dont il l'a revêtu successivement, tant à la cour qu'au cabinet, au sénat, aux conseils, dans les chancelleries, à l'armée et en voyages, sans jamais avoir d'autres motifs que le bonheur de l'empire. Le zar, sûr du zèle du prince et de son attachement à ses intérêts, l'a toujours eu dans toutes ses actions à ses côtés, parce qu'il ne s'échauffoit jamais comme lui, qu'il montroit toujours autant de prudence que de bravoure, en conservant son sang-froid dans les dangers mêmes les plus évidens, et qu'il avoit toujours quelques coups inattendus à porter à l'ennemi. Le prince, d'ailleurs, a exposé sa santé et sa vie plus d'une fois, au point que le zar lui-même l'a souvent exhorté à se ménager, et à ne pas se livrer tant au travail, mais à le partager avec des subalternes fidèles et capables. Combien de milliers de lieues n'a-t-il pas fait pour le service du zar? A combien d'intrigues, de cabales, d'embûches n'a-t-il pas été exposé de la part de ses ennemis? et que n'a-t-il pas fait pour que l'empire de Russie fût dans l'état où il est? N'est-ce pas lui seul qui a, en si peu de tems, monté le militaire, de manière à rendre les États de son maître formidables à tous ses voisins, et les règlemens qu'il a donnés sur cela sont si sages, qu'ils ont été adoptés par les autres puissances. Cependant il s'est élevé et formé de lui-même, à

l'exemple de son maître, en commençant comme lui par être simple soldat, l'an 1687, ensuite bas-officier. En 1704, il fut fait lieutenant de la garde, puis capitaine de la marine, et second capitaine du corps des bombardiers. En 1705, il fut créé colonel du régiment de Flemming, en Saxe, puis gouverneur général de l'Ingrie et de la Carélie, et, en 1710, il fut nommé gouverneur général de toutes les conquêtes faites en Esthonie et Livonie. Après cela, colonel d'un régiment de dragons, et ensuite de deux régimens d'infanterie; il fut élevé, en 1714, au grade de contre-amiral, à la mort du contre-amiral Paddon. En 1720, il fut nommé président du Collége de la guerre. Il a prouvé son zèle et son attachement pour l'État par ses exhortations à la noblesse russe, pour l'engager à entrer au service, comme par son activité et sa vigilance, à l'accoutumer aux fatigues et à la former au métier de la guerre; il a enfin partout donné des preuves éclatantes de son patriotisme jusque par le choix qu'il fesoit des régnicoles et des étrangers pour des emplois à la cour et à l'armée, qui étoit toujours approuvé, ayant attiré de l'empire grand nombre de ces derniers, dont il avoit besoin, et qui, en effet, ont été si utiles. Combien de sujets inutiles n'a-t-il pas renvoyés! il a diminué jusqu'aux appointemens de ceux qui n'en méritoient que la moitié, et ramené à leur devoir, par des châtimens, nombre de personnes en place et d'officiers de l'état-major, comme cela arriva, l'an 1703, aux colonels Bodouin, Crassau, Sals; l'an 1707, au général de Roosen; l'an 1709, au général-major Milenfels; l'an 1711, aux colonels Cruse et Jarnov, au général Bauer; et, l'an 1715, au général de Heidenreich, etc.; il s'est même attiré la haine des ecclésiastiques et des bojares en forçant les premiers d'envoyer leurs fils à l'armée, et les autres leurs domestiques superflus, dont un seul en avoit souvent plus de deux cents. Le prince, pour contenir les mal-intentionnés dans leur devoir, fut souvent contraint d'en mettre plusieurs aux arrêts ou de leur infliger d'autres punitions, ce qui ne manqua pas de lui attirer la haine du public, quoiqu'il n'eût

jamais abusé du pouvoir qu'il avoit à l'armée. Il est vrai que la fortune le suivit toujours dans toutes les batailles; il n'avoit qu'à se montrer pour remporter la victoire, comme l'an 1696, à la prise d'Azoff, ou à celle de Schlusselbourg, en 1702; de Narva et d'Iwanogrod, en 1704; de Mitau, en 1705; de Kalisch, à la bataille de Dabro, de Lesno, en 1706; à la prise de Baturin, en 1708; à la bataille de Pultawa et de Perewoloschna, en 1709; de Friderichs-Stadt, Jœnninque, en Holstein, et Belin, en Poméranie, en 1710. Jamais aucune affaire où il s'est trouvé n'a manqué et n'a été au désavantage de l'empire et de son souverain, comme, par exemple, en 1700, lorsqu'on abandonnoit Pûhajôggi et Narva; en 1701, lorsqu'il rendit inutile la marche du prince Nikita Jwanowitsch Repnin, qui venoit avec douze mille hommes au secours du roi de Pologne, près de Riga, en 1704; au siége manqué de Posen, sous les ordres du général Patkul, en 1705; à l'action de la Cour murée, nommée Kalkhoff, en Courlande, en 1706; à la bataille de Fraustaef, dans la Grande Pologne, où les troupes auxiliaires russes ont beaucoup souffert, sous les ordres de Wustromirski, général des Suédois; à la retraite de Grodno, sous les ordres du feld-maréchal Oggloï, qui y perdit beaucoup de canons, en 1708; au bombardement de Wibourg, qui ne réussit pas; à la bataille de Iloloffzin, en 1711; dans la campagne contre les Turcs, en Walachie et aux bords de la Pruth, en 1713, où le zar manqua de périr sur son vaisseau nommé *Mon Cœur*, dans le grand orage qu'il essuya sur le golfe Fennique où il fut sauvé d'une manière singulière et miraculeuse par une chaloupe; en 1715, à la prise de Wismar; en 1716, à la descente projetée en Scanie. Enfin, Menzikoff ne s'est jamais trouvé à une seule affaire qui ait mal tournée, en sorte que c'est avec raison que l'empereur d'Allemagne mit dans le diplôme de prince qu'il lui accorda cette devise : *Virtute Duce, Comite fortuna* [1]. Pour ce qui regarde, con-

[1] L'apologiste auroit dû ajouter que le prince, pour réussir dans les af-

tinue l'auteur de l'apologie, les revenus en argent, les vivres et l'administration générale des finances confiée au prince, il peut assurer avec raison qu'il a toujours fait face à toutes les dépenses excessives de cette longue et ruineuse guerre; les soldats ne manquèrent jamais d'uniformes et furent régulièrement payés, et les magasins étoient toujours pleins. Il s'est toujours procuré les meilleurs espions, et a toujours eu soin des prisonniers. Il a eu assez de quoi fournir aux dépenses immenses des bâtimens de Saint-Pétersbourg, de la flotte, de la forteresse, et a fait construire de ses propres fonds de belles églises à Basilii-Ostrov, à Saint-Pétersbourg, au Ischistoi-Prud, à Moscou, à Oranienbourg, etc., et dans ses terres particulières. Pierre I[er] étant ennemi du faste, et préférant occuper de petits appartemens à de vastes palais, a voulu que le prince Menzikoff représentât pour lui, reçût et traitât avec la magnificence de son maître tous les ministres; il lui a même assigné à cet effet les terres qui le sont pour les dépenses et la table des zars, et Menzikoff n'a pas fait d'autre emploi de leur revenu. Tout le monde sait que c'est lui qui a donné tous les festins publics, les comédies, feux d'artifice, illuminations, ballets, divertissemens, arcs de triomphe, et fait des présens magnifiques aux ministres des cours étrangères. Il a avancé des sommes considérables à beaucoup de seigneurs russes pour aller voyager dans l'étranger, y apprendre les langues et les sciences. Il a pourvu à la rançon des prisonniers russes en Suède, et fourni les appointemens nécessaires des ministres russes dans les cours étrangères. Si donc Menzikoff a servi son maître comme un fidèle Joseph, s'il l'a suivi comme Héphestion Alexandre, pourquoi aussi ne pas le combler de plus d'honneurs et de plus de récompenses?

L'auteur de cette apologie prie ensuite ses lecteurs de jeter un coup d'œil sur tous les wremenniki ou favoris des

faires critiques, déclaroit chaque fois que, si la bataille se perdoit, de cent hommes il en feroit pendre dix ou douze, et tint parole.

anciens zars, et de dire si un seul a fait les mêmes choses que Menzikoff. Les neveux des anciens zars s'étant contentés de sucer leurs peuples, n'ont-ils pas toujours, dit-il, possédé avec leurs parens les emplois les plus lucratifs, administré la justice comme ils ont voulu, vendu les gouvernemens et wojewodies au plus offrant? refusé l'entrée chez le zar à tout sujet qui vouloit lui porter des plaintes, réservé toutes les grâces pour eux et leur famille? n'ont-ils pas fait accroire aux zars qu'il étoit contre leur dignité de signer eux-mêmes les ordonnances, pour pouvoir disposer plus souverainement des biens et de la vie de leur sujets? se reposant en général sur leurs subalternes et sur leurs créatures, ne travaillant point eux-mêmes, pour pouvoir vivre plus commodément dans l'oisiveté et la mollesse? Jamais ils n'ont encouragé le peuple à entreprendre quelque chose à l'avantage de la patrie; ils ont, au contraire, haï et persécuté ceux qui s'appliquoient aux sciences étrangères et aux arts; ils n'ont rien fait ni pour le militaire, ni pour le commerce, ni pour la religion, ayant introduit le bigotisme, l'extravagance, le désordre; ils se contentoient de construire quelques églises, d'aller en pèlerinage, de faire des présens aux couvens, d'observer strictement les jeûnes, de célébrer les grandes fêtes dans la pompe usitée, et ils étoient regardés par là comme les plus grands appuis de l'État.

L'apologiste prouve tout cela par des exemples tirés de l'histoire russe, et d'autant plus hardiment, que le zar lui-même en parle ouvertement dans son règlement sur la guerre, imprimé en 1715, où il cite les anciens abus, et dit qu'il a eu à les abolir un travail d'Hercule, mais il avoue naturellement ses fautes, par exemple, en 1687 et 89, sur ses marches en Crimée; en 1695, au premier siége d'Azoff; en 1700, à la levée du siége de Narva, comparant toujours les tems présens avec ceux de l'ignorance.

Ainsi, par exemple, dit l'apologiste, Boris Godounof, premier écuyer et ministre du zar Teodor Ivanowitsch, vers la fin du seizième siècle, n'a rendu aucun service au zar son

beau-frère ni au reste de la famille, mais il a persécuté le peuple, envoyé la plupart des grands en exil, quoiqu'ils ne l'eussent pas mérité. Il s'est laissé corrompre par des puissances étrangères, pour faire des traités diamétralement opposés aux intérêts de la Russie, ne cherchant que les siens propres, et enfin, à la mort du zar Teodor Iwanowitsch, lorsque la postérité mâle de l'ancienne famille zarienne fut éteinte, il se mit sur le trône et désola la Russie pendant son règne de huit ans.

Dans quel état déplorable ne se trouvoit pas cet empire au commencement du dix-septième siècle! la famine et la peste le désolèrent. Tous ses peuples crioient vengeance à Dieu sous le règne de Godounof, et encore quelle misère dans l'interrègne et le tems des quatre faux Démétrius, lors de l'élection forcée de Wadislaw, prince polonois, et du prince suédois Charles Philippe, en 1607! sous le règne et lors du détrônement du zar Basile Iwanowitsch, du tems de l'invasion des Polonois en Russie, du pillage et de la désolation de Moscou! en 1610, quand les Suédois envahirent Novgorod, l'Ingrie et la Carélie! Quelles cruautés et excès abominables commis par les bojares et les généraux régnans, qu'on nommoit Septemviri, jusqu'à ce que le zar Michel Teodorowitsch, de l'ancienne famille des Romanof, monta en 1613, à la dix-septième année de son âge, sur le trône, et rétablit les affaires par un règne juste et clément!

A peine Michel Teodorowitsch avoit signé, l'an 1617, la paix faite avec les Suédois à Solbowa, et une treve de quatre ans et demi avec les Polonois, que leur roi Wladislaw voulut anéantir sa renonciation de 1618 à la couronne de Russie, comme prince, et se nommer lui-même zar, en traitant Michel Teodorowitsch d'usurpateur. La guerre fut donc déclarée : le zar envoya Michel Borissowitsch Schein, le prince Siméon Gregoriewitsch Prosorovski, Ismailoff, etc., faire le siége de la ville de Smolensk; mais, comme il régnoit la plus grande discorde entre eux, qu'ils ne connoissoient point du tout l'art de la guerre, ils firent tant de fautes, que le roi

de Pologne, après les avoir battus et rebattus, les obligea à en lever le siége le 1er mars, en abandonnant toute leur artillerie et leurs vivres, et d'en venir à un traité honteux pour eux et pour toute la Russie, que le zar ne voulut jamais ratifier.

Boris Iwanowitsch Morosof, gouverneur et ensuite premier ministre du zar Alexis Michailowitsch, accabla d'abord le peuple d'impositions inouïes, l'an 1645, et commit avec ses parens toutes les cruautés imaginables; le peuple ne pouvant point porter ses plaintes au zar, se souleva, l'émeute éclata à Moscou et dans d'autres villes. L'introduction de la monnoie de cuivre et l'impôt sur le sel en furent les principales causes. Beaucoup de gens y périrent, on pilla les maisons et les chancelleries du zar, ce qui diminua considérablement ses revenus, et, sans le sacrifice de quelques officiers, comme Pleschtfchejeff et Tichonowitsch, que le peuple accusoit d'être les auteurs de ces taxes, et les troupes qu'on fit avancer à Colominska, l'émeute n'auroit jamais été apaisée. Personne n'ignore les grandes fautes que les généraux inconséquens et crédules, tels que Scheremétoff, le prince Osippe Iwanowitsch Tscherbaloff, etc., commirent près de Tzudov, du tems du roi Jean Casimir de Pologne, le 5 novembre 1660, s'étant laissé duper par les Polonois, les Kosaks et même les Tatares, et fait faire prisonniers avec tant de braves officiers russes par un accord le plus honteux.

Les dissensions que le patriarche russe Nikon excita firent le plus grand tort à la cour et à l'Église, et donnèrent naissance à la secte des Roskolniks. Les désagrémens que son procès et sa déposition en 1666 causèrent à la Russie, ainsi que les dépenses excessives auxquelles cet événement obligea en appelant à grands frais les trois patriarches œcuméniques de Jérusalem, d'Antioche, et d'Alexandrie, auroient pu être évités, si les bojares s'y fussent bien pris.

La fameuse rébellion des Kosaks du Don, sous Stenko Razin, qui en 1668 ravagea une grande partie de la Russie, brûla et pilla les villes de Casan, d'Astracan, etc., et massacra tous

ceux qui tombèrent entre ses mains, n'auroit jamais tant fait de mal si les généraux d'Alexis Michailowitsch, envoyés contre lui, eussent montré le même courage que le général Schein et Gordon en 1688, à la première émeute des strelzi, et que le feld-maréchal Boris Petrowitsch Scheremetoff, en 1700, lorsque le zar le dépêcha à Astracan, pour apaiser l'émeute excitée à l'occasion des barbes et des nouveaux habits, et que le prince Menzikoff, en 1708, lorsqu'il apaisa tout d'un coup les Kosaks qui s'étoient révoltés sous Mazeppa, et enfin lorsque le zar Pierre Alexiewitsch amena les Roskolniks par des moyens raisonnables à porter sur le dos un morceau carré de drap de couleur différente de celle de l'habit, et à devenir de bons citoyens.

Sous le règne du zar Teodor Alexiewitsch, la guerre contre les Turcs et les Tatares n'auroit jamais causé tant de pertes à la Russie, si, sous les ordres du généralissime, le prince Romodanowski, chaque ministre n'avoit pas fait ce qu'il vouloit, et sacrifié le bien de l'État aux disputes et aux rangs appartenant à l'ancienne et à la nouvelle noblesse, s'ils n'avoient pas eu une haine implacable contre les officiers allemands qu'ils appelloient Nekreschtsennii, ou gens non baptisés, parce qu'ils ne portoient pas de croix au col comme les Russes, s'ils n'avoient pas persécuté et à la fin renvoyé les ingénieurs et mineurs étrangers, croyant en savoir autant qu'eux, et laissé toute la licence possible aux strelzi, en sorte qu'ils vinrent en 1681 à exciter une émeute à Moscou, à cause d'une petite imposition sur le sel, et à massacrer l'année 1682, après la mort du zar, les premières personnes de la cour au Kremel.

Le prince Basile Basilowitsch Galitzin, généralissime et premier ministre du zar Iwan et de Pierre Alexiewitsch, n'auroit jamais tant favorisé les Suédois et les Polonois, par le traité fait l'an 1684, à Moscou, s'il n'avoit pas été gagné à force d'argent et, s'il eût été bon militaire, n'auroit-il pas eu de meilleurs succès dans la guerre contre les Tatares de la Crimée et contre les Turcs, et n'auroit-il pas forcé le zar

Pierre à lui ôter tous ses emplois et charges par jugement et à l'envoyer avec sa famille en exil?

Enfin l'auteur de l'apologie donne aux grandes actions du zar Pierre les éloges qu'elles méritent, mais il ajoute que le prince Menzikoff y ayant beaucoup contribué, le zar ne devoit pas écouter les rapports de ses ennemis, et qu'il devoit lui continuer plutôt ses bontés pour l'encourager à se rendre encore plus utile, puisqu'il ne s'est jamais rendu coupable des crimes dont nous avons donné tant d'exemples dans les ministres des règnes précédens.

Au reste, le prince Menzikoff ne manque pas de moyens de justification et de preuves de son innocence connue de tout le public.

Personne n'ignore qu'en 1711, au grand incendie de Moscou, son palais fut réduit en cendres, sans qu'on en pût sauver la moindre chose, et qu'en 1716 la chancellerie du gouvernement, à l'isle Saint-Basile, qui étoit sous la direction du prince [1], brûla également avec les archives, écrits, ordres, quittances et comptes. Il eut donc par là la plus grande peine de rendre compte de sa conduite, quoiqu'il eût un prétexte bien naturel et légitime de ne pas le faire. Cependant il remit aux commissaires et à ses juges autant de comptes qu'il put en ramasser, laissant en blanc ce que le feu lui avoit enlevé, et d'autres sommes que le zar même lui avoit ordonné de payer, sous le titre de dépenses secrètes, que personne n'avoit le droit de savoir, et dont il fit souvenir son maître dans une audience particulière.

Enfin que pouvoit-il faire de plus que d'offrir tout ce qu'il avoit acquis, tant par ses services rendus à sa patrie que des puissances étrangères, avec l'agrément du zar, qui lui avoit donné les terres de Mazeppa, déclarant en outre que, sa foible santé ne lui permettant plus de travailler comme auparavant, il préféroit de se démettre de toutes ses charges, pour

[1] Plusieurs ont mis ces deux incendies sur le compte du prince, qui y est entré pour quelque chose, pour se débarrasser d'en rendre des comptes.

pouvoir vivre et mourir en paix sur ses terres. S'il a fait plus de dépenses et eu plus de faste qu'il n'auroit dû, la faute en est au zar, qui a voulu qu'il tînt une cour et un état pareil à celui d'un souverain.

Cette apologie, que Menzikoff remit au zar dans l'audience particulière qu'il en eut sur cette affaire, l'apaisa, et l'impératrice Catherine, qui favorisoit beaucoup le prince, l'appuya; de sorte que, comme la plupart des assesseurs du tribunal étoient, ou ses amis, ou ses créatures qui lui devoient leur fortune, tel par exemple que M. Weide qu'il avoit avancé jusqu'au grade de général, ils disposèrent, après beaucoup de mouvemens, Pierre I[er] à lui pardonner, et Catherine acheva de l'y déterminer. Cependant il comparut encore devant ses juges pour entendre sa sentence.

Elle portoit que, quoiqu'il eût encouru et mérité de Pierre I[er] l'animadversion et la punition la plus sévère pour les nombreuses malversations, dont il avoit été convaincu, Sa Majesté vouloit bien, en considération des grands services qu'il lui avoit rendus à lui ainsi qu'à la patrie, le soustraire de la punition qu'il avoit si justement méritée, se contentant de l'amender pour la somme de cinq cents mille roubles, payables sur-le-champ, et qu'il n'avoit qu'à se présenter devant Sa Majesté pour la remercier de sa bonté et de sa clémence. Tout ceci lui fut déclaré au nom du zar par le général-major Paul Iwanowitsch Jagusinski, et fut exécuté : Menzikoff, en rendant grâce à l'empereur, eut le bonheur d'obtenir de Sa Majesté de ne le faire jamais mourir. Il reprit donc sa place dans le sénat, et vaqua ainsi de nouveau à ses fonctions.

A la suite de cet événement, il y eut un grand nombre de subalternes, que Gagarin avoit pris à son service, qui subirent toutes sortes de punitions pour crimes. Plusieurs eurent le nez et la langue coupée, d'autres cette dernière partie brûlée avec des fers ardens, pour avoir fait de faux sermens.

Le quatrième qui comparut devant le tribunal fut le grand amiral Apraxin.

Teodor Matwejewitsch Apraxin, gentilhomme, issu d'une des plus anciennes et des plus riches familles de Russie, fut élevé à la cour, sa sœur étant femme du zar Teodor, l'aîné des frères du zar Iwan et du zar Pierre. On le mit au service, où il mérita d'être élevé de grade en grade, et parvint dès l'année 1705 à être grand amiral, sans avoir aucune connoissance du service, ni seulement une idée de la mer. Mais comme c'étoit un homme de beaucoup de capacité et de génie, il devint si habile en peu de tems dans cette partie, qu'il posséda tout ce qui y étoit relatif. Ses ordres étoient toujours précis, et tels qu'ils devoient l'être pour avoir l'approbation de tous les officiers de la marine et du zar. Il étoit d'ailleurs fort sage, plein de bonté et de droiture et aimé de tout le monde pour son caractère. Il étoit cependant l'ennemi juré du prince Menzikoff, qui se donna tous les mouvemens possibles pour l'écraser. Il préféroit les étrangers à ceux de sa nation, principalement ceux d'entre eux qui connoissoient le service de la marine, cherchant continuellement à se perfectionner et à acquérir de nouvelles lumières.

Sur ses vieux jours, il fut accusé de malversation dans ses fonctions d'inspecteur des magasins, et obligé de se présenter devant le tribunal, qui, après l'avoir ouï et convaincu, prononça la sentence suivante :

« Pour punition des malversations dont l'amiral Apraxin a été convaincu, il est condamné à la confiscation de tous ses biens, déclaré incapable de remplir son emploi, et il lui est ordonné en conséquence de rester aux arrêts dans son palais jusqu'à nouvel ordre. » Il remit donc son épée entre les mains de ses juges et se retira.

Pierre, en considération des services et de la droiture qu'Apraxin avoit toujours montrée, commua sa sentence en une amende de trois cents mille roubles, en lui rendant ses charges et ses biens. Le tribunal en conséquence le fit comparoître, lui annonça la grâce qui lui étoit accordée par l'empereur, et l'envoya lui en faire ses remercîmens.

A la suite de ce procès, le zar, instruit que les commissaires chargés jusqu'ici de la fourniture des vivres pour la flotte en avoient de très-mauvais au lieu de bons, ainsi qu'il étoit stipulé dans le contrat passé avec eux, se transporta l'avant midi à Cronstadt pour s'y trouver à l'heure du dîner. Accoutumé, pour mieux surprendre ses gens, d'aller sans appareil, il prit à son ordinaire un traîneau tel qu'il s'en trouve en quantité dans les rues de Saint-Pétersbourg, et arriva pour quelques sols dans cet équipage, avec un seul denschik ou valet de chambre. Il descendit à l'improviste chez le capitaine du vaisseau de l'amiral qui, ne se doutant pas d'une pareille visite, étoit à table, lisant une description de la Russie. A l'aspect du zar, il jeta le livre sous la table et parut consterné. Pierre s'en aperçut et lui en demanda la raison. Le capitaine, pressé et ne sachant quoi dire, répond à l'instant : « Sire! c'est que je viens de lire un sot livre, qui donne une description de votre empire et de vos sujets. » Le zar, impatient de le voir, lui dit de le lui montrer. Le capitaine le tire de dessous sa table et le lui donne. Pierre tombe, en l'ouvrant, sur le passage suivant : « Le Russe ressemble au merlus; si on ne lui donne pas autant de coups qu'à ce poisson, il n'est et ne sera jamais utile à rien, » etc., etc. « Comment! dit le zar après avoir achevé, et vous dites que c'est un sot livre; non, non ; continuez à le lire. En vérité cet écrivain connoît aussi bien que moi ma nation. » Ensuite il lui ordonne de le suivre pour voir ses matelots. Y étant arrivé, il les trouva justement à dîner. « Bonjour, mes enfans, » leur dit-il. Sur quoi l'un d'eux court lui présenter une cuiller pour manger avec eux. Pierre, qui l'avoit fait plus d'une fois, se mit à table et dîna avec eux. Il trouva des pois et de la viande salée, en quoi consistoit tout leur repas, et il leur demanda si on leur donnoit toujours de pareilles drogues. Ayant répondu que oui, il se fit conduire au magasin pour s'en assurer par lui-même. Après avoir examiné avec attention un grand nombre de tonneaux remplis de ces deux denrées, et les ayant

trouvés tous de la même mauvaise qualité que ceux du dîner, il monta avec le capitaine sur le vaisseau amiral, et ordonna d'arborer le pavillon pour assembler le corps d'officiers et les commissaires des vivres au nombre de neuf. A l'arrivée de ceux-ci il expose le fait, et les envoie en reconnoître la réalité, et sur leur aveu, il les fit juger par le corps des officiers, qui les condamna à être pendus, ce que Pierre fit exécuter sur-le-champ sans autre formalité, les grands mâts ayant servi de potence; après quoi il repartit dans le même traîneau pour Saint-Pétersbourg.

Le sénateur Apraxin, frère de l'amiral, et qui lui ressembloit en tout, comparut après lui, et le président même de ce corps, le prince Dolgoruki ensuite. L'un et l'autre se défendirent si bien, que les juges n'osèrent prononcer leur sentence, avant que d'en avoir prévenu le zar, qui crut, après un mûr examen, qu'il suffisoit de les admonester, et de les conserver dans leurs places, n'étant pas convaincus des malversations dont on les avoit accusés.

Cependant plusieurs membres subalternes du sénat reçurent le knout, leurs biens furent confisqués et on les envoya en Sibérie. Après quoi le tribunal prit fin, pour cette fois, à la grande joie de la cour et de la ville.

HISTOIRE

DES PRINCES DOLGORUKI ET GALITZIN, DU GRAND AMIRAL APRAXIN, DU PRINCE MENZIKOFF, DU VICE-CHANCELIER BARON SCHAFIROFF ET DU GÉNÉRAL-MAJOR PISSAROFF.

Tandis que l'empereur Pierre Ier s'occupoit de la guerre du côté de la Perse, il reçut divers avis sur les cabales, les

intrigues et la mauvaise conduite de plusieurs membres de son sénat, au point que le prince Menzikoff et le vice-chancelier baron Schafiroff se disoient en pleine assemblée les injures les plus atroces. Ce désordre arrêtant le cours des affaires, et Pierre jugeant sa présence nécessaire à Moscou, y revint le 26 décembre 1722, où il fit une entrée superbe et se livra tout de suite aux affaires, en commençant par rétablir la tranquillité entre les membres de son sénat.

Menzikoff, qui vouloit en tout et partout avoir la prééminence, s'étoit, par sa hauteur, attiré la haine de ses collègues, fut cause des altercations qui s'élevèrent entre eux et qui donnèrent le moyen à l'empereur de découvrir les anecdotes les plus cachées de tous les seigneurs de sa cour, dont les principaux étoient les princes Dolgoruki et Galitzin, le général-major Pissaroff et le grand amiral Apraxin, l'ennemi juré du prince Menzikoff, qui, après avoir subi la question, furent amendés pour des sommes considérables, à l'exception de Pissaroff, que Pierre se contenta de dégrader, en lui décernant la place de simple soldat.

Quant à Menzikoff et Schafiroff, l'empereur leur imposa à chacun provisionnellement une amende de cent mille roubles, pour s'être calomniés et injuriés en présence du sénat. L'examen des malversations qu'ils se reprochoient mutuellement fut remis à la recherche la plus exacte.

Avant que de détailler les points principaux sur lesquels roula cette recherche, je ferai connoître le vice-chancelier baron Schafiroff.

Il étoit juif d'extraction, son père ayant été anobli en Russie en vertu de l'ordonnance du zar Alexis Michailowitsch, que chaque juif qui se feroit baptiser en Russie deviendroit noble. Il avoit fait ses études à Kief. Pierre I[er] s'en servit au commencement en qualité d'interprète; il s'aperçut bientôt que c'étoit un homme naturellement doué de beaucoup de bonnes qualités, d'un jugement sain et d'une grande activité; il le consulta dans différentes affaires épineuses et toujours avec le plus grand succès, ce qui fit qu'il l'avança suc-

cessivement et l'envoya en qualité de ministre dans plusieurs cours de l'Europe, où il se distingua en finissant par gérer la charge de vice-chancelier de l'État et du bureau des affaires étrangères, dans lequel il avoit passé par tous les emplois. Schafiroff ne négligea rien pour plaire à son maître, qui, convaincu de sa droiture et de sa capacité, lui laissoit pleine liberté, s'en rapportant entièrement à lui seul, ne convoquant ses autres ministres plutôt par habitude ou honnêteté que pour avoir leur avis, car la plupart d'entre eux n'approuvoient que par flatterie toutes les propositions du zar. Schafiroff, au contraire, quand il voyoit qu'elles étoient contraires au bien de son empire, le contredisoit ouvertement en lui faisant envisager les véritables intérêts de son royaume, ce qui étoit d'autant plus agréable à Pierre Ier, qu'il proposoit souvent des questions équivoques dans la seule intention de connoître ses ministres; aussi, quand Schafiroff avoit détaillé ses raisons, il n'en démordoit jamais, et Pierre en étoit content.

Cette candeur et l'heureux succès de nombre d'affaires épineuses que Pierre avoit entreprises par ses conseils affermirent tellement son crédit, qu'il jouissoit de la plus grande faveur, aussi fit-il tout par reconnoissance pour donner à son maître des preuves continuelles de son attachement; ce fut encore par ses conseils, lorsque Charles XII ayant enfin déterminé le sultan à déclarer la guerre à Pierre Ier et qu'il faillit périr sur les bords de la Pruth avec son épouse Catherine, toute son armée et tous les grands de sa cour, qu'il en échappa et que Catherine put se tirer avec honneur de cette terrible détresse; il s'engagea de faire l'impossible pour gagner le grand vizir et terminer de son mieux cette fâcheuse affaire. Il se mit donc en route pourvu de tout ce que Catherine avoit pu trouver de précieux; arrivé à la tente du grand vizir, il s'y conduisit avec tant de prudence et de sagesse, fit un si bel étalage des forces qui alloient arriver au secours de son maître, de l'abondance des vivres à l'armée, et cela d'une manière si persuasive, étayée encore par

les [illegible] qu'il [illegible] et ceux qu'il annonçoit, qu'il [illegible] en peu de tems, en échange de la reddition de la ville [illegible] et de la [illegible] sur la mer Noire, la paix ainsi que la [illegible] sans aucune inquiétude de l'armée [illegible] Grand Seigneur, avantages qu'il sut conserver, [illegible] payé de la vie cette [illegible] sans [illegible] d'autre excuse de n'avoir pas [illegible] à Constantinople, que cette réponse : Qui auroit [illegible] pendant ce tems-là l'empire russe?

[illegible] à ce service signalé, rendu non-seulement à son maître, mais à toute sa patrie, et que les [illegible] ne peuvent assez célébrer, en se livrant en otage chez les Turcs pour la sûreté du traité; quoique certain [illegible] dans les Sept Tours, il ne s'en inquiéta point, et [illegible] avec une patience sans exemple. L'activité de son esprit ne trouvant pas de quoi l'y nourrir, il s'occupa à apprendre la langue italienne; il soutint en même tems, depuis 1711 jusque 1714, les intérêts de son maître avec tant d'adresse, qu'il rétablit entièrement les affaires et la paix. Enfin, il partit de Constantinople comblé d'honneurs, l'an 1714, se faisant précéder d'un courrier pour en avertir son maître, qui le créa chevalier de Saint-André avec le conseiller privé Tolstoi, le 11 décembre, lorsqu'il célébra la fête de l'ordre.

De retour le 20 décembre, malgré une si longue captivité et tant de fatigues, il ne pensa point à s'en faire un mérite ni un prétexte pour demander des grâces, il se remit plus que jamais au travail, s'inquiétant peu de l'envie des ennemis en grand nombre qu'il s'étoit faits par sa droiture et son zèle. Entre les plus dangereux étoit le prince Menzikoff, qui employoit tout son crédit pour le perdre. Un jour qu'ils se trouvoient ensemble avec plusieurs autres seigneurs de la cour et le zar même, sur les vaisseaux de guerre, à Cronstadt, Menzikoff lui cherchant à tout instant des sujets de reproche, Schafiroff, en étant las enfin, lui dit : « Ma foi, monsieur, si votre jalousie étoit une fièvre, tous les Russes qui l'auroient

eue à votre place en seroient morts; vous vous mettez, par votre mauvais caractère dont vous faites ressentir les effets à ceux mêmes qui ont fait votre bonheur, au rang des animaux, et vous ressemblez à ces vers ligneux qui ne cessent de ronger les arbres dont ils tirent pourtant leur nourriture et leur existence; d'ailleurs, en quoi consistent donc vos grands exploits, qu'avez-vous fait pour la patrie? Vous vous êtes tenu éloigné du danger comme ce prince qui restoit hors de la portée des flèches, en regardant par un télescope comment les deux armées se battoient. » Ces reproches indisposèrent tellement le prince, qu'il refusa absolument toute réunion avec Schafiroff et qu'il ne travailla depuis qu'à le perdre. Schafiroff n'en prit jamais la moindre inquiétude, parce qu'il avoit pour principe que l'honnête homme ne doit penser qu'à remplir ses devoirs, et que, quand toute la terre se soulèveroit contre lui, il doit plutôt souffrir les injustices que d'en commettre, que le juste meurt avec joie, et qu'enfin, si l'on méconnoît pour un tems son mérite, il vient un autre où on lui rend hommage. Schafiroff ne dessilloit jamais les yeux de son maître sur les faux délateurs qui s'empressoient à le dénigrer et à le noircir, c'est ce qui causa son malheur. Menzikoff devint son accusateur, mais il n'en fut pas plus heureux, et son triomphe n'eut pas le succès qu'il s'en étoit promis, puisqu'il risqua même de perdre les bonnes grâces de son maître, comme nous le verrons, étant assez ordinaire que celui qui creuse une fosse à son ennemi y tombe lui-même.

Voici donc les accusations qu'on intenta contre Schafiroff, 1° D'avoir conféré un emploi et des appointemens à son frère, sans en avoir demandé l'agrément ni de l'empereur, ni du sénat.

Schafiroff, qui ne perdit jamais la tête dans aucun des chefs d'accusations, répondit qu'oui, mais que tout le collége ayant joui jusqu'ici du privilége et de la liberté de choisir ses membres, et que, lorsque quelques-uns de ses colléges en particulier l'avoient fait, il s'étoit contenté d'en

donner avis au sénat, il ne s'étoit pas cru obligé à davantage, le regardant comme superflu, et que d'ailleurs, en qualité de chef du collége, il devoit mieux connoître la capacité de ceux dont il a besoin, de ceux même qui y ont déjà travaillé, qu'il étoit responsable de tout ce qui s'y passe et tenu plus qu'aucun autre d'avoir soin de remplacer les vacances par des sujets sur la fidélité desquels il pût se reposer, son collége ayant à traiter les affaires les plus épineuses et les plus difficiles, et que c'étoit par ces raisons qu'il avoit donné la place à son frère puisqu'il connoissoit mieux son zèle et sa capacité. « D'ailleurs, ajouta-t-il, je n'ai fait en cela qu'exécuter la volonté de mon maître, qui a décerné des places d'officiers à ceux qui auront fait leurs études; mon frère les ayant faites, il étoit inutile d'en importuner le prince ayant ses ordres en main. »

Cela n'empêcha pas qu'on ne regardât ce chef d'accusation comme un crime, et il fut ordonné à son occasion qu'à l'avenir les colléges proposeroient des sujets au sénat pour remplacer les manquants, en lui en laissant le choix, ce qui fit que les places se trouvèrent souvent mal occupées, le sénat ne pouvant point assez bien connoître et distinguer la capacité nécessaire pour chacun des colléges, dont il y a un si grand nombre; d'ailleurs ces places étoient souvent données, contre l'intention du zar, à un membre du sénat, ou à un militaire quelque inepte qu'il y fût, tandis que celui qui avoit fait ses études étoit mis de côté.

Le second chef d'accusation étoit d'avoir signé plusieurs ordres sans en avertir le sénat. Schafiroff en convint encore, mais en répondant que ses obligations l'y forçoient. « Il se passe, dit-il, quantité de choses dans mon collége qui pourroient faire le malheur de l'État, si elles éclatoient, c'est par cette raison que je les ai signées sans en donner avis au sénat. Plusieurs membres dont celui-ci est composé, qui n'ont pas le don de savoir se taire, auroient dévoilé toutes ces choses à leurs femmes ou dans leurs familles, et mes bonnes intentions seroient devenues infructueuses; si, au contraire,

on avoit attendu et que l'affaire projetée eût été exécutée, je n'aurois point manqué d'en donner avis au sénat. » Quoique cette justification fût on ne peut meilleure, on ne lui en fit pas moins un crime.

On lui imputoit en troisième lieu d'avoir augmenté de son propre chef les ports de lettres et d'en avoir retiré tout le bénéfice. Schafiroff eut beau dire que les besoins de l'État et les dépenses extraordinaires l'y avoient forcé, on ne le traita pas mieux sur ce point que sur les autres.

Pour quatrième chef, il devoit avoir détourné une somme de deux cents mille ducats en espèces et soixante et dix mille roubles, valeur intrinsèque en pierreries, vaisselle d'or et d'argent, des biens du prince Gagarin, ci-devant gouverneur de la Sibérie, pendu quelques années auparavant. C'est en vain que Schafiroff, dont la fille avoit épousé le fils de ce prince malheureux, alléguoit que cette affaire ne le regardoit pas, mais uniquement Gagarin lui-même ; qu'en outre il ne connoissoit aucun droit russe, ni même dans tout l'univers, qui condamne un fils, quand son père a commis des malversations, à rendre ce que celui-ci lui a donné en dot longtemps auparavant; que ce ne pouvoit être que dans le cas où le fils auroit trempé dans les mêmes crimes, et qu'on l'en auroit convaincu, qu'il encouroit l'animadversion des lois, mais comme ce n'étoit point celui de Gagarin, il ne voyoit aucune obligation de restituer ce qu'il avoit reçu de son père, « enfin que c'étoit plutôt un malentendu qu'un crime en Russie, dit-il; il est établi jusqu'ici pour principe que, quand un père a commis un crime pour lequel il est condamné à l'exil, on se saisit non-seulement de sa personne, mais de tout son monde; ainsi on envoie avec lui son secrétaire, valet de chambre, domestiques, cuisiniers, servantes et tous ceux en général qu'on trouve chez lui, quand bien même ils n'ont aucune connoissance du crime de leur maître; on étend cette singulière injustice jusqu'aux enfans mêmes qui ont quitté la maison paternelle depuis longtems, pour les obliger à rendre tout ce qu'ils en auroient reçu. Que si cette procédure vous

23

paroit juste, vous n'avez qu'à lui demander son bien, quoiqu'aucune ordonnance n'ait condamné son père au bannissement mais à la potence, et en confisquant tout son bien, j'ai cru, ainsi que tout le monde le croira, que c'étoit seulement le bien actuel du père qui n'appartient pas au fils, et dont il ne peut plus disposer. » Quoique l'injustice de ce chef d'accusation fût mise dans son vrai jour, il n'en demeura pas moins chargé.

Enfin on lui imputa d'avoir dit en plein sénat des choses offensantes à plusieurs de ses membres, ce qui avoit été défendu une fois pour toutes, sous peine de mort, et d'avoir trop raisonné et contrôlé sur l'ordre de succession donné par Pierre I[er] lorsqu'il fut porté devant ce corps. Le fait étant vrai, il y répondit en disant que c'étoit l'orgueil et la suffisance du prince Menzikoff qu'il portoit partout, qui l'y avoit forcé, et que peut-être, si l'on vouloit se donner la peine de rechercher les malversations de ce prince, il seroit trouvé plus coupable que lui.

Après la lecture de tous ces articles, lorsqu'on en vint aux voix, plusieurs sénateurs opinèrent en faveur de Schafiroff, alléguant qu'ils ne connoissoient point d'ordonnances sur un cas semblable; mais Menzikoff, qui avoit fait toutes les recherches nécessaires avec les procureurs, en cita plusieurs que les autres ne voulurent pas admettre, ce qui causa beaucoup de débats. Le parti de Menzikoff, qui prévaloit toujours, prévalut encore cette fois, et plusieurs sénateurs furent mis à l'amende et interdits de leurs charges pour quelque temps à cause de leurs oppositions.

Ainsi Schafiroff, convaincu par les autres sur ces chefs d'accusation, fut condamné à avoir la tête tranchée; on vouloit ainsi se débarrasser entièrement d'un homme trop franc, qui avoit de trop belles actions par-devant lui en faveur de sa patrie, et trop mérité par là la confiance de son maître.

Cependant Catherine s'efforça de rappeler au souvenir de son époux tous les services que ce grand homme avoit rendus à sa patrie, et le détermina à lui accorder sa grâce;

mais Pierre, paraissant inflexible, le laissa monter sur l'échafaud, entendre prononcer à haute voix sa sentence devant un peuple immense et mettre le col sur cette poutre où la hache devoit terminer ses jours. Au moment que le bourreau alloit frapper, un hérault arriva de la part de Pierre et cria à haute voix : « Grâce et pardon de la part de l'empereur. » L'empereur entra sur cela au sénat et commua sa sentence en un bannissement perpétuel en Sibérie, le priva de tout emploi, et confisqua au profit de la couronne tous ses biens ainsi que ses terres.

Le tour du prince Menzikoff vint ensuite ; il fut obligé de comparoître derechef devant le tribunal. Les nouveaux griefs qu'on porta contre lui étoient : 1° de s'être encore enrichi aux dépens du trésor qu'il avoit en sa puissance ; 2° qu'il avoit commis des exactions en tout genre dans son gouvernement de Saint-Pétersbourg ; 3° qu'il avoit dit des injures en plein sénat contre le baron Schafiroff, ce qui étoit défendu sous peine de mort.

Menzikoff, convaincu de tous ces crimes, implora le pardon du zar qu'il espéroit obtenir surtout par l'intercession de Catherine, et ensuite des promesses solennelles que Pierre Ier lui avoit faites, après la dernière inquisition, de ne jamais le condamner à perdre la vie. Il se remit donc entièrement à la clémence de son maître, qui fit rendre la sentence suivante contre lui : que, quoiqu'il eût de nouveau mérité la mort par ses malversations et sa mauvaise conduite, Sa Majesté cependant, en considération de la promesse qu'elle avoit faite de lui accorder la vie, lui en faisoit grâce et le continuoit même dans ses dignités, à condition qu'il rendroit toutes les terres qu'elle lui avoit données en récompense lors de la révolte du hettmann de l'Ukraine Mazeppa, quand il s'étoit emparé par assaut de Baturin ; sa résistance avoit ainsi rétabli le repos entre les Kosaks et rendu un service signalé à son maître en ce que cette ville, pourvue de tout le nécessaire, ne tomba point au pouvoir de Charles XII, ce qui auroit pu faire changer entièrement de face l'empire à la glorieuse journée de

Pultawa. Sa récidive dans les mêmes crimes indisposa néanmoins plus que jamais le zar, auquel il n'étoit plus si nécessaire, puisque Alexis, dans le procès duquel il avoit été fort utile, n'existoit plus; d'ailleurs la haine des anciens serviteurs de Pierre qui étoient tous de bonne famille augmentant de jour en jour contre lui à cause de l'ascendant insupportable qu'il prenoit sur eux, ils ne manquèrent pas de dessiller les yeux du zar sur la conduite de ce favori, et Pierre, voulant ménager l'ancienne noblesse, ne lui confia plus aucune affaire de conséquence. Il est même vraisemblable que, sans l'intercession de Catherine, infiniment reconnoissante de ce qu'elle lui devoit sa fortune, il auroit succombé.

C'est cette gracieuse souveraine qui détermina de même son époux à ne point envoyer Schafiroff en Sibérie, mais à le laisser vivre, bien observé cependant, aux environs de Saint-Péterbourg. Pierre y consentit, mais peu s'en fallut encore que ce malheureux ministre ne perdît la tête par la suite d'un nouveau procès dont voici la cause. Pierre, soupçonné par plusieurs puissances d'avoir eu une intelligence secrète avec le fameux baron de Gorz, pour faire une descente en Angleterre, en étoit d'autant plus irrité, que plusieurs personnes s'avisèrent de dire qu'il s'étoit défait de son ministre le baron Schafiroff afin qu'il fût dans l'impuissance de répandre quelque lumière sur cette entreprise, parce qu'il l'avoit mise tout entière sur son compte, et que, étant disgracié, son aveu ne signifioit plus rien. Ceci, joint à une autre découverte qu'on avoit faite en fouillant les papiers du baron Schafiroff, parmi lesquels on trouva qu'il avoit reçu dans le temps qu'il étoit ministre à La Haye une somme de dix mille livres sterling, pour découvrir un secret que la cour d'Angleterre vouloit pénétrer, indisposèrent Pierre de nouveau, au point qu'il vouloit lui faire subir une seconde fois la question pour terminer ses jours. Catherine fit encore cette fois l'impossible auprès de son époux pour le sauver, mais toutes ses raisons ne lui parurent pas suffisantes.

Elle le pria de demander au moins, avant que de faire commencer une action contre ce malheureux ministre, l'avis de M. Ostermann, qui lui avoit succédé dans la fonction de vice-chancelier de l'empire. Pierre y consentit, et promit en même temps de le suivre. Ostermann consulté déconseilla absolument le parti que le zar vouloit prendre. « Sire, lui dit-il, vous avez pardonné une fois à Schafiroff après avoir fait instruire son procès sur tous ses crimes. Quel démenti donneriez-vous donc à vous-même aux yeux de l'univers en recommençant de nouveau, sur des lettres trouvées parmi ses papiers! un procédé pareil seroit trouvé injuste de tout le monde, ces lettres ne prouvant point qu'il ait touché les dix mille livres sterling, et peut-être que sa déclaration et les circonstances qu'il allégueroit changeroient totalement la face de cette affaire. Qu'est-ce que le public diroit alors? qu'est-ce qu'il penseroit? En second lieu, n'est-ce pas la faute de ses juges de n'avoir pas fait fouiller ses papiers pendant le procès, pour l'ouïr aussi sur cela?—Mais vous savez, reprit l'empereur, comme il a souvent changé le véritable sens de mes ordonnances, et comme il s'est joué des lois. — C'est pour cela, sire, que vous l'avez puni. Vous avez aggravé ensuite sa peine en l'envoyant en exil; vous lui avez fait grâce en considération de ses services signalés que vous avez reconnus et allégués vous-même. Sire, les âmes grandes et nobles n'ont qu'une seule parole. Si vous manquez à la vôtre, c'est une tache à toutes vos belles actions. » Pierre, frappé de ces réflexions, abandonna l'idée de faire une seconde fois intenter le procès; mais, indigné intérieurement de ses procédés et de ceux de Gagarin, il ne put s'empêcher de leur donner une dernière marque de son indignation. En conséquence, il composa trois ordonnances de sa propre main, enjoignit à toutes ses chancelleries, depuis la plus petite jusqu'au sénat, qu'il y eût toujours sur la table devant laquelle se placent les juges une machine de bois à trois faces, portées sur trois petits globes surmontés du double aigle, qui sont comme on sait les armes de la Russie, et sur chacune

de ses trois faces une des trois ordonnances[1]. Voici la teneur de la première :

ORDONNANCE DE L'EMPEREUR ET AUTOCRATEUR DE TOUTES LES RUSSIES.

« Rien n'est plus nécessaire pour la bonne administration d'un État que l'observation exacte des lois civiles, car il seroit inutile d'en faire si on ne les observoit pas ou si on s'en jouoit, ce qui ne se fait dans aucun endroit de l'univers, à l'exception de notre empire, où l'on met toute son industrie à se couvrir du manteau de la justice pour mieux la violer. En conséquence, nous défendons par cette présente ordonnance à toute personne de juger et décider contre les statuts et règlemens donnés et scellés par nous et de s'aviser d'expliquer à sa façon lesdits statuts, ou de leur attribuer dans les rapports qu'ils en font un sens qui ne s'y trouve pas, comme cela est arrivé le 13 de ce mois au sénat, en notre présence, ou de demander une nouvelle ordonnance sur celle-ci, quand même il n'y auroit de la part de celui qui le fait aucun mauvais dessein, comme si on devoit donner des ordonnances contre des ordonnances, ce qui seroit la même chose que si quelqu'un vouloit pêcher dans une eau bourbeuse, ainsi que cela est encore arrivé dans les cours de nos bailliages, en donnant de fausses interprétations à notre ordonnance concernant la succession. Personne donc ne doit agir contre cette ordonnance ni entreprendre de l'expliquer à sa façon. Si dans nos règlemens il se trouvoit des endroits obscurs ou s'il se présente une affaire sur laquelle il n'ait pas encore été donné de décision claire, nous défendons alors de prononcer sur le cas ni de rendre aucune sentence; mais nous voulons qu'il en soit fait des extraits et que l'affaire soit rapportée au sénat, lequel assem-

[1] On voit encore sur la table de tous les tribunaux russes cette *machine de bois à trois faces ;* je voudrais ajouter qu'on n'y voit plus traces des injustices que ce joujou avait la prétention d'anéantir !

blera tous ses colléges pour la peser et examiner mûrement, et en vertu de leurs sermens, sans néanmoins rendre aucune sentence définitive avant que de nous l'avoir communiquée, afin que nous y mettions notre approbation par écrit; alors elle sera imprimée, scellée et jointe aux autres règlemens pour avoir force de loi et être exécutée; en conséquence, et même si c'est une affaire qui ne souffre point de délai et qu'on n'ait pas le tems d'imprimer l'ordonnance, nous voulons cependant qu'elle ait la même force et autorité dès qu'elle sera scellée de notre sceau. Si quelqu'un contrevenoit par quelque motif que ce pût être et attaquoit ainsi nos lois de souveraineté et notre autorité suprême, à l'exemple de Gagarin, alors il seroit irrémissiblement puni de mort, et ses services, quels qu'ils fussent, ne pourroient jamais lui servir à obtenir sa grâce. Voulons en conséquence que la présente ordonnance soit jointe aux règlemens, imprimée et publiée. Nous ordonnons en même tems de faire une machine à trois faces et qu'on attache sur la première cette ordonnance, laquelle devra être placée dans toutes nos cours de justice, depuis le sénat jusqu'au plus petit tribunal, sur la table devant laquelle s'assemblent les juges, pour qu'ils aient toujours cette ordonnance comme un guide devant les yeux, et en cas que, malgré notre volonté, la présente ordonnance ne se trouvât point sur la table des juges, alors les contrevenans payeront une amende de cent roubles au profit de l'hôpital.

« Donné le 17 avril 1722.

(L. S.) « *Signé :* PIERRE. »

La seconde face de la machine porte l'ordonnance suivante :

« La justice venant de Dieu, il est d'un devoir indispensable que tous les magistrats qui composent le sénat, le synode, les colléges, et les gens tenant nos chancelleries, s'acquittent de leur emploi avec toute la justice et l'intégrité

possible. Rien n'est plus affreux et plus digne de punition que de voir des juges, images de la Divinité, se conduire contre les lois de la justice, dont ils doivent être les organes. En conséquence, nous ordonnons que tous les juges qui seront assez obstinés pour y contrevenir et les violer soient punis suivant l'ordonnance du mois d'octobre 1723, savoir, que celui qui agira ou réclamera contre les ordonnances, comme a fait Schafiroff dans le sénat, le 31 octobre 1722, soit déclaré et arrêté de prise de corps, sans aucune faveur, comme cela s'est fait pour plusieurs membres du sénat, et on en avertira le procureur général ou le premier procureur, et celui qui ne le fera pas ou gardera le silence sera traité comme criminel et rebelle à notre volonté. Voulons aussi que celui qui, sans réclamer contre une ordonnance, fera ou dira quelque chose contraire au bon ordre, ou causera quelque bruit ou tumulte, soit dénoncé par le procureur général, le premier procureur ou autre procureur, et que, sans quitter sa place, la caisse soit placée devant lui pour qu'il y paye dix roubles d'amende la première fois, la seconde encore une fois autant, et la troisième fois cent roubles, et de plus mis pour trois jours en prison; et si quelqu'un injurie, il sera privé d'une année des honoraires de sa charge, dont une moitié sera appliquée à l'offensé et l'autre à l'hôpital; à la troisième récidive, il sera privé de sa charge, et le tiers de ses biens, tant meubles qu'immeubles, sera confisqué; si quelqu'un en frappe un autre, il sera puni de la mort politique.

« Ordonnons pareillement que si quelque plaideur ou client se rend coupable des fautes énoncées ci-dessus, envers le sénat ou un autre officier de justice, il sera puni de même sévèrement.

« Ordonnons que tous les membres du palais et juges traitent les plaideurs et cliens avec honnêteté et justice, comme il est dit expressément dans les chapitres 26 et 54 du règlement général du collége; et si quelqu'un dit des injures à un juge, président ou officier de justice ou collége,

il payera une amende de la valeur de trois mois des gages à celui qu'il aura offensé, et lui demandera pardon; celui qui frappera sera puni suivant la rigueur des lois militaires, conformément aux statuts de la marine, livre 5 des punitions, chapitre 1, article 15.

« Partout où il n'y aura pas de procureur, un membre de la chambre de justice dans laquelle cela se fera exercera la fonction.

« Explication. — Ceci s'entend de ceux qui ont un rang; quant aux autres, ils payeront une amende pour s'être battus ou pour avoir fait du bruit dans le lieu où se tient la justice, en même tems on en exempte ceux qui n'ont mérité qu'une réprimande.

« Au palais d'hiver, ce 21 janvier.

(L. S.) « *igné :* P ierre. »

Sur la troisième face de la machine se trouve l'ordonnance suivante :

« Il faut que tous les juges du sénat, du synode, des colléges, des chancelleries et autre tribunaux de notre empire, soient instruits à fond de tous les statuts et des motifs qui y ont donné lieu (car c'est de cette science essentielle que dépend la bonne administration dans toutes les affaires), afin de soutenir par là son honneur et de ne point s'égarer par défaut de lumières, pour éviter la punition qu'elle mérite et pour que personne ne prétexte cause d'ignorance des ordonnances de l'empire, comme cela s'est fait par plusieurs membres du sénat, le 31 octobre 1722, dans le procès de Schafiroff, qui s'excusèrent en disant n'en connoître aucune sur son cas; et comme le premier procureur leur en fit lecture, ils dirent encore qu'elles n'y étoient point applicables, semblèrent ne pas les entendre et les critiquèrent, ce qui leur mérita la prison, une amende et la privation de leur emploi pour quelque tems[1].

[1] Il faut savoir qu'on n'admet aucune explication authentique en Russie

« En conséquence, si quelque juge dit qu'il ne connoît pas une ordonnance alléguée, et après l'avoir lue prétend ne pas la comprendre, et persiste dans son ignorance, il sera pour la première fois interdit pendant quelque tems de sa charge et payera une année de ses appointemens comme amende, et la seconde fois on lui ôtera le tiers de ses biens, meubles et immeubles, et à la troisime, enfin, on les confisquera en entier et on le dépouillera de toutes ses charges.

(L. S.) « *Signé :* Pierre. »

Voilà à quoi se termina le procès de Schafiroff, ce digne serviteur qui soutint son malheur avec la plus grande constance; il étoit du petit nombre de ceux qui ne succombent jamais et sont aussi grands dans le malheur que dans le bonheur. Heureusement son exil ne fut pas de longue durée, et on ne doute pas que, si la mort de l'empereur n'étoit pas arrivée peu après, il l'auroit lui-même rappelé et réhabilité, après qu'on lui auroit ouvert les yeux sur les intrigues et les cabales du prince Menzikoff.

L'honneur de faire revenir ce digne citoyen de son exil étoit réservé à l'impératrice Catherine, après la mort de son époux. Le sort de Schafiroff fut en effet la première chose dont elle s'occupa à son avénement au trône, et, quelque effort que pût faire Menzikoff, qui en avoit été l'instrument, pour empêcher son rappel, il ne put ébranler sa résolution; au contraire, en femme d'esprit, elle lui fit sentir la nécessité pour son propre bien de se raccommoder avec lui, puisque, étant détesté des grands et méprisé du peuple, il avoit absolument besoin d'un homme tel que Schafiroff, qui pût

sur des ordonnances portées, on les suit littéralement sans y employer le moindre jugement, ce qui fait naître souvent des anecdotes à rire à Saint-Pétersbourg. Par exemple, on donna la loi qui porte que personne ne se présentera le soir sans lumière dans les rues. La sentinelle suivit cette ordonnance au pied de la lettre. Un médecin arrive précédé de son domestique qui portoit la lumière, elle l'arrête et lâche le domestique De là vient que, pour être bon avocat, en Russie, il ne faut qu'une bonne mémoire pour savoir la quantité d'ordonnances émanées par cœur.

le relever tant par ses instructions que par ses conseils. Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, qui se trouvoit depuis quelque tems à la cour de Saint-Pétersbourg pour épouser Anne, fille de l'impératrice, et qui avoit beaucoup d'obligation au baron Schafiroff pour avoir soutenu ses intérêts lors de sa faveur auprès de Pierre, fortifioit puissamment Catherine dans ses bonnes intentions pour cet exilé.

Son rappel lui fut donc envoyé. Arrivé à Saint-Pétersbourg, le 6 avril 1725, l'impératrice le manda chez elle et lui parla dans ces termes, dignes de la grandeur de son âme :

« Monsieur, mettez la cause et les véritables raisons de votre malheur uniquement sur le compte de vos ennemis, et point sur celui de feu mon époux; il n'y entra jamais pour rien; ce sont vos envieux qui n'ont laissé échapper aucune occasion de vous noircir dans son esprit et de vous desservir. Vous connoissez aussi bien que moi l'étendue des moyens que ces sortes de gens emploient pour nuire; vous êtes témoin vous-même combien de tems feu mon mari a résisté à ces malheureuses insinuations, mais, excédé à la fin des persécutions de vos ennemis, il fit faire la recherche des griefs qu'on lui avoit portés contre vous, et, comme vos ennemis se trouvèrent les plus forts, vous n'avez pas dû vous étonner de leur réussite; cependant je vous assure que les sentimens de feu mon époux, avant sa mort, vous étoient très-favorables, ce qui vous sera aisé de concevoir en ce que ce nombreux essaim d'adversaires ne put venir à bout de l'engager à vous envoyer en Sibérie, et que, s'il eût vécu encore quelque tems, il vous auroit certainement rappelé lui-même et rendu ses bonnes grâces. Je dois donc mettre en exécution ce que mon époux, prévenu par la mort, n'a pu faire, en vous assurant de mes bontés et en vous accordant ma grâce. »

Schafiroff répondit : « Très-gracieuse souveraine! convaincu d'avoir agi contre les ordonnances de feu l'empereur

Pierre Ier, votre digne époux, j'en suis d'autant plus accablé, que c'étoit Sa Majesté qui m'avoit comblé d'honneurs et de biens. Ainsi je me vois dans la triste nécessité de recourir encore à l'indulgence et au pardon de Votre Majesté. » Catherine l'interrompit en lui disant avec bonté : « Mais nous nous souvenons toujours fort bien de vos bons services. » Elle l'admit sur cela à lui baiser la main et ordonna qu'on lui apportât tout de suite son épée; et comme on ne pouvoit la trouver assez vite, elle en fit venir une d'or que feu son époux avoit portée, et ordonná au général Butturlin de l'en armer. Après cela elle lui offrit de sa propre main un verre de vin de Hongrie, qu'elle aimoit trop, et donna ses ordres pour qu'on lui payât une somme d'argent du trésor; elle appela sa fille pour le féliciter de sa réhabilitation, et finit par ces mots : « Allez prendre possession de votre ancien palais, il vous appartiendra comme ci-devant. » Schafiroff fit ses excuses dans les termes les plus obligeans, disant qu'il ne convenoit point à un homme sans charge et sans bien d'habiter un palais aussi vaste et aussi magnifique.

Depuis lors, Sa Majesté se servit beaucoup de ses conseils, tant dans les affaires d'État que dans celles du commerce, parce qu'elle ne pouvoit lui rendre la charge de vice-chancelier dont Ostermann avoit été revêtu et de laquelle il s'acquittoit avec autant d'honneur que d'intelligence.

Cependant Catherine le nomma président du collége de commerce, et c'est lui qui, par ses soins et sa capacité, le fit prospérer autant qu'il étoit possible. Cette place étoit aussi honorable que compatible avec sa première de sénateur, parce qu'on remplissoit toujours les vacances de président des colléges par des sénateurs. L'impératrice le chargea, en cette qualité, d'aller à Archangel mettre en état le commerce de la merlue, négligé depuis longtems.

Enfin, le 21 janvier 1732, il conclut avec le général Lewaschef la paix entre la Russie et la Perse, et fut nommé à son retour, l'année suivante, conseillé privé, en considération de ces services.

THÉODOSE

ARCHEVÊQUE DE NOVGOROD

L'avarice et l'orgueil n'ont que trop souvent entraîné les hommes dans les plus grands malheurs. Nous en verrons un nouvel exemple et bien frappant dans la personne de Théodose, archevêque de Novgorod, chef du clergé russe, et confesseur de Pierre Ier. Pendant la vie de ce monarque, il ne s'opposa jamais à aucune de ses opérations contre le clergé et les couvens; mais, à la veille de sa mort, il crut pouvoir recouvrer tout d'un coup tous les anciens droits, en ne permettant pas que ses ordres au clergé, pour donner un état exact de tous ses revenus, fussent exécutés. La douceur du gouvernement de Catherine lui fit espérer qu'il pourroit rendre à la religion son ancienne splendeur, dont elle n'avoit, suivant sa façon de penser, que trop décliné. Mais, comme il entreprit tout trop brusquement avec audace et sans prudence, il laissa voir sa cupidité. Il encourut enfin l'animadversion de l'impératrice, qui après lui avoir pardonné plusieurs fois, vit clairement qu'il étoit un de ces hommes qu'on ne corrige point.

Pour bien entendre tout ce qui le regarde, il est nécessaire d'entrer dans le détail des affaires de l'Église.

L'état de l'église grecque russienne, dans le tems que Pierre Ier monta sur le trône, étoit à peu près tel qu'il avoit toujours été, seulement Ivan Wasiliewitsch avoit déjà pris un tel ascendant sur le clergé que les zars se regardoient pour ainsi dire comme chefs de l'Église. L'année 1555, il fixa les revenus des archevêques sans en demander l'agrément au patriarche de Constantinople, ni au métropolite de Moscou, et, instruit que le clergé crioit contre lui, le faisant passer parmi le peuple pour l'antechrist, et son ordonnance comme

l'injustice la plus criante qui demandoit vengeance à Dieu, il employa un moyen à sa façon pour rendre le clergé plus docile et plus obéissant; ce fut de faire combattre vingt prêtres avec vingt ours. L'occasion pour leur faire subir ce supplice se présenta bientôt. Peu après ces cris publics, étant en guerre contre les Tatares, il sollicita les ecclésiastiques de contribuer à ses besoins par un don gratuit. Ceux-ci s'en excusèrent, sous prétexte qu'ils n'avoient rien de reste, et comme ils jetèrent de nouveau des semences d'animosité dans les âmes de leurs ouailles contre le zar, les invitant à refuser unanimement de payer aucune contribution pour la guerre, le zar en ayant été instruit, ordonna que vingt des principaux du clergé seroient choisis pour lutter avec des ours. A cet effet, il fit entourer une grande place d'une haute muraille de pierre, dans laquelle on mit successivement chacun de ces vingt ecclésiastiques, une lance à la main, avec un ours; dès que le prêtre avoit succombé et étoit dévoré, on tuoit l'ours et on en lâchoit un nouveau à chaque nouvel adversaire, jusqu'au dernier qui perça la poitrine de l'ours, mais n'en fut pas moins renversé et étranglé.

Cette terrible exécution, analogue au tems, répandit une telle frayeur dans le clergé, qu'il donna enfin un état exact de ses revenus, un don de trois cents mille roubles, et céda encore au zar les villes et villages qu'il possédoit, et elle servit en même tems à rétablir le repos et la tranquillité parmi ses sujets.

Le zar Iwan Wasiliewitsch, pour rendre son clergé plus tolérant, permit le libre exercice de toutes les religions, fit bâtir une église luthérienne à Moscou, à l'usage des officiers étrangers dans son service; mais il fut lui-même obligé de la faire fermer, lorsque les femmes de ces mêmes officiers prirent querelle et en vinrent à se battre jusqu'au sang pour la préséance des places.

Ce même zar obligea le clergé russe, qui choisissoit autrefois son chef, de lui donner la nomination de plusieurs

sujets, entre lesquels il pût choisir pour cette dignité, qui étoit confirmée ensuite par le patriarche de Constantinople.

Alexis Michailowitsch abolit pour jamais l'usage de demander l'approbation du patriarche dans aucun cas.

En 1678, Teodor Alexiewitsch, zar de Russie, entra plus en détail et engagea Joakim, patriarche de Russie, à abolir conjointement avec le clergé russe une coutume qui s'observoit depuis très-longtems et très-exactement C'est que le dimanche des rameaux le patriarche montoit, à l'imitation de Jésus-Christ, sur un âne sellé, que le zar étoit obligé de mener à pied par la bride, depuis l'église cathédrale de Moscou jusqu'à celle de la Trinité. Dans les villes principales de Russie, l'évêque faisoit de même, et le wojewode conduisoit l'âne, et faute d'âne on couvroit premièrement un cheval d'un drap de toile blanche, qui pendoit jusqu'à terre; on allongeoit ses oreilles avec cette toile, comme celles d'un âne. Le patriarche ou l'évêque, dans les principales villes, qui le montoit étoit assis de côté, comme une femme, ayant sur ses genoux un livre, sur lequel il tenoit de sa main gauche un crucifix d'or, et de la main droite une croix, dont il donnoit la bénédiction au peuple. Un noble ou bojar tenoit le cheval par la crinière, de peur d'accident, et le zar par les rênes, allant à pied, une palme à la main. Les nobles et les gentilshommes marchoient immédiatement après, avec environ cinq cents prêtres revêtus de leurs habits différens; ils étoient suivis d'une multitude innombrable de peuple. La procession avançoit dans cet ordre au son de toutes les cloches jusqu'à l'église; de là, le zar, accompagné des bojars, des métropolitains et d'autres évêques, alloit ordinairement dîner chez le patriarche. Cette cérémonie étant contre l'honneur du zar et sa dignité, dit le complaisant patriarche, et n'étant point d'ailleurs un dogme de religion, mais seulement une coutume édifiante et bonne pour représenter l'humilité du souverain, ne doit plus avoir lieu.

Le clergé russe, si on en excepte celui de la Petite-Russie ou de l'Ukraine, croupissoit dans une telle ignorance,

que les ministres se disputèrent publiquement pour savoir s'il étoit permis de fumer du tabac, et que la négative l'emporta, parce que Jésus-Christ et ses apôtres ont dit que tout ce qui entre dans la bouche est bon, mais tout ce qui en sort est mauvais et profane. De là vint que leurs voisins, comme par exemple les Suédois, doutoient qu'ils fussent chrétiens, et qu'un nommé Vrytz soutint à Stockholm, l'an 1620, des thèses publiques sur cette question : Les Moscovites sont-ils des chrétiens? sous la présidence de Jean Botridi, docteur en théologie et confesseur du roi de Suède.

Pierre I[er] changea en assez peu de tems les mœurs et la façon de penser du clergé, tantôt en employant les voies de la douceur, tantôt et le plus souvent celles de la force. Adrien, patriarche alors, homme sans aucune capacité, étoit plus occupé de faire bonne chère et de boire avec son clergé que du soin de son troupeau. Sa conduite, jointe à l'ignorance des autres prélats, confirma le zar dans ses projets de réformes, et le décida à se déclarer lui-même chef de l'Église, pour avoir les mains plus libres, et pour ne pas être arrêté dans les bonnes inventions qu'il avoit envie d'introduire dans son empire. Cette opération lui parut d'autant plus nécessaire que l'autorité et le pouvoir que le clergé russe s'étoit arrogé étoit monté au plus haut degré. On s'en convaincra en rapportant entre plusieurs autres le fait suivant :

Les patriarches exigeoient des zars, comme un droit, que le jour des Rois, lorsqu'ils faisoient la bénédiction des eaux, ils leur tinssent l'étrier et marchassent pendant toute la procession à côté d'eux, en tenant la bride du cheval. Un favori de Pierre I[er], indigné de cette condescendance de son maître, monte le jour de la fête un cheval entier et donne une jument au patriarche et se met derrière lui. On peut juger ce qui en résulta. Le patriarche fut culbuté, et le favori se sauva sur ses terres. L'affaire traitée au criminel, on envoya pour le saisir; mais l'exempt à son arrivée trouva la femme occupée des funérailles de son mari,

disant qu'il venoit de mourir de mort subite, que le patriarche eut grand soin de faire envisager comme une punition du ciel. Mais Pierre I[er], instruit des véritables circonstances du fait, prit occasion, un jour que le patriarche étoit de bonne humeur, de lui dire qu'il étoit pourtant malheureux que cet homme fût mort, que peut-être il n'avoit eu aucun dessein dans cette affaire, et finit par lui demander s'il ne lui pardonneroit pas, s'il étoit encore en vie. Le patriarche répondit que oui, sans doute parce qu'il le croyoit véritablement mort. Pierre I[er] le prit au mot, fit revenir le coupable, car le lecteur juge bien que cette prétendue mort n'avoit été qu'une feinte de la femme pour sauver son mari, et le patriarche fut bien obligé de lui pardonner.

Après sa mort, l'an 1701, le zar se déclara *chef et patriarche de toute l'Église russe*, créa une cour souveraine de justice ecclésiastique ou un saint synode, qu'il composa de membres qu'il savoit parfaitement entrer dans ses vues. Ils gouvernèrent sous *sa* direction et donnèrent les lois les plus rigides pour tout le clergé.

Une des premières étoient les articles sur lesquels tous les archiprêtres ou autres sujets devoient jurer, lors de leur nomination, à un emploi ecclésiastique. Voici ces articles :

1. En cas de dispute avec le reste du clergé, je ne prononcerai l'anathème contre qui que ce soit, et ne refuserai à personne l'entrée de l'église et les saints sacremens, à moins que ce ne soit un prévaricateur et malfaiteur public ou hérétique, et seulement après que je l'aurai exhorté préalablement jusqu'à trois fois.

2. J'userai de modération envers tous ceux qui sont contraires à la sainte église, en conformité de l'exemple que nous a donné l'apôtre saint Paul.

3. Je contiendrai les moines dans de justes bornes, et ne souffrirai pas qu'ils courent d'un couvent à l'autre, ou dans les maisons particulières, à moins d'un cas de grande nécessité et pour le bien des âmes, toujours cependant avec mon consentement personnel et concession par écrit.

4. Je ne bâtirai point d'église neuve sans nécessité et ne souffrirai pas que d'autres en bâtissent, pour qu'ensuite elles ne restent pas vuides.

5. Je ne créerai pas plus de prêtres, diacres ou gens d'église qu'il ne sera nécessaire pour le salut du peuple.

6. Je promets de visiter tous les ans, ou tous les deux ou trois ans, en personne, le troupeau qui m'est confié, à l'exemple des apôtres, non pour en tirer quelque profit, ou me faire une bonne réputation, mais pour l'amour de Jésus-Christ. J'aurai soin qu'il n'y ait pas de différence et de division par rapport à la doctrine entre les prêtres, qu'on ne rende point d'honneur aux sépulcres inconnus de l'Église, qu'on punisse les soi-disant possédés qui vont nuds, et qu'ils soient envoyés à la justice, qu'on ne regarde pas les images comme des dieux, et qu'on ne leur attribue aucun faux miracle, pour ne pas donner occasion à ceux qui ne sont pas de notre église de se moquer de nous.

7. Je ne me mêlerai jamais des affaires civiles et politiques, à moins que je ne voye une injustice manifeste. Dans ce cas, je commencerai par faire des représentations, et si elles sont inutiles, j'en écrirai à Sa Majesté, suivant la doctrine des apôtres.

Ces loix, dit le zar, étant conformes aux canons et statuts de l'Église, et à la doctrine des apôtres, doivent être observées par les prêtres de la nôtre.

Quant au civil, il les mit tous, en fait de crimes, sous le bras séculier, sans exception, et les obligea de payer, comme ses autres sujets, la capitation et les impositions usitées, ce qui ne les accommoda pas; ils ne payoient qu'avec beaucoup de peine, au point que l'an 1723, le trésor du zar étant épuisé, on rechercha ce qui étoit redû par le clergé, qui se trouva monter depuis deux ans à deux millions cinq cents mille roubles, en sorte que le zar se vit forcé de confisquer plusieurs biens des couvens, qui cependant leur furent, dans la suite, rendus en plus grande partie.

Les prêtres séculiers furent obligés de payer pour chaque

maison de leurs paroisses six copekes, une somme plus forte pour leur emploi et leurs enfans, et un à deux roubles pour leurs bains, dont ils ne pouvoient se passer, n'osant point dire la messe après avoir couché avec leurs femmes, sans s'être baigné tout le corps.

Les changemens et l'ordre que Pierre Ier introduisit dans les affaires de l'Église firent bien des mécontens, mais personne ne pouvoit rien y contrôler sans encourir sa disgrâce; cependant, à tous les moyens qu'il employoit pour établir à sa façon la liberté de religion, le clergé y mettoit des oppositions : c'est pourquoi, en 1722, avant que de partir pour Astracan, il publia l'ordonnance suivante :

« Nous Pierre Ier, empereur et autocrateur de toutes les Russies, etc., etc. Quoique nous ayons, il y a longtems, accordé la liberté de religion, dans notre empire, à toutes les sectes chrétiennes, nous nous appercevons cependant de la nécessité de la réitérer et confirmer de nouveau, en sorte que nous déclarons ne vouloir point du tout nous mêler des affaires de conscience, quoique nous en aurions le pouvoir par la puissance absolue que Dieu nous a accordée; nous voulons, au contraire, que chaque chrétien prenne sur soi le soin de son propre bonheur.

« Nous ordonnons donc qu'on tienne ferme là-dessus, et qu'en vertu de la coutume dejà établie, personne ne soit arrêté, ni gêné dans l'exercice public de sa religion particulière, mais qu'il soit au contraire protégé et maintenu dans une entière liberté. Et s'il arrive que dans quelques endroits de notre empire, et même dans nos armées, il ne se trouve ni prêtre, ni église, chacun aura non-seulement le droit de faire ses dévotions dans sa maison, mais aussi la liberté d'y assembler ceux de son culte pour cela.

« En cas que les officiers des régimens ou des compagnies se pourvoyent de prêtres, ils jouiront des mêmes libertés et privilèges que nous accordons par ces présentes aux églises qui se trouvent dans notre résidence, à Archangel et ailleurs,

ce qui ne s'entend pas seulement du culte ordinaire et public, mais qui regarde aussi la distribution de la Sainte-Cène, et tous les autres actes religieux. Donnons en outre la permission à tous les religionnaires de bâtir partout où ils voudront des églises. »

Nonobstant toutes ces ordonnances, le clergé, toujours attaché aux anciennes coutumes, regrettoit de n'avoir plus de patriarche, et, fâché surtout de ce que Pierre Ier avoit fait passer ses revenus dans son trésor, tâcha de le noircir dans l'esprit du peuple. Pierre crut donc ne pouvoir mieux faire pour le désabuser que de tourner toutes ces coutumes, et le nom même de patriarche en ridicule. Il choisit pour cet objet la pratique appelée Stavlenie. Elle avoit lieu aux environs de Noël. Le clergé, assemblé en corps, passoit de maison en maison pour chanter des hymnes sur la naissance de Jésus-Christ, souhaiter des bonnes fêtes à toute la famille, et surtout pour boire et manger à réfection, et recevoir des présens. Afin de faire sentir la sottise et le ridicule de cet usage, le zar assembla les gens de sa maison, et mit à leur tête son ancien gouverneur Sotof, qui contrefit le prêtre, et, dirigeant la marche, passa de maison en maison, souhaitant les bonnes fêtes, et recevant les présens, qui furent employés aux besoins de l'État. Peu à peu, cette troupe s'accrut par des officiers de l'état civil et militaire, et se trouva à la fin composée de plus de trois cents personnes. Alors elle ne pouvoit plus être sous les ordres d'un simple prêtre, Sotof fut donc nommé patriarche de Bachus, et reçut sous ses ordres douze archevêques comme ses assistans et les assistans de Bachus, et pour rendre cela plus comique, la troupe porta le nom d'état ecclésiastique de Bachus. Les bouffons de la cour devinrent maîtres des cérémonies et aumôniers, les bouteilles représentoient les encensoirs, le vin et l'eau-de-vie, l'eau bénite. Toute cette bande étoit portée sur des traineaux, chacun contenant douze à vingt personnes, et au moment où ils arrivoient devant une mai-

son, les maîtres de cérémonies, armés de gros bâtons, faisoient ranger leur suite, et si quelqu'un n'obéissoit point, il recevoit des coups en forme de croix, et comme personne n'osoit parler contre un patriarche, quelles que fussent ses mœurs, Pierre I[er] voulut aussi que tous ceux qui parleroient mal de lui ou de sa troupe fussent jugés par l'inquisition établie dans sa cour, à Preobraschenski, et que la moitié des biens du coupable fût confisquée an profit du délateur. Le prince Romodanofski, grand inquisiteur, portoit le caractère d'archi-César. C'étoit un homme extrêmement robuste, grand buveur d'eau-de-vie et très-cruel.

Cette farce continua tant que Pierre I[er] vécut, sauf quelques changemens auxquels la révolte qu'il y eut à Astracan l'obligea. Une de ses principales causes étant qu'il avoit créé des bouffons pour patriarche et archevêques, on donna donc à Sotof le nom d'archi-Pape, et à ses archevêques le titre de cardinaux, et la chose continua, moyennant cette différence dans les titres.

Dans les autres fêtes burlesques que Pierre I[er] institua, il n'oublia jamais d'y faire jouer les coutumes bizarres ou les personnages dont il vouloit se défaire par quelques raisons. En 1722, par exemple, il donna à Moscou une partie de soixante traîneaux, où l'on voyoit :

1. Le traîneau de Bachus, conduit par un bouffon de la cour, habillé d'une peau d'ours, et traîné par six jeunes ours.

2. Un traîneau rempli de musiciens, tiré par six cochons.

3. Un Circassien, tiré par six chiens.

4. Les patriarches du prince Pape, habillés en cardinaux, sur six traîneaux tirés par des chiens.

5. Le grand traîneau du prince Pape, habillé en habit pontifical, assis sur un trône, ayant à ses côtés ses élus, tiré par des chevaux.

6. Le prince César la couronne sur la tête, emblème de l'empire Russe, tiré par deux ours.

7. Neptune, avec son trident, assis dans une coquille, tiré par deux marins.

8. La frégate de l'empereur, avec deux gradins de trente pieds et trente-deux canons, huit de métal, les autres de bois, à trois mâts, avec leurs voiles, cordages et tout le complet, tirée par seize chevaux, et le zar Pierre habillé en capitaine de marine.

9. Une espèce de vaisseau de cent pieds de long, tirant après lui vingt petits traîneaux sur une seule ligne, remplis de monde.

10. Un grand vaisseau couvert de miroirs, où étoit l'impératrice Catherine, habillée en paysanne frisonne.

11. Le prince Menzikoff en abbé, avec son cortége dans une barque.

12. La princesse Menzikoff en Espagnole, dans une barque.

13. Une frégate montée en course, avec l'amiral Apraxin en bourguemestre.

14. Un vaisseau avec le duc de Holstein, accompagné de vingt personnes habillées comme les paysans du Holstein.

15. Une chaloupe portant les ministres étrangers, tous en habits de prêtres, accompagnés de leurs domestiques à cheval.

16. Un vaisseau portant le prince Cantemir, en habit turc, sous un baldaquin.

Ensuite venoient le grand chancelier avec la musique polonoise; le comte Tolstoi, avec la musique turque; le baron Schafiroff, avec la musique allemande, et ainsi de suite.

On peut juger combien toutes ces choses rendoient le zar odieux à son clergé et aux prêtres; ils ne craignoient pas de dire tout haut qu'il fouloit la religion aux pieds, qu'il la déshonoroit, et que tout ce qu'il faisoit n'étoit que pour les avilir et les rendre méprisables aux yeux du peuple.

Cependant, convaincus qu'ils subiroient les derniers supplices s'ils osoient porter des plaintes, ils temporisèrent jusqu'au règne de l'impératrice Catherine, sous lequel ils formèrent une cabale pour regagner le pouvoir que Pierre leur

avoit fait perdre. Théodose, archevêque de Novgorod, chef du clergé, étoit à la tête; mais comme il n'avoit pas assez d'esprit pour faire ses demandes de manière à réussir, il voulut l'emporter de force, et en montrant son mécontentement dans toutes les occasions, il finit par demander, de la manière la plus indécente, le rétablissement de l'autorité du clergé comme un droit. Et quoique l'impératrice le lui pardonnât, il n'en continua pas moins de tramer contre elle, et la mit dans la nécessité de se défaire d'un homme dangereux pour elle et pour tout le royaume, tandis qu'elle ne vouloit s'affermir sur le trône que par des bienfaits.

Il encourut donc justement sa disgrâce, comme cela paroît par l'ordonnance suivante, qu'elle fit publier le 8 mai 1725.

« Nous Catherine Ire, impératrice et autocratrice de toutes les Russies, etc., etc. Savoir faisons, que Sa Majesté Impériale Pierre Ier, de glorieuse mémoire, ayant donné les ordres de faire un état exact de tous les revenus de l'Église, des couvens et des archevêques, pour pouvoir mieux régler, en conséquence, l'état ecclésiastique d'un côté, et fixer l'entretien des archevêques et des couvens, et de l'autre, pour subvenir avec le superflu à l'entretien des pauvres, l'éducation et l'instruction de la jeunesse, afin que l'Église de Dieu et tout notre empire même en tire un avantage réel, l'archevêque de Novgorod, Théodose, osa s'y opposer, et, emporté vraisemblablement par son avarice et son ambition, exprima son mécontentement en termes formels sur cette ordonnance à Sa Majesté Pierre Ier, de glorieuse mémoire, ce qui lui attira son indignation.

« Et quoiqu'il en ait demandé pardon, lors de notre couronnement, et qu'il se soit assez bien conduit pendant quelque tems, il a depuis commis plusieurs crimes en secret contre nous, lesquels enfin sont venus au jour, en sorte qu'il a été convaincu dans les interrogations qu'on lui a fait subir des articles suivans :

« 1° D'avoir fait ramasser quantité d'images des saints, tant de l'église cathédrale que d'autres églises et couvens, pour s'emparer de l'or et de l'argent, dont elles sont garnies, qu'il a fait fondre à son profit.

« 2° D'avoir fait la même chose d'une grande quantité de vieux vases d'or et d'argent, qu'il a volés aux églises et aux couvens.

« 3° D'avoir fait ôter les cloches des églises et des couvens pour les vendre.

« 4° D'avoir fait ôter de différens ornemens de l'église les perles et les pierres précieuses, comme par exemple des tiares, etc., ainsi que d'avoir ôté l'or et l'argent cousu dans les habits de l'église, et de les avoir vendus.

« 5° D'avoir fait faire du produit un service d'argent de table.

« 6° D'avoir scié en deux l'image de saint Nicolas, dans son voyage de Moscou à Saint-Pétersbourg, posée sur une colonne dans un couvent.

« A ces crimes graves, il faut joindre les dépositions des membres du saint Synode, qui ont déclaré sur leur foi et serment :

« 1° Qu'il a tenu des discours scandaleux contre Sa Majesté Impériale et tout l'Empire, tant en public que dans sa maison avec ses amis.

« 2° En particulier lorsque Pierre Ier voulant arranger les affaires de l'église, et qu'il refusa de suivre sur cela ses intentions, il ne rougit point, à la mort du zar, de parler dans les termes suivans au saint Synode assemblé : Voyez-vous, mes saints pères, dès que Pierre Ier commença à prescrire des lois à l'état ecclésiastique, et qu'il s'avisa de diminuer notre pouvoir et notre autorité, la mort l'enleva ; nous autres existons encore et lui n'existe plus.

« 3° Lorsqu'il voulut passer en carrosse sur le pont du canal, au palais de Sa Majesté Impériale Catherine, ce qu'elle avoit pourtant fait défendre expressément à tout le monde, et que la sentinelle s'y opposa, il descendit du carrosse,

la chargea d'injures et leva sa crosse comme pour la frapper.

« 4° Il réprimanda aussi sur cela à haute voix, dans l'antichambre de Sa Majesté, le capitaine des gardes, en lui disant et à plusieurs autres, qu'ils étoient des brebis galleuses.

« 5° Lorsqu'on lui signifia que Sa Majesté n'avoit pas le tems de lui donner audience, il répondit insolemment : « Je « ne mettrai plus le pied au palais de Sa Majesté Impériale, « à moins que je n'y sois forcé. »

« 6° Lorsque Sa Majesté l'impératrice Catherine envoya ordre au saint Synode de célébrer la mémoire du feu Empereur, par des messes solennelles, il dit en propres termes : « Quelle honte, quel avilissement pour l'Église de Dieu « que la puissance séculière ordonne à la puissance ecclé- « siastique de faire des prières ! et quand même je les ferai « ces prières pour lui, je doute très-fort qu'elles fussent « exaucées. »

« 7° Après la messe, ayant été invité à dîner par Sa Majesté Impériale, sa conduite ne lui étant pas encore bien connue, il se fit excuser d'une manière peu convenable.

« Tous ces forfaits ayant été mûrement examinés, et l'archevêque étant reconnu coupable, fut dépouillé de tous ses emplois, comme indigne de les occuper, et exilé au couvent de Xorel sur les bords de la rivière Dwina le 22 mai 1728. »

L'impératrice Catherine, après avoir fait la lecture de ce jugement, l'adoucit en transférant le lieu de son exil dans le couvent de Saint-Jacques à Waldai entre les villes de Novgorod et de Moscou.

Telle fut la fin d'un personnage, qui au commencement parut assez important, et le peuple ne montra pas le moindre mécontentement de cette sentence, ce qui fit voir l'effet des instructions de Pierre Ier.

Catherine ne trouva pas bon cependant d'exécuter pour le moment le plan que Pierre Ier avoit formé de réduire le nombre des couvens à cinquante, de n'entretenir dans chacun

que cinquante-deux moines, qui n'y seroient reçus qu'à l'âge de quarante ans, et d'employer le reste des revenus à l'éducation et au soulagement des pauvres. Ce ne fut que sous Pierre II qu'il eut lieu, par son ordonnance du mois de décembre 1728[1].

Théodose eut un imitateur, sous Catherine II, dans la personne du métropolite de Rostof, Matziévitch, surnommé le martyr du pouvoir temporel en Russie.

Lié aujourd'hui à l'État et dominé par lui, le clergé russe a naguère joué un rôle important. A l'abri de la pauvreté, possesseur de plus de deux millions de serfs jusqu'en 1764, il fit preuve parfois d'une certaine indépendance vis-à-vis des tzars. Ceux-ci étaient obligés de compter avec lui; aussi les voit-on, dès le seizième siècle, se préoccuper singulièrement de poser des bornes à son influence en limitant ses acquisitions et ses priviléges. Pierre I[er] glissa un élément laïque dans la régie de ses biens; mais, quelque peu scrupuleux que fût l'autocrate, il n'osa pas aller plus loin; ce fut Pierre III qui, avec l'audace de l'incapacité, annexa brusquement les terres ecclésiastiques à celles de la couronne par un oukaze du 21 mars 1762, lequel ne contribua peut-être pas peu à sa chute. Le lendemain de son coup d'État, Catherine s'empressa, bien entendu, de casser cet oukaze, — elle avait besoin de l'encens du clergé; — mais elle ne tarda pas à exprimer le pieux désir de voir ses biens mieux administrés, puis à lui proposer de se débarasser du souci de la propriété; comme les adversaires actuels de la papauté, elle parla très-haut de réformes pour parvenir insensiblement à la spoliation. Ce n'est pas l'émancipation des serfs qui fut le mobile de cette mesure, car l'amie de Voltaire ne les enleva aux prêtres que pour les distribuer entre ses favoris successifs et en abandonner un millier au métropolite de Novgorod, Dmitri, qui avait fait comprendre à ses collègues la magnanimité des résolutions maternelles de l'impératrice. Un seul évêque protesta contre cette confiscation, obtenue par une trouée corruptrice dans l'épiscopat; ce fut le métropolite de Rostof, Arsène Matzievitch, dont la mémoire est demeurée à ce titre légitimement populaire.

Il prouva par l'Écriture et l'histoire que les apôtres et après eux les évêques avaient possédé, étaient les gardiens naturels des biens que la piété des fidèles léguait à l'Église. Il représenta la nécessité que le clergé avait de fortes études, le danger que ses doctrines elles-mêmes allaient courir par la surveillance laïque qui lui était imposée. Ces alarmes étaient fondées : le chiffre des monastères et des séminaires fut immédiatement restreint : ces derniers ne différèrent plus guère des gymnases militaires, et Arsène n'avait pas tort de soupçonner l'orthodoxie des fonctionnaires sans le contre-seing desquels aucune mesure du synode, aucune opinion émise par lui n'a de valeur ni d'effet.

Fon-Vizin, qui vivait à cette époque, rapporte, dans son *Autobiographie*, qu'il rencontra un jour un de ses amis qui lui dit : « Tu sais la nouvelle?

HISTOIRE

DU COMTE ANTOINE MANUELEWJTSCH DE VIERRE, DU CONSEILLER PRIVÉ PIERRE TOLSTOI, DU GÉNÉRAL JEAN BUTTURLIN, DU GÉNÉRAL-MAJOR GRÉGOIRE PISSAROF, DU GÉNÉRAL LIEUTENANT ANDRÉ USCHAKOF, D'ALEXANDRE NARISKIN, DU PRINCE JEAN DOLGORUKI.

Le comte Antoine de Vierre, Portugois de nation, d'une basse naissance, fut engagé au service de Pierre Ier par le

— Non. — Eh bien, c'est qu'il n'y a pas de Dieu! — Comment? répliqua Fon-Vizin; qui est-ce qui te l'a appris? — C'est Tchebichef. » Or ce Tchebichef, niant la divinité, était le procureur du très-saint synode!

Les protestations du métropolite de Rostof furent placées sous les yeux de l'impératrice. Elle lui ôta son caractère épiscopal, l'obligea à y renoncer par écrit; elle daigna toutefois, dit l'oukaze, lui conserver la qualité de moine et le relégua gracieusement dans un monastère au fond de la province d'Arkhangel. Ayant appris que le récalcitrant y était traité avec ménagement et avait prédit son genre de mort, Catherine l'exclut alors entièrement, par un nouvel oukaze de 1718, du corps ecclésiastique, le baptisa du nom d'André, du surnom de *Vral* (qui signifie en russe *radoteur*) et le fit transporter à la forteresse de Rével. Là, il fut jeté dans une casemate gardée par trois soldats ignorant le russe, et, lorsque l'infortuné reclus mourut en 1772, le médecin qui le soigna et le prêtre qui le confessa furent astreints, par serment, de ne jamais révéler qu'ils l'avaient aperçu.

Un journal de Moscou, *le Jour*, avait commencé, au moment de sa suppression, à retracer les vicissitudes, jusqu'à présent tenues fort secrètes, de cette victime des droits de l'Église russe. L'organe slavophile a apporté, à cette occasion, une preuve nouvelle de l'extrême dépendance du clergé contemporain. « Dans un livre, dit-il, qui est entre nos mains, qui a paru en 1837, à Saint-Pétersbourg, revêtu de toutes les approbations requises et qui est intitulé : *Promenade avec des enfants en Russie*, par Gourianof, les rapports de l'empereur avec l'Église y sont ainsi déterminés : l'empereur de Russie est *patriarche ou chef de l'Église gréco-russe*, oint de l'huile sacrée à son couronnement, il peut, s'il le désire, célébrer la messe. » Fantaisie qu'eut en effet l'empereur Paul, qui n'y renonça que sur la représentation du comte Rostop-

monarque même, lorsqu'il se trouvoit en Hollande, et il sut si bien ménager ses bonnes grâces qu'il s'en fit aimer et estimer. Cette grande faveur l'enhardit à demander la sœur du prince Menzikoff en mariage, et dès qu'il fut convaincu qu'il en étoit aimé, il en fit parler au prince qui s'en trouva si offensé, qu'il répondit qu'il feroit plutôt noyer sa sœur que de la donner à un homme qui n'étoit qu'un aventurier, lorsque Sa Majesté l'avoit pris à son service. Cette réponse ne rebuta pas de Vierre; aveuglé par son amour, il continua à voir la princesse qui devint grosse. Lorsqu'elle fut au moment d'accoucher, de Vierre crut que c'étoit celui de fléchir son frère; il va le lui annoncer. Le prince à cette nouvelle entre en fureur, ordonne qu'on l'étende par terre et lui fait donner les batogues. De Vierre, outré de ce traitement, en se relevant fut se jetter aux pieds de l'empereur lui raconter l'outrage qu'il venoit de recevoir, et demander sa grâce en lui montrant son dos encore tout sanglant. L'empereur, après quelques momens de réflexions, envoya ordre au prince de conduire lui-même sa sœur et de Vierre à l'autel, et d'assister à la bénédiction nuptiale. Le prince, depuis cette époque jusqu'à sa mort, fut l'ennemi juré de de Vierre. Celui-ci, assuré des bonnes grâces de l'empereur, ne s'en inquiéta pas.

L'empereur le fit peu de tems après lieutenant de police de Saint-Pétersbourg, ensuite brigadier, et en 1721 général major.

Quand Pierre I[er] eut fermé les yeux, Menzikoff crut que

chine qu'un prêtre russe ne pouvait être marié qu'une fois et que S. M. avait convolé en secondes noces.

Il est impossible que les esprits d'élite dont le chiffre est, grâce à Dieu, toujours considérable en Russie, après avoir consciencieusement porté leurs investigations sur la trop évidente infériorité de leur Église, ne soient amenés à reconnaître que cette infériorité ne procède que de son acquiescement à la rébellion photienne, si fatale à l'Europe et à la civilisation, et par conséquent que sa renaissance est attachée à sa réconciliation avec cette Église qui, — M. Tutchef l'a laissé naguère échapper, — est la racine du monde.

c'étoit le moment de se venger; mais Catherine, qui succéda à son époux, avoit trop bonne opinion de tout ce qu'il avoit fait pour y rien changer. Elle confirma donc M. de Vierre dans ses charges et ses dignités, le décora de plus en 1725 du cordon de Saint-Alexandre, lui donna le diplôme de comte et le poste de lieutenant général.

Tant d'honneurs ne servirent qu'à irriter davantage son beau-frère. Après avoir constamment attendu l'occasion de faire éclater sa haine, il la trouva enfin pendant la maladie de l'impératrice Catherine.

Menzikoff avoit écarté tous les traîtres qui pouvoient attenter à la vie de son maître; il la lui avoit même sauvée deux fois; il avoit placé l'impératrice sur le trône; il crût que tant de services lui donnoient le droit d'aspirer à la première place de l'État. En conséquence il demanda et obtint de Sa Majesté, par ses artifices et ses ruses, qu'elle nommât Pierre II empereur et son successeur, à condition qu'il choisiroit sa fille pour épouse.

Plusieurs seigneurs prévirent que cet événement alloit les faire exiler et les perdre. Ils savoient en outre que Menzikoff, dont on connoissoit l'ambition démesurée, non content de voir sa fille sur le trône de Russie, voudroit encore marier son fils avec Natalie, la sœur de l'empereur. Pour prévenir ces événemens, ils se liguèrent entre eux.

Les chefs de la ligue étoient le comte Antoine Manuelewitsch de Vierre, le conseiller privé Pierre Tolstoi, le général Jean Butturlin, le général major Grégoire Pissaroff, le général lieutenant André Uschakoff, Alexandre Nariskin, le prince Jean Dolgoruki.

Nous avons fait connoître le premier. Le conseiller privé Pierre Tolstoi, issu d'une ancienne famille de Russie, après avoir commencé par servir, se poussa et devint lieutenant de police de Saint-Pétersbourg. Pendant qu'il occupa ce poste, plusieurs incendies qui venoient en grande partie de la négligence des habitans et de la mauvaise construction des maisons, désolèrent la ville. Le zar fit prendre à M. Tolstoi

toutes les précautions imaginables pour les prévenir. Une fois entre autres, il lui dit de donner ordre à chaque maître de maison d'avoir à côté de leur cheminée un tonneau rempli d'eau; Tolstoi l'ayant fait, vint plusieurs fois dans le palais de l'empereur pour voir si l'on se conformoit à l'ordonnance, et trouva toujours que non. Il fit alors venir celui qui étoit chargé de l'inspection de la maison, et lui déclara que si le troisième jour les choses étoient encore de même, il lui feroit donner la bastonnade; ce qui eut effectivement lieu, parce que l'inspecteur s'étoit moqué de la menace. Celui-ci ayant trouvé une occasion favorable de parler à l'empereur, lui porta ses plaintes contre Tolstoi, pour l'avoir fait batoguer sans raison. L'empereur lui promit satisfaction. Tolsloi vint le lendemain matin pour prendre les ordres. Pierre Ier n'étoit pas levé, un des pages le prévint qu'il n'avoit qu'à se préparer à une bonne volée de coups, l'empereur étant très en colère contre lui. Tolstoi ne sachant comment les éviter, prit le parti de monter dans la cheminée de la salle. Pierre en entrant, voyant rire tout le monde, en demanda la raison; on lui dit que Tolstoi s'étoit caché dans la cheminée, alors il y courut et lui commanda de descendre, parce qu'il frappoit ordinairement lui-même ceux de ses grands qui avoient manqué à ses ordres. Tolstoi répond : « Non, sire, je n'en ferai rien; vous me donneriez des coups et vous en seriez fâché après avoir entendu mes raisons; c'est pour vous épargner ces regrets que je veux rester. » L'empereur lui ordonna de dire pourquoi il avoit maltraité son inspecteur. Tolstoi expose le fait, en ajoutant qu'il croyoit que l'inspecteur méritoit cette punition plus que tout autre, puisque le souverain devoit être le premier à faire exécuter ses ordres pour l'exemple. Alors l'empereur le laissa descendre, et l'inspecteur reçut les coups à sa place.

De chef de police, M. Tolstoi fut chargé d'aller, en compagnie de M. Romanzof, à Vienne et de là à Naples pour faire connoître les intentions de Pierre Ier à son fils Alexis, qui s'y

étoit enfui. Il a eu assez d'éloquence pour le disposer de retourner chez son père, assista aux interrogatoires et aux supplices de ceux qui étoient complices d'Alexis, et fut chargé en général des commissions les plus secrètes entre le père et le fils. Son exactitude dans toutes ces affaires lui valut dès lors le cordon de l'Ordre de Saint-André. Cela ne manqua pas cependant de lui attirer la méfiance du prince Menzikoff. Car comme le prince entroit pour beaucoup dans ces commissions secrètes entre Pierre Ier et son fils, dont Tolstoi étoit au fait, le prince eut pendant toute la vie du zar Pierre Ier méfiance de ce seigneur, et comme il le craignit plus après la mort de Pierre, de peur qu'il ne trahît le secret dont il étoit dépositaire, le prince crut mieux faire de sacrifier un homme qui pourroit tôt ou tard lui causer quelque désagrément.

De chef de police M. Tolstoi fut nommé ambassadeur à la Porte, en 1700, pour y renouveler et prolonger la paix. A son retour, l'empereur le fit premier président du collége de commerce qu'il venoit d'établir, mais comme il n'étoit pas trop versé dans cette partie, il le remit en 1722, au sénat dans la même place qu'il occupoit déjà, comme chef de police.

Enfin le prince Menzikoff vint à bout, à force d'intrigues et de cabales, de le faire croire contraire et opposé aux intérêts de l'empereur Pierre II. Il fut donc envoyé en exil dans le couvent nòmmé Solowezkoi, situé dans une île, près d'Archangel; mais il n'y resta pas longtemps; l'empereur informé de son innocence le fit revenir avec Alexandre Nariskin et le rétablit dans ses charges d'abord après la disgrâce du prince Menzikoff.

Le général Jean Butturlin, issu de même d'une famille très-ancienne de Russie, mérita de bonne heure la confiance de son maître Pierre Ier, qui le jugea digne de siéger au conseil d'inquisition, qu'il avoit établi pour rechercher ceux qui étoient accusés de contraventions, de concussions et d'exactions dans leurs emplois, parce qu'il le crut un des hommes

les plus justes et les plus désintéressés, mais ce même désintéressement lui attira la haine du prince Menzikoff,

Catherine, épouse de Pierre Ier, le fit par cette même raison commissaire des guerres de toute son armée. Cependant, malgré cette haute faveur, Menzikoff trouva moyen de le noircir tellement dans l'esprit de cette princesse sur la fin de son règne, qu'elle décréta de l'envoyer en exil, après l'avoir dépouillé de ses dignités et de ses biens.

Le général major Grégoire Pissaroff avoit déjà mérité l'animadversion de Pierre Ier. Accusé l'an 1723, avec Menzikoff, Dolgoruki, Galitzin, Schafiroff, etc., d'exactions sur les sujets de l'empereur, il en fut quitte alors pour une forte amende, et pour rentrer dans l'état de simple soldat. Il tâcha de regagner les bonnes grâces de son maître, qui le créa procureur du sénat, emploi qu'on ne connoissoit pas auparavant en Russie, et dont il fut revêtu le premier. Il consistoit à prendre garde qu'il ne se passât rien contre les intérêts du prince, que les sénateurs remplissent avec soin leurs devoirs : il avoit le droit, s'ils discutoient trop longtems une affaire, de les faire finir en donnant un coup de marteau sur la table.

Pissaroff n'exerça pas longtems cette charge, il fut enveloppé dans le complot du comte de Vierre et envoyé en exil.

Le général Uschakof fit les campagnes contre les Turcs, avec le prince Dolgoruki et ces deux seigneurs se distinguoient toujours par leur zèle et leur attachement, mais cela n'empêcha pas qu'ils ne furent dégradés; leur exil ne dura pas toutefois longtemps, ils rentrèrent dans leurs dignités, après la disgrâce de Menzikoff, et firent de nouveau les campagnes contre les Turcs du tems de l'impératrice Anne, sous les ordres du feld-maréchal comte de Münnich avec beaucoup de distinction, et eurent la satisfaction d'être nommé sénateurs par l'impératrice Élisabeth.

Alexandre Nariskin, conseiller privé dénoncé comme coupable du crime de lèze-majesté perdit ses dignités et fut relégué dans ses terres les plus éloignées. Il fallut au prince

Menzikoff éloigner absolument ceux qui étoient les plus proches de l'impératrice du côté de son mari. Pourtant sa disgrâce ne dura pas longtems, il fut rappelé peu de tems après, lors de la chute du prince Menzikoff. Alors l'empereur Pierre II lui accorda ainsi qu'à M. de Tolstoi quelques terres de ce prince et Élisabeth nomma ensuite le premier sénateur.

Le prince Jean Dolgoruki, issu d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de la Russie, dont le nom signifie longue-main, fut dès le commencement persécuté par le prince Menzikoff, par jalousie et obligé de paroître devant l'inquisition pour avoir participé, soi-disant, au même crime de lèze-majesté.

L'ordonnance composée par rapport aux crimes de ces seigneurs dans les derniers jours de l'impératrice Catherine, et publiée ensuite par ordre de Pierre II, le 6 juin 1727 étoit ainsi conçue :

« Nous, Pierre II, par la grâce de Dieu, empereur et autocrateur de toutes les Russies, etc., savoir faisons, que notre bien-aimé seigneur et aïeul Pierre Ier de glorieuse mémoire, a réglé en 1722, par un effet de ses soins paternels pour l'empire russe, que la nomination d'un successeur au trône dépendoit uniquement de la volonté du souverain régnant. Cette ordonnance ayant été confirmée le 21 avril 1726, par notre grand-mère alors régnante; elle y ajouta que tous ceux qui auroient quelque connoissance qu'on eût parlé contre cette disposition souveraine, ou qu'on l'eût mal interprétée, étoient tenus de déclarer ceux qui avoient osé le faire, et qu'ils seroient récompensés de leur zèle. En conséquence de quoi tous ceux qui répandirent des mémoires secrets contre la dite ordonnance furent déclarés rebelles et traîtres et anathématisés par l'Église. Nonobstant tout cela, pendant la maladie de l'impératrice défunte, il se forma un complot pour s'opposer au dessein qu'elle avoit de nous appeler au trône de Russie, et dans l'intention de nous priver

non-seulement du droit légitime que nous y avons, mais de nous éloigner aussi de notre patrie pour choisir un zar à leur gré.

« Les auteurs de cette entreprise infâme étoient le comte Antoine Manuelewitsch de Vierre, le conseiller privé Pierre Tolstoi, le général Jean Butturlin, le général-major Grégoire Pissarof et le lieutenant général André Uschakoff. Quoique ce dernier en ait seulement ouï parler, il s'est néanmoins rendu coupable par son silence; à ces quatre se joignirent encore Alexandre Nariskin, et le prince Jean Dolgoruki, qui ne nous furent jamais dévoués, mais cherchèrent à refroidir l'attachement que notre grand'mère avoit pour nous, et à traverser notre mariage avec la princesse Menzikoff, que nous avons pourtant choisie au nom de Dieu, et de l'avis de feu notre grand'mère pour notre épouse.

«Ils ont toujours fait entrevoir à Sa Majesté des suites fâcheuses dans cette alliance, et tâché de la disposer par différentes ruses et intrigues à nous expatrier au delà des mers, afin de nous faire perdre notre droit à la succession; mais Sa Majesté n'eut pas plutôt découvert ce complot, que les complices furent déclarés ses ennemis et perturbateurs du repos public en vertu des lois fondamentales de l'empire par un comité nommé particulièrement pour cette affaire, qui jugea de Vierre et Tolstoi coupables de mort, Butturlin et Pissarof dans le cas de perdre leurs dignités et leurs biens, et d'être relégués dans leurs campagnes les plus éloignées[1]. Nariskin dépouillé de ses emplois, et exilé de même sur ses terres, Dolgoruki et Uschakof dégradés.

« Sa Majesté, après avoir lu cette sentence, l'a modérée de la manière suivante : De Vierre condamné à une prison per-

[1] Les juges paroissent se contredire dans le dispositif de l'ordonnance par rapport à M. Butturlin et M. Pissarof. Ils les condamnent à être privés de leurs dignités et de leurs biens, et ils doivent être relégués dans leurs campagnes les plus éloignées. Cependant ces expressions se trouvent exactement dans l'original.

pétuelle, après avoir été dépouillé de ses dignités et de ses biens, et subi le supplice du knoute. Pierre Tolstoi dépouillé de ses dignités et de ses biens, envoyé avec son fils Jean Tolstoi président du collége de la justice en prison dans le couvent nommé Solowezkoi situé dans une île près d'Archangel. Butturlin exilé en conservant ses biens. Pissarof enfermé dans une prison perpétuelle en Sibérie, après le supplice du knoute. Elle ne changea rien à la sentence contre Dolgoruki, Nariskin et Uschakof.

« Cette grâce de Sa Majesté ne doit enhardir personne de l'espérance de l'obtenir dans le même cas, puisque les coupables de la même désobéissance seront à l'avenir punis sans aucune miséricorde, en vertu de l'ordonnance même. Donné à Saint-Pétersbourg ce 6 juin 1727. »

On voit clairement par cette ordonnance, que le prince Menzikoff en déterminant l'impératrice Catherine à nommer Pierre II pour son successeur, n'avoit point en vue les intérêts de l'empereur, mais uniquement les siens, et que la punition des conjurés n'étoit que pour se venger de ses ennemis, et éloigner des gens capables de déconcerter les projets d'aggrandissement de sa famille. Se voyant un moment au pinacle, tout passoit par ses mains; sa volonté faisoit la loi de tout l'empire, l'homme le plus intègre et le plus juste trembloit devant lui, un seul faux pas suffisant pour le perdre. Il étoit prince du Saint Empire romain, seigneur de Kosel, généralissime de toute l'armée russe, et pour ainsi dire dictateur de toute la Russie, son fils premier chambellan de l'empereur, sa fille déclarée épouse de l'empereur, il ne lui restoit plus, après avoir écarté la plupart de ses ennemis, qu'à marier son fils à Natalie, sœur de l'empereur.

FIN

E LA MAISON

de Moscou, † 1634.

tzar de la maison, †

ch, tzar, † 1676.

Siméon, † 1669.

Ivan V, tza † 1696. Marié à *Prascovi* Soltikof, † 1723.

Anne, † 1740. Impératrice.

Pr † Ma sé Dm Ma

Alexis, † 1787.

Nath † 17

E LA MAISON

de Moscou, † 1634.

tzar de la maison, †

ch, tzar, † 1676.

Siméon, † 1669.

Ivan V, tza † 1696. Marié à *Prascov* Soltikof, † 1723.

Anne, † 1740. Impératrice.

Pr † Ma sé Dn Ma

Alexis, † 1787.

Nath † 17

TABLE

HISTOIRE — LITTÉRATURE — PHILOSOPHIE

ÉDITIONS IN-8

AMPÈRE (J. J.)

La Grèce, Rome et Dante, études littéraires d'après nature. 5e édition. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

D'ASSAILLY

Les Chevaliers-Poëtes de l'Allemagne. — *Minnesinger*. 1 vol. in-8. . 5 fr.

BABOU (H.)

Les Amoureux de Madame de Sévigné. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

BARANTE

Vie politique de M. Royer-Collard.—*Ses discours et ses écrits*. 2 v. in-8. 14 fr.

Le Parlement et la Fronde. — Vie de Mathieu Molé, etc. 1 vol. in-8. . 7 fr.

Histoire du Directoire de la République française, *complément de l'Histoire de la Convention*, 3 forts volumes grand in-8 cavalier. . . . . 21 fr.

Études historiques et biographiques. 2 vol. in-8. . . . . 14 fr.

Études littéraires et historiques. 2 vol. in-8. . . . . 14 fr.

Pensées et réflexions morales et politiques du Comte de Ficquelmont, précédées d'une notice par M. de Barante. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

Œuvres dramatiques de Schiller, tradᵗ. de M. de Barante. Nouvelle édition revue. 3 vol. in-8. . . . . 15 fr.

BARTHÉLEMY (ED. DE)

La Galerie des Portraits de mademoiselle de Montpensier : recueil des Portraits et Éloges des seigneurs et dames les plus illustres de France, la plupart composés par eux-mêmes. Nouvelle édition, avec notes. 1 vol. in-8 . 7 fr.

BASTARD D'ESTANG

Les Parlements de France. Essai historique sur leurs usages, leur organisation et leur autorité. 2 forts volumes in-8. . . . . 15 fr.

BAUDRILLART

Publicistes modernes. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

BAUTAIN (L'ABBÉ)

La Conscience, ou la Règle des actions humaines. 1 vol. in-8. . . . . . 7 fr.

Philosophie des Lois au point de vue chrétien. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

BERNAL

Théorie de l'autorité appliquée aux nations modernes, trad. de l'espagnol par M. Vachin. 2 vol. in-8. . . . . 14 fr

BERTAULD

Philosophie politique de l'histoire de France. 1 vol. in-8. . . . . . 6 fr.

BONNECHOSE (ÉMILE DE)

Histoire d'Angleterre, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque de la Révolution française, avec un résumé chronologique des événements jusqu'à nos jours. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 4 vol. in-8. . . . . . 28 fr.

Les Quatre Conquêtes de l'Angleterre, etc. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 2 vol. in-8. . . . . 12 fr.

BROGLIE (A. DE)

L'Église et l'Empire romain au IVe siècle. — 2 Parties.

1re partie : Règne de Constantin. 3e édition revue et corrigée. 2 vol. in-8. 14 fr.

2e partie : Constance et Julien l'Apostat. 2e édit. 2 vol. in-8 . . . . . 14 fr.

Le prince de Broglie et dom Guéranger, par l'abbé Marty, in-8. . 1 fr.

CARNÉ (L. DE)

Les Fondateurs de l'Unité française. — Suger.—Saint Louis.—Du Guesclin.—Jeanne d'Arc.—Louis XI.—Henri IV.—Richelieu.—Mazarin.— *Études historiques.* 2 vol. in-8 cavalier. . . . . 14 fr.

La Monarchie française au XVIIIe siècle. Études historiques sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

L'Histoire du Gouvernement représentatif en France (Études sur), de 1789 à 1848. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 2 vol. in-8. . . . . . 14 fr.

CASTLE (Dr)

La Phrénologie spiritualiste. Nouv. études de psychologie appliquée. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

CHASSANG

Apollonius de Tyane, sa vie, ses voyages, ses prodiges, par Philostrate, et ses lettres; ouv. trad. du grec, avec notes, etc. 1 vol. in-8 . . . . 7 fr.

Histoire du Roman dans l'antiquité grecque et latine et de ses rapports avec l'histoire. (*Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions*). 1 vol. in-8. . 7 fr.

CLÉMENT (PIERRE)

Enguerrand de Marigny, *Beaune de Semblançay, le Chevalier de Rohan.* Épisodes de l'histoire de France. 2e édition. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

COMBES (F.)

La princesse des Ursins. — Essai sur sa vie et son caractère politique. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

COURDAVEAUX

Du Beau dans la Nature et dans l'Art. in-8. . . . . 3 fr. 75

COUSIN (V.)

Entretiens d'Epictete, recueillis par Arrien, trad. nouvelle et complète. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

La Société française au XVIIe siècle, d'après le *Grand Cyrus*, roman de mademoiselle de Scudéry. 2 beaux vol. in-8. . . . . 14 fr.

— **Madame de Chevreuse.** 2e édit. 1 vol. in-8, orné d'un joli portrait. . 7 fr.

— **Madame de Hautefort.** 1 vol. in-8, avec un joli portrait. . . . . . 7 fr.

— **Jacqueline Pascal.** 4e édition. 1 vol. in-8, *fac-simile*. . . . . 7 fr.

— **La Jeunesse de madame de Longueville.** 4e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-8, 2 portraits. . . . . 7 fr.

— **Madame de Longueville pendant la Fronde** (de 1651 à 1653). 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

— **Madame de Sablé.** 2e édition. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

COUSIN (V.) (*suite*)

Études littéraires. 2 vol. in-8 qui se vendent séparément :
— **Études sur Pascal.** 1 vol. in-8. 7 fr.
— **Fragments et Souvenirs littéraires.** 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.
Premiers Essais de Philosophie. (Cours de 1815.) Nouvelle édition refondue. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.
Introduction à l'Histoire de la Philosophie. (Cours de 1828.) Nouvelle édition entièrement revue. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.
Histoire générale de la Philosophie. (Cours de 1829.) Nouvelle édition entièrement revue. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.
Philosophie de Locke. (Cours de 1830.) Nouvelle édition entièrement revue. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.
Du Vrai, du Beau et du Bien, 8e édition augmentée d'un appendice sur l'art français, etc. 1 beau vol. in-8 avec un portrait de M. Cousin. . . . . . 7 fr.

DANTE

La Divine Comédie, traduct. de F. Lamennais, avec introduction, notes et le texte italien., publ. par M. E. D. Forgues. 2 vol. in-8. . . . . 14 fr.

DE BROSSES

Le président de Brosses en Italie. Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740. par Ch. de Brosses. 2e édition revue sur les manuscrits, et accomp. d'une Etude par M. R. Colomb. 2 vol. in-8. . . . . 12 fr.

DELÉCLUZE (E. J.)

Louis David. Son école et son temps. Souvenirs. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

DELORME (S.)

Les Hommes d'Homère. Essai sur les mœurs de la Grèce aux temps héroïques. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

DELTOUR (F.)

Les Ennemis de Racine au xviie siècle. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

DESJARDINS (ERNEST)

Le grand Corneille historien. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.
Alésia (7e campagne de Jules César.) Résumé du débat, etc., suivi de notes inédites de Napoléon Ier sur les Commentaires de Jules César. In-8, avec *fac-simile*. 3 fr.

DREYSS (CH.)

Mémoires de Louis XIV pour l'instruction du dauphin. 1re édit. complète, avec une étude sur la composition des Mémoires et des notes. 2 vol. in-8. . 14 fr.

DROMEL

La loi des Révolutions. 1 vol. in-8. 7 fr.

DUBOIS GUCHAN

Tacite et son siècle, ou la société romaine impériale, d'Auguste aux Antonins, dans ses rapports avec la société moderne. 2 beaux volumes in-8. . . . . 15 fr.

DU CELLIER

Histoire des Classes laborieuses en France, depuis la conquête de la Gaule par Jules César jusqu'à nos jours. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr

EICHHOFF (F. G.)

Tableau de la Littérature du Nord, au moyen age, en Allemagne, en Angleterre, en Scandinavie et en Slavonie. Nouv. édit. revue et augmentée. 1 vol. in-8. 6 fr.

EYRIÈS (G.)

Simart, statuaire. Étude sur sa vie et sur son œuvre. 1 vol. in-8, avec portrait . . . . 6 fr.

FALLOUX (Cte DE)

Madame Swetchine. Sa vie et ses pensées, publiées par M. de Falloux. 4e édit. 2 vol. in-8. . . . . 15 fr.

Lettres inédites de madame Swetchine, publiées par M. de Falloux. 2 vol. in-8.. . . . . 15 fr.

FEILLET

La Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul, ou un chapitre de l'histoire du paupérisme. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

FERRARI (J.)

Histoire des Révolutions d'Italie, ou Guelfes et Gibelins. 4 vol. in-8. . 28 fr.

FEUGÈRE (LÉON)

Caractères et Portraits littéraires du XVIe siècle, 2 vol. in-8.. . . . 14 fr.

Les Femmes poëtes au XVIe siècle, étude suivie de notices sur mademoiselle de Gournay, d'Urfé, Montluc, etc. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

GALITZIN (LE PRINCE AUG.)

La Russie au XVIIIe siècle. — Mémoires inédits sur Pierre le Grand, Catherine et Pierre II. 1 vol. in-8.. 7 fr.

GEFFROY (A.)

Lettres inédites de Mme des Ursins, avec une introduction et des notes. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

GERMOND DE LAVIGNE

Le Don Quichotte de Fernandez Avellaneda, traduit de l'espagnol et annoté. 1 beau vol. in-8. . . . . 6 fr.

GÉRUZEZ (E.)

Histoire de la Littérature française depuis ses origines jusqu'à la Révolution. (*Ouvrage couronné par l'Académie française. Prix Gobert.*) 3e édition. 2 vol. in-8 . . . . 14 fr.

SAINT-MARC GIRARDIN

Tableau de la Littérature française au xvie siècle, suivi d'études sur la littérature du moyen âge et de la Renaissance. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

Lettres inédites de Voltaire, publ. par MM. de Cayrol et François, avec introduction, par M. Saint-Marc Girardin. 2e édit. augm. 2 vol. in-8.. . . . . 14 fr.

GODEFROY (F.)

Lexique comparé de la langue de Corneille et de la langue du xviie siècle en général. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 2 vol. in-8. . . . . 15 fr.

GUADET

Les Girondins, leur vie politique et privée, leur proscription, leur mort. 2 vol. in-8. . . . . 12 fr.

GUÉRIN (MAURICE DE)

Journal, Lettres et Fragments, publiés par M. C. S. Trebutien, avec une étude par M. Sainte-Beuve. 1 beau vol. in-8. . . . . 7 fr.

GUÉRIN (EUGÉNIE DE)

Journal, Lettres et Fragments, publiés par M. C. S. Trebutien. 1 v. in-8. 7 fr.

GUIZOT

Sir Robert Peel, étude d'histoire contemporaine, accompagnée de fragments *inédits* des Mémoires de Robert Peel. Nouvelle édition. 1 vol. in-8. . . . . . 7 fr.

Histoire de la Révolution d'Angleterre, depuis l'avénement de Charles I[er] jusqu'à la mort de R. Cromwell (1625-1660). 6 vol. in-8, en 3 parties. . . 42 fr.

— **Histoire de Charles I[er],** depuis son avénement jusqu'à sa mort (1625-1649) précédée d'un *Discours sur la Révolution d'Angleterre.* 8[e] édit. 2 vol. in-8. 14 fr.

— **Histoire de la République d'Angleterre et de Cromwell** (1649-1658). 2[e] édit. 2 vol. in-8. . . . . 14 fr.

— **Histoire du protectorat de Richard Cromwell,** et du *Rétablissement des Stuarts* (1659-1660). 2 vol. in-8. 14 fr.

Études sur l'Histoire de la Révolution d'Angleterre, 2 vol. in-8 :

— **Monk. Chute de la République,** étude historique. 5[e] édit. 1 vol. in-8, portrait . . . . 6 fr.

— **Portraits politiques** des hommes des divers partis : *Parlementaires, Cavaliers, Républicains, Niveleurs.* Etudes historiques. Nouv. édit. 1 vol. in-8.. 6 fr.

Essais sur l'Histoire de France. 10[e] édit. revue et corrigée. 1 vol. in-8. 6 fr.

Histoire des origines du gouvernement représentatif et des institutions politiques de l'Europe, etc. jusqu'au XIV[e] siècle. (*Cours d'Histoire moderne de* 1820 à 1822.) Nouv. édit. 2 vol. in-8. . . . . 10 fr.

Histoire de la civilisation en Europe et en France, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à la Révolution française. Nouv. édition. 5 vol. in-8. 30 fr.

— **Histoire de la civilisation en Europe.** Nouv. édit. 1 vol. in-8 . . . 6 fr.

— **Histoire de la civilisation en France.** Nouv. édit. 4 vol. in-8. . . 24 fr.

Discours académiques, suivis des discours prononcés pour la distribution des prix au Concours général et devant diverses sociétés, etc. 1 vol. in-8. . . 6 fr.

Corneille et son temps. Étude littéraire : 1° *État de la Poésie en France avant Corneille ;* — 2° *La vie et les œuvres de Corneille ;* — 3° *Chapelain, Rotrou* et *Scarron,* etc. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

Méditations et études morales. Nouv. édit. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

Études sur les beaux-arts en général. 5[e] édit. 1 vol. in-8. . . . . . . 6 fr.

Abailard et Héloïse, essai historique par M. et M[me] GUIZOT, suivi des *Lettres d'Abailard et d'Héloïse,* traduites par M. Oddoul. Nouv. édit. 1 vol. in-8. 6 fr.

Œuvres complètes de W. Shakspeare, traduction nouvelle de M. GUIZOT, avec notices et notes. 8 vol. in-8. Prix de chaque vol. pour les souscripteurs. . 5 fr.

Histoire de Washington *et de la fondation de la république des États-Unis,* par M. C. DE WITT, avec une Introduction par M. GUIZOT. 3[e] édition, revue et augmentée. 1 vol. in-8, avec portraits et carte. . . . . 7 fr.

Correspondance et Écrits de Washington, traduits de l'anglais et mis en ordre par M. GUIZOT. 4 vol. in-8. 12 fr.

De la Démocratie en France. 1 vol. in-8 de 164 pages. . . . . . . 2 fr. 50

Shakspeare et son temps. Étude littéraire : 1° *la vie de Shakspeare ;* — 2° *Notices historiques et critiques sur ses principales pièces ;* — 3° *sur Othello,* trad par M. A. DE VIGNY, etc., par M. le duc DE BROGLIE. 1 vol. in-8. . . . . . 5 fr.

Dictionnaire universel des synonymes de la Langue française, contenant les synonymes de GIRARD, BEAUZÉE, ROUBAUD, D'ALEMBERT, etc., augmenté d'un grand nombre de nouveaux synonymes, par M. GUIZOT. 6[e] édit. entièrement refondue. 2 parties en 1 vol. gr. in-8. . . . . 15 fr.

Grégoire de Tours et Frédégaire. — HISTOIRE DES FRANCS ET CHRONIQUE, trad. Nouv. édit. revue et augmentée de la *Géographie de Grégoire de Tours et de Frédégaire,* par M. ALFRED JACOBS. 2 vol. in-8, avec une carte spéciale. . 14 fr.

GUIZOT (GUILLAUME)

Ménandre. Étude historique et littéraire sur la Comédie et la Société grecques. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 1 vol. in-8, avec portrait. . . 6 fr.

HERDER

Histoire de la poésie des Hébreux, trad. de l'allemand par Mme de Carlowitz. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

HUGO (V.)

Œuvres, comprenant : *Poésies*, 6 vol. *Drames*, 4 vol. *Romans*, 4 vol. *Œuvres diverses*, 4 vol. Ensemble 18 vol. in-8, ornés du portrait de l'auteur et de 100 grav. sur acier et sur bois d'après Johannot. . . . . 90 fr.

JOUBERT

Pensées, Essais et Maximes, suivis de sa Correspondance, avec une Notice, par M. P. de Raynal. 2 vol. in-8. 12 fr.

LA HARPE

Lycée ou Cours de Littérature. 18 vol. in-8. . . . . 30 fr.

LAMENNAIS

Dante. La Divine comédie, trad. accompagnée d'une introduction et de notes, avec le texte italien., publ. par M. E. D. Forgues. 2 vol. in-8. . . . . 14 fr.

Correspondance inédite, publiée par M. Forgues. 2 vol. in-8. . . . . . 14 fr.

LAPRADE (V. DE)

Questions d'art et de morale. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

LE DIEU (L'ABBÉ)

Mémoires et journal de l'abbé Le Dieu, sur la vie et les ouvrages de Bossuet, publiés sur les manuscrits autographes. 4 vol. in-8. . . . . 24 fr.

LÉLUT

Physiologie de la pensée. Recherche critique des rapports du corps à l'esprit. 2 vol. in-8. . . . . 14 fr.

LEMOINE (ALB.)

L'aliéné devant la philosophie, la morale et la société. 1 vol. in-8. . . 7 fr.

LITTRÉ

Histoire de la langue française. Études sur les origines, l'étymologie, la grammaire, etc. 2 vol. in-8. . . . . 14 fr.

LIVET (CH.)

Précieux et Précieuses. Caractères et mœurs du XVIIe siècle. 1 vol. in-8. 7 fr.

La Grammaire française et les Grammairiens du XVIe siècle. (*Mention très-honorable de l'Académie des Inscriptions.*) 1 fort vol. in-8. . . . . . 7 fr. 50

LOVE

Le Spiritualisme rationnel, à propos des divers moyens d'arriver à la connaissance, etc. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

MARCOU

Pellisson, étude sur sa vie et ses œuvres. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

MARTHA BECKER

Le général Desaix. Étude historique. 1 vol. in-8, avec portrait. . . . 6 fr.

MATTER

Saint-Martin. *Le Philosophe inconnu*, sa vie, ses écrits; son maître Martinez et leurs groupes. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

MAURY (ALF.)

Le Sommeil et les rêves. Études psychologiques. 1 vol. in-8. . . . . . 7 fr.

MERCIER DE LACOMBE (CH.)

Henri IV et sa politique. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.* 2e prix Gobert). 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

MERRUAU (P.)

L'Égypte contemporaine. 1840 à 1857. De Méhémet-Ali à Saïd-Pacha; avec une lettre de M. F. de Lesseps. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

MIGNET

Portraits et notices HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES : *Sieyès, Rœderer, Livingston Talleyrand, Broussais, Merlin, D. de Tracy, Daunou, Siméon, Sismondi, Comte, Ancillon, Bignon, Rossi, Droz, Cabanis, Franklin,* etc. Nouv. édit. 2 v. in-8. 10 fr.

Histoire de Marie Stuart. Nouv. édit. 2 vol. in-8 avec portrait. . . . . 12 fr.

Charles-Quint, SON ABDICATION, SON SÉJOUR ET SA MORT AU MONASTÈRE DE YUSTE. 5e édit., revue et corrigée. 1 beau vol. in-8. . . . . 6 fr.

Histoire de la Révolution française depuis 1789 jusqu'en 1814. 8e édit. 2 vol. in-8. . . . . 12 fr.

Antonio Pérez et Philippe II.—1 vol. in-8. Nouv. édit. (*Sous presse.*)

MOLAND (LOUIS)

Origines littéraires de la France. Roman, Légende, Prédication, Poétique, etc. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

MONNIER (F.)

Le chancelier d'Aguesseau, sa conduite et ses idées politiques, etc., avec des documents inédits et des ouvrages nouveaux du Chancelier. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

MORET (ERNEST)

Quinze ans du règne de Louis XIV. 1700-1715. (*Ouvrage couronné par l'Académie française,* 2e prix Gobert). 3 vol. in-8. . . . . 15 fr.

NOUVION (V. DE)

Histoire du règne de Louis-Philippe Ier, Roi des Français (1830-1840). 4 vol. in-8. . . . . 24 fr.

PELLISSON ET D'OLIVET

Histoire de l'Académie française. Nouv. édit. avec une introduction, des notes et éclaircissements, par M. CH. LIVET. 2 gros vol. in-8. . . . . . . 14 fr.

POIRSON (A.)

Histoire du règne de Henri IV. (*Ouvrage qui a obtenu deux fois le grand prix Gobert, de l'Académie française.*) Seconde édition, considérablement augmentée, 4 vol. in-8. Le tome 1er en vente. . . . . 7 fr.

POUJADE (EUG.)

Chrétiens et Turcs, scènes et souvenirs de la vie politique, militaire et religieuse en Orient. 1 fort vol. in-8. . . . . 7 fr.

RAYNAUD (MAURICE)

Les Médecins au temps de Molière. Mœurs, Institutions, Doctr. 1 v. in-8. 7 fr.

RÉMUSAT (CH. DE)

Bacon. Sa vie, son temps et sa philosophie. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

Saint Anselme de Cantorbéry. Tableau de la vie des couvents et de la lutte des deux pouvoirs au XIe siècle. 1 fort vol. in-8. . . . . 7 fr.

Abélard : Sa vie, sa philosophie et sa théologie. 2 vol. in-8. . . . . 14 fr.

L'Angleterre au XVIIIe siècle : Études et portraits. 2 vol. in-8. . . . 14 fr.

Channing : Sa vie et ses œuvres, avec préface de M. DE RÉMUSAT. 1 vol. in-8. 7 fr

RONDELET (ANT.)

Du Spiritualisme en économie politique. (*Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales.*) 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

ROUX (AMÉDÉE)

Montausier, sa vie et son temps. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

ROUSSET (CAMILLE)

Histoire de Louvois et de son administration politique et militaire jusqu'à la paix de Nimègue. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.* 1er prix Gobert.) 2 vol. in-8. . . . . 14 fr.

SACY (S. DE)

Variétés littéraires, morales et historiques. 2e édit. 2 vol. in-8. . . . . 14 fr.

J. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE

Le Bouddha et sa religion. Nouv. édition, corr. et augm. 1 vol. in-8. . . 7 fr.

SAISSET (E.)

Précurseurs et Disciples de Descartes. Études d'histoire et de philosophie. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

SALVANDY (N. DE)

Histoire de Sobieski et de la Pologne. 2 vol. in-8. Nouv. édit. (*Sous presse.*)

Don Alonso, ou l'Espagne ; histoire contemporaine. Nouv. édit. 2 vol. in-8. 14 fr.

La Révolution de 1830 et le *Parti révolutionnaire*, ou Vingt mois et leurs résultats. Nouv. édit. 1 vol. in-8. 1855. . . . . 5 fr.

Discours de MM. Berryer et de Salvandy à l'Académie française. In-8. 1 fr.

Discours de MM. de Sacy et de Salvandy à l'Académie française. In-8. 1 fr.

SAULCY (F. DE)

Histoire de l'Art judaïque, d'après les textes sacrés et profanes. 1 vol. in-8. 7 fr.

Les campagnes de Jules César dans les Gaules. Etudes d'archéologie militaire. 1re partie. 1 vol. in-8, fig. . . . . 7 fr.

SCLOPIS (F.)

Histoire de la Législation italienne, trad. par M. Ch. Sclopis, 2 v. in-8. . 14 fr.

SCHILLER

Œuvres dramatiques, trad. de M. de Barante. Nouv. édit. entièrement revue accompagnée d'une étude, de notices et de notes. 3 vol. in-8. Le tome 1er est en vente, prix dn vol. . . . . 5 fr.

SHAKSPEARE

Œuvres complètes, trad. de M. Guizot. Nouv. édit. revue accomp. d'une étude sur Shakspeare, de notices, de notes. 8 vol. in-8. . . . . 40 fr.

THIERRY (AMÉDÉE)

Tableau de l'Empire romain, depuis la fondation de Rome jusqu'à la fin du gouvernement impérial en Occident. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

Histoire d'Attila, de ses fils et de ses successeurs en Europe. 2 vol. in-8. 14 fr.

Histoire des Gaulois, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la domination romaine. 2 vol. in-8. Nouv. édit.. (*Sous presse.*)

Récits de l'Histoire romaine au ve siècle. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

TISSOT

Turgot. Sa vie, son administration, ses ouvrages. (*Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales.*) 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

VILLEMAIN

Souvenirs contemporains d'Histoire et de Littérature. Première partie : M. de Narbonne, etc. 7ᵉ édit. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

Souvenirs contemporains d'Histoire et de Littérature. Deuxième partie : Les Cent-Jours. 1 vol. in-8.. Nouv. édit.. . . . . 7 fr.

La République de Cicéron, traduite avec une introduction et des suppléments historiques. 1 vol. in-8.. . . . . 7 fr.

Choix d'Études sur la littérature contemporaine : *Rapports académiques*, Études sur *Chateaubriand, A. de Broglie, Nettement*, etc. 1 vol. in-8. . . . . . . 6 fr.

Cours de Littérature française, comprenant : *Le Tableau de la Littérature au XVIIIᵉ siècle* et le *Tableau de la Littérature au moyen âge*. Nouv. édit. 6 vol. in-8. . . . . 36 fr.

— **Tableau de la Littérature** au xviiiᵉ siècle. 4 vol. in-8. . . . . 24 fr.

— **Tableau de la Littérature** au moyen âge. 2 vol. in-8.. . . . . 12 fr.

Tableau de l'éloquence chrétienne au ivᵉ siècle, etc. Nouv. édit. 1 fort vol. in-8.. . . . . 6 fr.

Discours et mélanges littéraires : *Éloges de Montaigne et de Montesquieu. — Sur Fénelon et sur Pascal. — Rapports et discours académiques.* Nouv. édit. 1 vol. in-8.. . . . . 6 fr.

Études de Littérature ancienne et étrangère : *Sur Hérodote. — Études sur Lucrèce, Lucain, Cicéron, Tibère et Plutarque. — De la corruption des lettres romaines. — Essai sur les romans grecs. — Shakspeare; Milton; Byron*, etc. Nouv. édit. 1 vol. in-8.. . . . . 6 fr.

Études d'Histoire moderne : *Discours sur l'état de l'Europe au XVᵉ siècle. — Lascaris. — Essai historique sur les Grecs. — Vie de l'Hôpital.* 1 vol. in-8. 6 fr.

VILLEMARQUÉ (H. DE LA)

Les Bardes bretons. Poëme du viᵉ siècle, traduits pour la première fois en français avec le texte en regard, revus sur les manuscrits et accompagnés d'un fac-simile. Nouv. édit. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

Les Romans de la Table ronde et les contes des anciens Bretons. Nouv. édit. 1 vol. in-8.. . . . . 7 fr.

Myrdhinn ou l'enchanteur Merlin. Son histoire, ses œuvres, son influence. 1 vol. in-8.. . . . . 7 fr.

VILLIAUMÉ

L'Esprit de la Guerre. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

VOLTAIRE

Lettres inédites de Voltaire, publiées par MM. de Cayrol et François, avec une introduction par M. Saint-Marc Girardin. 2ᵉ édit. augmentée. 2 vol. in-8. 14 fr.

Voltaire à Ferney. Étude suivie de sa Correspondance inédite avec la duchesse de Saxe-Gotha, de nouvelles lettres et de Notes historiques inédites, publiées par MM. Evariste Bavoux et A. François. 1 vol. in-8. 1861. . . . . 7 fr.

Voltaire et le président De Brosses. Correspondance inédite, suivie d'un supplément à la correspondance de Voltaire avec le roi de Prusse et d'autres personnages, publiée avec notes, par M. Th. Foisset. 1 vol. in-8.. . . . . 5 fr.

WITT (CORNELIS DE)

Études sur l'histoire des États-Unis d'Amérique. 2 volumes :

— **Thomas Jefferson**. Étude historique sur la démocratie américaine. 2ᵉ édit. 1 vol. in-8, orné d'un portrait. . . . . 7 fr.

— **Histoire de Washington** *et de la fondation de la République des États Unis*, avec une Étude par M. Guizot, 3ᵉ édit. 1 vol. in-8, orné de portraits et d'une carte.. . . . . 7 fr.

ÉDITIONS IN-12

ALAUX

La Raison.—Essai sur l'avenir de la philosophie. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

AMPÈRE (J. J.)

Littérature et Voyages, suivis de Poésies. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

La Grèce, Rome et Dante, études littéraires. 5ᵉ édit. 1 vol. in-12. . . 3 fr. 50

BABOU

Les amoureux de Mᵐᵉ de Sévigné, etc. 2ᵉ édition. 1 vol. in-12. . . 3 fr. 50

BARANTE

Histoire des Ducs de Bourgogne de la maison de Valois. Nouv. édit., illustrée de vignettes. 8 vol. in-12. . . . . 28 fr.

Tableau littéraire du XVIIIᵉ siècle. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . . 3 fr. 50

Études historiques et biographiques. Nouv. édit. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

Études littéraires et historiques. Nouv. édit. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

Histoire de Jeanne d'Arc. *Édition populaire.* 1 vol. in-12. . . . . . . 1 fr. 25

Royer-Collard (Vie politique de M.). — Ses discours et ses écrits. Nouv. édit. 2 vol. in-12. (*Sous presse.*)

BAUTAIN (L'ABBÉ)

La Conscience, ou la Règle des actions humaines. 1 vol. in-12. . . . 3 fr. 50

L'Esprit humain et ses facultés, ou *Psychologie expérimentale.* 2 vol. in-12. 7 fr.

Philosophie des lois au point de vue chrétien. 1 vol. in-12. . . . . . 3 fr. 50

BOUCHITTÉ

Le Poussin. Sa vie, son œuvre. 2ᵉ édit. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

CAILLET (J.)

L'Administration en France sous le ministère du cardinal de Richelieu. 2ᵉ édit. refondue. (*Ouv. couronné par l'Acad. franç.* 2ᵉ prix Gobert.) 2 vol. in-12. . 7 fr.

CASS-ROBINE

Odes d'Horace. Nouvelle traduction avec texte et notes. 1 vol. in-12. . 3 fr. 50

CHASSANG

Apollonius de Tyane. Sa vie, ses voyages, ses prodiges par Philostrate et ses lettres, trad. du grec, avec notes, etc. 2ᵉ édit. 1 vol. in-12. . . . . . 3 fr. 50

Histoire du Roman dans l'antiquité grecque et latine. (*Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions.*) Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . . . 3 fr. 50

CHESNEAU (ERNEST)

Les Chefs d'École. — La Peinture au dix-neuvième siècle. 1 vol.. . . 3 fr. 50

CLÉMENT (PIERRE)

Portraits historiques. *Suger, Sully, Novion, Grignan, d'Argenson, Law, Paris, M. d'Arnouville, Terray,* etc. 2ᵉ édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Enguerrand de Marigny, *Beaune de Semblançay, le Chevalier de Rohan.* Épisodes de l'histoire de France. 2ᵉ édit. 1 vol. in-12.. . . . . 3 fr. 50

CLÉMENT DE RIS

Critiques d'art et de littérature. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

COGNAT (L'ABBÉ)

Polémique religieuse. Quelques pièces pour servir à l'histoire des controverses de ce temps. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

CORNUT (ROMAIN)

Les Confessions de madame de La Vallière, écrites par elle-même et corrigées par Bossuet, avec un Commentaire hist. et littér. 2ᵉ édit. donnant à part le texte primitif des *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu.* 1 vol. in-12. 3 fr. 50

COUSIN (V.)

Jacqueline Pascal. Premières études, etc. 5e édit. 1 vol. in-12. . . . 3 fr. 50

Premiers essais de philosophie. (Cours de 1815.) Nouv. édit. 1 v. in-12. 3 fr. 50

Introduction à l'histoire de la Philosophie. (Cours de 1828.) Nouvelle édition, entièrement revue. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Histoire générale de la Philosophie. (Cours de 1829.) Nouv. édit., entièrement revue. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Philosophie de Locke. (Cours de 1830.) Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . 3 fr. 50

Du Vrai, du Beau et du Bien, 8e édition augmentée d'un Appendice sur l'art français, etc. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Fragments philosophiques. 4 vol. in-12.. . . . . 14 fr.

— **Fragments de Philosophie ancienne** : *Xénophane.* — *Zénon d'Elée.* — *Socrate.* — *Platon.* — *Eunape.* — *Proclus.* — *Olympiodore.* 1 vol. in-12. 3 fr. 50

— **Fragments de Philosophie du moyen âge** : *Abélard.* — *Guillaume de Champeaux.* — *Bernard de Chartres.* — *Saint Anselme,* etc. . . . . 3 fr. 50

— **Fragments de Philosophie moderne** : *Descartes.* — *Malebranche.* — *Spinoza.* — *Leibnitz* et l'*abbé Nicaise.* — Le *P. André.* 1 vol. in-12. . . . 3 fr. 50

— **Fragments de Philosophie contemporaine** : *D. Stewart.* — *Buhle.* — *Tennemann.* — *Laromiguière.* — *De Gérando.* — *M. de Biran.* 1 vol. in-12. 3 fr. 50

Des Principes de la Révolution française et *du Gouvernement représentatif,* suivis des *Discours politiques.* 1 vol. in-12.. . . . . 3 fr. 50

DE BROSSES (CH.)

Le Président de Brosses en Italie. Lettres familières écrites en 1739 et 1740, etc. 2e édition *authentique,* la seule revue sur les manuscrits, avec une étude par M. R. Colomb. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

DELAVIGNE (CASIMIR)

Œuvres complètes. 4 vol. in-12. 14 fr.

Poésies complètes. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

DELÉCLUZE (E. J.)

Louis David. Son école et son temps. Souvenirs. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

DESJARDINS (E.)

Le Grand Corneille historien. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . . . 3 fr. 50

FALLOUX (Cte DE)

Madame Swetchine. Sa vie et ses Œuvres. Nouv. édit. 2 vol. in-12.. . . 7 fr.

Madame Swetchine. *Lettres,* Nouv. édit. 2 vol. in-12.. . . . . 7 fr.

Histoire de saint Pie V, Pape. 3e édit. 2 vol. in-12.. . . . . 7 fr.

Louis XVI, 4e édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

FEILLET

La Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul, ou Un Chapitre de l'histoire du paupérisme. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

FÉNELON

Aventures de Télémaque, et d'Aristonoüs, précédées d'une étude par M. Villemain. Nouv. édit., ornée de 24 vignettes. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr.

FEUGÈRE (LÉON)

Caractères et Portraits littéraires du XVIe siècle. 2 vol. in-12. . . . 7 fr.

Les Femmes poëtes du XVIe siècle, étude suivie de notices sur mademoiselle de Gournay, d'Urfé, Montluc, etc. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

FLEURY (ED.)

Saint-Just et la Terreur. Études sur la Révolution. 2 vol. in-12. . . . 6 fr.

FOURNEL (VICTOR)

La Littérature indépendante et les Écrivains oubliés. Essais de critique et d'érudition sur le XVIIe siècle. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

GERMOND DE LAVIGNE

Le Don Quichotte de F. Avellaneda. Trad. 1 vol. in-12. . . . . . 3 fr. 50

GERUZEZ

Histoire de la Littérature française depuis ses origines jusqu'à la Révolution. (*Ouv. cour. par l'Académie française, 1er prix Gobert*). Nouv. éd. 2 vol. in-12. 7 fr.

SAINT-MARC GIRARDIN

La Syrie en 1861. Condition des Chrétiens en Orient. 1 vol. in-12. . 3 fr. 50

Tableau de la littérature au XVIe siècle. 2e édit. 1 vol. in-12. . . 3 fr. 50

GUADET

Les Girondins. Leur vie privée, leur vie publique, leur proscription et leur mort. 2e édit. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

GUIZOT

Histoire de la Révolution d'Angleterre, depuis l'avénement de Charles Ier jusqu'au rétablissement des Stuarts (1625-1660). 6 vol. in-12, en trois parties. 21 fr.

— **Histoire de Charles Ier,** depuis son avénement jusqu'à sa mort (1625-1649), précédée d'un *Discours sur la Révolution d'Angleterre.* 7e édit. 2 vol. in-12. 7 fr.

— **Histoire de la République d'Angleterre et de Cromwell** (1649-1658). Nouvelle édition. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

— **Histoire du protectorat de Richard Cromwell** et du **rétablissement des Stuarts** (1659-1660). 2 vol. in-12. 7 fr.

Monk. Chute de la République, etc. Étude historique. Nouvelle édition. 1 vol. in-12.. . . . . 3 fr. 50

Portraits politiques des hommes des divers partis : *Parlementaires, Cavaliers, Républicains, Niveleurs ;* études historiques. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Sir Robert Peel. Étude d'histoire contemporaine, augmentée de documents inédits. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Essais sur l'Histoire de France, etc. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . 3 fr. 50

Histoire de la civilisation en Europe et en France, depuis la chute de l'Empire romain, etc. 6e édit. 5 vol. in-12. . . . . 17 fr. 50

Histoire de la civilisation en Europe, depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à la Révolution française. 6e édit. 1 vol. in-12.. . . . . 3 fr. 50

Histoire des origines du Gouvernement représentatif *et des Institutions politiques de l'Europe,* depuis la chute de l'Empire romain jusqu'au XIVe siècle. (Cours de 1820 à 1822.) Nouv. édit. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

Corneille et son temps. Étude littéraire suivie d'un *Essai sur Chapelain, Rotrou et Scarron,* etc. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Méditations et Études morales sur *la Religion, la Philosophie, l'Education,* etc. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Études sur les Beaux-Arts en général. *De l'Etat des Beaux-Arts en France et du Salon de* 1810. — *Description des tableaux du Musée du Louvre,* etc. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Discours académiques, suivis des *Discours prononcés au Concours général de l'Université et devant diverses Sociétés religieuses,* etc. 1 vol. in-12. . 3 fr. 50

Abailard et Héloïse. Essai historique par M. et Mme Guizot, suivi des *Lettres d'Abailard et d'Héloïse,* trad. par M. Oddoul. Nouv. édit. 1 vol. in-12.. 3 fr. 50

Histoire de Washington *et de la fondation de la république des États-Unis,* par M. C. de Witt, avec une Introduction par M. Guizot. Nouv. édit. 1 vol. in-12, avec carte. . . . . 3 fr. 50

GUIZOT (GUILLAUME)

Ménandre. Étude historique et littéraire sur la Comédie et la Société grecques. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 1 vol. in-12 avec portrait.. 3 fr. 50

JACOBS (ALFRED)

L'Afrique nouvelle. — Récents voyages. — État moral, intellectuel et social dans le continent noir. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

JOUBERT

Pensées précédées de sa Correspondance, d'une notice par M. P. DE RAYNAL, et de jugements littéraires par MM. SAINTE-BEUVE, SAINT-MARC GIRARDIN, DE SACY, GÉRUZEZ et POITOU. Nouv. édit. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

JULIEN (STANISLAS)

Les Deux Jeunes Filles lettrées, roman traduit du chinois. 2 vol. in-12. 7 fr.

LANNAU-ROLLAND

Michel-Ange et Vittoria Colonna, Étude suivie de la traduct. complète des poésies de M. A. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

LAJOLAIS (Mlle DE)

Éducation des Femmes. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 2e édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr.

LA TOUR-DU-PIN (Mme DE)

Les Ancres brisées. Nouvelles. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr.

LAPRADE (VICTOR DE)

Questions d'Art et de Morale. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

LÉLUT

Physiologie de la pensée. Recherche critique des rapports du corps à l'esprit. Nouv. édit. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

LEMOINE (ALBERT)

L'Ame et le Corps. Études de philosophie morale et natur. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

J. LEVALLOIS

Critique militante. Études de philosophie littéraire. 1 vol. in-12 . . . 3 fr. 50

LIVET (CH. L.)

Précieux et Précieuses. Caractères et mœurs du XVIIe siècle. 2e édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

MAURY (ALFRED)

La Magie et l'Astrologie dans l'antiquité et au moyen âge. 2e édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Le Sommeil et les Rêves. Études psychologiques sur ces phénomènes et les divers états qui s'y rattachent, etc. 2e édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

MERCIER DE LACOMBE (CH.)

Henri IV et sa politique. (*Ouvrage couronné par l'Académie française, 2e prix Gobert*). Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

MERLET (G.)

Le Réalisme et la Fantaisie dans la littérature. 1 vol. in-12. . . . 3 fr. 50

MIGNET

Charles-Quint, SON ABDICATION, SON SÉJOUR ET SA MORT AU MONASTÈRE DE YUSTE. 5e édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Histoire de la Révolution française depuis 1789 jusqu'à 1814. 8e édit. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

MONTALEMBERT

De l'Avenir politique de l'Angleterre. 6e édit. augmentée. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

NOURRISSON (F.)

Histoire et Philosophie. Études et pièces inédites. 1 vol. in-12. . . . 3 fr. 50

Tableau des progrès de la pensée humaine, depuis Thalès jusqu'à Leibniz. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Le cardinal de Bérulle. Sa vie, son temps, ses écrits. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr.

D'ORTIGUE (J.)

La Musique à l'Église. Philosophie, littérat., critique music. 1 v. in-12. 3 fr. 50

PAGANEL

Histoire de Scanderbeg ou *Turks et Chrétiens au XVe siècle*. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

PENQUER (Mme)

Les Chants du foyer. Poésies. 2e édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

PUYMAIGRE (TH. DE)

Les vieux Auteurs castillans. 2 vol. in-12.. . . . . 7 fr.

RÉMUSAT (CH. DE)

Bacon. Sa vie, son temps et sa philosophie. 1 vol. in-12.. . . . . 3 fr. 50

L'Angleterre au XVIIIe siècle. Études et Portraits pour servir à l'histoire politique de l'Angleterre. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

Critiques et Études littéraires Nouv. édit. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

* * *

Channing. Sa vie et ses œuvres avec préface de M. DE RÉMUSAT. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr 50

La Vie de village en Angleterre, ou Souvenirs d'un exilé. 1 vol. in-12. 3 fr.

RONDELET (ANT.)

Du Spiritualisme en économie politique. (*Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales.*) 2e édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

ROSELLY DE LORGUES

Christophe Colomb. Histoire de sa vie et de ses voyages. 2e édition. 2 vol. in-12.. . . . . 7 fr.

ROUSSET (C.)

Histoire de Louvois, etc. (*Ouvrage couronné par l'Académie française*, 1er *prix Gobert*). 2e édition. 2 vol. in 12. 7 fr.

SAISSET

Précurseurs et disciples de Descartes. 2e édition. 1 vol. in-12.. . . 3 fr. 50

SACY (S. DE)

Variétés littéraires, morales et historiques. Nouv. édit. 2 vol. in-12. . . . 7 fr.

SAINTE-AULAIRE (Mme DE)

La Chanson d'Antioche, composée par RICHARD LE PÈLERIN, etc. trad. 1 vol. in-12. . . . . 5 fr. 50

SAINT-HILAIRE (BARTH.)

Le Bouddha et sa religion. Nouv. édit. augmentée. 1 vol. in-12.. . . . 3 fr. 50

SALVANDY

Histoire de la Pologne ET DU ROI SOBIESKI. Nouv. édit., revue et augmentée. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

Don Alonso, ou l'Espagne. Histoire contemporaine. Nouv. édit. 2 vol. in-12. 7 fr.

SAUNIER (CLAUDIUS)

Le Temps. — Ses divisions principales, ses mesures et leurs usages aux époques anciennes et modernes. 1 vol. in-12 avec vignettes.. . . . . 3 fr.

SÉGUR

Histoire universelle. Ouvrage adopté par l'Université. 8e édit. 6 vol. in-12. . . . . 18 fr.

— **Histoire ancienne**. Nouv. édit. 2 vol. in-12. . . . . 6 fr.

— **Histoire romaine**. Nouv. édit. 2 vol. in-12. . . . . 6 fr.

— **Histoire du Bas-Empire**. Nouv. édit. 2 vol. in-12. . . . . 6 fr.

Galerie morale, avec une notice par M. SAINTE-BEUVE. 1 vol. in-12.. . . 3 fr.

TASSE (LE)

Jérusalem délivrée. Traduit du P. Lebrun. Nouv. édit. illustrée de 20 jolies vignettes. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr.

TASTU (Mme A.)

Poésies complètes. — Nouvelle et très-jolie édition *illustrée* de vignettes de Johannot. 1 fort vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

THIERRY (AMÉDÉE)

Tableau de l'Empire romain, depuis la fondation de Rome, etc. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Récits de l'Histoire romaine au Ve siècle. Derniers temps de l'empire d'Occident. Nouv. édit. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière domination romaine. Nouv. édit. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

VILLEMAIN

La République de Cicéron, traduite avec une introduction et des suppléments historiques. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Choix d'Études sur la littérature contemporaine : *Rapports académiques. Études sur Chateaubriand, A. de Broglie, Nettement*, etc. 1 vol. in-12. . . . . . 3 fr. 50

Cours de Littérature française, comprenant : le *Tableau de la Littérature au XVIIIe siècle* et le *Tableau de la Littérature au moyen âge*. Nouvelle édition. 6 vol. in-12. . . . . 21 fr.

— **Tableau de la Littérature au XVIIIe siècle**. 4 vol. in-12. . . . . 14 fr.

— **Tableau de la Littérature au moyen âge**. 2 vol. in-12. . . . . . . 7 fr.

Tableau de l'Éloquence chrétienne au IVe siècle, etc. Nouvelle édition. 1 fort vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Discours et Mélanges littéraires : *Éloges de Montaigne et de Montesquieu. — Notices sur Fénelon et sur Pascal. — Discours sur la critique. — Rapports et Discours académiques*. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Études de Littérature ancienne et étrangère : *Sur Hérodote. — Etudes sur Lucrèce. Lucain, Cicéron*, etc. — *De la corruption des lettres romaines. — Essai sur les romans grecs. — Shakspeare; Milton; Byron*, etc. Nouvelle édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Études d'Histoire moderne : *Discours sur l'état de l'Europe au XVe siècle. — Lascaris. — Essai historique sur les Grecs. — Vie de L'Hôpital*. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Souvenirs contemporains d'Histoire et de Littérature. 2 vol. in-12. . 7 fr. »

— Première partie : **M. de Narbonne**, etc. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . 3 fr. 50

— Deuxième partie : **Les Cent-Jours**. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

VILLEMARQUÉ (H. DE LA)

L'Enchanteur Merlin (Myrdhinn). Son histoire, ses œuvres, son influence. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Les Romans de la Table ronde et les contes des anciens Bretons. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

WITT (C. DE)

Études sur l'histoire des États-Unis d'Amérique. 2 vol. in-12. . . . 7 fr.

— **Histoire de Washington** *et de la fondation de la République des États-Unis*, par M. Cornelis de Witt, avec une étude par M. Guizot. Nouv. édit. 1 vol. in-12 avec carte. . . . . 3 fr. 50

— **Thomas Jefferson**. *Étude sur la démocratie américaine*. Nouvelle édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

OUVRAGES DE M. ALLAN KARDEC

Qu'est-ce que le Spiritisme? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits. 3e édition, augmentée. 1 vol. in-12. . . . . 75 c.

Le Spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'Enseignement des Esprits et de leurs manifestations. In-12. . . . . 15 c.

Le Livre des Esprits, contenant : les principes de la doctrine spirite sur l'immortalité de l'âme, la nature des Esprits et leurs rapports avec les hommes; les lois morales; la vie présente, la vie future et l'avenir de l'humanité, selon l'enseignement donné par les Esprits. 8e édition, 1 fort vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Le Livre des Médiums, ou Guide des Médiums et des Évocateurs, contenant : l'enseignement spécial des Esprits sur la théorie de tous les genres de manifestations, les moyens de communiquer avec le monde invisible, etc. 3e édition. 1 fort vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Réfutations. Examen des critiques contre le Spiritisme, au point de vue du matérialisme, de la science et de la religion. 1 vol. in-12. (*Sous presse.*)

Les voix du monde invisible, lectures courantes sur les différentes parties de l'enseignement moral des Esprits. 1 fort vol. in-12. (*Sous presse.*)

Mme LA VICOMTESSE DE DAX

L'Amour et la Femme. 1 vol. in-12. . . . . 2 fr.

E. DE FRARIÈRE

Éducation antérieure. *Influences maternelles* sur les prédispositions morales *et* intellectuelles des enfants pendant la gestation. 1 vol. in-12. . . . . . . 3 fr.

ŒUVRE DE DAVID D'ANGERS

Collection de 125 portraits contemporains gravés par les procédés de M. Ach. Collas, d'après les médaillons du célèbre artiste. Chaque portrait séparément. . . . . 75 c.

Portraits de Washington, de Napoléon Ier, de Louis-Philippe, gravés d'après les procédés de M. Ach. Collas. In-folio, chacun. . . . . 5 fr.

Bas-reliefs du Parthénon et du temple de Phigalie, disposés suivant l'ordre de la composition originale et gravés d'après les procédés de M. Ach. Collas. 1 joli album in-4 oblong, contenant 20 planches et un texte de 40 pages, par M. Ch. Lenormant, de l'Institut, cartonné élégamment à l'anglaise. . . . . 20 fr.

TISSOT

Précis de l'Histoire universelle. 1 vol. grand in-18. . . . . 1 fr. 50

VERGANI

Grammaire italienne en 20 leçons, revue par Morretti et augmentée par Brunetti. Nouvelle édition. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. 50

LEVASSEUR

Atlas universel de Géographie ancienne et moderne, composé de 87 cartes gravées sur acier, dressées d'après les matériaux les plus récents, par Victor Levasseur. 1 vol. in-12 carré cartonné, avec la couverture. . . . . . . 2 fr. 50

A. PERROT

Atlas général de France par départements, composé de 88 cartes gravées sur acier et dressées par A. Perrot. 1 vol. in-12 cartonné. . . . . 2 fr.

OUVRAGES ILLUSTRÉS GRAND IN-8

Mme TASTU

Éducation maternelle. *Simples leçons d'une mère à ses enfants*, sur la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la grammaire, la mémoire, la géographie, l'histoire sainte, etc. Nouvelle édition, imprimée avec luxe, illustrée de 500 jolies vignettes et cartes coloriées. 1 vol. grand in-8, papier jésus glacé. . . . . 15 fr.

FÉNELON

Les Aventures de Télémaque et les Aventures d'Aristonoüs. Édition illustrée par Tony Johannot, Baron, C. Nanteuil, etc., accompagnée d'Études, par MM. Villemain, S. de Sacy, de l'Académie française, et J. Janin, et suivie d'un *Vocabulaire historique et géographique.* 1 beau vol. grand in-8, illustré de plus de 200 belles vignettes. . . . . 10 fr.

MICHELANT

Faits mémorables de l'Histoire de France, recueillis d'après nos meilleurs historiens, et accompagnés d'une introduction par M. de Ségur. 1 beau vol. grand in-8, illustré de 128 très-belles vignettes de V. Adam. . . . . . . 12 fr.

B. DELESSERT ET DE GÉRANDO

Les Bons Exemples. Nouvelle Morale en action illustrée. 1 beau vol. grand in-8, illustré de 120 belles vignettes de Jules David. . . . . 10 fr.

Traits de dévouement et de charité, belles actions, biographies de la vertu chrétienne telles que saint Vincent de Paul, Howard, sœur Rosalie, Mme Fry, etc., etc., racontés par MM. Villemain, de Barante, de Tocqueville, de Noailles, de Salvandy, etc. (*Rapports des prix Montyon*), extraits des Recueils officiels, des Annales de la charité, de la Morale en action et autres livres arrangés et colligés par et sous la direction de MM. B. Delessert et de Gérando.

MICHEL MASSON

Les Enfants célèbres. Histoire des enfants qui se sont immortalisés par le malheur, la piété, le courage, le génie et les talents. Nouvelle édition. 1 beau vol. grand in-8, illustré de très-jolies lithographies et de vignettes sur bois. 9 fr.

Mme GUIZOT

L'Amie des Enfants. Petit Cours de morale en action, comprenant tous les Contes de Mme Guizot. Nouvelle édition, enrichie de *Moralités* en vers, par Mme Elise Moreau. 1 fort vol. grand in-8, illustré de belles lithographies. 10 fr.

L'Écolier, ou Raoul et Victor. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) Nouvelle édition. 1 joli vol. grand in-8, illustré de belles lithographies. 9 fr.

PITRE-CHEVALIER

La Bretagne ancienne depuis son origine jusqu'à sa réunion à la France. Nouvelle édition. 1 beau vol. grand in-8, illustré par MM. A. Leleux, Penguilly et T. Johannot, de plus de 200 belles vignettes sur bois, gravures sur acier, types et cartes coloriés. . . . . 15 fr.

La Bretagne moderne depuis sa réunion à la France jusqu'à nos jours. *Histoire des États et des Parlements, de la Révolution dans l'Ouest, des guerres de la Vendée*, etc., illustrée par MM. Leleux, Penguilly et T. Johannot. 1 beau vol. grand in-8, orné de plus de 200 vignettes sur bois, gravures sur acier, types et cartes coloriés.. . . . . 15 fr.

La Suisse illustrée. Description et histoire de ses vingt-deux cantons, par MM. de Chateauvieux, Dubochet, Francini, Monnard, Meyer de Knonau, de Ruttimann, Schnell, Strohmeier, de Tscharner, Henry Zschokke, Busoni, etc.; *illustrée* de 32 jolies vues gravées sur acier et carte. 1 vol. grand in-8 jésus. Nouvelle édition. . . . . 10 fr.

— Le même ouvrage, en 2 vol. grand in-8, *illustrés* de 90 jolies vues gravées sur acier, costumes coloriés et cartes. 20 fr.

BERQUIN

L'Ami des Enfants. Nouvelle édition complète, 1 vol. grand in-8, illustré de jolies lithographies et de vignettes.. . . . . 9 fr.

N. B. On a fait de ce livre, depuis quelque temps, différentes éditions abrégées ou tronquées, avec lesquelles nous prions de ne pas confondre notre jolie édition, exempte de suppression et de mutilation.

BERQUIN

Œuvres complètes, renfermant l'*Ami des Enfants et des Adolescents*, le *Livre de famille*, *Sandford et Merton*, etc. 4 vol. in-8, format anglais, illustrés de 200 vignettes. . . . . 12 fr.

Chaque partie se vend séparément.

Mme ÉLISE MOREAU

Une Vocation, ou le Jeune Missionnaire. Ouvrage à l'usage de la jeunesse. 1 vol. in-8, orné de jolies lithographies.. . . . . 6 fr.

BUFFON

Le Petit Buffon illustré. Histoire naturelle des *Quadrupèdes*, des *Oiseaux*, des *Insectes* et des *Poissons*; extraite de Buffon, Lacépède, Olivier, etc., par le bibliophile Jacob. 4 volumes grand in-32, ornés de 325 figures gravées sur acier. . . . . 6 fr.

— Le même, avec les 325 figures coloriées avec soin. . . . . 10 fr.

ED. AUDOUIT

Herbier des Demoiselles. Traité de la Botanique présenté sous une forme nouvelle et spéciale, contenant la description des plantes et les classifications; l'exposé des plantes les plus utiles; leur usage dans les arts et l'économie domestique et les souvenirs historiques qui y sont attachés; les règles pour herboriser; la disposition d'un herbier; etc., etc. 1 vol. in-8 anglais, *illustré* de 320 jolies vignettes coloriées. . . . . 7 fr.

Atlas de l'Herbier des Demoiselles, dessiné par Belaife, gravé et colorié avec soin. Joli album de 106 pl. in-4, renfermant plus de 350 sujets. . . . . 8 fr.

Mme AMABLE TASTU

Le premier Livre de l'Enfance, lecture et écriture. *Simples leçons d'une Mère à ses enfants*. 1 vol. de 80 pages, grand in-8, illustré de plus de 100 vignettes, papier vélin glacé, cartonné avec la couverture. . . . . 2 fr.

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION MORALE

Première série à 3 fr. le vol. broché

Mme LA PRINCESSE DE BROGLIE

Les Vertus chrétiennes. — Les Vertus théologales et les Commandements de Dieu. Ouvrage approuvé par Mgr l'Archevêque de Paris. 2 vol. in-12, illustrés de lithographies et de vignettes.

Mme DE WITT, NÉE GUIZOT

Promenades d'une Mère ou les douze mois. 1 vol. in-12, orné de lithographies et de vignettes.

Les Petits Enfants, contes. 1 vol. in-12, orné de lithographies et de vign.

Contes d'une Mère à ses Enfants. 1 vol. in-12, orné de lithographies et de vignettes.

Une Famille à la Campagne. 1 vol. in-12, orné de lithographies et de vignettes.

Hélène et ses amies, histoire pour les jeunes filles, traduit de l'anglais. 1 vol. in-12, orné de lithographies.

Mlle ULLIAC-TRÉMADEURE

André ou LA PIERRE DE TOUCHE (*Ouvrage couronné*). Nouv. édit. 1 joli vol. in-12, illustré de lithographies.

Contes de ma mère l'Oie. Nouv. édit. 1 joli vol. in-12, illustré de lithographies.

Scènes du monde réel. Nouvelles à l'usage des jeunes filles. 1 joli vol. in-12, orné de 4 lithographies.

Émilie, ou la JEUNE FILLE AUTEUR, ouvrage pour les jeunes personnes. 3e édition. 1 vol. in-12, orné de 4 jolies vignettes..

Secrets du foyer domestique. Nouv. édit. 1 vol. in-12, illustré de 6 lithographies.

MICHEL MASSON

Les Enfants célèbres, histoire des enfants qui se sont immortalisés par le malheur, la piété, le courage, le génie, etc. Nouvelle édition. 1 vol. in-12, orné de lithographies et vignettes..

Mme GUILLON

Cinq Années de la Vie des Jeunes Filles. (*L'entrée dans le monde.*) 1 joli vol. in-12.

Mme A. TASTU

Lettres choisies de madame de Sévigné, avec son éloge. (*Couronné par l'Académie française.*) 1 vol. in-12.

Mme DE GENLIS

Les Veillées du Château, ou LEÇONS DE MORALE, à l'usage des enfants. Nouvelle édition. 2 vol. in-12 avec vignettes.

Théâtre d'Éducation, Nouvelle édition, 2 vol. in-12, 8 vignettes.

Les Petits Emigrés. Nouvelle édition. 1 vol. in-12, 4 vignettes.

Deuxième série à 2 fr. 50 c. le vol. broché.

Mme GUIZOT

L'Écolier, ou RAOUL ET VICTOR. (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 12e édition. 2 vol. in-12, 8 vignettes..

Une Famille, par Mme GUIZOT, ouvrage continué par Mme A. TASTU. 7e édition. 2 vol. in-12, 8 vignettes.

Les Enfants. Contes pour la jeunesse. 10e édition. 2 vol. in-12, 8 vignettes.

Nouveaux Contes pour la jeunesse, 9e édition. 2 vol. in-12, 8 vignettes. .

Récréations morales. Contes pour la jeunesse. 10e édit. 1 vol. in-12, 4 vign.

Lettres de Famille sur l'éducation. (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 5e édition. 2 vol. in-12. . . . . 6 fr.

Mme F. RICHOMME

Julien et Alphonse, ou le NOUVEAU MENTOR. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 1 vol. in-12, 6 lithographies.

ERNEST FOUINET

Souvenirs de Voyages en Suisse, en Grèce, en Espagne, etc., ou RÉCITS DU CAPITAINE KERNOEL, destinés à la jeunesse. 1 vol. in-12 avec 6 lithographies.

Mlle C. DELEYRE

Contes pour les enfants de 5 à 7 ans. Nouv. édit. revue par Mme F. RICHOMME. 1 vol. in-12, avec jolies lithographies.

Contes pour les enfants de 7 à 10 ans. Nouv. édit. revue par Mme F. RICHOMME. 1 vol. in-12, avec jolies lithographies.

Mlle ULLIAC-TRÉMADEURE

Les Jeunes Naturalistes. Entretiens familiers sur les *animaux*, les *végétaux* et les *minéraux*. 5e édition. 2 vol. in-12, ornés de 32 vignettes.

Claude, ou le GAGNE-PETIT. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 2e édition. 1 vol. in-12, 4 vignettes.

Étienne et Valentin, ou MENSONGE ET PROBITÉ. (*Ouvrage couronné.*) 3e édition. 1 vol. in-12. 4 vignettes.

Contes aux jeunes Naturalistes sur les animaux domestiques. 5e édition. 1 vol. in-12, 4 vignettes.

Mme A. TASTU

Les Enfants de la vallée d'Andlau, notions familières sur la religion, les merveilles de la nature, etc., par Mmes VOÏART et A. TASTU. 2 vol. in-12, 8 vignettes.

Lectures pour les Jeunes Filles. Modèles de littérature en *prose* et en *vers*, extraits des Ecrivains modernes. 2 vol. in-12, 8 portraits.

Album poétique des jeunes Personnes, ou CHOIX DE POÉSIES, extrait des meilleurs auteurs. 1 vol. in-12, 4 portraits.

Mme DELAFAYE-BRÉHIER

Les Petits Béarnais. Leçons de morale. 12e édition. 2 vol. in-12, 8 vign.

Les Enfants de la Providence, ou AVENTURES DE TROIS ORPHELINS. 6e édition, revue par Mme F. RICHOMME. 2 vol. in-12, 8 vignettes..

Le Collége incendié, ou les ÉCOLIERS EN VOYAGE. 6e édit. 1 vol. in-12, 4 vign.

Mme L. BERNARD

Les Mythologies racontées à la jeunesse. 5e édition. 1 vol. in-12, orné de gravures d'après l'antique.

BERQUIN

L'Ami des Enfants. Édition complète. 2 vol. in-12, 32 figures.

Mme ÉL. MOREAU GAGNE

Voyages et aventures d'un jeune missionnaire en Océanie, etc. 1 vol. in-12 4 lithographies.

OUVRAGES DE NAPOLÉON LANDAIS

ET DE SES COLLABORATEURS

Grand Dictionnaire général des Dictionnaires français, résumé de tous les dictionnaires, par N. LANDAIS, 14e édition, revue et augmentée d'un *Complément* de 1200 pages. 3 vol. réunis en 2 vol. grand in-4 de 3000 pages. . . . . . 40 fr.

Ce dictionnaire contient la nomenclature exacte des mots *usuels* et *académiques*, *archaïques* et *néologiques*, *artistiques*, *géographiques*, *historiques*, *industriels*, *scientifiques*, etc., *la conjugaison de tous les verbes irréguliers*, *la prononciation figurée des mots*, *les étymologies savantes*, *la solution de toutes les questions grammaticales*, etc.

Complément du Grand Dictionnaire de Napoléon Landais, pour les onze premières éditions, par une société de savants sous la direction de MM. D. CHÉSUROLLES et L. BARRÉ. 1 fort vol. in-4 de près de 1200 pages à 3 colonnes.. . 15 fr.

Grammaire générale des Grammaires françaises, présentant la solution de toutes les questions grammaticales, par N. LANDAIS. 6e édition. 1 volume in-4 à 2 colonnes. . . . . 10 fr.

Petit Dictionnaire des Dictionnaires français, par N. LANDAIS. Ouvrage *entièrement refondu*, et offrant, sur un nouveau plan, la nomenclature complète, la prononciation nécessaire, la définition claire et précise et l'*étymologie* vraie de tous les mots du vocabulaire usuel et littéraire, et de tous les termes scientifiques, artistiques et industriels de la langue française, par M. CHÉSUROLLES. 1 très-joli vol. in-32 de 600 pages. . . . . 2 fr.

Dictionnaire des Rimes françaises, disposé dans un ordre nouveau d'après la distinction des rimes en *suffisantes*, *riches* et *surabondantes*, etc., précédé d'un *Traité de Versification*, etc., par N. LANDAIS et L. BARRÉ. 1 vol. in-32. . . . 2 fr.

Petit Dictionnaire biographique des personnages célèbres de tous les temps et de tous les pays, *extrait du Dictionnaire de Napoléon Landais*, par M. D. CHÉSUROLLES. 1 fort vol. grand in-32 de 600 pages. . . . . 2 fr.

Dictionnaire classique de la Langue française, avec l'*étymologie* et la *prononciation figurée*, etc. Nouvelle édition. 1 vol in-8.. . . . . 3 fr.

Dictionnaire de tous les Verbes de la Langue française tant *réguliers* qu'*irréguliers*, entièrement conjugués, sous forme synoptique, précédé d'une théorie des verbes et d'un traité des participes, etc., d'après l'ACADÉMIE, LAVAUX, TRÉVOUX, BOISTE, NAPOLÉON LANDAIS et nos grands écrivains; par MM. VERLAC et LITAIS DE GAUX, professeur, membre de la Société grammaticale de Paris, etc. 1 beau vol. in-4.. . . . . 10 fr.

DICTIONNAIRE DE MÉDECINE USUELLE

A l'usage des gens du monde, des chefs de famille et des grands établissements, des administrateurs, des magistrats, des officiers de police judiciaire, et enfin de tous ceux qui se dévouent au soulagement des malades. Par une société de Membres de l'Institut, de l'Académie de médecine, de Professeurs, de Médecins, d'Avocats, d'Administrateurs et de Chirurgiens des hôpitaux dont les noms suivent: ANDRIEUX, ANDRY, BLACHE, BLANDIN, BOUCHARDAT, BOURGERY, CAFFE, CAPITAINE, CARON DU VILLARD, CHEVALIER, CLOQUET (J.), COLOMBAT, COTTEREAU, COUVERCHEL, CULLERIER (A.), DELEAU, DEVERGIE, DONNÉ, FALRET, FIARD, FURNARI, GERDY, GILET DE GRAMMONT, GRAS (ALBIN), GUERSENT, HARDY, LARREY (H.), LAGASQUIE, LANDOUZY, LÉLUT, LEROY D'ETIOLES, LESUEUR, MAGENDIE, MARC, MARCHESSEAUX, MARTINS, MIQUEL, OLIVIERS (D'ANGERS), ORFILA, PAILLARD DE VILLENEUVE, PARISET, PLISSON, POISEULLE, SANSON (A.), ROYER-COLLARD, TRÉBUCHET, TOIRAC, VELPEAU, VÉE, etc. Publié sous la direction du docteur BEAUDE, médecin-inspecteur des établissements d'eaux minérales, membre du Conseil de salubrité. 2 forts vol. in-4 à 2 colonnes.. . . . . 30 fr.

Le Corps de l'Homme. Traité complet d'anatomie et de physiologie humaine, suivi d'un *Précis des Systèmes de* LAVATER *et de* GALL; à l'usage des gens du monde, des médecins et des élèves, par le docteur GALET. 4 vol. in-4, *illustrés* de plus de 400 figures dessinées d'après nature et lithographiées. 1853. . 90 fr.

— LE MÊME OUVRAGE, avec les 400 figures coloriées avec le plus grand soin. 140 fr.

NOUVELLE COLLECTION DES MÉMOIRES RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE

Par MM. Michaud et Poujoulat,

Avec la collaboration de MM. Champollion, Bazin, Moreau, etc.

34 volumes grand in-8 jésus à 2 col., illustrés de plus de 100 portraits sur acier. Prix: 300 fr.

TOME I.
G. DE VILLEHARDOUIN. — H. DE VALENCIENNES. P. SARRAZIN. — SIRE DE JOINVILLE. — Sur le règne de saint Louis et les Croisades (1198-1270).
DU GUESCLIN. — Mémoires (13...-1380).
CHRISTINE DE PISAN — Le Livre des faits, etc., du roi Charles V (1336-1372).

TOME II.
CH. DE PISAN. — Le Livre des faits, 2e part. (1375-1380).
EXTRAITS DES CHRONIQUEURS, sur les règnes de Philippe le Hardi, etc., jusqu'à Jean II.
JEAN LE MAINGRE dit BOUCICAUT (1368-1421).
J. DES URSINS (1380-1422). — P. DE FENIN (1407-1427).
ANONYME. — Journal d'un bourgeois de Paris sous Charles VI (1409-1422).

TOME III.
MÉMOIRES sur Jeanne d'Arc (1422-1429).
G. GRUEL. — Hist. d'Artus de Richemont (1413-1457).
ANONYME. — Journal d'un bourgeois de Paris sous Charles VII (1422-1449).
O. DE LA MARCHE. — J. DU CLERCQ (1435-1489).

TOME IV.
PH. DE COMINES. — Mém. (1464-1498).
JEAN DE TROYES. — Chronique (1460-1483).
G. DE VILLENEUVE. — Mém. (1494-1497).
J. BOUCHET. — Panég. de la Trémouille (1460-1525).
LE LOYAL SERVITEUR. — Hist. du bon chevalier Bayard (1476-1524).

TOME V.
LA MARK, seign. de Fleurange. — Hist. des règnes de Louis XII et de François Ier (1499-1521).
LOUISE DE SAVOIE. — Journal (1476-1522).
MARTIN et G. DU BELLAY. — Mém. (1513-1547).

TOME VI.
F. DE LORRAINE, duc de Guise. — Mém. (1547-1561).
L. DE BOURBON, prince de Condé (1559-1564).
A. DU PUGET. — Mémoires (1561-1596).

TOME VII.
B. DE MONTLUC. — FR. DE RABUTIN. — Commentaires (1521-1574).

TOME VIII.
SAULX-TAVANNES. — Mémoires (1515-1596).
SALIGNAC. — Le siége de Metz (1552).
COLIGNY. — Le siége de S.-Quentin (1557).
LA CHASTRE. — Mémoires du duc de Guise en Italie, etc. (1556-1557).
ROCHECHOUART. — ACH. GAMON. — J. PHILIPPI. — Mémoires (1497-1590).

TOME IX.
VIEILLEVILLE. — Mém. (1527-1571). — CASTELNAU. (1559-1570). — J. DE MERGEY (1554-1589). — FR. DE LA NOUE (1562-1570).

TOME X.
B. DU VILLARDS. — Mém. (1559-1569). — MARG. DE VALOIS. (1569-1582). — PH. DE CHEVERNY. (1553-1582). — PH. HURAULT, év. de Chartres. (1599-1601).

TOME XI.
DUC DE BOUILLON. — Mém. (1555-1586). — CH. DUC D'ANGOULÊME (1589-1593). — DE VILLEROY. Mém. d'État (1581-1594). — J.-A. DE THOU (1553-1601).
J. CHOISNIN. — Mém. sur l'élection du roi de Pologne (1571-1573).
J. GILLOT, L. BOURGEOIS, DUBOIS. — Relations touchant la régence de Marie de Médicis, etc.
MATH. MERLE et S.-AUBAN. — Mém. sur les guerres de religion (1572-1587).
M. DE MARILLAC et CLAUDE GROULART. — Mém. et voyages en cour (1588-1600).

TOMES XII-XIII.
P.-V. PALMA-CAYET. — Chronol. novenaire (1589-1598). — Chronologie septenaire, etc. (1598-1604).

TOMES XIV-XV.
P. DE L'ESTOILE. — Registre-journal d'un curieux, etc. (1574-1589), publié d'après le manuscrit autographe *presque entièrement inédit*, par MM. Champollion. — Mém. et journal (1589-1611).

TOMES XVI-XVII.
SULLY. — Mém. des sages et royales œconomies d'Estat, etc. (1570-1628).
MARBAULT, secrétaire de Duplessis-Mornay. — Remarques inédites sur les Mémoires de Sully.

TOME XVIII.
JEANNIN. — Négociations (1598-1609).

TOME XIX.
FONTENAY-MAREUIL (1609-1647). PONTCHARTRAIN Mém. (1610-1620). — M. DE MARILLAC. — Relation exacte de la mort du maréchal d'Aucre. — ROHAN. Mém. sur la guerre de la Valteline, etc. (1610-1629).

TOME XX.
BASSOMPIERRE (1597-1610). D'ESTRÉES (1610-1617).
TH. DU FOSSÉ. — Mémoires de Pontis (1597-1652)

TOMES XXI-XXII.
CARDINAL DE RICHELIEU. — Mémoires (1600-1638)

TOMES XXIII.
C. DE RICHELIEU. — Mém. et Testam. (1633-1638)
ARNAULD D'ANDILLY — Mém. (1610-1656).
ABBÉ ANT. ARNAULD (1634-1675).
GASTON, duc d'Orléans (1608-1636).
DUCHESSE DE NEMOURS. — Mémoires.

TOME XXIV.
Mme DE MOTTEVILLE. — LE P. BERTHOD (1615-1666).

TOME XXV.
CARD. DE RETZ. — Mémoires (1648-1679).

TOME XXVI.
GUY JOLY. — Mém. (1648-1665). CL. JOLY. — Mém. (1650-1655). — P. LENET. — Mém. (1627-1659).

TOME XXVII.
BRIENNE (1615-1661). — MONTRÉSOR (1632-1637).
FONTRAILLES. — Relation de la cour, pendant la faveur de M. de Cinq-Mars (1641).
LA CHATRE. — Mém. (1642-1643). — TURENNE. Mém. (1643-1659). — DUC D'YORK. Mém. (1652-1659).

TOME XXVIII.
Mlle DE MONTPENSIER. — Mémoires (1627-1686).
V. CONRART. — Mém. (1652-1661).

TOME XXIX.
MONTGLAT. — Mém. sur la guerre entre la France et la maison d'Autriche (1635-1660).
LA ROCHEFOUCAULD. — Mém. (1630-1652).
GOURVILLE. — Mémoires (1642-1698).

TOME XXX.
O. TALON. — Mém. (1630-1653). — CHOISY (1644-1724)

TOME XXXI.
HENRI, duc de Guise. — Mém. (1647-1648). — GRAMONT. — Mém. (1604-1677). — GUICHE. — Relation du passage du Rhin. — DU PLESSIS. — Mém. (1622-1671). M. DE *** (de Brégy). — Mém. (1613-1690).

TOME XXXII.
LA PORTE. — Mém. (1624-1666).
CHEVALIER TEMPLE. — Mém. (1672-1679).
Mme DE LA FAYETTE. — Hist. de Mme Henriette d'Angleterre. — Mém. de la cour de France (1688-1689).
LA FARE. — Mém. (1661-1693). — BERWICK. — Mém (1670-1734). — CAYLUS. — Souvenirs. — TORCY. — Mém. p. servir à l'hist. des négociat. (1697-1713)

TOME XXXIII.
VILLARS. — Mém. (1672-1734). — FORBIN (1677-1710). — DUGUAY-TROUIN. — Mémoires (1689-1710).

TOME XXXIV.
DUC DE NOAILLES. — Mém. (1663-1756). — DUCLOS. — Mém. secrets, etc. (1710-1725).
Mme DE STAAL-DELAUNAY. — Mémoires.

PARIS.—IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS, 55, QUAI DES AUGUSTINS.

